@

John BARROW

VOYAGE EN CHINE

à partir de :

VOYAGE EN CHINE,
formant le complément du voyage de Lord Macartney.

par John BARROW (1764-1848)

Traduit de l'anglais par MM. Henry et Breton

Bibliothèque portative des voyages. Lepetit, Paris, 1817. Six tomes,+un atlas de planches (tomes XXXVI à XLII de la Bibliothèque)

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2014

TABLE DES MATIÈRES

Table des illustrations

Chapitre I : — Manière dont les voyageurs sont ordinairement traités en Chine. — Réfutation des divers bruits sur le mauvais succès de l'ambassade anglaise. — Notice sur la dernière ambassade hollandaise, et sur l'accueil qu'ont obtenu plusieurs ambassadeurs européens.

Chapitre II : — Différents témoignages sur le caractère chinois. — Motifs qui ont dirigé les rapports des missionnaires. — Entrée des vaisseaux de l'ambassade dans le détroit de Formose. — Îles Chu-san. — Jonques chinoises. — Matières diverses. — Essai sur l'origine des Chinois. — Visite au gouverneur de Chu-san. — Navigation sur le Pei-ho, ou rivière Blanche. — Arrivée à Tong-tchou.

Chapitre III : — Marche de Tong-tchou à la capitale. — Aspect intérieur et extérieur de Pékin. — L'ambassadeur se met en route pour la Tartarie. — Incidents divers. — Séjour de l'auteur à Yuen-Min-Yuen.

Chapitre IV : — Retour de l'empereur dans sa capitale. — Il examine les présents. — Préparatifs de départ de l'ambassadeur. — Paysages et jardins chinois. — Notice sur les jardins de Yuen-Min-Yuen. — Description de ceux de Gé-hol. — Remarques sur les paysages chinois.

Chapitre V : — Progrès de la société chez les Chinois. — Condition des femmes. — Autorité paternelle. — Influence des lois sur le caractère du peuple. — Remarques sur l'infanticide. — Comparaison des Chinois avec les Tartares-Mantcheoux.

Chapitre VI : — Mœurs et amusements de la cour. — Présentation de l'ambassadeur. — Spectacles, tours de force, feux d'artifice. — Réception faite à un ambassadeur hollandais. — Caractère et vie privée de l'empereur. — Eunuques, femmes et concubines. — Cérémonies humiliantes et contraintes auxquelles furent assujettis les ambassadeurs hollandais.

Chapitre VII : — Prétendus hiéroglyphes des Chinois. — Erreurs du docteur Hager. — Langue écrite. — Langue parlée. — Notice sur la langue mantcheou. — Littérature chinoise.

Chapitre VIII : — Sciences et arts de la Chine. — Canons et poudre de guerre. — Imprimerie. — Musique. — Peinture et sculpture.

Chapitre IX : — Architecture. — Grande muraille. — Canal impérial. — Cimetières. — Histoire naturelle. — Médecine et chirurgie.

Chapitre X : — Gouvernements et lois de la Chine. — Délits et peines. — Procès civils. — Disgrâce du Premier ministre. — Calendrier et gazette de la cour. — Liberté de la presse. — Impôts et Revenus. — Changements dans l'administration.

Chapitre XI : — L'ambassade part de Pékin. — Conjectures sur l'origine des Chinois. — Observations sur les hauteurs de la Tartarie. — Sectes diverses. — Faux rapports des missionnaires sur la religion des Chinois.

Chapitre XII : — Voyage de Tong-tchou-fou à la province de Canton. — Aspect du pays et ses productions. — Édifices publics. — Condition du peuple. — Agriculture, etc.

Chapitre XIII : — Contraintes auxquelles furent réduits les naturalistes de l'ambassade. — Ville de Hang-tchou-fou. — Lac Po-yang. — Provinces de Pé-tché-lie, de Tché-kiang et de Kiang-si. — Causes de la population de la Chine.

Chapitre XIV : — Voyage dans la province de Canton. — Changement visible dans le caractère du peuple. — Montagnes. — Mines de charbon. — Arrivée à Canton. — Dépenses occasionnées par l'ambassade. — Incidents divers.

Conclusion.

@

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches

1. Jonques pour les voyages de long cours.
2. Chinois et Hottentot.
3. Portrait de Van-ta-gin.
4. Brouette à voile.
5. Porte de Pékin.
6. Palais de Yuen-Min-Yuen.
7. Vue de la partie orientale du parc de Gé-hol.
8. Jardins du palais impérial, à Pékin.

9a. Caractères chinois. — 9b. Monnaie chinoise.

10. Artillerie chinoise.
11. Artillerie chinoise.

12a. Instruments de musique.

12b. Instruments de musique.

13. Ariette en l'honneur de la fleur de mou-lie.
14. Tcha ou cangue. Exposition.
15. Bateau passant sur un glacis.
16. Dame chinoise avec son fils.
17. Moulin à riz.
18. Palais d'un mandarin.
19. Village et paysans.
20. Airs de musique chinois.

Préface du traducteur

@

La Relation du voyage de lord Macartney, en Chine et en Tartarie, par sir Georges Staunton, qui, en sa qualité de ministre plénipotentiaire, était le second personnage de l'ambassade, a obtenu un succès prodigieux dans toute l'Europe.

Déjà cet ouvrage, traduit en notre langue, avait eu deux éditions, et la troisième était sur le point de paraître, lorsque je publiai une traduction nouvelle destinée à faire suite à la *Bibliothèque portative des Voyages.*

L'accueil que fit le public à mon ouvrage me donna l'idée de le compléter en publiant, dans le même format, la Relation que M. Barrow a mise au jour à Londres, dans le courant de l'année dernière. Cette Relation, faite par le secrétaire particulier de lord Macartney, par un homme dont nous connaissions déjà l'excellent *Voyage en Afrique*, non moins éclairé que sir G. Staunton, et presque aussi à portée que lui d'observer un pays si peu connu des Européens, était attendue avec une vive impatience.

Plusieurs traducteurs et plusieurs libraires se disputèrent l'avantage d'en faire venir de Londres le premier exemplaire. M. Castéra, qui nous avait tous devancés dans la traduction de l'ouvrage de M. Staunton, fut encore cette fois le mieux servi par ses correspondants ; et je n'étais pas à la moitié de mon manuscrit, lorsque mon concurrent fit paraître sa traduction.

Ce contretemps ne m'a pas découragé ; j'ai pensé que ce nouveau *Voyage en Chine* faisant suite nécessaire à la Relation de M. Staunton, devait entrer comme celle-ci dans la collection.

Il le méritait d'autant plus que, composé entièrement du récit d'anecdotes curieuses, descriptions ou de dissertations intéressantes, je n'y ai point trouvé de ces détail scientifiques, ou trop minutieux, que le

plan de la *Bibliothèque portative* me fait un devoir d'écarter ou d'abréger [1].

Notre méthode étant de joindre à chaque Voyage de la collection un atlas d'un peu plus de vingt planches, et ce nombre n'existant pas dans les estampes de l'original, nous y avons ajouté plusieurs planches tirées du recueil de M. Alexandre, dessinateur attaché à l'ambassade anglaise, et que le burin exercé d'un de nos plus habiles artistes a réduites avec une rare perfection. [2]

Il n'est pas étonnant que M. Castéra, dans la rapidité de son travail ait laissé échapper un bien plus grand nombre de contre-sens qu'il n'en avait commis en traduisant le premier Voyage en Chine et en Tartarie, quoique l'on dût être surpris de trouver dans celui-ci des bévues vraiment risibles, qui se sont répétées dans trois éditions, telles que *beauté flamande*, pour *foire flamande* [3] ; *affaires du moment*, pour *affaires importantes* [4], etc.

J'aurais pu indiquer dans la traduction du Voyage de Barrow beaucoup plus d'erreurs que je ne l'ai fait ; j'ai désigné dans mes notes seulement une vingtaine des fautes les plus graves, de celles où M. Castéra à substitué un sens tout contraire au sens de son original ou même fait des méprises d'une absurdité palpable.

Il n'est pas permis à un traducteur de dire qu'en Angleterre tous les édifices ont des girouettes dorées, tandis que l'auteur ne parle que du *monument*, fameuse colonne qui est à Londres ; de prétendre que dans un parc chinois, les arbres tombent avec fracas de la cime des montagnes dans les vallées, tandis que l'auteur dit tout simplement que ces mêmes montagnes sont couvertes de bois depuis leur sommet jusqu'à leur base ; de supposer que toutes les personnes de l'ambassade se mirent gravement à battre leurs *habits* entre des

---

[1] Quoique la version de M. Castéra ait, en apparence, trois volumes in-8°, il ne faut pas croire que la mienne soit un abrégé. Le tome III de la première est presque entièrement rempli par la *Relation* de John Bell, attaché à une ambassade russe, qui visita la Chine au commencement du dernier siècle.

[2] [c.a. : ces planches ont ici été intégrées au texte, à proximité de leur citation.]

[3] En anglais *flemish fair*.

[4] En anglais *affairs of moment*.

arbres, lorsqu'il est dit que ce furent les *hamacs* que l'on suspendit entre les arbres.

Peut-on permettre à un traducteur aussi distingué que M. Castéra, de croire et de vouloir faire croire que les Chinois ont, pour exploiter leurs mines de charbon de terre, un procédé tout nouveau, qui consiste à conduire les rivières sur les côtés de ces mines ? Était-il plus excusable de confondre la verge, ou *yard*, mesure de trois pieds, avec la *brasse*, qui en a six ? Cette dernière erreur, M. Castéra l'a déjà faite dans plusieurs passages de ses nombreux écrits, et notamment dans le Voyage de Bruce, où elle était bien autrement grave.

En dévoilant toutes ces étranges bévues, mon but n'a pas été d'humilier l'amour-propre de mon concurrent, et de faire parade de mes connaissances dans la langue anglaise, mais de prévenir les imputations qu'on aurait pu me faire à moi-même, si pour juger de l'exactitude de ma traduction, on l'avait comparée à celle de M. Castéra. Au surplus, je suis sûr de ce que j'ai avancé, et ne crains pas d'être démenti par qui que ce soit.

Je terminerai en observant que M. Barrow, ayant à décrire les mêmes pays, les mêmes mœurs que sir Georges Staunton, a cependant eu l'art d'éviter de répéter les observations de celui-ci, et qu'en présentant les choses sous un point de vue qui lui est propre, il a fait un ouvrage absolument neuf.

Sir Georges Staunton, en effet, rend compte, jour par jour, de l'itinéraire de l'ambassade depuis son départ de Londres jusqu'à son arrivée à Pékin, et depuis son départ de Pékin jusqu'à son retour en Angleterre ; de telle sorte qu'il ne commence à s'occuper de la Chine que dans le tome III de notre traduction in-8. M. Barrow, au contraire, entre en matière dès les premières pages, et loin de rédiger un simple journal, il a divisé son travail d'après l'ordre et la nature des objets qu'il se proposait de traiter.

Nulle autre production n'était plus digne de faire partie de la *Bibliothèque portative*, et si le public continue d'accueillir nos travaux

avec bienveillance, s'il continue de goûter les formes que nous avons adoptées pour dégager les intéressantes Relations des Cook, des Bruce, des Norden, etc., de la sécheresse et de la surabondance de détails trop communes dans les écrits des voyageurs, nous lui offrirons incessamment de nouvelles relations pour lesquelles nous solliciterons également ses encouragements.

@

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

@

Manière dont les voyageurs sont ordinairement traités en Chine. — Réfutation des divers bruits sur le mauvais succès de l'ambassade anglaise. — Notice sur la dernière ambassade hollandaise, et sur l'accueil qu'ont obtenu plusieurs ambassadeurs européens.

p1.001[1] Il n'est pas besoin d'observer qu'après la relation intéressante et si digne d'éloges du voyage, des négociations et du résultat de l'ambassade anglaise à la cour de Chine publiée par feu Georges Staunton, homme non moins aimable par la délicatesse de ses sentiments que distingué par la sagacité de son jugement, ce serait une tâche oiseuse et véritablement superflue de la part d'une autre des personnes attachées à l'ambassade, de prétendre approfondir des sujets qui ont été traités de main de maître par cet écrivain, ou de récapituler des incidents et des matières qu'il a su détailler avec autant d'élégance que d'exactitude.

Mais, comme chacun doit en être facilement convaincu, il est un foule objets intéressants que sir Georges Staunton, par la nature même de son ouvrage, n'a dû qu'effleurer ; d'autres, qui n'entraient point dans son plan, puisque son but principal était de développer les vues de l'ambassade, de montrer qu'on avait fait tout ce qu'il avait été possible de faire pour appuyer les intérêts de la nation anglaise, et soutenir la dignité du caractère britannique.

L'auteur de ce nouvel ouvrage a entrepris, mais avec une défiance extrême, et avec la conviction intime du désavantage que sa relation doit nécessairement éprouver, de faire connaître au public le point de vue sous lequel il a considéré l'empire chinois et le caractère des peuples. Dans le cours de cette entreprise, il se verra sans doute obligé

[1] [c.a. : Les pages éditées sur papier ne comprenant que 720 caractères, on se bornera à signaler la pagination toutes les 5 pages de l'édition papier.]

de rapporter de nouveau des faits déjà connus ; mais il le fera avec brièveté, et ce ne sera que dans le cas ou il aura quelques faits à éclaircir, quelques résultats à présenter. Ainsi, par exemple il rappellera les renseignements donnés à l'ambassadeur sur la population de la Chine : mais ce ne sera point pour en certifier l'exactitude ; au contraire, il s'attachera à démontrer que cette évaluation n'est, ni ne peut être correcte. En même temps, il fera voir par des faits, et par l'analogie, que contre l'opinion reçue, l'empire de la Chine est capable, non seulement de nourrir une population de trois cent trente-trois millions d'âmes, mais qu'il pourrait en alimenter deux fois autant. La confirmation de ces faits p1.005 nouveaux et importants, quelques conclusions décisives qu'on en déduise, ne saurait être absolument sans intérêt pour le lecteur. En effet, comme différentes personnes aperçoivent généralement les objets sous des points de vue différents, il est possible qu'en combinant et en comparant les descriptions diverses qui ont été données des mêmes objets, les nuances sous lesquelles ils ont été présentés, le public soit en état d'obtenir des notions exactes sur des matières dont les récits des voyageurs peuvent seuls l'instruire.

Si nous en exceptons l'ouvrage de M. Staunton, et la courte relation de M. Bell d'Antermony, ce qui concerne la Chine peut être considéré comme un sujet absolument neuf pour les Anglais. Nos marchands nous entretiennent sans cesse des friponneries, des vexations qu'on leur fait souffrir à Canton ; mais ce n'est que dans ces deux ouvrages que nous trouvons un compte rendu par un Anglais, des mœurs, des coutumes et du caractère de la nation chinoise.

Les volumineux écrits des missionnaires ne sont pas, à beaucoup près, satisfaisants ; nous nous proposons de relever quelques-unes de leurs inexactitudes. Notre but est de présenter ce peuple singulier sous la couleur qui lui convient, non pas tel qu'on serait porté à le juger d'après ses maximes de morale, mais tel qu'il est réellement. Nous montrerons la cour de la Chine dépouillée de ce clinquant, de ce vernis magnifique, dont à l'instar du palais de l'empereur les missionnaires ont

jugé à propos de la couvrir. Nous donnerons une esquisse des mœurs, de l'état de la société, de la langue, de la littérature et des beaux-arts, des sciences et des institutions civiles, du culte et des opinions religieuses, de la population et des progrès de l'agriculture, du caractère civil et moral du peuple, de manière que le lecteur puisse, d'après son propre jugement, assigner à la Chine le rang qu'elle mérite parmi les nations civilisées.

La stabilité du gouvernement chinois, le peu de changements qu'ont éprouvé ses institutions civiles pendant un si grand nombre de siècles, la vaste étendue et l'immense population de l'empire formant une société régie par les mêmes lois, gouvernée par la volonté d'un seul individu, offrent, ainsi que l'a observé M. Staunton,

> « le plus grand objet collectif que l'on puisse offrir à la contemplation ou aux recherches des hommes.

Les coutumes, les habitudes et les manières ; les besoins et les ressources ; la langue, la connaissance de la morale et de la religion de la plus ancienne société, de l'empire le plus florissant qui soit au monde, sont, sans contredit, des matières dignes de l'étude du philosophe et de l'attention de l'homme d'État. Mais le savant, l'artiste ou le naturaliste qui parcourrait cette contrée, y trouverait peut-être moins de sources d'instruction que d'aliments à une curiosité stérile.

La Chine se glorifie à peine de quelques ouvrages de l'art, faibles vestiges de son antique splendeur. La grande muraille, qui, pendant un certain temps, servit de boulevard à ses habitants paisibles contre les incursions des Tartares ; les remparts qui entourent ses cités nombreuses, les tours carrées, les grandes portes qui en défendent l'entrée, et ça et là quelque pagode antique : voilà tous les monuments d'architecture que l'on puisse y rencontrer. Ces constructions exceptées, il n'y a peut-être pas dans p1.010 tout l'empire un seul bâtiment qui ait bravé les outrages de trois siècles. Point de palais ancien, point d'édifice public, point de chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture qui mérite l'observation du voyageur, à moins que la nouveauté de l'objet ne l'arrête un instant. Lorsqu'on voyage dans le

continent de l'Europe, et surtout dans les terres classiques de l'Italie et de la Grèce, il n'est pas de ville, de montagne, de rivière, de ruines informes auxquelles ne soit attaché quelque grand souvenir. Ici, les lieux ont été illustrés par les ingénieuses fictions d'un poète ; là vivait un philosophe célèbre ; plus loin un législateur ; ailleurs est le théâtre d'une action mémorable ! Tout, en un mot, nous inspire les sensations les plus vives, tout nous rappelle le plaisir que nous procurait dans le jeune âge l'étude de l'histoire.

L'histoire de la Chine, au contraire, n'a point encore fourni aux Européens de matériaux capables d'exciter de tels souvenirs : ainsi, le pays lui-même ne saurait produire en nous des impressions semblables. En vain, contemplerions-nous ces constructions énormes et imposantes que nous présentent les pyramides et les obélisques des anciens Égyptiens ; ces superbes et réguliers ouvrages de l'art répandus dans les temples des Grecs ; les superbes monuments de l'architecture romaine, ou cette réunion des convenances locales et de la pureté du dessin qui caractérise les édifices de l'Europe moderne. En Chine toutes les villes se ressemblent. C'est toujours un espace quadrangulaire enceint d'une muraille de pierre, de terre ou de brique, et bâti sur le même plan ; toutes les maisons sont construites sur le même modèle ; les rues, à l'exception des principales qui conduisent d'une porte à l'autre, sont invariablement étroites. Les temples sont à peu de chose près uniformes ; ils sont élevés sur le même plan que les simples habitations, mais sur une échelle plus grande. Ces édifices que nous connaissons en Europe sous le nom de pagodes, sont du même ordre d'architecture, d'une extrémité de l'empire à l'autre, et présentent des formes peu élégantes. Ils ne diffèrent que par le nombre des étages et la nature des matériaux.

Les mœurs, l'habillement, les amusements du peuple, sont à peu de chose près les mêmes dans toutes les provinces. La surface même de la terre dans les quinze anciennes provinces, offre peu de variation, surtout dans les endroits ou le sol est coupé par des canaux de navigation, et les seuls que puissent naturellement visiter les voyageurs.

Dans cette route il ne se présente à l'œil du naturaliste qu'une faible variété et un petit nombre d'objets. On doit s'attendre à trouver peu de plantes spontanées, et moins encore d'animaux sauvages, dans des contrées aussi populeuses et aussi bien cultivées. D'ailleurs, la rapidité du voyage de l'ambassade n'était pas propre à permettre à ceux qui la composaient, de rassembler et d'examiner le peu d'échantillons qu'ils auraient rencontrés.

D'après ces considérations, le lecteur jugera sans doute avec indulgence les fautes qui pourraient se glisser dans ce qui concerne cette partie. Un critique français (M. Charpentier Cossigny) qui a fait, il y a cinquante ans, un séjour de quelques mois à Canton, s'est permis, non seulement d'indiquer de prétendues erreurs, de prétendus défauts qui se trouvent, dit-il, dans les relations des ambassades p1.015 anglaises et hollandaises, mais il a dressé un catalogue des objets sur lesquels on aurait dû se procurer des informations complètes, sans remarquer que pour un pareil travail il aurait fallu une résidence de sept ans au lieu de sept mois. Toute fois l'auteur de cet ouvrage espère que ses compatriotes seront moins sévères dans ce qu'ils attendent de lui.

Il n'est peut-être pas indifférent, avant d'entrer en matière, de dire un mot des bruits erronés qui se sont répandus après le retour de l'ambassade. On a prétendu qu'un acquiescement plus docile, et sans restriction, de la part de lord Macartney, à toutes les cérémonies humiliantes qu'on exigeait de lui, aurait eu une influence plus favorable sur le succès de sa mission.

Il est plus facile de présenter des assertions de cette nature, que de les réfuter, et par cela même elles méritent peu d'attention. Mais une lettre écrite par un missionnaire français de Pékin, au directeur du comptoir hollandais de Canton, a quelque chose de plus grave, parce qu'elle explique les raisons qui, suivant son auteur, ont fait, soi-disant, manquer l'ambassade.

> « Jamais, dit-il ambassade n'a a été faite sous de plus belles apparences de succès, soit que l'on considère l'expérience, la

sagesse et les qualités aimables de lord Macartney et de sir Georges Staunton, soit que l'on observe les talents, les lumières et la conduite prudente des personnes de leur suite ; soit que l'on ait égard aux présents aussi précieux que curieux que l'on apportait à l'empereur ; et cependant, chose incroyable, jamais ambassade à la Chine n'a si mal réussi !

Vous serez curieux peut-être de connaître les motifs d'un événement si malheureux et si extraordinaire. Je vous les apprendrai en peu de mots. Ces messieurs, comme tous les étrangers qui ne connaissent la Chine que par les livres, ignoraient les manières de procéder, les coutumes et l'étiquette de cette cour, et pour surcroît de malheur, ils avaient amené un interprète chinois qui était aussi peu au courant qu'eux-mêmes. Les conséquences en ont été : 1° qu'ils sont venus sans apporter de présents pour le ministre d'État et pour les fils de l'empereur ; 2° ils ont refusé de saluer l'empereur d'après les formes usitées, sans donner de motifs satisfaisants d'un tel refus ; 3° ils se sont présentés en habits trop unis et trop communs ; 4° ils n'ont pas eu la précaution de *graisser la patte* [1] aux différents officiers préposés à la surveillance de leurs affaires ; 5° leurs demandes n'étaient point faites dans le ton et le style du pays.

Une autre raison des contrariétés qu'ils ont éprouvées, et la principale à mon gré, ce sont les intrigues d'un certain missionnaire qui, s'imaginant que cette ambassade pourrait nuire à son pays, n'a manqué aucune occasion de faire naître contre la nation anglaise des impressions défavorables.

Les griefs énoncés dans cette lettre de M. Grammont, ont été autant d'aiguillons pour exciter les membres de la factorerie hollandaise à tenter l'année suivante un meilleur succès auprès de la cour de Pékin.

[1] Cette expression plus que familière, est si dans l'ouvrage anglais, et paraît être tirée de la lettre française originale. (*Note du traducteur*.)

M. Van-Braam n'eut pas plus tôt reçu cette dépêche, par le p1.020 retour de l'ambassade anglaise à Canton, qu'il s'empressa d'écrire aux commissaires généraux de Batavia, que les différentes nations qui possédaient des comptoirs à Canton, ayant l'intention d'envoyer des ambassadeurs à la capitale, pour féliciter l'empereur sur ce qu'il avait atteint sa quatre-vingt-quatrième année, et la soixantième de son règne, il était résolu de faire une démarche semblable au nom de la République Batave, et demanda qu'on lui fournît sans délai des lettres de créance.

Les commissaires-généraux, qu'on avait précisément envoyés cette année pour réduire les dépenses de la compagnie dans ses établissements de l'Inde, et pour la réforme des abus, répondirent que

> « quoique l'état des finances ne permît point des frais extraordinaires, ils croyaient néanmoins que ce n'était pas le cas de montrer une parcimonie mal entendue, et qu'il fallait faire comme les autres nations ; qu'en conséquence ils nommaient M. Titsingh chef de la légation, et M. Van-Braam en qualité de second ambassadeur.

M. Titsingh ne perdit point de temps pour se rendre à Canton. Les deux ministres, bien décidés à profiter des instructions de M. Grammont, et à éviter les écueils qui avaient fait échouer les Anglais, se soumirent volontiers à toutes les humiliations qu'il plut aux Chinois de leur imposer ; aussi n'est-il point de dégoûts dont on ne les ait abreuvés.

On les força d'abord, à Canton, d'assister à la procession solennelle des mandarins dans un temple du voisinage, et de se prosterner neuf fois la face contre terre devant le nom de l'empereur, qui était tracé au-dessus de l'autel sur une pièce d'étoffe, en reconnaissance de l'extrême condescendance par laquelle sa majesté leur permettait de venir devant lui apporter un tribut. Ils consentirent, sur la demande des officiers d'État, que la lettre adressée par les commissaires-généraux de Batavia à l'empereur de la Chine, et traduite en langue du pays, fut ouverte et

lue par eux ; ils souscrivirent même aux changements et aux additions qui leur furent proposés.

Ce n'est pas tout : l'ambassadeur, jaloux de ne manquer à aucune des civilités reçues, demanda à connaître quand il pourrait avoir l'honneur de présenter ses respects au vice-roi. On lui répondit que les coutumes du pays ne permettaient point à une personne de son caractère d'entrer dans le palais du vice-roi, mais qu'un de ses officiers recevrait sa visite à la porte. La visite fut faite *à la porte* dans toute l'exactitude du terme.

M. Van-Braam, en rapportant cette circonstance dans son journal, observe que

> « le vice-roi assura son excellence qu'elle ne devait point prendre cette formalité en mauvaise part ; que lord Macartney l'année d'auparavant avait subi les mêmes conditions.

M. Van-Braam savait très bien que lord Macartney n'a jamais éprouvé de refus de ce genre ; il savait aussi que le même vice-roi fit avec cet ambassadeur la plus grande partie de la route de Pékin à Canton ; qu'il assista, sur l'invitation de lord Macartney, à un repas que donna la factorerie anglaise, et que, pour la première fois, M. Van-Braam et les agents de toutes les nations européennes eurent la permission de s'asseoir en présence d'un mandarin de première classe.

À Pékin, les mêmes ambassadeurs furent obligés, trente fois au p1.025 moins, de prendre les postures les plus humbles : on les faisait mettre les genoux en terre, et ils touchaient neuf fois le plancher avec leur front. M. Van-Braam appelle froidement cela *faire le salut d'honneur*.

On les renvoya enfin avec un présent de quelques misérables pièces d'étoffes de soie, sans qu'ils eussent ouvert une seule fois la bouche pour parler d'affaires, et sans obtenir la permission de voir ni leur ami Grammont, ni tout autre missionnaire, à l'exception d'un seul, qui, par une grâce particulière, leur fit une visite d'une demi-heure la veille de

leur départ, en présence de dix ou douze officiers du gouvernement. À leur arrivée dans la capitale, ils furent logés, exactement dans une étable, sous le même toit et de plain-pied avec des chevaux de charrette. M. Van-Braam s'écrie en propres termes :

> — Nous voilà donc à notre arrivée dans la célèbre résidence impériale, logés dans une espèce d'écurie ! Nous serions-nous attendus à une pareille aventure ?

Après une réception aussi avilissante, quels avantages peut-on raisonnablement croire que l'ambassade hollandaise eût retirés d'une obéissance servile et sans murmure aux volontés de ce gouvernement hautain ? Il semble au contraire que les vexations des officiers chinois doivent s'accroître avec la docilité des personnes avec qui ils ont affaire. Il paraît, non seulement par la relation de M. Van-Braam, mais par deux journaux manuscrits qui se trouvent en la possession de l'auteur, et qui ont été rédigés, l'un par un Hollandais attaché à la légation, l'autre par un Chinois, que les ambassadeurs de la République Batave étaient pleinement disposés à prévenir toutes les difficultés qui pourraient naître des griefs que, suivant M. de Grammont, on avait élevés contre l'ambassade anglaise.

En premier lieu, ils ne se contentèrent pas d'apporter des présents pour tous les ministres, mais ils souffrirent patiemment que ces messieurs choisissent ce qu'il y avait de plus rare et de plus précieux dans les présents destinés à l'empereur, et qu'ils les remplaçassent par des objets communs.

En second lieu, loin de se refuser à tous les hommages qu'on exigea d'eux en présence de l'empereur, ils saluèrent plus de cinquante fois en route le nom de l'empereur qui était peint sur des étendards de soie. Ils se soumirent à cet outrageant cérémonial en présence même du premier ministre.

Quant à l'article des costumes, il paraît qu'on n'avait rien négligé pour se procurer des habits et des robes magnifiques ; mais par malheur ils n'eurent guère d'occasions de s'en servir, leurs bagages n'étant arrivés

dans la capitale que plusieurs jours après eux. Mais il ne paraît pas que la mise des ambassadeurs soit de quelque importance aux yeux des Chinois. En effet, lorsque ces messieurs voulurent s'excuser de paraître à la cour, sur le motif qu'ils n'avaient que leurs habits de voyage, le maître des cérémonies observa que ce n'étaient point leurs habits, mais leurs personnes que l'empereur, son maître désirait de voir.

Il est difficile de supposer qu'ils aient manqué le quatrième article, celui de séduire par des cadeaux ; point essentiel que suivant M. Grammont, lord Macartney aurait négligé. Enfin ils ont dû mettre dans leurs notes officielles le ton et le style d'*humilité* convenables ; car p1.030 ils avaient souffert que les officiers du gouvernement à Canton, leur rédigeassent de nouveaux modèles de lettres de créance. Ils avaient pris aussi dans cette ville un interprète qui avait, il faut le croire, toutes les qualités requises.

Leur position, il est vrai, ne leur permettait ni de dicter des conditions, ni de rien refuser. Les Chinois n'étaient point sans connaître l'embarras des finances des Hollandais ; ils savaient bien que la composition de l'ambassade s'était faite à Canton, et qu'ils s'étaient faits accréditer par leurs supérieurs de Batavia.

Dans leur voyage, les personnes de la légation souffrirent au-delà de toute idée. Quelquefois on les logea dans de tristes chaumières, sans meubles et sans toit ; souvent elles furent obligées de passer la nuit en plein air, lorsque la température était au-dessous du terme de la glace : il n'était pas rare qu'elles restassent vingt-quatre heures sans manger.

M. Van-Braam assure que les fatigues du trajet, la mauvaise qualité de la nourriture, la nécessité de se lever de bonne heure, la rigueur du froid l'ont fait maigrir de cinq doigts. Cet ambassadeur ayant assez d'embonpoint, et peu au fait du cérémonial de la cour de Pékin, eut le malheur de laisser tomber son chapeau à terre ; ce qui fit beaucoup rire le vieux empereur. Ainsi, dit gravement M. Van-Braam,

> « j'ai reçu une marque de distinction et de prédilection, telle que jamais ambassadeur n'a obtenu le même honneur avant moi.

> J'avoue, continue-t-il, que cet incident me fit oublier la souffrance que j'avais ressentie à rester si longtemps exposé au froid avant le lever du soleil, en attendant l'arrivée de l'empereur.

Personne certainement n'enviera à M. Van-Braam l'heureux tour de son esprit, et la manière dont il sait prendre les choses.

Le style de la lettre que l'empereur leur remit en leur donnant l'audience de congé, montre en même temps que la vanité et l'arrogance que respire cet orgueilleux gouvernement, que l'on connaissait très bien à la cour les circonstances qui avaient occasionné leur mission : elle fait voir l'estime qu'on leur portait. Elle était écrite en tartare, en chinois et en latin. Voici la traduction littérale de cette dernière version, qui était l'ouvrage des missionnaires. Le contenu s'adressait au conseil des Indes ; elle portait pour suscription au *roi de Hollande* [1] ; Ce sera un échantillon du style chinois

> « J'ai reçu du ciel ce vaste empire. J'ai régné pendant soixante ans avec gloire et bonheur, et j'ai établi la paix la plus profonde sur les quatre mers [2] qui environnent mon empire, au grand contentement des peuples p1.035 qui en habitent les bords. La renommée de ma grandeur et les preuves de ma magnificence se sont répandues dans toutes les parties du monde : elles font l'orgueil et la joie de mes vastes domaines.
>
> Je considère mon heureux empire et les autres royaumes comme une seule et même famille ; les princes et les peuples sont les mêmes hommes à mes yeux. Je me plais à leur prodiguer tous mes bienfaits sans distinction d'étrangers, ni

[1] Les nations de l'Orient, et les souverains qui les gouvernent avec une autorité absolue, n'entendent rien aux formes républicaines. Aussi les Hollandais ont-ils toujours cherché à leur persuader que leur pays était gouverné par un roi. (*Note du traducteur*.)

[2] Cette manière de s'exprimer fait allusion à l'opinion ancienne que la Chine était de tous côtés entourée par la mer, et que les autres contrées du monde étaient des îles. Cependant, quoiqu'ils aient aujourd'hui des connaissances passables en géographie, tel est leur attachement invétéré pour une idée accréditée depuis des siècles, qu'ils aiment mieux commettre les erreurs les plus grossières, que de changer une pensée ou un seul mot à ce qu'a écrit Confucius.

de naturels ; il n'y a point de pays, si éloigné qu'il soit, qui n'ait reçu des marques de ma bienveillance. C'est pourquoi toutes les nations m'adressent leurs hommages et ne cessent de me féliciter. Chaque jour amène de nouveaux ambassadeurs. Les uns traversent sur leurs chariots une longue étendue de terre, les autres parcourent sur leurs vaisseaux l'immensité des mers. Dans le fait, je ne cherche que la meilleure administration de mon empire. J'éprouve la joie la plus vive en observant l'empressement avec lequel on accourt de toutes parts pour contempler et admirer la sagesse de mon gouvernement. Je ressens une satisfaction infinie à faire participer les autres États à mon bonheur. J'applaudis en conséquence à votre gouvernement, qui, séparé du mien par le vaste océan, n'a pas manqué de m'envoyer ses compliments et les tributs de ses offrandes.

Après avoir lu vos dépêches, j'ai vu qu'elles n'étaient à d'autres fins que de me donner un témoignage authentique de votre haute vénération pour moi ; d'où j'ai conclu que vous admiriez le mode d'administration établi dans mes États. Oui, vous avez de justes raisons de m'applaudir. Depuis que [1] vous faites votre commerce à Canton (et il y a déjà des années), les étrangers ont toujours été bien reçus dans mon empire : ils ont été individuellement l'objet de mon affection et de mon amour. Je pourrais appeler en témoignage des Portugais, des Italiens, des Anglais et d'autres nations de la même espèce, qui tous ont eu une part égale dans mon estime. Tous ont été traités par moi de la même manière et sans aucune partialité. Je leur prodigue mes dons, lors même

[1] M. C*** me paraît avoir mal saisi, en cet endroit, le sens de son auteur. Il rend ainsi ce passage : « Vous avez raison de m'applaudir, puisque vous faites le commerce à Canton ; que depuis plusieurs années, etc. » Le mot anglais *since*, que M. C*** a rendu par *puisque*, signifie également *depuis que*. J'ai rendu tout le reste de la phrase mot à mot, et il est facile de voir que mon interprétation offre un sens beaucoup plus naturel que celle du traducteur qui m'a devancé. (*Note du traducteur*.)

qu'ils m'apportent des choses de peu de valeur. Ma manière d'agir est sans doute connue dans votre pays.

À l'égard de votre ambassadeur, il n'est pas à proprement parler, envoyé par son *roi* ; mais vous qui êtes une société de marchands, vous vous êtes dits autorisés à me présenter ses hommages. Votre souverain vous ayant ordonné, pour cet effet, de choisir dans mon règne une époque favorable, vous m'avez fait complimenter en son nom. La soixantième année de mon règne allait se terminer. Vous, société de marchands, vous êtes trop éloignés de votre souverain pour lui en p1.040 faire part. Sachant que c'était son plaisir, vous avez fait la démarche en son nom. Je n'ai aucun doute que votre prince n'ait pour ma personne les mêmes sentiments que j'ai observés en vous. En conséquence, j'ai reçu votre ambassadeur comme s'il avait été immédiatement envoyé par son roi. Je désire que vous demeuriez persuadés que je n'ai rien vu dans la personne de votre ambassadeur qui ne fournît la preuve de son respect pour moi, et de sa bonne conduite.

J'ai ordonné à mes grands officiers de l'introduire en ma présence. Je lui ai donné plusieurs fêtes, et lui ai permis de voir les terrains et les palais renfermés dans mes vastes et magnifiques jardins de Yuen-min-yuen. J'ai agi de manière qu'il pût être sensible à mes attentions, partageant avec lui les plaisirs dont la profonde paix de mon empire me permet de jouir. Je lui al fait en outre des présents considérables, non seulement pour lui, mais, pour tous ses officiers, interprètes, soldats et domestiques ; leur donnant à tous, outre ce qui est d'usage, quantité d'autres articles énoncés dans le catalogue.

Votre ambassadeur étant sur le point de retourner vers son maître, je lui ai recommandé d'offrir à ce prince des étoffes de soie et d'autres précieux objets, auxquels j'ai ajouté quelques vases antiques.

> Puisse votre roi recevoir mon présent ! Puisse-t-il gouverner son peuple avec sagesse, et tourner tous ses soins vers ce grand objet, agissant toujours avec un cœur droit et sincère ; et enfin puisse-t-il chérir à jamais le souvenir de mes bontés ! Puisse ce roi veiller attentivement sur les affaires de son royaume ! C'est ce que je lui recommande fortement et instamment.
>
> Le vingt-quatrième jour de la première lune de la soixantième année du règne de Kien-Long.

La nature toute différente du traitement qu'a reçu l'ambassade anglaise à la cour de Pékin s'explique aisément. Les Chinois sont bien instruits de la supériorité que les Anglais ont acquise sur mer ; de la grande étendue de leur commerce, de leurs vastes possessions dans l'Inde, qu'ils ont longtemps considérée d'un œil jaloux ; enfin du caractère et de l'esprit d'indépendance de la nation. Ils ont vu dans la conduite mâle et pleine de franchise de lord Macartney, le représentant d'un souverain qui n'est aucunement inférieur à l'empereur de la Chine. Ils ont senti la nécessité, quoiqu'ils ne voulussent pas en convenir, d'exiger de son excellence les mêmes hommages pour leur souverain, qu'un de leurs compatriotes du même rang que lui rendrait au portrait du roi d'Angleterre. Il a dû se passer un grand combat entre l'orgueil personnel et l'amour-propre et l'intérêt politique, avant qu'ils se déterminassent à rejeter une proposition si simple, et avant de consentir à atténuer, à pallier un cérémonial dont jusqu'alors aucun ambassadeur n'avait été dispensé. Il est facile de concevoir quelle forte impression a dû faire sur l'esprit de l'empereur et de sa cour le refus d'un seul homme de se conformer aux usages nationaux ; combien leur orgueil a dû être piqué de voir que ni ruses, ni artifices, ni violences n'étaient capables de faire oublier à un ambassadeur anglais la noblesse de ses fonctions. Désormais ils étaient bien convaincus qu'il n'était pas venu, p1.045 ainsi que l'annonçaient les inscriptions peintes sur les pavillons des barques du Pei-ho, *pour apporter un tribut à l'empereur de la Chine*.

Quant aux intrigues du missionnaire portugais dont parle M. Grammont, lord Macartney en était averti longtemps avant son arrivée dans la capitale. Il prit, sur ces informations, les mesures les plus propres pour contrebalancer l'influence qu'il voudrait secrètement exercer au préjudice de l'Angleterre. Mais ce même ecclésiastique ne se borna point à forger des mensonges, à faire des représentations envenimées sur les vues de l'ambassade anglaise, il a continué d'exercer cette funeste influence à la cour de Pékin, par des moyens aussi condamnables, toutes les fois qu'il a trouvé l'occasion de faire naître des soupçons dans l'esprit des Chinois contre la nation britannique. Vers la fin de la dernière guerre avec la France [1] lorsque les Anglais crurent devoir prendre possession de quelques-unes des colonies portugaises, et qu'une escadre fut chargée de mettre en sûreté la presqu'île de Macao, le missionnaire en question ne perdit pas de temps pour suggérer à la cour que les Anglais, en s'emparant de Macao, avaient des desseins semblables à ceux que déjà ils avaient exécutés dans l'Inde ; que si une fois on leur permettait de mettre le pied dans l'empire, la Chine éprouverait le même sort que l'Indostan.

Heureusement pour l'intérêt de la compagnie des Indes, cette officieuse intervention, et les insinuations malignes de Bernardo Almeyda, prirent une tournure bien différente de ce qu'il en attendait.

La nouvelle que des forces considérables menaçaient de si près les côtes de la Chine, venant d'abord d'un missionnaire européen, le vice-roi de Canton fut taxé de négligence ; on lui écrivit une lettre très sévère pour lui demander des informations promptes et positives.

Le vice-roi indigné, nia formellement que les Anglais eussent aucun projet hostile.

> « C'est, répondit-il, un peuple brave et terrible dans les combats. Les Portugais de Macao ont conçu des alarmes sans raison, car les vaisseaux de guerre anglais ne sont venus,

[1] Celle qui avait été terminée par le traite d'Amiens.

suivant l'usage, que pour protéger leurs navires de commerce contre les entreprises de l'ennemi.

L'empereur, indigné d'avoir été trompé par un Européen, enjoignit à Almeyda de comparaître devant le grand-maître de sa maison, et de demander à genoux pardon d'un crime qu'on lui fit entendre être digne de la peine capitale. On le renvoya ensuite, avec défenses de se mêler jamais des affaires d'État de la Chine. Ces curieux détails ont été insérés dans la *Gazette de Pékin* : en sorte que les Anglais n'ont fait qu'en acquérir plus de considération, et que les Chinois de Canton les auraient vus sans inquiétude en possession de Macao, tant est grande leur haine, et même tant est grand leur mépris contre les Portugais : ils ne parlent des Français qu'avec horreur. Quel moment pour l'Angleterre d'en tirer parti !

Cependant, outre les machinations des missionnaires, tels sont l'orgueil et l'insolence du gouvernement chinois, qu'il n'est pas d'exemple, si ce n'est ce qui s'est passé lors de la réception de l'ambassade anglaise, que jamais il se soit relâché de ses coutumes antiques, ni qu'il ait acquiescé à aucune demande p1.050 des ambassadeurs étrangers, soit qu'ils aient employé le ton de la supplication ou celui de l'autorité. Ce peuple soutient que les formes de la cour sont aussi immuables que l'étaient les lois des Mèdes et des Perses. Tout se fait ici par un usage impérieux ; jamais il n'est permis de déroger aux règles, qui, depuis des siècles, ont force de loi, moins encore est-il possible qu'il fasse la remise d'aucune des marques de respect et de vénération qu'il croit dues à la personne de son souverain.

On concevra aisément qu'un événement aussi nouveau que le refus de se soumettre à l'humiliante cérémonie requise d'un ambassadeur, lorsqu'il obtient audience, ne pouvait manquer de faire impression sur les ministres et les courtisans. M. Van-Braam dit qu'ils furent (et cela est tout naturel) beaucoup plus satisfaits de l'humeur complaisante des Hollandais, que de l'opiniâtreté inflexible des Anglais. Cependant ils n'ont point osé loger ceux-ci dans une étable, et n'ont point persévéré à demander un hommage excessif. On n'a vu ni colère, ni mauvaise volonté

se manifester après que l'ambassade fût sortie de la capitale. Au contraire tous les officiers chargés de la conduire à Canton ont fait preuve du plus pressant désir de plaire, en prêtant une attention scrupuleuse à ce qui pouvait ajouter au bien-être des voyageurs, et à soulager, s'il n'était pas possible d'y obvier tout à fait, les plus petits inconvénients. Ce fut une circonstance bien flatteuse pour l'ambassadeur, d'observer avec quel empressement ils recherchaient l'opinion favorable d'une nation dont ils commençaient à concevoir une plus haute idée, et dont il n'était pas difficile de voir que, malgré tous leurs soins pour éviter d'en faire l'aveu, ils sentaient la supériorité sur la leur.

Les motifs qui ont nécessité cette ambassade, sont amplement démontrés dans l'ouvrage de M. Staunton ; les avantages qu'elle a assurés pour l'avenir, contrebalancent bien au-delà les dépenses modiques qu'elle a occasionnées à la compagnie des Indes, et qui ne s'élèvent pas à plus de deux pour cent de la somme totale de son commerce d'Angleterre avec Canton. Ceux qui s'étaient formé une plus haute attente, connaissaient peu les lois et les mœurs de Pékin, qui n'admettent point le système de communications réciproques entre deux nations éloignées, par l'entremise d'ambassadeurs ou de ministres résidents près les cours respectives. La coutume est de recevoir les ambassadeurs avec respect et bienveillance, de les considérer comme des personnes qui rendent visite à l'empereur, et de les traiter comme ses hôtes depuis leur entrée dans le pays jusqu'à leur retour à l'extrême frontière. Comme il en résulte des frais énormes, le tribunal des cérémonies a prescrit quarante jours pour la résidence des ambassadeurs étrangers, soit dans la capitale, soit dans les lieux où se trouve la cour ; quoique dans certaines occasions ou par événement fortuit, ce délai ait pu être prorogé de deux fois cet espace de temps.

C'est ainsi qu'en consultant les relations des différentes ambassades à la Chine, qui ont eu lieu dans les deux derniers siècles, on va voir que la résidence d'aucun des ambassadeurs n'a excédé trois fois le terme fixé par le tribunal des cérémonies ; et deux de ces légations n'ont pas usé de toute l'étendue de ce droit.

La première ambassade des Hollandais arriva à Pékin le 19 juillet p1.055 1656, et en partit le 16 octobre suivant. Sa résidence fut de quatre-vingt-onze jours.

La seconde ambassade de la même nation entra dans la capitale le 20 juin 1667 et en partit le 5 août, après un intervalle de quarante-six jours.

La première ambassade russe y arriva le 5 novembre 1692, et repartit le 17 février 1693. Son séjour avait été de cent six jours.

La seconde légation russe fit son entrée le 18 novembre 1720, et n'en sortit que le 2 mars 1721 après s'y être arrêtée cent quatorze jours.

Ces deux ambassades étaient immédiatement liées avec les affaires commerciales de l'une et l'autre nation, qui se traitaient alors dans la capitale de la Chine. Mais depuis on a transféré les bureaux sur les frontières respectives.

L'ambassade du pape arriva à Pékin le 15 décembre 1720, et partit le 24 mars 1721 : elle resta donc quatre-vingt-dix-neuf jours.

L'ambassade portugaise séjourna dans cette ville depuis le 1er mai 1753 jusqu'au 8 juin suivant, c'est-à-dire seulement trente-neuf jours.

Celle des Anglais arrivée à Pékin le 21 août 1790, en partit le 7 octobre, après un intervalle de quarante-sept jours.

De tout cela, il faut conclure que ni M. Grammont, ni ceux qui s'imaginaient qu'une complaisance sans bornes et servile de la part du ministre d'Angleterre aurait eu des résultats plus heureux, n'avaient raison dans leurs conjectures. Bien plus, il faudra peut-être en tirer la conséquence assurée qu'un ton de soumission, une obéissance aveugle et passive aux demandes exorbitantes de cette cour hautaine, ne servent qu'à alimenter son orgueil et fortifier l'opinion qu'elle a de son influence sur tout l'univers.

@

CHAPITRE II

@

Différents témoignages sur le caractère chinois. — Motifs qui ont dirigé les rapports des missionnaires. — Entrée des vaisseaux de l'ambassade dans le détroit de Formose. — Îles Chu-san. — Jonques chinoises. — Matières diverses. — Essai sur l'origine des Chinois. — Visite au gouverneur de Chu-san. — Navigation sur le Pei-ho, ou rivière Blanche. — Arrivée à Tong-tchou.

> « Si l'on faisait une collection de toutes les découvertes, de toutes les productions de chacun des peuples qui existent ou ont jamais existé sur la surface du globe, la somme en serait bien inférieure, sous le rapport, tant du nombre que de la qualité, à tout ce que nous offre la Chine.

Telles sont les expressions du savant Isaac Vossius.

Le témoignage donné par les fameux auteurs de l'Encyclopédie, est presque aussi fort :

> « Les Chinois, qui, d'après un aveu unanime, l'emportent sur tous les autres peuples de l'Asie par leur antiquité, leur génie, leurs progrès dans les sciences, leur sagesse, leur gouvernement et leur véritable philosophie, peuvent de plus, suivant l'opinion de quelques auteurs, être mis, sur tous ces points, au rang des nations de l'Europe les plus éclairées.

Combien devait être flatteuse p1.060 pour les personnes privilégiées qui avaient le bonheur de faire partie de la suite de l'ambassadeur anglais, cette perspective de voir par leurs propres yeux tout ce qu'il y a de vertueux, de puissant, de grand, de magnifique, concentré sur un seul point du globe, dans la ville de Pékin !

Et si l'on pouvait concevoir quelques doutes d'après cette réflexion que jamais ni le savant chanoine de Windsor, ni les célèbres rédacteurs de l'Encyclopédie n'ont mis le pied en Chine ; que le premier avait un penchant invincible pour le merveilleux, et que les derniers n'ont point d'autre autorité que celle des jésuites et autres missionnaires envoyés pour la propagation de la foi, cependant on n'hésiterait guère à rejeter

toute prévention défavorable, car ces auteurs ont pour eux le concert presqu'unanime d'une multitude de témoignages consignés dans des relations publiées à diverses époques, non seulement par les missionnaires, mais par des voyageurs laïques.

Il est vrai que feu William Jones, à qui la littérature orientale a tant d'obligations, a observé, en parlant des Chinois :

> « Quelques-uns les ont vantés comme la plus ancienne, la plus sage, la plus instruite et la plus ingénieuse des nations ; tandis que d'autres se sont moqué de leurs prétentions à une haute antiquité, ont condamné leur gouvernement comme abominable, et traité leurs mœurs de barbares, sans leur accorder un seul élément des sciences, ou un seul art qu'ils ne doivent à une race d'hommes plus ancienne et plus civilisée.

Il est certain aussi que les recherches de M. de Paw, cet ingénieux philosophe de Berlin, et la relation aussi intéressante que bien écrite des voyages de lord Anson, ne sont pas propres à donner des idées bien favorables du caractère chinois.

Cependant nous remarquerons d'abord que les dissertations de M. de Paw étaient dirigées par l'esprit de controverse, et n'avaient qu'un seul point pour objet ; et comme l'auteur avoue lui-même qu'il se plaît quelquefois à nager contre le courant, il y a peu de profit réel à en tirer. Quant à la narration de M. Robins on répondra que décider du caractère de tous les Chinois d'après les relations que l'amiral Anson a eues avec eux dans le port de Canton, ce serait aussi fautif qu'il serait présomptueux pour un étranger de juger du caractère anglais par un séjour fortuit à Falmouth, Killybeggs ou Aberdeen. La même remarque s'applique aux récits de Toreen, Obseck, Sonnerat et autres, qui ont visité Canton, sur des vaisseaux marchands, et dont aucun ne s'est avancé plus de 2 à 300 toises au-delà des limites des comptoirs européens.

Ce serait également une supposition injuste, que d'avancer qu'une corporation d'hommes remarquables comme l'étaient les premiers missionnaires de l'ordre des jésuites, par leur probité, leurs talents et leur

désintéressement, se seraient donné des peines infinies à fabriquer des mensonges pour le seul plaisir de tromper l'Europe. Voltaire lui-même est obligé d'avouer que leurs relations doivent être considérées comme les ouvrages des voyageurs les plus judicieux, les plus intelligents qui aient jamais défriché et amélioré le champ des sciences et de la philosophie.

Cette remarque, sauf la considération des époques où ces ouvrages ont été écrits, s'applique sans doute aux résultats des premières p1.065 missions mais ne conviendrait pas aussi bien aux relations d'une date plus récente. Tous les éloges que les premiers missionnaires ont faits de la nation, les autres, par un esprit de corps mal entendu, se sont crus engagés à les justifier, sans réfléchir aux changements qui se sont introduits en Europe depuis un siècle et demi.

Que la Chine fût parvenue à un certain degré de civilisation avant la plupart des nations de l'Europe, sans en excepter les Grecs, c'est un fait qui ne peut être révoqué en doute ; mais qu'elle ait continué à se perfectionner de manière à lutter contre un grand nombre des États de l'Europe moderne, ainsi que l'ont voulu faire croire les missionnaires, c'est ce qui n'est pas aussi bien prouvé. Depuis le milieu jusqu'à la fin du 16 siècle la Chine, comparée à l'Europe, avait sur elle une grandes supériorité, sinon dans les sciences, au moins dans les arts et les manufactures, dans les objets de commodité ou de luxe. Les Chinois étaient alors à peu près dans l'état où ils sont encore aujourd'hui, et où il est probable qu'ils resteront encore longtemps.

Lorsque les premiers Européens visitèrent la Chine, ils furent étonnés d'y observer une tolérance universelle de tous les cultes, de voir les lamas, les tao-tzés, les juifs, les ignicoles de Perse et les mahométans, vivre tranquillement ensemble, suivre chacun sa propre croyance sans contrainte tandis que la plupart des contrées de l'Europe étaient, à cette époque, déchirées par les guerres de religion. La Chine était également exempte de troubles et de guerres intestines, si ce n'est quelques révoltes momentanées produites par la rareté des grains.

L'art d'améliorer les végétaux, par un mode particulier de culture, commençait à peine à naître en Europe ; toute la Chine était en

comparaison un vaste jardin. Lorsque le roi de France introduisit l'usage des bas de soie, et fut imité, dix-huit ans après, par Élisabeth, reine d'Angleterre, les paysans des provinces centrales de la Chine étaient vêtus de soie depuis la tête jusqu'aux pieds.

Vers ce même temps, on ne connaissait en Europe aucun de ces objets d'agrément devenus presque nécessaires : on ne voyait sur la toilette des dames aucune de ces essences qui flattent délicieusement l'odorat ni ces compositions qui donnent un instant de la fraîcheur ou de l'éclat à leur teint. On ne connaissait pas encore les ciseaux, les aiguilles ni les canifs ; des brochettes grossières et mal polies tenaient lieu d'épingles : en Chine, les dames avaient des *nécessaires* et des boîtes à couleurs en ivoire, en filigrane d'argent, en nacre de perle, ou en écaille de tortue. Le calendrier lui-même, alors si défectueux en Europe, que le pape Grégoire avait été obligé par une entreprise hardie, d'en retrancher dix jours ; le calendrier se trouvait être en Chine d'un intérêt national, et l'objet des soins tout particuliers du gouvernement. L'arithmétique décimale, qui fut en Europe une des plus brillantes découvertes du dix-septième siècle, était à la Chine le seul système de numération qui fut en usage : en un mot, lorsque la noblesse d'Angleterre couchait sur la paille, un paysan chinois avait une natte et un oreiller et tout homme en place possédait un matelas de soie. Il ne faut donc pas s'étonner si la vue de tant d'objets fit sur l'esprit des missionnaires une si vive p1.070 impression, et si leurs descriptions tirent un peu sur le merveilleux.

Toutefois ces mêmes hommes pouvaient avoir leurs motifs pour montrer sous le jour le plus favorable ce peuple merveilleux. Plus ils supposaient la nation puissante, magnifique, éclairée et polie, plus ils avaient de gloire à changer sa religion. Ils ont dû croire également que la prudence leur faisait un devoir de parler avec avantage d'un peuple sous la protection et la loyauté duquel ils avaient confié leur propre vie. Peut-être ont-ils généralement eu l'intention de dire la vérité, mais au moyen de quelques réticences, ou en déguisant adroitement certaines choses, dans la persuasion qu'un jour leurs relations pourraient

reparaître à la Chine dans la langue du pays ; il n'est pas étonnant qu'on y trouve des contradictions.

En même temps qu'ils préconisent la piété filiale des Chinois, ils parlent de l'horrible coutume d'exposer les enfants : les traits de la morale la plus pure, le tableau des mœurs polies et cérémonieuses des Chinois, sont suivis d'exemples de la plus grossière débauche. La louange des vertus et des lumières des savants accompagne l'aveu de leur ignorance et de leurs vices. Si dans une page ils vous parlent de l'excessive fertilité du pays, des progrès surprenants de l'agriculture, bientôt après ils racontent que la famine a moissonné des milliers d'hommes. S'ils se récrient avec admiration sur le grand pas que cette nation a fait dans les arts, ils conviennent, en termes exprès, que sans l'assistance des étrangers, elle ne saurait ni fondre un canon, ni calculer une éclipse.

Quoi qu'il en soit, l'ambassade anglaise se mit en route avec une prévention favorable pour les peuples qu'elle allait visiter. L'attente des personnes qui la composaient, abstraction faite de tout intérêt politique, s'est elle réalisée, a-t-elle été déçue, c'est ce qui va être expliqué par cet ouvrage. Les opinions qu'il contient sont déduites d'incidents et d'anecdotes qui se sont présentés dans un intervalle de huit mois, et des particularités les plus propres à faire connaître la condition du peuple, le caractère national, la nature du gouvernement.

Une courte résidence dans le palais impérial de Yuen-Min-Yuen, une liberté plus grande que celle accordée d'ordinaire aux étrangers qui fréquentent ce pays, le secours de quelque connaissance de la langue m'ont procuré le moyen de rassembler les faits et les observations que je soumets au public et dont je m'efforcerai de tracer le tableau, suivant les conseils d'un immortel poète anglais « sans rien affaiblir, sans rien dénigrer ». Et comme les bonnes et les mauvaises qualités d'un peuple ne peuvent être sainement jugées que par la comparaison avec les vertus ou les défauts analogues des autres, toutes les fois qu'un point de ressemblance ou de contraste entre les mœurs chinoises et celles de toute autre nation ancienne ou moderne, s'est offert à mon souvenir, j'ai pensé qu'il serait intéressant d'en tenir note.

Les dépêches que l'ambassadeur anglais reçut de la Chine, lors de son arrivée à Batavia, lui apportèrent l'agréable nouvelle que sa majesté impériale avait déclaré par un édit, non seulement qu'elle était satisfaite de la démarche du gouvernement britannique, mais qu'elle avait ordonné à tous les gouverneurs de ses ports sur la mer Jaune, de tenir prêt le nombre de pilotes $_{p1.075}$ nécessaires pour conduire les vaisseaux à Tien-sing qui est le port le plus proche de la capitale, ou dans tout autre que les Anglais jugeraient plus commode.

Lord Macartney avait plus d'une raison d'être charmé d'arriver directement à Pékin, sans s'arrêter à Canton, et il n'était pas sans importance de naviguer sur la mer Jaune, entièrement inconnue aux nations européennes.

Nous franchîmes le détroit de Formose sans voir aucune partie du continent de la Chine, ni de l'île qui a donné son nom à ce bras de mer, si ce n'est une de ses pointes septentrionales. Il est vrai que pendant trois jours, depuis le 25 jusqu'au 27 juillet, il régna des brumes épaisses ou des pluies très incommodes.

Dans la soirée du 25, on éprouva un de ces ouragans que les Européens nomment *typhons*, et que les érudits ont supposé avoir été désignés par l'ingénieuse allégorie du *typhon* des Égyptiens, ou du *τυφων* des Grecs. Les Chinois ont donné à ce phénomène un nom qui n'entraîne aucune allusion à leur mythologie. Ils l'appellent *ta-foung*, ce qui signifie exactement dans leur idiome un *grand vent*.

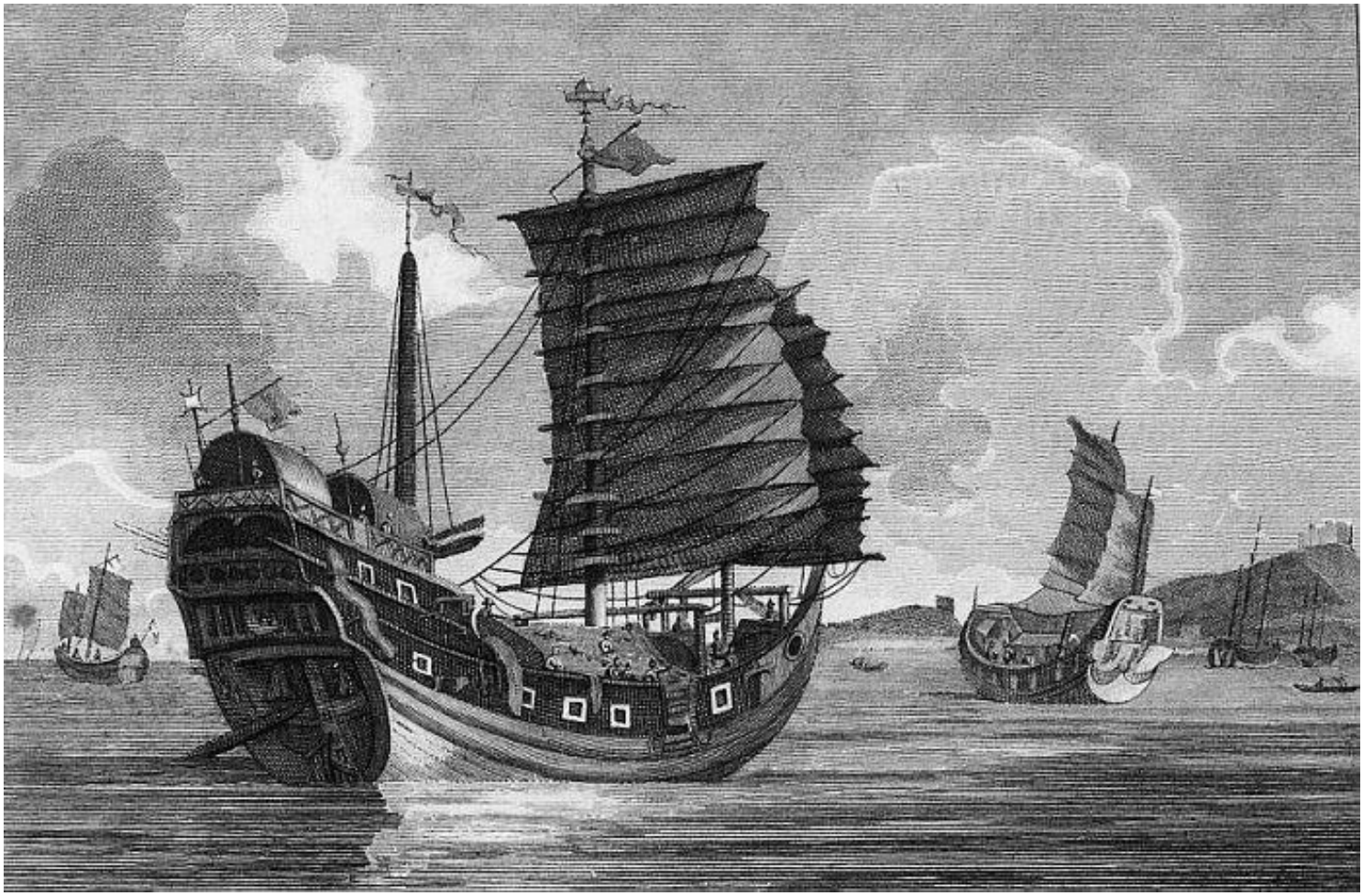
Les cartes que les Européens ont dressées de ce passage dans la mer Jaune, lorsque les Chinois permettaient aux étrangers de pratiquer avec Chu-san, sont assez exactes. Avec leur secours, l'escadre passa sans danger à travers les détours sinueux de l'archipel de Chu-san, sur lequel, dans l'espace d'environ huit cents lieues carrées, la surface de la mer est couverte d'une multitude d'îles et d'îlots, au nombre de près de quatre cents. La plupart sont désertes, presque stériles, et quelques-unes dépourvues d'herbe et de verdure. Il en est où vivent des familles de pêcheurs sous de tristes cabanes.

Nous débarquâmes dans une des plus grandes îles, et parcourûmes un espace considérable sans rencontrer aucune créature humaine. Enfin, étant descendus dans une vallée au fond de laquelle est un petit village, nous trouvâmes un jeune paysan, avec lequel nous eûmes assez de peine à engager la conversation, au moyen de notre interprète. Surpris de voir des étrangers si différents de ses compatriotes par leurs habits, leur figure, et leur teint, il montra plus de frayeur encore que de timidité. Cependant il ne tarda pas à se rassurer, et devint communicatif. Il nous dit que l'île ou nous étions était la plus riche et la plus populeuse après celle de Chu-san, et que ses habitants montaient à dix mille âmes. Mais nous ne fûmes pas longtemps à reconnaître que lorsqu'un Chinois fait usage du monosyllabe *van*, qui, dans sa langue, signifie *dix mille*, il n'entend point fixer un nombre précis mais seulement une quantité considérable et indéterminée.

Par exemple, on condamne un criminel d'État à être coupé en *dix mille* morceaux. Les Chinois disent que leur grande muraille a *dix mille* lis de long ce qui fait 3.000 milles anglais, c'est-à-dire le double de la longueur véritable, d'après les relations les plus authentiques. Mais, lorsqu'on veut faire entendre que l'empereur a *dix mille vaisseaux* pour recueillir les impôts qui se paient en nature sur le grand canal, au lieu du mot *van*, on se sert de l'expression de *neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf* ; ce qui fait un nombre certain défini, et qu'il faut prendre à la lettre, comme équivalent à *dix mille*. C'est de cette $_{p1.080}$ manière, je le suppose, que notre jeune Chinois parlait de la population de l'île Lo-ang.

À la vue de nos gros vaisseaux, faisant un énorme contraste avec les navires chinois, quantité de bateaux sortirent des havres et des criques en si grande foule et avec si peu de ménagement, qu'il devenait difficile à l'escadre de passer au travers, sans courir le danger d'en briser ou d'en submerger quelques-uns. Cependant, ceux qui les montaient n'en paraissaient aucunement effrayés. On vit une multitude de vaisseaux plus considérables différents dans leur construction et dans leurs agrès, du poids de vingt tonneaux et au-dessus, se montrer du côté de la terre ferme, chargés de bois de charpente, tellement empilés sur leurs ponts

qu'il semblait qu'un coup de vent un peu fort dût suffire pour les faire chavirer. Les grandes poutres, et autres pièces trop longues pour tenir sur le pont d'un seul bâtiment étaient placées en travers sur les ponts, de deux navires accouplés bord contre bord. Nous vîmes une centaine de ces bâtiments ainsi réunis deux à deux, qui serraient de près la côte, afin de pouvoir, en cas de mauvais temps se réfugier dans le port le plus prochain.



Pl. 1. Jonques pour les voyages de long cours.

Les Chinois ne sont pas moins inhabiles dans l'architecture navale que dans l'art de la navigation. Ils ne tiennent aucun journal maritime, et n'ont point la moindre idée de tirer sur la surface du globe des lignes imaginaires au moyen desquelles on assigne la position d'un lieu ; en d'autres termes, ils n'ont aucun procédé quelconque pour déterminer la latitude et la longitude d'un lieu, soit pour l'estimation de la distance parcourue, soit pour l'observation mathématique des corps célestes.

Cependant ils prétendent que plusieurs de leurs navigateurs anciens ont fait de longs voyages, dans lesquels ils étaient guidés par des cartes de route tracées, ou sur du papier, ou sur la surface convexe de grosses gourdes, ou de citrouilles. C'est ce qui a fait croire à quelques jésuites que de telles indications devaient être plus correctes que des cartes tracées sur des surfaces planes.

Il est certain que si la portion de superficie employée à cet effet était le segment d'une sphère et d'une étendue proportionnée à la partie du globe sur laquelle on naviguait, la conclusion serait juste ; mais ce serait supposer aux Chinois un degré d'instruction auquel il ne paraît pas que dans aucun temps, ils soient jamais parvenus. On voit dans leurs plus anciennes annales, que c'était parmi eux une opinion généralement reçue, que la terre était carrée, et que le royaume de la Chine était au centre de cette surface plate.

Le système actuel de la navigation chinoise est de faire route le plus près possible des côtes, et de ne jamais perdre la terre de vue, excepté dans les voyages qui l'exigent absolument, comme quand on va au Japon, à Batavia et à la Cochinchine. La boussole a, en Chine, toutes les apparences de l'originalité. Les habitants ne connaissent, ni par l'histoire, ni par la tradition, l'époque de son introduction ou de sa découverte. L'usage de l'aimant pour indiquer les pôles de la terre, peut être rapporté, d'après leurs annales, à un temps où la plus grande partie de l'Europe était dans la barbarie. On a conjecturé que l'usage de l'aiguille aimantée, en Europe, y avait été apporté de la $_{p1.085}$ Chine par le fameux Marc-Paul.

La circonstance que cet instrument paraît n'avoir été connu qu'après sa mort, ou suivant quelques-uns, pendant sa vie, et dans son pays natal, donne beaucoup de probabilité à cette hypothèse. Les ambassades dans lesquelles il a été employé par Koublaï-Khan, ses longs voyages par mer n'auraient guère été praticables sans le secours de la boussole.

Quoi qu'il en soit, les Chinois, sans contredit, connaissaient parfaitement cet instrument avant le 13e siècle. On rapporte dans

leurs histoires, simplement comme un fait, et non comme une chose extraordinaire, que l'empereur Choung-ho fit présent à un ambassadeur de la Cochinchine, qui s'était égaré en venant par mer, d'un *ting-nan-tchin*, c'est-à-dire d'une *aiguille marquant le Sud*, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Cette idée même du siège de l'influence magnétique, opposée à celle de nos physiciens ; la construction particulière de l'habitacle ; la division de la rose des vents en huit points principaux, qui se subdivisent chacun en trois ; la manière de suspendre l'aiguille, et ses petites dimensions qui excédent rarement neuf lignes : tout cela fournit de fortes présomptions que cette invention appartient à la Chine, et n'a point été empruntée.

Quelques savants ont néanmoins pensé que les Scythes du nord de l'Asie étaient instruits de la direction polaire de l'aimant dans des âges antérieurs à toutes les histoires, et que c'est de la vertu de ce minéral que nous parle la fable, quand elle cite la prétendue flèche volante donnée à Abaris par Apollon, vers le temps de la guerre de Troie, flèche avec l'aide de laquelle on pouvait se transporter partout ou l'on voulait.

L'abondance des mines de fer, et peut-être du fer natif, dans toutes les parties de la Tartarie, et l'ancienneté de l'époque ou les naturels ont commencé à les fondre, ne rendent pas invraisemblable que les nations septentrionales de l'Europe et de l'Asie, c'est-à-dire les Scythes, aient connu les premières la polarité de l'aimant. Mais il est surprenant que, malgré la boussole, des masses aussi irrégulières que les vaisseaux chinois, puissent faire un voyage long et dangereux comme celui de Batavia. En effet, outre que le moindre vent contraire les éloigne de leur destination, leur construction vicieuse, et notamment la hauteur excessive des œuvres mortes au-dessus de l'eau, les rendent peu capables de résister aux *typhons*, à ces violentes tempêtes dont nous avons parlé. Telle est l'impétuosité de ces ouragans que, suivant un habile médecin qui a commandé un des vaisseaux de la compagnie des Indes,

> « s'il était possible de faire sonner dix mille trompettes et battre dix mille tambours sur le château d'avant d'un gros vaisseau de l'Inde, pendant la durée d'un typhon, les personnes placées sur le tillac du même bâtiment n'en entendraient rien.

Le fait est que nombre de navires chinois sont submergés par les grands vents, et que dix à douze mille habitants du seul port de Canton périssent chaque année par des naufrages.

Lorsqu'un vaisseau chinois est sur le point d'entreprendre un voyage en pays étranger, on regarde sa perte comme presque certaine. Si par hasard il revient, les pareils et les amis des voyageurs célèbrent leur retour par des fêtes. Quelques-uns de ces navires sont du port $_{p1.090}$ de mille tonneaux, et contiennent cinq cents hommes d'équipage, non compris les passagers que l'espoir de faire fortune conduit à Batavia et à Manille.

Rarement un vaisseau appartient à un seul homme. On voit quarante, cinquante, et même cent marchands différents, s'associer pour acheter une jonque et la diviser en autant de compartiments qu'il y a de propriétaires. Chacun a son emplacement marqué ; il l'arrange et le garnit comme il lui plaît. Il accompagne lui-même ses marchandises, ou bien il se fait remplacer par son fils ou un proche parent ; car il arrive rarement qu'ils veuillent confier le soin de leur propriété à des personnes qui ne leur tiennent pas par les liens du sang,

Les endroits du bâtiment destinés au repos, sont tout juste de la longueur et de la largeur d'un homme. On y place une petite natte étendue sur le plancher, et un coussin. Il y a ordinairement derrière l'habitacle de la boussole, une petite chapelle où l'on brûle continuellement un cierge spirale, composé de cire, de suif et de bois de sandal en poudre. Cette offrande sacrée a un double but. En même temps que le cierge est brûlé par acte de piété, il est divisé en douze parties, dont chacune correspond à l'une des douze portions dont se compose le jour chez les Chinois. La superstition semble avoir persuadé à ce peuple, que l'aiguille aimantée a une influence particulière ; car,

toutes les fois qu'il se prépare un changement de temps, ils brûlent de l'encens devant la boussole.

Les pertes occasionnées parmi les vaisseaux employés à transporter les impôts payables en nature, des provinces méridionales et du centre à la capitale du Nord, étaient si grandes vers le temps de la conquête, au 13e siècle, que les successeurs de Gengis-Khan imaginèrent d établir une communication directe entre les deux extrémités de l'empire, au moyen des rivières et des canaux : entreprise qui fait le plus grand honneur aux Tartares Mogols. Cependant, les Chinois assurent que les Tartares n'ont fait que réparer d'anciens canaux encombrés et ruinés.

Six siècles avant cette époque, ou vers le septième de notre ère, les marchands chinois, suivant le témoignage de M. de Guignes, commerçaient avec la côte nord-ouest d'Amérique. Il est vrai que plusieurs de leurs livres de voyages prouvent suffisamment que le promontoire du Kamchatka était connu d'eux à l'époque citée sous le nom de *Ta-chan* ; mais ces voyages avaient ordinairement lieu par terre. Un des missionnaires m'a assuré que, dans les voyages au Kamchatka par divers habitants de la Chine, les noms des différentes tribus tartares, leurs mœurs, leurs coutumes, leur caractère la description des lacs, des rivières et des montagnes sont trop clairement et trop distinctement énoncés, pour que l'on s'y méprenne. Mais il est aussi très probable, qu'à raison du grand prix des fourrures, ils ont pu avoir des communications avec cette contrée par les îles de Jesso, où l'on sait qu'ils se rendent sur leurs propres navires, et qui sont à peu de distance du Kamchatka. M. de Guignes cité, à l'appui de son opinion, le journal d'un bonze ou prêtre de Fô qui fit voile à l'est du Kamchatka, et à une distance telle que dans son esprit il n'y a pas de doute que le pays où est arrivé ce bonze, ne soit la Californie. Les écrivains espagnols qui ont rendu compte des premiers $_{p1.095}$ voyages dans cette partie de l'Amérique, parlent de débris de vaisseaux chinois naufragés qui ont été trouvés sur différents points des côtes occidentales du Nouveau Monde. Ils

observent que les naturels du pays y étaient plus civilisés, que dans l'intérieur et dans les régions orientales de l'Amérique.

Les habitants de la côte orientale eux-mêmes, ont dans leur extérieur une grande ressemblance avec les Chinois, quoiqu'ils en diffèrent prodigieusement par leur tempérament et par leurs mœurs.

L'île de Tcho-ka ou Saghalien, dans la mer de Tartarie, vis-à-vis l'embouchure du fleuve Amour, a été évidemment peuplée par les Chinois. Lorsque La Pérouse a visité cette terre, il en a trouvé les habitants vêtus en étoffe de coton bleues, et taillées à la chinoise. Leurs pipes étaient chinoises et de toutenague. Ils laissaient croître leurs ongles, et saluaient comme les Chinois par des génuflexions et des prosternements.

> « S'ils ont, continue le même auteur, une origine commune avec les Chinois et les Tartares, leur séparation doit remonter à une date fort ancienne, car ils en sont d'ailleurs très différents.

Il fut un temps où les Chinois faisaient un grand commerce avec Bassora, Siroff et autres ports du golfe Persique : quelques îles et quelques promontoires portent encore des noms chinois. Les habitants de Soffala paraissent provenir d'une colonie chinoise. Les anciens navigateurs portugais ont également observé que dans l'île de St Laurent ou Madagascar, les naturels ressemblaient à ceux de la Chine. Il n'y a pas de doute que le fameux voyageur Marc-Paul n'ait visité Madagascar sur un vaisseau chinois, à moins qu'à l'instar de ses compatriotes, nous ne rejetions comme fabuleux ce qu'il y a de plus probable dans sa relation, pour regarder comme seules vérités du livre, les miracles qu'il attribue aux chrétiens nestoriens de l'Arménie [1].

[1] Marc-Paul assure avoir vu des magiciens tartares qui excitaient des tempêtes au milieu desquelles ils garantissaient le palais impérial de toutes sortes de vents, et qui faisaient sauter les plats d'eux-mêmes du buffet sur la table du khan. Il parle d'une montagne transportée des environs de Tauris en Perse, par le pouvoir d'un saint homme, et parle de tout cela comme témoin oculaire, (*Note du traducteur*.).

Il est impossible de ne pas considérer les descriptions de cet ancien navigateur, comme curieuses, intéressantes et précieuses ; en ce qui concerne l'empire de la Chine, elles portent le cachet de la vérité. Marc-Paul partit de la Chine avec une flotte consistant en quatorze vaisseaux, qui, comme ceux de nos jours, avaient quatre mâts, et se divisaient en treize compartiments. C'est ainsi que sont construits les plus gros bâtiments destinés au commerce étranger. Nos matelots, qui ont l'habitude d'estropier et de dénaturer les noms étrangers, les appellent *jonques*, au lieu de *tchuan*, mot qui, en chinois, signifie *vaisseau*. C'est ainsi que du mot *tsong-tou*, qui signifie vice-roi d'une province, ils font *johntuck*, ou *jean-touck*.

Les circonstances même du voyage de Marc-Paul ont été vérifiées et reconnues exactes. La force des courants entre Madagascar et Zanzibar, qui rend presque impossible de faire voile vers le nord ; la couleur noire des habitants de la côte ; les productions du pays qu'il p1.100 détaille ; la description exacte de la girafe, qui, dans ce temps était regardée en Europe comme un animal fabuleux, sont autant de preuves en faveur de sa véracité, et ne permettent guère de douter qu'il n'ait vu lui-même la côte orientale de l'Afrique, ou qu'il n'en ait reçu des informations très détaillées par les marins chinois. On voit dans une carte faite sous la direction du voyageur vénitien, et qui se conserve dans l'église de Saint-Michel-de-Murano à Venise, la partie méridionale du continent de l'Afrique tracée d'une manière différente : mais cela pourrait avoir été fait après coup lorsque les Portugais eurent doublé le cap de Bonne-Espérance.

Le prince de Portugal avait-il vu cette carte, ou en avait-il entendu parler ? Avait-il consulté les géographes arabes, ou lu l'histoire de la navigation autour de l'Afrique, dans la première traduction d'Hérodote, qui fut publiée peu d'années avant la découverte du cap par Barthélemi-Diaz ? ou bien les voyages qui furent faits à cette époque, furent-ils entrepris sur un plan général de découvertes ? C'est ce dont les auteurs ne sont pas d'accord. Mais les Portugais eux-mêmes

conviennent que leur prince Henri avait de fortes raisons de croire que la navigation autour de l'Afrique était praticable.

Que les Phéniciens aient ou n'aient pas doublé le cap de Bonne-Espérance, toujours est-il très probable qu'ils connaissaient la côte orientale d'Afrique jusqu'au cap *Corientes* ou *des Courants*. Il n'est pas possible que le commerce si étendu, si florissant de Tyr, ait été limité par la partie de l'océan des Indes située au sud de la mer Rouge et dont la navigation est plus difficile que celle vers le nord. Alors il n'y aurait plus de raison de supposer que les anciens Chinois n'aient pas eu leur part dans la navigation des mers de l'Orient. J'avais présenté dans mes voyages au sud de l'Afrique comme un simple fait, et sans prétendre établir aucun système,

> « que dans l'œil d'un véritable Hottentot comme dans celui d'un Chinois, la paupière supérieure s'arrondissait du côté du nez, et rentrait dans l'inférieure, sans former un angle comme dans l'œil d'un Européen. C'est pour cela qu'on les appelle au cap de Bonne-Espérance, les *Hottentots chinois*.

D'autres observations m'ont confirmé qu'il existe entre ce peuples une différence frappante. Leur constitution physique est à peu près la même. Ils ont également les articulations et les extrémités très petites : leur voix, leur manière de parler, leur tempérament, leur couleur, leurs traits, et par dessus tout, cette singulière conformation de l'œil, qui est probablement d'origine scythe ou tartare ; tout cela est le même. Chez les Hottentots et les Chinois, les uns et les autres ont la racine du nez fort large. Il est vrai que leurs cheveux ne se ressemblent pas ; et c'est la seule différence. Ceux des Hottentots sont plutôt gros et rudes que laineux ; ils ne sont ni longs, ni courts, mais roulés en plusieurs rangs de boucles qui ressemblent à des franges. Je ne suis point un physiologiste assez exercé pour décider quelle devrait être la chevelure d'un métis provenant d'un père chinois et d'une femme de Mozambique : je prétendrais encore moins rendre compte de l'origine des tribus hottentotes isolées sur l'étroite extrémité d'un vaste continent, et si prodigieusement p1.105

différentes de leurs voisins ; où chercher leur race primitive ailleurs que parmi les Chinois. Je m'attends bien que les personnes qui connaissent les relations qu'on a jusqu'à présent publiées de ces deux peuples, trouveront étrange cette comparaison entre les plus civilisés et les plus barbares, les plus sages et les plus ignorants des hommes : je suis donc peu surpris de l'observation suivante, faite par les auteurs du *Critical Review* [1] :

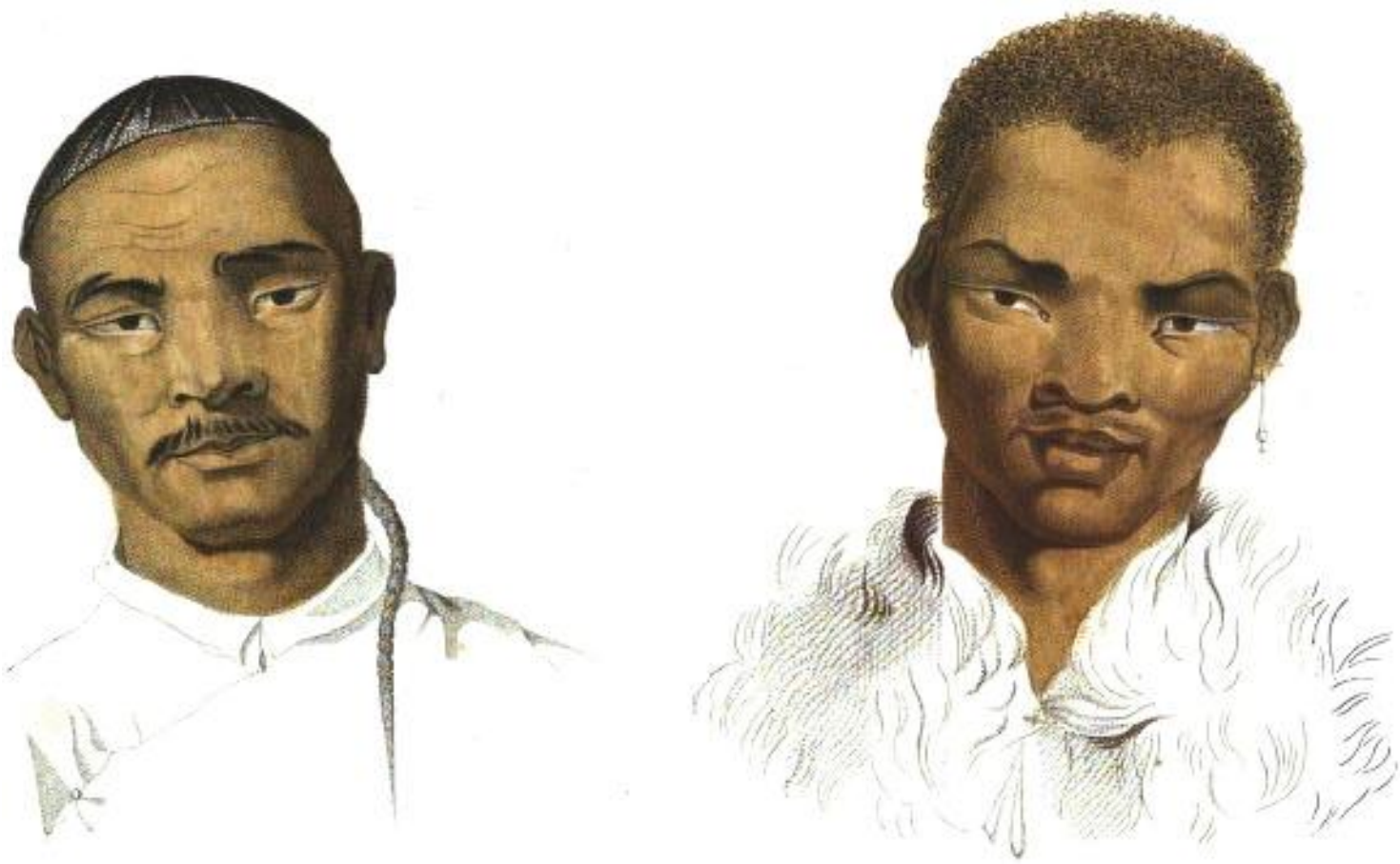
> « Les fœtus des Hottentots peuvent ressembler à ceux des Chinois, comme les entrailles d'un cochon ressemblent à celles d'un homme ; mais, ajoutent-ils, il paraît que sur ce point, notre ingénieux auteur s'est laissé emporter au-delà du cercle de ses connaissances.

J'espère que ces messieurs voudront bien me permettre de saisir cette occasion pour les assurer que ma comparaison n'était point sans fondement, quoique je n'en tirasse aucune conséquence. J'ajouterai qu'après un examen plus attentif, je me suis encore plus convaincu de leur ressemblance au moral comme au physique. L'aptitude d'un Hottentot à acquérir et combiner des idées n'est pas moindre que celle d'un Chinois ; ils possèdent à un degré semblable le pouvoir de l'imitation ; l'éducation seule peut y apporter quelque différence. L'un, dès sa plus tendre enfance, est lancé au milieu d'une société où les arts et les commodités de la vie sont d'un usage vulgaire : l'autre fait partie d'une misérable race d'hommes dépourvue constamment de ce qui est le plus nécessaire à la vie.

Mais comme des assertions et des opinions ne prouvent rien, je joins ici (voyez la planche 2) le portrait d'un véritable Hottentot peint d'après nature, par M. Daniel, et celui d'un Chinois, peint aussi vivant par M. Alexandre. Je ne doute point que la comparaison des deux portraits n'offre la démonstration la plus complète que la ressemblance que j'ai remarquée n'est point tout à fait imaginaire.

---

[1] Ouvrage périodique anglais.



Pl. 2. Chinois et Hottentot.

À la vérité, les peuples qui dérivent de la même souche que les Chinois, sont plus répandus sur le continent asiatique et les îles orientales, qu'on ne le croit communément. Toutes ces nombreuses peuplades, connues sous le nom général de Malais, descendent sans contredit des anciens habitants de la Scythie ou de la Tartarie. On peut ajouter que leur fréquentation avec les Arabes et leur conversion à l'islamisme leur ont d'abord inspiré, et ensuite maintenu en eux ce caractère cruel et sanguinaire qui les distingue. En effet, tous ceux des naturels de ces îles sur lesquels cette religion n'a point étendu sa farouche influence, sont des peuples doux et paisibles. C'est ce qu'on remarque dans les îles Pelew, découvertes par le capitaine Wilson.

L'excellente histoire de Sumatra, par M. Marsden, prouve, à mon avis, qu'une colonie chinoise s'est très anciennement établie dans cette île. L'auteur observe que les yeux des Sumatrans sont petits et de la même forme que ceux des Chinois ; qu'ils laissent grandir leurs

ongles ; qu'ils excellent dans les ouvrages de filigrane, dans la fabrication de la poudre à canon, etc. ; qu'ils tiennent note des événements en faisant des nœuds à des cordons ; qu'ils connaissent la numération décimale et écrivent avec des stylets sur des bambous, qu'ils ont peu de poil sur le corps, et la p1.110 tête, et que ce peu, ainsi que le Chinois, ils l'arrachent. J'ai remarqué que dans leurs langues, beaucoup de mots se ressemblent, tant par le son, que par la signification. Mais je crois qu'il faut peu s'en rapporter aux rapprochements étymologiques, par les raisons que j'expliquerai dans le sixième chapitre. L'analogie d'une cérémonie religieuse est un fondement plus solide ; et il est assez remarquable que les Sumatrans fassent leurs serments solennels avec la même cérémonie que le peuple de la Chine, c'est-à-dire en tordant le cou à un coq.

Le capitaine Mackintosh m'a raconté qu'ayant une fois chargé d'objets très importants le patron d'un vaisseau chinois, et craignant d'en être trahi, celui-ci, piqué de son peu de confiance, dit qu'il allait lui prouver qu'on pouvait s'en rapporter à lui. Aussitôt il prend un coq, et, se mettant à genoux il tord le cou à cet oiseau ; puis, levant ses mains vers le ciel, il dit :

> — Si je ne tiens pas ma parole, puisses-tu, ô tien (ô ciel), me traiter comme j'ai traité ce coq !

Depuis, je me suis assuré que les marchands chinois en relation avec les agents de la compagnie des Indes, donnent le même gage de leur exactitude à remplir leurs serments. Ils regardent cette pratique comme une sorte d'enchantement, dont les effets font sur leurs esprits une impression analogue à celle des sortilèges, autrefois si communs dans nos contrées, et par lesquels le vulgaire s'imaginait que l'on pouvait faire paraître le diable. Jamais, dans les cours de justice de la Chine, on ne prête de serment. Dernièrement, un Chinois ayant été tué par un matelot d'un vaisseau de guerre anglais, et le capitaine étant sur le point de faire prêter serment à deux de ses gens qu'il produisait en témoignage, les juges chinois en furent si indignés, que la séance fut levée incontinent.

Les Cingalais (habitants de Ceylan) sont certainement d'une extraction chinoise. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la relation faite par M. Boyd de son ambassade auprès du roi de Candi. *Sin-quo* sont des mots anglais qui signifient *royaume de Sin*. C'est de ce terme *sin* qu'on a fait *Sine* et *Chine.* Le nom de l'île elle-même est également chinois. *See-lan, See-long* ou *See-lung*, dont on a fait Ceylan signifient le dragon oriental, à cause de la coutume invariable de donner à chaque montagne le nom de quelque animal.

Mon intention n'étant pas de faire des recherches approfondies sur la navigation et le commerce des Chinois dans les temps anciens mais de borner mes observations à leur état actuel, je termine cette digression, et passe aux événements de notre voyage.

Le *Clarence*, un des petits bricks de l'expédition, fût dépêché au port de Chu-san pour chercher des pilotes. Il faillit s'échouer en route sur une pointe de rocher : peu s'en fallut qu'il ne fût brisé en pièces. On ne trouva pas de fond en cet endroit avec une ligne de cent vingt brasses. Cependant, le plomb de sonde rapporta un limon jaunâtre en si grande quantité que le Nil, dans ses débordements, et les eaux du fleuve Jaune, ne peuvent être plus chargés de vase que ne l'est l'eau de la mer auprès de cette pointe de *Ki-tou*. Elle forme de plus un tourbillon très dangereux. Les fameux abîmes de Scylla et de Charybde, situés dans le détroit de Faro, ces objets de terreur pour les navigateurs anciens, ne pouvaient p1.115 être plus dangereux que ces tourments et ces remous où le Clarence fut au moment de s'engloutir. Heureusement un remous contraire nous éloigna de l'écueil, et bientôt nous voguâmes sur une mer plus paisible. Notre interprète, qui était un prêtre chinois élevé dans le collège de la Propagande à Naples, ne fut pas aussi tranquille que le pilote son compatriote. Il est vrai que ce pauvre diable pensa être jeté par-dessus bord, par le boute-hors de la grande voile. Le même coup fit tomber dans l'eau le chapeau d'un de nos gens. C'était une diversion assez agréable, quoique dans une situation aussi périlleuse, d'entendre les impressions différentes que cet événement produisit sur ces deux hommes :

— Sanctissima Maria, est miraculum, est miraculum [1] !

s'écria le prêtre tout effrayé. Le matelot, au contraire, frottant sa tête, dit avec un grand sang froid :

— Ce damné boute-hors a emporté le chouquet de mon mât de perroquet !

Une grosse jonque vint au-devant de nous, et malgré la grossièreté de sa construction, au grand étonnement de nos marins, elle marchait aussi vite que le *Clarence*, tout fin voilier qu'il était.

Les Chinois de la jonque nous apportèrent des fruits. Notre vieux pilote pêcha dans la mer une de ces substances animales comprises dans la classe des mollusques, et qu'on appelle orties de mer [2].

Il en flottait des milliers autour du vaisseau. Il l'apprêta pour son souper, et elle prit l'apparence d'une gelée transparente et sans couleur. Je fus tenté d'en manger : soit que cette nourriture, ou les fruits, ou tous les deux, m'aient incommodé, j'en fus très malade pendant plusieurs jours.

Nous jetâmes l'ancre devant la ville, dans un bassin spacieux formé par plusieurs îles, et nous fîmes le salut d'usage. Quelques mandarins se rendirent à bord. À chaque question qu'ils nous faisaient sur l'objet de notre visite, ils affectaient la plus complète ignorance sur tout ce qui concernait l'ambassade. Ils nous dirent que le *tsung-ping*, ou gouverneur militaire de l'île, était absent, mais qu'il reviendrait dans la journée, et nous recevrait le lendemain. Il paraît que l'étiquette chinoise exigeait qu'il se passât un jour avant qu'on nous reçût dans les formes.

En conséquence, le lendemain de bonne heure, les personnes de l'ambassade, chargées de cette mission, descendirent à terre, et furent reçues par le gouverneur avec beaucoup de politesse, et surtout d'interminables cérémonies dans la salle de ses audiences publiques. La civilité chinoise exige qu'on s'informe avec les soins les plus minutieux

[1] Très Sainte-Vierge c'est un miracle !
[2] *Mollusca Medusa porpita.*

de votre santé, de vos parents et de vos amis et surtout du nom et de l'âge de chacune des personnes qui se présentent : après quoi l'on s'explique sur l'objet de la visite. Le gouverneur fut très surpris de ce que nous étions si pressés d'avoir des pilotes : il nous parla des spectacles, des fêtes, des amusements qu'il devait nous donner.

Au surplus, il nous dit que les pilotes étaient tout prêts à se charger de nos vaisseaux et à les conduire le long de la côte, en se relayant de province en province. Comme on lui répondit qu'un pareil mode de navigation était impraticable avec des vaisseaux aussi p1.120 gros que les nôtres, et que les pilotes qu'on nous offrait ne pouvaient servir, il demanda le reste du jour pour en chercher d'autres. Nous nous attendions peu à des difficultés de ce genre, dans un des ports les meilleurs et les plus fréquentés de la Chine, ou se trouvaient alors plusieurs centaines de vaisseaux à l'ancre.

Nous employâmes les dernières heures de la journée à visiter la ville de Ting-hai ; mais la foule était si nombreuse et si excessive, qu'après être arrivés au bout d'une rue, nous fûmes trop heureux de nous réfugier dans un temple où les prêtres nous offrirent du thé, du fruit et des gâteaux. L'officier qui nous accompagnait nous fit revenir en chaises à porteurs. Mais ceux qui nous portaient étaient à chaque instant arrêtés par la foule : chacun voulait contenter sa curiosité en mettant la tête à la portière, et en s'écriant *hung-mau !* c'est-à-dire têtes rouges ; nom que les Chinois donnent aux Anglais. Plus mortifiés que satisfaits de cet empressement, nous revînmes enfin à bord du *Clarence*.

Dans la matinée suivante, nous fûmes reçus à terre par le gouverneur militaire, accompagné d'un magistrat civil. Ce dernier, après les compliments d'usage, nous fit un grand discours qu'il prononça d'un ton solennel, et dont l'objet était de nous prouver que, depuis un temps immémorial, les Chinois avoient coutume de naviguer d'un port à l'autre et que l'expérience avait prouvé que c'était la méthode la meilleure. Voyant que son éloquence ne nous faisait point désister de notre opinion, ce magistrat et le gouverneur se

consultèrent, et résolurent enfin de faire une revue générale de toutes les personnes du pays qui avaient été par mer au port de Tien-sing.

Des soldats se mirent aussitôt en marche de tous côtés, et ramenèrent une troupe d'hommes les plus misérables que j'aie jamais vus. Rassemblés dans la salle, ils se mirent à genoux et ce fut dans cette humiliante attitude qu'on les interrogea. Quelques-uns avaient fait le voyage de Tien-sing mais n'étaient point marins, d'autres étaient gens de mer mais n'avaient jamais vu ce port : enfin il s'en trouva qui jamais n'avaient mis le pied sur aucun vaisseau. La plus grande partie du jour fut employée à des recherches inutiles. Déjà nous avions lieu de croire que nous serions forcés de quitter un port central et aussi fréquenté, sans nous y procurer un seul pilote, lorsqu'on amena deux personnes qui parurent mieux convenir que les autres. Cependant ces hommes avaient quitté la mer depuis plusieurs années ; et comme ils faisaient un commerce assez avantageux, ils refusaient de se charger d'un tel service. Ils se jetèrent même à genoux pour s'excuser. Mais leurs prières furent inutiles. Les ordres de l'empereur devaient être ponctuellement exécutés. En vain ces malheureux représentèrent-ils que leur absence causerait la ruine de leurs affaires, le désespoir de leurs femmes, de leurs enfants ; le gouverneur fut inexorable, et on leur enjoignit de se tenir prêts à partir sous une heure.

La conduite arbitraire du gouverneur était loin de nous donner une haute idée de la justice ou de la modération du gouvernement, ou de la protection qu'il accorde à ses sujets. Arracher à sa famille un citoyen honnête, laborieux et établi dans le commerce ; le contraindre à un service préjudiciable à ses intérêts, c'est un acte d'injustice et de p1.125 violence qui ne peut être toléré sous un autre gouvernement qu'un régime despotique où les sujets ne connaissent d'autres lois que la volonté du tyran. Mais nous étions dans une île éloignée du centre de l'Empire, loin du siège de l'autorité et, dans tous les pays, le pouvoir délégué entraîne toujours des abus. D'ailleurs un Chinois concevrait une idée non moins défavorable de notre gouvernement s'il connaissait

les moyens par lesquels une nécessité impérieuse nous oblige de recruter notre marine. [1]

Ce que l'on peut conclure avec justesse des événements de cette journée, c'est que jamais les Chinois n'entreprennent de voyages de longs cours lorsqu'ils peuvent s'en dispenser ; que le commerce de la mer Jaune se fait par cabotage, et que les marchandises ainsi transportées doivent nécessairement rapporter des bénéfices à une foule de personnes avant d'arriver au consommateur. Ceci rend, jusqu'à un certain point, raison de la cherté des denrées qu'on apporte dans la capitale, ainsi que nous l'avons vérifié par la suite. C'est ainsi que le commerce intérieur de l'Asie se faisait par des caravanes, de station en station, à chacune desquelles les marchands échangeaient respectivement les denrées les uns des autres. Ceux d'entre eux placés à l'extrémité de la chaîne, n'avaient aucune communication directe. C'est ce qui explique en partie l'ignorance dans laquelle étaient les Grecs, touchant les contrées de l'Orient, dont ils tiraient néanmoins leurs pierres précieuses, leurs parfums et autres objets de prix.

Le vieux gouverneur fut évidemment satisfait de son succès : les larmes, les prières des infortunés qu'il contraignait, ne faisaient que rendre son visage plus serein. Par politesse, ou par curiosité, ou peut-être par ces deux motifs, il nous rendit notre visite à bord du brick, lequel, depuis notre arrivée dans le port, était du matin jusqu'au soir assiégé par la foule. Nous ne trouvâmes point, en cette occasion, que les Chinois fussent aussi peu curieux qu'on le suppose ; mais ils étaient animés de cette espèce de curiosité qui avait plutôt pour objet de voir de près des personnes qui auraient l'honneur d'être présentées à leur puissant monarque, que de satisfaire leurs yeux ou leur esprit, en considérant des objets nouveaux. Notre vaisseau, quoique bien

[1] L'auteur veut parler de la *presse*, c'est-à-dire du pouvoir qu'ont, en certaines occasions, les officiers de la marine anglaise d'arrêter dans les tavernes, dans les rues, et jusque dans les maisons, telles personnes qu'ils jugent à propos, pour les embarquer de force sur les vaisseaux de guerre. La *presse* ne devrait s'exercer que sur les matelots de la marine marchande et sur les gens sans aveu ; mais on conçoit que, dans de telles conjonctures, on n'a guère le temps de faire un choix, et qu'il doit y avoir au moins des méprises.

différent de leurs jonques, attirait peu leur attention. Quoique chacun s'empressât de jeter un coup d'œil sur les étrangers, leur curiosité était satisfaite en un instant, et ils se retiraient en jetant une exclamation vague, où l'on remarquait ces mots : *ta-ouang-tie*, ce qui paraissait vouloir dire :

> — Est-ce cette personne qui paraîtra devant notre très grand empereur ?

À Ting-hai, c'était encore plus remarquable ; on n'entendait de tous côtés que ces mots :

> — *Ta-ouang-tie* et *hung-mau !* le grand empereur et les têtes rouges.

À peine l'escadre se fut-elle mise p1.130 en route au milieu des détroits que forment les îles de la mer Jaune que l'on s'aperçut combien peu seraient utiles les pilotes chinois. Un d'eux étant venu à bord sans boussole, il fut impossible de lui faire comprendre l'usage de la nôtre. La mobilité du cadran sur lequel la rose des vents est tracée lui semblait une innovation nuisible : dans leur boussole, l'aiguille traverse des points fixes, et les rhumbs de vent ne sont point gravés sur un cadran mobile et attaché à l'aiguille elle-même. L'autre pilote avait apporté une boussole de la grandeur d'une tabatière commune. La boîte était d'un seul morceau de bois, ayant au centre une excavation circulaire d'une étendue suffisante pour laisser tourner une aiguille d'acier très fin, d'un peu moins d'un pouce de longueur. Cela leur suffit dans leurs voyages de peu de durée. L'instrument est suspendu de manière à conserver son centre de gravité en coïncidence avec celui de suspension, dans tous les mouvements du vaisseau. Il n'est pas nécessaire qu'une aiguille si courte et si mince soit chargée d'un côté plus que de l'autre, afin de contre-balancer l'inclinaison, cette tendance de l'aiguille aimantée à faire un angle plus ou moins aigu avec l'horizon dans les diverses parties du globe. Au surplus, les Chinois ne semblent pas avoir adopté cette petite dimension par une connaissance parfaite de la déclinaison ou de l'inclinaison de la boussole. Quoique l'aiguille soit toujours très petite, il n'est cependant pas rare que le fond de la

boîte soit assez large pour qu'on y inscrive vingt à trente cercles concentriques, contenant divers caractères de la langue, notamment les kouas ou trigrammes de Fou-hi, des emblèmes astronomiques, les onze signes du zodiaque, et des emblèmes de leur mythologie [1].

La plus grande profondeur de la mer Jaune, dans la route qu'ont tenue les vaisseaux, n'excéda jamais trente-six brasses, et se trouva quelquefois de dix. Le temps fut constamment brumeux, comme cela est ordinaire dans les mers peu profondes. Il arriva un moment où le brouillard s'étant tout à coup dissipé, l'on s'aperçut que l'escadre n'était qu'à environ quatre milles de la terre : un des bâtiments allait donner contre une île de rocher. Les pilotes ignoraient tout autant notre situation que le dernier matelot de l'escadre. On découvrit à l'ouest une large baie, qu'un des pilotes, après un examen attentif assura être celle de Mie-a-tau. Sur sa parole, on allait y entrer, lorsque l'on apprit des gens de plusieurs bateaux, que cette baie était celle de Kze-san-seu, et que celle de Mie-a-tau était de plus de quinze lieues à l'ouest.

Les montagnes qui bordent la côte méridionale du golfe de Pé-tché-lie ont un caractère particulier. Toutes sont à peu près de la même forme et de la même grandeur. Ce sont des cônes réguliers dont les cotés sont aussi unis que s'ils étaient l'ouvrage de l'art ; ils sont absolument isolés p1.135 chacun sur leur base, et ne ressemblent pas mal à ces bonnets dont se coiffent les officiers du gouvernement lorsqu'ils sont en costume d'été.

Résolus désormais à suivre les conseils du gouverneur de Chu-san, et à naviguer d'un port à l'autre, nous prîmes en cet endroit deux nouveaux pilotes pour conduire l'escadre à Mie-a-Tau. Ils nous y menèrent en effet ; mais, au lieu d'un havre spacieux, nous ne trouvâmes qu'un étroit bras de mer ou la marée nous entraînait avec

[1] S'il était besoin d'un argument pour prouver que la boussole est chez les Chinois une invention nationale, il ne faudrait, pour trancher la question, que cette circonstance qu'ils y ont tracé ce qui a rapport à leur mythologie antique et révérée, les cycles, d'après leur système, les constellations, les événements, en un mot, un abrégé de leur astronomie. Il suffit de connaître le caractère des Chinois, pour sentir qu'ils n'auraient pas souffert que les objets de leur superstition la plus invétérée fussent profanés par leur inscription sur un instrument d'origine barbare.

rapidité. Il n'y avait pas d'autre mouillage qu'un fond de roche. Sur la côté s'élève la ville considérable de Ten-tchou-fou, au bas de laquelle est le bassin rempli de jonques, du port de dix à cent tonneaux.

Le gouverneur de la ville présenta ses respects à l'ambassadeur à bord du *Lion*. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, de manières franches et aisées, plein de politesse, d'intelligence et de désir de s'instruire. Ce fut de tous les Chinois que nous avions vus jusqu'alors, celui qui nous donna la meilleure idée de sa personne. Le lendemain, il nous envoya ce qu'il voulut bien appeler de légers rafraîchissements : c'étaient quatre jeunes bœufs, huit moutons, huit chèvres, cinq sacs de beau riz blanc, cinq sacs de riz rouge, deux quintaux de farine, et plusieurs corbeilles de fruits et de légumes.

Nous avions cru jusque là que les Chinois nous considéraient comme des barbares ; mais ici nous fûmes autrement traités. D'après tout ce qui se passait, il était facile de s'apercevoir que l'attente d'une ambassade anglaise n'avait pas fait une médiocre impression à la cour de Pékin.

Un nouveau pilote se chargea de conduire l'escadre dans le golfe de Pé-tché-lie, jusqu'à Tien-sing. C'était un vieillard de soixante-dix ans : il paraissait bien connaître toutes les baies et tous les ports de ce golfe. Il dessina sur le papier un port de la côte occidentale, où il se proposait de mener les vaisseaux. Heureusement pour nous, on trouva plus sûr d'envoyer en avant les petits bricks pour sonder, que d'accorder la moindre confiance à des hommes qui nous avaient déjà si souvent trompés. À peine étaient-ils partis, qu'ils donnèrent le signal d'alarme. On suivit pendant la nuit une autre route, et le lendemain matin le même signal fut répété. On n'apercevait point la terre, et cependant il n'y avait que six brasses de fond : aussi jugea-t-on convenable de jeter l'ancre. C'était une chose sans exemple, que d'aussi gros vaisseaux mouillassent au milieu d'une mer inconnue, hors de la vue du continent, et cependant fussent exposés à toucher le fond s'il y avait eu du vent.

Les commandants des vaisseaux étaient indignés contre les pilotes ; et ceux-ci de leur côté étaient tout stupéfaits d'épouvante. Ces pauvres gens avaient fait de leur mieux, mais ils manquaient d'adresse et de jugement ; ou peut-être serait-il plus charitable de croire que la nouveauté de leur situation les embarrassait. Ce fut en vain qu'on voulut leur faire entendre la différence qu'il y avait entre le tirant d'eau de leurs vaisseaux et des nôtres : ceux-ci enfonçaient d'autant de brasses que les jonques enfonçaient de pieds : on se servit inutilement d'une longue corde pour leur indiquer la profondeur dont nos bâtiments avaient besoin pour voguer sans péril.

Comme il était évidemment impossible de s'approcher davantage de terre avec nos vaisseaux, quoiqu'elle fût encore à quatre ou cinq p1.140 lieues de distance, et si basse qu'on ne pouvait l'apercevoir du haut des tillacs, on envoya un des bricks à l'embouchure du Pei-ho, ou rivière Blanche, pour donner avis de notre arrivée. Deux officiers de la cour s'étaient déjà embarqués pour complimenter l'ambassadeur. Ils lui apportaient une provision de bœufs, de porcs, de moutons, de volailles, de vin, de fruits, en si grande quantité qu'elle pouvait suffire pour plus d'un mois à toute l'escadre composée d'environ six cents hommes

Le vin était contenu dans de larges jarres de terre bien fermées.

Les Chinois avaient porté un jugement si peu exact de la quantité de bagages et de présents que nous devions débarquer, qu'ils nous envoyèrent trente ou quarante allèges du port de deux cents tonneaux et plus. Ces jonques étaient divisées en treize compartiment par des cloisons de planches doubles, dont les jointures étaient calfatées avec un ciment de chaux tirée de coquillages et de fibres de bambou qui les rendaient imperméables à l'eau. Les voiles, les câbles et les agrès, tout était de bambou ; aucune partie de la carcasse n'était goudronnée.

Nous retînmes quinze de ces bâtiments pour transporter à terre la suite de l'ambassadeur, les présents destinés à l'empereur, et les bagages. Ensuite l'escadre anglaise retourna à Chu-san sans le secours des pilotes chinois, dont les connaissances en navigation étaient si peu étendues que le dernier homme des équipages en savait plus qu'eux.

En entrant dans le Pei-ho nous observâmes sur la rive droite une multitude d'édifices avec des toits de nattes, mais décorés de la manière la plus bizarre, avec des rubans et des étoffes de soie de toutes couleurs. On fit ranger auprès d'un débarcadère construit en bois et à la hâte trois cents soldats en uniforme, qui étaient plutôt de parade que faits pour les combats, et une troupe de musiciens. Son excellence désirant se rendre le plus promptement possible dans la capitale, refusa de descendre à terre. Il préféra passer immédiatement sur les yachts que l'on tenait un plus haut tout prêts à nous recevoir, du moment que les présents et les bagages seraient chargés sur les barques.

Les officiers qui devaient le conduire à la capitale observèrent que tant d'empressement n'était pas nécessaire ; que le jour de naissance de l'empereur était encore éloigné. Ces peuples s'imaginaient apparemment qu'une ambassade chez eux n'avait pas d'autre motif que de complimenter leur souverain. Les pavillons jaunes déployés au haut des mâts des dix-sept barques portant les présents, donnaient une idée encore plus étendue à cette mission. Ils portaient en gros caractères noirs l'inscription suivante :

« L'ambassadeur anglais portant tribut à l'empereur de la Chine [1] »

Les yachts destinés à nous transporter étaient plus commodes qu'aucun de ceux que j'aie jamais vus sur les canaux d'Angleterre. Ils sont à fond plat, et ne tirent que quinze pouces d'eau. Les œuvres mortes sont très hautes et ressemblent à une maison flottante. Elles sont distribuées en trois appartements : le premier est une antichambre pour les domestiques et le bagage ; celui du milieu sert de salon et de salle à manger ; il est d'environ quinze pieds en carré ; le p1.145 troisième se divise en deux ou trois chambres à coucher. Derrière est la cuisine ; il y a un peu plus loin des réduits, semblables à des chenils, pour loger les mariniers. Quelquefois il y a au-dessus de ces appartements un second étage divisé en petites cellules, où un homme peut à peine tenir. Un marin chinois n'a pas besoin de chambre pour

[1] Voyez, pour vérifier le sens de cette inscription, la note, au bas de la page 63 du tome 3 de la Relation de M. Staunton.

déposer son bagage : il porte d'ordinaire toute sa garde-robe sur son dos. Ils exécutaient les différentes manœuvres sans déranger les voyageurs. Un passe-avant, construit en planches de chaque côté du vaisseau, leur servait de passage pour aller d'un lieu à un autre.

Pl. 3. Portrait de Van-ta-gin.

Les deux mandarins firent une visite à bord de chacun des deux yachts, et montrèrent le plus vif désir de nous être utiles et agréables. Ils se nommaient *Van* et *Chou*, et ils y ajoutaient le titre de *ta-gin* [1], c'est-à-dire *grand*. Van avait le titre de lieutenant-général dans l'armée ; Chou

[1] M. Barrow substitue le *g* aux lettres dont sir G. Staunton fait usage. C'est ainsi que l'un écrit ce nom de la capitale de la Tartarie chinoise *Gé-hol*, tandis que l'autre l'orthographie Zé-hol (*Note du traducteur*.)

était gouverneur d'un district de Pé-tché-lie. Nous n'observâmes dans leurs manières rien de cette conduite grave et cérémonieuse que la coutume leur fait un devoir d'affecter en public. Au contraire ils s'asseyaient à table avec nous, cherchant à apprendre l'usage des couteaux et des fourchettes, et ne négligeant aucun moyen de plaire ; se plaignant de ce qu'ils ne pouvaient converser avec nous dans notre propre langue ; et quand ils nous quittaient, ils nous serraient la main à la manière anglaise. (Voyez planche 3, le portrait de Van-ta-gin.)

Les vivres, les fruits et le vin du pays nous furent envoyés avec tant de profusion, que je crois que nos mariniers chinois ont pu faire leur provision d'hiver avec notre superflu. C'était peut-être la seule chose qui nous donnât une idée de l'abondance extraordinaire et de la fertilité du pays, car des deux côtés du fleuve le terrain était bas, entrecoupé de landes et de marécages. De petites tranchées, au lieu des haies, indiquaient les limites des propriétés. Il y avait peu d'arbres, si ce n'est auprès des villages ; encore avaient-ils une apparence fort triste. La plupart des maisons étaient bâties en terre, d'un seul étage, couvertes de chaume ou de jonc. Çà et là on apercevait quelque cabane solitaire, mais rien qui annonçât la résidence d'un homme opulent, ni même d'un fermier aisé. Quoique les villages fussent en grand nombre, il n'y avait que deux de ces groupes qu'on pût qualifier du nom de villes : Si-Kou, à l'embouchure du fleuve, et Ta-Kou quelques milles plus loin. Nous fîmes environ quatre-vingt-dix milles ; avant d'arriver aux faubourgs de l'immense ville de Tien-sing, qui, comme Londres sur la Tamise, s'étend sur l'une et l'autre rive du Pei-ho, à la distance de plusieurs milles. Mais ni les bâtiments ni la rivière ne sauraient souffrir de comparaison avec ce qu'on voit dans les plus pauvres quartiers de Londres.

En un mot, tout annonçait la pauvreté et le mauvais goût. Lorsqu'on a longtemps séjourné à bord d'un vaisseau, du moins si l'on n'est pas accoutumé à ce genre de vie, il n'est point de pays qui n'ait pour vous les charmes d'un paradis terrestre. Cependant, je suis persuadé que lorsque nous débarquâmes à Tien-sing, toutes les personnes de p1.150 la suite de ambassade trouvèrent ces lieux bien au-dessous de leur attente.

Si quelque chose excitait l'admiration, c'étaient ces flots innombrables de peuple de tout âge, de tout sexe, qui, depuis l'instant de notre arrivée, se montraient sur les deux rives. Leur extérieur néanmoins n'indiquait point en eux un bonheur ou un contentement extraordinaire. Les hommes les mieux habillés portaient sur leur tête une sorte de bonnet de velours, une courte souquenille boutonnée autour du cou, et croisée sur la poitrine, avec des manches d'une grande largeur. L'étoffe qui composait ces habillements était de coton blanc, noir ou bleu, ou de la soie brune, ou du camelot d'Europe. Ils avaient de plus des espèces de jupons et des bottes de satin noir. Les gens du commun avaient de larges chapeaux de paille, des jaquettes bleues ou noires, de larges culottes de coton et de gros souliers qui quelquefois étaient de paille. Quelques-uns avaient de gros bas d'étoffe de coton ; les autres avaient les jambes tout à fait nues. Une simple paire de culottes faisait tout l'habillement du plus grand nombre.

Jamais femmes, si pauvres qu'elles soient, ne furent mises d'une manière plus nuisible à leurs charmes que celles qui se montrèrent sur les rives du Pei-ho. Nous reconnûmes par la suite que leur costume était, à quelques variations près, celui de toutes les femmes de la classe commune du pays. Des bouquets de larges fleurs artificielles assez semblables à l'aster, rouges, bleues ou jaunes, étaient entremêlés avec leurs cheveux, qui formaient sur le haut de la tête un nœud peu différent de la manière dont se coiffent les jeunes dames anglaises, si ce n'est que ces dernières y mettent plus de goût.

Deux longues épingles d'argent de cuivre ou de fer, se croisaient par derrière la tête, suivant la mode des femmes des Malais. Leur visage et leur cou étaient tout couverts de fard blanc, leurs sourcils étaient noircis ; elles avaient au centre de la lèvre inférieure et à l'extrémité du menton, deux taches de vermillon de la largeur d'un petit pain à cacheter. Presque toutes portaient, comme les hommes, un jupon de coton bleu qui descendait jusqu'au milieu de la cuisse ou jusqu'aux genoux. Elles avaient de longues culottes de différentes couleurs, mais plus communément rouges, vertes ou jaunes, qui descendaient un peu

au-dessous du gras de la jambe, et laissaient voir un pied qui pour la singularité du moins pourrait le disputer à tous les pieds du monde. Ce pied difforme et disproportionné a été gêné dans sa croissance, et réduit à la longueur de quatre à cinq pouces ; les chevilles se gonflent en raison de la diminution forcée du pied.

Les Chinoises ont des chaussures toutes couvertes de clinquants, et autour des chevilles des bandes d'étoffes de différentes couleurs, ornées de franges et de glands. Cet ornement passe dans le pays pour être d'un goût exquis.

Le malaise et les douleurs que les jeunes filles doivent nécessairement éprouver, lorsqu'on les soumet à cette compression, qui consiste à replier les orteils sous la plante du pied, et à les maintenir dans cet état jusqu'à ce qu'ils en fassent partie, et à reporter le talon en avant, de manière à le faire presque disparaître, doivent rendre encore plus surprenant qu'une coutume si inhumaine, si contraire à la nature se soit $_{p1.155}$ continuée depuis tant de siècles. On croit en effet que l'origine en remonte à un temps immémorial, et qui se perd dans les fables les plus absurdes.

Il est peu de tribus sauvages qui, entraînées par une coutume barbare, ne se plaisent à mutiler quelques parties du corps humain. Les uns se fendent les lèvres ou les cartilages du nez ; les autres s'arrachent ou se colorent les dents, se coupent une jointure des doigts ou des orteils ; elles ont d'autres moyens encore de perfectionner la nature, ainsi qu'elles se l'imaginent ; mais il serait difficile de conclure de cette considération, que l'usage de mutiler les pieds des dames chinoises tire son origine d'une époque ou ce peuple était dans l'état sauvage, puisque nous voyons tous les jours les sociétés les plus civilisées, les plus éclairées, faire consister la beauté dans des défauts réels, et gâter l'ouvrage de la nature. Les Chinois, sans doute, ne seraient pas moins surpris, et ne trouveraient pas moins absurde de voir la circoncision pratiquée par une grande partie des nations asiatiques. Il est très probable qu'ils condamneraient comme aussi déraisonnable notre méthode de couper les oreilles et la queue des

chevaux. Si quelquefois ils ne pouvaient retenir leurs éclats de rire en voyant nos cheveux, chargés de poudre et de pommade ; si même, ils regrettaient qu'on eût perdu aussi inutilement tant d'huile et de farine, nous pouvions avoir pitié de leur goût : mais, tout empire de la coutume et tous préjugés à part, nous n'avons certes point de raison de mépriser et de tourner en ridicule les Chinois ou toute autre nation, uniquement parce qu'ils diffèrent de nous, sur quelques points des mœurs ou de l'habillement, en voyant que nous les égalons en absurdités et en folies.

Le silence des anciens voyageurs en Chine, sur une coutume aussi étrange, porterait à croire que malgré l'ignorance prétendue que les Chinois affectent de son origine, la mode d'un côté, et de l'autre le préjugé qui interdit aux femmes d'une certaine classe de se montrer en public, l'ont introduite dans ces derniers siècles.

Marc-Paul, tout en parlant de la beauté de l'habillement des Chinoises, ne fait aucune mention de cet usage singulier. Il dit même que sur le lac de Hang-tchou-fou les femmes font souvent des parties de plaisir avec leurs maris et leur famille.

Les ambassadeurs de Schah-Rokh, fils de Tamerlan, que ce prince envoya en 1419 féliciter l'empereur de la Chine, disent dans la relation de leur expédition, que lors de l'audience publique, il y avait deux jeunes vierges, une de chaque côté du trône, qui avaient la figure et le sein découverts ; qu'elles avaient du papier et des pinceaux, et écrivaient avec le plus grand soin tout ce qui sortait de la bouche de l'empereur. Ces mêmes ambassadeurs virent quantité de femmes se baigner à découvert sur les bords du fleuve Jaune. Ils remarquèrent dans une ville, à la porte des tavernes, des groupes de jeunes filles d'une beauté extraordinaire.

Les voyages de deux mahométans en Chine, au IXe siècle, publiés par M. Renaudot, ne parlent aucunement de cette petitesse forcée des pieds ; ils ne sont point d'ailleurs inexacts dans leurs observations sur les mœurs et les coutumes d'une nation qui à cette époque, était si peu connue du reste du monde. Presque tout ce qu'ils ont dit de l'état de

l'empire dans ces temps p1.160 éloignés, se trouve aujourd'hui être vrai ; et comme ils ont surtout parlé des habits et des ornements des femmes, il n'est guère probable qu'ils eussent omis une chose aussi remarquable que la mutilation des pieds, si elle eût été aussi commune qu'elle l'est de nos jours.

Cette mode monstrueuse a été généralement attribuée à la jalousie des hommes. Supposé que cela soit, il faut convenir que les Chinois doivent avoir eu un ascendant bien puissant sur le beau sexe, pour le déterminer à adopter une coutume qui tend à renoncer volontairement à l'un des plus grands plaisirs et à une des plus grandes jouissances de la vie, à la faculté de se transporter d'un lieu à un autre, et à rendre cette mode si universelle que ce serait une honte de s'y soustraire. Le désir de se montrer supérieur aux autres, fait quelquefois commettre à un homme les plus grandes extravagances. D'après ce principe, les savants chinois ou ceux qui veulent bien s'arroger ce titre, laissent quelquefois croître leurs ongles de trois pouces, dans le but unique de prouver évidemment qu'ils ne s'occupent à aucun travail mécanique. C'est peut-être pour la même raison que les Chinoises continuent d'estropier leurs enfants femelles, afin de les distinguer des paysannes, qui, dans la plupart des provinces, vaquent aux plus pénibles travaux de l'agriculture.

L'enveloppe intérieure des pieds des dames se change, dit-on, rarement, et quelquefois elles conservent ces bandes jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus tenir ; méthode qui donne une idée peu relevée de la propreté chinoise. En effet, les gens de ce pays se piquent fort peu de délicatesse ; ils sont au contraire ce que Swift appelle *une sale nation*. L'usage du linge et le changement journalier des vêtements qu'on porte sur la peau, sont également inconnus aux souverains et aux paysans. Les personnes de la première classe ont sur la peau un tissu de soie à mailles peu serrées ; les autres portent des étoffes de coton. Rarement ils les ôtent, si ce n'est pour leur en substituer d'autres quand ils sont tout à fait sales.

Cette négligence ou cette parcimonie ne manque pas d'engendrer la vermine. Les premiers mandarins ordonnent sans façon, même en public, à leurs domestiques de chercher sur leur cou de dégoûtants insectes ; et quand on les a pris, ils les croquent entre leurs dents. Ils n'ont point de mouchoirs de poche, et se servent en place de petits morceaux de papier que leurs domestiques tiennent toujours prêts pour cet effet. D'autres ne sont pas si propres ; ils crachent sur le plancher ou sur les murailles [1], et ils essuient leurs mains sales sur les manches de leurs robes. Ils dorment la nuit dans les mêmes habits qu'ils ont portés le jour. Ils lavent aussi rarement leur corps que leurs habits. Jamais ils ne se baignent ni à l'eau chaude ni à l'eau froide. Quoique le pays soit entrecoupé d'une multitude de rivières et de canaux, jamais je n'ai vu de jeunes gens se baigner ensemble. Les hommes dans les jours les plus chauds de l'été, se lavent les mains et la figure avec de l'eau tiède. Le savon leur est inconnu. Nous nous procurâmes à Pékin une sorte d'alcali que nous mêlâmes avec de l'huile d'abricot, pour faire blanchir notre linge par nos domestiques.

En approchant de la ville de p1.165 Tien-sing, nous remarquâmes une énorme quantité de sel enfermé dans des sacs de nattes. Nous calculâmes par approximation qu'il y en avait assez pour suffire pendant une année à la consommation de trente millions d'habitants. Un approvisionnement aussi considérable de cette denrée presque nécessaire à la vie, rendait compte jusqu'à un certain point de l'immense population qui se présenta à nos regards dans les contrées septentrionales de la Chine.

La gabelle ou l'impôt sur le sel dont le gouvernement chinois, comme beaucoup d'autres, a jugé convenable de grever cet article de subsistance, était en partie la cause d'un amas aussi extraordinaire. Le receveur de l'impôt sur le sel, à Tien-sing, occupe une des charges les plus lucratives que donne la couronne.

---

[1] L'auteur ajoute, *comme les Français* ; mais quels Français M. Barrow a-t-il donc vus. (*Note du traducteur*.)

La foule de jonques rangées des deux côtés de la rivière, les différentes sortes de barques qui passaient et repassaient, les maisons, les manufactures et les magasins qui couvraient à perte de vue les deux bords du fleuve, indiquaient un commerce plus actif que tout ce que nous avions encore vu. Les grosses jonques, les bateaux, les canots, le rivage, les murs et les toits des maisons, étaient remplis de spectateurs. Nos yachts s'ouvrirent avec peine un passage au milieu de ces bâtiments : nous fûmes plus de deux heures avant d'arriver au haut de la ville. Pendant tout ce temps, la populace était dans l'eau et le premier rang s'avançait jusqu'au milieu du fleuve. Jusqu'à ce moment nous avions vu parmi les spectateurs la même proportion d'individus des deux sexes : les femmes les plus âgées n'avaient pas craint de mouiller leurs petits pieds afin de voir les étrangers de plus près ; mais à Tien-sing, nous n'aperçûmes aucune femme, quoique la chaleur fut excessive, et que le thermomètre de Fahrenheit marquât 88 degrés à l'ombre. Tous les curieux, pour ne point se gêner les uns les autres, avaient la tête découverte, et leurs fronts chauves exposés aux rayons brûlants du soleil. C'était un spectacle étrange de voir tant de têtes couleur de bronze pressées les unes contre les autres, comme dans ce groupe d'Hogarth, où ce peintre montre la différence entre les peintures de genre et les caricatures ; mais il y manquait cette variété de physionomies que l'inimitable artiste anglais a su représenter dans son tableau.

Les sons retentissants du gong, sorte de plateau de cuivre qu'on frappe avec un maillet, et qui dirige les mouvements des yachts, les cymbales et les trompettes de la musique militaire ; un théâtre élevé en face du fleuve, et sur lequel des comédiens chantaient, accompagnés par des instrument aigus ; la multitude de pavillons et de kiosks élevés momentanément pour recevoir le vice-roi, le gouverneur, les juges et les autres officiers du gouvernement, et décorés avec élégance de rubans et de draperies de soie ; la gaîté intarissable du peuple, avaient une ressemblance si frappante avec la foire de St. Barthélemi à Londres, qu'il ne nous fallait pas un grand effort d'imagination pour nous croire transportés dans Smithfield.

Il ne nous fut plus permis désormais d'accuser les Chinois de n'être point curieux. L'arrivée d'Elfy-Bey à Londres n'a pas attiré la moitié autant de monde ; et cependant les Chinois nous mettent plus au rang des Barbares, que nous n'y mettons les Mamelouks.

Le vieux vice-roi de la p1.170 province, Tartare plein d'urbanité et de politesse, nous avait préparé un repas magnifique et des présents pour l'ambassadeur et sa suite, sans en excepter les domestiques, les musiciens et les soldats.

La gaîté et la douceur brillaient sur la figure de ces bonnes gens ; on les voyait se conduire entre eux avec un ordre admirable. L'air d'innocence et de simplicité qui régnait sur leur visage, était une marque assurée du bonheur dont ils jouissaient.

Comme notre arrivée avait occasionné une sorte de fête, peut-être se montraient-ils sous l'aspect le plus avantageux. Cependant nous avons remarqué dans toutes les occasions le même air de satisfaction et de bonne volonté à toutes les personnes employées au service de l'ambassade. À bord de nos yachts les mariniers étaient constamment joyeux. Lorsque le temps était calme on faisait marcher les bâtiment à l'aide de deux larges avirons tournant sur deux pivots, et placés du côté de la proue et non à l'arrière comme cela se pratique dans les autres pays. Six ou dix hommes faisaient mouvoir ces avirons ; au lieu de les faire sortir de l'eau comme nos rameurs, ils les poussaient tantôt en avant, tantôt en arrière, et au-dessous de l'eau, comme le font nos bateliers d'Europe lorsqu'ils dirigent avec leurs avirons un bateau entraîné par le courant. Pour alléger le travail des rameurs, régler leurs mouvements, les patrons des yachts chantaient un air très simple, auquel tout l'équipage répondait en chœur.

Souvent, dans une belle soirée calme, lorsqu'un profond silence régnait d'ailleurs sur les eaux, nous écoutions avec plaisir cet air chanté à la fois, et d'une manière uniforme, par toute la flotte. Les efforts extraordinaires de la vigueur du corps dépendant jusqu'à un certain point de la même disposition de l'âme, sont, chez presque tous les peuples sauvages, accompagnés de cris de joie ; mais ce n'est pas sous

ce point de vue qu'il faut considérer la chanson chinoise dont nous parlons. Elle ressemble aux cris modulés de nos matelots lorsqu'ils traînent des bâtiments à la cordelle, ou à l'air que chantent les rameurs hébridiens, air que le docteur Johnson compare aux vers procéleusmatiques par lesquels les équipages des galères grecques s'animaient.

Déjà nous avions eu des preuves convaincantes de l'honnêteté, de la sobriété et de l'esprit des Chinois. Nos bagages formaient plus de six cents ballots de toute grosseur : il n'y en eut pas un seul d'égaré ni d'avarié, quoiqu'il eût fallu les embarquer et les changer de bateaux à plusieurs reprises.

Des trois mandarins envoyés par la cour pour accompagner l'ambassade, deux étaient les plus obligeants des hommes. Le troisième qui était un Tartare, nous rejoignit à Tien-sing. C'était un homme fier, hautain et impérieux. Les Chinois sont certainement bien plus affables que les Tartares. En un mot, si nous étions revenus en Europe, sans aller plus loin que Tien-sing, j'eusse conservé l'impression la plus favorable des Chinois. Mais les incidents qui arrivèrent par la suite, une connaissance plus intime de leurs mœurs et de leurs habitudes, changèrent absolument ma manière de voir. Je choisirai parmi les incidents propres à faire juger le caractère de ce peuple singulier, le plus petit nombre de ceux qui sont les plus frappants, lorsque je donnerai une idée générale de la société chez les Chinois, état qui p1.175 influe, ainsi que la nature du gouvernement, sur toutes leurs actions morales. C'est par cette influence que leur penchant naturel se trouve contrarié.

Lorsque nous partîmes de Tien-sing, le 11 août, nous trouvâmes la rivière considérablement retirée et le courant plus rapide. La surface du pays commençait à prendre un aspect moins monotone. La plaine était entrecoupée de collines mais on n'apercevait aucune trace de montagnes. Les bois étaient peu fréquents ; on y voyait peu d'arbres si ce n'est de gros saules croissant sur les bords du fleuve, des bouquets d'ormes ou de sapins, plantés devant les maisons des hommes en

place, et devant les temples. Ces édifices étaient d'ordinaire placés à l'extrémité des villages. On y cultivait plus de grains que dans les plaines voisines de l'embouchure de la rivière. Deux espèces de millet, le pied de coq et l'italique, et les deux plus élevées des plantes céréales, le millet des Barbades et la houque sucrée, ou millet des Indes, étaient les plus abondants. Nous vîmes aussi quelques petits champs de blé sarrasin et différentes espèces de pois, mais ni froment, ni orge, ni avoine. Une sorte d'ortie (*urtica nivea*) était aussi cultivée dans quelques petits terrains. Les Chinois en filent les fibres et en font de la toile. Nous n'aperçûmes, ni jardins, ni maisons de plaisance, mais de grandes prairies et de beaux pâturages au milieu des hameaux. Il y paissait quelque bétail d'une race fort petite. Les bœufs que nous nous procurâmes pour l'approvisionnement des vaisseaux sur les côtes du golfe de Pé-tché-lie, excédaient rarement le poids de deux quintaux. Le petit nombre de moutons que nous vîmes étaient de l'espèce à large queue. Les chaumières des villageois étaient misérables et très rares. Quelquefois elles étaient isolées, mais généralement réunies en petits hameaux. Si toutefois les cités, les villes, les villages et les fermes étaient plus rares dans les districts voisins de la capitale que nous ne nous y attendions d'après nos livres, la multitude d'habitants qui passent toute leur vie sur l'eau suppléait à ce qui pouvait manquer sur la terre. En un seul jour de navigation sur cette rivière nous passâmes auprès de plus de six cents grosses jonques ayant chacune un étage de dix ou douze appartements distincts au dessus du pont, et dans chaque appartement vivait toute une famille.

Le nombre des personnes embarquées sur un de ces bâtiments fut évalué à environ cinquante. Nous comptâmes plus de mille navires de cette espèce qui voguaient sur la partie du fleuve comprise entre Tien-sing et Tong-tchou.

Les différentes sortes de bateaux que nous rencontrâmes allant et venant ou amarrés le long du rivage, contenaient ensemble autant de monde que les grosses jonques. Ainsi dans l'espace de quatre-vingt-dix milles sur cette rivière assez étroite, plus de cent mille âmes habitaient

sur les eaux. Outre les différentes cargaisons de soieries, de coton, de laines, de monnaies de cuivre, de sel, de thé, et autres objets pour l'approvisionnement de la capitale, nous remarquâmes un autre article de commerce qu'on transportait dans de grands bateaux découverts, et dont nous eûmes assez de peine à deviner l'emploi. C'étaient des gâteaux secs et bruns qui n'étaient pas plus grands, mais plus épais que nos pains d'une livre. En les examinant $_{p1.180}$ de plus près, nous reconnûmes qu'ils étaient composés d'un mélange de toutes sortes d'ordures et de matières fécales pétries et desséchées au soleil. On les porte dans cette forme au marché de la capitale, où les jardiniers des environs les achètent. Ils les dissolvent dans de l'urine, et s'en servent pour fumer leurs terres. Il n'y eut de remarquable dans notre traversée entre Tien-sing et Tong-tchou qu'un exemple d'autorité arbitraire, non moins cruel que celle du gouverneur de Chu-san, et qui s'accorde peu avec les sentiments des Anglais. Quelques-unes de nos provisions s'étant trouvées un peu gâtées, ce qui n'était point étonnant à cause de la chaleur, le thermomètre de Fahrenheit marquant de 82 à 88 degrés, les officiers chargés de nous fournir des vivres furent aussitôt dégradés, et leurs gens fustigés avec des bambous. L'ambassadeur intercéda auprès de Van et de Chou en faveur des délinquants mais il s'aperçut que dans ces occasions on ne se relâchait point de la rigueur de la discipline.

Depuis l'embouchure du Pei-ho jusqu'à la ville de Tong-tchou, il y a environ cent soixante-dix milles. Nous y trouvâmes deux édifices qui avaient été élevés dans l'espace de deux jours, pour recevoir les présents et les bagages. On leur avait donné des dimensions assez grandes pour qu'ils pussent en contenir au moins deux fois autant. Ils étaient construits de perches recouvertes de nattes, et entourés d'une palissade.

On nous logea dans un vaste temple au milieu du faubourg. Les prêtres en furent renvoyés sans façon pour faire place aux personnes de l'ambassade, montant à une centaine d'individus. Il fut convenu que nous y resterions jusqu'à ce que les effets fussent débarqués, et qu'on

eût rassemblé assez de *coulis* ou porte-faix pour transporter le tout à Pékin : nous avions environ douze milles à parcourir vers l'est avant d'y arriver.

Quoiqu'il fallût trois mille hommes pour ce transport, on les trouva aussitôt que les bagages furent à terre. On n'aurait pas eu de peine à en doubler le nombre, car il y avait dix fois plus de spectateurs oisifs que d'hommes employés. La plaine entre le lieu de débarquement et le temple ressemblait à une foire. On y vendait des gâteaux, du riz, des fruits sur des morceaux de glace et d'autres rafraîchissements, sous de larges parasols qui servaient de tentes. Une tranche de melon d'eau rafraîchi à la glace, se vendait un *tchen*, espèce de monnaie qui vaut les 3/10 d'un liard anglais [1]. Il ne parut pas une seule femme parmi les milliers de spectateurs réunis dans la plaine.

@

[1] Le liard anglais en vaut deux des nôtres. Mais M. Barrow n'aurait-il point confondu le tchen avec le *lée*, qui, suivant M. Staunton, en est la centième partie. Selon ce dernier, le tchen est le dixième du *léang*, qui vaut une once. On voit plus bas que M. Barrow fixe la valeur de l'once à dix shellings, environ 12 fr de notre monnaie ce qui ferait 24 sous pour le tchen et pour le lée un demi-centime.
D'ailleurs, M. Staunton ajoute que le lée est la seule monnaie qui circule à la Chine. *Note du traducteur*.

CHAPITRE III

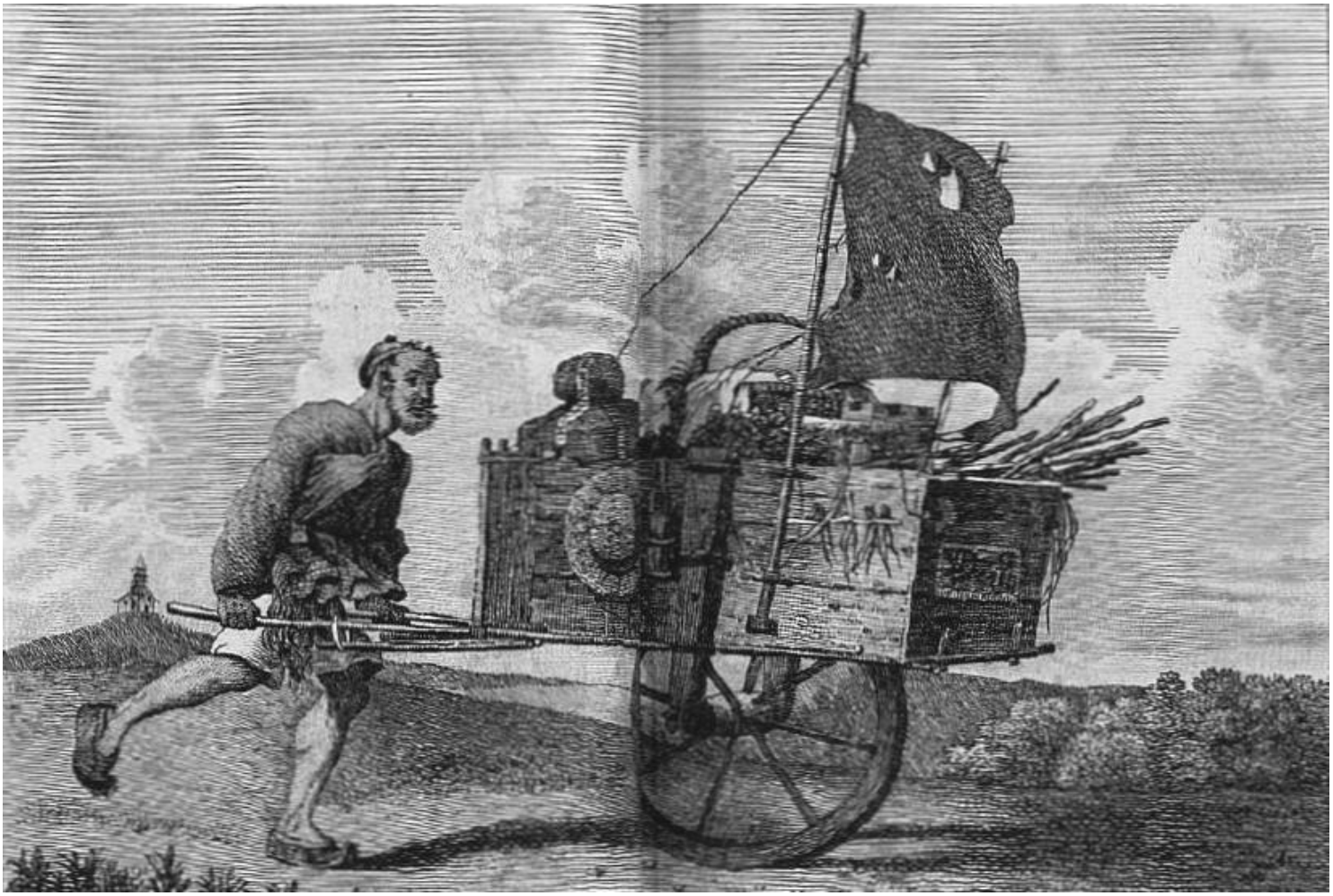
@

Marche de Tong-tchou à la capitale. — Aspect intérieur et extérieur de Pékin. — L'ambassadeur se met en route pour la Tartarie. — Incidents divers. — Séjour de l'auteur à Yuen-Min-Yuen.

p1.185 Lorsque tout fut prêt pour le départ, on ordonna aux porte-faix d'arranger sous chaque fardeau des bâtons avec lesquels ils devaient les transporter. Dans cette opération ainsi que dans le déchargement des bateaux, ces hommes montrèrent une force, une vigueur et une activité qui, je crois, n'ont pas d'exemple dans les autres pays. Tout se fait dès que le gouvernement l'ordonne ; les tâches les plus laborieuses sont entreprises avec une ardeur, et même une gaieté qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer sous un gouvernement aussi despotique.

Le 21 août, à trois heures du matin, nous nous tînmes prêts à partir ; mais nous ne nous mîmes en marche qu'à cinq heures, et il en était plus de six avant que nous fussions sortis de la ville. J'ose dire que la route qui mène de Tong-tchou à la capitale n'offrit jamais un cortège aussi singulier. La marche s'ouvrait par trois mille porteurs chargés de six cents ballots dont quelques-uns étaient si lourds ou si embarrassants qu'il fallait trente-deux hommes pour les porter. Un nombre proportionné d'officiers maintenaient l'ordre et dirigeaient les porte-faix. Venaient ensuite vingt-cinq chariots et trente-neuf brouettes [1], chargés de vin, de bière et autres denrées d'Europe, de munitions de guerre et autres objets non fragiles. Huit pièces d'artillerie de campagne terminaient cette partie du cortège. On voyait après cela s'avancer le légat tartare et divers officiers de la cour, avec leur suite nombreuse, les uns à cheval, d'autres en chaises à porteurs, et le reste à pied.

[1] Ces brouettes vont quelquefois à la voile. Voyez la planche 4.



Pl. 4. Brouette à voile.

Les gardes de l'ambassadeur, les domestiques, les musiciens et les ouvriers étaient transportés sur chariots. Les personnes de sa suite venaient à cheval ; après eux marchaient l'ambassadeur, le ministre plénipotentiaire [1], son fils et l'interprète, dans quatre chaises bien décorées. Le reste de la suite voyageait dans de petits chariots couverts à deux roues, peu différents de nos corbillards quoique moins longs de moitié. Les mandarins Van et Chou fermaient la marche.

Quoiqu'il n'y eut que douze milles à faire, nos conducteurs crurent devoir s'arrêter pour déjeuner à la moitié du chemin. En effet, les embarras de la marche, la difficulté de se mettre en ordre, les haltes fréquentes qu'on fut obligé de faire, furent cause qu'il était déjà huit heures du matin avant que l'on fût arrivé à la moitié de l'espace. On

[1] Sir Georges Staunton.

nous servit un déjeuner copieux de porc rôti, de venaison, de riz, de ragoûts, d'œufs de thé, de lait et de toutes sortes de fruits que l'on nous apportait sur des morceaux de glace.

Les portefaix et nos gros bagages continuèrent leur chemin sans s'arrêter ; nous les suivîmes après déjeuner. À peine étions-nous avancés de trois milles, que nous vîmes les deux côtés de la route remplis de spectateurs à cheval, à pied ou dans de petites voitures semblables à celles où nous voyagions, sur des charrettes, des fourgons ou dans p1.190 des chaises à porteurs. Dans ces dernières étaient des dames chinoises ; mais comme elles se cachaient derrière des rideaux de gaze, nous ne pûmes les voir. Quelques femmes de mauvaise mine, affublées de longues robes de soie, et accompagnées de beaucoup d'enfants, étaient dans les petites voitures. On nous dit que c'étaient des femmes tartares.

Une double file de soldats nous escortait des deux côtés de la route : ils étaient armés de fouets, et s'en servaient pour repousser la foule. Quoiqu'ils maniassent leurs fouets avec beaucoup de bruit et de rapidité, ils frappaient toujours à terre, et ne touchaient point les spectateurs. Il est vrai que la populace chinoise n'est ni aussi tumultueuse, ni aussi désordonnée qu'on la voit partout ailleurs.

L'excès de la chaleur, la poussière qui obscurcissait la route, l'incommodité de nos voitures étroites, auraient rendu ce court trajet insupportable, si nous n'eussions été récréés par la nouveauté de la scène, les sourires, les grimaces, les gestes comiques de la multitude, et par-dessus tout, l'idée que dans un instant nous verrions la plus grande ville qui soit sur la surface du globe. Ceux qui avaient eu le malheur de choisir de petits chariots couverts s'y trouvèrent mal à leur aise, quoiqu'ils fussent les mieux partagés ; car ils voyageaient dans les voitures les plus douces et les plus élégantes du pays. Elles sont fixées sur des roues sans ressorts et n'ont point de siège dans l'intérieur ; on est obligé de s'asseoir sur le fond, les jambes croisées, et c'est pour un Européen le chariot le plus détestable qu'on puisse imaginer.

Le père Semedo, un des plus anciens missionnaires qui aient visité la Chine, assure que les carrosses étaient autrefois très communs dans ce pays, et qu'on les abandonna parce que les chaises à porteurs étaient plus commodes et à meilleur compte. Les voitures dont parle ce religieux étaient probablement les chariots dont nous parlons ; car nous n'avons rien vu de plus parfait en Chine, pas la plus légère apparence qu'ils aient jamais eu de voitures à ressort. Il est plus probable que les palanquins et les chaises à porteurs ont été en usage ici et dans l'Inde, depuis les époques les plus anciennes. On croit que les litières des Romains ont été introduites parmi eux dans le temps de la république, à l'imitation de quelques peuples orientaux.

La grande route de la capitale traverse une plaine sablonneuse et mal cultivée : le petit nombre de maisons qu'on voyait des deux côtés étaient d'une misérable apparence, bâties pour la plupart en terre ou en briques à moitié cuites et cela jusqu'aux portes de Pékin. Le milieu de la route, dans une largeur de dix-huit à vingt pieds, était pavé avec des pierres de granit de six à seize pieds de longueur, et larges en proportion. Chacune de ces énormes pierres doit avoir été apportée de la distance d'au moins soixante milles ; car les carrières de granit les plus voisines sont dans les montagnes qui séparent la Chine de la Tartarie-Mantcheou ; près de la grande muraille.

À droite de la route étaient un temple et un pont de marbre blanc dont la balustrade était ornée de figures de la même matière, par lesquelles on avait voulu représenter des lions et d'autres animaux. Aucun des bâtiments situés dans l'intérieur de la ville ne surpassait la hauteur des murailles, $_{p1.195}$ quoiqu'elles parussent avoir plus de 25 à 30 pieds de hauteur. Elles sont flanquées de tours carrées, et environnées d'une courtine ou d'un fossé. Les tours faisaient en dehors une saillie d'environ quarante pieds et étaient séparées par des intervalles réguliers de trente-cinq toises, c'est-à-dire d'une portée de flèche. Chacune contenait un petit corps de garde. L'épaisseur de la base de la muraille était d'environ 25 pieds, et la largeur vers le haut du dedans des parapets, de douze pieds ; de sorte que les flancs ont un talus plus considérable en dehors. Le milieu

était construit avec de la terre tirée des fossés, et contenu par deux murs de soutènement, bâtis, une partie en briques, l'autre en pierres. La fameuse barrière de la Tartarie et les remparts de toutes les villes de l'Empire sont faits de la même manière [1].

Pl. 5. Porte de Pékin.

Le premier aspect de cette capitale fameuse n'en donne pas une bien haute idée, et l'admiration n'augmente pas même lorsqu'on la connaît davantage. Quand vous approchez d'une ville d'Europe, une foule d'objets frappent à la fois la vue ; les tours, les clochers, les dômes, les obélisques et autres édifices publics dominent le reste des bâtiments. On se plaît à se former une idée de la grandeur de ces masses imposantes et de leur destination ; mais à Pékin, on ne voit pas même une cheminée s'élever au-dessus des toits des maisons. Toutes sont presque de la même hauteur, les rues sont étroites et alignées au cordeau, ce qui leur donne l'apparence et la régularité d'un camp immense. Pour rendre la ressemblance plus complète, il faudrait que

[1] Voyez la planche 5.

les toits fussent peints en blanc au lieu de l'être en rouge en vert et en bleu. Il est peu de maisons qui aient plus d'un étage. Aucune, à l'exception de celles qui contiennent de grandes boutiques, n'ont de fenêtres ni d'ouverture sur leurs façades : la plupart ont une sorte de terrasse avec un balcon garni d'une balustrade ou d'un parapet sur lequel on place des vases de fleurs, des arbustes ou des arbres nains.

Cette ville est un carré oblong qui a quarante lys de circuit. Chaque lys est de 300 toises, de sorte que l'enceinte totale est d'environ 14 milles anglais (près de cinq lieues, et la surface de deux milles carrés, sans compter les vastes faubourgs. Il y a à la muraille du sud trois portes, et deux à chacun des autres côtés : c'est pour cela qu'on l'appelle quelquefois la *Cité aux neuf portes* ; mais son nom le plus ordinaire est *Pe-King*, ou la *Cour septentrionale*.

La porte du milieu, vers le sud, conduit à la cité impériale. C'est un espace en dedans de l'enceinte, de la forme d'un parallélogramme qui a environ un mille de longueur du nord au sud et trois quarts de l'est à l'ouest. Une muraille construite en grosses briques rouges bien polies haute de vingt pieds, couverte d'un toit de tuiles peintes en jaune et vernies, entoure cet espace, qui renferme non seulement le palais impérial et les jardins, mais encore les tribunaux ou bureaux du gouvernement, les logements des ministres, des eunuques, des ouvriers et des marchands suivant la cour. Le terrain n'y est pas moins varié que les objets qu'il renferme : un petit ruisseau qui le traverse y fournit de l'eau en abondance en même temps qu'il n'ajoute pas peu à la beauté des paysages. Ici il forme des canaux, là des bassins, ailleurs des viviers et des lacs, et, se mariant $_{p1.200}$ aux montagnes artificielles, aux rochers et aux bosquets verdoyants, il présente la plus heureuse imitation de la nature.

Entre les deux autres portes de la muraille du sud et celles qui leur correspondent au nord de la ville, sont deux rues parfaitement droites, ayant chacune quatre milles de longueur, et cent vingt pieds de largeur. Une rue également large mène de la porte orientale à celle de l'occident ; mais elle est interrompue par l'enceinte de la cité impériale,

autour de laquelle elle fait une sinuosité. Les rues de traverse sont très étroites et coupent les plus grandes, à angles droits ; mais dans les unes et les autres, elles sont à peu près semblables. C'est dans ces dernières que sont les hôtels des premiers officiers de l'État.

Quoique les environs de Pékin n'annonçassent rien d'intéressant, nous n'eûmes pas plus tôt dépassé la porte pour entrer dans la grande rue, qu'un spectacle neuf et singulier se présenta à nos yeux. De chaque côté de cette rue superbe étaient des bâtiments entièrement formés de boutiques et de magasins : de brillants étalagés annonçaient les objets qu'on y vendait. Devant chaque magasin, il y avait ordinairement de gros piliers de bois dont la hauteur surpassait la *severonde* des maisons. On y voyait des inscriptions en caractères dorés, annonçant la nature et la qualité des marchandises et la grande réputation du marchand. Pour mieux attirer les regards, on y suspend des pavillons de diverses couleurs, des banderoles, des rubans depuis le haut jusqu'en bas. Ces poteaux présentent l'aspect des mâts d'une flotte pavoisée dans un jour de parade.

Les murailles des maisons ne sont pas moins éclatantes par les vernis qu'on y applique ; les couleurs les plus ordinaires sont le bleu céleste ou le vert entremêlé d'or. Ce qui nous parut assez étrange, c'est que les marchandises étalées avec le plus d'appareil étaient des bières et des cercueils. La plus magnifique de nos bières avec tous ses ornements, ferait une triste figure auprès de celle d'un Chinois opulent [1].

Ces funèbres objets n'ont guère moins de trois pouces d'épaisseur et un volume double des cercueils anglais. Ce qui nous frappa ensuite, ce fut l'élégance des brancards destinés à porter les bières et le luxe des voitures de mariage. Les uns les autres sont ornés de dais magnifiques.

[1] Cependant les Anglais montrent à cet égard beaucoup plus de luxe que les Français. Leurs cercueils sont assez souvent de bois d'acajou travaillé avec soin, orné de bronze, de moulures etc. Le linceul dans lequel on enveloppe le mort est de fine toile et quelquefois de superbe mousseline. (*Note du traducteur*.)

Dans les quatre endroits ou se croisent les grandes rues, on voyait de ces singuliers édifices, quelquefois de pierre, mais le plus communément de bois, qu'on a improprement appelés des arcs de triomphe, mais qui sont en réalité des monuments élevés à la gloire des hommes qui ont bien servi leur pays, ou de ceux qui ont eu une longévité extraordinaire. Ils consistent invariablement en une grande porte centrale, avec une plus petite de chaque côté ; le tout recouvert d'un auvent fort étroit. Comme les maisons, ils sont peints, vernis et dorés avec profusion.

La multitude des étalages ambulants de drouineurs, de barbiers, de savetiers et de forgerons ; les $_{p1.205}$ tentes sous lesquelles on expose du thé, du fruit, du riz et autres comestibles, les montres placées devant les boutiques rétrécissaient cette rue immense, au point de ne laisser que peu de passage dans le milieu. À peine nos petits chariots auraient-ils pu passer deux de front. Les cavalcades d'officiers et de soldats qui précédaient l'ambassade ; les cortèges nombreux qui escortaient les mandarins et qui portaient des parasols, des étendards, des lanternes peintes et les marques multipliées de leur rang et de leur dignité, des troupes de personnes en deuil qui accompagnaient les enterrements en jetant des cris lamentables, ou les bandes joyeuses, qui au son d'une musique bruyante conduisaient les nouvelles mariées à leurs époux ; les troupes de dromadaires amenant du charbon de la Tartarie ; les charrettes à bras, et les brouettes chargées de légumes ; tout ce bizarre assemblage occupait la presque totalité de l'espace libre au milieu de la rue, et laissait peu de place au cortège de l'ambassade. Tout était dans une agitation continuelle ; les deux côtés de la rue étaient remplis d'un immense concours d'acheteurs et de vendeurs. Le bruit confus que produisait cette multitude ; les uns en criant leurs marchandises d'une voix glapissante ; les querelles, les sons rauques qui semblaient provenir d'une trompe ; le signal des barbiers qui faisaient retentir leurs pincettes ; la gaîté et les éclats de rire des différents groupes, ne pouvaient être surpassés que par le tumulte que

font les fripiers de Back-Rotunda, les juifs et les vieilles femmes de Rose-Mary-Lane.

Les colporteurs chargés de leurs fardeaux, les escamoteurs, les joueurs de gobelets, les prétendus sorciers, les diseurs de bonne aventure, les charlatans, les marchands d'orviétan, les farceurs et les musiciens n'occupaient pas moins de place. Les soldats tartares faisaient difficilement avec leurs fouets un passage à l'ambassade ; encore était-il si étroit, que quoique nous fussions entrés par la porte orientale à neuf heures et demie, il était près de midi lorsque nous arrivâmes à la porte du couchant.

Quoique l'on dût s'attendre à voir en cette occasion une route extraordinaire, car le même objet de curiosité n'aurait pas manqué d'attirer à Londres des milliers de spectateurs, il y a cependant une différence frappante et remarquable entre la populace de Londres et celle de Pékin. Chez la première, toute l'attention de la multitude se serait portée sur le spectacle nouveau qui frappait ses regards : tout le monde eût cessé ses occupations. À Pékin, la marche du cortège n'était qu'un accessoire ; chacun faisait ses affaires, en même temps qu'il satisfaisait sa curiosité. Il paraît en effet que tous les jours de l'année, il règne la même activité, le même bruit et la même confusion dans la capitale de cet empire. Je ne passais jamais par la porte occidentale, ce qui m'arrivait deux fois au moins par semaine, sans attendre longtemps avant que le passage fût libre, surtout le matin, quoique deux ou trois soldats armés de fouets fissent des efforts pour écarter la foule. Mais il paraît que ce grand concours n'a lieu que dans les grandes rues, qui sont les seuls débouchés de la ville. Celles de traverse sont peu populeuses et tranquilles.

On voyait souvent des femmes au milieu de la foule, ou se promenant dans les rues étroites, ou sur des chevaux qu'elles montaient p1.210 à la manière des hommes ; mais c'étaient toutes des femmes tartares. Elles portaient de longues robes de soie qui descendaient jusqu'à leurs pieds. Leurs chaussures paraissaient autant au-dessus des proportions ordinaires, que celles des Chinoises sont au-

dessous. L'empeigne est ordinairement de satin brodé, et la semelle consiste en plusieurs plis de drap ou de papier faisant l'épaisseur d'un pouce. La pointe en est carrée et un peu relevée.

Les femmes tartares ont les cheveux lisses et relevés, mais bien différemment arrangés de ceux des Chinoises. Quoique leurs figures soient peintes de céruse et de vermillon, il est évident que leur peau est plus belle que celle des femmes du pays. Les Chinoises sont plus étroitement renfermées dans la capitale que partout ailleurs. On voyait quelquefois de jeunes fille fumer leur pipe à la porte des maisons mais elles se retiraient à l'approche des hommes.

Toutes les rues étaient couvertes de sable et de poussière ; aucune n'était pavée. Les rues de traverse étaient ordinairement arrosées, mais il n'en paraissait rien dans les plus grandes. Une vaste nappe d'eau, de plusieurs acres d'étendue, située en dedans de la muraille du nord, fournit à cette partie de la ville, et au palais, une grande abondance de ce liquide. Le petit ruisseau qui vient de la muraille occidentale jusqu'à ce quartier, en fournit aussi. Il y a en outre beaucoup de puits ; mais cette eau fait tant de mal aux personnes qui n'y sont pas accoutumées, qu'elles sont obligées d'envoyer loin de là, pour en avoir qui ne soit imprégnée d'aucune substance terreuse ou minérale. L'eau de puits est surtout dégoûtante quand on la mêle avec le thé.

Si la ville de Pékin ne peut se vanter, à l'instar de l'ancienne Rome, ou de Londres moderne, d'avoir des égouts pour enlever les boues et les immondices qui s'accumulent nécessairement dans les grandes cités, elle a du moins un grand avantage, qu'on trouve rarement dans les principales villes hors de l'Angleterre [1] : on ne jette dans les rues aucune ordure, aucune matière qui répugne à l'odorat ; genre de propreté qu'il faut peut-être attribuer plutôt à la rareté et à l'extrême cherté des engrais qu'à la vigilance des officiers de police.

[1] M. C*** dit ici tout le contraire de ce qu'il y a dans le texte, en traduisant de cette manière : « Avantage qui ne se rencontre que rarement dans les principales villes d'Angleterre » (*Note du traducteur*.)

Chaque famille a une large jarre de terre dans laquelle on rassemble tout ce qui peut servir comme engrais. Lorsque la jarre est pleine, il est facile d'en échanger le contenu contre de l'argent ou contre des comestibles.

Les petites charrettes à une roue qui fournissent des légumes à la ville, retournent constamment chez les jardiniers avec une charge de cet engrais liquide.

J'ai vu entre le palais de Yuen-Min-Yuen et Pékin, plusieurs centaines de ces charrettes. Ordinairement elles sont traînées par une personne et poussées par une autre.

Elles laissent sur la route une trace d'odeur qui se continue dans l'espace de plusieurs milles. Ainsi quoique la ville soit nettoyée de toutes saletés, il est difficile que l'odeur en disparaisse. En effet, il règne dans toutes les maisons une p1.215 infection désagréable pendant la journée, à cause de la fermentation des substances hétérogènes qu'on laisse à découvert, tandis que dans nos grandes villes on les enferme dans les fosses.

Les médecins de la Chine n'ont point l'argumentation aussi subtile que l'avait, dit-on, la faculté de Madrid, au milieu du dernier siècle. Lorsqu'une proclamation royale enjoignit aux habitants de faire construire dans leurs maisons des fosses d'aisance, ces mêmes habitants crurent qu'un pareil ordre était une atteinte aux droits de l'homme : mais leurs docteurs s'opposèrent avec plus d'énergie encore à cette mesure, et présentèrent les raisonnements les plus spécieux pour engager à suivre l'ancien usage. Ils assurèrent que si les excréments humains cessaient d'être jetés dans les rues, et d'attirer les miasmes putrides qui flottent dans l'air, ils pénétreraient dans le corps humain, et qu'il en résulterait des maladies pestilentielles.

La police de la capitale est si bien réglée, que presque jamais la sûreté et la tranquillité des habitants ne sont compromises. À l'extrémité de chaque rue de traverse, et à de certaines distances dans leur longueur, il y a une barrière avec un soldat en faction. Il existe peu

de rues où il n'y ait pas de corps de garde. D'ailleurs, le propriétaire ou locataire de chaque dixième maison, prend à son tour, comme les anciens dizainiers anglais, le soin de veiller sur ses neuf voisins, et il est responsable de leur conduite. S'il arrivait quelque rixe ou quelque désordre dans son quartier, il est obligé d'en donner avis au corps de garde le plus prochain. Les soldats font aussi leurs rondes, et au lieu de crier l'heure comme nos watchmen, ils frappent sur une table très courte de bambou. Cet instrument produit un bruit sourd, qui pendant plusieurs nuits nous empêcha de dormir, jusqu'à ce que nous y fussions accoutumés.

Nous mîmes deux heures, ainsi que je l'ai observé, à traverser d'une porte à l'autre. Les nuages de poussière élevés par la foule y étaient plus épais que sur la route ; la chaleur étouffante du jour était presque insupportable : les thermomètres placés dans nos petits chariots marquaient 88 degrés. À l'exception de la foule qui garnissait les deux côtés, nous vîmes peu de chose capable de fixer notre attention dans les cinq premières minutes. À la vérité il suffit, pour un étranger, d'entrer dans une seule des principales rues, pour avoir une idée de toute la ville. Bientôt on s'aperçoit que toutes les rues sont arrangées de la même manière, tous les édifices bâtis sur le même plan, que l'architecture chinoise manque de goût, de grandeur, de beauté, de solidité et d'agrément, que les maisons ne sont guère que des tentes, et qu'il n'y a rien de magnifique, même dans le palais de l'empereur. Mais nous aurons occasion d'en parler plus amplement par la suite.

Demandez à un Chinois ce que l'on peut voir de curieux ou de grand dans la capitale et sur-le-champ il vous fera un grand détail des beautés du palais appartenant à *Ta-ouang-tie*, au puissant empereur. Il vous dira que tout, dans l'enceinte du palais, est en or ou en argent ; il vous parlera des colonnes d'or et d'argent, des toits d'or et d'argent massif, des vases d'or et d'argent dans lesquels nagent des poissons d'or et d'argent. Cependant le dicton trivial que *tout ce qui brille n'est pas or*, est plus p1.220 vrai en Chine que partout ailleurs. L'empereur,

comme je l'expliquerai plus bas, a très peu de revenus à sa disposition personnelle : souvent il est embarrassé de trouver de l'argent pour la solde de l'armée et les autres besoins de l'État.

Quoique la Chine ait, dans les dernières années, tiré de l'Europe une grande quantité d'argent, le numéraire est cependant répandu sur une si grande surface de pays et partagé entre un si grand nombre de millions d'individus, que c'est en quelque sorte une goutte d'eau tombée dans la mer. La plus grande partie des monnaies étrangères qu'on apporte en Chine, sont fondues et converties en objets de luxe et d'utilité. Peu de nations connaissent mieux que les Chinois la valeur de ces précieux métaux. Il en est bien peu aussi qui soient aussi habiles à réduire l'un en feuilles extrêmement minces, et l'autre en fils très déliés.

Nous ne fûmes pas peu joyeux de nous retrouver encore une fois au milieu d'une chaussée magnifique et en pleine campagne ; nous arrivâmes à une maison de plaisance qui paraît dépendre d'un des palais de l'empereur, à huit milles de Pékin. Les bâtiments consistent en plusieurs petits appartements isolés et répandus sur une surface d'environ quinze acres. Ils n'étaient point suffisants pour loger la suite de l'ambassade ou contenir les bagages ; ils étaient d'ailleurs si délabrés, ou prêts à tomber en ruines, que la plus grande partie en était inhabitable. On dit en conséquence aux officiers, qu'un tel logement ne convenait point à la dignité d'un ambassadeur anglais, et qu'aucune considération ne le lui ferait accepter ; qu'au surplus, peu lui importait d'ailleurs d'habiter la ville ou la campagne. Les grands officiers chinois donnèrent ordre d'élever un bâtiment avec des poteaux et des nattes ; et, comme par un coup de baguette, il fut terminé dans le cours de la nuit. Ils croyaient par là avoir détruit toutes les objections. Son excellence insista néanmoins à refuser un logement où il n'y avait aucun appartement décent, et presque pas de meubles. Il demanda à retourner à Pékin où on lui dit enfin qu'il y avait une maison propre à le recevoir.

En retournant dans la capitale, nous traversâmes une ville nommée Hai-tien, dont la plupart des maisons ont deux étages, et sont

terminées par une terrasse décorée d'arbres nains et de pots à fleurs. Un grand nombre de ces bâtiments sont occupés par des bouchers ou des faiseurs de cercueils. De l'extrémité de cette ville on découvre en plein la capitale et ses environs ; on contemple dans toute leur étendue les remparts, leurs grandes portes et leurs nombreuses tours carrées. À chacun des angles est un grand édifice carré, ayant quatre étages au-dessus du parapet, et deux toits au-dessus l'un de l'autre : les quatre façades sont percées de quatorze fenêtres. J'ai appris que c'étaient les greniers publics où l'on amasse le riz.

Du coté du nord-ouest est une haute pagode, grande tour assez semblable à une verrerie anglaise. On voyait, du côté de la plus grande porte occidentale, le faîte d'un édifice pyramidal, terminé par une girouette dorée, à peu près comme le monument de Londres [1] ; mais p1.225 au lieu d'une galerie il y a un superbe parasol en forme de dais, peint et doré de la manière la plus brillante. L'aspect en était admirable, quand les rayons du soleil y réfléchissaient. Je fus informé que c'était un temple : il paraissait du même ordre d'architecture que le *Schouma-don*, décrit par le colonel Syme, dans la relation de son ambassade au royaume d'Ava.

Notre nouveau logement était assez considérable ; mais les appartements étaient d'une horrible saleté. Inhabités depuis quelque temps, ils avaient besoin de réparations, et étaient dépourvus de meubles. Cette maison étant considérée comme une des meilleures de toute la ville, j'en parlerai plus amplement quand je traiterai de l'architecture chinoise. Elle a été construite par le dernier *ho-pou*, ou receveur des douanes à Canton. Après cette place il eut celle de percepteur des droits sur le sel, à Tien-sing. Il y fut convaincu de

[1] Une faute d'impression, relevée cependant par l'*errata* de l'édition anglaise, et à laquelle M. C*** n'avait pris garde, lui a fait faire ici un autre contresens. Le texte porte : *like the summit of our* Monuments, et M. C*** n'a pas manqué de traduire par ces mots : *semblables à celles* (les girouettes), *qu'on voit dans plusieurs de nos édifices*. Un peu plus d'attention lui aurait fait apercevoir que ce sens n'était pas naturel ; et en recourant à l'*errata*, il aurait vu qu'il faut lire : *our MONUMENT*, c'est-à-dire *notre Monument* ; la fameuse colonne appelée *le Monument*, et qui a été élevée à Londres pour consacrer la mémoire du terrible incendie de 1666. Elle se termine en effet par une girouette *dorée*, figurant une urne de bronze d'où sortent des flammes. (*Note du traducteur*.)

concussion, on le mit en prison et tous ses biens furent confisqués au profit de la couronne. Les officiers chargés de conduire l'ambassade nous dirent que lorsqu'on proposa à l'empereur de loger l'ambassadeur anglais dans cette maison, il répondit sur-le-champ :

> « Assurément on ne peut refuser la jouissance momentanée d'une maison à l'ambassadeur d'une nation qui a fourni une si forte partie d'argent pour la bâtir.

Il est facile de conclure de cette remarque que la cour de Pékin était bien instruite des extorsions dont les étrangers sont victimes à Canton.

L'empereur étant alors en Tartarie, où il se disposait à célébrer l'anniversaire de sa naissance, avait ordonné que la présentation de l'ambassadeur anglais eût lieu ce jour-là, à Gé-hol, petite ville à cent trente-six milles de Pékin, où le monarque possède un vaste palais, des parcs, des jardins et un magnifique *pou-ta-la* ou temple de Boudha.

On choisit en conséquence ceux des présents susceptibles de transport, pour les envoyer en Tartarie. L'ambassadeur, avec une partie de sa suite, plusieurs mandarins et leurs gens, partit de Pékin le 2 septembre. Quelques autres Anglais, avec une partie de la garde et des domestiques, restèrent à Pékin. Le docteur Dinwiddie et moi, avec deux ouvriers, nous eûmes un logement dans le palais de campagne de Yuen-Min-Yuen, où l'on s'occupa de l'arrangement des présents les plus précieux et les plus volumineux pour les montrer au vieil empereur, lorsqu'il reviendrait de la Tartarie.

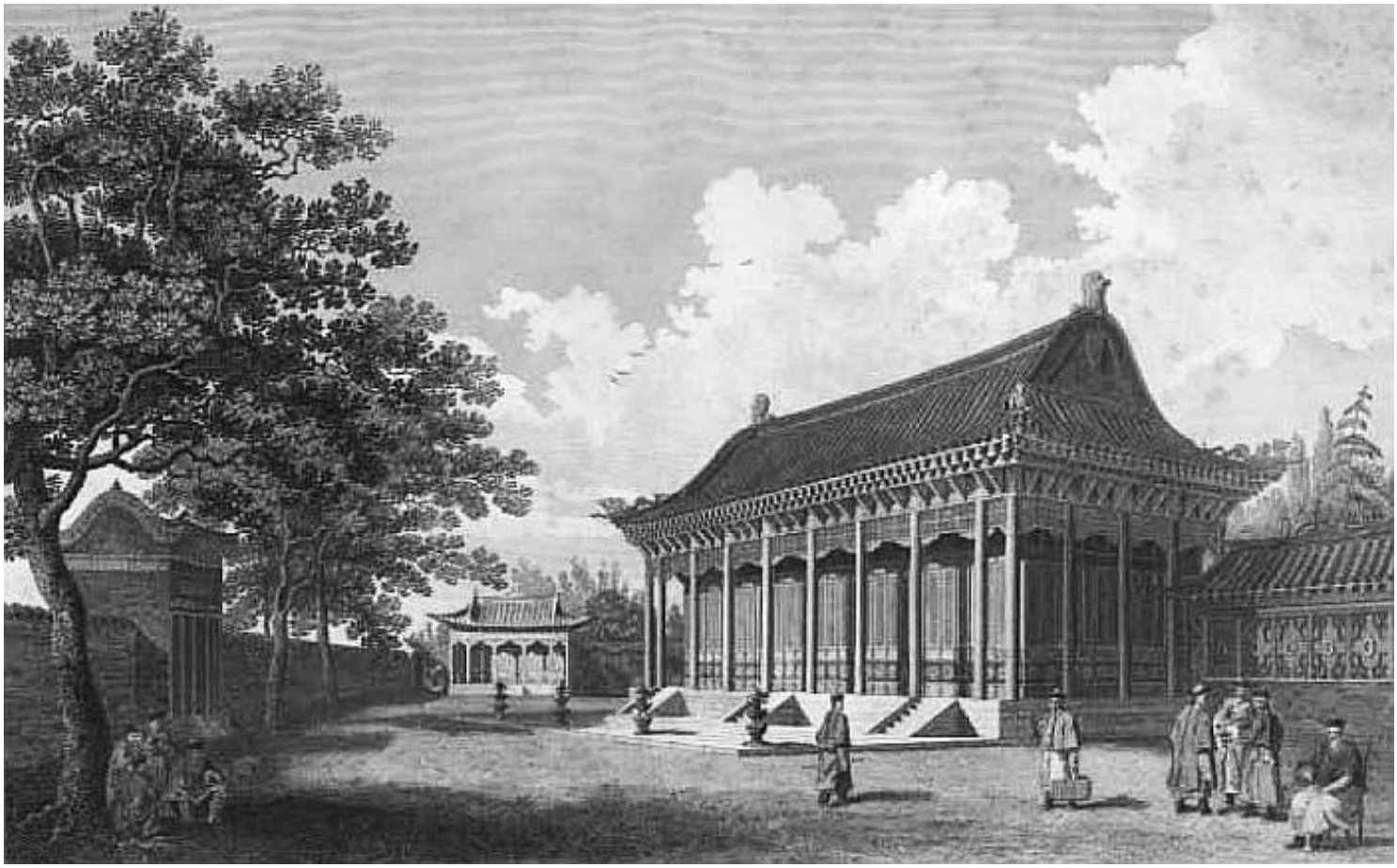
J'avais déjà acquis quelque teinture de la langue chinoise dans la traversée d'Angleterre en Chine, par le secours de deux Chinois qui avaient été envoyés par leurs supérieurs à Naples, afin d'être instruits dans les principes de la religion chrétienne. J'espérai que cet exil momentané en serait moins pénible pour moi ; j'avais eu soin, d'ailleurs, de convenir avec les officiers du palais, qu'il me serait p1.230 permis de visiter la capitale toutes les fois que je le jugerais à propos ; et ils tinrent leurs engagements avec exactitude. Un cheval et une

petite voiture couverte étaient toujours à ma disposition. Les personnes qui restèrent dans la ville eurent moins d'agréments.

On plaça à la porte extérieure de leur habitation une garde qui avait ordre de ne point les laisser sortir : toutes leurs démarches, toutes leurs actions furent épiées. Quelquefois, ces messieurs furent un peu soulagés par les visites que leur rendaient de temps à autres les missionnaires européens. Mais telle était la défiance que ces communications inspiraient aux officiers du gouvernement, que les missionnaires étaient constamment accompagnés par quelques Chinois qui les espionnaient, quoiqu'ils ne pussent entendre un mot de la conversation. Un Chinois n'a aucune espèce de connaissance de nos langues d'Europe : il n'en observe pas moins les gestes, les mouvements des yeux, et fait son rapport en conséquence. Les cours de la maison étaient perpétuellement remplies d'officiers inférieurs et de leurs domestiques. Chacun d'eux avait un devoir à remplir et des instructions concernant l'ambassade. L'un était l'intendant de la cuisine, un autre fournissait le thé, celui-ci les fruits, celui-là les légumes, et un autre le lait.

Pendant le temps que je fus retenu à Yuen-Min-Yuen, je désirai n'avoir d'autres domestiques que des Chinois, afin de me mettre dans la nécessité de perfectionner le peu que je savais déjà de la langue parlée du pays. Elle n'est pas très difficile à apprendre, hormis les neuf intonations diverses ou inflexions de la voix ; mais la langue écrite est peut-être, de toutes celles qui existent, la plus compliquée et la plus fatigante pour les yeux et pour la mémoire.

La longueur du temps qu'y mettent les Chinois eux-mêmes, l'application et la mémoire prodigieuse qu'il faut pour retenir seulement une petite portion des caractères qui composent le langage, sont des obstacles sérieux aux progrès des arts et des sciences, mais favorable à la stabilité du gouvernement ; et la complication du système d'écriture n'est pas un des moindres ressorts de sa politique.



Pl. 6. Palais de Yuen-Min-Yuen.

En arrivant à Yuen-Min-Yuen, je trouvai beaucoup d'ouvriers chinois occupés à défaire les ballots, au grand danger de briser les globes, les pendules, les lustres de cristal et autres objets fragiles, qui auraient beaucoup souffert sous des mains un peu moins adroites et soigneuses que celles des Chinois. Comme il était convenu qu'on les placerait dans une seule salle, on choisit la grande salle d'audience. Nous eûmes la satisfaction de voir qu'aucun des objets ne fut égaré ni détérioré.

Il n'y avait pas longtemps que j'étais en cet endroit, lorsque je vis paraître un homme que, malgré son costume chinois, je reconnus pour un Européen. Il me dit en latin qu'il se nommait Deodato ; qu'il était missionnaire de Naples, et interprète auprès de la cour. Il m'offrit avec beaucoup de grâce ses bons offices et je suis charmé de saisir cette occasion pour reconnaître les attentions amicales et bienveillantes que ce missionnaire ne cessa de me montrer pendant cinq semaines. Il me fut d'un grand secours pour expliquer la nature, la valeur et l'usage des

différentes machines aux Chinois qui devaient en prendre soin. Le seigneur Deodato était un excellent mécanicien. On l'employait en cette qualité dans le palais, pour inspecter et conserver en bon état la grande quantité d'ouvrages d'horlogerie qui s'y trouvent, et qui la plupart viennent de Londres.

L'officier que la cour avait placé auprès de nous portait sur son bonnet un bouton bleu clair ; ce qui désignait un mandarin du quatrième rang. Lorsqu'il nous fit voir les appartements qui nous étaient destinés, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'ils étaient plutôt faits pour des pourceaux que pour des créatures humaines, et qu'au lieu d'y demeurer, j'aimerais mieux venir tous les matins de la capitale, et y retourner le soir. Ces logements consistaient en trois ou quatre cabanes séparées, dans une cour étroite, environnée d'un mur aussi haut que leur toit. Les chambres n'avaient pas plus de douze pieds en carré ; les murailles étaient complètement nues, les plafonds brisés ; les chaumes de millet qui avaient servi à soutenir le plâtre, s'étaient détachés et jonchaient le plancher. Les châssis des fenêtres étaient à moitié couverts de papier déchiré. Les portes consistaient en vieux paravents de bambou ; le plafond était couvert de poudre ; et si l'on excepte une vieille table et deux ou trois chaises placées dans ce que je suppose être la salle à manger, il n'y avait point du tout de meubles. Les autres chambres n'avaient absolument rien qu'une petite plateforme en briques, ou l'on dit que nous devions coucher, soit sur des nattes, soit sur des matelas à nous. Cependant ces misérables huttes étaient non seulement dans l'intérieur de la muraille du palais, mais à cent toises de la grande salle d'audience. L'officier nous assura que c'étaient les appartements d'un des grands de l'État (*ta-gin*) mais que s'ils ne nous plaisaient point on nous en donnerait d'autres.

On nous logea donc un peu plus loin, dans un corps de bâtiment un peu plus considérable, mais également entouré de hautes murailles. Notre nouveau logement n'était ni moins sale, ni mieux meublé, mais comme on eut soin de nous avertir que c'était l'appartement d'un des *ministres d'État*, qu'il l'habitait toutes les fois que l'empereur venait à

Yuen-Min-Yuen, cela nous empêcha de faire de nouvelles limites. Si nous eussions refusé ce qui suffisait à un ministre d'État, on aurait pensé qu'il ne fallait pas moins pour nous satisfaire, que les appartements de l'empereur lui-même. Cependant, si les derniers domestiques des ministres du roi d'Angleterre n'étaient pas mieux logés que les ministres mêmes de sa majesté chinoise, ils auraient lieu de se croire mal traités. Nous acceptâmes donc cet asile tel qu'il était, nous fîmes balayer les chambres, opération qu'on n'y avait point faite depuis plusieurs mois. On y apporta une table, des chaises, des nattes, des coussins et des matelas de soie ; mais nous ne nous servîmes pas de ce coucher ; heureusement, nous avions fait apporter nos lits.

Pour nous dédommager de ce triste logement, on nous servit un excellent dîner à la manière chinoise. Les plats étaient nombreux, délicatement apprêtés et servis dans des jattes de porcelaine. La soupe était d'un coulis de bœuf assaisonné avec une préparation de soya et autres ingrédients : c'est la meilleure que j'aie jamais mangée de ma vie. Leur *vermicelli* est délicieux. Toute leur pâtisserie est d'une extrême légèreté et blanche comme la neige. On nous dit qu'elle était faite avec de la farine de blé-sarrasin. La glace est à si bon marché dans les environs de la capitale, que le plus pauvre villageois peut se procurer cet objet de luxe : quoique les Chinois prennent le thé et leurs autres breuvages chauds, ils n'aiment les fruits que quand ils sont rafraîchis avec de la glace.

Pendant qu'on déballait les présents, nous restâmes trois jours assez tranquilles, en butte cependant à la curiosité et aux importunités d'un vieil eunuque qui avait à sa suite une douzaine d'êtres de son espèce, ou à peu près : *Simile aut secundum* [1]. À peine les présents furent-ils exposés dans la salle, que des personnes de toutes les classes, depuis le prince de sang jusqu'aux simples citoyens, vinrent journellement les examiner ; mais nous étions surtout l'objet de leur visite. Ils nous regardaient comme ce qu'il y avait de plus curieux. Tous

[1] Les Chinois font la distinction des eunuques blancs et des eunuques noirs : distinction pour laquelle on n'a aucun égard à la couleur mais seulement à la mutilation totale ou partielle qu'ont subie ces hommes dégradés. (*Note du traducteur*.)

les lettrés, tous les mandarins qui avaient été dispensés d'accompagner l'empereur à Gé-hol, se portaient en foule à Yuen-Min-Yuen.

Nous vîmes un jour paraître en grande cérémonie le président d'un des conseils de Pékin, auquel les jésuites ont mal à propos donné le titre pompeux de tribunal des Mathématiques. Il était accompagné d'un missionnaire portugais nommé Govea, évêque titulaire de Pékin, du père Antonio, de son secrétaire également portugais, et membres tous trois de ce tribunal. Le but de leur visite était de s'instruire de la nature et de l'usage de ceux des instruments qui concernaient les sciences, notamment du grand planétaire, dont on avait beaucoup parlé en Chine, afin d'être en état d'en faire l'explication et la description à l'empereur de la Chine, et de répondre à toutes les questions qui leur seraient faites.

Aucun de nous ne fut surpris de voir que les Chinois qui accompagnaient ces respectables personnes, ignorassent complètement les effets d'une machine compliquée, dont les mouvements, réglés par le plus ingénieux mécanisme qu'on ait jamais construit en Europe, figuraient toutes les positions des corps célestes, même les plus irrégulières et les plus excentriques. Nous ne nous étonnions pas davantage qu'ils montrassent peu de satisfaction à voir cette machine, et que l'effet en fût au-dessous de leur attente.

Mais le peu de questions que nous adressa le président de cette corporation savante, nous convainquirent qu'il s'était imaginé que le planétaire avait quelque rapport avec ces curieux instruments de musique, ces espèces de serinettes qu'on appelle *sing-songs*, dans le jargon de Canton, et qu'il croyait qu'il suffisait de le monter comme un tournebroche, pour qu'il commençât sa rotation, et lui fit connaître ce qu'il désirait.

Mais la difficulté de faire entendre au vénérable évêque, et à ses collègues, les principes de la construction de cette machine ; les divers phénomènes célestes dont elle offrait l'image à la vue, nous donnèrent une aussi mince idée de leur savoir en astronomie et en mathématiques, que des lumières de leur président.

L'évêque était cependant un homme d'un caractère doux et paisible ; il avait des manières agréables, un air modeste et sans prétention. Son secrétaire était fin et rusé curieux à l'excès ; et pour ne rien oublier, il eut soin d'écrire toutes les réponses que nous lui fîmes.

Le lendemain, l'évêque revint sans être accompagné d'aucun Chinois, et nous donna quelques détails sur les devoirs de leur place. Ses collègues européens et lui se chargeaient de la partie astronomique de l'almanach, telle que le calcul des éclipses, l'indication des phases de la lune, du lever et du coucher du soleil ; mais la partie astronomique était confiée à un comité de Chinois. Il avoua avec franchise, que ni lui, ni aucun de ses confrères n'étaient assez savants pour remplir une pareille tâche et que jusqu'alors ils s'étaient servi de la *Connaissance des Temps*, publiée à Paris. Ayant déterminé exactement la différence des méridiens de Paris et de Pékin, ils n'avaient pas eu beaucoup de peine à réduire les calculs faits pour la première de ces villes de manière à donner leur correspondance pour l'autre ; et le tout, avec tant d'exactitude, qu'aucun de leurs collègues chinois n'était en état de reconnaître la supercherie.

La révolution française ayant suspendu les communications entre la France et la Chine, porta un p2.015 coup terrible à ces missionnaires, quoique leur secrétaire se fît fort de calculer assez bien une éclipse pour que les Chinois en fussent contents ; mais heureusement le docteur Dinwiddie avait emporté de Londres une collection d'éphémérides nautiques, calculées pour le méridien de Greenwich, jusqu'à l'année 1800 : ce fut pour eux un présent d'une valeur inestimable.

Les petits-fils de l'empereur venaient nous voir presque tous les jours. Il paraît qu'il y a dans ce palais une sorte de collège pour leur éducation. Quoiqu'ils eussent déjà de seize à vingt-cinq ans, le vieil eunuque les poussait souvent par les épaules hors de la salle d'audience, en usant de sa qualité d'*aga*, ou gouverneur.

Nous vîmes aussi beaucoup de généraux et officiers tartares, qui avaient entendu dire que nous avions des lames d'épées capables de

couper le fer sans s'ébrécher : l'épreuve leur en parut si surprenante, qu'à peine en croyaient-ils leurs yeux. Nous ne pouvions faire de plus beau présent à un militaire, que le don d'une de ces épées. D'après leur empressement à s'en procurer, je suis sûr qu'on en ferait à Canton un débit avantageux.

Mais les deux superbes carrosses construits par Hatchett furent ce qui embarrassa le plus les Chinois : jamais on n'avait rien vu de pareil dans la capitale. C'était une chose curieuse que les disputes qui s'élevaient devant nous, relativement à la place où devait s'asseoir l'empereur. La housse du siège du cocher, servant au carrosse d'hiver, avait une jolie bordure ; elle était enrichie de festons, et de petits diamants taillés en roses [1]. La magnificence de ce siège, et sa grande élévation, firent croire à la majorité des spectateurs qu'il était destiné au monarque lui-même ; mais, dans ce cas, à qui l'intérieur du carrosse était-il destiné ? Après un examen attentif des portières, des jalousies et des stores, ils conclurent que l'intérieur ne pouvait convenir qu'aux femmes de l'empereur.

Le vieil eunuque s'adressa à moi pour éclaircir ces difficultés. Quand je lui dis que ce superbe siège, si élevé sur le devant, était réservé au conducteur des chevaux, il me demanda avec un sourire moqueur, si je pensais que le *ta-ouang-tie* souffrirait qu'un homme s'assît au-dessus de lui, et lui tournât le dos. Il me demanda s'il n'y avait pas moyen d'enlever ce siège, et de le placer derrière la caisse de la voiture.

En ouvrant une caisse de quincaillerie de Birmingham, nous trouvâmes une chose assez étrange, et dont il est difficile de donner l'explication. Tout le monde sait qu'il est nécessaire d'empêcher le contact de l'air de la mer avec les ouvrages polis de fer ou d'acier, et que l'on emballe ces objets avec les plus grands soins. Les caisses et les barils étaient faits de planches ou de douves les plus épaisses possibles et recouverts de toile cirée : tel était le baril en question ; cependant, lorsqu'on l'eut ouvert et qu'on en eut tiré quelques paquets,

[1] Il n'est pas ici question de *rosettes*, quoique M. C*** ait traduit les mots *festoons of roses* par ceux-ci : *festons* et *rosettes* (*Note du traducteur*.)

on trouva au milieu un scorpion énorme : il était endormi mais la chaleur du grand air l'eut bientôt ranimé.

Parmi les présents que l'on envoya en Tartarie, il y avait une collection d'estampes, particulièrement de portraits de la noblesse anglaise : p2.020 on en avait fait trois volumes reliés en maroquin jaune. L'empereur fut si satisfait de cette collection, qu'il envoya à Yuen-Min-Yuen, un exprès pour faire traduire en tartare-mantcheou et en chinois le nom de chaque personnage. L'écrivain tartare fit très bien sa besogne ; mais le Chinois n'était pas peu embarrassé sur les *b*, les *d*, les *r,* qui revenaient à tout instant. Pour exprimer les mots anglais qui signifient duc de Marlborough, il écrivait : *Tou-ke-ma-oul-po-lou* ; il transformait le mot Bedford en *Pe-te-fo-oul-te*.

On écrivait le rang de chaque personne, et lorsque l'on arriva à celui du dernier duc de Bedford, dont le portrait a été fait par sir Josué Reynolds, lorsqu'il était encore enfant, je dis au Chinois d'écrire *ta-gin*, c'est-à-dire, grand du second ordre. Il observa aussitôt que je voulais dire sans doute que le père de cet enfant était *ta-gin*. Je lui expliquai alors que, d'après nos lois, le fils succédait au rang de son père, et qu'il n'était pas nécessaire pour être de la première condition, d'avoir atteint un certain âge, ni de posséder de grands talents ni même d'avoir les connaissances propres à son état ; qu'à la vérité les qualités personnelles conduisaient quelquefois à de grands honneurs, mais qu'une grande partie du premier corps législatif de la nation n'avait d'autres titres à un pareil emploi que le hasard de la naissance.

Ils rirent de bon cœur d'apprendre que chez nous on naissait législateur, tandis que dans leur pays il fallait tant d'années de travail et d'études pour parvenir même au dernier rang des officiers de l'État.

Cependant, comme les descendants de Confucius continuent à jouir d'une sorte de distinction purement nominale [1], et que l'empereur peut

[1] On les appelle *yen-cheng-koung*, c'est-à-dire *mandarins qui propagent la sainteté*. Le nom chinois de Confucius est *Koung-Tsée*. Il naquit, dit-on, l'an 551 avant Jésus-Christ et descendait de l'empereur Houng-Ty, dont le règne remonte suivant l'histoire peut-être fabuleuse de la Chine, au 38e siècle avant notre ère. (*Note du traducteur*.)

conférer une dignité héréditaire, sans qu'elle donne droit aux emplois, à des privilèges ni à des émoluments, ils considérèrent le duc de Bedford comme étant dans ce cas et inscrivirent son rang en conséquence, mais ils refusèrent positivement de lui donner le titre de *ta-gin*, disant que leur empereur n'était pas assez stupide pour ne pas sentir l'impossibilité qu'un enfant parvint à la dignité de *grand*.

Le 14 septembre, trois jours avant la fête, le père Anselme, procurateur de la mission de la Propagande, me remit des lettres de Macao pour l'ambassadeur : les Chinois refusèrent de les envoyer à Gé-hol, quoiqu'il y eût des courriers qui y allaient et revenaient régulièrement.

Le père Anselme me dit que le vice-roi, qui n'aimait pas les Anglais, venait d'arriver, et qu'il craignait que tout n'allât pas bien. Il ajouta que le légat tartare avait été dégradé pour avoir trompé l'empereur, et particulièrement pour n'avoir pas présenté ses respects à l'ambassadeur en faisant une visite à son bord dans la rade de Tien-sing ; que la plume de paon qu'il portait à son bonnet, comme une marque de la faveur de son maître, avait été remplacée par une queue de corbeau, signe d'une grande disgrâce, et que la considération de son âge et de sa famille l'avait seule sauvée du bannissement.

Il paraît que l'empereur, ayant appris que l'ambassadeur avait son p2.025 portrait dans sa chambre, à bord du *Lion*, demanda au légat s'il était ressemblant, et que la réponse du légat fit connaître qu'il n'avait point visité les vaisseaux anglais, comme il avait ordre de le faire.

Le 17^{e} jour de la naissance de l'empereur, tous les princes et les officiers du palais s'assemblèrent en robes de cérémonie, pour se prosterner devant le trône qui est dans la grande salle d'audience. À cette occasion, l'on plaça, devant le trône, sur trois petits trépieds, des coupes remplies de thé, d'huile et de riz : cette offrande indiquait peut-être que l'empereur était propriétaire du sol qui produisait ces denrées.

Le vieil eunuque me dit que je pourrais rester dans la salle pendant la cérémonie, si je consentais à en faire autant : et il offrit de

m'instruire. Il ajouta que tous les officiers du gouvernement, dans toutes les parties de l'empire, se prosternaient ce jour-là devant le nom du monarque, écrit sur de la soie jaune.

Deux jours après, comme je me rendais, suivant l'usage, dans la salle d'audience, je trouvai les portes fermées et le vieil eunuque qui tenait les clefs se promenant d'un air de si mauvaise humeur, que je ne pus en tirer un mot. Différents groupes d'officiers étaient rassemblés dans la cour : il semblait à les voir qu'il fût arrivé quelque chose de fâcheux, ou que l'on fût menacé de quelque désastre. Personne ne voulait me parler, et je ne pouvais me faire expliquer ces étranges procédés, lorsqu'enfin notre ami Deodato se présenta avec un visage non moins défait que les autres. Je lui demandai ce qu'il y avait : il me répondit qu'on avait reçu de Gé-hol la nouvelle que lord Macartney avait refusé de se soumettre à la cérémonie de se prosterner neuf fois devant l'empereur à l'exemple des ambassadeurs des princes tributaires, à moins qu'un grand du même rang que lui ne fît la même chose devant le portrait de sa majesté britannique ; et que la cour, au lieu d'adopter cet accommodement, avait accepté son offre d'accorder à l'empereur de la Chine la même marque de respect qu'il présentait à son souverain. Il ajouta que quoique l'on attachât peu d'importance dans Gé-hol à cette affaire, les grands officiers d'État, membres du tribunal des Cérémonies de Pékin, étaient mortifiés et en proie à de vives alarmes ; qu'en un mot il était impossible de prévoir quelles seraient les suites d'un événement sans pareil dans les annales de l'empire ; que l'empereur, lorsqu'il commencerait à réfléchir sérieusement sur ce sujet, traduirait peut-être devant le tribunal des Crimes, ceux qui lui avaient conseillé d'acquiescer à une telle proposition ; qu'il songerait que sa dignité était compromise, et que l'histoire du pays ne manquerait pas de transmettre à la postérité un fait qui aurait terni l'éclat de son règne : car chez les Chinois rien ne peut réparer la violation d'une coutume ancienne, pour lui substituer les usages d'une nation barbare. Deodato crut même que ces mauvais effets pourraient s'étendre sur tous les Européens et faire tort à l'objet principal de leur mission.

Il me fut impossible ce jour de mettre en bonne humeur les officiers, les eunuques et les missionnaires eux-mêmes. Notre table s'en ressentit, soit pour le nombre, soit pour la quantité des plats ; c'est justement par là, plus que par toute autre chose, que l'on peut connaître la disposition d'esprit d'un Chinois. Il paraît que l'on en faisait p2.030 autant à Gé-hol. Dès le moment que l'ambassadeur commença à faire des conditions, on commença à diminuer sa table, dans l'espoir que la famine le rendrait plus traitable. Quand ils reconnurent le peu d'efficacité de cet expédient, on suivit une conduite toute différente ; on prodigua les soins et la complaisance.

La fâcheuse impression produite par les nouvelles de Gé-hol s'effaça peu à peu ; mais j'observais que les princes, qui jusqu'alors nous visitaient tous les jours ne parurent plus : lorsque le vieil eunuque n'était pas content, il nous donnait l'épithète d'orgueilleux, d'entêtés Anglais.

Le 26, l'ambassadeur retourna à Pékin, et l'on envoya à Yuen-Min-Yuen le reste des présents. Plusieurs princes tartares et grands officiers d'État vinrent examiner ceux qu'on avait arrangés dans la salle d'audience, et paraissaient fort empressés que l'on achevât de disposer le reste. On nous annonça aussi que le 30, l'empereur viendrait voir ces présents. C'était le jour fixé pour son retour ; et l'on déclara à l'ambassadeur que l'usage exigeait de tous les officiers publics qu'ils allassent au-devant du monarque sur la grand route à dix ou douze milles de la capitale.

En conséquence, le 30 à quatre heures du matin, nous montâmes à cheval et vers six heures nous arrivâmes au lieu de notre halte.

@

CHAPITRE IV

@

Retour de l'empereur dans sa capitale. — Il examine les présents. — Préparatifs de départ de l'ambassadeur. — Paysages et jardins chinois. — Notice sur les jardins de Yuen-Min-Yuen. — Description de ceux de Gé-hol. — Remarques sur les paysages chinois.

La route entière avait été réparée à neuf : elle était aussi unie qu'un boulingrin bien arrosée et de chaque coté on voyait à la distance de vingt-cinq toises l'un de l'autre, de petits poteaux triangulaires ou des lanternes de couleur étaient suspendues.

On nous conduisit dans une sorte de corps de garde, où l'on nous servit du thé et des rafraîchissements ; après quoi nous allâmes nous placer sur une éminence à la gauche du chemin. De chaque côte à perte de vue, on découvrait des milliers de grands officiers d'État, en habits de cérémonie ; les troupes tartares en habit de parade ; les porteurs d'étendards sans nombre, la musique militaire, et les officiers de la maison impériale bordant, les deux côtés de la route. L'approche de l'empereur fut annoncée par le son des trompettes que suivait une musique plus douce.

> « Et en ce temps-là, quand tout le peuple entendit le son du cornet des flûtes de la harpe, de la saquebute, du psaltérion et toutes sortes d'instruments, les princes, les gouverneurs, les capitaines, les juges, les trésoriers, les conseillers, les magistrats, les commandants des provinces et tous ceux enfin qui étaient assemblés se prosternèrent et adorèrent.

Excepté pourtant certains étrangers qui s'obstinant à ne rendre à aucun souverain de plus grands hommages que ceux que leur monarque exige d'eux, mirent seulement un genou en terre.

L'empereur était porté par huit hommes, dans un palanquin, que suivait une lourde voiture de parade, à deux roues et sans ressorts. Il salua gracieusement l'ambassadeur, lorsqu'il passa devant lui et lui fit dire qu'ayant appris qu'il ne se portait pas bien, il lui conseillait de p2.035

retourner de suite à Pékin, sans s'arrêter à Yuen-Min-Yuen, comme on l'avait d'abord décidé.

La matinée étant très fraîche, nous désirâmes rentrer chez nous le plus tôt possible, et nous galopâmes avec un détachement de cavalerie tartare. En arrivant auprès de la ville, nous tournâmes bride, afin de passer par une porte différente de celle que nous prenions ordinairement, et de voir un nouveau quartier. Mais un de nos conducteurs, qui croyait de son devoir de ne pas nous abandonner, voyant que nous suivions une autre route, nous rappela de toutes ses forces. Nous ne marchâmes pas moins en avant, et passâmes par la porte ; mais on nous poursuivit avec de grands cris ; nous nous échappâmes par une rue de traverse et arrivâmes à notre hôtel ayant au moins une centaine de soldats à nos trousses.

Le premier octobre, l'empereur, accompagné d'un prince tartare, examina les présents avec la plus minutieuse attention. Il ordonna au prince tartare de nous dire, par l'intermédiaire de *Deodato*, que le compte qu'on lui avait rendu de notre bonne conduite à Yuen-Min-Yuen, lui faisait grand plaisir et qu'il avait ordonné qu'on fît à chacun de nous un présent afin de prouver son entière satisfaction.

Le présent nous fut apporté, après le départ de sa majesté, par le vieil eunuque, qui eut soin de nous dire qu'avant de le recevoir il fallait nous prosterner neuf fois, suivant l'usage du pays. Je ne lui répondis point ; mais je priai Deodato d'expliquer au prince tartare, qui était encore présent, qu'étant sous les ordres de l'ambassadeur, nous ne nous croyions pas autorisés à faire ce qu'il avait jugé à propos de refuser ; qu'au surplus nous remplirions volontiers les cérémonies qui avaient eu lieu à Gé-hol. Le prince tartare répondit aussitôt, qu'on ne nous demandait rien de plus : nous mîmes un genou sur la première marche du trône. Le présent consistait en rouleaux de soie et en plusieurs morceaux d'argent, fondus en forme de souliers tartares, sans aucune inscription ni marque particulière ; ils pesaient chacun environ une once.

Les présents se trouvant tous offerts, et l'ambassadeur étant instruit par les missionnaires, qu'on s'occupait des préparatifs de notre départ,

attendu que le délai d'usage s'était écoulé, son Excellence demanda qu'on lui en fît connaître le jour et envoya en conséquence une note au premier ministre. Celui-ci lui fit répondre par le légat tartare que, dans la crainte que le mauvais temps ne contrariât sa marche, l'empereur avait fixé le 7 du mois pour le départ des Anglais, et avait donné ordre que l'on rendît toutes sortes d'honneurs à l'ambassade, sur la route.

Mais avant de quitter les fameux jardins de Yuen-Min-Yuen, je dois en donner une courte description.

D'après tout ce que j'avais lu ou entendu dire sur la grandeur et la beauté des paysages et la magnificence des bâtiments, je m'étais attendu à voir quelque chose de supérieur, ou tout au moins d'égal à ce que l'Europe offre de plus parfait en ce genre. Peut-être l'idée que je m'en étais faite, se serait-elle réalisée, si on nous eût laissé la liberté de nous promener. Mais il n'en fut pas ainsi : ce ne fut jamais qu'en secret que je pus faire de petites excursions. Nous ne pouvions aller sans être espionnés même dans le court intervalle de deux cents pas qui séparait la salle d'audience de notre logement. L'idée d'être arrêtés par quelque eunuque, ou tout autre officier inférieur, suffisait pour p2.040 nous détourner d'encourir une mortification semblable : l'amour-propre, en pareil cas, est plus fort que la curiosité. Quelquefois cependant, je m'échappais de ma chambre pour examiner à la dérobée ces jardins célèbres.

L'enceinte de Yuen-Min-Yuen renferme un espace d'au moins dix mille anglais de diamètre, ou une superficie de 6.000 acres, dont la plus grande partie est en bois, ou en friche. Les environs du logement que nous habitions présentent un mélange agréable de collines et de vallées, de bois et de plaines. On peut comparer cette partie au parc de Richmond, près de Londres, avec cette différence pourtant que Yuen-Min-Yuen a de plus l'avantage d'être arrosé d'un grand nombre de canaux, de rivières et de nappes d'eau. Leurs bords, quoique artificiels, ne sont ni égalisés, ni tondus, ni en talus, comme les glacis d'une fortification ; à force de travail, on leur a donné une irrégularité qui semble l'effet du hasard ou de la nature. On voit des promontoires de rochers s'élancer au milieu des lacs ou des enfoncements profonds ; ici

des bois, là des terres cultivées. Dans des lieux écartés sont des kiosks et des pavillons de repos, où l'on a ménagé avec art les points de vue. Non seulement, en plantant les arbres, on a eu égard à la hauteur qu'ils devaient atteindre un jour ; mais on s'est efforcé de marier la teinte de leur feuillage avec le reste de la perspective.

Si toutefois l'on peut se faire une idée de l'ensemble, d'après le peu que j'ai vu, et que l'on m'a assuré avoir beaucoup de ressemblance avec le reste, il y a loin de là à ces descriptions bizarres et extravagantes que sir William Chambers a données des jardins chinois. Sans doute l'art y a beaucoup fait : mais je n'ai rien vu qui puisse blesser la nature.

On dit que ces vastes jardins renferment trente palais distincts pour l'empereur avec des bâtiments accessoires pour loger ses officiers, les eunuques, les domestiques et les ouvriers ; de sorte que chacun de ces groupes fait un village d'une certaine étendue. Cependant ces assemblages de bâtiments, que l'on veut bien honorer du nom de palais, sont bien plus remarquables par leur nombre que par leur magnificence. Une grande partie ne sont que de pauvres chaumières ; l'habitation de l'empereur lui-même, la grande salle dans laquelle il donne audience, si l'on en supprime les dorures et les vernis éclatants, n'est guère plus belle, et est moins solide que les granges des riches fermiers anglais. Les appartements de ces palais ne sont pas moins vicieux dans leurs proportions, que leur construction n'est contraire aux règles, aux principes que nous regardons comme essentiels dans l'architecture.

La grande salle d'audience [1] est composée de belles colonnades. Ces colonnes, qui sont de bois, n'ont point de chapiteaux et diffèrent encore, sous d'autres rapports, des ordres d'architecture adoptés en Europe. Elle est pavée, en échiquier, de dalles de marbre gris ; le trône placé dans l'enfoncement, est tout entier d'un bois assez semblable à l'acajou, et d'une sculpture exquise. Les seules décorations de l'appartement sont une paire de cymbales de cuivre, deux grands

[1] Voyez la planche 6.

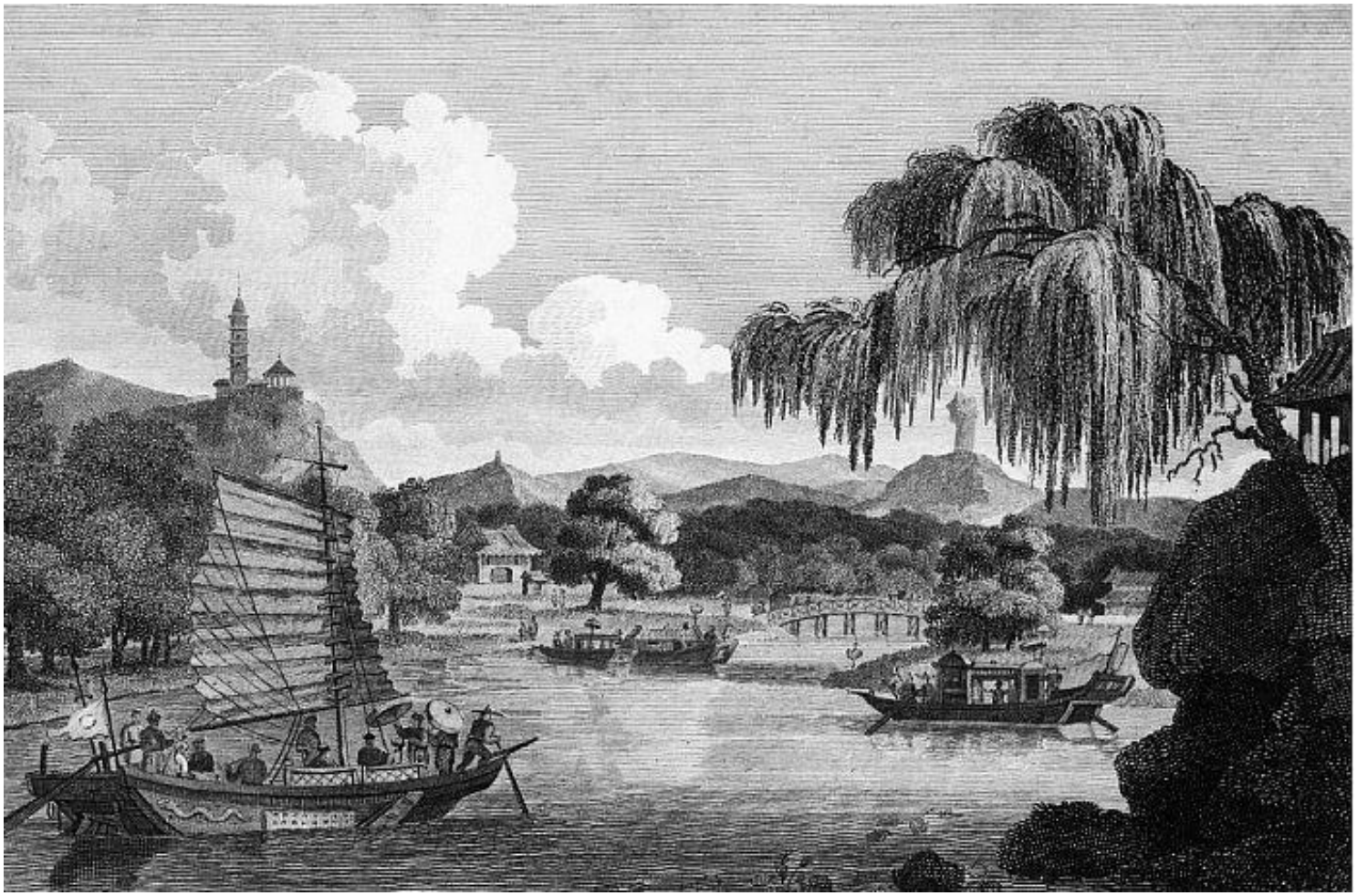
tableaux, deux couples de vases d'ancienne porcelaine bleue, quelques volumes manuscrits, et une vieille horloge anglaise, etc. p2.045

Je ne parlerai pas, quant à présent, de l'architecture des Chinois ; mais quant à leur manière de construire les jardins, je regrette beaucoup de n'en avoir pas vu autant que je l'aurais désiré. Je regrette surtout de n'avoir pas vu le grand parc de l'empereur à Gé-hol, lequel, d'après la description qu'en a faite l'ambassadeur, doit n'avoir rien de pareil pour sa beauté, ses agréments et ses sites sublimes.

En parlant de la route qui mène de Pékin à Gé-hol en Tartarie, lord Macartney observe :

> « Notre voyage a été très agréable ; et comme il était divisé en sept journées, il n'a pas été très fatigant : à la fin de chaque journée, nous étions logés, et magnifiquement traités dans des maisons dépendantes des palais de l'empereur. Ces palais, à peu de distance les uns des autres sur la route, ont été bâtis pour le recevoir lorsqu'il fait ses voyages annuels en Tartarie. Ils sont construits à peu près sur le même plan et dans le même goût. Leur façade est au midi. Ils sont ordinairement situés sur des terrains irréguliers, à la base de petites collines, lesquelles avec les vallées qui les entourent, sont enfermées par de hautes murailles, distribuées en parcs et jardins extrêmement pittoresques. On se procure autant d'eau qu'il est possible. Les montagnes éloignées sont plantées d'arbres ; cultivées, ou abandonnées à leur état sauvage, selon que l'exige l'harmonie de la perspective.
>
> La muraille est souvent cachée par une palissade, afin de donner l'idée d'une plus grande étendue. Un jardinier chinois est le peintre de la nature ; et quoiqu'il ignore absolument les lois de la perspective comme science, il sait en produire les plus heureux effets, en ménageant les distances, ou plutôt en les crayonnant, si j'ose m'exprimer ainsi ; en relevant ou en abaissant les traits du paysage ; en faisant contraster les arbres dont le feuillage est beau et brillant, avec ceux dont le feuillage

est sombre ; en les avançant ou en les reculant suivant leur taille et leur figure ; en les entrelaçant d'édifices de différentes dimensions, dont les uns sont peints de couleurs diverses, et les autres sont décorés avec plus de simplicité, ou même dépourvus de tout ornement.



Pl. 7. Vue de la partie orientale du parc de Gé-hol.

L'empereur ayant appris que dans le cours de nos voyages en Chine, nous avions montré un désir pressant de voir tout ce qu'il y avait d'intéressant et de curieux, daigna donner au premier ministre l'ordre de nous faire voir son jardin de Gé-hol. On l'appelle en chinois Van-Chou-Yuen, c'est-à-dire le paradis des dix mille arbres ou des arbres innombrables. Afin de jouir de cette permission, que l'on regarde comme une rare faveur, nous nous levâmes à trois heures du matin, et nous attendîmes dans le palais, pendant trois

heures, avec tous les grands officiers de l'État, que l'empereur parût. Cette longue attente est dans l'étiquette de la cour chinoise.

Enfin, ce monarque arriva, porté par seize personnes, escorté de ses gardes, de musiciens, et d'une multitude d'hommes qui portaient des étendards et des parasols. Il nous remarqua sur le devant, et nous fit gracieusement prier d'approcher, après avoir fait arrêter ses gens. Il entra en conversation avec nous et nous dit du ton le plus affable, qu'il allait faire ses dévotions matinales à la pagode ; qu'il ne nous invitait pas à l'accompagner, attendu que nous professions une religion différente de la sienne, p2.050 mais qu'il avait ordonné à son premier ministre et aux principaux colaos de nous conduire dans son jardin, et de nous faire voir tout ce que nous désirerions.

J'exprimai à sa majesté ma gratitude de ses bontés, et mon admiration toujours croissante de ce que je voyais à Gé-hol. Je me retirai ; et tandis que l'empereur faisait ses adorations dans la pagode, j'accompagnai les ministres et les grands colaos dans un pavillon préparé pour nous recevoir. Après une légère collation, nous montâmes à cheval, et parcourûmes ce merveilleux jardin. Nous marchâmes environ trois milles à travers ce parc superbe, qui est on ne peut pas mieux entretenu. La surface du terrain est comme onduleuse et plantée de divers groupes d'arbres, dont le contraste forme de riantes perspectives.

Bientôt se présenta devant nous un lac immense, dont les extrémités semblaient se perdre dans l'éloignement et dans l'obscurité [1]. Il y avait un grand et magnifique yacht prêt à nous recevoir, et des bateaux plus petits pour les domestiques. Tous étaient élégamment décorés de

[1] Voyez la planche 7 ; voyez aussi dans la planche 8 une vue des jardins du palais impérial de Pékin.

girouettes, de flammes et de banderoles. Les bords du lac ont toutes les variétés de forme que puisse créer l'imagination d'un peintre ; ils sont découpés par des baies, par des saillies ; en sorte que presque à chaque coup de rame on découvrait un objet nouveau ou inattendu.

Les îles n'y manquaient point, mais elles étaient chacune à la place qui leur convenait le mieux, et avaient toutes un caractère qui leur était propre. L'une se distinguait par une pagode ou quelque autre édifice ; l'autre était sans ornement, celle-ci plane et unie, celle-là irrégulière et escarpée. Ici elles étaient couvertes de bois ; là florissantes par la culture. Nous abordions partout où il y avait quelque chose de remarquable, et je puis dire que dans le cours de cette excursion, nous nous arrêtâmes à quarante ou cinquante palais ou pavillons différents. Tous ces bâtiments sont ornés de tableaux représentant les chasses ou les voyages de l'empereur, de vases de jaspe et d'agate d'une grandeur prodigieuse, de la plus belle porcelaine du Japon ou de la Chine, de toutes sortes de curiosités d'Europe, de sphères, de planétaires, d'horloges et d'automates jouant des airs de musique ; le tout exécuté avec tant de perfection. et dans une profusion si grande que nos présents en étaient éclipsés. On m'a cependant assuré que ces chefs-d'œuvre étaient de beaucoup inférieurs à ceux du même genre qu'on voit dans les appartements des femmes et dans le dépôt européen d'Yuen-Min-Yuen.

Dans chacun de ces palais il y avait un trône, et ce symbole de paix et de prospérité que les Chinois appellent eu-jou.

Ce serait une tâche interminable que de chercher à détailler toutes les merveilles de ce séjour enchanteur. Il n'y a point dans nos parcs d'agrément en Angleterre, de beauté de distribution d'effets pittoresques, d'ornements ingénieux que

l'on ne retrouve ici. Certes, si M. Browne et M. Hamilton [1] p2.055 avaient pénétré en Chine, j'affirmerais qu'ils ont conçu ces idées sublimes, ces riantes descriptions dans la contemplation des bosquets de Gé-hol. En quelques heures j'y ai vu des variétés de paysages qu'il me semblait qu'on ne pouvait rencontrer hors de l'Angleterre. Partout je retrouvais la magnificence de Stower, les charmes plus doux de Wooburn, et la terre enchantée de Paine-Hill.

Ce qui m'a particulièrement frappé, c'est l'heureux choix des sites où s'élèvent les édifices d'ornement. Par l'attention qu'on y a apportée, jamais ils ne sont ni confusément entassés ni hors de proportion ; ils n'offusquent point l'œil ; ils se montrent partout sous le jour le plus favorable ; ils complètent et terminent la perspective.

En divers endroits, le lac est émaillé du nénuphar ou lotus *nelumbium* [2], qui ressemble à nos lis d'eau à larges feuilles. C'est une fleur d'ornement que les Chinois aiment passionnément ; ils la cultivent dans toutes leurs pièces d'eau ; j'avoue que je ne partage point leur admiration. Les rocs artificiels, les viviers remplis de poissons dorés et argentés, y sont peut-être trop multipliés : ces figures monstrueuses de lions et de tigres en porcelaine, placées d'ordinaire devant les pavillons, répugnent aux yeux d'un Européen. Au surplus, ce ne sont là que des bagatelles, et je suis étonné qu'après six heures d'un examen sévère je n'aie pas trouvé autre chose à critiquer.

Lorsque nous prîmes congé du ministre, il nous dit que nous n'avions vu que la partie orientale des jardins ; qu'il nous

[1] Le premier a publié un voyage en Afrique, en Égypte et en Syrie. Le second, une relation des Indes Orientales et différents mémoires sur l'Italie. (*Note du traducteur*.)

[2] *Nymphœa nelumbo*, LINNÉ. Le genre lotus du même auteur est bien différent, comme je l'ai observé dans la traduction de l'ouvrage de Staunton. (*Note du traducteur*.)

restait encore à parcourir le côté occidental et qu'il aurait une autre fois le plaisir de nous y conduire,

En conséquence, le jour de l'anniversaire de la naissance de l'empereur, après que la cérémonie fut terminée, le grand colao Ho-Choun-tong, le Fou-leou, son frère nommé Fou-Chan-tong, Song-ta-gin et la plupart de ceux qui deux jours auparavant nous avaient accompagnés dans le parc oriental, vinrent nous proposer de visiter les jardins de l'ouest. Cette partie fait avec l'autre un grand contraste : elle montre les beautés les plus sublimes, les plus sévères de la nature, dans un degré aussi éminent que la première en offre la douceur et les charmes. C'est un des plus beaux coups d'œil que puissent présenter des forêts ; c'est une contrée sauvage, boisée, montueuse et hérissée de roches, fourmillant de cerfs et de bêtes fauves, qui, en offrant à l'homme le plaisir de la chasse, ne sont d'aucun danger pour lui.

En plusieurs endroits, des bois immenses de chênes, de pins, de châtaigniers et autres arbres, croissent sur des hauteurs escarpées ; ils pénètrent de leurs dures racines un sol qui semble peu favorable à la végétation. Ces forêts s'élancent quelquefois sur les cimes les plus élevées des montagnes de rochers ; puis s'abaissant sur leurs flancs, elles semblent y descendre par une pente rapide et s'ensevelir, en quelque sorte, dans les plus profondes vallées [1]. p2.060

On trouve dans les sites qui leur conviennent, des palais, des maisons de plaisance et des monastères inhabités.

---

[1] L'auteur figure ici d'une manière fort ingénieuse l'élévation ou l'abaissement progressif de ces forêts artificielles suivant les inégalités du sol. M. C***, qui n'a pas fait attention aux mots *there woods*, et qui s'imagine qu'il s'agit encore des arbres dont il est parlé dans le premier membre de la phrase, rend ce passage d'une manière fort curieuse.

> « Ces arbres sont quelquefois placés sur les sommets les plus élevés des montagnes de rochers ; quelquefois aussi ceux qui se trouvent sur les bords des précipices *y tombent avec une effrayante rapidité*, et s'ensevelissent dans les profondes vallées. »

Il faut convenir que cela est effrayant, et doit donner peu d'envie de se promener dans les parcs de Gé-hol. Je crois cependant que si M. C*** veut revoir son texte il

Quelquefois un petit ruisseau coule doucement d'un côté entre les arbres ; de l'autre, tombe une cascade écumante, dont le bruit est répercuté par mille échos, ou qui s'engloutit silencieusement dans un étang sombre et isolé, ou dans un gouffre profond.

Les chemins par lesquels on arrive à ces lieux romantiques sont en partie taillés dans le roc vif, et conduits sur la croupe des montagnes en formant une sorte d'escalier raboteux : cependant aucun accident n'interrompit notre cavalcade, quoique les chevaux eussent tous beaucoup de feu, et ne fussent pas ferrés.

L'extrême irrégularité du sol, la différence de hauteur des collines que nous gravîmes, nous offraient de temps en temps des points de vue magnifiques, et que nous n'apercevions que par échappées. Cependant, après plusieurs heures de marche, quoique la promenade ne nous eut point encore fatigués, nous parvînmes enfin à un pavillon ouvert de tous côtés et situé sur une éminence d'où l'on découvrait au loin tout le pays. Je suis certain que l'horizon formait autour de nous un rayon de vingt milles au moins. Jamais je n'ai vu de paysage si riche, si varié, de perspective si imposante. Je voyais devant moi, comme sur une carte coloriée, les palais, les pagodes, les villes, les villages et les fermes, les plaines et les vallées arrosées par d'innombrables ruisseaux ; les montagnes portant jusqu'au ciel leurs têtes chenues ; les prairies couvertes de toutes sortes de bestiaux : tout cela semblait être à mes pieds ; on eût dit qu'un pas suffisait pour me transporter à chacun de ces objets.

J'y remarquai un grand nombre de ce que nous appelons en Angleterre *vaches bigarrées* ; des chevaux également

---

reconnaîtra qu'il a pris dans le sens littéral ce qui n'est dit qu'au figuré. (*Note du traducteur*.)

mélangés : il y en avait de pies, de gris-pommelés et de tachetés de rouge.

Le ministre nous fit observer au dessous un vaste enclos, où il nous dit que lui-même n'avait pas plus d'accès que nous et qu'il n'y entrait que l'empereur, ses femmes et ses eunuques. Cette enceinte renferme, quoique dans des proportions plus petites, la plupart des beautés qui distinguent les parcs de l'Orient et de l'Ouest ; mais, d'après ce que j'en ai ouï dire, ce parc est bien au-dessous des descriptions imaginaires qu'en ont faites le jésuite Attiret et sir Williams Chambers.

Je ne doute point que dans ces retraites, les eunuques, qui sont très nombreux, et peut-être par milliers, ne donnent à leur maître et à ses femmes, des fêtes somptueuses, où ils s'efforcent à leur offrir sans cesse quelque chose de nouveau ; mais je suis loin de croire qu'on y fasse toutes les extravagances qu'il a plu à ces messieurs d'avancer. Au surplus, je n'ai point épargné les questions ; et je n'ai p2.065 aucune raison suffisante pour confirmer les récits qu'ils ont publiés de qui se passe dans ce séjour.

Après cette description pleine d''intérêt, des jardins impériaux de Gé-hol, lord Macartney fait quelques observations générales sur l'art du jardinage chez les Chinois, et sur les bâtiments dont ils font usage pour ajouter à l'effet, autant que pour contribuer à l'agrément des promeneurs.

« Je laisse dit-il, à la vanité le soin de décider, et à l'oisiveté celui de discuter si l'art de construire les jardins anglais a été réellement imité des Chinois, et si nous ne le devons qu'à nous-mêmes. Une découverte, fruit du bon sens et de la réflexion, peut avoir été faite par deux nations éloignées, sans que l'une ait rien emprunté de l'autre. Il y a certes une grande analogie entre notre manière de distribuer les jardins, et celle des Chinois ; mais nous nous proposons plutôt de perfectionner la nature, tandis qu'ils la

subjuguent et l'asservissent à leur volonté. Peu importe à un Chinois, lorsqu'il veut bâtir un jardin, que le lieu soit favorisé ou abandonné par les divinités champêtres. Si elles l'ont quitté, il les invite ou les contraint à y retourner. Son objet est de changer tout ; de détruire la disposition ancienne du terrain, et de le bouleverser de tous côtés. Si c'est un désert, il y plante des arbres ; si c'est un lieu sec, il y amène les eaux d'une rivière ou il y rassemble celles d'un lac ; si c'est un terrain uni, il en varie la surface par tous les moyens possibles. Il y élève des collines, il y creuse des vallées et le couvre de rochers. D'un autre côté, il adoucit la pente des montagnes trop escarpées ; donne des charmes aux déserts et anime la monotonie d'une vaste plaine, en l'ombrageant d'une majestueuse forêt.

Les Chinois connaissent comme nous l'art de tromper les yeux par des illusions d'optique ; mais ils en usent plus sobrement : je n'ai point vu de ruines artificielles, de grottes ni d'ermitages. Quoique leur but constant soit de créer des effets sublimes, on vous amène insensiblement à les contempler ; on ne vous surprend point par des objets imprévus. La gaîté des paysages est le premier objet qu'on se propose pour les animer davantage, on a recours à l'architecture. Tous les édifices sont parfaits dans leur genre, décorés avec une simplicité élégante, ou avec profusion, selon l'effet qu'on en exige. Ils sont placés à des distances convenables, et contrastés avec un jugement exquis. Jamais vous, ne les voyez rassemblés en masses confuses ni éloignés avec une froide symétrie. Chaque chose est à sa place : les maisons d'été, les pavillons, les pagodes, ont leurs situations respectives, ou tout autre édifice ferait un contre-sens et gâterait la perspective au lieu de l'embellir.

J'ai déjà parlé des seules choses qui m'ont déplu, de ces figures difformes de lions et de tigres, de ces escaliers

raboteux, de ces hideux massifs de rochers, qu'ils se plaisent à placer auprès des maisons et des palais.

En considérant le goût dont les Chinois font preuve sous d'autres rapports, j'ai été surpris de ces bizarreries : la seule raison que j'y trouve, c'est la difficulté ; et les dépenses qu'il en coûte pour rassembler de pareils objets. L'effet ordinaire de l'opulence est de précipiter les hommes dans des excès et des dépenses extravagantes, et qui sont la

Pl. 8. Jardins du palais impérial, à Pékin.

mort du bon goût. Dans d'autres contrées, aussi bien qu'en Chine, j'ai vu quelques-uns p2.070 des jardins les plus vantés, surchargés d'ornements nuisibles, qui indiquent l'excès d'opulence de leurs possesseurs, ou devenir bigarrés et capricieux, par les soins que l'on prend d'étaler la dépense de leur entretien. Il est peu de belles maisons

de plaisance, même en Angleterre, qui ne soient déparées par de tels défauts ; sans parler de ces édifices fameux, où des escaliers en spirales, des coupoles en glaces, des cheminées percées et couvertes de broderie, nous offrent plutôt les caprices et les rêves d'une imagination malade, que la moindre idée de grandeur, de goût et de convenance.

L'architecture chinoise est d'un style particulier et absolument différent de tout autre. Elle ne saurait s'assujettir à nos règles mais elle en a qui lui sont propres. Elle a des principes auxquels elle ne déroge jamais ; et bien qu'elle pèche contre les idées que nous avons de la distribution, de la composition et des proportions, elle produit néanmoins un effet qui nous plaît. C'est ainsi que nous voyons des personnes qui n'ont pas un seul trait régulier, et dont cependant la physionomie est fort agréable.

@

CHAPITRE V

@

Progrès de la société chez les Chinois. — Condition des femmes. — Autorité paternelle. — Influence des lois sur le caractère du peuple. — Remarques sur l'infanticide. — Comparaison des Chinois avec les Tartares-Mantcheoux.

Peut-être doit-on admettre comme une maxime invariable que la condition des femmes, chez quelque nation que ce soit peut fournir une règle assez juste pour juger du degré de civilisation auquel cette nation est parvenue. Les manières, les usages et les sentiments prédominants des femmes ont une grande influence sur le reste de la société dont elles font partie, et donnent l'impulsion à son caractère. Aussi les peuples qui estiment le plus les qualités morales et intellectuelles des femmes sont-ils ceux dont les lois sont les plus propres à faire le bonheur général ; que partout ou la beauté et les charmes personnels du sexe sont les seuls mérites que l'on considère, comme cela a lieu chez toutes les nations de l'Asie, qui gémissent sous un gouvernement despotique, la tyrannie, l'oppression et l'esclavage exercent leur désastreux empire. Dans ces pays, les dons les plus précieux de la nature, loin d'être de quelque utilité à celle qui les possède, ne servent qu'à la priver de la liberté et de la société de ses amis, à en faire une victime dégradée, soumise aux plaisirs sensuels, aux caprices, à la jalousie d'un tyran. Chez les nations sauvages, les travaux les plus durs, les emplois les plus vils sont toujours le partage du sexe le plus faible.

Dans notre heureuse île, le mérite des femmes n'a commencé à être bien apprécié que sous le règne d'Élisabeth ; jusqu'alors elles étaient admirées et chéries ; mais on ne peut dire qu'elles fussent admises à la société des hommes : en effet, avant ce règne fameux, les mœurs de nos ancêtres étaient trop rigoureuses pour le beau sexe. Dans le pays de Galles on vendait les p2.075 femmes à ceux qui les épousaient. En Écosse leur témoignage n'était pas reçu devant les tribunaux. Du temps de Henri VIII un acte du Parlement défendit aux femmes et aux apprentis de lire le Nouveau Testament en langue anglaise.

Les Grecs, si polis d'ailleurs, avaient peu de considération pour les femmes. Homère avilit la dignité de toutes ses héroïnes. Il représente les princesses grecques maniant la navette, le fuseau, et se livrant à toutes les occupations de simples blanchisseuses : rarement il les fait paraître dans la société des hommes ; cependant c'est sur des femmes que porte presque tout l'intérêt, que repose la vraie base de ses deux poèmes incomparables.

Il paraît enfin, d'après les poètes dramatiques de l'ancienne Grèce, dont le but était de représenter comme dans un miroir, le vrai caractère de leur siècle, sa physionomie et ses défauts ; il paraît, dis-je, que, malgré l'extrême délicatesse de leur goût, et les progrès rapides qu'ils ont faits dans les beaux-arts, les mœurs des Grecs étaient basses et grossières, et qu'ils ne trouvaient dans la société des femmes, d'autre agrément que de satisfaire des plaisirs grossiers.

Le grave Hérodote lui-même parle avec les plus grands éloges de la coutume des Babyloniens de vendre en certains jours de l'année, et à l'encan, toutes les jeunes filles qui avaient quelque beauté, afin de pouvoir doter avec l'argent qu'on en retirait celles envers qui la nature avait été moins prodigue de ses dons : ainsi elles étaient livrées au rabais à ceux qui consentaient de les prendre avec une moindre dot.

Cette dégradation des femmes paraîtrait aussi impolitique qu'elle est devenue plus rare, puisque c'est par elles que les premières et quelquefois les plus ineffaçables impressions, je puis même dire les plus sages et les plus aimables, sont gravées dans l'âme de la jeunesse. Dans notre enfance leur protection nous est indispensable ; dans la maladie ou dans la vieillesse, c'est d'elles que nous devons attendre les secours les plus efficaces, les plus tendres consolations. Et comme dit fort ingénieusement un écrivain français : « sans les femmes, les deux extrémités de la vie seraient sans secours, et le milieu sans plaisirs. »

Les Chinois ont, s'il est possible, condamné les femmes à une contrainte plus humiliante que les anciens Grecs ou les Européens des siècles barbares. Non contents de leur ôter physiquement l'usage de

leurs pieds, ils ont imaginé pour les enchaîner encore davantage, d'établir que c'était un crime pour une femme d'être vue hors de sa maison. Ont-elles besoin de rendre visite à une parente à une amie ? il faut qu'elles aillent en chaises à porteurs ; marcher serait pour elles le comble de l'indécence. Les dames de la campagne, qui n'ont point le moyen d'avoir des palanquins, se font voiturer dans une espèce de brouette couverte. Cependant les femmes et les filles de la dernière classe ne sont ni renfermées dans leur maison ni exemptes des travaux les plus durs : plusieurs d'entre elles sont obligées de travailler avec leur enfant sur le dos, pendant que leurs maris s'occupent à jouer à se promener ou à dormir. J'ai vu souvent de ces infortunées aider à tirer la charrue ou la herse.

Nieuhoff, dans une de ses estampes, exécutée d'après les dessins qu'on dit avoir été faits en Chine, représente une femme attachée à la même charrue qu'un âne. Si ce tableau est exact, les Chinois ne sont p2.080 pas les seuls qui en aient pu fournir le sujet. Le célèbre naturaliste Pline rapporte que pour labourer les campagnes fertiles de Byzacium, en Afrique, il était nécessaire d'attendre que les pluies eussent amolli le sol ; après quoi « un âne et une vieille femme attachés au même joug, suffisaient pour traîner la charrue et labourer le champ. »

Dans la province de Kieng-Sy, il n'y a rien de plus fréquent que de voir une femme traîner une petite charrue dans un terrain déjà préparé. Le mari se réserve la tache bien moins pénible de diriger le soc et tandis qu'il tient le manche d'une main, de l'autre il sème le grain dans les trous.

L'avantage qu'ont les Chinoises d'un rang élevé, mérite peu d'envie, si toutefois c'en est un. Dans sa maison, au milieu de sa famille, une femme ne doit ni manger à la même table, ni s'asseoir dans la même chambre que son mari. Les enfants mâles, depuis neuf à dix ans, sont entièrement séparés de leurs sœurs. Ainsi, les sentiments d'affection, qui ne sont pas tant le résultat de l'instinct de la nature que d'un commerce habituel, d'une communication réciproque de besoins et de plaisirs, se trouvent étouffés dans leur germe. Un froid cérémonial

s'observe en tout temps chez les différents membres d'une même famille. Là il n'y a point de foyer commun qui attire ou concentre l'amour et le respect des enfants pour leurs parents. Chacun vit dans l'isolement et la solitude. Les petits incidents, les aventures de la journée qui servent de texte à la conversation des enfants, lorsque les longues soirées d'hiver les réunissent autour d'un bon feu, demeurent ensevelis dans un profond silence. Les enfants chinois, il est vrai, se rassemblent quelquefois dans les écoles ; mais le maintien grave et cérémonieux auquel on les habitue, comme faisant une partie essentielle de leur éducation, s'oppose à tous les jeux, à tous les amusements de leur âge, et détruit complètement en eux le courage et l'activité. Un jeune Chinois de la première classe, est inanimé, formaliste sans énergie, et s'attache constamment à affecter la gravité de l'âge mûr.

Pour se distraire des ennuyeuses et pesantes heures, qui ne peuvent manquer d'accabler des femmes séquestrées et incapables de se livrer à des occupations d'esprit, elles ont adopté l'usage de fumer. Toutes, depuis l'âge de huit à neuf ans, portent, comme un accessoire de leur habillement, une petite bourse de soie, où elles conservent une pipe et du tabac. Quelques-unes brodent des étoffes de soie, ou s'amusent à peindre des oiseaux, des insectes, des fleurs sur de la gaze très fine.

Nous vîmes dans les appartements des femmes de notre grand hôtel de Pékin, des broderies ou des peintures fort belles sur les panneaux des cloisons. J'en ai apporté en Angleterre quelques échantillons qui ont été fort admirés. Mais les femmes qui s'occupent de cette manière sont généralement les femmes ou les filles des marchands et des artisans qui filent les étoffes de coton et de soie. Je me rappelle qu'ayant demandé à un des grands officiers de la cour, qui portait une veste de soie magnifiquement brodée, si c'était l'ouvrage de son épouse, il parut offensé de ce que je supposais que son épouse put s'abaisser à manier l'aiguille.

Les mœurs domestiques des Chinois sont peu propres à produire ces traits extraordinaires de piété filiale, d'affection ou de vénération p2.085

envers les auteurs de leurs jours, traits pour lesquels ils ont été si pompeusement célébrés et dont les salutaires effets ont suivant les jésuites assuré la stabilité de leur gouvernement. Il est certain que le respect filial, en Chine, est moins un sentiment moral qu'un précepte qui par succession de temps a acquis toute l'efficacité d'une loi positive. On peut dire avec vérité, qu'il existe plutôt dans les maximes du gouvernement, que dans le cœur des Chinois. Si l'on eût considéré la piété filiale comme assez puissante par son influence naturelle, il n'eût pas été besoin de la fortifier par un précepte ou par une loi.

La première maxime qu'on inculque aux enfants est leur soumission absolue à la volonté de leurs parents. Le sens de ce précepte n'est pas seulement : « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés sur la terre » ; mais, travaille pour ton père et ta mère aussi longtemps qu'ils vivront ; vends-toi et réduis-toi, s'il est nécessaire en un esclavage perpétuel pour les secourir : considère ta vie comme à leur disposition.

Ce sentiment de l'autorité paternelle a acquis tant de pouvoir par les préceptes et l'habitude que, sous tous les rapports, il ne lie pas moins que les lois. Il donne aux parents un pouvoir aussi illimité, aussi arbitraire sur leurs enfants, que celui que les lois ont donné sur tout le peuple, à l'empereur, considéré comme le père commun.

De là résulte que comme chez les Romains, le père a le droit de vendre son fils ; et il n'est pas vrai que le caprice, la pauvreté ou d'autres causes le déterminent à en user.

Une loi fondée sur l'équité ou la raison, n'a guère besoin d'être expliquée ou justifiée. Le gouvernement chinois en attribuant à l'autorité paternelle un acte qui répugne si fort à tous les principes de la nature et de la morale paraît avoir senti la force de cette remarque. Les lettrés chinois ont écrit des volumes sur ce sujet ; leur but est constamment de graver dans l'esprit du peuple, que l'autorité de l'empereur sur ses sujets est analogue à celle d'un père sur ses enfants. Celle-ci étant une fois admise, comme raisonnable et juste, la nécessité de la première sous un gouvernement patriarcal, s'ensuit de

soi-même. L'étendue de pouvoir déléguée à l'un, ne peut, avec justice, être refusée à l'autre.

Pour mieux apaiser les scrupules que l'on croyait pouvoir s'élever dans les consciences, il était aisé d'imaginer quelque sophisme pour justifier ces parents dénaturés qui éprouveraient le désir ou le besoin de réduire leurs enfants en une servitude perpétuelle. Un fils, dit un des plus célèbres législateurs, peut après la mort de son père, vendre ses services pour un jour, un an ou pour toute sa vie. Un père a donc le même droit de disposer de la liberté de son fils, pour un certain espace de temps ou pour toute la durée de ses jours.

On peut dire que les filles sont toujours vendues : le futur commence toujours par faire son marché avec les parents de la personne qu'il veut épouser. Celle-ci n'a point la liberté du choix : elle est une marchandise qui appartient au plus haut enchérisseur. L'homme à la vérité, n'a pas, sous ce rapport, un grand avantage ; car il ne peut voir son épouse avant qu'on l'ait amenée chez lui en grande procession. Si cependant, en ouvrant la porte de la chaise à porteurs ou sa future est enfermée, et dont on $_{p2.090}$ lui a apporté la clef d'avance, il ne la trouvait pas de son goût, il pourrait la renvoyer à ses parents ; mais dans ce cas, il perdrait le prix qu'il en aurait payé, et l'on pourrait en outre exiger de lui une somme d'argent qui n'excédât point la valeur des présents déjà reçus. Ces processions nuptiales, accompagnées de musique et d'une pompe solennelle, ne diffèrent pas beaucoup de celles en usage chez les Grecs, lorsque l'épouse était conduite à son mari dans un char magnifique, à cela près que, chez les Chinois, la nouvelle mariée est absolument invisible à tous les yeux.

À quelle triste condition une femme est réduite par cette coutume absurde ! Combien peu elle devrait songer à paraître aimable ou élégante, à étudier sa parure, à mutiler ses pieds, à peindre sa figure, puisqu'elle sait qu'elle sera livrée au premier homme qui payera la somme à laquelle ses parents ont estimé ses attraits !

On ne permet point aux accordés de conversation préalable, aucune occasion de juger de leur manière de voir, de leurs sentiments, de leurs

inclinations de leurs goûts. Toutes ces marques silencieuses d'attention et de tendresse, qui parlent si éloquemment au cœur, et qui prouvent la sincérité de l'attachement, sont comptées pour rien dans ce pays : en un mot, cet état du cœur humain que produit l'affection mutuelle entre les deux sexes. état auquel on doit les moments les plus heureux, les plus intéressants, et quelquefois aussi les plus cruels de la vie, est ignoré en Chine.

L'homme prend une femme, parce que les lois du pays le lui prescrivent, et que l'usage en fait pour lui un devoir indispensable. Après le mariage, la femme continue d'être, dans la maison de son mari, un meuble aussi inanimé que dans celle de son père, Elle ne souffre aucun outrage, elle n'éprouve ni jalousie, ni chagrin, ou trouve au moins prudent de le dissimuler, lorsque son mari amène dans la même maison une seconde, une troisième épouse. La première se contente de l'honneur de présider au ménage, à tout ce qui concerne l'intérieur de la famille, et d'entendre les enfants des autres l'appeler leur mère.

On répondrait peut-être de la part du mari, que la femme d'un Chinois n'a nul motif de se plaindre : celui qui l'a achetée a un droit égal pour en acheter d'autres. Il n'en est pas de même lorsque les nouveaux époux sont unis par des sentiments d'amour et d'estime, liés par des promesses ou des engagements. Dans de telles circonstances, l'introduction d'une seconde femme sous le même toit, ne manquerait pas de troubler l'harmonie du ménage et de causer à la première les plus poignantes douleurs ; mais une femme chinoise ne pense pas ainsi, et son mari ne prend point de tels engagements.

Quoique la polygamie soit permise par le gouvernement, et il ne saurait en être autrement dans un pays où les femmes se vendent comme des marchandises, c'est cependant un mal qui jusqu'à un certain point, trouve son remède en lui-même. Les neuf dixièmes de la nation trouvent déjà bien difficile de nourrir avec le produit du travail de leurs mains, les enfants d'une seule femme : comment auraient-ils les moyens, ou même le désir d'en acheter une seconde ? D'ailleurs il

serait impossible que cet usage fut général. Dans une contrée où l'on expose tant d'enfants du sexe féminin, où les lois et l'usage obligent p2.095 tous les hommes de se marier, celui qui prendrait deux femmes, empêcherait un autre d'en avoir une, à moins que l'on ne suppose, contre toute vraisemblance, avec l'auteur de l'*Esprit des Lois*, qu'il y naisse un plus grand nombre de filles que de garçons.

Mais toutes les observations que cet éloquent et ingénieux écrivain a faites sur la Chine, notamment toutes les conséquences qu'il tire du climat, sont dépourvues de fondement. Ce n'est pas comme il le prétend, la force des penchants naturels qui rompt les liens de la morale ; ce n'est point l'effet du climat qui fait que « l'on regarde parmi les Chinois, comme un prodige de vertu, la conduite d'un homme qui se trouve seul avec une belle femme sans la violer » ; c'est plutôt l'effet de l'habitude qu'ont les Chinois de flatter leurs désirs, d'étendre leurs notions du vice, de considérer les femmes comme des êtres uniquement créés pour le plaisir de l'homme : en un mot, c'est parce qu'ils ont dans la tête une idée chimérique de ces plaisirs, au lieu de les sentir au fond du cœur, qu'ils ont adopté une manière de voir si peu honorable pour toute la nation.

Le climat de la Chine étant doux et tempéré dans toutes ses parties, et la nourriture des peuples très frugale, je puis assurer que ces causes ont peu d'influence sur le penchant qui entraîne un sexe vers l'autre. La pluralité des femmes n'existe que chez les gens de la première qualité, et chez quelques riches négociants : les lois somptuaires prohibant les belles maisons, les jardins, les voitures, et toute espèce de représentation extérieure les encouragent à se livrer secrètement à la volupté la plus raffinée.

Chacun des grands officiers de l'État a son harem où il entretient six, huit, dix femmes, selon ses moyens où son inclination pour le beau sexe. Tous les marchands de Canton ont aussi leur sérail ; mais le pauvre trouve qu'une seule femme suffit à tous ses désirs : les enfants qu'elle lui donne, sont autant, ou quelquefois plus qu'il ne peut en nourrir.

La distance, contraire à tout esprit de société, que la loi, ou la coutume, encore plus puissante, a mise entre les deux sexes, jointe à la manière froide et insouciante dont on marchande les femmes, n'est guère propre à encourager des commerces criminels. Cependant le cas arrive quelquefois, et la femme supporte toujours tout le poids du châtiment : le mari outragé obtient facilement une sentence de divorce ; après quoi il la vend comme esclave, et rachète au moins une partie du prix qu'elle lui a coûté.

La même chose a lieu lorsqu'une femme se fait enlever ; ce qui doit arriver encore plus rarement ; car si elle est d'un certain rang, ses pieds se refusent à une prompte fuite. Si une jeune fille vient à perdre ce que l'on regarde comme la partie la plus précieuse de l'honneur du beau sexe, ses parents la font vendre publiquement au marché.

Lorsqu'il y a incompatibilité d'humeur entre les époux, on renvoie la femme à ses parents. Une femme ne peut acquérir aucun bien par héritage, mais on peut lui en laisser par testament. Si une veuve n'a point d'enfants ou n'a que des filles, la succession de son mari échoit au plus proche parent mâle de celui-ci ; mais à la charge d'élever les filles jusqu'à ce qu'il les ait mariées.

Les obstacles que l'on a mis aux rapprochements avec les femmes modestes, car il y a des courtisanes dans toutes les grandes villes, p2.100 ne font point rechercher les premières avec plus d'empressement. On ne voit point en Chine cette ardeur des anciens Spartiates, qui étaient obligés de ravir les embrassements de leurs épouses légitimes.

Les coutumes de la Chine favorisent au contraire un genre de liaison qui est la plus grande violation des lois de la nature, et devrait être considéré comme le plus infâme de tous les vices, ce genre de liaisons qui ravale l'homme au-dessous des brutes. On y fait cependant si peu d'attention, à ce goût dépravé et contre nature, on en a si peu de honte, que les premiers officiers de l'État n'hésitent point à l'avouer publiquement. Ils sont sans cesse accompagnés d'un *porte-pipe*, qui est presque toujours un joli garçon de quatorze à dix-huit ans, parfaitement bien mis. Lorsqu'ils nous montraient les domestiques les

uns des autres, ils faisaient des signes et des gestes trop clairs pour que l'on pût s'y méprendre. Les deux mahométans qui ont voyagé en Chine dans le neuvième siècle, ont vu des traces de ce vice. Je trouve dans le Journal de M. Hüttner, qui faisait partie de la suite de lord Macartney, le passage suivant :

> « Dans l'un de ces palais (à Gé-hol), parmi d'autres chefs-d'œuvre de l'art, on voyait deux statues de garçons en marbre d'un excellent travail ; ils avaient les pieds et les mains liés et leur position ne laissait point de doute que le vice des Grecs n'eut perdu son horreur parmi les Chinois. Un vieil eunuque nous les fit remarquer avec un sourire impudent.

On a remarqué que ce crime contre nature domine surtout dans les pays où la polygamie est tolérée, c'est-à-dire dans les pays ou les affections des femmes ne sont pas consultées, où on les achète avec de l'or. Je tire de là cette conséquence, que c'est plutôt une turpitude morale qu'un penchant produit par des causes locales ou physiques. Le goût pour le beau sexe est bientôt rassasié par la facilité de jouir. Lorsque les femmes ne se livrent aux embrassements de leurs maris que pour remplir un devoir impérieux, leur froideur, leur indifférence, suites nécessaires de semblables liaisons, devraient augmenter dans les hommes la disposition à la satiété. Je crois aussi que l'on a remarqué que même en Europe, où les femmes en général, ont le suprême avantage de fixer elles-mêmes le bonheur qu'on trouve dans leur possession, ce sont les hommes les plus libertins, les plus débauchés, qui se livrent à des goûts aussi abominables [1].

J'ai déjà fait voir que les mœurs domestiques des Chinois ne conviennent nullement à encourager cette affection, cette tendresse des enfants envers les parents ; tendresse qui dans presque toute l'Europe, n'est pas seulement un devoir, mais un sentiment sincère.

[1] Je n'aurais point parlé de ce vice odieux, si la vérité de son existence en Chine n'avait été révoquée en doute par quelques personnes, et si d'autres n'avaient accusé d'erreur les voyageurs qui en ont rendu témoignage. J'ai pris l'engagement de décrire ce peuple tel qu'il est ; mon tableau doit être fidèle. Je ne chercherai ni à pallier à ses vices ni à exagérer ses vertus. (*Note du traducteur*.)

Chaque famille chinoise se compose d'un tyran, qui commande, et d'esclaves qui obéissent ; car, partout ou le père est despote, le fils sera naturellement un esclave. Si les petites marques de bienveillance, ces attentions silencieuses, qui p2.105 produisent un attachement mutuel, ne se trouvent point parmi les membres d'une même famille vivant sous le même toit, ce sera en vain qu'on les exigera dans la sphère plus vaste de la vie publique. Les Chinois n'ont point de sociétés amicales, point de réunion ou l'on s'entretienne des nouvelles du jour. On ne peut les trouver que sous un gouvernement libre. Lorsqu'un Chinois a fini ses travaux de la journée, il se retire dans son appartement solitaire. Il existe à la vérité une sorte de lieux publics, où les gens du bas peuple se rassemblent quelquefois pour prendre leur tasse de thé ou de *seau-tchou* (sorte d'esprit ardent, que l'on distille d'un mélange de riz et d'autres grains), mais ceux qui les fréquentent n'y vont guère par goût pour la société ; ils ne ressemblent en rien à ces tavernes d'Europe où l'on se livre à la gaîté et à l'ivrognerie. La masse du peuple chinois est exempte de ce vice odieux. Parmi la multitude d'hommes que nous vîmes chaque jour en passant d'une extrémité du pays à l'autre, je ne me rappelle pas en avoir vu un seul qui fût ivre. À Canton où les gens de la dernière classe sont employés par les Européens, et fréquentent nécessairement les matelots d'Europe, l'ivrognerie leur est assez habituelle ; mais ce défaut ne fait point partie du caractère général de la nation. Lorsqu'il arrive que quelques Chinois se réunissent, c'est ordinairement pour jouer, pour manger du riz bouilli, boire. une jatte de thé, ou fumer une pipe de tabac.

Les personnes d'une classe élevée font chez elles usage de l'*opium*. On apporte dans le pays de grandes quantités de cette drogue enivrante malgré toutes les précautions que prend le gouverneur pour en empêcher l'importation mais elle est trop dispendieuse pour être à la portée du peuple.

Les officiers de la douane se laissent volontiers séduire après avoir reçu le prix convenu pour laisser passer l'*opium* en contrebande, ils en deviennent souvent eux-mêmes les acheteurs. La plupart des navires

du Bengale apportent de l'opium en Chine ; mais celui de Turquie, envoyé en Chine par les vaisseaux de Londres, est préféré et coûte presque le double de l'autre. Le gouverneur de Canton, après avoir décrit, dans une de ses dernières proclamations, les pernicieux effets de l'opium, ajoute :

> « C'est ainsi que les étrangers, à la faveur d'une substance vile et dégoûtante, tirent de cet empire les profits et les avantages les plus solides. Mais que nos compatriotes se livrent aveuglément à un vice perfide et destructeur jusqu'à ce que la mort soit la conséquent de leur folie, et ne soient point désabusés par tant d'exemples, c'est en vérité une chose odieuse et déplorable au plus haut degré.

Malgré cela, le gouverneur de Canton prend tous les jours sa dose d'opium.

Les jeunes gens du pays ne connaissent point ces assemblées où l'on s'amuse à la danse et à différents jeux d'exercice ; assemblées qui, en Europe, ont l'avantage de dissiper cette sombre mélancolie, que ne manqueront pas d'engendrer un travail continu ou une exclusion totale de la société. Ils n'ont point non plus de jours fixes pour se reposer et se consacrer exclusivement à des pratiques de religion. Leurs actes de dévotion participent de ce goût pour la solitude qui règne dans toute leur vie domestique. Aucune des différentes sectes, qui en divers temps ont été introduites et se sont maintenues dans l'empire, p2.110 n'ont pu les accoutumer à se rassembler pour les exercices du culte ; ce qui pour ce pays en particulier, doit être considéré comme un grand malheur. En effet indépendamment de toute idée religieuse, l'institution du sabbat produit des avantages physiques et moraux. La politique n'est pas moins intéressée que la morale à consacrer un jour sur sept, ou tout autre nombre fixe, au service du Créateur et au délassement des travaux pénibles.

Lorsque le gouvernement de la France au milieu de la fureur des innovations, fut tombé entre les mains d'athées et de démagogues, lorsque ses temples furent pollués, que tout ce qu'on avait jusque là

regardé comme saint, fut souillé ou profané, l'observation du dimanche fut considérée comme le reste d'une antique superstition, et l'on eut soin de l'abolir. Vers le même temps certaines personnes usèrent d'arguments spécieux pour empêcher que même en Angleterre, on ne continuât à observer le dimanche. On disait par exemple, que c'était un jour propre à encourager l'oisiveté, l'ivrognerie et la dissipation. Une telle supposition ne saurait s'appliquer aux grandes villes et à celles où il existe des manufactures. Les ouvriers qui peuvent vivre en ne travaillant que trois jours par semaine, ne manqueraient point d'occasions, s'il n'y avait pas de jour de repos, pour se livrer pendant les quatre autres à toutes sortes d'excès. Et quel est celui qui, pour l'intérêt de l'ouvrier et de l'artisan, voudrait que le laborieux paysan fût privé d'un jour de délassement sur sept ; délassement qui lui est plus précieux que le salaire qu'il a péniblement gagné pendant les six autres ?

Quel homme pour peu qu'il soit sensible, pourrait, en voyant le décent et modeste laboureur se rendre en habits de fête, avec sa famille, à l'église de sa paroisse, ne point être touché de cet air de contentement qui brille sur leur visage et annonce la sérénité de leur âme ? Après avoir, dans ce saint jour, rempli ses devoirs envers Dieu, fortifié son corps par le repos et l'usage de vêtements propres ; après avoir délassé son esprit par des conversations naïves avec ses voisins, le laboureur retourne avec une vigueur double à son travail journalier : et, comme le dit Addison, dans son *Spectateur*, il a enlevé la rouille de la semaine.

Le premier jour de l'année, et un petit nombre de jours suivants, sont, à proprement parler, les seules fêtes que chôment les ouvriers chinois. Ces jours-là, le plus pauvre paysan regarde comme une obligation de se procurer des habits neufs pour lui et sa famille. Ils rendent visite à leurs parents et à leurs amis, se font des compliments et des présents réciproques. Les officiers du gouvernement et les gens de qualité donnent des fêtes et de grands repas : mais dans ces festins il n'y a rien qui ressemble à la joie. Les convives ne partagent point les mêmes plats ; chacun a d'ordinaire sa table séparée : quelquefois deux

personnes, mais jamais plus de quatre, s'asseyent à la même table. Ils doivent tenir continuellement les yeux sur le maître de la maison, pour épier tous ses mouvements et examiner chaque morceau qu'il porte à sa bouche, chaque verre qu'il approche de ses lèvres ; car un Chinois bien élevé ne peut ni boire ni manger sans observer quelques cérémonies auxquelles ses hôtes sont obligés de faire attention. Si une personne invitée se trouvait, par maladie ou autrement, empêchée de tenir son engagement, la portion du dîner qui devait être servie sur p2.115 sa table, est envoyée chez elle en grande cérémonie : coutume qui montre d'une manière évidente l'idée mesquine que se font les Chinois du plaisir de se réunir à table. L'usage est d'envoyer à chacun des convives ce qui reste de son dîner. Toutes les fois que dans le cours du voyage nous visitions un gouverneur ou vice-roi de province, nous le trouvions ordinairement à la tête d'une file de tables couvertes d'une multitude de plats qu'on envoyait ensuite à bord de nos yachts. Martial, si je ne me trompe, fait allusion à une coutume semblable chez les Romains. Chacun portait au festin sa serviette ; on la remplissait des restes qu'il avait laissés, sur la table, et un esclave la reportait chez lui. Mais il paraît que c'était plutôt pour faire un compliment au maître de la maison, et montrer le cas que l'on faisait de sa bonne chère que par rapport aux viandes, car les Romains aimaient à manger en compagnie.

Les Chinois, comme les anciens Égyptiens, prouvent, dans toutes les occasions, qu'ils mesurent plutôt la capacité de l'estomac au rang du convive qu'à sa vigueur ou à son appétit : l'énorme quantité de mets que Joseph donna au petit Benjamin, de plus qu'à ses autres frères, prouve à cet égard les mœurs des Égyptiens. Dans les repas qu'on nous donnait, la portion de l'ambassadeur était au moins cinq fois aussi considérable que celle d'aucune des personnes de sa suite. Mais ces deux nations ne sont pas les seules chez qui un tel usage se trouve établi ; les rois de Sparte et les héros de la Grèce étaient toujours supposés manger deux fois la ration d'un simple soldat ; la seule différence qu'il y ait entre eux et les héros de nos jours, c'est que l'on permet à ceux-ci de changer la quantité en qualité, avantage qu'ils ne

doivent pas peu à l'invention de la monnaie, au moyen de laquelle on peut se procurer toutes sortes de choses.

Quelle que soit la cause qui détermine, en ce pays, un petit nombre de Chinois à se réunir, rarement ils se séparent avant d'avoir tenté la fortune à quelques jeux de hasard ; pour lesquels un Chinois est toujours prêt. Il ne sort presque jamais sans avoir dans sa poche un jeu de cartes ou un couple de dés. Ces deux objets, comme tout le reste, diffèrent de ce qu'on trouve d'analogue dans les autres pays ; leurs cartes sont plus nombreuses que les nôtres, et leurs jeux plus compliqués. Ils ne seraient point embarrassés, si aucune des personnes ne s'était pourvue de dés ou de cartes : leurs doigts y suppléent facilement ; ce jeu qu'on appelle le *tsoi-moi*, est le jeu favori de tous les hommes du peuple.

Deux personnes assises l'une vis-à-vis de l'autre, élèvent leurs mains en même temps : chacun prononce le nombre qu'il juge être celui des doigts que lui et son adversaire ont ouverts. Le poing fermé compte pour rien ; le pouce est un ; le pouce et l'index deux ; ainsi du reste : en sorte que la chance à deviner est entre 0 et 5, parce que chacun connaît combien de doigts il ouvre lui-même.

Les hommes de la moyenne classe jouent également à ce jeu en buvant du vin ; celui qui perd, est toujours obligé d'en avaler un verre. Deux personnes s'amusent quelquefois à ce jeu puéril, et le continuent très tard ; jusqu'à ce que celle qui a été maltraitée par le sort, ait bu tant de vin qu'elle ne puisse plus voir, ni compter ses doigts et ceux de son adversaire.

p2.120 J'ai fait mention du *tsoi-moi* des Chinois, parce qu'il a une ressemblance extraordinaire avec un jeu en usage parmi les Romains, jeu auquel Cicéron fait des allusions fréquentes.

Melanchthon l'a décrit dans une de ses notes sur le *Traité des Offices*, en des termes dont voici la traduction :

> « *Micare digitis* est une espèce de jeu ; ceux qui y jouent ouvrent ensemble, avec beaucoup de vitesse, autant de

> doigts de chaque main qu'ils le jugent à propos ; au même instant chacun d'eux cherche à deviner le nombre des doigts ouverts : celui qui rencontre juste gagne la partie. Il faut pour cela une vue très fine, et avoir l'un dans l'autre une grande confiance lorsqu'on joue au milieu des ténèbres [1]. »

Les Chinois ont assurément le sens de la vue exquis, mais je doute qu'ils se fient assez les uns aux autres, pour se livrer à ce jeu dans l'obscurité ; ce qui, dans l'opinion de Cicéron, était le témoignage le plus sûr de la probité d'un homme. On dit que ce jeu est encore connu en Italie sous le nom de *morra* [2].

Les officiers d'Yuen-Min-Yuen s'amusaient à une sorte de jeu d'échecs qui me parut différer essentiellement de la manière dont l'exécutent les Persans, les Indiens et autres nations orientales, tant par rapport aux cases de l'échiquier, que par la forme et la marche des pièces : j'en ai conclu que ce jeu était de leur invention, plutôt qu'une introduction de l'Inde dans ce pays, ou par l'armée de Gengis-Kan, ainsi que quelques auteurs l'ont conjecturé.

La passion du jeu est si universelle dans la plupart des villes chinoises, que presque à chaque coin de rue on voit des groupes d'hommes jouant aux cartes ou aux dés. On les accuse même de donner quelquefois leurs femmes et leurs enfants pour enjeux. Il est facile de concevoir que dans un pays où il est permis à un homme de vendre ses enfants comme esclaves, un joueur doit avoir peu de scrupule lorsqu'il est ruiné, de risquer la perte des personnes dont les lois lui accordent la disposition.

Cependant quelques missionnaires nous ont gravement assuré que les Chinois ignorent absolument les jeux de hasard ; qu'ils ne connaissent d'amusements que ceux qui sont autorisés par les lois.

---

[1] Melanchthon a fait ce commentaire à l'occasion d'un passage où le célèbre orateur dit, en vantant la probité d'un de ses contemporains : « Vous pouvez jouer hardiment avec lui à la mourre dans les ténèbres. » *Dignus est quicum in tenebris mices*. (*Note du traducteur*.)

[2] On l'appelle mourre en français.

Assurément, ces messieurs ne pouvaient ignorer qu'un des jeux les plus en vogue parmi les Chinois, est le combat des coqs ; que ce divertissement cruel et inhumain est aussi vivement recherché des Chinois de la première classe qu'il continue de l'être encore, il faut le dire à leur honte, par les personnes du même rang, dans quelques contrées de l'Europe.

Les Chinois dressent les cailles à se déchirer, à s'égorger entre elles ; et c'est, pour les oisifs et les gens dissipés, une occupation favorite. Ils ont cherché jusque dans la classe des insectes les animaux propres à combattre. Ils ont découvert une sorte de grillon ou sauterelle dont les individus s'attaquent avec tant de férocité, qu'une fois qu'ils se p2.125 sont saisis, ils ne se séparent pas avant d'avoir emporté chacun un membre de leur adversaire. On nourrit ces petits animaux dans des cages de bambou, et l'usage de les mettre aux prises est si commun, que pendant les mois d'été il est rare de trouver un enfant qui n'ait pas sa petite cage à sauterelles.

J'ai eu occasion d'observer que les dispositions naturelles des Chinois sembleraient avoir éprouvé un changement presque total par l'influence des lois et des maximes du gouvernement ; influence qui dans ce pays plus que partout ailleurs a donné une direction aux mœurs, aux sentiments et à la morale du peuple ; car ici un ancien proverbe porte avec lui la force d'une loi.

La nature les avait faits doux, paisibles et timides ; les coutumes et les lois les ont rendus insouciants, insensibles et même cruels, comme nous n'avons eu que trop d'occasions d'en être convaincus. Et comme les exemples particuliers, dont j'ai quelquefois tiré des inductions s'accordaient avec tout le reste de leurs actions et de leur conduite, je n'ai point hésité à les regarder comme des traits généraux de leur caractère moral.

Mais en même temps, je n'oublie pas qu'il faut juger avec modération certaines idées, certaines coutumes, entièrement différentes des nôtres, et qu'on ne doit pas apprécier d'après les mêmes règles que si cela avait lieu dans notre pays. Les fêtes publiques de Sparte dans

lesquelles les filles dansaient nues, en présence des jeunes gens, n'avaient point sur la jeunesse de Lacédémone le même effet que l'on pourrait supposer qu'elles auraient en Europe. La délicatesse des femmes de l'Indostan n'est point offensée à la vue du *lingam*. Les Chinois méritent notre indulgence par la considération des circonstances où ils se trouvent ; et je laisse au lecteur le soin de juger dans sa conscience quelles en doivent être les bornes.

La fustigation avec le bambou a été regardée par les missionnaires comme une douce correction dont les hommes usent envers les inférieurs, de la même manière qu'un père châtierait son fils, mais non comme une peine à laquelle soit attachée l'infamie. Avec quelque légèreté qu'il leur plaise de considérer une punition humiliante, à laquelle tous les Chinois sont sujets, depuis le premier ministre jusqu'au paysan, elle n'est que trop souvent l'effet de la colère ou du caprice d'un homme en place et fréquemment elle est accompagnée de circonstances qui la rendent souverainement odieuse et injuste. Nous avons eu plusieurs preuves de la justesse de cette assertion, lorsque nous retournâmes sur le Pei-ho : les eaux étaient beaucoup plus basses que lors de notre premier voyage ; une des barques s'engrava pendant la nuit : le froid était piquant ; les pauvres mariniers restèrent jusqu'après le soleil levé, au milieu de la rivière, travaillant à remettre le bâtiment à flot. Le reste de la flottille avait continué de marcher et la patience de l'officier commandant étant enfin lassée, il fit fustiger par ses soldats le capitaine et tout l'équipage. On leur infligea ce châtiment sans aucune pitié, et ce fut la seule récompense qu'obtinrent ces malheureux pour la location de leur yacht et pour deux jours de travail.

Toutes les fois que le vent était contraire, ou que l'on avait à lutter contre le courant, on employait les hommes pour hâler les bateaux p2.130 à la cordelle : les pauvres gens étaient toujours contraints à cette pénible corvée, ils ne recevaient que six sous anglais (60 centimes) par jour ; sans qu'on les indemnisât de leur temps et de leurs peines pour rejoindre le lieu d'où ils étaient partis ; aussi connaissant bien les peines qu'on aurait pour les remplacer, et convaincus qu'on les

retiendrait jusqu'à ce qu'on en eût trouvé d'autres, ils désertaient pendant la nuit, sans attendre leur salaire.

Pour les remplacer, les officiers envoyaient leurs soldats dans les villages voisins, où ils enlevaient, par surprise et par force, tous ceux qu'ils trouvaient dans leur lit. Il ne se passait guère de nuits où quelques-uns de ces malheureux ne fussent fouettés, soit qu'ils cherchassent à s'évader, soit qu'ils représentassent leurs infirmités ou leur âge ; il était affreux de voir la condition de ces créatures. Quelques-uns étaient à demi-nus, et paraissaient languir faute de nourriture. Cependant la tâche qu'on exigeait l'eux n'était rien moins que légère ; quelquefois ils étaient obligés de marcher dans l'eau ou dans la vase jusqu'à la ceinture ; quelquefois ils traversaient des criques à la nage, et exposaient ensuite leurs corps tout nus aux rayons dévorants du soleil. Toujours ils étaient dirigés par un soldat ou par le licteur de quelque officier subalterne ; il tenait dans sa main un gros fouet, dont il les frappait avec aussi peu de ménagement que si c'eût été des chevaux.

L'ambassade hollandaise se rendit par terre à la capitale, au milieu de l'hiver, lorsque les rivières et les canaux étaient pris par les glaces. Le thermomètre descendait souvent de 8 à 16 degrés au-dessous du terme de la congélation ; toute la surface du pays était couverte de neige et de glace. Cependant ils se virent souvent contraints de marcher toute la nuit ; et les paysans qu'on enlevait de force pour transporter les présents et les bagages et qui portaient des fardeaux très lourds, étaient obligés de les garder aussi longtemps que leurs forces le permettaient. M. Van-Braam assure que dans le cours de deux nuits, il n'y eut pas moins de huit de ces malheureux qui expirèrent sous leur charge, victimes du froid, de la faim, de la fatigue et des mauvais traitements de leurs conducteurs.

Quelques personnes de l'ambassade anglaise lorsqu'elle fut partie de Pékin, se plaisaient à marcher pendant une partie du jour, et à rejoindre les yachts vers l'heure du dîner.

Un jour, un officier supérieur s'avisa de troubler leur promenade, et d'envoyer après eux neuf à dix de ses soldats qui les contraignirent brutalement à retourner à bord des yachts. Nos deux conducteurs Van et Chou arrivèrent sur ces entrefaites et s'étant informés de ce qui se passait, ils infligèrent à chacun des soldats une sévère fustigation. Un d'eux plus insolent que les autres eut les oreilles percées avec un fil de fer, on lui attacha les mains de chaque côté [1] et il resta ainsi pendant plusieurs jours.

p2.135 Le vice-roi de Canton voyageait alors avec l'ambassade ; et comme il était d'un rang supérieur à l'officier délinquant, il le fit comparaître, lui adressa une sévère réprimande et le condamna à la douce correction de quarante coups de bambou. Nos deux amis Chinois pressèrent vivement les Anglais insultés, d'assister au châtiment de l'officier, et ce ne fut pas sans peine qu'on leur fit entendre qu'un tel spectacle n'avait rien d'agréable pour eux.

Il arriva aussi pendant le voyage de l'ambassade hollandaise, qu'un officier subalterne fut fouetté et dégradé pour n'avoir point procuré le n ombre de coulis ou de porte-faix nécessaires pour le transport des bagages et des palanquins.

La tyrannie que les hommes en place exercent sur la multitude, et les uns sur les autres, cadre parfaitement avec l'esprit de subordination dont les lois font un système ; mais puisque l'autorité est un dangereux dépôt dans les mains des juges, et que les plus prudents sont quelquefois tentés d'en abuser, quels effets doit-on en attendre de la part d'un Chinois illettré, ou d'un grossier Tartare, qui n'a d'autre talent, d'autre mérite, que le pouvoir attribué à sa place ?

Il se présenta toutefois, dans le cours de notre voyage, des incidents de nature à faire croire que la même insensibilité, la même

[1] Il y a dans le texte anglais *hands bound to them* ; c'est-à-dire *les mains attachées aux oreilles*. M. C*** a traduit ainsi : « on lui attacha les mains ensemble » ; ce qui n'exprime à beaucoup près la même idée. Ce supplice a quelque chose d'analogue à celui du *tchen* ou de la *cangue*, dont la planche 14 de l'atlas donne la description. Mais il est plus cruel et plus raffiné. (*Note du traducteur.*)

dureté de cœur existent entre les personnes d'une classe égale. Je vais citer un trait de barbarie extraordinaire.

Un pauvre ouvrier de Macao, employé dans les bâtiments de la factorerie anglaise, se laissa tomber du haut d'un mur et se fendit le crâne. Ses compagnons l'emportèrent presque inanimé, et le conduisirent hors des murs de la ville. Un des médecins de l'ambassade les ayant rencontrés, demanda ce qu'ils voulaient faire de ce malheureux : ils répondirent froidement qu'ils allaient l'enterrer. Le médecin montra son étonnement que l'on songeât à ensevelir un homme avant qu'il eût rendu le dernier soupir. Ils répondirent que, selon toute apparence, le blessé n'en reviendrait pas ; que si on le ramenait chez lui, il occasionnerait à ses amis beaucoup d'embarras et de peines pendant tout le temps qu'il serait hors d'état de travailler. Cependant le docteur Scott eut assez d'humanité pour se charger du malade. Ses soins le rendirent à sa famille et à ses *amis*, qui savaient si bien apprécier sa vie.

M. Scott connaissait néanmoins le danger auquel il s'exposait en faisant cette bonne œuvre. En vertu d'une loi du pays, qui doit nous paraître fort étrange, si quelqu'un prend chez lui une personne blessée, afin de chercher à la guérir, et qu'elle vienne à mourir entre ses mains, le bienfaiteur est dans le cas d'encourir la peine de mort, à moins qu'il ne prouve, par des témoins irréprochables, la manière dont la plaie a été faite, ou que le malade y a survécu quarante jours. La conséquence d'une pareille loi est que si un homme vient à recevoir une blessure mortelle dans quelque rixe, on le laisse mourir dans la rue, de crainte que celui qui le retirerait chez lui ne devînt responsable de sa mort.

Dernièrement on a éprouvé à Canton les tristes effets d'une pareille loi. Un incendie ayant éclaté dans les faubourgs, trois Chinois qui aidaient à éteindre le feu furent grièvement estropiés par la chute d'une muraille : le chirurgien de la factorerie anglaise courut leur prodiguer ses soins avec cet empressement qui caractérise les personnes de son état ; il fit conduire $_{p2.140}$ les blessés dans la factorerie, et se disposa à amputer les membres fracturés, comme le seul moyen de sauver leurs

jours ; mais un des marchands du Hong [1] se hâta de l'en dissuader. Il le conjura de ne faire aucune opération sur ces malheureux, et de les faire au contraire sortir le plus promptement possible de la factorerie ; ajoutant que, quelque bonnes que fussent ses intentions, si un des malades venait à périr, on lui ferait un procès criminel, et que la peine la plus douce qu'on lui infligerait, serait le bannissement à perpétuité dans les déserts de la Tartarie. En conséquence, on renvoya les pauvres blessés, et il est probable qu'ils furent abandonnés à leur sort.

Cette même loi servira à expliquer la conduite des Chinois dans l'occasion que voici.

Comme nous naviguions sur le grand canal, nous fûmes témoins d'une scène que nos compatriotes regardèrent comme un exemple épouvantable d'insensibilité. Parmi les spectateurs qui s'étaient réunis sur les bords du canal, quelques-uns s'étaient placés sur la poupe relevée d'une vieille jonque. Par malheur la charpente s'étant écrasée sous leur poids, tous ceux qui s'y trouvaient tombèrent dans le canal au moment même ou les yachts de l'ambassade passaient auprès. Quoiqu'il y eût dans cet endroit une foule de bateaux, aucun d'eux n'alla au secours des personnes qui étaient tombées. Les mariniers chinois semblaient n'y pas prendre garde ; les cris des enfants qui s'étaient accrochés aux débris de la jonque, ne les émouvaient pas davantage. On vit un de ces hommes prendre beaucoup de peine pour atteindre, avec son croc, le chapeau d'un des noyés. Ce fut en vain que nous voulûmes engager les mariniers de nos yachts à envoyer un bateau à leur secours : il est vrai que nous marchions de manière à faire sept milles à l'heure, et ce fut le prétexte qu'ils donnèrent pour ne pas s'arrêter. Je ne doute point que plusieurs de ces malheureux n'aient péri.

Si les Chinois sont aussi insensibles pour les maux de leurs compatriotes, on ne doit attendre d'eux que peu de compassion pour les étrangers. Je vois dans le journal manuscrit tenu par une personne

[1] Société de négociants dont il sera parlé plus loin.

de l'ambassade hollandaise, que, dans leur voyage vers la capitale, l'auteur de ce récit eut envie d'essayer ses patins sur une pièce d'eau gelée, à côté de la route. Les officiers qui conduisaient l'ambassade l'y engagèrent fortement. À peine se fut-il avancé à quelque distance du bord, la glace s'enfonça, et il tomba dans l'eau jusqu'au cou. Les Chinois au lieu de le secourir, en l'absence de ses compatriotes, qui étaient éloignés, se mirent à rire aux éclats de son accident et le laissèrent se retirer de là comme il put.

Si l'on voulait encore d'autre preuves pour établir l'insensibilité et la dureté des cœurs des Chinois, l'horrible pratique de l'infanticide tolérée par l'usage et encouragée par le gouvernement, ne laisserait aucun doute sur cette matière... Oui, je dis qu'elle est encouragée, parce que lorsque le législateur ne prévient pas les crimes, on peut dire qu'il les protège.

Il n'y a point, quoi qu'en ait dit un célèbre écrivain moderne, il n'y a point de loi qui autorise un père à exposer toutes ses filles, et le troisième de ses enfants mâles. Je crois que les lois de la Chine ne supposent point la possibilité d'un p2.145 crime aussi contraire à la nature et ne l'ont pas prévu. Il est vrai aussi qu'elles ont mis un enfant à l'entière disposition de son père, dans cette idée sans doute, que si l'amour paternel ne l'empêchait pas de lui faire du mal, tout autre moyen serait infructueux. Ainsi quoique les infanticides soient si communs en Chine, on trouve prudent de les souffrir comme un mal inévitable, que l'affection de la nature doit corriger beaucoup mieux que des lois pénales. D'un autre coté, si ce fléau était publiquement toléré, il entretiendrait le grand principe de la piété filiale, sur lequel sont fondées et l'autorité paternelle, et la forme patriarcale de leur gouvernement.

On considère tacitement comme une partie des devoirs de la police de Pékin, d'employer un certain nombre de voituriers qui font leur ronde tous les matins, et ramassent tous les nouveau-nés que dans le cours de la nuit on a abandonnés dans les rues. On ne fait aucune recherche sur les parents qui les ont exposés. Les corps sont

transportés dans une espèce de voirie hors des murs de la ville, où l'on assure que ceux qui sont morts, et ceux qui vivent encore, sont jetés indistinctement.

Les missionnaires catholiques établis à Pékin, se rendent tour à tour à cet horrible séjour de destruction, afin de choisir parmi ces infortunés, pour me servir des expressions d'un de ces religieux, ceux qui annoncent la meilleure constitution, pour en faire des prosélytes ; et administrer le baptême à ceux qui respirent encore, *pour leur sauver l'âme.*

Les mahométans qui étaient autrefois employés en Chine pour la rédaction du calendrier national, et qui, par ce moyen, jouissaient de quelque influence à la cour, faisaient beaucoup mieux. Ces sectateurs fanatiques d'une religion dont le caractère le moins distinctif est l'humanité, s'occupaient cependant à sauver les jours d'autant de ces innocentes créatures qu'il leur était possible. C'était sans contredit un acte d'humanité, quoiqu'ils agissent également dans la vue de propager leurs dogmes. J'ai appris d'un des missionnaires chrétiens, avec qui j'eus de fréquentes conversations pendant les cinq semaines que je demeurai à Yuen-Min-Yuen, et qui était de service à son tour pour *sauver les âmes* de ces malheureux, qu'il se passe dans ces occasions des scènes à faire frémir d'horreur. Lorsque je dirai que les chiens et les pourceaux se promènent librement dans les rues de la capitale, le lecteur se fera une idée de ce qui doit arriver à ces êtres ainsi abandonnés, avant le passage de la voiture qui doit les transporter à la voirie.

Le nombre des enfants massacrés, ou ensevelis vivants dans le cours de l'année, est différemment évalué par les auteurs. Quelques-uns le portent à dix mille, d'autres à trente mille pour tout l'empire. La vérité comme cela arrive presque toujours se trouve probablement entre les deux extrêmes. Les missionnaires, qui seuls ont le moyen de fixer le nombre de ceux qu'on immole dans la capitale, ne sont point d'accord dans leurs résultats. En prenant la moyenne proportionnelle entre les rapports de ceux avec qui je me suis entretenu là-dessus, il y a, l'un portant l'autre, dans Pékin, vingt-quatre enfants transportés

chaque jour dans cet affreux repaire, où, s'il leur reste encore quelque souffle d'existence, ils ne tardent pas à trouver la mort.

Ce calcul donne neuf mille âmes par an pour la capitale seule, où p2.150 l'on suppose qu'il y en a autant d'exposés, que dans tout le reste de l'empire.

On dit que les Chinois qui demeurent sur l'eau et que leur pauvreté, la superstition ou une coupable insouciance portent à se défaire de ceux à qui ils ont donné le jour, les jettent quelquefois dans un canal ou dans une rivière, avec une calebasse autour du cou de manière à tenir leur tête au-dessus de l'eau, et à les faire surnager jusqu'à ce que quelque personne charitable les en ait tirés. Cet expédient très hasardeux dans un pays où l'humanité paraît agir avec si peu d'efficacité, ne peut être considéré que comme un surcroît de barbarie. J'ai vu le cadavre d'un enfant auquel n'était attachée aucune calebasse, flotter sur la rivière de Canton, au milieu des bateaux, sans que les Chinois y fissent plus d'attention que si c'eut été le cadavre d'un chien, encore y auraient-ils pris plus d'intérêt, car la chair du chien est une nourriture très commune parmi eux ; et ceux des Chinois qui vivent sur l'eau, toujours misérables, toujours affamés, sont charmés de pêcher dans l'eau quelque charogne, qu'ils mangent même dans l'état de putréfaction.

Cependant, quelque peu délicats qu'ils se montrent sur le choix des aliments, je ne suis point assez crédule pour trouver exacte l'assertion d'un auteur suédois, [1] lequel avance que pour la guérison de certaines maladies, ils mangent alternativement pendant un jour de la chair d'enfant et jeûnent le jour suivant. M. Torreen dit être sûr de ce fait.

Un tableau aussi hideux de sa nature, que celui de l'exposition des enfants, ne peut être surpassé parce que les nations sauvages nous offrent de plus horrible.

Solon, le plus célèbre législateur d'Athènes, ne fit aucune loi contre le parricide, parce qu'il le considérait comme un crime contre nature, trop odieux pour qu'on le connût jamais, et que la seule supposition

[1] M. Torreen.

d'un pareil forfait aurait fait injure à son pays. De même les Chinois n'ont point de loi positive contre l'infanticide [1]. Les lois des Spartiates, cette nation dure et belliqueuse, permettaient l'infanticide ; mais les parents du moins n'étaient ni les juges de sa nécessité ni ses exécuteurs. Les enfants faibles et valétudinaires, que les magistrats jugeaient incapables d'être utiles à eux-mêmes ou au public, n'étaient jetés dans les αποδηκη où l'on enterrait les enfants de leur âge, avant qu'ils fussent tout à fait morts. Il est probable qu'on leur ôtait la vie de la manière la plus douce possible.

L'exposition des enfants était néanmoins, il faut en convenir, très commune chez les anciens. La vertu rigide des Romains n'interdisait point cette coutume, non plus que d'autres, qui n'étaient pas moins opposées à la nature et aux bonnes mœurs, et que dans les sociétés modernes on considérerait comme les crimes les plus atroces contre la morale. Lorsqu'un père, chez les Romains, avait intention de conserver les jours de son fils, il le levait de terre et le prenait dans ses bras ; p2.155 s'il négligeait cette cérémonie, son silence était un ordre d'exposer sur le grand chemin la malheureuse créature. Nous voyons une allusion à cet usage dans l'Andrienne de Térence, où les mœurs romaines sont décrites, quoique la scène ne se passe pas à Rome :

> *Quidquid peperisset decreverunt tollere.*
>
> Que ce soit un garçon ou une fille, ils ont résolu de l'élever de terre, de sauver ses jours.

L'infanticide se commet secrètement dans l'Europe moderne ; mais c'est par des principes tout différents. Dans de pareilles circonstances, la honte, la crainte d'être en butte à la malignité et aux mépris du monde, conduisent le bras de la mère infortunée, avant que les sentiments de la nature aient pu se développer en elle. Oui, j'aime à le croire, aucune de celles qui auraient éprouvé un instant les douceurs et

[1] Cette raison ne me paraît pas concluante. On pourrait dire que les lois de France et peut-être celles d'Angleterre n'ont pas prévu le crime de l'*infanticide* ; car les nôtres, du moins, ne contiennent aucune disposition pénale à cet égard. Mais les lois de tous les pays proscrivent l'homicide, et surtout l'assassinat commis de sang-froid sur des êtres sans défense. (*Note du traducteur.*)

les plaisirs de la maternité, ne consentiraient à détruire leur fruit, par quelque motif que ce fût. La crainte de la honte, du mépris, de l'indigence, seraient sans pouvoir sur elles. Et je puis le dire avec assurance, il n'est point de paysan anglais, si pauvre qu'il soit, qui ne partage avec joie les fruits de son modique salaire entre une douzaine d'enfants, plutôt que d'en sacrifier lâchement un seul à son avantage et à celui du reste de sa famille ; dussent nos lois garder sur un tel attentat le même silence que celles de la Chine.

Quelques-uns des missionnaires chrétiens, dans les ouvrages qu'ils ont publiés sur ce pays, ont cherché à pallier le crime affreux d'exposer les enfants, en l'attribuant aux sages-femmes qui connaissent disent-ils, l'indigence des parents, étranglent le nouveau-né à l'insu de sa mère et lui disent qu'il était mort avant de naître ; d'autres l'ont attribué à un dogme de la métempsycose ou de la transmigration des âmes en d'autres corps. Les père et mère, dit-on, voyant leurs enfants condamnés à la misère et à la pauvreté, aiment mieux faire en sorte que leur âme cherche un plus heureux asile.

Mais aucune superstition imaginable ne saurait suggérer à des païens un raisonnement semblable, dans ce moment critique et plein d'anxiété, où les sentiments combinés de l'espérance et de la crainte d'une joie exquise et d'une douleur aiguë, agitent tour à tour le sein d'une mère. D'ailleurs les Chinois s'embarrassent fort peu d'idées superstitieuses, à moins qu'ils ne soient exposés à quelque danger personnel. Il n'est pas plus probable qu'une sage-femme prenne sur elle l'odieux de faire périr volontairement et en secret un être innocent et faible dans la seule vue de ménager la sensibilité de la mère, sensibilité que, dans cette cette supposition même, elle ne saurait partager. Et si elle y était provoquée par le père, dont la tendresse pour ses enfants peut se développer moins rapidement que chez la mère, il faudrait en conclure qu'il y aurait chez les Chinois beaucoup de parents barbares et criminels, et en outre des assassins à gages. La vertu de ce peuple gagnerait peu à une telle supposition.

Il est infiniment plus vraisemblable que l'extrême pauvreté, l'indigence réduite au désespoir, les famines fréquentes, les scènes multipliées de calamités qu'elles présentent, agissant sur des esprits en qui les affections de la nature ont peu d'énergie, ont fait naître ce crime épouvantable que la coutume a encouragé et que le p2.160 droit écrit ne réprime pas. La preuve qu'il en est ainsi, et que l'on songe peu à l'avenir, c'est que presque tous les enfants qu'on expose sont du sexe féminin, ceux qui sont le moins en état de gagner leur vie et d'être utiles à leurs parents. L'usage en est plus commun dans les villes populeuses, où non seulement la classe des pauvres est considérable, mais où l'on voit tant d'exemples continuels d'inhumanité, de châtiments cruels, d'actes de barbarie et de violence, que le cœur s'endurcit et se familiarisé à des choses qui d'abord l'auraient révolté ; enfin, il devient peu à peu coupable des forfaits les plus énormes.

Je suis cependant forcé de dire que l'infanticide est très commun dans les provinces chinoises les plus éloignées de la capitale. Un respectable missionnaire français qui est à présent à Londres et qui a passé plusieurs années dans la province de Fo-Kien m'a raconté qu'un jour il s'était présenté chez un de ses néophytes, précisément à l'instant où sa femme venait d'accoucher. L'enfant dévoué à la mort fut remis au père, afin qu'il le plongeât dans une jarre d'eau qui était déjà toute prête. Le missionnaire représenta à cet homme combien une pareille action était atroce et impardonnable aux yeux de Dieu et de la nature. Le père répondit qu'ayant déjà plus d'enfants qu'il n'en pouvait nourrir ce serait un plus grand crime de conserver la vie d'un être condamné au besoin et à la misère, que de l'en priver sans douleur.

Le missionnaire voyant qu'aucun raisonnement ne pouvait détourner cet homme de son dessein, observa que comme chrétien, il ne devait pas refuser. que l'on sauvât l'âme de son enfant par le baptême. Pendant la cérémonie, tandis que le Chinois tenait son enfant dans ses bras, il fixa les yeux sur son visage et le missionnaire crut remarquer que les sentiments de la nature commençaient à agir en lui. Aussi, prolongea-t-il

la cérémonie, pour donner à cette étincelle de tendresse paternelle, le temps d'embraser son cœur. Lorsque le baptême fut terminé :

— Maintenant, dit le missionnaire, j'ai fait mon devoir en sauvant l'âme de cet enfant.

— Et moi, s'écria le père, je ferai le mien en sauvant sa vie.

Aussitôt il emporta son enfant, et alla le déposer dans les bras de sa mère.

Combien doit avoir peu de force et de réalité l'affection si vantée des Chinois pour les auteurs de leurs jours, lorsqu'ils ne se font aucun scrupule de devenir les meurtriers de leurs enfants ! En effet, suivant les lois immuables de la nature, la tendresse est toujours plus forte pour les enfants, que pour ceux que les lois de la Chine ordonnent par préférence de protéger et de nourrir, lorsqu'ils sont devenus hors d'état de pourvoir à leur existence. La vérité de cette réflexion qui, je le crois, sera contestée par bien peu de personnes, est une preuve certaine que la piété filiale, chez les Chinois, doit être considérée plutôt comme l'effet d'un ancien précepte qui a acquis l'autorité d'une loi positive, que comme celui d'un sentiment.

Il est juste de faire mention d'une chose qui n'excuse point le crime d'infanticide, mais qui prouve au moins qu'il n'est pas aussi commun ; chose que je crois n'avoir été remarquée par aucun auteur, et que je ne rapporte que sur des autorités bien certaines. Comme il est nécessaire que les cadavres des personnes de tout âge soient $_{p2.165}$ transportés dans un cimetière à une grande distance de la ville, et que les usages du pays rendent les funérailles très dispendieuses, les habitants de Pékin, ceux même qui jouissent de quelque aisance, n'hésitent point à exposer, dans des corbeilles, les corps de leurs enfants mort-nés ou de ceux qui ont péri dans le premier mois, sachant qu'ils seront relevés par la police.

Cela posé, on concevra facilement que, dans une ville peuplée, dit-on, de trois millions d'âmes, sur les neuf mille enfants qu'on trouve annuellement dans les rues et qu'on porte à la voirie, il doit y en avoir un grand nombre de la classe de ceux dont je viens parler, et dont la mort a été naturelle. Suivant les règles de l'arithmétique politique, et

en supposant que la moitié des enfants exposés à Pékin soient morts naturellement, on doit réduire à environ quatre mille, le nombre des infanticides.

Les dépenses qu'occasionnent les obsèques des Chinois sont plus extravagantes qu'un Européen ne saurait se l'imaginer. Un Russe, marchand du Hong à Canton, conserva près d'un an sa mère morte avant de l'enterrer, parce qu'il n'avait pas de moyens pour lui faire faire des funérailles convenables à son état et à la fortune dont il paraissait possesseur.

Je sais aussi qu'il y a en Chine des hôpitaux pour les enfants trouvés, mais ils offrent peu de ressources ; ils ne sont établis et entretenus que par la bienfaisance de quelques particuliers. Leur durée est aussi précaire que l'opulence de leurs charitables fondateurs.

Ces traits défavorables dans le caractère d'un peuple dont les dispositions naturelles ne paraissent ni féroces, ni moroses, qui sont au contraire, douces, officieuses et gaies, ne peuvent être attribués qu'aux habitudes de l'éducation et à la main fatale du pouvoir qui pèse continuellement sur lui. Je trouve la preuve de cette assertion dans la conduite générale et dans le caractère de ces multitudes de Chinois qui, à diverses époques, ont fait des émigrations aux îles Philippines, à Batavia, à Poulo-Pinang et dans d'autres parties des colonies européennes de l'Inde. Dans ces contrées, les Chinois ne se distinguent pas moins par leur honnêteté que par leur douceur et leur amour du travail. Dans la colonie hollandaise de Batavia, ils sont maçons, charpentiers, tailleurs, cordonniers, marchands en détail, courtiers, etc. L'indolence et le luxe ont fait tant de progrès parmi les colons européens que sans les Chinois, les Hollandais seraient exactement exposés à mourir de faim. Cependant, en 1741, l'infâme gouvernement de Batavia fit massacrer de sang-froid plusieurs milliers de ces hommes paisibles, qui ne firent pas même de résistance. Ni les femmes ni les enfants n'échappèrent à la fureur de ces tigres altérés de sang [1].

[1] Voyez le Voyage de lord Macartney, tome 2.

Il paraît aussi que dans ces mêmes pays, ils ne montrent pas moins d'esprit d'invention, qu'ils ne se font remarquer chez eux par les talents qu'ils ont pour imiter.

L'homme est de sa nature un animal qui cherche à accumuler. Les efforts qu'il fait pour accroître ses propriétés, sont en rapport avec la sécurité et la stabilité que les lois lui assurent dans leur possession. En Chine, les lois concernant les propriétés sont insuffisantes pour donner cette sécurité. C'est p2.170 pourquoi l'on exerce rarement ses talents pour l'invention, au-delà du besoin qu'on a pour satisfaire aux premiers besoins de la vie. Là, un homme tremble de passer pour riche. Il sait que les avides officiers du gouvernement ne manqueraient point de raisons légales pour lui extorquer ses richesses.

La conduite extérieure des Chinois est d'une décence extraordinaire ; toutes leurs manières sont douces et engageantes ; mais ces manières, même parmi les personnes de quelque rang que ce soit, sont considérées comme un objet digne de l'attention du législateur. De là résulte qu'ils sont cérémonieux sans sincérité, attentifs à observer les formes de la politesse, sans cette aisance ou cette élégance qui annonce une bonne éducation. Un inférieur fait une légère feinte de se mettre aux genoux de son supérieur, et celui-ci affecte également un léger mouvement pour le relever. Toute salutation a ses règles fixées par le tribunal des Cérémonies ; la moindre négligence de la part d'un plébéien envers son supérieur est susceptible d'un châtiment corporel, et pour les hommes en place, de la dégradation, ou de la suspension de leur emploi.

En rendant ainsi les cérémonies extérieures et les manières du peuple partie intégrante de la législature, la société en retire divers avantages. Entre égaux et dans la dernière classe du peuple, les injures sont fort rares, et moins souvent encore ils en viennent aux coups. Si par hasard une querelle s'échauffe jusqu'à cette extrémité, le mal le plus grand que se font les adversaires c'est de s'arracher ce long brin de cheveux qu'ils laissent croître sur leur tête, ou de se déchirer les habits. Il ne faut pas autre chose pour faire tomber un Chinois en

convulsion, que de tirer l'épée, ou de présenter un pistolet ; leurs militaires eux-mêmes montrent peu de bravoure.

Il est certain que les Chinois sont le plus timide de tous les peuples ; ils paraissent n'avoir ni courage personnel, ni présence d'esprit dans les dangers ; l'influence de la morale sur leur constitution physique a sans doute produit cet effet.

Cependant il n'y a peut-être point de contrée où le suicide soit plus commun qu'en Chine, parmi les femmes aussi bien que parmi les hommes. On n'y attache aucun déshonneur, il n'inspire aucune aversion. Le gouvernement, il est vrai, semblerait encourager cette frénésie par l'usage ordinaire d'adoucir la sentence de mort en permettant au criminel d'être lui-même son exécuteur. Le dernier vice-roi de Canton mit, il y a deux ans, un terme à sa vie en avalant un flacon de pierre où il mettait son tabac ; ce flacon s'arrêta dans l'œsophage, et le fit mourir dans une cruelle agonie.

il ne faut pas s'attendre à trouver des idées très relevées sur l'honneur, ni une grande dignité de sentiment, sous un gouvernement où tout homme est sujet à devenir esclave ; où chacun peut recevoir des coups de bambou, au moindre caprice du dernier officier civil ; où il est forcé de baiser le fouet qui l'a frappé ; ce qui revient au même que s'il remerciait, à genoux, le tyran d'avoir pris la peine de le corriger.

Dans les pays ou les maximes du gouvernement commandent de croire, et où l'opinion publique admet que des punitions corporelles sont une faveur pour celui à qui on les fait subir, un tel principe d'humiliation est propre à effacer et $_{p2.175}$ anéantir tout sentiment de dignité de l'espèce humaine.

Un esclave en effet, n'a point d'honneur à perdre. La seule condition de dépendre des caprices d'un autre, sans avoir le droit d'en appeler, est une telle dégradation, que ceux qui y sont malheureusement réduits, ne sont plus susceptibles d'éprouver le sentiment de la honte et de l'ignominie. Les inconvénients d'une semblable situation sont incalculables ; on en voit, dans toutes les occasions, les effets sur ce

peuple qu'on a mal à propos, je crois, célébré pour la politesse de ses manières et la sagesse de son gouvernement. Un marchand chinois trompe toutes les fois qu'il en trouve le moyen, parce que les préjugés du pays le font croire incapable d'agir avec honnêteté. Un paysan chinois volera tout ce qu'il pourra prendre sans être découvert, parce qu'il n'a pas d'autre punition à craindre que le bambou, dont il est menacé à tout moment. De même les princes, les premiers ministres accablent les sujets de vexations et d'extorsions, quand ils peuvent le faire impunément. Les seules bornes que connaisse la rapacité des hommes puissants, c'est la peur d'être découverts. La perte de l'honneur, la crainte de la honte et le sentiment de la justice paraissent également étrangers à la majorité des personnes en place.

Il serait inutile d'ajouter beaucoup d'exemples à ceux déjà connus, des friponneries raffinées que commettent les Chinois dans leur commerce avec les Européens, ou des tours qu'ils se jouent en traitant les uns avec les autres. Ces escroqueries sont bien connues des autres nations, et devenues vulgaires en Chine.

Chez eux, un marchand est considéré comme faisant partie du rebut de la nation, comme un homme qui trompe dès qu'il le peut, dont le métier est de créer des besoins artificiels afin d'y subvenir.

Il faut néanmoins excepter de ce caractère général, que l'opinion publique a très probablement rendu ce qu'il est, ceux des marchands qui, agissant constamment sous l'autorité immédiate du gouvernement, se sont toujours fait remarquer par leur délicatesse et leur exactitude dans leur trafic avec les Européens de Canton. Ces hommes qu'on distingue par le titre de *hongs*, pour les distinguer des marchands ordinaires, qu'on appelle *mai-mai-gin*, c'est-à-dire homme qui vend et qui achète, peuvent, sans injustice, être mis au pair avec les négociants les plus respectables de l'Angleterre.

Mais comme les trafiquants, en général, sont avilis par les maximes du gouvernement, et par conséquent dans l'opinion publique, il n'y a rien d'étonnant qu'ils aient si peu d'égards pour les marchands étrangers qui commercent dans leurs ports, surtout à raison de ce qu'ils

ont été plus d'une fois pris pour dupes en dépit de toute leur finesse et de leurs précautions. Maintenant on n'y débite presque plus de ces montres brillantes, mais d'un travail imparfait, qui ne se fabriquaient que pour être envoyées en Chine, et dont il se faisait jadis tant de demandes.

Un employé de l'honorable compagnie des Indes Orientales se mit un jour dans la tête que les pendules de bois à coucou chantant pourraient être d'un débit avantageux en Chine. Il en fit faire, en conséquence, un nombreux assortiment, dont le profit surpassa de beaucoup ses espérances. Mais p2.180 comme ces machines de bois n'avaient été construites que pour être vendues, et non pour durer longtemps, les coucous devinrent muets avant que le vendeur arrivât avec une seconde pacotille.

Non seulement il ne put vendre une seule de ces nouvelles pendules, mais les premiers acheteurs le menacèrent de le contraindre à reprendre les autres. Ils en seraient sans doute venus à bout, s'il n'avait pas eu une inspiration heureuse, qui non seulement apaisa ses anciennes pratiques, mais lui procura la vente du reste. Il les convainquit, par des autorités irrécusables, que le coucou était un oiseau très bizarre, qui ne chantait que dans certaines saisons de l'année, et il assura que lorsque le temps convenable serait arrivé, tous les coucous qu'ils avaient achetés feraient entendre de nouveau leur *chant mélodieux*.

Après cela, je crois que l'on peut permettre aux Chinois de tromper quelquefois les Européens en leur vendant un jambon de bois pour un véritable. Mais comme on pourrait attendre quelque chose de plus honorable d'un prince du sang, d'un petit-fils de l'empereur, je rapporterai un fait qui s'est passé durant mon séjour à Yuen-Min-Yuen. Ce prince, âgé d'environ vingt-cinq ans, ne paraissant pas avoir d'occupations venait presque tous les jours dans la salle d'audience où l'on arrangeait les présents : plusieurs fois il avait désiré de regarder une montre marine en or, que je portais dans ma poche. Un matin il me fit demander, par un missionnaire, si j'étais dans l'intention de la

vendre et pour quel prix. Je répondis au missionnaire que cette montre étant un présent qu'un de mes amis m'avait donné comme marque de son souvenir, je ne voulais point m'en défaire, mais que je tâcherais de lui en procurer une également bonne, par nos ouvriers qui en avaient de pareilles à vendre.

Cependant je ne tardai pas à découvrir que son altesse impériale avait déjà vu ces ouvriers, mais n'avait pas été contente des prix. Le lendemain matin un second missionnaire vint chez moi m'apporter, de la part du prince, un présent qui consistait en une demi-livre environ de thé ordinaire, une bourse de soie et quelques bijoux faux, et me fit entendre qu'il espérait que je donnerais ma montre en retour.

Je priai le missionnaire de remporter sur-le-champ le présent du prince ; ce qu'il ne fit qu'avec une extrême répugnance, craignant d'encourir sa disgrâce.

Ce pauvre ecclésiastique avait sur lui une montre d'or que le prince demanda à voir : le même jour il reçut la visite d'un des domestiques de son altesse qui lui dit que son maître voulait bien lui faire l'honneur d'accepter sa montre. Le missionnaire fut obligé, non seulement d'en faire présent, mais encore d'aller remercier, à genoux, le prince de cette marque extraordinaire de distinction. Il me dit en outre que le même prince avait au moins une douzaine de montres qu'il s'était procurées de cette manière honorable.

Parmi les présents qu'apporta le dernier ambassadeur hollandais, il y avait deux chefs-d'œuvre d'horlogerie qui avaient autrefois fait partie du fameux muséum de Coxe. Dans le trajet de Canton à Pékin, ces morceaux avaient souffert quelque dommage. Un des missionnaires apprit aux Hollandais, lorsqu'ils furent sur le point de partir de la capitale, que tandis qu'on réparait ces objets, le premier $_{p2.185}$ ministre Ho-tchang-tong en avait substitué deux autres très inférieurs, pour que la liste fut complète. Il se réserva ainsi pour lui-même les deux grandes pendules ; et peut-être un jour se sera-t-il fait un mérite de les offrir à l'empereur, en son propre nom.

Ces exemples ne montrent que trop clairement un grand défaut dans le caractère moral si vanté des Chinois. Mais la faute, je l'ai déjà observé, paraît devoir en être plutôt attribuée au système du gouvernement, qu'aux dispositions naturelles du peuple. La nouvelle dynastie étrangère, en montant sur le trône, a adopté le langage, les lois et les coutumes de la nation conquise, et conservé toutes les formes et tous les abus de l'ancien gouvernement.

Le caractère des gouvernants peut différer un peu, mais celui des gouvernés n'a pas éprouvé d'altération sensible.

Les Tartares ont pris les habits, les manières et les habitudes des Chinois. Comme ils descendent d'ailleurs de la même souche, et ont avec eux une ressemblance frappante. il est difficile de les distinguer les uns des autres.

S'il y a quelque différence physique, elle n'est guère que dans la stature, et peut être attribuée à des causes locales. Les Chinois sont plus grands, plus minces et plus délicats que les Tartares : ceux-ci, en général sont courts, épais et robustes. L'œil petit et se terminant du côté du nez en une courbe elliptique, est commun aux deux nations, ainsi que les os saillants des joues, et le menton pointu. Cette conformation, jointe à la méthode de raser les cheveux donne à la tête la forme d'un cône : cela est assez remarquable dans quelques individus ; mais cela n'est ni assez général, ni assez singulier pour faire considérer ce peuple comme une race de *monstres*, et mériter la définition de Linné : *Homo monstruosus, macrocephalus, capite conico, Chinensis.*

La tête de notre estimable conducteur Van-ta-gin, qui était un vrai Chinois, n'avait d'autre différence avec celle d'un Européen, que la position des yeux. Le portrait de ce mandarin, dessiné par M. Hickey est d'une ressemblance si frappante, et Van-ta-gin s'est comporté avec tant de bienveillance envers les personnes de l'ambassade, que je me suis fait un devoir de le placer à la tête de l'atlas de cet ouvrage.

La couleur naturelle des Chinois et des Tartares paraît être une nuance entre le blond et le brun foncé. Leur teinte est plus obscure ou

plus claire suivant qu'ils ont été plus ou moins exposés à l'influence du climat. Les femmes de la dernière classe qui travaillent dans les champs ou demeurent dans des bateaux sont laides et aussi noires que des Hottentotes. Mais il en est de même parmi les pauvres de toutes les nations. Des travaux pénibles, peu de nourriture, des grossesses prématurées et trop fécondes, flétrissent chez elles la fleur délicate de la beauté avant qu'elle soit éclose. La vivacité et l'expression de la physionomie ainsi que la blancheur du teint qui distinguent les personnes des premières classes d'avec le vulgaire, sont les effets de l'aisance et de l'éducation. Nous avons vu en Chine, quoiqu'en petit nombre, des femmes qui pourraient passer pour des beautés, même en Europe ; la plupart ont la physionomie des Malaises, l'œil petit et brun foncé, un nez court et arrondi, généralement un peu plat, les lèvres beaucoup plus épaisses que $_{p2.190}$ celles des Européens : et les cheveux noirs sont universels parmi ce peuple.

Les Tartares-Mantcheoux paraîtraient provenir d'un mélange de races. Nous avons vu parmi eux des individus de l'un et l'autre sexe qui avaient le teint d'une blancheur éblouissante. Quelques-uns avaient des yeux bleus-clairs, le nez aquilin, les cheveux noirs, de longues barbes touffues, et ressemblaient plutôt à des Grecs qu'à des Tartares. Il n'est pas invraisemblable que les Grecs de la Sogdiane, dont les descendants se sont mêlés avec les Tartares occidentaux, lesquels ont eux-mêmes des relations avec les Mantcheoux, ne leur aient communiqué ce genre de traits. Tchien-Long, dont le nez était un peu aquilin et les couleurs assez vives se vantait de descendre de Gengis-Kan. Ce sont néanmoins des exceptions à un caractère de physionomie évidemment le même que celui des Chinois.

Mais quoique leur aspect extérieur et leurs manières soient les mêmes, il ne faut pas les fréquenter longtemps pour s'apercevoir combien ils diffèrent dans leurs dispositions. Ceux qui préfèrent une franchise un peu brusque, approchant de la rudesse, à une complaisance étudiée qui dégénère en servitude ; ceux qui aiment mieux être volés ouvertement que trompés avec politesse, donneront la

préférence au caractère des Tartares. Cependant les Tartares de distinction une fois parvenus aux premières places, ont bientôt perdu leur dureté, leurs procédés et leurs manières.

L'aisance, la politesse et le ton de dignité du vieux vice-roi de Pé-tché-lie, qui était Mantcheou d'origine, ne pourraient être surpassés par le courtisan le plus consommé de l'Europe moderne. L'attention qu'il apportait à tout ce qui concernait l'ambassade, la manière gracieuse dont il nous accueillit à Tien-sing, l'honnêteté et la bienveillance avec lesquelles il donnait des ordres aux officiers subalternes et à ses domestiques, en faisaient un homme très aimable. Il était âgé de soixante-huit ans, d'une taille médiocre ; ses petits yeux étaient perçants et pleins de feu ; sa figure respirait la douceur ; une longue barbe argentée descendait sur sa poitrine ; toute sa physionomie était calme, vénérable et remplie de noblesse.

Les manières de Sun-ta-gin, parent de l'empereur et l'un des six ministres d'État, n'avaient pas moins d'aisance, de dignité et d'amabilité. Chung-ta-gin, nouveau vice-roi de Canton, était un homme tout uni, sans prétention et d'un excellent naturel. Le premier ministre Ho-Chong-tong, le petit légat tartare, et l'ancien vice-roi de Canton, étaient, de tous les personnages éminents avec qui nous eûmes occasion de nous entretenir, ceux qui nous montrèrent de la mauvaise humeur, un ton arrogant et un défaut de complaisance.

Tous les autres, Tartares ou Chinois, lorsque nous les voyions en particulier, étaient faciles, affables, familiers, de très bonne humeur, communicatifs et parlant beaucoup. Ce n'était qu'en public et en présence les uns des autres, qu'ils prenaient leur ton grave et cérémonieux, et observaient les minutieuses formalités de l'étiquette.

Au surplus, le caractère général de la nation est un singulier mélange d'orgueil, de bassesse, de gravité affectée et de frivolité réelle, d'une politesse raffinée et d'une indélicatesse grossière. Avec l'apparence d'une grande simplicité et d'une sorte de bonhomie, ils ont des $_{p2.195}$ ruses et des finesses contre lesquelles il est difficile à un Européen de se tenir en garde. La manière dont ils s'y prirent pour

instruire l'ambassadeur du cérémonial de la cour, n'est pas une légère preuve de leur adresse à traiter ces sortes de matières.

Quelques-uns d'entre eux observèrent, comme par hasard, combien étaient curieux les différents genres d'habillements en usage chez les différents peuples. Ils en vinrent naturellement à faire une comparaison entre leur costume et le nôtre et se mirent à critiquer notre manière de nous vêtir. Après un grand nombre de périphrases et d'observations préliminaires, ils donnèrent la préférence à leurs habits, disant qu'ils convenaient davantage parce qu'ils étaient amples, libres, sans ligatures, tandis que les nôtres étaient gênants et fatigants pour toute autre posture que celle de se tenir debout. Ils ajoutèrent que de tels vêtements seraient incommodes pour les génuflexions et prosternements nécessaires dont l'usage imposait à toutes personnes quelconques, l'obligation en présence de l'empereur.

Comme on feignit de ne point remarquer des ouvertures faites d'une manière aussi insidieuse, ils se mirent à comparer leurs espèces de jupons avec nos culottes, et la facilité qu'ils avaient à plier le genou avec la contrainte où nous mettaient nos jarretières et nos boucles. Cela les conduisit naturellement à leur sujet, et ils finirent par nous recommander, dans les termes d'une vive amitié, de substituer à nos culottes des vêtements plus convenables, parce que, disaient-ils, elles nous gêneraient beaucoup quand nous paraîtrions à la cour.

Le Tartare légat ne prouva pas moins son talent dans ces négociations, où il se retranchait de concession en concession, comme s'il se fut agi d'un marché. Lorsqu'on eut fait des efforts inutiles pour déterminer l'ambassadeur à se soumettre, sans restriction, aux coutumes de la cour, le premier ministre envoya enfin prévenir son excellence que cette affaire importante était absolument arrangée et que l'on avait accepté la modification proposée par les Anglais. Mais en même temps il ajouta que comme il n'était pas d'usage en Chine de baiser la main du monarque, il avait à proposer quelque chose qui ne souffrirait point de difficulté, c'était que pour remplacer cette partie du cérémonial, l'ambassadeur mettrait deux genoux en terre au lieu d'un.

Les Chinois négocient en effet sur les objets les moins importants, avec autant de précaution et d'exactitude que s'il s'agissait de conclure un traité de paix ; ils y déploient même plus d'adresse qu'on n'en a mis dans certains traités de paix.

Un refus direct serait regardé comme un manque de savoir-vivre ; aussi paraissent-ils acquiescer d'abord à vos propositions : ils promettent sans balancer ; mais bientôt ils se rétractent en imaginant quelque prétexte ou objection spécieuse. La vérité n'enchaîne point leur conscience : ils ont si peu de scrupule à cet égard, qu'ils vous affirmeront une chose et la démentiront un instant après sans rougir suivant le besoin du moment.

La vanité d'une prétendue supériorité nationale, et une haute idée de leur importance personnelle ne les abandonnent jamais. Ils affectent de ne pas remarquer dans les autres, des avantages qu'ils ne peuvent manquer de sentir. Bien qu'ils soient réduits à la nécessité d'employer des étrangers pour composer leur calendrier et régler leurs pendules ; quoiqu'ils reçoivent p2.200 annuellement des échantillons de progrès que les sciences et les arts ont faits en Europe, néanmoins ils persistent à considérer toutes les nations du globe comme barbares en les comparant avec eux-mêmes. Un marchand chinois de Canton, que de fréquentes occasions de voir des vaisseaux anglais avaient convaincu de leur supériorité sur les jonques de son pays qui font le commerce de Batavia et autres ports éloignes, imagina de faire construire un navire sur le modèle de ceux des Anglais ; mais le *ho-pou*, ou receveur des douanes, en ayant été averti, non seulement le força d'abandonner son projet, mais le condamna à une grosse amende pour avoir osé adopter les usages d'une nation barbare. Tel est leur orgueil national, qu'aucun des objets importés dans le pays n'y conserve son nom [1]. Il n'est point de nation, de personne, d'objet, qui ne reçoive une dénomination

[1] Ne serait-ce point pour cette raison que les Chinois appellent la boussole, *aiguille indiquant le sud*, quoique l'inclinaison sensible du barreau aimanté vers le pôle opposé indique d'une manière assez précise que c'est au nord qu'il se dirige. (*Note du traducteur.*)

chinoise. Ainsi leur langue, quoique pauvre, est pure de tout mélange. Les expressions dont les diverses nations font usage pour se saluer, peuvent être considérées comme tirant leur origine d'un trait particulier du caractère national. Lao-ye, c'est-à-dire *vieux père*, est un titre de respect qu'on adresse aux premiers officiers de l'État, parce que les maximes du gouvernement ont inculqué la doctrine de l'obéissance, du respect et du dévouement pour la vieillesse. Le salut en usage parmi le peuple de quelques provinces du sud-est, est *ya-fan* « avez-vous mangé votre riz ? » Le plus grand bonheur dont puisse jouir la dernière classe des Chinois, est d'avoir du riz en abondance. Ainsi les Hollandais, qui passent pour de grands mangeurs, ont une manière de se souhaiter le bon jour, qui est générale dans toutes les classes : *smakelyk œten*, « puissiez-vous dîner de bon appétit ! » Une autre formule de salut parmi le peuple est : *hoo vaart uwe*, « comment naviguez-vous ». Elle a sans doute été introduite dans les premiers temps de la république, lorsque tous les Bataves étaient marins ou pêcheurs.

La première question que se font les habitants du Caire, est, *comment suez-vous*, parce que la sécheresse et la chaleur de la peau sont une indication d'une fièvre éphémère et mortelle. Je ne sais quel auteur a marqué en comparant la fierté espagnole avec la légèreté française, que le maintien orgueilleux et la flexible gravité de la première nation, sont exprimés dans cette formule de salut : *come esta*, « comment vous tenez-vous », et que le *comment vous portez-vous* des Français exprime la vivacité de leurs mouvements, et leur continuelle activité.

Les Chinois sont tellement cérémonieux entre eux, et si pointilleux sur tout ce qui a rapport à l'étiquette, que l'omission de la plus petite formalité prescrite par le tribunal des Cérémonies, est considérée comme un délit.

Les cartes de visite, qui ont été introduites en Europe comme un raffinement de bon ton, sont connues en Chine depuis quelques milliers d'années mais ici, le rang de celui qui fait la visite, et le rang

de la personne qui la reçoit, sont indiqués par les dimensions, la couleur et les ornements de son billet. Le vieux vice-roi de Pé-tché-lie p2.205 envoya à l'ambassadeur une grande pancarte en papier cramoisi, d'une étendue suffisante pour tapisser les murs d'une chambre de moyenne grandeur.

@

CHAPITRE VI

@

Mœurs et amusements de la cour. — Présentation de l'ambassadeur. — Spectacles, tours de force, feu d'artifice. — Réception faite à un ambassadeur hollandais. — Caractère et vie privée de l'empereur. — Eunuques, femmes et concubines.

L'esquisse que j'ai donnée de l'état social des Chinois de toutes les classes, présente une idée de l'esprit et du ton qui règnent à la cour.

> « C'est, ainsi que lord Macartney l'a très bien observé, un singulier mélange d'hospitalité, de pure ostentation et de défiances innées, d'une civilité cérémonieuse et d'une grossièreté véritable, de complaisance affectée et de perversité réelle. L'influence s'en fait sentir dans toutes les branches d'administration qui sont liées à la cour, quoique cela ne laisse pas d'être modifié par le caractère personnel de ceux qui occupent les emplois. Mais il ne faut pas chercher dans l'Orient cette politesse franche qui distingue les mœurs européennes, ne fut-ce qu'à raison du traitement qu'on y exerce envers les femmes.

J'ai lieu néanmoins de croire que des Chinois, entre lesquels règne une confiance réciproque, se livrent sans façon aux plaisirs de la société. Les deux respectables conducteurs de l'ambassade rencontrèrent à Canton une de leurs anciennes connaissances qui avait été gouverneur d'une ville dans la province de Fo-Kien. Cet homme leur donna le soir, sur un yacht magnifique, une fête à laquelle je fus invité. En entrant dans la salle, je vis les trois mandarins, ayant chacun à côté d'eux une jeune fille très richement habillée, dont les joues, les lèvres et le menton étaient vermillonnés ; le reste de la figure et le cou revêtus de blanc de céruse. Chacune de ces dames me présenta une coupe de vin chaud, à laquelle elle porta d'abord les lèvres, comme pour m engager à lui faire raison.

Pendant le souper qui, par le nombre et la variété des plats, surpassait tout ce que j'avais encore vu dans le pays, les jeunes filles jouèrent de la flûte et chantèrent différents airs ; mais leur musique n'avait rien de fort agréable. Nous passâmes ainsi une soirée fort gaie, sans réserve, sans contrainte ; mais quand je pris congé de mes hôtes, Van m'engagea de ne rien dire de ce que j'avais vu, craignant sans doute que ses collègues ne jugeassent qu'ils avaient manqué de prudence, en souffrant qu'un barbare fût témoin de leur relâchement des règles d'une austère morale. Il me parut que le yacht, et les dames elles-mêmes, avaient été loués pour cette occasion.

Le nombre incalculable des grands officiers de l'État et de leur suite, tous vêtus de riches étoffes de soie p2.210 brodées des couleurs les plus éclatantes, tissues d'or et d'argent ; l'ordre, le silence, la solennité qui règnent dans les fêtes de la cour, sont ce qu'il y a de plus frappant.

Cette pompe asiatique ne se déploie que dans certains jours de galas. Les principales solennités sont l'anniversaire de la naissance de l'empereur, le premier jour de l'an, la fête de l'agriculture, et la réception des ambassadeurs, que les Chinois trouvent presque toujours moyen de faire assister à l'une ou l'autre de ces fêtes. L'anniversaire de la naissance est considéré comme la plus brillante. Tous les princes tartares et tributaires, tous les principaux mandarins civils et militaires, sont tenus de se rendre à la cour.

Par des raisons d'État, que j'expliquerai plus bas, l'empereur se montre rarement à ses sujets chinois, excepté dans ces occasions ; encore ne paraît-il que dans l'enceinte de son palais, dont le bas peuple est exclus.

Conformément au système des lois somptuaires, l'empereur déploie peu de pompe ou de magnificence à l'extérieur. Les bâtiments du palais et leurs ameublements, si l'on en excepte les peintures, les dorures et les vernis dont les maisons mêmes des plébéiens sont chargées, manquent de tout ornement, coûteux ou superflu. Les personnes qui ajouteraient foi aux descriptions pompeuses que les missionnaires et quelques voyageurs ont données des palais de Pékin et de Yuen-Min-

Yuen, seraient bien trompées dans leur attente. Ces édifices, comme tous ceux du pays, sont construits en forme de tente, et ne sont magnifiques que par comparaison avec les autres, et surtout par leur nombre, car chacun d'eux suffirait pour faire une petite ville.

Leurs murailles sont plus hautes que celles des maisons ordinaires ; leurs colonnes de bois d'un plus grand diamètre. Les toits sont immenses, les peintures, les dorures sont prodiguées de toutes parts, mais aucun d'eux n'a plus d'un étage : ils sont environnés de tristes chaumières.

Un écrivain a observé que le roi d'Angleterre est plus mal logé dans son palais de Saint-James, qu'aucun souverain d'Europe. Si j'avais à comparer quelques-uns des palais impériaux de la Chine, à quelques-unes des résidences royales en Europe, ce serait sans contredit au palais de Saint-James, mais les appartements, les meubles et la distribution de ce dernier, tout mauvais qu'ils sont, se trouvent infiniment au-dessus de ce qu'on voit en Chine. Il est vrai que le carrelage en pierre des appartements est quelquefois revêtu d'un tapis de large drap anglais, et les murailles tendues de papier ; mais il n'y a point de vitres aux fenêtres, point de poêles ni de cheminées, de sofas, de bureaux, de flambeaux, de girandoles, de glaces ou de miroirs, de bibliothèque, d'estampes, ni de tableaux.

Les lits chinois sont sans-rideaux et sans draps ; il y a dans l'alcôve un banc de bois, ou une plate-forme en brique, sur lesquels on met des nattes ou des matelas. des oreillers fort durs ou des coussins, suivant la saison de l'année ; au lieu de portes, ils font usage de paravents de fibres de bambou. En un mot, les misérables logements des officiers de l'ancienne cour de Versailles étaient des palais de princes en comparaison de ceux que les premiers ministres de sa majesté chinoise occupent dans la capitale et à Yuen-Min-Yuen.

Lorsque les courtisans viennent p2.215 au palais les jours de cérémonie, chacun d'eux prend tout seul son repas dans une cellule solitaire, sur une petite table carrée, couverte de jattes de riz et de divers ragoûts. Point de nappes, de serviettes, de couteaux, de cuillers

ni de fourchettes : deux petits bâtons pointus, ou deux piquants de porc épics leur tiennent lieu de ces derniers instruments ; ils placent la jatte sous leur menton et avec ces bâtons ils font couler le riz dans leur bouche, et piquent les morceaux de viande pour les manger. Après avoir fini son repas dans la solitude, le Chinois se couche pour dormir. Sous un gouvernement aussi soupçonneux, si l'on savait que deux personnes se réunissent, on pourrait croire que c'est pour toute autre chose que pour manger ensemble. La jalousie et la défiance empêchent de prendre le repas en commun.

La facilité avec laquelle les derniers ambassadeurs hollandais se prêtèrent à toutes les cérémonies humiliantes qu'exigèrent les Chinois, et, de plus, leur résidence dans la capitale, leur donnèrent plus d'occasions qu'aux Anglais, de connaître les mœurs et les amusements de la cour. Je ferai donc usage pour cet objet, d'un journal manuscrit tenu par une personne de cette légation, et sur l'exactitude de laquelle on peut compter. Mais auparavant je vais extraire des mémoires de lord Macartney, ce qui concerne son introduction et les fêtes de la cour ; j'y ajouterai ce que j'ai été moi-même à portée d'observer à Yuen-Min-Yuen.

> « Le 14 septembre, dit lord Macartney, à quatre heures du matin, nous nous rendîmes à la cour, sous la conduite de Van-ta-gin et Chou-ta-gin. Nous descendîmes à la grille du parc, d'où nous allâmes au camp impérial : on nous plaça sous une tente préparée exprès à côté de celle de l'empereur.
>
> Une heure après notre arrivée, l'approche du monarque fut annoncée par les tambours et la musique : nous quittâmes aussitôt notre tente, et nous avançâmes jusqu'au tapis vert. L'empereur était assis sur un palanquin découvert porté par seize hommes ; accompagné d'une multitude d'officiers portant des drapeaux, des étendards et des parasols. Quand il passa, nous lui rendîmes hommage en mettant un genou en terre : les Chinois firent les prosternements accoutumés. Dès que sa majesté fut sur son trône, j'allai à l'entrée de sa

tente ; et tenant des deux mains une large boîte d'or, enrichie de diamants, dans laquelle était enfermée la lettre du roi, je m'avançai tout droit, et ayant monté les marches du trône, la remis dans les propres mains de l'empereur, qui, après l'avoir reçue, la passa au ministre, et celui-ci la mit sur un coussin.

L'empereur me remit, comme premier présent destiné à sa majesté, l'*eu-schy*, ou symbole de paix et de prospérité ; il exprima l'espoir que mon maître et lui vécussent toujours en bonne intelligence et dans l'amitié. L'*eu-schy* est une pierre blanchâtre, et semblable à l'agate, et encore plus à la serpentine, d'environ un pied et demi de longueur, et d'une sculpture fort curieuse et très estimée des Chinois. Quant à moi, il ne me parut pas d'une grande valeur.

L'empereur me fit présent d'un *eu-schy* de serpentine verdâtre, et portant les mêmes emblèmes. En même temps il reçut avec bonté mon présent, qui était de deux belles montres émaillées, enrichies de diamants. Après les avoir regardées, il les passa au ministre.

Sir Georges Staunton nommé p2.220 ministre plénipotentiaire pour me suppléer en cas d'absence ou de décès, et que je présentai en cette qualité, s'avança à son tour, et après avoir mis un genou en terre de la même manière que je l'avais fait, il présenta deux superbes fusils à vent et reçut en retour un *eu-schy* verdâtre à peu près semblable au mien. D'autres présents furent envoyés aux diverses personnes de ma suite.

Nous descendîmes alors des marches du trône, et nous assîmes sur des coussins à l'une des tables placées à la gauche de l'empereur. Les princes tartares et les mandarins de la cour, en costume de cérémonie, se placèrent aux autres tables chacun suivant son rang. Ces tables étant découvertes, offrirent à nos yeux un somptueux repas. L'empereur nous envoya plusieurs plats de sa table et quelques liqueurs que les Chinois appellent du vin. Cependant elles ne sont point

exprimées du raisin mais composées avec du riz, des herbes et du miel distillés ou simplement mis en fermentation.

Une demi-heure après, l'empereur invita Sir Georges Staunton et moi à venir auprès de lui. Il remit à chacun de nous, de ses propres mains, une coupe de vin chaud, que nous bûmes sur-le-champ en sa présence. Cette boisson nous fut d'autant plus agréable, que la matinée était froide et humide. Entre autres choses, l'empereur me demanda l'âge de mon souverain ; quand j'eus répondu, il souhaita que sa majesté britannique put vivre autant que lui. Il avait quatre-vingt-trois ans. Ses manières étaient nobles, mais affables et bienveillantes ; il nous reçut avec toutes les grâces possibles.

L'ordre et la régularité du service étaient vraiment admirables. Tout se passa avec le même silence, et autant de cérémonies que s'il se fût agi de célébrer quelques mystères divins.

À cette cérémonie assistaient trois ambassadeurs de Ra-Tzé ou Pégu, et six ambassadeurs mahométans des Kalmouks du sud-ouest ; mais leur cortège était peu brillant. Pendant la cérémonie qui dura cinq heures, on exécuta en face de la tente de l'empereur, mais à un éloignement considérable, toutes sortes de divertissements, tels que des luttes, des jeux de bateleurs, des danses sur la corde et des représentations dramatiques.

Le 17 septembre, jour de l'anniversaire, nous allâmes à la cour à trois heures du matin, conduits par Van-ta-gin, Chou-ta-gin et notre suite ordinaire. Nous nous reposâmes deux heures dans une grande salle à l'entrée de l'enceinte du palais, où l'on nous servit des fruits, du thé, du lait chaud, et autres rafraîchissements. Enfin, l'on nous annonça que la fête allait commencer. Nous descendîmes aussitôt dans le jardin, où nous trouvâmes tous les grands, tous les mandarins en robes de cérémonie, rangés devant le pavillon impérial.

L'empereur ne se montra point : il resta caché derrière un paravent, d'où je présume qu'il pouvait tout voir sans gêne et sans interruption. Tous les yeux étaient tournés vers le lieu où sa majesté était supposée assise sur son trône ; une musique lente et solennelle, des tambours couverts d'un drap, des cloches dont on avait rendu le bruit sourd, se faisaient entendre de loin. Tout à coup le bruit cessa et un silence profond régna de nouveau. La musique et les interruptions se succédèrent plusieurs fois. Pendant ce temps-là diverses personnes allaient de côté et d'autre sur l'avant-scène, p2.225 comme si elles étaient occupées à préparer quelque grand coup de théâtre. À la fin la troupe entière des musiciens déploya toute la puissance de l'harmonie ; les voix, les instruments se firent entendre dans tout leur éclat, et au même instant toute la cour se prosterna la face contre terre devant l'invisible Nabuchodonosor.

Les chants que nous entendîmes pouvaient être regardés comme une espèce d'ode composée pour le jour de naissance du monarque. Le refrain était :

« Inclinez vos têtes, vous tous habitants de la terre, inclinez vos têtes devant le grand *tchien-long*, le grand *tchien-long* !

et tous les habitants de la terre chinoise qui étaient présents, à l'exception des Anglais, inclinèrent leurs têtes et se prosternèrent chaque fois que le chœur répéta ces paroles.

« Telle est la manière de célébrer en Chine la naissance du souverain. Nous ne le vîmes point toute cette journée et je ne pense point qu'aucun de ses ministres ait approché de sa personne, car ils parurent se retirer tous, en même temps que nous.

Pendant notre excursion dans les jardins de Gé-hol, on nous servit dans un des pavillons, une jolie collation de pâtisseries, de viandes marinées, et autres plats aimés des Chinois ; de

fruits, de confitures, de lait et de glaces. Quand nous sortîmes de table, on porta en procession, devant nous, un certain nombre de boîtes jaunes, contenant des étoffes de soie et des porcelaines qu'on nous dit être les présents que l'empereur nous envoyait. Il fallut en conséquence les saluer quand ils passèrent.

On nous amusa aussi avec des marionnettes chinoises qui diffèrent peu de celles des Anglais. On y voyait une princesse infortunée renfermée dans un château, et un chevalier errant, qui, après avoir combattu des bêtes farouches et des dragons, lui rend la liberté et l'épouse : on y représentait des noces, des joutes et des tournois. Cette représentation fut suivie d'une comédie dans laquelle des personnages tels que Polichinelle, madame Gigogne, Paillasse et Scaramouche jouaient les principaux rôles. On nous dit que ces marionnettes dépendaient des appartements des femmes, mais qu'on avait cru devoir nous en faire l'honneur. Une des pièces fut jouée aux grands applaudissements de nos conducteurs, et je crois que c'était une des comédies en vogue à la cour.

Le matin du 18 septembre, nous retournâmes à la cour, d'après l'invitation même de l'empereur, pour voir la comédie chinoise et d'autres divertissements. Le spectacle commença à huit heures du matin, et dura jusqu'à midi. L'empereur était assis sur son trône en face du théâtre qui s'avançait beaucoup dans le parterre. Les loges de chaque coté n'avaient ni sièges, ni divisions. Les femmes étaient placées en-dessus, derrière les jalousies, afin qu'elles pussent jouir du spectacle sans être vues.

L'empereur nous fit approcher, sir Georges Staunton et moi, et nous dit de la manière la plus obligeante, qu'il ne fallait pas nous étonner de voir un homme de son âge au théâtre : qu'il y venait rarement, si ce n'est dans des circonstances particulières, telles que celles-ci ; la grande étendue de ses

États, et le nombre de ses sujets, ne lui permettant pas de consacrer beaucoup de temps à des plaisirs de ce genre.

Je tâchai, dans la tournure que je donnai à ma réponse, de lui p2.230 faire quelques ouvertures sur l'objet de mon ambassade ; mais il ne parut pas disposé à s'engager davantage dans la conversation. Il me remit une petite boîte d'ancienne porcelaine du Japon, au fond de laquelle étaient des morceaux d'agate et d'autres pierres extrêmement recherchées des Tartares et des Chinois. Il y avait en outre un petit livre écrit et peint de sa propre main, qu'il me pria de présenter au roi mon maître, comme un gage de son amitié, disant que cette vieille boîte était depuis huit cents ans dans sa famille.

Il me remit aussi pour moi un livre également peint et écrit de sa main, et diverses bourses pour mettre des noix d'arèque. Sir Georges Staunton reçut une boîte de la même espèce, et les autres personnes de l'ambassade ne furent pas oubliées dans les présents. On distribua aux princes tartares et aux premiers courtisans des étoffes de soie et des vases de porcelaine qu'ils reçurent avec toutes les démonstrations possibles d'humilité et de gratitude.

Les représentations dramatiques étaient différentes sortes de tragédies et de comédies, On joua chacune à son tour plusieurs pièces distinctes, qui ne paraissaient avoir aucun rapport les unes avec les autres.

Quelques-unes étaient historiques, d'autres de pure invention. Le dialogue consistait partie en récitatifs, partie en ariettes ou en discours sans accompagnement de musique instrumentale. On y voyait quantité de batailles, de meurtres, et les incidents les plus ordinaires de nos drames. On exécuta en dernier une grande pantomime, qui, par l'approbation qu'elle reçut des spectateurs, dut leur paraître sans doute un chef-d'œuvre d'invention et de génie. Il me parut, autant qu'il me fut possible de le comprendre qu'on y représentait le mariage de l'Océan et

de la Terre. Ce dernier personnage allégorique montrait ses richesses et ses productions diverses, des dragons, des éléphants, des tigres, des aigles, des autruches, des chênes, des pins et différents arbres. L'Océan n'était point inférieur : il étalait sur le théâtre les richesses de son empire, sous la forme de baleines, de dauphins, de marsouins, de léviathans et autres monstres marins, sans compter les vaisseaux, les rochers, les coquillages, les éponges et les coraux. Tous ces objets étaient représentés par des acteurs cachés sous des toiles, et qui jouaient leurs rôles d'une manière admirable. Ces deux troupes de productions terrestres et maritimes, après avoir, pendant un temps considérable, fait leur procession tout autour du théâtre, se réunirent enfin, et ne formant qu'un seul groupe, elles vinrent en face du théâtre, et après, quelques évolutions, elles s'ouvrirent à droite et à gauche, pour laisser passer la baleine, qui semblait leur général. Ce monstre marin s'étant placé justement en face de la loge de l'empereur, vomit de sa gueule dans le parterre plusieurs tonnes d'eau, qui disparurent bientôt par les trous du plancher. Ce coup de théâtre fut applaudi à tout rompre ; et deux mandarins, placés auprès de moi, me prièrent de le remarquer en s'écriant : *Hao ! koung-hao !* « charmant, délicieux ».

Nous nous retirâmes vers une heure après-midi. À quatre heures nous revînmes pour assister aux divertissements du soir. Ils eurent lieu dans une plaine en face de la grande tente. L'empereur arriva peu de temps après nous, monta sur son $_{p2.235}$ trône, et donna le signal de commencer. On fit alors des tours de passe-passe, des danses et des tours de force qui nous parurent assez gauchement exécutés, parce que les bateleurs étaient la plupart habillés à la chinoise, et portaient en conséquence des bottes épaisses et pesantes, avec des semelles d'un pouce d'épaisseur ; mais les lutteurs offrirent beaucoup d'agrément aux amateurs des jeux athlétiques.

Un enfant grimpa au haut d'un bambou de trente à quarante pieds de hauteur. Il y prit différentes attitudes en se balançant ; mais tout cela était bien au-dessous des tours de force de ce genre, que j'ai vu exécuter dans l'Inde.

Un homme se coucha sur le dos et éleva perpendiculairement ses jambes, de manière à former un angle droit avec le corps. On plaça sur ses pieds une jarre de terre vide, d'environ quatre pieds de hauteur, et de trois pieds de diamètre. Il la balança quelque temps et la fit tourner horizontalement jusqu'à ce qu'un des spectateurs eut mis un petit enfant dans cette même jarre. Celui-ci prit diverses attitudes à l'entrée du vase ; puis il en sortit, et s'assit sur les bords. Alors il se mit debout, se coucha sur le dos, puis sur le ventre et après une centaine de tours de ce genre, il s'élança à terre et l'autre homme se releva.

Il parut ensuite un homme qui attacha trois petits bâtons à chacune de ses bottes : il prit six plats de porcelaine d'environ dix-huit pouces de diamètre ; les fit tourner séparément à l'extrémité d'une petite baguette d'ivoire, puis les plaça, toujours tournants, à la pointe de chacun des six bâtons : ils continuèrent de s'y mouvoir. Cela fait, l'acteur prit deux petits bâtons de la main gauche ; il fit tourner deux autres plats, et en prit encore un sur le petit doigt de la main droite, en sorte qu'il tenait à la fois neuf plats qui paraissaient tourner d'un mouvement spontané. Au bout de quelques minutes, il les reprit un à un, et les posa à terre, sans aucun accident ni interruption.

Il y eut plusieurs autres choses de cette espèce ; mais je ne vis rien de comparable aux sauts périlleux, aux danses sur la corde ou le fil d'archal, ou à l'aide d'un balancier, qui s'exécutent à Sadles-'swells [1] . Je n'y vis pas non plus d'exercices d'équitation de la force de ceux qu'on voit aux amphithéâtres de Hughes et d'Astley, quoiqu'on m'ait

[1] Spectacle de Londres ou l'on exécute des mélodrames, des pantomimes et des tours de force, comme on faisait autrefois chez Nicolet. (*Note du traducteur.*)

toujours dit que les Tartares étaient singulièrement habiles dans l'art de dresser et de conduire un cheval.

Les fêtes furent terminées par les feux d'artifices, qui sous certains rapports, surpassaient tout ce que j'avais vu en ce genre. J'avoue que pour la magnificence et leur imposante variété, ils étaient au-dessous des feux chinois que j'avais vus à Batavia ; mais ils leur étaient supérieurs par la nouveauté, l'élégance et l'invention. Une des pièces qui excita le plus mon admiration, ce fut une caisse verte, de cinq pieds en tous sens [1], qui fut élevée de terre, par une poulie, à la hauteur p2.240 de 50 à 60 pieds. Le fond en était disposé de manière à s'abaisser tout à coup et à laisser échapper vingt à trente cordons garnis de petites lanternes qui se déployèrent l'une après l'autre, et montrèrent une réunion d'au moins cinq cents de ces luminaires, brillant chacun d'une flamme dont la couleur était fort agréable. Le développement et la chute de ces lanternes, qui me parurent composées de gaze et de papier, furent plusieurs fois répétés ; à chaque fois il y eut changement de couleurs et de figures.

De chaque côté de la grande boîte, il y en avait de plus petites, qui s'ouvrirent comme elle, et laissèrent voir un immense réseau de feu, dont les divisions étaient de toutes sortes de formes. Il y avait des cercles, des carrés, des hexagones, des octogones et des losanges, qui brillaient comme le cuivre du plus beau poli, et étincelaient, à la moindre impulsion du vent, de toutes les couleurs prismatiques. La diversité de couleurs que les Chinois savent donner à leurs feux d'artifices est le principal mérite de leur pyrotechnie. Le bouquet fut l'image d'un volcan : il y eut une

[1] Il y a dans l'original anglais, *five feet square* ; mais il me semble que c'est une très grande faute de traduire ces mots comme l'a fait M. C***, par *cinq pieds carrés*. Cette expression, en notre langue, signifie une surface carrée d'un peu moins de *vingt-sept pouces* de diamètre et ne donne absolument aucune idée d'un corps solide ou d'une capacité telle que la caisse dont il s'agit, et qui était un cube haut de cinq pieds (Note du trad.)

explosion générale de soleils et d'étoiles, de fusées, de serpenteaux, de pétards, de grenades et de bombes qui couvrirent les jardins, pendant plus d'une heure, d'une fumée insupportable.

Pendant ces divertissements l'empereur nous envoya divers rafraîchissements, dont il fallut prendre notre part pour nous conformer à l'étiquette de la cour, bien que nous eussions dîné peu de temps auparavant.

Quoique cela dut nous donner une idée assez médiocre du goût et de la délicatesse de la cour chinoise, dont il paraît que nous avons vu les amusements les plus raffinés, il faut cependant avouer qu'il y avait quelque chose de grand et d'imposant dans l'effet qui résultait de l'ensemble du spectacle. L'empereur était assis sur son trône ; tous les grands, tous les principaux officiers étaient auprès de lui en robes de cérémonie, les uns debout, d'autres assis, ou à genoux. Derrière eux se tenait une innombrable multitude de porte-étendards. Un profond silence régnait de toutes parts : on n'entendait pas un mot ; personne ne se permettait même de rire.

p3.001 Telles furent la réception de l'ambassadeur anglais à la cour de Gé-hol dans la Tartarie chinoise, et les fêtes auxquelles il assista. Je vais maintenant donner une idée de la manière dont fut accueillie la légation batave et des fêtes qui eurent lieu pour la célébration du nouvel an.

Le rédacteur du journal manuscrit dit qu'en approchant de la capitale, les Hollandais ne furent pas peu étonnés de voir, que plus ils avançaient, plus la condition du peuple et l'aspect du pays étaient misérables. Les huttes bâties en terre ou en briques, d'une cuisson imparfaite, tombaient en poussière, les temples étaient en ruines ; les idoles de terre cuite étaient brisées, et leurs fragments épars ; à peine voyait-on çà et là quelques habitants. Le lendemain, ils entrèrent dans Pékin, mais on les conduisit vers un des faubourgs, où on les logea

dans une espèce d'étable. De là ils eurent ordre de se rendre au palais dans leurs habits de voyage tout usés, parce que leurs bagages n'étaient pas arrivés encore. On les traîna dans des espèces de tombereaux en aussi mauvais état que leurs vêtements. Assis au fond de ces charrettes sans sièges, ils furent obligés d'y rester une grande heure après leur entrée dans le palais, en attendant que l'on eut balayé une salle vide, pour les recevoir. Ils attendirent quelque temps, et l'on apporta des planches, sur lesquelles on rangea des viandes et des ragoûts pour leur repas. Après dîner on les renvoya ; et c'est ainsi que se termina leur premier jour de visite.

Le lendemain à cinq heures du matin, on les rappela à la cour, et on les confina, comme la veille, dans une petite chambre dépourvue de meubles. Le temps était excessivement froid, et le thermomètre était descendu plusieurs degrés au-dessous de glace : les ambassadeurs [1] obtinrent qu'on leur allumât un peu de feu ; et on leur fit entendre que c'était une faveur signalée qu'on leur accordait ; qu'il était d'usage, chez les Chinois, que les ambassadeurs attendissent en plein air l'arrivée de l'empereur.

À la fin parut le monarque porté par huit hommes dans un palanquin jaune. Quand il se fut approché du lieu ou se trouvaient les Hollandais le maître des cérémonies les avertit de se mettre à genoux. C'est dans cette attitude p3.005 que le premier ambassadeur fut obligé de tenir des deux mains, élevée au-dessus de sa tête, la boîte d'or où était contenue la lettre adressée à l'empereur. Le second ministre s'avança à son tour, prit la lettre de ses deux mains et la présenta au monarque ; aussitôt, suivant leurs instructions, ils se prosternèrent neuf fois la tête contre terre, pour témoigner leur gratitude de la gracieuse réception que leur faisait sa majesté chinoise.

La cérémonie étant finie, on les pria de suivre le palanquin de l'empereur, qui fut conduit dans les jardins, sur les bords d'un bassin ou d'un étang glacé. De là l'empereur fut conduit sur un traîneau vers

[1] On a va plus haut qu'ils étaient deux, MM. Titsing et Van-Braam.

une tente qu'on avait dressée sur la glace : l'ambassadeur et sa suite furent menés dans un réduit excessivement sale et qui ne valait guère mieux qu'un toit à porcs. On les pria de s'asseoir sur une banquette construite de pierres unies avec du mortier. En effet, comme dans la chambre qu'ils avaient habitée le jour précédent, il n'y avait pas le moindre meuble. On leur dit qu'on allait leur apporter quelque chose à manger.

Ces messieurs se plaignirent vivement, et dirent que ce n'était pas ainsi qu'ils avaient coutume de s'asseoir pour dîner et qu'ils ne concevaient pas que de tels appartements convinssent le moins du monde au caractère honorable dont ils étaient revêtus. On les conduisit dans une autre chambre qui ne valait guère mieux que la première, mais où se trouvaient du moins de vieilles chaises et des tables. Les flambeaux étaient tout simplement de petits billots de bois ou les bougies étaient fixées sur deux clous. On leur servit quelques plats de viandes étuvées, puis on leur apporta comme une chose très délicate, deux jarrets de cerf qui n'étaient pas même sur un plat, et qu'on leur assura venir de la table même de l'empereur. Il fallut qu'ils fissent, en reconnaissance d'une aussi haute distinction, les génuflexions d'usage et neuf prosternements.

M. Van-Braam, dans le journal qu'un de ses amis (M. Moreau de St-Méry) a publié à Paris, fait un récit curieux de la manière dont lui et ses compagnons furent régalés des reliefs de la table de l'empereur. La viande consistait en un morceau de côtes sur lesquelles il n'y avait point un demi-pouce d'épaisseur d'une chair maigre ; en un petit os de l'épaule, où il n'y avait presque pas de chair, et en quatre ou cinq ossements fournis par le dos ou par les pattes d'un mouton et qui semblaient avoir été déjà rongés. Tout ce dégoûtant ensemble était sur un plat sale et paraissait plutôt destiné à faire le régal d'un chien que le repas d'un homme. En Hollande le dernier des mendiants recevrait dans un hôpital une pitance plus propre ; et cependant c'est une marque d'honneur de la part d'un empereur envers un ambassadeur ! Peut-être même était-ce le reste d'un prince, et dans ce cas selon l'opinion des

Chinois, c'était le dernier terme de la faveur, puisque nous pouvions achever l'os que Sa Majesté avait déjà commencé à nettoyer.

Les ambassadeurs hollandais, aussi dégoûtés de la médiocrité et de la saleté de leur réduit que de l'orgueil et du caractère hautain des Chinois, commencèrent à trouver leurs vieux habits de voyage assez bons pour la circonstance.

Lorsqu'ils eurent fini leur élégant repas, on commença les amusements sur la glace. L'empereur parut sur un traîneau que p3.010 soutenaient quatre figures de dragons. Cette machine était conduite par plusieurs grands mandarins, les uns attelés en avant, les autres poussant par derrière. Les quatre principaux ministres se firent aussi traîner par des mandarins inférieurs. D'autres officiers civils et militaires parurent aussi les uns sur des traîneaux ou courant avec des patins, les autres jouant au ballon sur la glace. Celui qui enleva le plus haut le ballon, reçut une récompense de l'empereur.

Le même ballon fut ensuite suspendu sous une espèce d'arc de triomphe, et plusieurs mandarins tirèrent sur ce but avec des flèches, en passant au-dessous sur leurs patins. Leurs patins étaient tronqués sous le talon, et se relevaient en angle droit à l'autre extrémité du pied ; soit par imperfection à raison de leur forme, soit par l'inexpérience des patineurs, ceux-ci ne pouvaient pas s'arrêter quand ils voulaient. Ils tombaient les uns sur les autres quand ils arrivaient au bord de la glace ou vers l'endroit où se trouvait l'empereur.

Les Hollandais furent conduits à travers plusieurs petites rues étroites, dont les maisons étaient misérables et faisaient un contraste surprenant avec les murs orgueilleux du palais. On les fit entrer dans une de ces maisons, et dans une petite chambre presque sans meubles, pour faire leurs compliments au grand colao Ho-tchoung-tong. Ils le trouvèrent assis, les jambes croisées sur un sofa de bambou ; ils furent obligés de se mettre à genou devant cet enfant de la fortune, dont j'aurai plus loin occasion de parler.

En sa qualité de premier ministre de la Chine, il éluda toutes les parties de la conversation qui avaient trait aux affaires ; il leur parla de la longueur du voyage, parut surpris qu'ils supportassent le froid avec de si minces habits, et tint des discours tout aussi insignifiants.

Après avoir visité le premier ministre, ils allèrent voir le second et retournèrent à leur triste logement de la ville, qu'ils ne trouvèrent plus si incommode après l'avoir comparé aux misérables appartements dans lesquels ils avaient vu les deux premiers ministres de cet empire si fameux, et les espèces de chenils renfermés au centre même de l'enceinte du palais impérial. L'impression que ces voyageurs reçurent des événements de cette journée, fut un étonnement sans égal ; ce qu'ils voyaient était absolument le contraire de ce qu'ils avaient dû s'attendre à rencontrer.

Le jour suivant, ils furent menés à la cour dans leurs petites charrettes, avant quatre heures du matin. Ils attendirent environ cinq heures dans des salles vides ; et reçurent enfin la visite de deux mandarins, qui les traitèrent avec hauteur et presque avec une sorte de dédain.

> « Ce fut pour nous, dit l'auteur du manuscrit, une nouvelle occasion de remarquer le singulier contraste de magnificence et de médiocrité dans les bâtiments, d'orgueil et de bassesse dans les personnes qui composent la maison de l'empereur. »

Ces entrevues terminées, on permit à ces messieurs de rester un ou deux jours chez eux : mais un mandarin leur ayant apporté, de la part de sa majesté, une grappe de raisin sec, il fallut par manière de remercîment faire les neuf prosternements accoutumés. Une autre fois, quelques pâtisseries envoyées de l'office de l'empereur exigèrent le même cérémonial. En un mot, qu'ils restassent chez eux, ou qu'ils allassent au palais, on les exerçait p3.015 constamment à cette humiliante formalité.

Le 26 janvier, les ambassadeurs furent informés qu'ils devaient assister à une procession solennelle. L'empereur allait au temple faire

ses offrandes au dieu du Ciel et de la terre. Ils attendirent sur un des cotés de la route, depuis trois heures du matin jusqu'à six, par un froid perçant. L'empereur arriva enfin ; ils se prosternèrent et retournèrent chez eux. Le lendemain matin, ils retournèrent au même endroit, et à la même heure, pour attendre le retour de sa majesté et recommencer leurs hommages.

Le 29, il y eut une cérémonie semblable. On apporta des présents pour l'ambassadeur et sa suite, ainsi que pour le *roi de Hollande* ; ils consistaient en petites bourses, en soieries fort minces et en canevas grossiers. Pour témoigner à l'empereur leur reconnaissance de ses nouvelles bontés, ils se prosternèrent neuf fois la face contre terre.

Le 30, on leur annonça que l'empereur devait se rendre à son palais de Yuen-Min-Yuen, et qu'ils devaient l'y accompagner. Le lendemain, on leur fit voir les jardins de ce palais, et ils en trouvèrent l'aspect fort agréable, quoique l'on fût au cœur de l'hiver.

Ils virent dans un des pavillons, les présents qui avaient été apportés l'année d'auparavant par le comte Macartney : on les conservait sans beaucoup de soins, avec d'autres objets destinés, sans doute, comme eux, à ne plus voir le jour. Les élégants carrosses du sellier Hatchette, construits avec tant de soin et de goût, et qui avaient été admirés dans Londres même, étaient négligemment jetés derrière un de ces chariots lourds et grossiers, auquel les Chinois osaient donner la préférence. Capricieux comme des enfants, les jouets dont ils se sont un instant amusés, sont bientôt mis de côté et remplacés par d'autres. Il serait cependant assez croyable, d'après le caractère de ce peuple, qu'ils ne traitaient avec autant de dédain ces magnifiques chefs-d'œuvre, que pour montrer aux Européens combien peu les Chinois estiment les objets de pure ostentation, lorsqu'ils peuvent se procurer le même service par des procédés plus simples et moins dispendieux.

La légation batave eut à Yuen-Min-Yuen un échantillon des fêtes de la cour et des plaisirs que goûtent les régulateurs de ce puissant empire. Les spectacles qu'ils chérissent sont ces tours de force où le corps humain est défiguré par des postures bizarres, où des hommes

dansent sur la corde ; et des pantomimes, dont les principaux acteurs, couverts de peaux et marchant à quatre pattes, représentent des bêtes farouches que chassent de petits garçons travestis en mandarins. Cette chasse bizarre, la musique et les danses de corde mirent le monarque de si bonne humeur, qu'il récompensa très libéralement les comédiens. L impératrice et les femmes qui étaient dans le haut de la salle, cachées derrière des jalousies, s'amusaient sans doute beaucoup, à en juger par les murmures d'approbation qui venaient de leur côté. La fête se termina au milieu du jour, par des feux d'artifice.

Une éclipse de lune qui arriva le 4 février 1795, permit aux ambassadeurs de se reposer chez eux, quoiqu'ils eussent été obligés de faire de grand matin leur visite au palais. L'empereur et ses courtisans passèrent toute la journée en prières et conjurèrent les dieux de ne point souffrir que la lune fût dévorée par l'énorme dragon qui étendait sur elle sa gueule béante.

p3.020 Le lendemain, ces alarmes étant dissipées, on donna une fête brillante, ou les ambassadeurs furent invités. Après des tours de passe-passe et de véritables jeux d'enfants, on représenta devant toute la cour une pantomime qui figurait le combat entre la lune et le terrible dragon. Pendant la pièce, deux ou trois cent prêtres portant des lanternes au bout de longs bâtons, firent des évolutions diverses, tantôt en marchant sur le théâtre et en sautant par-dessus des chaises et des tables, à l'extrême satisfaction de sa majesté et de ses courtisans.

Le 15 février, les Hollandais partirent de Pékin, après une résidence de vingt-six jours, pendant lesquels ils n'eurent pas un seul de repos. On les contraignait, à des heures indues, en plein hiver, lorsque le thermomètre marquait rarement moins de dix à douze degrés au-dessous de glace, à faire antichambre chez l'empereur et les ministres, toutes les fois qu'on jugeait à propos de les appeler. Ils furent plus de trente fois assujettis à la fatigante cérémonie du prosternement ; encore n'eurent-ils pas la satisfaction, pour prix d'une si aveugle condescendance, d'obtenir le moindre avantage, si ce n'est le compliment que daigna leur faire sa majesté : *qu'ils faisaient leurs*

prosternements d'une manière admirable. Ils partirent enfin de Pékin sans qu'on leur eût permis de traiter aucune affaire, sans qu'on les eût une seule fois interrogés sur l'objet de leur mission, que les Chinois étaient portés à ne considérer que comme une simple félicitation adressée à leur grand empereur.

Le manuscrit que j'ai cité décrit dans tous leurs détails les pantomimes, les prestiges des charlatans et des soi-disant sorciers, et les exploits des faiseurs de tours ; mais comme ils diffèrent peu de ce qu'a rapporté lord Macartney, je n'en parlerai point. J'en ai assez dit pour montrer le goût et l'état de l'art dramatique en Chine.

J'ai lieu cependant de croire que le théâtre chinois a dégénéré depuis la conquête des Tartares. Les exercices du corps conviennent mieux au caractère rude et grossier de ces hommes, que les airs ou le dialogue d'un drame régulier, qui conviennent mieux au génie du Chinois efféminé et cérémonieux. Ce qui me fait faire cette remarque, c'est que les mandarins chinois ont assez communément chez eux des théâtres particuliers dans lesquels, au lieu de farces et de tours, on joue des drames réguliers. Dans les grandes villes que nous traversâmes, ainsi qu'à Canton, nous vîmes plusieurs spectacles de ce genre ; et comme l'a dit notre poète immortel :

> « Le premier but de la comédie et celui qu'elle se propose encore, a été et est de présenter la nature comme dans un miroir,

Il ne sera pas déplacé d'en dire ici quelques mots ;

Les sujets des pièces qu'on joue en Chine sont pour la plupart historiques, et remontent à des époques très anciennes. C'est pour cela que l'on y observe l'ancien costume. Il y en a d'autres qui ont rapport à la conquête du pays par les Tartares ; mais aucune n'est fondée sur des événements véritables postérieurs à cette époque. Les critiques préfèrent les anciens drames.

Ils ont aussi des comédies dans lesquelles il y a toujours un bouffon, dont les grimaces et les *lazzi*, semblables à ceux des bouffons de nos

théâtres, excitent les applaudissements les plus vifs. Le dialogue de tous leurs drames sérieux ou comiques est une sorte de récitatif uniforme, qui monte quelquefois de quelques tons pour exprimer la p3.025 colère ou les passions vives. L'orateur est quelquefois interrompu par une musique bruyante, qu'exécutent presque toujours des instruments à vent : les pauses sont constamment marquées par un grand bruit d'orchestre, auquel se joignent le son retentissant du gong et celui de la cymbale. Une chanson succède à ce fracas.

Je ne suis pas certain qu'un admirateur enthousiaste de l'opéra italien n'éprouvât pas quelque jalousie à la représentation d'un drame chinois ; car il paraît qu'on y emploie à peu près le même genre de burlesque. Le théâtre chinois ne manque pas non plus de ces chanteurs à voix flûtée, dont l'ingénieux Martin Sherlock nous raconte qu'une dame française expliquait à sa jeune fille un peu curieuse quelle espèce d'hommes c'étaient, en lui disant qu'il y avait autant de différence entre eux et les hommes ordinaires, qu'entre un bœuf et un taureau. Ces êtres dégradés sont d'une nécessité indispensable sur les théâtres chinois, puisque les mœurs du pays ne permettent point aux femmes de se montrer en public.

L'unité d'action est si bien conservée, qu'il n'y a point de changements de décorations : cependant on suppose quelquefois un changement de lieu. Pour aider l'imagination à cet égard, on a un expédient fort singulier : si, dans une pièce, un général doit partir pour une expédition lointaine, il monte à cheval sur un bâton, fait deux ou trois tours sur le théâtre, en faisant claquer un petit fouet et en chantant une chanson. Lorsqu'il est censé avoir achevé son voyage, il s'arrête tout à coup, et recommence son récitatif. Les Chinois suppléent encore au défaut de décoration, par un procédé qui est précisément tout le contraire de la prosopopée, par laquelle les grammairiens personnifient les objets ; car ils mettent les personnes à la place des choses. Si par exemple, il s'agit de prendre une ville d'assaut, une troupe de soldats, se réunissant sur une éminence, le long du théâtre, figurent la muraille que l'on doit escalader.

Jamais l'auditoire n'est laissé dans l'incertitude du caractère du personnage qu'il voit paraître : de même que dans les anciennes pièces grecques et dans nos anciennes comédies, qui en ont été imitées, les acteurs s'annoncent aux spectateurs pour ce qu'ils sont dès leur entrée en scène.

Quant à la durée de l'action, un seul drame retrace quelquefois les événements de tout un siècle, ou même l'histoire d'une dynastie, qui comprend le double de cet espace de temps. C'est ce qui entre autres absurdités, a donné occasion à Voltaire de comparer ce qu'il supposait être une traduction littérale de *l'Orphelin de la maison de Tchao*, à ces monstrueuses farces de Shakespear, qu'on a appelées tragédies.

Mais ces farces, que Voltaire n'avait pas le bonheur de comprendre, seront toujours lues, par ceux qui les entendent, avec délices et une vive émotion, tandis que son *Orphelin de la Chine* sera oublié même par ses compatriotes qui l'admirent [1].

p3.030 Dans cette misérable composition du père Prémare, car on ne peut guère l'appeler une traduction, il n'y a ni style, ni sentiments, ni caractère ; c'est un amas confus d'événements impossibles, ou au moins invraisemblables, bon tout au plus pour amuser des enfants, et qui ne saurait faire naître d'autre passion qu'un profond mépris pour ceux qui oseraient admirer un ouvrage semblable. Le dénouement de la pièce s'opère par le moyen d'un chien : il est vrai que la chose est en écrit, et non pas en action ; le goût des Chinois n'étant pas, dans, cette occasion, assez peu délicat pour admettre sur la scène un animal à quatre pattes.

Ce drame, et quatre-vingt-dix-neuf autres réunis dans le même ouvrage, sont considérés comme un monument classique du théâtre chinois. Mais ici comme chez nous, on se plaint de ce que les progrès du mauvais goût ont rendu les productions modernes bien inférieures à celles d'une date plus ancienne. Il est certain que l'on souffre sur le

[1] On admire et on admirera toujours la versification de cette tragédie et de presque toutes celles de Voltaire ; mais les bons critiques s'accordent à en trouver le plan défectueux. L'amour de Gengis-Kan a été également blâmé. L'auteur avait fait d'abord sa pièce en quatre actes, et il paraît qu'elle était mieux conduite. (*Note du traducteur*.)

théâtre chinois, les scènes de la débauche et de l'obscénité les plus dépravées.

Une troupe de comédiens, jouissant d'une grande réputation dans le pays se rend quelquefois de Nankin à Canton. Il paraît que les marchands du Hong, et les autres personnes opulentes qui habitent la dernière de ces villes, les encouragent. Les Anglais assistent quelquefois à ces représentations. Le sujet et la conduite d'une de leurs pièces les plus courues sont si remarquables, que je ne puis omettre d'en parler. Une femme ayant formé le dessein d'assassiner son mari le frappe au front d'un coup de hache pendant son sommeil. Le mari vient sur le théâtre, avec une large plaie au-dessus de l'œil, d'où il sort une quantité prodigieuse de sang ; il chancelle pendant quelque temps, et déplore en chantant sa triste destinée, jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de son sang, il tombe et meure.

La femme est arrêtée, conduite devant le magistrat, et condamnée à être écorchée vive. La sentence est mise à exécution, et dans l'acte suivant, elle paraît sur le théâtre non seulement nue mais comme si elle était écorchée. L'eunuque qui joue le rôle de la femme est couvert d'un vêtement fort mince, si bien tendu et si bien peint, qu'il offre l'image dégoûtante d'un corps humain dépouillé de sa peau. Dans cette situation, le personnage chante, ou plutôt jette d'affreux hurlements pendant une demi-heure, pour apaiser trois esprits infernaux qui comme Minos, Eaque et Rhadamanthe, prononcent sur son sort dans l'autre vie.

On m'a assuré qu'il n'était pas possible d'imaginer rien de plus obscène et de plus révoltant que cette tragédie si estimée des Chinois. S'ils prétendent « y montrer la nature comme dans un miroir », c'est la nature dans son aspect le plus hideux et le plus féroce, et peu conforme à la morale si vantée, à la politesse, au goût délicat, et à l'extérieur si cérémonieux de la nation. Mais cette pièce concourt, avec beaucoup d'autres faits, à confirmer ce que j'ai dit de leur piété filiale, et peut, sauf un petit nombre d'exceptions, s'appliquer à la plupart de leurs

institutions civiles et morales : c'est que tout cela existe plutôt par les maximes du gouvernement, que dans l'esprit du peuple.

Cependant, comme un Chinois pourrait en penser autant, s'il voyait représenter *Arlequin Squelette*, et tant de pièces de ce genre, qui, p3.035 dans ces dernières années, ont envahi le théâtre anglais ; pièces dans lesquelles les fantômes, les revenants, les spectres sanglants sont appelés au secours du spectacle, j'hésiterais à tirer quelque conclusion générale, relativement à leur goût, de ce que chez eux on offre à la vue une femme écorchée vive, s'ils n'avaient point une foule d'autres drames encore plus immoraux et plus obscènes, et qui choquent tellement les oreilles délicates, que le dégoût oblige quelquefois les Européens qui y assistent, à sortir avant la fin.

Il en est qui ne souffrent aucune description, et que je ne sais à quoi comparer, si ce n'est à ces pièces indécentes, que, suivant le témoignage de Procope, la débauchée Théodora fit jouer à Rome sous le règne de Justinien [1] . Le peuple qui encourageait de telles représentations, devait être plongé dans la plus épaisse barbarie, et avoir perdu de vue toute pudeur. On ne peut considérer des spectacles de ce genre, que comme le pernicieux effet d'une politique qui exclut les femmes de l'influence qu'elles doivent avoir dans la société.

Il serait impossible de féliciter la cour de Pékin d'avoir introduit dans ses fêtes plus d'élégance et de délicatesse, puisque c'est aux dépens de la vérité et de la raison. Les exercices des Tartares ne peuvent pas plus souffrir de comparaison avec ces nobles efforts de vigueur et d'agilité que les anciens Romains, endurcis aux fatigues, déployaient dans leurs jeux du cirque, que le drame régulier des Chinois n'est susceptible d'être comparé aux pièces, moins énergiques il est vrai, mais plus conformes à la décence et au bon goût que l'on joue dans l'Europe moderne.

[1] Voyez le règne de cet empereur dans Gibbon. Voyez aussi le *Menagiana*, où sont traduits quelques passages curieux de Procope.

Il est certain que lors de la décadence de l'empire romain, les représentations dramatiques, d'après la description que nous en ont transmise les historiens, paraissent être devenues aussi barbares, aussi grossières que celles des Chinois. Ils commencèrent par représenter dans leurs immenses amphithéâtres, les rares et merveilleuses productions de la nature. Ils réunissaient dans leur arène des forêts peuplées d'innombrables oiseaux des cavernes d'ou s'élançaient des lions, des tigres, des panthères et autres bêtes carnassières ; des plaines couvertes d'éléphants, de rhinocéros, de zèbres, d'autruches et autres animaux curieux, nourris dans les déserts de l'Afrique. Non contents des riches productions de la terre, ils rendirent les mers elles-mêmes tributaires de leurs amusements. L'arène fut convertie en un grand lac ; enfin, les deux éléments se réunissant par un mariage, comme on l'a vu sur le théâtre chinois, produisirent une race de monstres qui, suivant la description du poète latin, pouvaient le disputer à ceux de la Chine.

> Non solum nobis Sylvestria cernere monstra
> Contigit, æquoreos ego cum certantibus ursis
> Spectavi vitulos, et equorum nomine dignum ;
> Sed difforme genus.
>
> T. Calpurnius.

En un mot, la plus grande partie des amusements des Chinois sont de nos jours si puérils, ou bien d'un genre si grossier, si trivial, que les tours de gobelets et les marionnettes qu'on voit dans les foires p3.040 d'Angleterre, peuvent être, en comparaison, jugés polis, intéressants et raisonnables. Leurs bateleurs sont inférieurs aux Européens dans les jeux d'adresse et d'exercice, mais pour la variété de leurs feux d'artifices, ils n'ont peut-être pas d'égaux dans le monde. Sous tous les autres rapports, les amusements de la capitale de la Chine sont aussi bas que frivoles, et ne conviennent ni à la gravité affectée du gouvernement, ni aux progrès qu'on suppose que ce peuple a faits dans la civilisation.

Le vieil empereur, ainsi que l'a observé lord Macartney, prenait rarement part à de tels divertissements. Si l'on songe à toutes les circonstances qui ont amené en un instant la dynastie actuelle sur le trône, le gouvernement d'un empire aussi peuplé exige une vigilance et une activité prodigieuse. Il ne fallait pas moins que tout le temps, les talents et l'attention de quatre souverains, pour assurer les succès brillants et sans exemple, qui ont signalé leur long règne.

Tchien-Long, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, se ressentait si peu des infirmités de la vieillesse, qu'il avait toute l'activité d'un homme de soixante ans, plein de force ; son œil était brun, vif et perçant ; son nez aquilin et son teint coloré, même à cet âge. Je présume que sa taille était de cinq pieds dix pouces anglais [1], et il se tenait parfaitement droit. Quoiqu'il eût perdu son embonpoint et sa force musculaire, il était aisé de voir qu'autrefois il avait joui d'une grande vigueur. Toujours il avait eu une constitution robuste, que la régularité de sa vie n'avait fait que fortifier. Semblable à tous les Tartares-Mantcheoux, il aimait passionnément la chasse et n'oubliait jamais d'y employer les mois d'été. Il avait la réputation d'être un excellent archer, et ne le cédait, dans le maniement de cette arme, qu'à son grand-père Caung-schi, qui dans son testament, assure qu'il pouvait tendre un arc d'une force équivalente à un poids de cent soixante livres.

Les facultés de son esprit n'étaient ni moins actives, ni moins énergiques que celles de son corps. Aussi prompt dans ses plans d'attaque que ferme dans leur exécution, il semblait commander à la victoire. Bienfaisant envers ses sujets, toujours prêt à soulager les impôts, ou à les secourir dans des temps de détresse, il se piquait contre ses ennemis d'un ressentiment implacable. Impatient des contrariétés et des revers, il lui arriva quelquefois d'agir avec injustice, ou de punir avec trop de sévérité.

Son caractère irascible lui occasionna une vive et cuisante douleur. L'impression qu'il en reçut, répandit, assure-t-on, sur son esprit, une

[1] Cinq pieds 4 à 5 pouces de Franco.

teinte sombre et mélancolique, qui ne s'effaça jamais entièrement. Vers le milieu de son règne il visitait les provinces centrales de son empire : a Sau-tchou-fou, ville célèbre par la beauté de ses femmes, où l'on achète les jeunes filles encore enfants pour les vendre ensuite aux gens riches, il devint épris d'une fille d'une beauté ravissante et douée des plus aimables talents ; il se proposait de l'emmener avec lui dans sa capitale.

L'impératrice fut instruite par un eunuque de la nouvelle passion de son époux : craignant qu'elle n'eût perdu tous ses droits sur le cœur du monarque, dans la violence de son désespoir, elle s'étrangla peu de jours après avoir reçu cette fatale nouvelle.

L'empereur ayant appris la mort $_{p3.045}$ de son épouse, en fut vivement affligé, et se hâta de retourner à Pékin. Un de ses fils, jeune homme fort aimable, craignant d'encourir la disgrâce de son père, hésita longtemps s'il devait se présenter devant lui en deuil à cause de la mort de sa mère ; ce qui eût été une insulte pour l'empereur, unique cause de sa fin malheureuse ; ou en robe de cérémonie, ce qui était un manque de respect pour la mémoire de sa mère infortunée. Dans cette incertitude, il consulta son gouverneur, qui en vrai Chinois, lui conseilla de revêtir l'un et l'autre costume. Le jeune prince suivit ce conseil et malheureusement pour lui, il recouvrit d'un habit de cérémonie ses vêtements de deuil. Tchien-Long, dont l'amour pour la princesse s'était réveillé et qui déplorait son sort funeste, voyant paraître à ses pieds son fils sans habits de deuil, en conçut tant d'indignation, et regarda cet oubli prétendu comme une offense si grave à la piété filiale, que dans un accès de rage, il porta à l'infortuné jeune homme un coup si malheureusement dirigé, qu'il en perdit la vie après avoir langui quelques jours.

Aucun de ses quatre fils qui ont survécu aux autres, n'ont jamais eu dans sa confiance ou dans l'autorité une part aussi considérable que celle que, dans ses dernières années, il accorda à son premier ministre Ho-Choung-tong. Il était très pieux, et tous les matins, régulièrement, il remplissait les devoirs de sa religion. Dans les premiers temps de son règne, il avait pris l'engagement solennel, s'il plaisait à Dieu de lui accorder la faveur de gouverner ses États pendant un cycle complet de

soixante ans, de se retirer et de résigner le trône à un successeur de son choix. Il remplit scrupuleusement ce vœu à l'époque fixée. On peut juger en partie de la sincérité de sa foi, par les nombreux et superbes temples qu'il bâtit et dota richement dans les différentes parties de la Tartarie Orientale. Le Pou-ta-la de Gé-hol est le plus magnifique de tous. On assure que dans les derniers jours de sa vie, la longueur et la prospérité extraordinaire de son règne, lui avaient fait croire que le lama Buddha ou Fô, car c'est la même divinité sous différents noms, avait daigné s'incarner en sa personne. [1]

> « Quelque extravagante et absurde, dit lord Macartney, qu'une telle persuasion puisse paraître, l'histoire nous fait connaître que les hommes du jugement le plus solide se sont laissés éblouir par la prospérité, et que la nature humaine, peu satisfaite des biens d'ici-bas, désire quelquefois anticiper sur la condition et la félicité de l'autre vie. Si Alexandre dédaignait de reconnaître un autre père que Jupiter-Ammon ; si plusieurs empereurs romains se sont faits, pendant leur vie, ériger des autels, et offrir des sacrifices ; si, du temps même de la reine Élisabeth, un homme illustre par sa naissance (le duc de Buckingham) répandit le bruit qu'il descendait d'un cygne, et fut complimenté dans une dédicace sur son aïeul emplumé, une extravagance de ce genre serait trouvée plus excusable dans Tchien-Long, monarque qui, p3.050 par la durée extraordinaire et la prospérité de son règne, l'obéissance sans bornes d'un nombre incalculable de sujets, une vigueur et une santé prodigieuses, fut exempt de ces disgrâces qui rappellent trop aux autres hommes la misère de leur condition et la nécessité de leur fin.

Jusqu'à sa dernière maladie, il continua en été comme en hiver, de se lever à trois heures du matin. Il prenait habituellement quelques cordiaux pour se fortifier l'estomac, et allait faire ses prières dans un de

[1] C'est peut-être pour cette raison, et par une jalousie cruelle, qu'il fit venir à Pékin le teschou-lama du Thibet, dans le dessein de le faire périr de mort violente, s'il est vrai toutefois que ce pontife soit mort autrement que de la petite vérole, voyez le Voyage de lord Macartney. (*Note du traducteur*.)

ses temples. Ensuite il lisait les dépêches de ses grands officiers civils et militaires, obligés de correspondre directement avec lui, et non avec les tribunaux, comme ils le pratiquaient autrefois.

À sept heures il déjeunait avec du thé, du vin et des confitures, s'occupait d'affaires avec son premier ministre, et discutait avec lui les différentes matières avant qu'on eût envoyé des expéditions régulières aux départements respectifs qu'elles concernaient. Il avait une sorte de lever auquel assistaient les colaos ou ministres, et les principaux chefs de l'administration.

À onze heures il prenait de nouveaux rafraîchissements ; et quand les affaires étaient finies, il allait se délasser dans les appartements des femmes ou bien se promenait dans son palais et dans les jardins. Il dînait entre trois ou quatre heures ; après quoi il se retirait dans son cabinet et s'occupait à lire et écrire jusqu'à l'heure de son coucher, qui était régulièrement fixée, et dépassait rarement celui du soleil.

Il était bien persuadé que sa santé florissante était principalement due à ce qu'il se couchait et se levait de bonne heure. Cette observation est devenue en Angleterre une maxime, et les maximes sont généralement fondées sur la vérité. Feu lord Mansfield, grand-juge à Londres, s'était fait depuis plusieurs années une habitude de demander à toutes les personnes âgées qui comparaissaient comme témoins devant son tribunal quel régime elles avaient suivi, afin d'en tirer quelques conclusions générales sur les causes de la longévité.

Le résultat de ses observations fut qu'on ne pouvait tirer aucune induction de ce qu'elles avaient vécu dans la sobriété ou dans l'intempérance ; mais tous ces vieillards s'accordaient sur un point, c'est qu'ils s'étaient levés de grand matin.

Tchien-Long résigna l'empire à son quinzième fils Kia-kin, au mois de février 1796, après avoir complété un règne de soixante ans ; il mourut en février 1799, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans [1].

[1] [c.a. : né le 25 septembre 1711 - mort le 7 février 1799].

Lorsque les Tartares eurent conquis la Chine ils trouvèrent les premières places de l'État occupées par des eunuques, et le palais impérial rempli de ces créatures. Ils en renvoyèrent sur-le-champ la plus grande partie, et les remplacèrent par des Chinois instruits. Mais comme ils adoptèrent les lois et les coutumes du peuple conquis, il fallut conserver dans le palais une enceinte exclusivement consacrée aux femmes et, par une suite inévitable, il fallut garder un certain nombre d'eunuques pour les surveiller. Ils sont peut-être aujourd'hui aussi nombreux dans tous les palais, qu'ils l'étaient avant la conquête ; mais aucun d'eux n'a d'emploi de confiance ni de dignité éminente dans le gouvernement. Ils ne s'en considèrent pas moins comme élevés au-dessus de la caste plébéienne : armés d'un paquet de clefs ou d'un balai de bouleau, ils se donnent tous les airs et l'insolence des hommes en place.

p3.055 Il y a deux sortes de ces eunuques. Les uns sont mutilés de façon à n'avoir jamais la consolation d'être pères ; les autres ont perdu toute trace de virilité. Les premiers ont l'inspection des bâtiments, des jardins et autres dépendances des palais impériaux, les autres, que les missionnaires surnomment *rasibus*, sont admis dans l'intérieur du palais. Ces êtres se peignent la figure, soignent leur toilette, et n'ont pas moins de coquetterie que les femmes, qu'ils sont obligés de servir. Le favori d'entre eux couche dans la même chambre que l'empereur, afin d'être toujours prêt à exécuter ses ordres. Cet emploi lui donne toutes sortes d'occasions de nuire, dans l'esprit de son maître, à ceux qui ne lui plaisent pas. Il y a une foule d'exemples de mandarins disgraciés par les intrigues des eunuques.

Ils sont également craints et détestés par les princes du sang qui résident dans le palais, par les officiers de la cour et ceux des missionnaires que le gouvernement emploie. Ceux-ci doivent, de toute nécessité, faire des présents fréquents, et quelquefois très coûteux, aux eunuques qui entourent la personne de l'empereur. Si quelqu'un de ces ecclésiastiques a le malheur d'avoir sur lui une montre, une tabatière ou autre bijou, et qu'un eunuque daigne l'admirer, il sent tout de suite

ce que cela veut dire, et n'a pas à balancer ; il faut qu'il prie l'eunuque de vouloir bien l'accepter en présent ; c'est le seul moyen de conserver son amitié.

L'omission de cette marque de savoir-vivre a fait un tort considérable à un Européen. La personne qui prend soin des horloges et des pendules du palais, m'a assuré que le vieil eunuque chargé des clefs des appartements, avait la malice d'y entrer toutes les nuits et de déranger exprès ou de briser quelques parties du mécanisme, afin que l'horloger européen en eût la peine, et fît la dépense de les réparer. Ces dégâts se renouvelèrent si souvent, qu'il apprit enfin le moyen d'y apporter remède ; mais les frais que cela lui occasionna étaient préférables à l'embarras d'avoir sans cesse des raccommodements à faire.

Les eunuques chinois sont imbus de tous les vices, qui, dans les autres pays, distinguent ces créatures. De tous ceux qu'on emploie au palais comme portiers ou balayeurs, ou pour servir dans l'intérieur des appartements il n'y en a pas un seul qui n'ait des femmes chez lui. Ce sont d'ordinaire des filles de pauvres gens, qu'ils achètent et qu'ils traitent comme leurs esclaves.

Il est difficile de concevoir une condition plus humiliante ou plus déplorable que celle de ces femmes d'eunuques ; mais, heureusement pour elles, les femmes de ce pays n'ont pas assez d'énergie morale pour en apprécier toute l'horreur.

Plusieurs des missionnaires m'ont attesté le fait et j'ai raison de croire que les *eunuques noirs* eux-mêmes ont des femmes. Le concierge de la salle d'audience me conduisit un jour chez lui : quand nous fûmes arrivés à la porte, il entra seul, et me pria d'attendre qu'il eût fait quelques arrangements préalables. Je pensai qu'il avait fait disparaître sa femme, et il ne parut pas fâché quand je le lui eus fait entendre.

C'était un des principaux eunuques du harem, et par conséquent un noir. C'était l'être le plus capricieux : quelquefois il se montrait extrêmement poli et communicatif ; d'autres fois il était sombre, et ne

daignait pas ouvrir les lèvres. Lorsqu'il se croyait offensé, il avait une p3.060 petite vengeance toute prête. Je crois qu'il était intendant de la cuisine : car notre bonne chère dépendait de sa bonne ou mauvaise humeur.

Lorsqu'on fut instruit à Yuen-Min-Yuen, que son excellence avait fait des conditions pour la cérémonie du salut, le vieil eunuque se montra plus bourru que de coutume ; et je crois qu'il médita de se venger. On avait pris beaucoup de peine pour arranger les présents dans la salle, de manière à ce qu'ils parussent sous le jour le plus favorable. Ce vieillard déterminé à nous donner un nouvel embarras, et à rendre toutes nos peines inutiles, exigea que les présents fessent tous placés à l'un des bouts de la salle. Il prétendit en avoir reçu l'ordre de l'empereur, et dit que dans tous les cas il fallait obéir. La raison qu'il donna de ce changement fut que « sa majesté pourrait tout voir du haut de son trône sans prendre la peine de tourner la tête. »

Le grand nombre d'eunuques qui remplissaient le palais de Yuen-Min-Yuen rendit très désagréable mon séjour en cet endroit. Il semblait que ce fussent des espions attachés à toutes nos démarches. Pour peu que je m'éloignasse des limites de notre logement, j'étais sûr d'être surveillé et comme poursuivi par quelqu'un d'eux. Persister dans ma promenade, c'eût été mettre tout le palais en rumeur. Un jour j'entrai par inadvertance dans un bosquet qui conduisait à l'appartement des femmes ; mais à peine eus-je fait quelques pas, que j'entendis des voix glapissantes, que je reconnus bientôt pour être celles des eunuques. Ils s'étaient mis hors d'haleine pour courir après moi ; et mon vieil ami de la cuisine ne fut pas satisfait de mon excuse, que le hasard seul m'avait conduit. Il prétendit que, par cette imprudence, je l'avais exposé à perdre la tête.

Les eunuques et les femmes sont la seule compagnie de l'empereur dans ses heures de loisir. De ces femmes, une seule a le rang d'impératrice. La seconde classe se compose de deux reines et de leur suite nombreuse. Six autres reines et leur suite forment la troisième classe. À ces trois sortes d'épouses sont attachées une centaine de femmes qu'on appelle les concubines, quoiqu'elles aient un titre tout

aussi légal que les autres. Elles paraissent occuper le même rang que les servantes des anciens Israélites. Leurs enfants sont tous considérés comme autant de branches de la famille impériale ; mais le droit à la succession appartient ordinairement aux enfants mâles issus de la première impératrice, si elle en a. Cependant le mode de succession est presque toujours électif.

L'empereur régnant a le pouvoir illimité de nommer son successeur, soit dans sa famille, soit dans toute autre. Les filles sont ordinairement mariées à des princes tartares ou autres personnages distingués de cette nation et rarement à des Chinois.

Lors de l'avènement d'un nouvel empereur, les principaux officiers de l'empire s'estiment infiniment heureux et honorés si leurs filles sont assez jolies pour être mises au nombre des concubines de l'empereur. Dans ce cas, semblables aux religieuses cloîtrées d'Europe, on les condamne à demeurer, pour toute leur vie, dans l'enceinte du palais. Mais cette destinée, étant commune à toutes les Chinoises, est moins déplorable que celle des récluses européennes, puisque chez nous les deux sexes ont des droits égaux à p3.065 la liberté. La coutume de la Chine autorisant les pères et mères, ou les tuteurs, à vendre toutes les jeunes filles à des hommes qu'elles n'ont jamais vus, et sans leur consentement, elles ne doivent point regretter de passer dans les bras du prince ; et il ne peut y avoir de honte attachée à l'état de concubine, dans un pays où le mariage est une prostitution légale.

Lorsqu'un empereur est mort, toutes ses femmes sont reléguées dans un bâtiment séparé, dont le nom, dépouillé de toute métaphore, signifie *Palais de chasteté*. Elles sont obligées d'y passer tout le reste de leur vie.

@

CHAPITRE VII

@

Prétendus hiéroglyphes des Chinois. — Erreurs du docteur Hager. — Langue écrite. — Langue parlée. — Notice sur la langue mantcheou. — Littérature chinoise.

S'il ne restait point d'autres traces, et si l'on ne pouvait produire d'autres autorités, pour démontrer l'ancienneté de la nation chinoise que les caractères de sa langue écrite, cette preuve suffirait pour décider la question. Il y a tant d'originalité dans cette langue, une différence si grande et si essentielle entre elle et celle de toute autre nation, qui ne dérive pas immédiatement des Chinois, qu'il n'est pas possible de lui trouver le moindre degré d'affinité avec les autres idiomes connus, soit pour la forme des caractères, le système de leurs combinaisons, ou le langage lui-même.

Cependant plusieurs auteurs, et quelques-uns d'une haute réputation, ont supposé qu'il y avait dans les caractères chinois quelques rapports avec ces hiéroglyphes ou inscriptions sacrées, que l'on trouve dans les ruines antiques de l'Égypte. D'autres les ont considérés comme une modification de l'écriture hiéroglyphique. Ils ont dit que chaque caractère était un emblème, ou une forme approximative de l'idée qu'on voulait exprimer ; ou, en d'autres termes, une espèce de dessin. Pour établir leur opinion, ils ont ingénieusement choisi un petit nombre de caractères dans lesquels, en ajoutant ou retranchant quelque chose, en changeant une ligne droite en une courbe, ou un carré en cercle, on trouvait une sorte d'image de l'objet que ce même signe indique.

Par exemple, on supposa que le caractère qui signifie un champ cultivé (Voyez la planche 9a) était un terrain divisé en plusieurs enclos ; mais précisément on ne forme point d'enclos dans ce pays. Le caractère qui signifie bouche, leur a paru avoir une ressemblance assez exacte avec cet organe. Celui qui exprime le mot homme, est, suivant eux, une manière abrégée de désigner les formes du corps humain.

Cependant le même caractère, traversé d'une barre au sommet, et de manière à représenter encore mieux la figure humaine puisqu'on y trouve des bras aussi bien que des hommes, exprime l'idée abstraite de *grand*. Ajoutez-y une seconde ligne transversale ; cela exprime le ciel matériel et visible ; et je ne crois pas qu'il y ait entre le firmament et l'homme une grande analogie. Que sera-ce donc de ce même caractère, qui, différemment modifié, signifie *chien* ?

Il est incontestable qu'on se sert encore d'anciens caractères qui figurent grossièrement l'image des objets. Par exemple, on représente p3.070 le soleil par un cercle, la lune par un croissant ; mais il paraît que ce sont des abréviations semblables à celles dont nous faisons usage dans nos almanachs et pour nos calculs astronomiques. C'est ainsi qu'ils désignent le royaume de la Chine par un carré avec une espèce de ligne verticale au milieu sans doute à cause de leur idée que la terre est un carré au centre duquel se trouve la Chine.

Il en est de même des nombres un, deux, trois, qu'ils expriment par une deux ou trois lignes horizontales : la nature leur a appris que c'étaient les signes les plus simples et les plus convenables. L'action de placer l'index de la main droite sur le petit doigt de la main gauche lorsque la première série des nombres est finie, série qui suivant le mode universellement adopté de compter sur les doigts est dix ; cet usage, dis-je, suggère la forme d'une croix verticale comme le symbole du nombre dix.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un ouvrage du docteur Hager intitulé : *Explication des signes élémentaires de l'écriture chinoise*. Cet auteur a avancé l'argument le plus extraordinaire, pour prouver une analogie entre les anciens Romains et les Chinois, d'après la ressemblance qu'il a cru exister entre les caractères numériques des deux nations, et le son qu'elles y attachent. Les Romains, dit-il, exprimaient leurs nombres un, deux, trois, par une quantité correspondante de lignes verticales, I, II, III, que les Chinois placent horizontalement. Les premiers exprimaient 10, par une croix oblique X ; les Chinois le font par une croix verticale.

Cette ressemblance, dans un mode de désigner les nombres, si simple, si naturel, que presque tous les peuples l'ont adopté, est certes un point de contact trop peu important pour en conclure que les deux nations ont eu nécessairement, à une époque quelconque, des rapprochements entre elles.

Le docteur suppose encore que les trois principaux chiffres romains I, V, X, un, cinq et dix, sont prononcés en chinois par les mêmes sons que ces lettres ont dans l'alphabet romain. Cette remarque, quoique ingénieuse, n'est pas correcte. Un et cinq s'expriment il est vrai, dans la langue chinoise, par les monosyllabes *i* et *ou*, sons que peuvent avoir eu chez les Romains les lettres I et V ; mais quant au nombre dix, ou à l'X, que les Chinois, suivant le docteur Hager, prononcent *xi*, il s'est absolument mépris. Le mot chinois qui signifie dix, se prononce *chi* à Pékin, et *chap* à Canton. Le docteur a sans doute commis cette faute pour avoir consulté un vocabulaire en langues chinoise et portugaise. Dans l'alphabet de ce dernier idiome, la lettre *x* a la valeur du *ch* en français [1]. Mais en admettant dans toute son étendue la ressemblance de quelques-uns des nombres usités par les deux nations, soit par la forme du caractère, soit par l'identité du son, il n'en résulterait autre chose qu'une rencontre fortuite.

Les relations des premiers voyages qu'on fit en Chine par le cap de Bonne-Espérance, ayant été p3.075 écrites par des missionnaires portugais, et les noms propres chinois ayant continué de s'écrire dans l'alphabet de leur nation, les étymologistes ont commis d'étranges bévues, non seulement par rapport à la lettre *x*, mais surtout à l'occasion de l'*m* finale, et de l'*h* initiale. La première se prononce *ng*, et la seconde avec une forte aspiration comme *ch*. C'est ainsi que le nom du second empereur de la dynastie actuelle s'écrit universellement en

[1] Il resterait à savoir comment les anciens Romains prononçaient la lettre *x* : l'absence totale de cette lettre dans l'italien ou romain moderne, son remplacement par deux ss, comme dans Alessandro, essamplo, etc., me feraient croire qu'à cet égard l'erreur de M. Hager n'est pas aussi grave que le suppose M. Barrow. (*Note du traducteur*.)

Europe, *Cam-hi*, tandis que la vraie prononciation chinoise est *Caung-chy.*

Le même savant paraît moins heureux encore dans une autre conjecture. De même, dit-il, que les Romains exprimaient *cinq* par une simple division de la dizaine X, de même l'ancien caractère chinois, qui exprimait *cinq*, était une croix X, ou *dix*, entre deux lignes qui indiquaient le partage de ce nombre en deux parties. Mais M. Hager ne prend pas garde d'abord qu'il fait sa croix à la manière des Romains, tandis que chez les Chinois elle est verticale ; ensuite que c'est une singulière manière de couper une chose en deux, que de la placer entre deux lignes. Mais les érudits s'offensent rarement d'une absurdité, quand il s'agit d'établir un système.

De toutes les hypothèses, celles déduites de comparaisons étymologiques, sont peut-être les plus trompeuses, Si elles avaient quelque poids, la langue parlée des Chinois est d'une telle nature, qu'il serait difficile de lui trouver quelque analogie avec celle d'aucune autre nation du globe.

Elle est entièrement monosyllabique ; chaque mot finit par une voyelle ou une liquide ; en même temps il y manque plusieurs sons de notre alphabet : elle ne peut donc fournir un grand nombre de syllabes distinctes. Le nombre de ces syllabes que l'organe d'un Européen peut articuler et que son oreille peut saisir, est d'environ trois cents. De là résulte que le même son a une prodigieuse variété de significations. La syllabe *ching* par exemple, s'exprime par cinquante-un caractères, ayant chacun une acception différente, sans rapports, et même en opposition avec les autres. Ce serait le comble de l'absurdité que d'essayer de prouver la coïncidence d'aucun autre idiome avec le chinois, parce qu'il s'y trouverait par hasard un mot ayant un son identique avec *ching* et qui aurait une signification approchée d'un des cinquante-un sons que lui donnent les Chinois.

Un antiquaire fameux a fait des erreurs bien comiques, en cherchant à établir une ressemblance entre les langues chinoise et irlandaise ; et cela parce que dans les vocabulaires européens qu'il consultait les noms

chinois étaient orthographiés d'une manière qu'il interprétait d'après la valeur de ces mêmes lettres dans notre alphabet.

Il est nécessaire d'observer, pour l'instruction de ces philologues, qu'il y a à peine deux provinces chinoises où la langue parlée soit la même. Les mandarins qui vinrent au-devant de nous, et les gens de leur suite, ne pouvaient s'entretenir avec les mariniers des districts méridionaux, qu'à l'aide d'un interprète. Le caractère écrit est invariable, mais le son est différent. Cette variation se fait surtout remarquer dans les noms de nombre, où les rapports commerciaux sembleraient avoir dû établir de l'uniformité. Si donc, dans un empire parvenu à un aussi haut degré de civilisation, la langue parlée du nord diffère $_{p3.080}$ autant de celle du sud ; si le mot qui a Pékin signifie *un*, est employé à Canton pour exprimer *deux*, combien paraîtront puériles et absurdes ces laborieuses et érudites dissertations qui voudraient assigner une origine orientale à toutes nos langues modernes !

Quelque affinité, au surplus, que l'on découvre entre les sons de la langue chinoise et ceux des autres idiomes, leur langue écrite n'a rien d'analogue nulle part ; elle ne peut être comparée qu'à elle-même. Les inscriptions égyptiennes, les caractères formés avec des têtes de clous ou monogrammes trouvés sur les briques babyloniennes, n'ont pas plus de rapport avec les signes chinois que l'hébreu avec le sanscrit. La seule analogie qu'on puisse trouver entre eux, c'est qu'ils sont composés de points et de lignes. On ne découvre dans la combinaison des caractères chinois aucune trace d'écriture alphabétique. Si jamais on a employé des hiéroglyphes pour exprimer des idées, ils ont à la longue fait place à une multitude de signes arbitraires de pure convention, et combinés dans un système aussi régulier, aussi uniforme que les règles de nos alphabets européens.

L'histoire du monde nous fournit de nombreux témoignages que dans l'aurore de la civilisation la plupart des nations ont cherché à fixer et perpétuer les idées en dessinant la figure des objets qui les faisaient naître. Les prêtres de l'ancienne Égypte consignèrent les mystères de leur religion en caractères allégoriques de ce genre. Les Mexicains, lors du

premier débarquement des Espagnols, informèrent le prince Montésuma de ce qui se passait, en peignant leurs idées sur un rouleau d'étoffe. Il n'y a point de mode plus naturel que celui-ci, d'exprimer et de transmettre aux autres, sans le secours de la parole, les images qui frappent notre esprit.

Dans le cours de notre voyage, un officier d'artillerie et moi nous fûmes envoyés pour faire des observations dans la petite île de Collao, sur les côtes de la Cochinchine. Pour faire comprendre aux naturels notre désir d'acheter quelques volailles, nous dessinâmes sur un papier la figure d'une poule ; et l'on nous en fournit aussitôt autant que nous en voulions. Un des habitants saisissant notre idée, traça derrière la poule la figure d'un œuf ; et un signe de tête suffit pour qu'on nous en procurât.

Les Boschismen Hottentots, qui sont peut-être la race d'hommes la plus sauvage et la plus abrutie, ont l'habitude constante de dessiner sur les parois des cavernes, les différents animaux que produit leur pays. Je regardai d'abord ces images comme le fruit de l'oisiveté ; mais depuis, en réfléchissant que dans presque toutes ces cavernes on voyait aussi des figures de fermiers hollandais qui vont à la chasse de ces malheureux comme à celle des bêtes féroces ; que ces Hollandais étaient représentés dans toutes sortes d'attitudes, les uns armés d'un fusil, les autres faisant feu sur des Hottentots, qu'on y voyait des chariots en marche, d'autres en repos, ce qu'ils exprimaient en dessinant des bœufs dételés et leurs conducteurs livrés au sommeil, et que tous ces objets sont généralement suivis d'un certain nombre de lignes, j'ai été porté à croire que les Boschismen instruisaient leurs compagnons, par cette méthode, du nombre de leurs ennemis et de la gravité du péril. Les figures d'animaux qu'on y remarque sont presque toujours de l'espèce commune dans le pays où les cavernes sont situées. Une telle $_{p3.085}$ indication peut être fort utile à un peuple qui ne vit que des produits de sa chasse et de ses rapines.

L'histoire chinoise, quoiqu'elle parle d'une époque où il n'y avait pas d'autre manière de conserver le souvenir des événements que de faire des nœuds à des cordons comme les Péruviens, ne dit pas que jamais on ait fait usage de caractères hiéroglyphiques. S'il en était ainsi, l'on

reconnaîtrait des traces d'une écriture symbolique dans les caractères élémentaires ou radicaux, lesquels expriment les objets les plus remarqués de la nature. Parmi les deux cent douze signes radicaux, que l'on nomme *clefs chinoises*, j'ai choisi les plus simples pour les mettre sous les yeux de mes lecteurs, et aucun, suivant moi, n'offre la moindre ressemblance entre l'objet et la figure qui le représente (planche 9a.)

Pl. 9a. Caractères chinois.

Les autres caractères élémentaires ont encore, s'il est possible, moins d'analogie avec les idées qui y sont attachées. Il paraît donc qu'il n'y a pas lieu d'en conclure que jamais les Chinois aient fait usage d'hiéroglyphes, ou que leur écriture naturelle en soit dérivée. Suivant une tradition universelle parmi eux, leur prince Fou-Hi est l'inventeur du système d'après lequel leur écriture actuelle est combinée, et qui selon toute apparence, s'est conservée jusqu'à nos jours sans altération.

Cependant, il faut observer qu'ils attribuent à Fou-Hi l'invention de presque tous leurs arts. C'est ce qui a fait conjecturer au savant Bailly, que Fou-Hi était quelque étranger, qui le premier civilisa la Chine ; car la vie d'un seul homme ne suffit pas pour faire éclore et fructifier les arts et les sciences.

Il est survenu de temps à autres plusieurs changements dans la forme des signes ; mais le principe sur lequel ils sont établis paraît s'être maintenu. Quelques traits parasites ou superflus ont été écartés, pour la commodité de ceux qui écrivent ; les lettres ont adopté dans leur correspondance une sorte d'écriture courante, où ils arrondissent les angles, joignent quelques parties, et en omettent d'autres, de manière à faire croire à un observateur superficiel, que c'est une toute autre langue. Mais j'ose assurer que non seulement la langue chinoise n'a point éprouvé d'altération matérielle depuis plus de deux mille ans, mais qu'elle n'a jamais emprunté un caractère ou une syllabe à aucune des langues qui existent. Pour preuve de cette assertion, je dois dire que tous les nouveaux objets introduits en Chine depuis sa fréquentation par les Européens, ont reçu des noms chinois, et perdu absolument ceux qu'ils avaient dans le pays d'où ils sortent.

On a changé jusqu'aux noms propres des pays, des nations, des individus, pour leur en donner d'autres en idiome chinois. Ils appellent l'Europe *Sy-yang*, le pays occidental ; le Japon *Toung-yang*, le pays oriental ; l'Inde *Siau-si-yang*, le petit pays occidental. Ils honorent les Anglais du nom de *Houng-mou*, c'est-à-dire *Têtes rouges* ; les Français, les Portugais, les Espagnols et autres peuples qui visitent la Chine ont reçu des noms différents de ceux qu'ils ont en Europe. Cette opiniâtreté à conserver les mots de la langue nationale, toute pauvre qu'elle est, m'a fait penser que le docteur Johnson avait les Chinois en vue, lorsque, dans la superbe préface de son dictionnaire il disait :

> « La langue la plus propre à se conserver sans altération, serait celle d'une nation qui s élèverait peu à peu p3.090 au-dessus de la barbarie, qui serait séparée des étrangers, et ne songerait qu'à se procurer les nécessités de la vie.

L'invention des caractères chinois, encore bien que ce soit un effort de génie, exigeait des facultés intellectuelles moins actives que la découverte d'un alphabet, découverte si sublime, que dans l'opinion de certaines personnes, on ne peut lui attribuer qu'une origine divine. On peut cependant considérer cette écriture comme la plus grande approximation de cette langue universelle, que les hommes érudits et ingénieux de toutes les nations ont jusqu'à présent cherché à créer ; langue ou écriture, dans laquelle chaque caractère présente à l'œil non seulement des idées simples mais des pensées complexes. L'Essai d'une langue universelle, par notre compatriote l'évêque Wilkins [1], est, sous tous les rapports, tellement semblable au système de l'écriture chinoise, qu'une exposition du premier procédé conduisait à l'intelligence complète de la nature du second. Cependant l'écriture universelle de l'auteur anglais est plus systématique et plus philosophique que les combinaisons des caractères chinois.

Certains signes exprimant des idées simples, peuvent être considérés comme les racines ou clefs de cette langue. De ces deux cent douze caractères, il y en a toujours un, ou son abréviation, qui entre dans la construction des caractères composés. L'œil s'accoutume bientôt à reconnaître la vraie clef des caractères les plus compliqués, dans quelques-uns desquels il n'entre pas moins de soixante à

[1] La Langue universelle de Wilkins, publiée en 1668, a beaucoup de rapports avec le système de *pasigraphie* introduit dernièrement par M. Demaimieux. L'un et l'autre procédés ont des moyens d'exécution et des détails différents ; mais le principe est le même. Il se réduit à classer tous les mots d'un idiome quelconque, par exemple de la langue française, en un certain nombre fixe de divisions, sous-divisions, etc., de manière que chaque expression se trouve placée dans l'ordre méthodique qui lui convient. Il est certain que si TOUTES LES NATIONS s'accordent à composer chacune pour leur langue un vocabulaire où tous les mots se trouvent précisément rangés dans le même ordre et dans le même système métaphysique, on aura une langue universelle. Mais aussi comment concevoir la possibilité d'un concert aussi unanime ? Tel métaphysicien classera parmi les VICES, certaines passions telles que l'*ambition*, l'*amour-propre*, etc., un autre voudra les ranger dans la classe des VERTUS. La baleine, le marsouin, tous les cétacés que les naturalistes placent au nombre des quadrupèdes et des mammifères, seront cherchés parmi les poissons par ceux qui ne connaissent pas l'histoire naturelle. Il en sera de même des objets de la classification la plus simple en apparence. M. Demaimieux a mis au nombre des *meubles* les mots *bière* et *cercueil*, parce que ces objets sont l'ouvrage des menuisiers. Si l'on fait des pasigraphies en Italie et en Angleterre, on trouvera plus raisonnable de les ranger dans la classe des objets qui servent aux pompes funèbres. Il y aura, en un mot, autant de langues universelles qu'il existe de nations : il vaut mieux rester où l'on en est. (*Note du traducteur*.)

soixante-dix lignes ou points distincts. La ligne droite ou courbe, et le point, sont les éléments de tous les signes. Combinés de diverses manières, leur nombre s'est insensiblement augmenté et il en résulte environ quatre-vingt mille caractères distincts.

Nous donnerons une idée exacte de cette singulière langue, en expliquant la manière dont les p3.095 dictionnaires chinois sont disposés. Les deux cent douze clefs sont distinctement dessinées en tête de la page ; on commence par les plus simples, celles qui renferment le moins de lignes et de points, et l'on finit par les plus compliquées. Sur les marges de la page sont les chiffres 1, 2, 3, etc., qui signifient que la clef placée au haut est combinée dans cette page avec un, deux, trois, etc. lignes ou points. Le nom ou le son du caractère est placé immédiatement après et exprimé par des signes que l'on suppose plus familiers.

La méthode par laquelle les Chinois offrent cette explication, prouve qu'ils ont eu une idée vague et imparfaite d'un système alphabétique. Ils décomposent en effet un monosyllabe en un dissyllabe, et réduisent ensuite celui-ci en un seul son. Pour faire connaître le son du caractère *ping*, ils placent à côté les caractères *pi* et *ing* ; ainsi du reste.

Lorsqu'on a fait quelques progrès dans l'étude de cette langue, il est assez facile de distinguer, au premier coup d'œil, la signification générale des mots composés ; car ils se trouvent presque toujours avoir quelque rapport plus ou moins direct, quoique dans un sens figuré, avec la clef ; de même que dans la classification des objets d'histoire naturelle on peut rapporter chaque espèce à son genre. Les signes qui expriment *la main* et *le cœur*, sont deux clefs ; tous les ouvrages de l'art, tout ce qui concerne les métiers et les manufactures, se classent sous le premier, les passions, les affections, les sentiments de l'âme se rangent sous le dernier. Le signe *un* comprend tous les caractères qui expriment l'unité, l'harmonie et la concorde. Si donc je trouve un caractère composé des deux clefs *un* et *cœur*, je n'ai pas de peine à conclure que cela signifie *unanimité* ; mais si dans ce caractère entrait le signe de la négation, cela voudrait dire *discorde, dissension*,

ou littéralement *pas un seul cœur*. Plusieurs noms propres de personnes ont pour clef le signe homme et l'on ajoute à tous les noms étrangers celui de *bouche*, ou de *voix*, pour indiquer que l'on a seulement rendu le son et sans y attacher d'idée particulière.

Ces clefs, placées quelquefois à la droite du caractère, d'autres fois à gauche, tantôt en bas, tantôt en haut, ne sont pas, pour une personne un peu exercée, aussi difficiles à reconnaître, que le suppose le docteur Hager. C'est sans contredit la partie la plus aisée de la langue [1]. Les abréviations dans les caractères complexes, le sens figuré dans lequel on les prend quelquefois, constituent la vraie difficulté par l'obscurité qu'ils répandent, et les équivoques qu'ils peuvent occasionner.

Le docteur n'est pas plus heureux quand il trouve un défaut d'ordre dans la classification des signes, suivant le nombre de traits qu'ils renferment. Il donne pour exemple de cette anomalie, les caractères *mou* et *tien* (V. la pl. 9), qui signifient *mère* et *champ cultivé*. Il est surpris de voir que le premier est classé dans les caractères élémentaires de quatre lignes, l'autre dans ceux de cinq lignes. L'erreur de M. Hager provient de ce qu'il n'aperçoit pas que les Chinois décomposent exactement ces caractères, p3.100 d'après les règles de leurs dictionnaires.

Les clefs qui se reproduisent le plus fréquemment sont celles de *cœur, main, bouche*, et celles des cinq éléments suivant les Chinois, *terre, air, feu, bois,* et *eau*. Le mot *gin*, ou homme, est aussi fort commun.

La composition des caractères chinois est digne d'exercer les hommes les plus ingénieux ; et leur analyse est fort agréable pour un étranger. De même que dans une proposition d'Euclide, il faut avoir parcouru toute la démonstration avant de bien saisir le sens de l'ensemble ; chercher à les retenir sans méthode, ce serait une tâche laborieuse et presque impossible. Il est vrai que, même après avoir

[1] Je ne sais par quel hasard il se fait que M. C*** dit ici tout le contraire de son auteur. Ce ne peut être une fausse interprétation des termes anglais, car ils sont extrêmement clairs. (*Note du traducteur*.)

décomposé les signes complexes, il se trouve que le sens en est si métaphorique, ou qu'il a rapport à des coutumes à des opinions si particulières, qu'il reste enveloppé d'obscurité.

Par exemple, il n'est pas difficile de concevoir que dans un langage figuré, l'on emploie l'union du *soleil* et de la *lune* pour exprimer une *clarté* ou un *éclat* extraordinaire ; mais on ne verra pas aussi nettement comment le caractère *fou* qui signifie *bonheur*, ou *félicité suprême*, peut être désigné par la combinaison des signes qui signifient un esprit ou un démon, le caractère de l'unité, celui de bouche et celui de champ cultivé.

Le signe qui signifie *milieu*, joint à celui de *cœur*, désigne assez heureusement un *ami très cher* ; de même *cœur*, surmonté d'une négative, marque fort bien l'*indifférence*, le *non-cœur*. Mais il n'est pas aussi aisé de voir pour quoi le caractère *ping*, rang ou ordre, est marqué par celui de *bouche*, répété trois fois ; ni pourquoi quatre de ces bouches, avec le caractère *grand* au centre, désignent un instrument ou un ouvrage de mécanique. Comment se fait-il encore que le caractère *nan*, qui signifie *mâle*, se compose de *champ cultivé*, et de *force* ? à moins qu'on ne suppose que le sexe masculin a la force en partage, et peut seul, dans la Chine, hériter des terres. Mais la douceur ou la facilité du discours, c'est-à-dire l'éloquence, se figure très bien par la réunion de *kou*, bouche, et de *kir*, or ; les Anglais disent de même d'un homme qui parle bien, qu'il est *silver-tongue* ou langue argentée [1].

Si les Chinois avaient rigoureusement conservé l'ingénieux et philosophique mécanisme qui présida dans l'origine à la composition de leurs caractères, ce serait la plus intéressante de toutes les langues. Mais il n'en est pas ainsi à beaucoup près. Journellement on crée de nouveaux signes, dans lesquels on considère plutôt la commodité de l'écrivain, que la clarté de ses productions.

---

[1] Les Français disent *langue dorée* : les fameux *vers d'or*, ou plutôt *vers dorés* de Pythagore, exprimaient par cette dénomination, la douceur de la morale et de l'instruction qu'on y puisait. Un des plus célèbres orateurs de la première Église chrétienne portait le surnom de *Chrysostome*, ou *Bouche-d'Or*. (*Note du traducteur*.)

Il s'ensuit de ce que nous avons dit, que chaque caractère composé est non seulement un mot, mais une définition. Mais aucun caractère, quelque complet qu'il soit, ne se prononce jamais que par un monosyllabe, quoique chacune de ses parties ait une prononciation et un sens distinct.

Dans l'étude de la langue chinoise, il n'est pas nécessaire de s'occuper des sons et inflexions $_{p3.105}$ diverses qui se rencontrent dans les autres langues : les caractères chinois parlent aussi bien à un homme sourd et muet que le langage le plus abondant peut parler à l'homme qui jouit de toutes ses facultés. C'est une langue qui s'adresse entièrement à l'œil, et non à l'oreille. De même qu'un morceau de musique présenté à des Européens de différents pays, serait joué par eux sur la même clef, la même mesure et le même air, de même les caractères chinois sont également entendus par les naturels du Japon, du Tonquin et de la Cochinchine. Cependant si chacun d'eux y appliquait les différents noms ou sons qu'on leur donne dans sa patrie, ils ne s'entendraient plus.

Quoiqu'un étranger puisse, à l'aide d'un bon dictionnaire et d'une mémoire passable, acquérir la connaissance des caractères chinois qui se représentent le plus fréquemment, cependant l'ambiguïté dont ils sont susceptibles, à cause de la profusion des métaphores, rend très obscurs les meilleurs livres écrits en cette langue.

Une autre difficulté, et ce n'est pas la moindre, c'est de connaître les abréviations qu'on a introduites pour plus de facilité, mais qui empêchent l'œil de suivre cette chaîne qui liait d'abord toutes les parties.

En un mot c'est une langue où il faut deviner beaucoup de choses qui sont sous-entendues, surtout dans les écrits des lettrés. On ne peut en acquérir une connaissance complète que par une grande familiarité avec les mœurs, les usages, les habitudes et les préjugés du peuple. Les missionnaires eux-mêmes qui ont passé dans ce pays la plus grande partie de leur vie, et qui ont occupé des emplois dans le palais, se trouvent souvent très embarrassés pour traduire et rédiger les notes officielles que nécessite l'arrivée d'une ambassade européenne. Il est

au surplus étonnant qu'après tout ce que les jésuites ont publié en Europe de la grandeur, de la magnificence, de l'instruction et de la philosophie des Chinois, si peu de personnes aient pris la peine d'étudier la langue de ce peuple extraordinaire. Un professeur de langue chinoise à Rome était si peu instruit dans l'idiome qu'il enseignait que, suivant le témoignage de M. Paw, il prit pour du chinois quelques caractères qui se trouvaient sur un buste d'Isis. On reconnut ensuite que le buste lui-même et les caractères étaient l'ouvrage d'un artiste moderne de Turin qui avait tracé ceux-ci à son caprice.

On connaît moins encore la langue chinoise en Angleterre, que dans les autres États du continent. Il n'y a pas longtemps que l'on trouva dans une fondrière, en Irlande, une petite monnaie chinoise en cuivre frappée au coin du dernier empereur Tchien-Long. (Voyez planche 9b.)

Pl. 9b. Monnaie chinoise.

On porta ce curieux objet à un antiquaire infatigable, qui s'était longtemps occupé à faire des recherches sur l'histoire ancienne et la langue de cette île. Comme notre savant ne connaissait ni le chinois, ni les monnaies de ce pays, il en compara naturellement les caractères à ceux d'une autre nation. La conclusion qu'il en tira fut que les quatorze caractères de la face étaient de l'ancien syriaque, et que les lettres tartares-mantcheoux du revers étaient des emblèmes astronomiques et cabalistiques, dont il ne pouvait donner d'explication. Il prit, dans une autre monnaie, les caractères mantcheoux pour des caractères phéniciens. Il en conclut que ces monnaies avaient été apportées en Irlande par les p3.110 Phéniciens, ou frappées dans le pays, et que dans ce dernier cas, les anciens Irlandais avaient eu un alphabet phénicien.

> « Quoi qu'il en soit, observe-t-il gravement, ces médailles jettent un plus grand jour sur l'ancienne histoire d'Irlande que tous les volumes qu'on a écrits sur cette matière.

La jeunesse chinoise commence à étudier la langue à l'âge de six ans. La première occupation des élèves est d'apprendre à nommer un certain nombre de caractères faciles, sans avoir égard à leur signification, et par conséquent sans y attacher une seule idée. Ils continuent, pendant cinq ou six ans, ce travail ingrat et pénible. On se rappelle que le nom d'un caractère n'a aucun rapport avec ce qu'il exprime : cinquante-un mots très différents se prononcent *ching*. S'il se trouve dans une page une douzaine de caractères portant le nom de *ching*, l'élève n'est point instruit de leurs acceptions diverses : il s'attache au son, et néglige le sens. On m'a assuré qu'un écolier bien instruit est obligé d'apprendre par cœur l'énorme volume des œuvres de Confucius, assez parfaitement pour être en état de citer le passage et la phrase, dès qu'il entend prononcer un seul des caractères, sans avoir encore aucune idée de leur signification. Il s'exerce ensuite à former les caractères, en passant un pinceau sur des traits qui sont à l'encre rouge. Dès qu'il a réussi à calquer passablement son original, il cherche à l'imiter sur du papier blanc. Ces opérations absorbent au moins quatre autres années de sa vie. Il semble qu'il vaudrait mieux suivre une marche toute contraire : apprendre d'abord aux élèves la signification des clefs simples et l'analyse des caractères complexes, ensuite les sons ou peut-être les deux choses en même temps.

On a fait souvent des objections de la nature de celles que nous venons de présenter sur l'éducation chinoise, contre le plan d'éducation que l'on suit dans nos écoles d'Angleterre. On prétend que c'est à l'âge où les facultés se développent avec plus de vigueur, où l'âme est le plus susceptible de recevoir et de conserver des impressions, que l'on fait perdre aux enfants un temps précieux pour leur enseigner les règles abstraites de la grammaire latine qu'ils ne sauraient comprendre, en les forçant à apprendre par cœur les déclinaisons, les conjugaisons, les règles de la syntaxe ; choses qui ne servent qu'à les fatiguer et à

les dégoûter, au lieu de leur procurer de l'instruction ou du plaisir. On dit que la grammaire, ou la partie philosophique du langage, n'est bonne que pour les finesses ou la perfection de la langue, et ne doit pas être mise sous les yeux des enfants.

Peut-être que dans tous les cas où la langue qu'on enseigne au jeune élève est son idiome maternel, ces objections contre l'usage de la grammaire, peuvent avoir quelque poids : mais comme il n'en est pas ainsi des langues grecque et latine en Europe, et en Chine, de la langue écrite des Chinois, qui diffère grandement de la langue parlée, une longue expérience peut avoir fait adopter la méthode la plus convenable [1].

p3.115 Mais un jeune écolier européen a un grand avantage sur ceux de la Chine, pendant le temps qu'on suppose qu'il perd à l'étude de la grammaire latine. Tous les jours il acquiert des idées nouvelles par ses progrès dans d'autres idiomes. Il a dans sa langue maternelle des livres qu'il peut comprendre, qui sont pour lui des sources inépuisables d'amusement et d'instruction.

Sans parler de la grande variété des ouvrages qui réclament son attention, je me bornerai à observer que le roman de Robinson Crusoé, un des meilleurs livres qu'on puisse mettre dans la main des enfants, lui fait connaître les innombrables difficultés auxquelles il peut être exposé ici-bas dès que ses tendres parents auront cessé de veiller sur lui. Il y voit que les entreprises les plus difficiles en apparence, sont rarement insurmontables ; que le corps et l'esprit de l'homme ont été admirablement pourvus de ressources qui le mettent en état de surmonter les plus grandes difficultés, d'échapper aux plus imminents périls, à force de patience, de soins, de prudence et de réflexion.

---

[1] On pourrait conclure que la méthode chinoise est défectueuse, d'après ce qui est arrivé au jeune Staunton. En moins d'un an, et à l'âge de douze ans, il a appris assez de mots et de syntaxe pour se faire entendre et entendre les autres sur des sujets faciles de conversation. Il apprit en outre à tracer les caractères avec tant de facilité et d'exactitude que toutes les notes diplomatiques de l'ambassade adressées au gouvernement chinois ont été écrites par lui d'une manière qui a excité l'étonnement général ; aucun Chinois n'aurait osé prêter sa plume pour écrire des pièces d'un style si différent du style ordinaire. Je dois cependant ajouter que peu de jeunes gens de cet âge ont autant de talents d'aptitude et d'instruction sur toutes sortes de matières que le fils de sir Georges Staunton. (*Note de l'auteur*.)

Tom Jones même, cet ingénieux roman, dont il faut cependant excepter les passages qui représentent sous un aspect trop aimable, sous des couleurs trop séduisantes, les faiblesses humaines, lui laisse, après tout, une vive impression d'admiration pour la générosité et pour la vertu et d'indignation contre la perfidie, l'égoïsme et la brutalité. Le jeune Chinois n'a point un attrait de ce genre dans une étude sèche qui consiste à apprendre le nom de caractères abstraits, sans les comprendre. Il n'entend pas un mot d'une autre langue que la sienne.

Le dernier période de l'éducation des Chinois est d'analyser les signes complexes à l'aide d'un dictionnaire : c'est alors seulement qu'ils commencent à concevoir l'usage de l'écriture. On met d'ordinaire entre leurs mains des extraits de leur fameux philosophe Confucius. Ils commencent par ceux qui traitent de sujets de morale, où l'on trouve de courtes maximes, l'éloge de la vertu, le tableau hideux du vice, les règles de conduite que l'on doit observer dans le monde.

Ils lisent ensuite le *Milieu éternel*, ouvrage composé dans le style et dans la manière de Sénèque, l'art du gouvernement et un abrégé des lois. Le jeune élève est alors en état de prendre son premier degré, ce qui arrive quand il a atteint sa vingtième année ; mais, pour parvenir à un plus haut rang, il faut qu'il étudie au moins dix années de plus.

D'après cet aperçu de la langue écrite et du mode d'éducation, il est sensible que les Chinois doivent faire peu de progrès dans les sciences spéculatives, et d'autant moins, qu'ils n'ont pas besoin de ce genre d'instruction pour être élevés aux premiers emplois. Les examens qu'ils doivent subir roulent principalement sur les connaissances de la langue ; mais en cela ils sont extrêmement rigoureux : on renferme les candidats dans des appartements séparés, après qu'on les a scrupuleusement visités, pour p3.120 s'assurer qu'ils n'ont sur eux aucune espèce d'écriture. On ne leur donne pas autre chose que des pinceaux, de l'encre et du papier ; et dans un certain espace de temps il faut qu'ils composent une sorte de thème sur le sujet qui leur est proposé.

L'excellence de la composition dépend des conditions suivantes. Il faut : 1° que les caractères soient tracés avec soin et propreté ; 2° qu'ils soient bien choisis, et ne soient point d'un usage trivial ; 3° que le même caractère ne se reproduise pas deux fois dans la même composition.

Le choix du sujet et la manière de le traiter importent peu ; mais on choisit de préférence la morale ou l'histoire. Si l'anecdote suivante, que l'abbé Grosier, je crois, a rapportée, est vraie, il ne faut pas d'autres éclaircissements pour juger de l'état de la littérature en Chine.

Un candidat qui subissait examen, ayant fait usage d'une abréviation pour tracer le caractère *ma*, qui signifie *cheval*, eut non seulement la douleur de voir rejeter, à cause de cette faute, sa composition très bonne d'ailleurs ; mais en même temps il fut vivement raillé par le censeur, qui, entre autres choses, lui demanda s'il croyait que son cheval pût marcher sans avoir toutes ses jambes !

La construction de la langue parlée est des plus simples, elle n'admet aucune inflexion de terminaison dans les verbes ou dans les nombres. Chaque mot est invariablement le même monosyllabe en genre, en nombre, en cas, en mode et en temps. Comme la plus grande partie de ces monosyllabes commencent par une consonne, et finissent par une voyelle, à l'exception de quelques terminaisons en *l*, *n* ou *ng*, leur nombre est très limité. Pour une oreille européenne ils n'excèdent pas 350 ; mais un Chinois contracte de bonne heure l'habitude d'une plus grande flexibilité dans l'organe du discours ; il modifie sa voix de manière à donner à la même syllabe cinq ou six intonations distinctes : en sorte qu'il prononce au moins douze ou treize cents mots radicaux, lesquels avec leurs combinaisons, suffisent pour exprimer tous les besoins. Je puis parler de ce sujet vraiment curieux, avec une grande exactitude, grâce aux renseignements que m'a fournis sir Georges Staunton, à qui j'ai eu, pour la confection de cet ouvrage, plus d'obligation qu'il ne m'est permis de l'avouer. Possesseur d'un excellent dictionnaire chinois manuscrit, il a bien voulu prendre la peine de faire un tableau de tous les mots ou sons simples de la langue

chinoise, avec leurs inflexions et accentuations diverses. La première colonne offre les consonnes initiales, la seconde le nombre de terminaisons, et la troisième le nombre de sons monosyllabiques, produits par les modifications de l'organe, et en faisant usage des aspirations.

Ainsi, dans la langue parlée de la Chine, un Européen peut discerner 342 monosyllables simples, qui, par le moyen des aspirations des inflexions et de l'accent, forment 1.331 mots chinois.

Comme la langue écrite contient, dit-on, 80.000 caractères, que chaque caractère a son nom, il en résulte que l'un portant l'autre soixante caractères sont affectés au même monosyllabe. De là résulte qu'un écrit qu'on lirait tel qu'il est, serait inintelligible pour l'oreille.

Dans l'usage ordinaire de la vie, le nombre des inflexions délicates ou des modulations nécessaires pour former les 1.300 mots, s'étend p3.125 facilement à environ 15.000 caractères, de façon que chaque monosyllabe admet dans ce cas douze acceptions distinctes. Le retour des mêmes mots doit nécessairement répandre une grande obscurité dans la conversation, et être surtout pour les étrangers, le sujet de bévues très plaisantes. Ainsi un missionnaire très pieux ayant intention de passer la nuit dans la cabane d'un paysan, demanda une *natte*. Quelle fut sa surprise quand il vit son hôte lui amener une *jeune fille* ! Ces deux objets si différents sont exprimés par deux mots dont la prononciation est la même et qu'on ne peut distinguer qu'en y ajoutant un mot accessoire.

C'était un passe-temps fort agréable pour les conducteurs de l'ambassade, d'entendre les équivoques dans lesquelles nous tombions quand nous voulions parler leur langue. Un Chinois, lorsque le sens est douteux, dessine en l'air avec son doigt ou le bout de son éventail, le caractère du mot ou sa clef ; alors on le comprend tout de suite. Mais comme quelques-uns de ces monosyllabes n'ont pas moins de cinquante acceptions, que l'organe le plus exercé d'un Chinois ne saurait faire nettement comprendre, ils changent ces mots en composés, par l'addition d'une seconde syllabe qui fixe le sens de la

première. Le mot *fou*, qui signifie père, a encore une foule d'acceptions ; pour le distinguer, ils y ajoutent *chin*, qui veut dire parents. Ainsi un Chinois parlant de son père dira toujours *fou-chin,* et *mou-chin* en parlant de sa mère ; mais dans l'écriture, le caractère *chin* serait superflu, parce que celui qui signifie père se distingue de tous ceux du même nom.

La grammaire de cette langue est fort simple ; le nom est indéclinable et diverses particules font connaître les cas. L'adjectif est le génitif du nom substantif. *Hau* signifie bonté et *hau-tié* bon, etc. Les temps des verbes, au nombre seulement de trois, le présent, le passé et le futur, sans aucun mode, sont marqués par des particules. Leur emploi est de rigueur dans le discours ; mais dans les écrits d'un style élevé, on les omet absolument, ce qui est une nouvelle cause d'obscurité et de dégoûts qu'éprouvent les étrangers dans l'étude des caractères chinois.

Je vais donner une idée de la langue et de l'écriture des Tartares-Mantcheoux, Il est probable que si la dynastie actuelle continue encore un siècle d'occuper le trône, cet idiome finira par supplanter le chinois, ou deviendra au moins la langue de la cour. La prononciation est pleine, sonore et bien loin d'être désagréable. Cette langue ressemble plus au grec qu'à aucune des autres langues orientales ; elle abonde de lettres qu'ont rejetées les Chinois, notamment le *b* et l'*r*. Elle est alphabétique, ou, à proprement parler, syllabique ; les différentes parties du discours sont susceptibles du nombre, du cas, du genre, du temps, du mode et autres inflexions, comme les idiomes européens. Cela se fait par un changement de terminaison, par des prépositions ou des interpositions. Le caractère en est extrêmement beau, et s'écrit comme le chinois, par colonnes perpendiculaires ; mais elles commencent du côté gauche du papier, au lieu du côté droit, comme dans l'écriture chinoise, etc.

J'ai peu de chose à dire sur l'état de la littérature chinoise et les progrès de cette nation dans les sciences : la nature de sa langue suffit presque pour en faire juger. Il paraît que depuis deux mille ans p3.130 les belles-lettres et les sciences spéculatives ont obtenu peu

d'avancement. Il n'y a point dans tout l'empire, d'ouvrage ancien ou moderne, qui soit plus estimé, plus étudié et je puis peut-être ajouter moins compris, que les cinq livres classiques réunis et commentés par leur grand philosophe Confucius qui vivait 460 ans avant l'ère chrétienne ; et ce sont assurément des productions extraordinaires pour le temps où elles ont été faites. Ces ouvrages, et un petit nombre d'écrits de leur auteur favori, échappèrent, si l'on en croit les annales du pays, à la destruction générale de tous les livres, lorsque le barbare Chy-Ouang-Ty fit brûler tous les monuments de la science, excepté ceux qui traitaient de l'agriculture et de la médecine, environ 200 ans avant Jésus-Christ. On suppose à ce souverain l'absurde projet de se faire passer, aux yeux de la postérité, pour le premier empereur qui eût civilisé et gouverné la Chine, et que par cet infâme artifice, les annales de l'histoire du pays paraissent commencer à son règne.

En admettant la vérité d'un tel événement, quoiqu'il soit fort douteux, il en résulte nécessairement que le savoir avait fait peu de progrès à cette époque. Autrement serait-il possible qu'un monarque, à la fin de son règne, eut imaginé de rassembler tous les ouvrages des arts et de la littérature, disséminés sur l'immense surface d'une contrée aussi éclairée qu'on prétend que l'était alors la Chine ?

Il y avait d'ailleurs dans le pays d'autres souverains indépendants, sur lesquels Chy-Ouang-Ty avait fort peu, ou n'avait point d'autorité : en sorte qu'il est vraisemblable que la république des lettres n'a pas beaucoup perdu par cette destruction de livres chinois.

Lorsque le calife Omar livra aux flammes la bibliothèque d'Alexandrie, que l'orgueil et l'amour des Ptolémées pour les sciences avait rassemblée de tous les points de l'univers, la littérature souffrit une perte irréparable ; mais quoiqu'il fût au pouvoir du tyran de plonger dans un éternel oubli les monuments des sciences, les principes sur lesquels reposaient ces monuments étaient hors de sa puissance.

L'expédition d'Alexandre répandit les lumières des Égyptiens et des Grecs dans les diverses parties de l'Asie où elles continuèrent de fleurir. Lorsque la tyrannie et l'oppression de Physcon, le septième des

Ptolémées, eurent contraint les habitants d'Alexandrie d'abandonner une ville qui n'avait cessé de fumer du sang de ses citoyens, ils trouvèrent un asile dans les États de la Grèce et dans les différentes contrées de l'Asie. Ce tyran sanguinaire, au milieu de ses atrocités, ne se piquait pas moins d'une vive passion pour la littérature ; aussi les arts et les sciences fleurirent même pendant son règne, et les migrations de ceux qui fuyaient la capitale de l'Égypte furent d'une grande utilité pour les nations chez qui les réfugiés allèrent s'établir. Malheureusement pour la Chine, les forêts et les montagnes qui la bornent au sud, les déserts sablonneux qui la confinent au nord, et rendent les communications difficiles entre l'empire et le reste de l'Asie, concoururent avec l'aversion de ses habitants contre les étrangers, à écarter de son sein les arts, les sciences qui furent si longtemps la gloire de l'Europe et de l'Afrique. Du moins l'histoire de la Chine ne parle pour la première fois de ses relations avec l'Inde, qu'environ un siècle après le commencement de l'ère chrétienne, lorsque p3.135 la religion de Buddha fut introduite du Thibet dans cet empire.

Que les livres savants de la Chine aient été ou n'aient pas été brûlés, c'est ce qui est douteux ; mais l'antiquité et l'authenticité des *King* ou cinq livres classiques paraissent suffisamment démontrées. En considérant l'ancienneté des époques où ils furent composés, on y trouve la preuve d'un grand avancement dans la civilisation. On a remarqué que dans ce pays, les arts les sciences, la littérature ne font point de progrès ; et la lecture des *King* est propre à faire croire qu'ils ont plutôt rétrogradé, qu'ils n'ont été stationnaires. Voici le titre et la substance de ces écrits :

1. *Chou-king*, collection des annales et de l'histoire de différents princes, remontant à plus de 2.000 ans avant J.-C.

2. *Chi-king*, odes, sonnets et maximes, la plupart remplis de métaphores et si obscurs, que le traducteur doit suppléer à une partie du sens.

3. *Y-king*, lignes parfaites et brisées de Fou-hi, le plus ancien monument de la Chine, et peut-être le premier essai d'une langue écrite. Il est aujourd'hui impossible d'y rien comprendre.

4. *Choung-khou*, ce titre signifie le printemps et l'automne ; c'est l'histoire de quelques-uns des rois de Lou et presque en entier l'ouvrage de Confucius.

5. *Ly-ky*, cérémonies et devoirs moraux ; compilation de Confucius.

Les lignes de Fou-hi ont fait le désespoir de Confucius lui-même qui a déclaré n'être point satisfait de toutes les hypothèses des commentateurs. Le savant et ingénieux Leibnitz a cru y trouver le système de l'arithmétique binaire, par lequel toutes les opérations numériques pourraient s'exécuter à l'aide de deux figures seulement, le chiffre 1 et le 0. Ainsi 1 compterait pour un, 10 pour deux, 11 pour trois, 100 pour quatre, ainsi du reste.

Il n'est pas nécessaire d'observer combien un tel système souffrirait d'inconvénients dans la pratique. Cette découverte de l'arithmétique que le célèbre mathématicien ne présentait, selon toute apparence, que comme un amusement philosophique [1], fut communiquée à un jésuite, le père Bouvet, qui, s'occupant alors à déchiffrer les lignes de Fou-hi, saisit cette idée, et, dans son enthousiasme, proclama, à la face de l'univers, que Leibnitz avait deviné l'énigme fou-hienne.

Les missionnaires de l'Église catholique sont tellement accoutumés aux mystères dont leur religion est remplie, que tout ce qu'ils rencontrent chez un peuple étranger, sans le comprendre, ils l'érigent en mystère.

Les Chinois ont, par exemple, p3.140 une figure qu'ils appellent tortue mystique, parce qu'ils la disposent à peu près comme ces lignes régulières qu'on trouve sur le dos de quelques tortues ; les missionnaires ont supposé que c'était la clef des dogmes les plus

[1] L'arithmétique binaire aurait l'avantage de réduire à une simple addition tous les calculs de la multiplication, et à une soustraction les opérations si compliquées et si difficiles dans certains cas de la division. Leibnitz ne songeait pas à substituer un tel système à l'arithmétique décimale, ce qui eût été absurde ; car l'expression du nombre 1024 exigerait *onze* chiffres, savoir : 10000000000 ; mais il proposait de composer des tables où l'on trouverait des calculs tout faits. Au surplus, nos tables de logarithmes sont infiniment préférables, quoiqu'elles laissent quelque chose à désirer, parce qu'il y a toujours un infiniment petit de trop ou de trop peu ; mais du moins l'expression des nombres y est plus courte qu'elle ne le serait dans la méthode de Leibnitz. (*Note du traducteur*.)

sublimes de la philosophie chinoise, tandis que ce n'est au fait qu'un jeu semblable à ce carré magique dont s'amusent nos écoliers, composé de neuf chiffres disposés trois à trois et qui, de quelque côté qu'on les additionne, donnent le nombre 15. Toute la différence est qu'au lieu de chiffres, les Chinois emploient des points blancs ou noirs suivant que le nombre est pair ou impair.

Plusieurs des autres *King* ont été traduits en tout ou en partie, et publiés en France. Mais il faut remarquer que tous les ouvrages chinois, traduits par les missionnaires, ont éprouvé un si grand changement sous leur travestissement européen, qu'ils sont devenus plutôt des originaux que des traductions véritables. Il est vrai qu'une version littérale n'aurait point de sens ; mais il y a une grande différence entre expliquer un auteur et le paraphraser. Sir William Jones observe que la seule manière de rendre justice aux poésies asiatiques, c'est d'en présenter d'abord le mot à mot, puis une imitation en vers. Le sujet le plus stérile acquiert toutes sortes de beautés sous sa plume élégante.

Le dernier empereur Tchien-Long passait pour un des meilleurs poètes modernes ; sa composition la plus célèbre est une ode en l'honneur du thé que l'on peint sur toutes les théières de l'empire. En voici la traduction littérale, avec l'addition de quelques mots, pour ne point rendre le sens incomplet.

> « Sur un feu lent placez un vase à trois pieds dont la couleur et la forme annoncent le long usage ; remplissez-le d'eau de neige limpide ; faites-la bouillir aussi longtemps qu'il le faudrait pour blanchir un poisson et rougir l'écrevisse ; versez-la sur les feuilles délicates d'un thé exquis, dans une coupe de *youé* (sorte de porcelaine) ; qu'elle y reste assez longtemps pour que ses vapeurs se dissipent comme un nuage, et ne laissent plus qu'un léger brouillard flottant sur la surface. Buvez à loisir cette précieuse liqueur ; elle éloignera de vous les cinq causes de trouble. On peut goûter et sentir, mais non décrire l'état de repos produit par un breuvage ainsi préparé.

Le même empereur a fait un long poème descriptif sur la ville et le le pays de Moukden, dans le territoire des Tartares-Mantcheoux. Quelques-uns des missionnaires l'ont traduit, et il paraît avoir plus de mérite que son ode sur le thé, dont il est au surplus difficile de juger sans avoir une connaissance parfaite de la langue. Ce morceau peut devoir ses principales beautés et sa réputation, plutôt au choix des caractères qu'au son, au sens littéral et à l'élégance de la versification. Un Européen trouve peu d'élégance dans le langage chinois ; il est dépourvu de ces auxiliaires, de ces particules qui donnent de la grâce et de l'énergie à nos idiomes. Chez les Chinois, la beauté d'une expression dépend entièrement du choix des caractères et non de la recherche ou de l'arrangement des sons monosyllabiques. Un caractère qui présente une heureuse alliance d'idées a le même effet sur l'œil d'un Chinois, que l'expression d'une formule algébrique ou d'un théorème de géométrie, à l'œil d'un mathématicien ; mais p3.145 dans ces deux cas, il faut avoir appris à en distinguer les beautés. Il y a peu de locutions explétives même dans la langue parlée. « Anglais bons. Chinois meilleurs. — Aujourd'hui aller, demain venir. — Mer point de borne, Kiang point de fond. — Bien, pas bien. » sont des locutions chinoises dans lesquelles un Européen ne trouve pas beaucoup d'élégance.

Outre l'imperfection de la langue, il y a encore une autre raison qui fait que la poésie ne sera jamais une étude favorite, ni cultivée avec succès parmi les Chinois. Nous avons vu que l'état de la société était de nature à étouffer entièrement la passion de l'amour. Dans ce pays, un homme ne se marie que par nécessité, ou pour obtenir un héritier qui offre des sacrifices à ses mânes, ou parce que les maximes du gouvernement ont rendu le célibat honteux : les sentiments délicats qui naissent de l'attachement mutuel de deux personnes bien éprises, ne peuvent donc être connus des Chinois ; et ce n'est qu'aux effusions d'un cœur ainsi inspiré, que la poésie doit ses plus grands charmes.

On ne peut considérer non plus les Chinois comme une nation belliqueuse, et les exploits guerriers sont, après l'amour, le sujet le plus cher aux muses.

La langue du pays convient mieux au style concis de la morale qu'aux sublimes élans de la poésie. Les sentences morales de Confucius prouvent l'excellent esprit de l'écrivain ; elles feraient honneur à tous les siècles, à toutes les nations.

@

CHAPITRE VIII

@

Sciences et arts de la Chine. — Canons et poudre de guerre. — Imprimerie. — Musique. — Peinture et sculpture.

Il me reste maintenant à montrer l'état actuel des arts et des sciences en Chine, autant qu'il m'est possible d'en parler d'après les entretiens que j'ai eus non seulement avec les missionnaires, mais avec les plus savants d'entre les Chinois. Mes observations ne seront que des résultats généraux ; on ne peut chercher des détails dans un ouvrage de cette nature.

Il n'y a point de science pour laquelle les Chinois aient autant de goût et dans laquelle ils soient aussi peu versés que l'astronomie. La nécessité de fixer avec quelque exactitude le retour périodique des saisons et de certaines époques, dans une société aussi vaste, a dû attirer l'attention du gouvernement dès les temps les plus anciens. Aussi voyons-nous dans le tribunal des Mathématiques un des plus anciens établissements dont l'histoire fasse mention. Cependant ils ont fait si peu de progrès dans cette science, que les opérations véritablement astronomiques ont été longtemps confiées au soin des étrangers, que les Chinois affectent de mépriser et de considérer comme barbares. Le principal objet de ce tribunal est de rédiger et de p3.150 publier un calendrier national et d'indiquer au gouvernement les temps de l'année et les saisons convenables pour ses plus importantes entreprises. Lorsque le mariage d'un prince ou d'une princesse du sang est sur le point de se conclure, les astronomes choisissent un jour heureux pour la célébration des noces ; et ce jour est annoncé officiellement dans la *Gazette de Pékin*.

On insère dans cet almanach, ainsi que dans les calendriers grecs et romains, tous les jours de l'année que l'on suppose heureux ou malheureux, des prédictions météorologiques, les jours où il est convenable de prendre médecine, de commencer des voyages, de se

marier, de poser la fondation d'une maison, et autres choses importantes.

Ce sont les membres chinois de cet auguste tribunal, qui sont chargés de la partie astronomique. Ils forment, pour cela, tous les ans, un comité. Je ne puis prendre sur moi de décider si ceux qui s'appellent lettrés croient réellement aux absurdités de l'astrologie judiciaire, ou s'ils jugent nécessaire d'encourager les superstitions populaires par des motifs politiques. Si, cependant, ils sont, par leurs connaissances, au-dessus de ces préjugés, ils ont beaucoup de mérite à jouer une farce de ce genre avec tant d'apparence de gravité et une telle solennité ; la durée du même système a dû leur apprendre que la multitude est plus efficacement gouvernée par l'opinion que par le pouvoir.

Les phénomènes des corps célestes présentent à un esprit éclairé et intelligent le plus grand et le plus sublime des spectacles : pour l'homme ignorant et superstitieux, ce n'est qu'un objet de terreur. Les gens du peuple de tous les pays, de tous les siècles, ont considéré la privation accidentelle de la lumière des deux grands flambeaux du ciel, comme le présage de quelque événement extraordinaire, tandis que les hommes les plus intelligents ont profité de ces notions superstitieuses. On assure que six cents ans avant la naissance du Christ, Thalès était en état de calculer les éclipses ; ce qui prouve qu'il devait bien en connaître les causes. Cependant l'apparition d'une éclipse était alors un objet de superstition et de terreur pour ses compatriotes. Plutarque nous dit que Périclès fut instruit par Anaxagore à dissiper la frayeur que les divers phénomènes du ciel inspiraient au vulgaire. Il cite une preuve frappante que Périclès donna de son savoir, lorsque pendant son expédition au Péloponnèse, il arriva une éclipse de soleil. L'obscurité soudaine qui s'ensuivit, ayant été regardée comme un mauvais présage, fit naître une consternation générale. Périclès voyant le pilote de sa propre galère trembler d'effroi et de confusion, prit son manteau et le lui plaça devant les yeux, en demandant s'il y avait quelque chose d'alarmant ou quelque augure sinistre dans ce qu'il avait fait. Sur la réponse négative de cet homme :

> — Quelle différence y a-t-il donc, continua Périclès, entre ce que je fais et ce qui se passe là-haut, si ce n'est que quelque chose de plus grand que mon manteau nous dérobe la vue du soleil.

On ne peut douter qu'Alexandre, dans une pareille occasion avant la bataille d'Arbèle, lorsqu'il fit faire un sacrifice au soleil, à la lune, et à la terre comme aux trois puissances qui étaient cause de l'éclipse, n'ait agi ainsi que pour dissiper les impressions $_{p3.155}$ superstitieuses de son armée. Supposer qu'il en ignorât la cause, ce serait faire injure à son illustre maître, Aristote.

Il peut donc en être de même du gouvernement chinois, qui soit par ignorance, soit par politique, continue d'observer, avec la plus grande solennité, à peu près les mêmes cérémonies qui étaient, il y a deux mille ans, en usage chez les Égyptiens, les Romains et les Grecs. Lorsque la lune était obscurcie par une éclipse, ils faisaient retentir les tambours, les clairons et les trompettes, persuadés que par ce fracas ils soulageraient la déesse embarrassée.

Dans la même occasion, les Chinois frappent leurs *gongs* d'airain. Pour que ce phénomène ne se passe pas sans être observé et de peur que la planète ne se trouve privée d'un secours qu'ils croient propre à effrayer ou charmer le dragon qui, suivant eux, veut en faire sa proie, les gouverneurs de chaque province et de chaque grande ville avertissent le public du jour et de l'heure de l'éclipse, suivant les calculs de l'almanach national. Pendant que nous étions à Tong-Chou, nous vîmes aux coins des rues de grossiers dessins, représentant une éclipse de lune. Tous les officiers étaient en deuil ; toutes les affaires furent interrompues ce jour-là.

Pendant le séjour de la légation hollandaise à Pékin, il y eut, le 21 janvier, une éclipse de soleil. C'était le premier jour de l'année chinoise, jour que dans tout l'empire on célèbre par de grandes réjouissances ; c'est presque le seul où la masse du peuple suspende ses travaux journaliers. L'ambassadeur et sa suite furent mandés à la cour vers les trois heures du matin. Lorsqu'ils furent arrivés au palais, on leur dit,

qu'en conséquence de l'éclipse de soleil qui allait avoir lieu, et qui était un événement très fâcheux, l'annonce d'une année malheureuse pour l'empire, l'empereur ne serait point visible pendant trois jours ; que toute la cour prendrait le deuil pendant le même temps ; que les amusements, les fêtes, les réjouissances d'usage en cette occasion, seraient suspendus d'une extrémité de l'empire à l'autre.

Avant que l'éclipse commence, les membres du tribunal des Mathématiques et les autres lettrés en place, s'assemblent auprès du palais, tenant chacun une copie de la figure de l'éclipse, afin de vérifier la justesse des calculs de l'astronome ; mais quand même ils n'auraient pas intérêt à déclarer que la prédiction est accomplie, les astronomes ne courraient pas grand danger d'être convaincus d'erreur, à moins qu'ils n'en eussent commis une grave ; car leurs censeurs n'ont point d'instruments pour mesurer le temps avec une exactitude suffisante.

Dès que l'éclipse a commencé, tous les spectateurs se jettent à genoux et se prosternent neuf fois jusqu'à terre : pendant ce temps-là on entend un bruit affreux de gongs, de timbales, de trompettes et d'autres instruments, par lesquels le peuple cherche à faire reculer le dragon dévorant.

Il ne faudrait pas juger d'après ces cérémonies extravagantes, que les Chinois ignorent absolument les principes de l'astronomie ; mais on en trouve la preuve dans la dernière partie de leur histoire. Au treizième siècle, lorsque Gengis-Khan entra dans la Chine à la tête des Tartares-Mongouls, et que son successeur Koublai-Khan, eût achevé la conquête, un excès de désordre et de confusion régnait dans la chronologie chinoise. Ils n'étaient p3.160 point en état de fixer les époques, d'établir les limites des différentes provinces, ni même de déterminer les arrondissements de chaque district. Koublai, selon leurs propres annales, appela à son secours des savants de toutes les parties du monde ; et, grâce aux missionnaires chrétiens et mahométans, mais surtout à ces derniers, et peut-être aussi aux descendants des Grecs anciennement établis dans la Bactriane, on introduisit en Chine plusieurs changements importants.

Le nouvel empereur fit faire un cadastre général de tout l'empire. Il remit l'ordre dans la chronologie, et rectifia les erreurs des observations astronomiques. Il fit venir de Balk et de Samarcande divers instruments de mathématiques et d'astronomie ; ceux dont les Chinois faisaient alors usage, étant d'une construction grossière et insuffisants pour que l'on observât avec exactitude le mouvement des astres. Il fit réparer cette grande communication par eau, qui réunit les provinces du nord avec celles du sud : ouvrage dans la contemplation duquel l'esprit n'est pas plus fortement frappé de la grandeur imposante de l'objet, qu'il n'est satisfait par le sentiment de son utilité.

Nous trouvons dans les premières relations de la Chine, la description de certains instruments qu'on dit avoir été découverts sur une montagne près de la ville de Nankin, et déposés ensuite partie dans cette ancienne capitale, et partie à Pékin. En examinant ces instruments avec plus d'attention, on a reconnu qu'ils avaient tous été construits pour une localité particulière sous le 37e degré de longitude ; d'où il suit que toutes les observations faites avec ces instruments, à Pékin, dont la latitude est de 39 degrés 55 minutes nord, et celles faites à Nankin, par 32 degrés 4 minutes, doivent être complètement fausses. L'idée même de les placer dans des lieux si éloignés du parallèle pour lequel ils avaient été construits, est une preuve suffisante de l'ignorance des Chinois sur cette matière. M. de Paw a fait, à l'égard de ces instruments, les conjectures les plus probables. Il suppose qu'ils ont été faits à Balk en Bactriane, par quelques-uns des Grecs qui obtinrent le gouvernement de cette province, sous les successeurs d'Alexandre, et qu'on les a envoyés en Chine sous la monarchie des Mongouls.

La mort de Koublai-Khan fut promptement suivie de l'expulsion des Tartares de la Chine, et peut-être aussi de l'émigration de tous les hommes savants qu'ils avaient introduits dans le pays. En effet, Soung-Chi, le premier empereur de la dynastie actuelle des Tartares-Mantcheoux, déclare dans un édit qu'il a publié en 1650, que depuis l'expulsion des Mongouls, les Chinois n'ont pas su faire un almanach correct, et qu'ils ont accumulé erreur sur erreur dans leurs observations

astronomiques et leur chronologie. Vers ce temps, on chargea de nouveau quelques mahométans de surveiller la composition du calendrier ; mais cette fonction ayant été par la suite confiée à un Chinois, on inséra dans ce malheureux almanach une fausse intercalation qui donna à l'année 1670 treize mois au lieu de douze.

Cette méprise était un événement trop heureux, pour n'être pas saisi par quelques missionnaires catholiques qui se trouvaient alors dans la capitale. Ils virent de quel avantage il était pour eux de convaincre les Tartares de l'ignorance des Chinois dans une matière aussi p3.165 importante pour le gouvernement. Ils avaient peu de doute sur le succès, puisque les préjugés plaidaient déjà si fortement en leur faveur. En un mot, les Européens réussirent : les almanachs de 1670 furent déclarés défectueux ; on les supprima ; on en fit une nouvelle édition, et l'on assure que le pauvre faiseur d'almanachs fut étranglé.

Quatre jésuites allemands furent nommés aux places vacantes dans le tribunal des Mathématiques ; et comme c'étaient des hommes habiles, ils ne furent pas peu utiles à la cour. Après eux, les Portugais eurent la charge de rédiger le calendrier : heureusement pour eux, les Chinois n'ont aucun moyen de découvrir leurs petites erreurs de calcul.

Je me suis entretenu à Yuen-Min-Yuen avec plusieurs de leurs lettrés ; mais je n'ai pas vu un Chinois, pas un Tartare, qui possédât la plus légère teinture d'astronomie ou qui pût expliquer un seul des mouvements célestes. Toute leur astronomie consiste en un certain jargon d'astrologie judiciaire ; ils sont fidèlement attachés à la doctrine de leurs anciens philosophes ; doctrine établie depuis plus de deux mille ans, et d'après laquelle ils croient

> « que le ciel est rond, et la terre un carré fixé au milieu ; que les quatre autres éléments sont placés des quatre côtés ; savoir : l'eau au nord, le feu au sud, le bois à l'est, et le métal à l'ouest.

Ils supposent encore que les étoiles sont fichées comme des clous à égales distances de la terre, dans la voûte azurée du firmament.

Quant aux nombreuses éclipses rapportées dans leurs annales, ce sont de simples récits des faits constatés à mesure qu'ils arrivent, et non des prédictions faites d'après des calculs. Il ne paraît pas, quoi qu'on en ait dit, que jamais les Chinois aient été en état de prédire une éclipse. Les fameuses tables chinoises, publiées par le père Couplet, ont été reconnues pour être celles de Tycho-Brahé. Cassini a trouvé la chronologie de leurs éclipses, publiée par Martin, remplie d'erreurs, et le retour de ces éclipses impossible, Il n'en pouvait être autrement ; l'imperfection du calendrier devait nécessairement rendre toutes les dates fausses.

Si les missionnaires avaient voulu rendre un service réel à la Chine, au lieu de tromper le monde par les étranges et merveilleuses descriptions qu'ils ont faites de ces peuples, ils n'auraient point perdu tant de temps à traduire en chinois des tables de logarithmes pour l'usage de Kaung-chi, second empereur de la dynastie régnante ; tables dont ils prétendent que ce souverain était si enthousiaste qu'il les portait toujours suspendues à sa ceinture ; ils se seraient plutôt attachés à lui montrer l'usage et la commodité des chiffres arabes aux combinaisons desquels la langue chinoise ne saurait se prêter ; ils auraient appris à quelques-uns de leurs jeunes néophytes, les éléments d'arithmétique et des mathématiques.

Mais on trouve dans la connaissance du cœur humain, l'excuse d'une pareille omission. Il y aurait eu trop de désintéressement, trop d'abnégation de soi-même, à renoncer aux avantages, au crédit que des connaissances supérieures leur avaient donnés dans ce vaste empire, en faisant participer à ces lumières les habitants du pays.

Lorsque nous réfléchissons un instant aux embarras, aux difficultés qu'ont occasionné les irrégularités des périodes solaires et lunaires dans nos calendriers européens, depuis le temps de $_{p3.170}$ Jules César jusqu'à la réforme grégorienne, nous sentons aisément combien doivent être graves les erreurs de chronologie dans une contrée dont les habitants ignorent complètement les premiers principes de l'astronomie ; où le

gouvernement a besoin du secours des étrangers pour faire jouer les plus puissant ressorts de sa politique.

Tout ce qui a été inventé ou découvert par les Chinois, porte un type d'originalité auquel on ne peut se méprendre. La langue prouve par elle-même qu'elle a pris naissance dans le pays. Il en est de même de la boussole. Les Chinois marquent leur chronologie par un cycle ou période, dont je crois que nul ne leur disputera l'invention. Leurs annales font remonter ce cycle au temps de l'empereur Ouhang-Ty, le troisième depuis Fou-Hi. Il est de soixante ans ; il n'a aucun rapport aux mouvements et coïncidences périodiques du soleil et de la lune, comme celui des Indiens, qui est également de soixante ans ; c'est une simple division arbitraire comme notre siècle. Au lieu de nommer telle année la première, la seconde, ou la troisième de tel cycle, ils ont deux séries de caractères, l'une de dix, l'autre de douze : ils appellent la première les dix racines, l'autre les douze branches. La combinaison d'une racine ou d'une branche donne une année, et les permutations dont ces nombres sont susceptibles, leur donnent soixante dénominations distinctes pour le cycle complet de soixante années.

Si les Chinois ont fait peu de progrès dans la science de l'astronomie, leurs connaissances en géographie, qui supposent quelque étude de la première, ne sont pas moins bornées. Ils regardaient autrefois leur pays comme occupant le milieu de la terre, tandis que le reste n'était qu'un composé d'îles.

Quand les jésuites pénétrèrent en Chine, ils trouvèrent que les cartes même de l'empire n'étaient que des esquisses grossières et incorrectes sans échelle ni proportion. Là une chaîne de montagnes couvrait toute une province ; ici la moitié d'une autre disparaissait sous une rivière. À présent, ils ont d'excellentes cartes de la Chine, copiées d'après celles que les jésuites ont dressées de tout l'empire après plusieurs années d'un travail infatigable.

Quoique l'écriture chinoise ne se prête point aux combinaisons des nombres, elle convient admirablement pour les opérations concises de l'algèbre, et les démonstrations rigoureuses de la géométrie. Cependant

les Chinois n'en sont pas plus avancés, car ils ne connaissent ni l'une ni l'autre de ces sciences. Leur arithmétique est purement mécanique. Depuis les gens de lettres jusqu'au moindre marchand, tous font usage, pour les calculs, d'une machine nommée *souan-pan*. Elle consiste en un châssis de bois divisé en deux compartiments par une barre qui le traverse au milieu ; cette barre est traversée de part en part et à angles droits par un certain nombre de fils d'archal. Dans l'un des compartiments, cinq boules mobiles sont enfilées à chaque fil. Les fils de l'autre en portent chacun deux.

On peut considérer ces fils d'archal comme les séries croissantes et descendantes d'une table de numération, d'après une progression décimale ; en sorte que, si dans le plus grand compartiment, on place une boule contre la tringle du milieu, et qu'on appelle cette boule 1, la boule du fil suivant représente 10, $_{p3.175}$ la boule du fil d'après 100, etc. Mais du coté opposé, la boule qui la précède immédiatement représente 1/10, la première boule du fil suivant 1/100, etc. Dans le plus petit compartiment les boules représentent des quantités quintuples.

C'est un système d'arithmétique décimale, et il serait à souhaiter, pour la facilité, la simplicité et la commodité de ses opérations, qu'on l'adoptât dans toute l'Europe, au lieu de ces méthodes multipliées de diviser un nombre entier dans les différents pays, et jusque dans les différentes provinces du même empire. Le souan-pan ne serait pas peu utile pour enseigner à un aveugle les règles du calcul. Cependant, chose presque incroyable, ces opérations exigent des Chinois ainsi que leur langue écrite plutôt l'exercice de l'œil que celui du jugement. Le rapprochement ou l'éloignement de ces petites boules de la tringle du milieu, leur montrent tout à coup, par la disposition de l'ensemble, le résultat de la combinaison. Je crois que l'invention peut en être attribuée aux Chinois, quoiqu'on ait comparé leur souan-pan, je ne puis dire si c'est à juste titre, à l'*abacus* des Romains.

On a observé, et peut-être avec beaucoup de vérité, que les arts qui ont pour objet le luxe, les agréments et les nécessités de la vie, ont,

dans leur premier état, reçu peu de secours des travaux et des spéculations des philosophes.

L'esprit d'invention des artistes, les découvertes fortuites ou progressives des simples ouvriers, ont fait connaître des données d'après lesquelles les raisonnements et les recherches des philosophes sont parvenus à indiquer des chemins plus courts pour atteindre le même but. Les savants sont donc plus propres à perfectionner qu'à inventer.

Les Chinois fournissent des exemples frappants de cette humiliante vérité, dans leurs arts et dans leurs manufactures, notamment dans certaines opérations relatives à la chimie, qui, chez eux n'est pas, à proprement parler, une science, quoiqu'ils mettent en pratique plusieurs branches des arts chimiques.

Sans posséder aucune théorie des affinités des corps, des attractions de cohésion ou d'agrégation, ils clarifient les eaux limoneuses des rivières, pour leur usage habituel, en les agitant avec un peu d'alun dans un bambou creux. L'expérience leur a appris que dans cette opération toute simple les parties argileuses se précipitent au fond ; bien sûrs du fait, ils s'embarrassent peu d'en rechercher les causes.

C'est ainsi qu'ils connaissent l'effet des vapeurs sur les corps qui y sont immergés ; ils savent que leur chaleur est plus forte que celle de l'eau bouillante ; néanmoins, quoique depuis des siècles ils aient l'usage constant de recueillir la vapeur dans des vaisseaux clos, assez semblables au digesteur de Papin, afin d'amollir la corne dont ils font leurs lanternes si minces, si larges et si transparentes, ils paraissent ne pas connaître la grande énergie qu'elle acquiert par la compression. Au moins n'ont-ils jamais songé à appliquer cette force dans les cas où l'emploi des animaux serait insuffisant.

Ils savent tirer des trois règnes de la nature les plus brillantes couleurs ; ils les mêlent et les préparent de manière à obtenir toutes les nuances imaginables ; ils donnent les teintes les plus riches et les plus éclatantes à la soie au coton, au papier : et ils n'ont aucune théorie des couleurs !

Ils savent très bien fondre le fer p3.180 quand il sort de la mine ; leurs ustensiles de fer coulé sont extrêmement minces et légers ; ils connaissent aussi, mais d'une manière imparfaite, l'art de convertir le fer en acier. Cependant leurs aciéries ne sauraient être mises en comparaison avec celles de l'Europe ; je ne dis pas, de l'Angleterre, qui n'a point de rivaux, ni dans ce genre ni presque dans aucune autre branche des arts.

Quoique leurs ustensiles de fonte soient légers et propres et qu'on les recuise dans des fours pour qu'ils soient moins cassants, ils réussissent cependant fort mal dans l'art de rendre le fer malléable ; toutes leurs forges sont, par conséquent, dans un état peu florissant. Leurs fabriques des autres métaux sont au-dessous du médiocre. Leurs filigranes d'argent sont d'une extrême propreté et leurs ustensiles de toutenague (cuivre blanc), parfaitement travaillés.

Ils prétendent connaître depuis longtemps l'usage du canon. On dit que du temps de la conquête de Gengis-Khan vers le 13e siècle, les deux armées avaient de l'artillerie, des bombes et faisaient jouer des mines.

Cependant, lorsque la ville de Macao fit, en 1621, présent à l'empereur de trois pièces de canon, il fallut, en même temps, envoyer avec elles trois canonniers pour apprendre aux Chinois à s'en servir. Je crois que l'introduction des mousquets ou arquebuses à mèches n'est pas très ancienne parmi eux. Ces objets n'ont point les mêmes traces d'originalité que ceux d'invention chinoise au contraire ; ils sont modelés exactement sur les anciens mousquets des Portugais. Ils ne diffèrent en rien de ceux que cette nation continue de vendre en Cochinchine. Mais il n'y a pas de doute que les Chinois n'aient connu la poudre à canon longtemps avant l'ère chrétienne. Dans un ancien traité sur l'art militaire, on parle avec détails d'un procédé pour détruire le camp d'un ennemi en creusant une mine qu'on remplit de poudre. inflammable mais il n'y est pas question d'artillerie.

D'autres vieux livres donnent des recettes pour les compositions des feux d'artifice avec de la poudre à canon, de la limaille de zinc, du camphre et autres ingrédients.

Il est facile d'imaginer que la déflagration du nitre a dû être remarquée d'abord dans les pays où le nitre est une production spontanée et abondante de la terre comme sur les plateaux élevés et déserts de la Tartarie et du Thibet, dans les plaines basses et immenses de l'Inde et de la Chine. Mais la poudre de guerre des Chinois est excessivement mauvaise. Ils n'en ont point de manufacture spéciale ; chacun fabrique la poudre dont il a besoin. Une partie des occupations imposées au soldat, est de faire de la poudre.

Voici les proportions d'usage suivant les renseignements que nous donnés Van-ta-gin : 50 livres de nitre, 26 de soufre, et 28 de charbon de bois.

Ils ne granulent point la pâte comme en Europe ; ils en font une poudre grossière, qui adhère quelquefois en masses solides. Elle est bientôt hors d'état de servir, par l'impureté du nitre, qui, pour peu qu'on l'expose à l'air, attire l'humidité ; en effet ils ne savent point raffiner le salpêtre. C'est une des objections qu'ils font contre l'usage des fusils.

On a remarqué que les trois grandes découvertes de l'aiguille aimantée, de la poudre à canon et de l'imprimerie, en Europe, ont suivi de près le retour du fameux p3.185 voyageur Marc-Paul. Lorsque les jésuites instruisaient Caung-Chy dans quelques-unes des sciences de l'Europe, il leur disait avec un sentiment d'orgueil national, que nous ne connaissions ni la boussole, ni l'imprimerie ni la poudre de guerre, qui étaient d'un usage vulgaire en Chine depuis deux mille ans.

Quant à la poudre à canon, il est de toute évidence que notre compatriote Roger Bacon [1] connaissait bien les ingrédients qui entrent

[1] Il ne faut pas confondre le moine Bacon avec le célèbre philosophe Bacon de Vérulam chancelier de la reine Elisabeth. (*Note du traducteur*.)

dans sa composition. Dans plusieurs passages de ses écrits, il est dit qu'avec du salpêtre et d'autres drogues, on peut faire un feu qui enflamme à une grande distance. Ailleurs, il dit qu'avec du soufre, du salpêtre, et quelque autre chose dont il déguise le nom sous deux ou trois mots barbares, on peut faire une composition qui imite les effets de la foudre et des éclairs.

Roger Bacon mourut en 1293, et Marc-Paul revint en Europe vers 1295 ; il est donc impossible que le premier ait été conduit à cette découverte par quelques rapports avec le voyageur vénitien. [1]

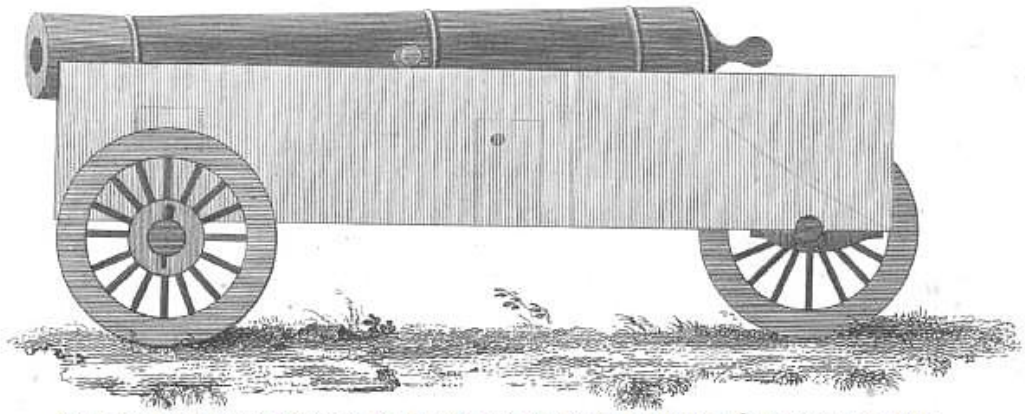
Si les Chinois avaient jamais connu l'art de fondre de gros canons, et de s'en servir à la guerre, il n'est guère possible qu'ils l'eussent perdu. Cependant il est constant que les deux jésuites Schaal et Verbiest prirent des peines infinies pour leur enseigner à fondre de l'artillerie et depuis ils n'en ont point perfectionné la méthode.

J'ai observé auprès d'une des portes de Pékin, quelques pièces grossières, mal formées et sans proportion. Elles étaient à terre sans affût. Ces canons, et quelques uns de la même espèce que j'ai vus à Canton, d'autres d'environ douze livres de balle qui client à Hang-tchou-fou, placés chacun sous un appentis de bois, sont la seule artillerie que j'aie remarquée dans tout le pays.

Je ne déciderai point la question de savoir si les canons représentés (planches 10 et 11), dessinés par feu M. Parish, capitaine d'artillerie, sont d'invention chinoise, ou empruntés de quelque autre nation, mais telles sont les pièces qu'on trouve quelquefois gisantes aux portes de quelques villes.

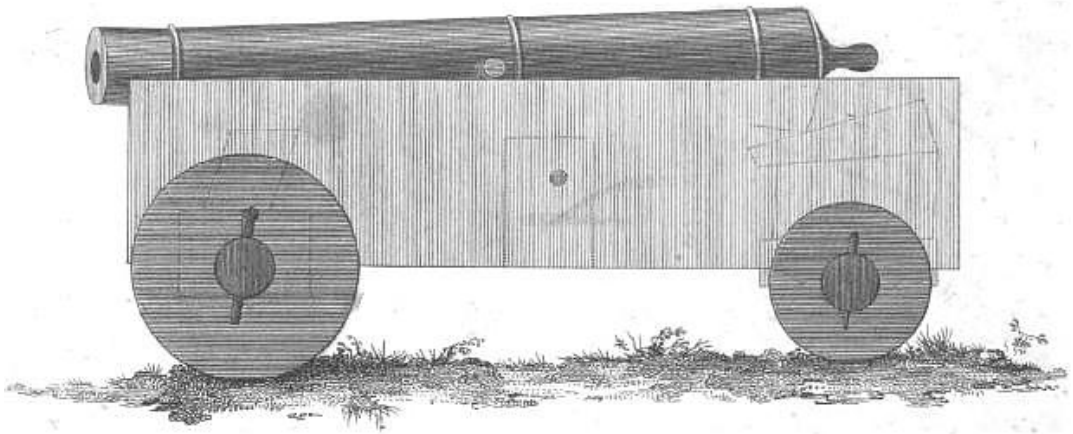
---

[1] On en attribue généralement, en Europe, l'invention à un moine allemand nommé Schwarts, et elle date, ajoute-t-on, de 1354 ; mais ce fait est douteux, car il y a tout lieu de croire qu'on fit usage du canon à la bataille de Crécy, en 1346. L'évêque Watson observe que Mariana, dans son histoire du siège d'Algésiras par les Espagnols en 1342 ou 1343, dit que « les Maures firent beaucoup de mal aux chrétiens, en lançant contre eux des boulets de fer. » Le même auteur ajoute plus loin que « c'est la première fois qu'il est question dans l'histoire, de poudre de guerre et de boulets. » Il est donc extrêmement probable que la première introduction de la poudre à canon en Europe a été faite par quelques mahométans de l'Orient, et que Schwarts n'en était point l'inventeur quoiqu'il en ait peut-être publié le premier la recette. (*Note de l'auteur*.)



Canon de fer de 4 livres de balle de 8 pieds de long, à Han-chou-fou.

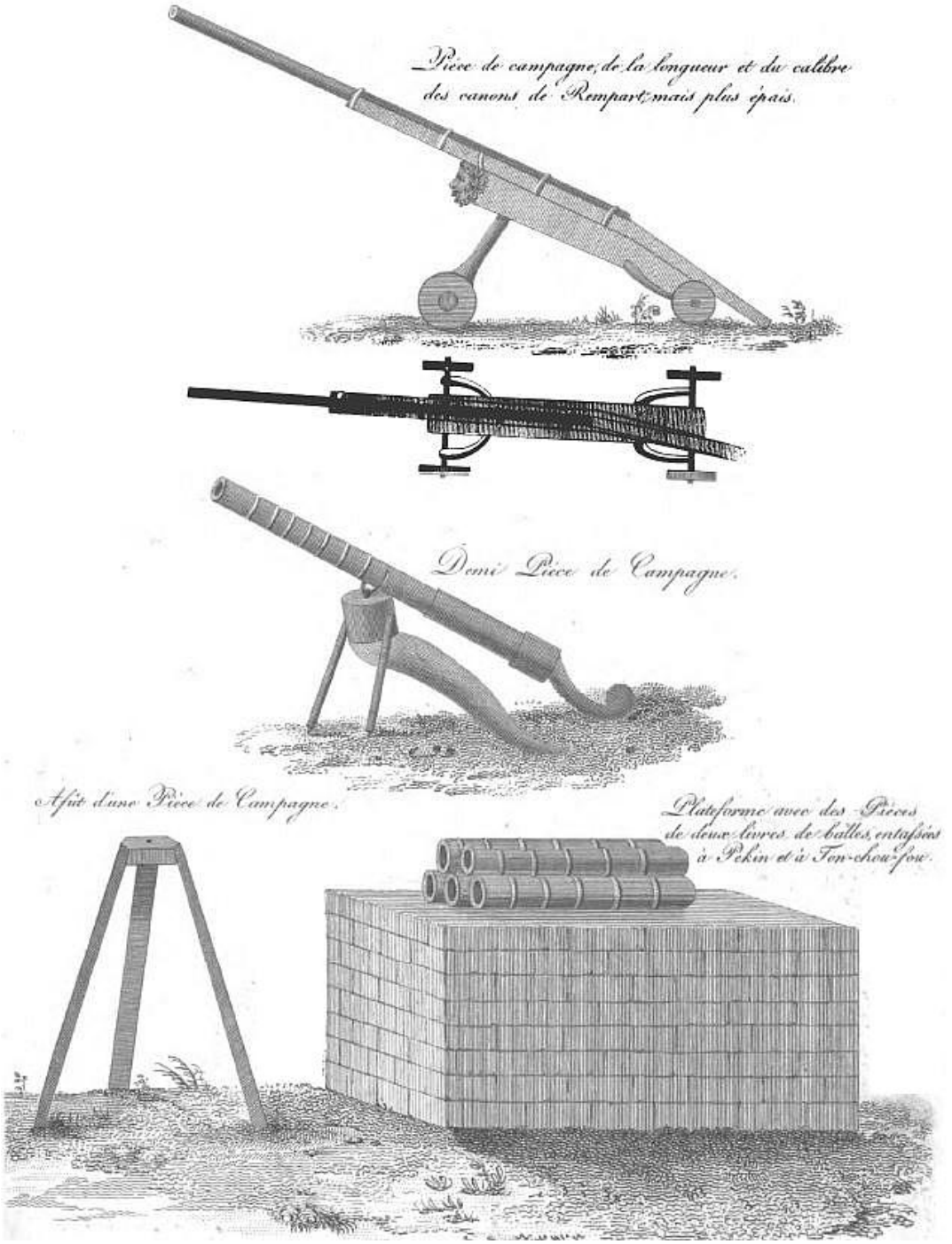
Canon de 4 livres de balle de 8 pieds de long, à Chang-son-Chien.



Pl. 10. Artillerie chinoise.

M. Bell, qui voyagea en Chine, il y a un siècle, à la suite de l'ambassadeur russe, dit avoir remarqué près de l'extrémité ouest de la grande muraille, quelques centaines de vieux canons entassés sur une des tours, composés chacun de trois ou quatre p3.190 morceaux de fer battu, réunis avec des cercles du même métal. Il est donc probable que les Chinois, comme les Indous, faisaient usage de canons semblables avant l'arrivée de Schaal et Verbiest.

Pour faire leurs saluts, dont ils ne sont point avares, ils mettent le feu à trois petits pétards, ou plutôt à des canons de pistolets fichés en terre. Les soldats craignent si fort d'approcher de cette artillerie d'enfants, qu'ils font une traînée d'une boîte à l'autre.



Pl. 11. Artillerie chinoise.

Le capitaine Parish ayant fait tirer quelques volées des deux pièces de campagne apportées comme présents à l'empereur, et les ayant fait charger et décharger avec toute la rapidité possible, les officiers chinois observèrent avec un grand flegme, que leurs soldats étaient capables d'en faire autant, et peut-être mieux. Et lorsque lord Macartney demanda à l'ex-vice-roi de Canton, s'il serait curieux de voir sa garde

faire des évolutions à l'européenne, celui-ci répliqua froidement « qu'on ne pouvait rien lui montrer de nouveau, à lui qui avait fait la guerre sur les frontières de la Tartarie » ; et cependant ce grand guerrier n'avait jamais vu de fusil. Tels sont les ridicules affectations de supériorité, le mépris souverain pour les autres nations que l'incorrigible orgueil de ces peuples leur inspire. Il semble qu'ils aient établi comme principe général, de ne jamais se laisser entraîner à l'admiration de ce que les étrangers apportent chez eux. Lorsqu'un personnage éminent venait voir les présents, et que quelqu'un de nous l'observait, il y jetait négligemment un coup d'œil et montrait autant d'indifférence, que s'il eût été dans l'habitude journalière de voir des choses semblables.

Un médecin français, qui a voyagé en Chine, dit qu'il n'a jamais vu dans tout le pays d'alambic, ni d'appareil pour distiller. Cependant, l'art du distillateur y est très répandu ; Leur *san-tchou*, ou littéralement *vin brûlé*, est un esprit ardent distillé de différentes sortes de grains, mais plus souvent de riz. Il exhale une forte odeur empyreumatique, à peu près comme le whiskey d'Écosse. On fait macérer le riz dans l'eau jusqu'à ce qu'il se gonfle ; ensuite on le mêle dans la dissolution d'une substance nommée *pé-ka* ; elle est composée de farine, de riz, de racine de chicorée, d'anis et d'ail. Ces drogues, non seulement hâtent la fermentation, mais donnent une odeur particulière ; ensuite on distille le mélange.

Le san-tchou, ainsi préparé, peut être considéré comme la base du meilleur arack, que les Chinois fabriquent seuls dans l'île de Java. Ce n'est que la même liqueur, rectifiée avec une addition de mélasse et de lait de coco„ Avant la distillation, ce breuvage s'appelle simplement *tchou*, c'est-à-dire vin, et est tout à fait insipide. La vigne réussit fort bien dans toutes les provinces, même sous une latitude aussi septentrionale que Pékin ; mais il paraît qu'on en favorise peu la culture. On ne fait point de vin avec le jus de raisin ; les missionnaires près de la capitale, sont les seuls qui s'en occupent.

Ils ont porté leurs manufactures de porcelaine, en ce qui concerne la préparation des matériaux, à un degré de perfection que jusqu'à présent aucune nation si ce n'est les Japonais, n'ont pu atteindre.

Ceux-ci surpassent les Chinois, non seulement à cet égard, mais dans la fabrication de toutes les choses où l'on emploie la gomme laque et le verni ; aussi se p3.195 vendent-elles en Chine un prix exorbitant.

La beauté de leurs porcelaines dépend en grande partie des soins extrêmes, de l'attention sévère qu'ils apportent à leur assortiment.

Les ingrédients qu'ils emploient sont d'ordinaire une terre argileuse très fine, qu'ils appellent *kao-lin*, et un granit appelé *pe-tun-tsé*, presque entièrement composé de quartz ; la proportion de mica y est très petite.

On pulvérise et on lave ces matières avec le plus grand soin. Lorsque la pâte a reçu au tour ou dans les moules, les formes qu'on désire, chaque pièce est mise dans une boîte d'argile, avant de passer au four. Malgré toutes ces précautions, il arrive souvent (tant cet art est soumis au hasard) que toute la fournée coule, et ne forme plus qu'une masse de matière vitrifiée.

Ni les Chinois, ni les Japonais ne peuvent se vanter de donner des formes très élégantes à leur porcelaine. Elle ne saurait souffrir de comparaison avec ces beaux vases ou l'ingénieux Wedgwood a imité les formes grecques et romaines. Rien de plus grossier et de plus incorrect que ces figures grotesques et autres objets dont ils peignent ou plutôt barbouillent leur porcelaine, et qui sont d'ordinaire l'ouvrage des femmes et des enfants des pauvres ouvriers. Nous avons des preuves qu'ils peuvent faire mieux. Si on leur envoie un modèle d'Angleterre, les artistes de Canton l'exécutent avec une exactitude scrupuleuse et leurs couleurs sont inimitables.

Ils n'ont connu que dans le dernier siècle l'art de faire le verre lorsque les jésuites eurent amené de France à Pékin des ouvriers en ce genre. L'entreprise ne réussit pas, et fut abandonnée à la mort du directeur. Les verriers de Canton fondent des morceaux de verres cassés, et les soufflent sous de nouvelles formes. Ils ont appris à revêtir des planches de verre d'une feuille d'argent, et l'on s'en sert comme de miroirs ; mais les miroirs ordinaires sont faits d'un métal poli qui semble être un alliage de cuivre et de zinc.

Les motifs d'orgueil ou de politique par lesquels le gouvernement affecte de mépriser tout ce qui est étranger ou nouveau, et le défaut d'encouragement pour les nouvelles découvertes, quelque ingénieuses qu'elles soient, ont singulièrement retardé les progrès des arts et des manufactures. Le Chinois ne manque, ni d'esprit pour concevoir, ni d'adresse pour exécuter, et l'on sait quelle aptitude il a pour l'imitation.

Nous en avons vu beaucoup d'exemples à Yuen-Min-Yuen. Des lustres magnifiques, composés de plusieurs centaines de pièces, furent dans l'espace d'une demi-heure démontés, pièce à pièce, par deux ouvriers chinois qui auparavant n'avaient rien vu de semblable ; et ils les remontèrent avec la même facilité. Cependant, M. Parker avait jugé nécessaire que nos ouvriers vinssent plusieurs fois à la manufacture, les voir défaire et refaire, afin d'être en état de les arranger à leur arrivée en Chine.

Un Chinois vint à bout d'enlever un morceau d'un large verre bombé qui couvrait le grand dôme du planétaire, après que nos ouvriers en eurent cassé trois en essayant de les tailler à la pointe du diamant. Cet homme fit ce travail chez lui et ne voulut pas nous communiquer son secret. Comme le trou était un peu raboteux sur les bords, je jugeai qu'il ne l'avait $_{p3.200}$ pas cassé, mais fracturé, peut-être en passant un fer rouge sur une ligne formée avec de l'eau, ou tout autre fluide.

Il est notoire qu'un Chinois de Canton, après avoir examiné une montre européenne, entreprit et vint à bout d'en faire une semblable quoiqu'il n'en eût jamais vu auparavant ; mais il fallut lui fournir le grand ressort qu'il ne put pas faire. On fabrique aujourd'hui à Canton, aussi bien qu'à Londres, et à un tiers du prix, ces ingénieux instruments que les Coxe et les Merlin envoyaient autrefois à la Chine, en si grandes quantités. L'esprit d'un Chinois est vif et d'une conception parfaite ; ses doigts menus semblent être faits pour les ouvrages délicats.

Les manufactures de soies sont établies à la Chine depuis un temps immémorial, dont leurs annales ne fixent point la date. Mais ces annales constatent à quelle époque le cotonnier fut transporté du nord de l'Inde dans le midi de la Chine.

L'espèce particulière de cotonnier dont on fabrique les étoffes de nankin, perd, dit-on sa couleur fauve après deux ou trois années de transplantation dans les provinces méridionales ; ce que l'on attribue à la chaleur du climat et à l'ardeur du soleil. J'ai cultivé cette espèce au cap de Bonne-Espérance, et j'ai remarqué que, sur cette plante et sur toutes celles qui provinrent de ses graines, les gousses étaient aussi pleines, et leur teinte aussi jaunâtre au bout de trois ans, que dans la première année.

Les manufactures de soie et de coton paraissent stationnaires en Chine comme les autres branches d'industrie. Le défaut d'encouragement du gouvernement, l'obstination aux anciens usages, se sont toujours opposés à leur perfectionnement.

De tous les arts mécaniques, celui où ils semblent avoir atteint la plus grande perfection, c'est celui de travailler l'ivoire ; ils n'ont point de rivaux en ce genre, même à Birmingham, cette grande pépinière des arts et des manufactures. On m'assure qu'à Birmingham il a été inventé une machine pour découper l'ivoire et en faire des éventails et d'autres objets à l'imitation des Chinois ; mais cet essai, quoique ingénieux, n'a rien produit que l'on pût comparer à ce que font ces derniers. On ne peut rien imaginer de plus beau que le travail à jour qu'offre, en se déployant, un éventail chinois. Il paraît qu'on en découpe les bâtons à la main ; car quelque figure qu'on leur demande, un écusson avec une cotte d'armes ou un chiffre, ils le fournissent conforme aux moindres détails du modèle. Les deux montants extérieurs sont d'un travail hardi, et taillés par-dessous de manière à faire voir qu'on n'a pu le façonner qu'avec la main. Cependant les plus magnifiques de ces éventails ne coûtent pas, à Canton, plus de cinq à dix piastres d'Espagne [1].

Ils tireront d'un globe solide d'ivoire, percé d'un trou qui n'a pas plus d'un demi-pouce de diamètre, neuf ou quinze boules creuses tournant

[1] Je pense bien qu'on m'opposera ces ouvrages d'ivoire des Italiens qui représentent des paysages avec des maisons, des arbres et des figures d'animaux, et quelquefois si petits qu'on peut les monter en bague ; mais ces travaux, auxquels se livre un moine solitaire pour abréger l'ennui d'une longue oisiveté, ne sauraient être mis en comparaison avec ce que fait un ouvrier chinois. (*Note du traducteur*.)

les unes dans les autres, et chacune travaillée à jour comme p3.205 les éventails. Ces difficiles bagatelles sont peu coûteuses. On fait en ivoire des modèles de pagodes et autres édifices. Avec de petits copeaux d'ivoire qu'on entremêle de barbes de plumes, on fait de jolies corbeilles et des chapeaux aussi légers, aussi souples que ceux de paille. En un mot, les jouets d'enfants, et autres objets de ce genre futile, sont exécutés en Chine, d'une manière plus élégante, et à moins de frais qu'en toute autre contrée du monde.

Il faudrait un volume pour détailler les différents usages auxquels ils emploient la belle espèce de roseau qu'on appelle bambou. Leurs chaises, leurs tables, leurs écrans, leurs lits, et beaucoup d'autres meubles, sont entièrement faits avec ses tiges creuses. Quelques-uns de ces meubles réunissent l'industrie à l'élégance. À bord des vaisseaux, on se sert du bambou pour en faire des vergues, des voiles, des câbles, des fils de caret, des étoupes pour calfater. Dans l'agriculture, on emploie des chariots de bambou ; les rayons des roues sont de la même substance. On en fait des roues hydrauliques, des haies, des capacités pour contenir des grains et toutes sortes d'ustensiles. Les jeunes rejetons sont bons à manger, et avec leurs fibres on fait des mèches de chandelles. Le bambou embellit le jardin du prince et couvre l'humble cabane du villageois. Cette plante est dans la main du pouvoir un instrument qui tient tout l'empire dans la crainte. En un mot il est peu d'objets auxquels les Chinois ne puissent appliquer le bambou, soit entier, soit coupé en lattes très minces, ou divisé en fibres déliées, dont on tresse les cordages, ou enfin macéré et réduit en une pâte pour faire du papier.

Il n'est rien de nouveau sous le soleil, a dit le Sage. Un ingénieux et moderne écrivain (M. Dutens), imbu de la même idée, a composé un livre pour démontrer que toutes les inventions et découvertes dont l'Europe moderne se glorifie, ont été connues des anciens. L'art de fabriquer du papier avec de la paille, tout nouveau qu'il peut être en Europe, remonte dans la Chine à une date fort reculée. La paille du riz et des autres graminées, l'écorce du mûrier, la tige du cotonnier, le chanvre, les orties, une foule d'autres plantes et d'autres matériaux,

sont mis en œuvre dans les papeteries chinoises. On en fait des feuilles d'une telle dimension qu'une seule servirait de tenture à un des côtés d'une chambre de grandeur moyenne.

La plus belle espèce de papier à écrire a la surface aussi douce que la peau de vélin. On l'imbibe d'une forte dissolution d'alun, pour l'empêcher de boire l'encre. Une multitude de vieillards et d'enfants gagnent leur vie à enlever l'écriture sur le papier qui a déjà servi : on lui fait subir une préparation nouvelle et on en façonne du papier neuf. L'encre elle-même ne se perd pas ; on la recueille soigneusement pour l'employer de nouveau. Nos propres manufactures ont emprunté à cet égard des procédés si utiles aux fabriques chinoises, qu'il n'est pas besoin d'en dire rien de plus. Les Chinois, cependant, reconnaissent qu'ils doivent aux Coréens une méthode plus perfectionnée de faire l'encre ; ils la tiraient de leur pays il y a quelques siècles.

Quant à l'imprimerie, nul doute que cet art ne soit très ancien en Chine ; cependant il n'a pas été plus loin que la méthode de sculpter une planche de bois. Il est vrai que par sa nature, l'écriture chinoise n'est pas susceptible de l'impression en $_{p3.210}$ lettres mobiles. Quoique les parties constituantes de chaque monogramme soient assez simples et en petit nombre, la difficulté de les grouper, d'en réunir les types isolés dans la multitude de positions dont ils sont susceptibles, est un obstacle que sans doute on ne surmontera jamais.

Comme le reste de leurs inventions, la pompe à chaîne, que les Européens ont perfectionnée au point d'en faire une partie essentielle de l'équipement des gros vaisseaux, est demeurée parmi les Chinois à peu près dans son état primitif ; la seule modification qu'ils aient faite consiste dans la substitution de planches ou de paniers d'osier à la place des bottes de paille. Mais ils n'ont pas étendu l'usage au delà de celui d'élever un petit courant d'eau sur un plan incliné d'un réservoir à un autre, pour la commodité des arrosements. Il y en a de différentes dimensions ; les unes tirées par des bœufs, d'autres mises en mouvement par une roue, quelques-unes par le seul recours de la main.

Les grands avantages que procure l'emploi des machines, ou ne sont pas sentis dans cette contrée, ou on les néglige à dessein. Dans un pays si peuplé, la multiplicité des machines nuirait à la propagation des habitants, car les neuf dixièmes au moins vivent de leurs travaux manuels. C'est une question qu'ils n'ont pas encore décidée, que de savoir si une plus grande facilité dans le travail et l'économie de temps, au moyen d'instruments ingénieux, ne compenserait pas la détresse momentanée qu'occasionnerait dans les premiers temps l'introduction de diverses mécaniques. Quoi qu'il en soit, tous ces moyens d'abréger ou de diviser le travail sont inconnus à la Chine. Parmi les présents que l'on apporta à l'empereur, il y avait un appareil pneumatique, une collection d'instruments pour l'électricité, et les modèles d'une suite complète de machines placés sur une colonne d'airain. L'empereur ayant daigné y jeter un regard, demanda à l'eunuque de service à quoi tout cela pouvait servir. Cette bête brute, à qui l'on avait pris la peine d'indiquer la nature et l'usage des différents articles des présents, afin qu'il pût les expliquer à son maître, n'eut pas assez d'habileté pour faire une réponse satisfaisante.

> — Je présume a dit le vieux monarque, que ce sont des hochets pour mes petits-fils.

Les Chinois connaissent fort bien l'usage de la poulie, et s'en servent à bord de leurs gros vaisseaux, mais toujours dans son état naturel, du moins je n'ai jamais vu de moufle où il y eût plus d'une poulie. Ils paraissent également familiers avec le principe du levier ; car tous les objets précieux, même l'or et l'argent, sont pesés avec des balances romaines. Ils font entrer des roues dentées et des pignons dans la construction de leurs automates : tous leurs moulins à riz sont mûs par des roues hydrauliques.

Mais, encore une fois, aucune machine n'est employée en grand pour faciliter et accélérer le travail. Une extrême simplicité caractérise tout ce qu'ils ont imaginé pour les arts et les manufactures. Les outils de leurs ouvriers sont de la construction la moins compliquée et cependant ces ustensiles sont propres à ce qu'ils en veulent faire. Ainsi le soufflet du

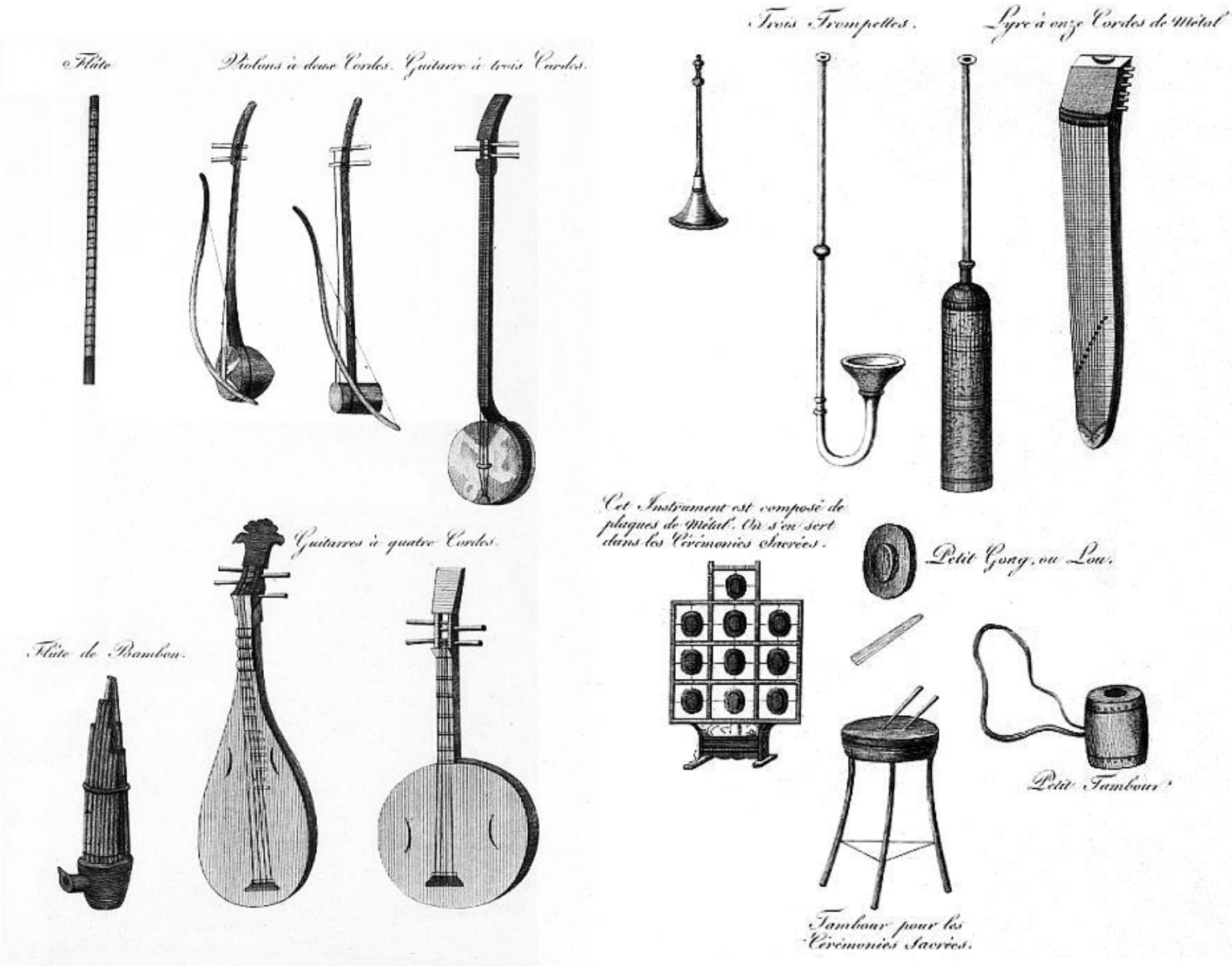
forgeron qui n'est autre chose qu'un tuyau de bois avec un piston valvulaire, lui sert en outre de siège lorsqu'il le pose debout, et de boîte pour contenir le reste de ses outils. La corbeille p3.215 de bambou dans laquelle le barbier renferme son appareil est encore le siège sur lequel se placent ses pratiques. Le menuisier se sert de sa règle pour marcher ; le coffre qui contient ses outils est l'établi sur lequel il travaille. Le colporteur n'a besoin que de sa caisse et d'un grand parasol pour étaler toutes ses marchandises, et sonner sa petite boutique.

Il y a peu de chose à dire sur les progrès des beaux-arts en Chine. J'ai déjà parlé de leur poésie ancienne et moderne ; mais je crois devoir encore une fois observer que les Européens ne peuvent porter un jugement exact des productions des Asiatiques, et surtout de celles des Chinois, qui réunissent à la profusion des métaphores le désavantage d'une langue qui s'adresse peu à l'oreille : une phrase entière ou une combinaison d'idées se trouve quelquefois renfermée dans un monosyllabe, dont les beautés rassemblées avec art ne parlent qu'au sens de la vue.

On peut juger plus sainement des deux sœurs de la poésie, savoir la peinture et la musique. Je m'étendrai fort peu sur le dernier de ces arts ; il ne paraît pas qu'on le cultive en Chine comme une science. La musique n'est étudiée comme un talent agréable, ou pratiquée comme un amusement délicat, que par ces femmes qu'on élève pour les vendre ; ou par celles qui trafiquent de leurs talents et de leurs faveurs.

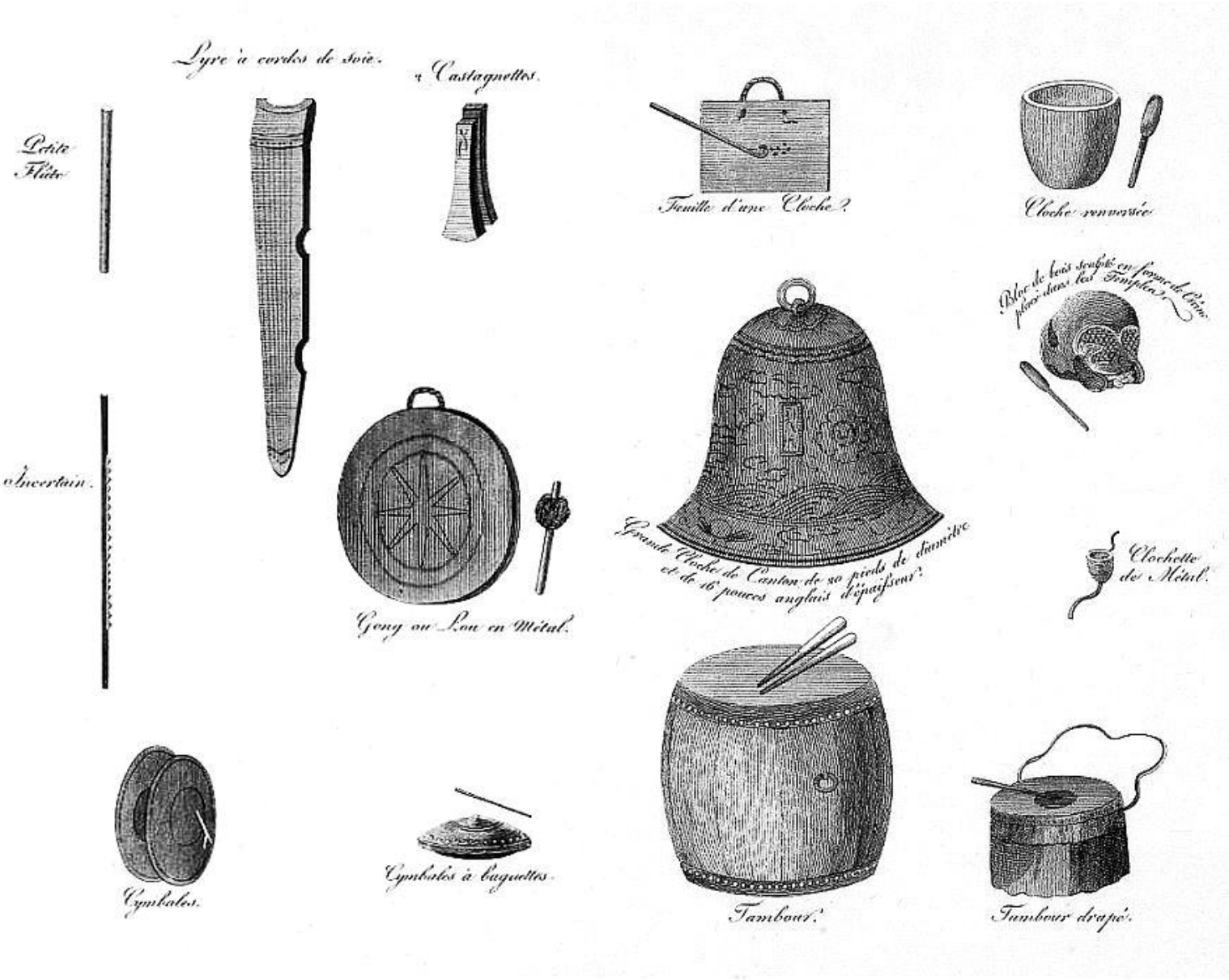
Comme les Chinois diffèrent dans leurs idées de toutes les autres nations, ces femmes jouent ordinairement des instruments à vent, tels que la flûte et le flageolet, tandis que l'amusement des hommes est la guitare ou un instrument semblable, monté de deux, quatre et sept cordes. On loue des eunuques et d'autres hommes de la dernière classe pour faire de la musique. Le mérite de l'exécution paraît consister dans le grand bruit que font les instruments. Le *gong*, ou, comme l'appellent les Chinois, le *lou*, convient admirablement à cet objet.

Cet instrument est une sorte de chaudron peu profond, ou plutôt le couvercle d'un chaudron que l'on frappe avec un maillet de bois couvert



Pl. 12a. Instruments de musique.

de peau. On dit que ce métal est un alliage de cuivre, d'étain et de bismuth. Ils ont aussi une sorte de clarinette, trois ou quatre sortes de trompettes, et un instrument à cordes peu différent du violoncelle. Leur *sing* est un assemblage de tuyaux de bambou d'inégale longueur, assez semblable à la flûte de Pan. Les intonations n'en sont point désagréables, mais la structure en est si bizarre et si irrégulière qu'il semblerait qu'elle ne pût convenir à aucune gamme ou échelle musicale. Leurs tambours d'airain ont la forme de tonneaux, et font, ainsi que des cloches de différentes grandeurs, suspendues à des châssis, une partie constituante de leur musique sacrée.



Pl. 12b. Instruments de musique.

Ils ont aussi un instrument qui consiste en pierres coupées carrément, et suspendues par un angle à un châssis de bois. Il me parut que c'étaient des cailloux de l'espèce de ceux qu'on appelle *gneiss*, sorte de granit schisteux. On voit dans le musée de Keswick, à Londres, des pierres sonores de la même espèce, qui ont été ramassées dans un ruisseau au pied du mont Skiddaw ; mais elles paraissent contenir des fragments de schorl noir ou tourmaline. [1]

[1] [c.a. : Voy., planche 20, quelques airs de musique.]

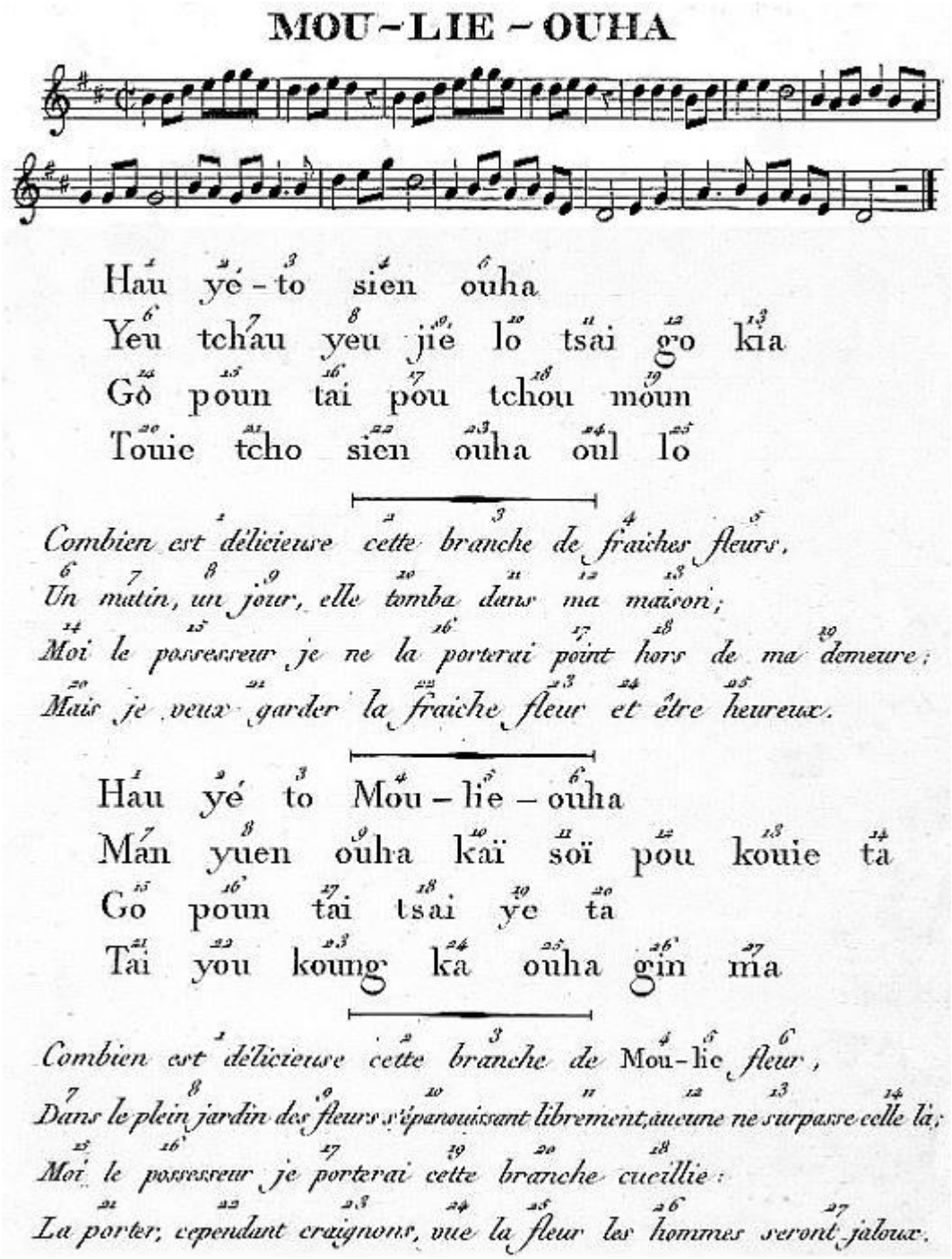
Les historiens chinois s'enorgueillissent de ce que tous les règnes de la nature ont été mis à contribution pour compléter leurs orchestres, de ce que l'on tire des p3.220 sons de la peau des animaux, des fibres des plantes, enfin des métaux des pierres et de la terre cuite. Il est vrai que leurs instruments sont très variés par leur figure et leurs matériaux ; mais je n'en connais pas un seul qu'une oreille européenne puisse trouver passable. Un Anglais résidant à Canton a pris la peine de dessiner les divers instruments de ce pays ; je les ai joints, mais ce catalogue n'est pas complet. [1]

Les orchestres chinois jouent d'ordinaire ou cherchent à jouer à l'unisson ; quelquefois un des instruments prend l'octave, mais jamais ils ne cherchent à exécuter de parties séparées ; ils se bornent à la mélodie, si toutefois je puis donner ce nom harmonieux à la réunion de sons très durs. Ils n'ont point la moindre notion des contre-points ; invention à laquelle les Grecs eux-mêmes n'étaient point parvenus, et qui fut inconnue en Europe comme en Asie, jusqu'au siècle des moines.

Je n'ai entendu qu'un seul Chinois qui mît dans son chant du sentiment ou un accent plaintif. Il s'accompagnait de la guitare, en chantant une des ariettes les plus courues du pays, en l'honneur de la fleur de *mou-lie*. M. Hüttner en a noté les sons extrêmement simples, et j'ai appris que cet air a été publié à Londres avec des accompagnements et tous les raffinements de la musique européenne, en sorte que ce n'est plus un échantillon de la simple mélodie des Chinois.

Le seul procédé de notation musicale que connaissent les Chinois est de tracer les caractères qui expriment le nom de chaque note dans la gamme ; encore tiennent-ils du jésuite Pereira cette méthode imparfaite. Ils affectaient de mépriser la musique de l'ambassadeur,

[1] Voyez les planches 12a et 12b. Le nom de chaque instrument est écrit, auprès de sa figure, et j'ai dû mettre le mot *incertain* à côté d'une espèce de bâton denté comme une scie, que Barrow n'a pas autrement désigné que par le mot anglais *uncertain* ; j'ai cru cependant, après avoir examiné cet objet, que c'est une sorte d'archet pour pincer certaines guitares chinoises, de même que les musiciens d'Europe emploient des plumes pour faire vibrer les cordes de la mandoline. (*Note du traducteur*.)



Pl. 13. Ariette en l'honneur de la fleur de mou-lie.

disant que ce n'était plus de la musique, mais un bruit confus de sons. Cependant le premier musicien de l'empereur se donna beaucoup de peine pour dessiner sur de larges feuilles de papier, la grandeur exacte de chaque instrument, en marquant la place des trous, des chevilles, des cordes et autres objets, afin qu'on en put faire exécuter de pareils.

Il serait difficile de connaître le motif qui a fait dire au père Amiot, que

> « les Chinois, pour rendre leur gamme parfaite, n'ont pas craint de la soumettre aux opérations laborieuses de la géométrie, et aux calculs les plus longs et les plus fastidieux de la science des nombres.

Cependant il devait savoir que les Chinois ignorent absolument la géométrie ; que leurs calculs ne s'étendent point au-delà du *souan-pan*.

Un autre jésuite a fait une assertion non moins fausse, que c'est des Chinois que les Égyptiens et les Grecs ont emprunté leur système musical, avant le temps d'Hermès et d'Orphée.

Sous le rapport de la peinture, les Chinois ne peuvent être considérés que comme de misérables p3.225 barbouilleurs. Il est beaucoup de choses qu'ils sont incapables de dessiner correctement. Ils ne savent point donner de corps à leurs images par le jeu régulier des jours et des ombres, ni manier les couleurs de façon à imiter la nature.

Mais ils imitent les couleurs éclatantes de certaines fleurs, des oiseaux et des insectes, avec une fidélité et une vivacité que les Européens n'ont encore pu acquérir. Ils ne conçoivent aucunement l'art de fixer les objets sur la toile chacun à leur place, par leur diminution, la dégradation des teintes et par la perspective.

J'ai vu à Yuen-Min-Yuen deux grands tableaux de paysage, qui étaient passablement dessinés, mais finis avec une délicatesse minutieuse, et sans ce contraste de lumière et ces masses d'ombres qui donnent de l'effet à la peinture. Aucune des règles de la perspective n'y était observée ; on n'avait pas même cherché à indiquer la distance des objets : cependant je ne pouvais m'empêcher d'y reconnaître la touche d'un Européen. Le vieil eunuque qui portait les clefs de l'appartement me demandait souvent lorsque je regardais ces tableaux si je ne trouvais pas que ses compatriotes fussent d'excellents peintres.

Un jour que je lui montrais une haute admiration pour les talents de l'artiste, il me conduisit dans un angle de la salle, et ouvrant une armoire supportée par un piédestal, il me dit, en jetant un coup d'œil

significatif, qu'il allait me faire voir quelque chose dont je serais surpris. Il tira plusieurs gros volumes remplis de figures qui étaient supérieurement dessinées et coloriées avec des couleurs à l'eau.

Ces figures représentaient les diverses occupations des artisans de la Chine ; mais on eût dit qu'elles étaient collées contre le papier ; il n'y avait ni ombres, ni avancement, ni distance qui leur donnât du relief. Derrière chaque estampe était sa description en langues tartare, mantcheou et chinoise. En feuilletant un de ces volumes, je vis à la dernière page le nom de *Castaglione* ; cela m'expliqua le mot de l'énigme. En examinant de nouveau les grands tableaux du salon, je remarquai dans un coin le nom du même peintre.

Tandis que je parcourais le volume, l'eunuque me demandait souvent si l'on savait peindre ainsi en Europe. Mais quand je lui eus fait voir le nom, et que je lui eus répété le mot de *Castaglione*, il ferma aussitôt le livre, et les remit tous dans l'armoire ; et depuis ce temps je ne pus l'engager à me les faire voir.

J'appris bientôt que *Castaglione* était un missionnaire en grande vogue à la cour, où on lui avait commandé plusieurs tableaux, mais que l'empereur lui avait expressément enjoint d'exécuter tous ses sujets à la manière chinoise, et non comme en le fait en Europe, en répandant de grands traits d'ombre, et en peignant des objets éloignés, à peine visibles. On lui disait que les imperfections de l'organe de la vue n'étaient point une raison pour que l'on copiât avec la même imperfection les ouvrages de la nature.

Cette idée de l'empereur s'accorde avec ce que m'a dit un de ses ministres, qui était venu voir le portrait de sa majesté britannique : « qu'il était fâcheux qu'il eût une tache sur la figure ». Il voulait parler de l'ombre du nez.

Gherardini, peintre européen, a publié une relation de son voyage en Chine. Il paraît qu'il fut si dégoûté de ce pays après qu'il eut reconnu combien peu l'on y estime p3.230 les beaux arts, qu'il s'écria avec plus de mauvaise humeur que de vérité :

— Ces Chinois ne sont bons qu'à peser de l'argent et à manger du riz.

Gherardini avait peint une immense colonnade enfoncée dans la perspective. Ce tableau fit une telle impression sur les Chinois, qu'ils s'imaginèrent qu'il avait à coup sûr des intelligences avec le diable ; mais quand ils se furent approchés de la toile, et qu'ils l'eurent palpée avec les mains pour s'assurer pleinement que ce qu'ils voyaient était une surface plate, ils persistèrent à soutenir qu'il n'y avait rien de plus contraire à la nature, que de représenter des distances et de la profondeur là où il n'y en avait pas et ne pouvait y en avoir.

Il y aurait peu de choses à ajouter sur l'état de la peinture en Chine : j'observerai seulement que le dessinateur favori de l'empereur, qui par conséquent doit être un des premiers de son état dans la capitale, fut chargé de dessiner quelques-uns des principaux présents, afin de donner à son maître, qui était alors à Gé-hol, l'explication du catalogue descriptif. Cet homme, après beaucoup d'efforts infructueux, pour dessiner la superbe pendule à secondes, de Vulliamy, soutenue par de belles figures de marbre blanc, me pria de l'aider dans une chose qu'il regardait comme de la plus haute importance pour lui.

Ce fut en vain que je l'assurai que je n'entendais pas le dessin ; il voulut absolument en avoir la preuve, et il partit extrêmement content lorsque je lui eus fait une mauvaise esquisse au crayon, qu'il dût ensuite copier ou tracer à l'encre de la Chine. Il dessina avec infiniment de goût et de correction toutes les parties des instruments, excepté les figures nues qui supportaient la pendule et un baromètre ; mais il ne put réussir à copier les figures. Je laisse aux artistes de notre pays à décider si ce qui fit échouer le Chinois serait une difficulté réelle d'imiter les contours délicats du corps humain, ou si, étant plus familiers avec ses formes, nous apercevons plus aisément les défauts des imitations qu'on en fait, ou si c'est parce que chez les Chinois les formes du corps sont toujours cachées sous d'amples vêtements.

Quant à ces beaux échantillons de fleurs, d'oiseaux et d'insectes que l'on apporte quelquefois en Europe, ils sont l'ouvrage des artistes de

Canton. L'habitude de faire des tableaux ou des dessins, soit pour les transporter sur la porcelaine, soit comme objet de commerce, leur a donné plus de goût qu'aux artistes de l'intérieur du pays. Les diverses manufactures envoient à Canton de grandes quantités de porcelaines blanches, afin que l'acquéreur puisse les faire peindre à sa guise ; et leur travail fait voir que ce ne sont pas de mauvais copistes.

On a cependant observé que les objets d'histoire naturelle, tels qu'ils les peignent, sont fréquemment incorrects ; qu'il n'est pas rare qu'ils placent la fleur d'une plante sur la tige d'une autre avec les feuilles d'une troisième.

Cela peut avoir été ainsi autrefois, lorsqu'ils suivaient de mauvais modèles ou qu'ils s'imaginaient perfectionner la nature. Mais lorsqu'ils eurent reconnu que les étrangers préféraient l'exacte présentation des objets, ils y firent plus d'attention.

Ce sont en vérité des copistes scrupuleux ; il dessinent non seulement le nombre exact des pétales, des étamines et des pistils d'une fleur, mais encore celui des $_{p3.235}$ feuilles avec les épines ou les taches sur la tige qui les supporte. Ils comptent avec la même fidélité les écailles d'un poisson et il est impossible d'approcher davantage des brillantes couleurs de la nature. J'ai rapporté en Angleterre plusieurs dessins de plantes d'oiseaux et d'insectes, qui ont été admirés pour leur fidélité et la beauté de couleurs ; mais ils manquent de cet effet qu'une distribution convenable du clair-obscur ne peut manquer de produire.

Les estampes coloriées d'Europe qu'on apporte à Canton y sont copiées avec une fidélité merveilleuse. Mais en les retraçant ils n'exercent point leur jugement. Vous êtes sûrs qu'ils copieront toutes les fautes, toutes les taches qui se trouvent dans l'original ou qui sont accidentelles ; ce sont des imitateurs serviles, et ils ne sont point à portée de sentir la beauté des productions de l'art qu'on leur présente. La même personne qui aujourd'hui aura travaillé à copier une superbe estampe d'Europe, exécutera le lendemain un dessin chinois rempli d'absurdités.

Quelque progrès que les arts aient faits à Canton, il n'y a guère d'apparence qu'ils se perfectionnent dans l'intérieur ou dans la capitale. Lorsque l'empereur et ses ministres rejetèrent la proposition faite par Castiglione, d'établir une école de beaux-arts, ce fut plutôt par la crainte que supposent les missionnaires, que la manie de peindre ne devînt générale, et ne fît tort aux travaux utiles.

Dans un pays où la peinture est si médiocre, il ne faut pas attendre que le ciseau produise de beaux ouvrages. On voit quelquefois sur les balustrades des ponts, de grossières images d'êtres chimériques ou difformes. On en voit de pareilles dans leurs temples ; il y a dans des niches des idoles gigantesques de terre cuite, quelquefois peintes de couleurs brillantes, d'autres fois recouvertes d'une feuille d'or ou d'une couche de vernis.

Les Chinois ne savent point modeler avec exactitude les proportions du corps humain. Il n'y a pas dans tout l'empire une statue ni une colonne qui mérite qu'on en fasse mention. On voit souvent près des portes des villes, de gros massifs carrés de pierre ou de bois, sur lesquels on perpétue par des inscriptions, la mémoire des personnages distingués ; mais ce ne sont des objets ni de magnificence ni d'ornement. Ces monuments ressemblent plutôt à des gibets qu'à des arcs de triomphe ; et je ne sais pourquoi les missionnaires se sont plu à leur donner ces derniers noms.

@

CHAPITRE IX

@

Architecture. — Grande muraille. — Canal impérial. — Cimetières. — Histoire naturelle. — Médecine et chirurgie.

p4.001 L'architecture chinoise manque dans son ensemble de solidité, d'élégance ou de pureté de dessin, et de proportions fixes ; elle est médiocre dans son apparence, et d'un travail grossier. Leurs pagodes de cinq, sept ou neuf étages, sont les objets les plus frappants ; mais quoiqu'elles paraissent l'imitation, ou peut-être plutôt les modèles des édifices de ce genre qu'on voit dans l'Inde, elles ne sont jamais ni aussi bien dessinées, ni aussi bien exécutées. En effet, elles sont si mal construites que la moitié de ces édifices, sans paraître d'une grande antiquité, tombent en ruines. On voit dans le jardin de Kew un échantillon de ces bizarres et inutiles bâtiments, et ils ne le cèdent point à ce que j'ai observé de plus beau en Chine. La hauteur des pagodes, la mauvaise qualité des matériaux dont on les construit, sont en contradiction avec le motif pour lequel, dit-on, les maisons de la Chine sont très basses, c'est-à-dire, qu'elles sont moins exposées à souffrir des tremblements de terre.

Le fait est que dans tous leurs édifices, les Chinois cherchent à imiter la forme des tentes. Le toit recourbé et cette colonnade de poteaux de bois autour d'un mauvais mur de briques, en démontrent clairement l'origine ; et jamais les Chinois n'ont essayé de déroger à cette forme originaire. Leurs temples sont presque tous construits sur le même plan, avec l'addition d'un second, et quelquefois d'un troisième toit l'un au-dessus de l'autre. Les colonnes de bois sont ordinairement de mélèze ; il n'y a point de proportion convenue entre leur longueur et leur diamètre ; elles sont uniformément peintes en rouge, et quelquefois vernissées.

Comme les coutumes et les modes ne sont pas les mêmes dans deux pays, quelques personnes ont soutenu, qu'il n'y a point de bon

goût. Les partisans de la doctrine que le goût naît de la coutume [1], diront qu'on ne peut pas donner de raison solide, de ce que les colonnes qui soutiennent le chapiteau dorique sont de deux diamètres plus courtes que celles qui p4.005 supportent le chapiteau corinthien, et que c'est l'habitude seule de les voir construites ainsi, qui les fait trouver conformes aux règles.

Quoique les beautés respectives de ces colonnes puissent tenir en partie à l'habitude que nous avons de les voir toujours dans une proportion uniforme, cependant il faut avouer que dans les œuvres les plus parfaites de la nature, il y a une certaine harmonie, un concordance d'une partie avec l'autre qui, sans aucune proportion établie, ne manque jamais de nous plaire. Peu de personnes sont en contradiction sur ce qui constitue un bel arbre ou une jolie fleur, quoiqu'il n'y ait point de rapport fixe entre le tronc et les branches, entre la fleur et sa tige. La proportion ne suffit donc pas seule pour faire la beauté. Pour qu'un objet soit vraiment beau, il ne doit point y avoir de roideur, point de passage subit d'une ligne droite à une courbe ; il faut que le changement soit aisé, qu'il ne soit pas visible dans une seule partie, mais qu'il se fonde imperceptiblement dans l'ensemble.

L'utilité est aussi considérée comme un des principes de la beauté. Dans la colonne chinoise écrasée par un toit énorme, sans base ni chapiteau, il n'y a point de symétrie de parties, point d'aisance, point d'utilité particulière. Ces figures difformes et monstrueuses de lions, de dragons de serpents qui grimacent au sommet et aux angles des toits, ne montrent pas plus de goût, d'utilité ou de beauté.

> « L'architecture chinoise, dit un des panégyristes de ce peuple, quoiqu'elle n'ait point de rapport à celle de l'Europe, quoiqu'elle n'ait rien emprunté des Grecs, a je ne sais quoi de beau qui lui est particulier.

[1] M. C*** traduit ainsi ce membre de phrase : « Les défenseurs du goût, s'élevant contre la coutume, prétendent, etc. » Non seulement l'original dit tout le contraire, mais cette partie de la proposition se trouve en contradiction avec ce qui suit dans la version même de mon concurrent. (*Note du traducteur*.)

Ce ne sais quoi lui est en effet tout particulier, et les missionnaires peuvent se flatter d'être les seuls qui verront jamais

> « des palais dans les demeures de l'empereur... dont l'immensité, la symétrie, la magnificence des édifices annoncent la grandeur du maître qui les habite.

La maison d'un prince ou d'un grand de la capitale ne se distingue guère de celle d'un marchand, que parce qu'elle comprend une plus grande superficie de terrain, ou en ce qu'elle est entourée d'une haute muraille. Nous logions à Pékin dans un de ces bâtiments. Le terrain avait quatre cents pieds de longueur sur trois cents ; il se divisait en dix ou douze cours, ayant chacune deux, trois ou quatre maisons en forme de tentes, assises sur des terrasses élevées d'environ trois pieds au-dessus du pavé de tuiles de la cour. Des galeries formant des colonnades de piliers rouges menaient d'un bâtiment et d'une cour à l'autre, en sorte qu'on pouvait visiter toutes les parties de l'édifice sans s'exposer au soleil ou à la pluie. Le nombre des colonnes de bois de toutes les galeries était d'environ 900.

La plupart des appartements n'étaient point plafonnés, et l'on apercevait les solives du toit, d'autres avaient un léger plafond de lattes de bambou recrépies de plâtre. Les appartements des femmes étaient de deux étages ; celui de dessus ne recevait point de jour, et ne valait pas nos mansardes. Les planchers étaient carrelés de briques ou d'argile. Il n'y avait point de vitres aux fenêtres ; elles étaient remplacées par du papier huilé, de la gaze, des morceaux de nacre de perle ou des feuilles de corne.

Dans les coins de quelques chambres étaient des trous couverts de p4.010 pierre ou de bois ; c'étaient les foyers. La chaleur circulait dans les appartements comme autrefois à Rome, par des conduits pratiqués sous le carrelage ou dans l'épaisseur des murs. Ceux-ci étaient blanchis avec de la chaux de coquillages apportée des côtes.

On nous fit voir dans cet hôtel une salle de spectacle. Le théâtre était au milieu, et une espèce de galerie s'élevait en face.

Il y avait au milieu d'une pièce d'eau, un édifice de pierre qui représentait un yacht de passage. Une des cours était hérissée de rochers, de sommités aiguës et d'excavations pour représenter la nature en miniature. Les bords de ces rochers étaient destinés à recevoir des fleurs favorites et des arbres nains, pour lesquels l'habileté des Chinois est connue.

Il n'y a point dans toute la Chine de cabinet d'aisances un peu décent ; quelquefois on place un bâton au-dessus d'un trou creusé dans un coin ; mais en général ils font usage de grande jarres de terre à ouverture étroite. Il y avait dans l'hôtel que nous occupions un espace muré, où l'on avait pratiqué en terre une rangée de petits trous carrés, revêtus de briques.

Après les pagodes, les objets les plus remarquables, ce sont les portes des villes. Ce sont ordinairement des édifices carrés, élevés de plusieurs étages au-dessus de la voûte cintrée, et couverts, comme les temples, de deux ou de plusieurs toits, qui font une grande saillie. Mais le plus admirable de tous ces ouvrages de maçonnerie, c'est la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie septentrionale. Elle est bâtie exactement sur le même plan que la muraille de Pékin : c'est une haute terrasse, revêtue de chaque côté de briques ou de pierres. La grandeur imposante de ces constructions ne tient pas tant au plan de l'ouvrage qu'à son immense étendue, qui est de 1.500 milles anglais ; elle passe par-dessus des montagnes de 2 à 3.000 pieds de hauteur ; elle franchit des rivières et des vallées.

Le même empereur à qui l'on attribue l'ordre barbare de détruire tous les ouvrages des sciences, éleva ce monument, qui n'a rien de pareil dans l'univers, sans en excepter même les pyramides d'Égypte, dont les plus hautes ne contiennent qu'une très petite partie des matériaux employés dans la grande muraille de la Chine. Elle est en effet si énorme, qu'en admettant, ce qui, je crois, ne sera jamais contesté, que son étendue soit de 1.500 milles, et que les dimensions soient à peu près les mêmes partout que dans la partie que traversa l'ambassade anglaise, les matériaux de toutes les maisons de

l'Angleterre et de l'Écosse, en les supposant au nombre d'un million huit cent mille, et en supposant que chacune contienne l'une dans l'autre 2.000 pieds cubes de maçonnerie, n'équivalent point à sa masse. Je ne comprends même pas dans ce calcul les grandes tours saillantes dont elle est flanquée. Ces édifices seuls, en supposant qu'ils soient uniformément placés à chaque portée de trait, contiendraient autant de matériaux qu'il y en a dans toute la ville de Londres.

Pour donner une autre idée d'une masse aussi étonnante, j'observerai qu'on y trouverait assez de matériaux pour construire deux murs qui embrasseraient chacun la circonférence d'un des grands cercles de la terre, et qui auraient six pieds de hauteur sur deux d'épaisseur. Il est vrai que je fais entrer dans cette supputation, la terre qui est p4.015 encaissée au centre de la muraille.

Passons maintenant de cet objet, dont le célèbre docteur Johnson [1] disait que ce serait un honneur pour qui que ce fût de pouvoir se vanter que son grand père l'eût vu, à un autre monument, qui ne le cède pas au premier sous le rapport de la grandeur de l'entreprise, et qui le surpasse beaucoup par son utilité.

Je veux parler du canal impérial, ou du grand canal, qui est d'une si prodigieuse étendue, que dans les fastes du monde on ne trouve rien de comparable. Je puis dire avec vérité, qu'eu égard à la grandeur, le plus beau canal de navigation de l'Angleterre ne peut pas plus être comparé à ce vaste courant d'eau qui traverse la Chine, que l'étang d'un parc ou d'un jardin ne saurait être comparé au grand lac de Winandermère.

Les Tartares prétendent que le grand canal fut creusé dans le treizième siècle, sous le gouvernement des empereurs mongouls. Il est probable qu'une administration efféminée et vivant dans une honteuse mollesse, l'avait laissé tomber en décadence, et que les Tartares, plus

[1] M. C*** supprime ici deux ou trois mots de l'original, et traduit ainsi : « Parlons maintenant d'un objet duquel le célèbre docteur, etc. » Il y a contre-sens manifeste, puisque le traducteur applique au grand canal ce que Johnson a dit de la grande muraille. (*Note du traducteur*.)

actifs, le réparèrent à neuf. À présent il n'offre pas les traces d'une grande antiquité. Les ponts, les pied-droits des écluses, les quais, les murs qui soutiennent les chaussées de terre sur les bords, sont assez modernes.

Que ce monument soit l'ouvrage des Chinois ou des Tartares, la conception d'une telle entreprise, la hardiesse de l'exécution, prouvent des lumières et un esprit d'industrie au-dessus de ce qu'on trouve aujourd'hui dans ce pays, chez l'une ou l'autre de ces nations.

Je vais essayer de donner en peu de mots une idée générale des principes sur lesquels cette grande entreprise a été dirigée. Toutes les grandes rivières de la Chine descendent des hauteurs de la Tartarie vers le nord du Thibet ; elles traversent les plaines de l'ouest à l'est, jusqu'à leur embouchure dans la mer : le canal creusé du nord au sud coupe ces rivières à angles droits ; les plus petites y versant leurs eaux, l'alimentent sans cesse. Les trois grands fleuves, savoir l'Eu-ho, vers le nord, le fleuve Jaune au centre, et le Yang-tsé-kiang au sud, font une intersection avec le canal, et portent à la mer le superflu de ses eaux.

Une foule d'obstacles ont dû s'opposer à la pénible tâche de faire accorder le niveau général du canal avec les différents niveaux de tous les courants d'eau qui s'y jettent. En effet, quelque favorable que fut à cet égard la surface du pays, il a cependant été nécessaire, dans plusieurs endroits, de creuser à une profondeur de soixante ou soixante-dix pieds ; dans d'autres il a fallu élever des chaussées sur des lacs ou des terrains marécageux ; chaussées d'une telle étendue, qu'il a fallu la toute-puissance du despotisme sur des multitudes d'hommes, pour achever une entreprise dont l'immensité n'est surpassée que par celle de la grande muraille. Ces énormes chaussées traversent quelquefois des lacs de plusieurs milles de diamètre ; l'eau qui est contrainte à couler au centre, est considérablement au dessus du niveau du lac. Nous avons $_{p4.020}$ quelquefois observé que le courant de cet immense aqueduc avait une rapidité de trois milles par heure.

Il y a peu de parties qui soient de niveau : en quelques endroits le courant est nul ou insensible. Un jour il nous entraînait vers le sud avec une force d'un, deux ou trois milles par heure ; le lendemain il nous portait au nord. Souvent dans le même jour nous le trouvions ou stationnaire ou s'écoulant dans des directions opposées.

Le niveau se rétablit par des écluses placées à de certaines distances, et dont l'effet est de gonfler ou d'abaisser l'eau de quelques pouces, suivant que cela est nécessaire. Ces écluses sont tout simplement des madriers glissant dans les rainures qu'on a pratiquées sur les parois de deux culées de pierre : dans ces endroits le lit du canal n'a pas plus de 30 pieds de largeur. À l'exception de ces écluses, il n'y a pas une seule interruption dans une navigation continue de 600 milles [1].

Sur le grand canal, ainsi que sur les autres canaux et rivières, s'élèvent une multitude de ponts ; les uns ont des arches dans le style gothique : dans les autres elles sont en demi-cercle ou de la forme d'un fer à cheval. Quelques-uns ont des piles d'une si prodigieuse hauteur, que les plus gros navires de 200 tonneaux peuvent y passer à toutes voiles sans abaisser leurs mâts.

Quelques-uns des ponts que l'on voit sur le canal, à trois, cinq ou sept arches [2], sont d'une légèreté et d'une beauté extrêmes, mais ils ont peu de solidité. Chaque pierre de cinq à dix pieds de longueur, est taillée de manière à former un segment de la voûte ; et comme le cintre n'est point terminé par une *clef*, les courbes de bois appliquées sur la convexité de l'arche, sont attachées aux pierres par des barres de fer, fixées elles-mêmes dans les parties les plus solides du pont.

Quelquefois cependant il n'y entre point de charpente ; les voussoirs curvilignes sont implantés par tenons et mortaises dans de grosses pierres transversales.

---

[1] 200 lieues de France.

[2] Il sera question, dans un des chapitres suivant, d'un pont de 91 arches.

Enfin il y a des arches où les pierres sont plus petites et tendent vers un centre commun comme dans les nôtres.

Le capitaine Parish m'a assuré qu'il n'y avait point de maçonnerie meilleure que celle de la grande muraille, et que toutes les voûtes des vieilles tours étaient extraordinairement bien faites. Cela posé, nous ne pouvons guère nous tromper en reconnaissant que les Chinois ont employé ce mode utile et élégant d'architecture avant que les Grecs et les Romains en eussent connaissance. Ni les Égyptiens ni les Perses ne paraissent en avoir fait, dans aucun temps, usage pour leurs constructions.

On ne trouve point de voûtes cintrées dans les ruines de Thèbes et de Persépolis, dans celles de Balbec et de Palmyre. Il ne paraît pas qu'on les ait beaucoup employées dans les magnifiques édifices des Romains, antérieurs au siècle d'Auguste.

Les grandes et superbes colonnes que ces nations plaçaient dans leurs édifices étaient réunies par des architraves de pierres de taille formant une ligne droite, et dont les dimensions n'étaient point inférieures à celles des colonnes elles-mêmes.

p4.025 Les cavernes des Indous présentent des voûtes taillées dans le roc vif. Mais lorsqu'ils employaient des pierres de taille et qu'ils avaient besoin de soutenir l'édifice par une colonnade, ils rangeaient au-dessus des chapiteaux les pierres en forme d'escalier renversé, jusqu'à ce qu'elles se rencontrassent au milieu. Cette disposition, vue d'une certaine distance, ressemble aux cintres gothiques, dont elles peuvent avoir donné la première idée.

Si donc on admet l'antiquité que les Chinois donnent à leur grande muraille, et il y a peu de raisons pour la contester, une fois que l'on a victorieusement écarté l'objection tirée du silence de Marc-Paul, ils ont droit à réclamer avec fondement l'invention des voûtes cintrées.

Les cimetières où les Chinois enterrent leurs morts, offrent dans leurs monuments, une plus riche variété d'architecture que les demeures des vivants. Il est vrai que quelques Chinois déposent les

restes de leurs ancêtres dans des édifices qui ne diffèrent en rien, que par leur moindre grandeur, des édifices qu'ils ont habités pendant leur vie. D'autres préfèrent un caveau carré, orné de diverses manières ; Ceux-ci adoptent la forme hexagone, ceux-là une forme octogone.

On élève indifféremment sur la tombe d'un Chinois, une colonne ronde, triangulaire, carrée ou polygone ; mais la forme la plus ordinaire des monuments funèbres pour les morts de distinction, consiste en trois terrasses l'une au-dessus de l'autre, et entourées d'un mur circulaire. La porte ou l'entrée du caveau est au centre de la plus haute terrasse, avec une inscription convenable. Des figures d'esclaves, de chevaux, de bestiaux et d'autres créatures qui, pendant la vie de ces morts illustres, fournissaient à leurs besoins ou à leurs plaisirs, décorent l'asile ou ils reposent.

Quæ gratia currûm, etc.

Virgile.

Là, des coursiers sur l'herbe errant paisiblement,
Des armes et des chars, le noble amusement
Ont conduit ces guerriers sur cet heureux rivage,
Et de la vie encore ils embrassent l'image.

Delille.

Il serait superflu, après tout ce qui a été dit, d'observer que les Chinois n'étudient ni ne cultivent aucune branche de la physique. L'application pratique des effets les plus sensibles que produisent des causes naturelles, n'a pu échapper à un peuple qui, à une époque aussi reculée, a fait de si grands progrès dans la civilisation ; mais satisfaits d'une aveugle routine, ils n'ont pas poussé plus loin leurs recherches.

On peut dire que les Chinois n'ont que peu ou point de connaissances sur la pneumatique, l'hydrostatique, l'électricité et le magnétisme ; leurs notions en optique ne s'étendent pas au-delà de l'art de tailler des verres convexes ou concaves, les uns pour grossir les petits objets à la vue, en réunissant un plus grand nombre de rayons,

ou en rassemblant à leur foyer les rayons du soleil pour embraser des combustibles.

Ils taillent leurs verres d'optique avec une scie enduite de poudre de cristal ; ensuite ils les polissent avec la même substance.

Pour le polissage des diamants ils se servent de la poudre de *spath*. Ils taillent différentes pierres fines en groupes de figures, en chevaux, en montagne et en forment p4.030 quelquefois des paysages entiers, et montrent, pour surmonter des difficultés qui ne valent pas les peines qu'ils se donnent, plus de persévérance que d'industrie réelle.

Entre autres objets de ce genre, sir Charles Grenville en possède un qui mérite une mention. C'est un groupe de bouteilles bien formées, creusées, enrichies de feuillages, de figures et autres ornements en relief, à la manière des camées antiques ; elles sont montées sur des anneaux mobiles, avec une base en piédestal ; et le tout est taillé dans un bloc solide de beau cristal de roche.

Cependant cette laborieuse frivolité n'a sans doute coûté en Chine que quelques piastres. On l'a revendue à Londres pour trente livres sterling, et on ne l'aurait pas fait faire pour plusieurs fois autant, si toutefois il y avait quelqu'un en état de l'exécuter.

Toutes les lunettes chinoises que j'ai vues, étaient de cristal de roche, montées en corne, en écaille ou en ivoire. La loupe ou microscope simple est d'un usage vulgaire ; mais jamais ils n'ont essayé de rapprocher les objets en combinant deux ou plusieurs lentilles ; découverte que l'on a due, en Europe, plutôt au hasard qu'à des recherches scientifiques.

J'ai remarqué à Yuen-Min-Yuen, une lanterne magique grossière et une chambre obscure. Ces instruments, quoique de fabrique chinoise, ne portaient point les traces d'une invention nationale.

Je croirais plutôt qu'ils faisaient partie de ces expériences curieuses et frappantes par la nouveauté, que les premiers jésuites firent à la cour dans le dessein d'étonner l'empereur par leur profond savoir, et de se donner la réputation de savants.

Peut-être sont-ils les inventeurs de ce que nous appelons *ombres chinoises*. Leurs talents en pyrotechnie sont de beaucoup au-dessus des progrès que les Européens ont faits jusqu'à présent dans cette partie.

Un verre convexe est au nombre des objets qui accompagnent une pipe chinoise : ils s'en servent habituellement pour allumer leur tabac. C'est pour cela que le grand verre ardent de M. Parker, qui était au nombre des présents, n'excita aucune admiration parmi les Chinois. Ils ne comprenaient rien à la difficulté de faire avec perfection et sans défauts, une lentille aussi grande, ni à sa puissance extraordinaire ; ainsi ils ne savaient point l'apprécier. Quoique dans l'espace de quatre secondes elle eût complètement fondu une de leurs monnaies de cuivre, lorsque le soleil était de plus de quarante degrés au-dessous du méridien, ces hommes ignorants n'en furent point surpris ; ils demandèrent seulement ce que c'était, et si elle était faite de cristal. Quand on leur eut dit que c'était du verre, ils témoignèrent une sorte de dédain qui semblait dire : « Est-ce qu'un morceau de verre est un présent digne de notre *ta-ouang-ty* ? »

Le premier ministre Ho-tchoung-tong désirant nous convaincre que ces objets lui étaient familiers, alluma tranquillement sa pipe au foyer ; mais peu s'en fallut qu'il ne brûlât sa manche de satin, ce qui serait certainement arrivé, si je ne me fusse empressé de le repousser ; mais il ne parut point s'apercevoir du danger.

Il est certain qu'on a fait trop d'honneur aux connaissances et aux lumières des Chinois, en leur envoyant des présents aussi p4.035 magnifiques. Ils estimaient peu ce qu'ils ne pouvaient comprendre ; les chef-d'œuvre de nos arts ne faisaient qu'irriter leur jalousie et blesser leur orgueil.

Si jamais on envoyait une nouvelle ambassade à Pékin, je serais d'avis qu'on choisît pour les offrir à l'empereur des objets d'or, d'argent, d'acier, des hochets d'enfants et autres bagatelles, et peut-être quelques morceaux travaillés de spath du Derbyshire, du drap fin et de grosses draperies. Dans leur état actuel, ils sont totalement

incapables d'apprécier ce qu'il y a de grand et d'excellent dans les arts et les sciences.

Un des premiers objets qu'a dû se proposer toute société civilisée, c'est d'alléger les souffrances de l'espèce humaine, les calamités auxquelles elle est sujette. Aussi, dans l'histoire des anciens États, voyons-nous porter jusqu'à l'adoration les hommages qu'on rendait aux adeptes dans l'art de guérir. Chiron, l'instituteur d'Achille, et le maître d'Esculape, a été placé dans le ciel, où il brille encore sous le nom de Sagittaire.

Les nations que nous appelons sauvages, ont constamment voué un respect plus qu'ordinaire à ceux de leurs compatriotes qui professaient l'art de soulager les douleurs physiques ; mais les Chinois, qui semblent différer dans leurs opinions de tout le reste des hommes civilisés ou sauvages, font peu de cas de la thérapeutique. Ils n'ont point établi d'écoles publiques pour l'enseignement de la médecine ; l'instruction, dans cette partie, ne conduit ni aux honneurs ni à la fortune.

Les hommes qui exercent chez eux cette profession sont toujours de la dernière classe. Les eunuques du palais passent pour les meilleurs médecins. Suivant leur propre histoire, les livres de médecine furent sauvés de l'incendie général qu'ordonna Chy-Ouang-Ty, 2.000 ans avant l'ère chrétienne ; cependant les meilleurs livres de médecine qu'ils ont aujourd'hui ne valent pas mieux que de simples herbiers ; ils établissent les noms et énumèrent les qualités de certaines plantes. La connaissance de ces plantes et des vertus qu'on leur suppose est à peu près tout ce qui constitue un médecin chinois. Les végétaux les plus communément employés sont le gin-seng, la rhubarbe et la squine. On trouve aussi, dans leurs pharmacopées, quelques recettes pour la préparation de substances animales et minérales. Au nombre des premières sont les serpents, les escargots, les centipèdes, les chrysalides des vers à soie et autres insectes. Ils font usage d'une sorte de cantharides et d'abeilles pour les vésicatoires. Les matières minérales sont le salpêtre, le soufre, le cinabre natif, etc. On y

administre l'opium comme médicament, mais plus généralement comme cordial, pour exciter les esprits.

La physiologie du corps humain, cette doctrine qui explique l'organisation de l'homme, n'est point comprise des Chinois, et ils la regardent comme superflue. Leurs notions en pathologie, leurs connaissances de la cause et des effets des maladies, sont très limitées, souvent absurdes, et presque toujours erronées. Ils prétendent en effet qu'il est possible de découvrir, par le pouls, le siège de la plupart des maladies. Ils ont, pour cela, un système fondé sur les principes les plus ridicules. Ils ignorent la circulation du sang, quoique les jésuites aient avancé intrépidement qu'ils la connaissaient avant qu'on la soupçonnât en Europe. Ils s'imaginent que chaque partie du corps p4.040 humain a une pulsation qui lui est propre, et que toutes ces pulsations se correspondent dans le bras. Ainsi, selon eux, il y a un pouls dans le cœur, un dans les poumons, un dans les reins, etc. L'adresse du docteur consiste à démêler la pulsation qui domine dans le corps, par ses pulsations sympathiques dans le bras ; et ils font, en cette occasion, des simagrées vraiment puériles.

Ayant mangé à Chu-san, trop de fruit qui n'était pas mûr, j'eus un accès violent de *cholera-morbus*. On fit demander au gouverneur un peu d'opium et de rhubarbe ; il envoya sur-le-champ un de ses médecins. Celui-ci, d'un air aussi grave et aussi sérieux que prendrait un docteur de Londres et d'Édimbourg, dans une consultation sur un cas douteux, prit ma main, en tenant les yeux élevés vers le plafond. Il tâta d'abord le pouls vers le poignet, et s'avança jusqu'au pli du coude, pressa quelquefois très fort avec un doigt, puis légèrement avec un autre, comme s'il eût parcouru les touches d'un clavier. Il continua cette cérémonie pendant dix minutes, gardant un profond silence ; ensuite il quitta ma main et prononça gravement que la cause de mon mal venait de ce que j'avais mangé quelque chose qui ne convenait pas à mon estomac.

Je n'entreprendrai pas de décider si la vérité de ce diagnostic était le résultat de l'habileté du médecin, ou d'une simple conjecture sur la

nature de mon indisposition d'après les médicaments qu'on avait demandés et qu'il approuva, ou enfin, d'après une information positive du fait.

Le père Lecomte, qui avait moins de ménagements à garder qu'un autre, parce qu'il quittait la Chine pour n'y plus revenir, dit positivement que les médecins chinois cherchent toujours à s'instruire en secret du genre de la maladie des personnes chez qui ils sont appelés, avant de prononcer ; attendu que leur réputation dépend plutôt du jugement qu'ils portent sur la nature de l'indisposition, que de sa guérison.

Ensuite ce missionnaire raconte l'histoire d'un de ses amis, qui, étant incommodé d'une tumeur, envoya chercher un médecin chinois. Le docteur lui dit gravement qu'elle était occasionnée par un petit ver qui, s'il ne venait pas à bout de l'extraire, finirait par engendrer la gangrène, et lui donner la mort. En conséquence, un jour après que la tumeur se fut dissipée par l'application de quelques topiques, le docteur glissa subtilement sous le cataplasme un petit ver, et se fit un grand mérite de l'avoir extrait. Cependant il ne faut pas ajouter beaucoup de foi à toutes les histoires du père Lecomte.

Les prêtres chinois sont aussi des espèces de docteurs : ils composent divers emplâtres, dont les uns guérissent la partie malade ; d'autres conjurent les esprits malins ; ils en ont d'autres qu'ils présentent comme des aphrodisiaques : toutes ces drogues, et surtout les dernières, sont fort recherchées des gens riches.

Les Chinois ont cela de commun avec la plupart des nations de l'antiquité, chez lesquelles les prêtres exerçaient la médecine. Il y a, dans toutes les villes, une multitude de charlatans et de marchands d'orviétan qui gagnent leur vie aux dépens de la multitude crédule. Un de ces jongleurs vendait dans les rues de Canton, une poudre qu'il assurent être un spécifique contre la morsure des serpents. Pour convaincre la p4.045 foule de l'efficacité de son remède, il prenait un serpent de l'espèce de ceux dont la morsure est la plus venimeuse, et appliquait la gueule de l'animal contre l'extrémité de sa langue, qui

s'enflait aussitôt avec tant de rapidité, qu'en peu de minutes la bouche ne pouvait plus la contenir. La tumeur croissait, jusqu'à ce qu'enfin elle paraissait crever, et rendait un mélange effrayant d'écume et de sang. Pendant ce temps-là le jongleur semblait en proie à des souffrances aigues, et excitait la pitié de tous les spectateurs. Au plus fort de son accès il appliquait une pincée de sa poudre sur son nez et sur la partie enflammée ; sa langue se désenflait peu à peu, et l'indisposition cessait entièrement.

Quoiqu'il y eût peut-être, pour chaque habitant, cent mille contre un à parier qu'il ne serait pas mordu d'un serpent, cependant tous les spectateurs s'empressèrent d'acheter de cette poudre miraculeuse, jusqu'à ce qu'un d'eux, plus rusé, suggéra que ce prestige était facile à imiter, en se mettant dans la bouche une petite vessie.

Le remède en usage chez les Chinois, contre la blessure des serpents, est un cataplasme de soufre, ou bien l'on écrase sur la plaie la tête du même animal qui l'a produite. Il est assez remarquable que des nations aussi éloignées l'une de l'autre que l'équateur l'est du pôle, se soient accordées sur une idée d'une telle extravagance. Un poète romain (Quintus Serenus) a dit :

> Quum nocuit serpens, fertur caput illius aptè.
> Vulneribus jungi : sanat quent sauciat ipsa.

Les jambes nues des Hottentots sont fréquemment piquées par les scorpions : ils cherchent toujours à prendre l'animal, l'écrasent et l'appliquent sur la blessure, croyant guérir par ce moyen. Les insulaires de Java sont bien persuadés de l'efficacité de ce remède, et l'auteur que nous avons cité ajoute sur la piqûre de cet insecte :

> Vulneribus que aptus, fertur revocare venenum.

Comme les lois de la Chine ne permettent point aux hommes de se trouver seuls dans la compagnie des dames, encore moins de leur toucher la main, les médecins du pays, plutôt que de s'exposer à l'amende, qui est ordinairement de cinquante *tchen* (environ 8 sous de France), ont imaginé un moyen fort ingénieux pour tâter le pouls d'une

dame. On fait passer à travers la cloison qui sépare le docteur de la malade, un cordon de soie qui est attaché à son poignet. Le médecin palpe ce cordon, et après plusieurs grimaces, il prononce sur la maladie, et prescrit, en conséquence, des remèdes.

Mais à la cour c'est à des eunuques que l'on donne cette fonction.

L'usage que les habitants des villes ont de réunir un grand nombre de personnes dans la même maison et dans de très petits appartements, le peu de largeur des rues, et par dessus tout, le défaut de propreté sur leurs personnes, engendrent quelquefois des maladies contagieuses qui, comme la peste, moissonnent des familles entières. Une multitude incroyable d'habitants de Pékin est victime de ces fièvres épidémiques : elles y sont plus communes qu'en aucun autre lieu de l'empire, malgré la douceur du climat.

Dans les provinces du midi, ces maladies ne sont ni aussi générales ni aussi funestes qu'on pourrait le croire. Je pense que cela tient en p4.050 grande partie à la coutume universelle qu'a le peuple de porter sur la peau des substances végétales, qui sont et plus propres et plus saines que les étoffes de drap, composées de matières animales : ainsi le coton et la toile valent mieux sur la peau que la soie et la laine, qui ne peuvent être portées sans inconvénient que par des personnes extrêmement propres.

Un autre antidote qui préserve les paysans des mauvais effets de la malpropreté qui règne dans leurs maisons et sur leurs personnes, c'est que jour et nuit il y a chez eux un courant d'air continuel. En été, ils n'ont point d'autre porte qu'une claie de bambou ; leurs fenêtres sont tout à fait ouvertes, ou bouchées seulement avec du papier très mince.

Malgré leur peu de soin, ils ne connaissent guère les maladies lépreuses ou cutanées ; ils se prétendent absolument exempts de la goutte et de la gravelle ; ce qu'ils attribuent aux effets préservatifs du thé.

Un de nos docteurs a assuré, en faveur de cette opinion, que depuis que le thé est devenu en Angleterre une boisson générale, les maladies

de peau y sont devenues infiniment plus rares qu'elles ne l'étaient auparavant ; d'autres ont attribué ce changement à un plus grand amour pour la propreté, et à l'usage du linge. Il est possible que ces deux causes aient concouru à cet heureux résultat.

La petite vérole fait de grand ravages partout où elle se déclare. Les Chinois prétendent en distinguer plus de quarante espèces, à chacune desquelles ils donnent un nom particulier. Lorsqu'une des moins dangereuses se manifeste, l'inoculation, ou plutôt l'infection, par des moyens artificiels, devient générale. Ils communiquent cette maladie en insérant dans les narines la matière contenue dans un flocon de coton ; ou bien l'on fait prendre les habits du malade, ou bien, encore, on fait coucher avec lui la personne à qui l'on veut inoculer le virus : mais jamais on n'introduit le pus variolique par une incision dans la peau.

Les annales de l'empire attestent que cette affreuse maladie était inconnue avant le 10e siècle.

Peut-être fut-elle introduite par les mahométans de l'Arabie, qui, à cette époque, faisaient un grand commerce avec Canton par le golfe Persique, et qui peu de temps auparavant l'avaient reçue des Sarrasins, lorsqu'ils firent la conquête de l'empire d'Orient.

Ce fléau est encore un de ceux que nous devons à la folie des croisades. Depuis ce temps jusqu'à fin du dix-huitième siècle, on n'avait aucun espoir de l'extirper ; mais heureusement la découverte de la vaccine, ou plutôt l'application générale de cette découverte, qui longtemps fut confinée dans un district particulier, a donné de grandes raisons d'espérer que bientôt la petite vérole cessera d'être une des maladies qui affligent l'humanité.

On dit que dans quelques provinces les gens du peuple sont affectés de maux d'yeux, et l'on attribue cette maladie endémique à l'usage trop fréquent du riz. Cette conjecture me paraît manquer de fondement. Les Indous et les autres nations de l'Inde qui ne vivent que de cet aliment, ne sont point sujets à la même indisposition. Dans l'Égypte ancienne et moderne, l'ophtalmie et la cécité ont été de tout temps plus communes

qu'à la Chine. Cependant le riz n'était ni cultivé, ni connu dans cette partie de la Chine, jusqu'au règne des califes, qui l'apportèrent de l'Orient.

p4.055 S'il y a en effet des ophtalmies en Chine, on peut les attribuer à la coutume du peuple de s'entasser dans des habitations basses, continuellement remplies de la fumée, soit du foyer, soit des flambeaux de poudre de bois de sandal, avec lesquels on marque les divisions du jour, ou à l'usage général du tabac, et à ces miasmes putrides qu'exhalent les immondices qu'ils gardent dans leurs maisons où à côté.

L'organe de la vue peut encore être affaibli par l'usage où ils sont de se laver la figure, même en été, avec de l'eau tiède. Au surplus, je déclare que dans le cours de mon long voyage, je n'ai rencontré que peu d'aveugles, ou de personnes qui eussent des maux d'yeux.

On peut conclure de ce que j'ai dit sur l'état social de ce pays, que cette maladie occasionnée par le commerce désordonné et sans choix des deux sexes, n'est pas très commune en Chine. En effet, on la connaît si peu, et l'on entend si mal son traitement dans le petit nombre de cas qui s'en présentent, qu'on lui donne le temps d'attaquer tout le système de l'organisation, et alors on la considère comme une lèpre incurable.

Quand nous arrivâmes à l'extrémité septentrionale de la province de Canton, un de nos conducteurs eut l'imprudence de passer une nuit dans une de ces maisons de débauche tolérées par le gouvernement. Il y gagna l'infection dont je parle. Après avoir vivement souffert et éprouvé beaucoup de craintes, il se plaignit à un de nos médecins de sa maladie dont il ignorait absolument la cause et les effets. C'était un homme de quarante ans, d'une constitution robuste, et d'une excellente humeur. Il avait servi dans différentes campagnes au nord de la Tartarie, et sur les frontières de l'Inde ; malgré cela il ne se faisait aucune idée d'une semblable maladie.

Je conclus de ce fait et de plusieurs autres, que si cette maladie se manifeste quelquefois, quoique rarement, dans la capitale, elle y est

introduite par les ports de Chu-san, Canton et Macao, où nombre de femmes effrénées vivent du trafic de leurs charmes, et les prodiguent au premier étranger qui veut les acheter. C'est pour cela que les Chinois l'appellent quelquefois *ulcère de Canton*.

Les hommes n'exercent point en Chine la profession d'accoucheurs. Ce peuple trouve trop d'inconvenance à ce qu'un homme se présente dans l'appartement d'une femme en travail. Quelque difficultés qu'elle éprouve, elle est abandonnée aux soins d'une sage-femme. Cependant cette méthode ne paraît point nuire à la population. Les Chinois ne sauraient concevoir qu'en Europe, des hommes aient la liberté d'exercer une profession qui, dans leurs préjugés, appartient exclusivement à l'autre sexe [1].

Par la raison même que la connaissance de l'organisation du corps humain, des facultés et des fonctions de chacune de ses parties, ne peut être acquise que par l'étude de l'anatomie pratique, et qu'une telle p4.060 étude agacerait les nerfs faibles des timides Chinois, leurs opérations chirurgicales ne sont ni nombreuses, ni habilement exécutées. La loi dont j'ai eu occasion de parler, les effets qu'elle a produits dans les deux ou trois cas qui sont venus à notre connaissance, expliquent facilement leur peu de progrès dans la chirurgie.

Quel est celui qui voudrait entreprendre la plus simple opération, dans un pays où l'on peut se rendre responsable non seulement des suites immédiates, mais encore des crises qui surviendront en quarante jours ! Quelquefois les Chinois réussissent à réduire un membre disloqué, ou à guérir quelque fracture simple ; mais dans les cas difficiles et compliqués, le malade est presque toujours abandonné au hasard. Jamais on ne pratique l'amputation.

Dans le cours de notre voyage, où des millions d'individus s'offrirent à nos yeux, je ne me rappelle pas avoir vu une seule personne qui fût

[1] Il n'y a pas bien longtemps qu'il en était de même en Europe, et surtout en Angleterre. Le mot anglais par lequel on désigne un accoucheur, en est une preuve convaincante. On l'appelle *man-midwife*, c'est-à-dire *homme sage-femme*. Ce composé bizarre est encore plus extraordinaire que le terme de *handschuhe* ou *souliers de main*, que les Allemands emploient pour exprimer des gants. (*Note du traducteur*.)

privée d'un membre. Très peu étaient estropiés d'une autre manière ; d'où je conclus, ou que les accidents sont rares, ou que ceux qui sont graves occasionnent habituellement la mort.

Un Chinois redoute si fort la vue d'un instrument bien tranchant, qu'il ne se soumet pas même à la saignée, quoique le principe en soit admis. Ils évacuent le sang par la scarification de la peau et l'application des ventouses. Dans certaines maladies, ils brûlent la peau avec de petites pointes de fer rouge. Quelquefois, après avoir piqueté la partie malade avec des aiguilles d'argent, ils y brûlent les feuilles d'une espèce d'armoise, de la même manière dont on emploie au Japon le moxa pour prévenir ou guérir certaines maladies, surtout la goutte et le rhumatisme. Quant à la goutte, on dit qu'elle est inconnue en Chine.

Les barbiers, qui existent par milliers dans les grandes villes, se chargent de nettoyer les oreilles, de couper les cors, de réduire les luxations, de pincer le nez, et de frapper sur le dos.

En un mot, on petit se faire une idée de tontes les connaissances médicales des Chinois, d'après ce qu'en a dit le docteur Grégory, sur les renseignements que lui a fournis son ami le docteur Gillan.

> « Dans l'empire le plus vaste, le plus ancien et le plus civilisé de la terre ; empire qui, il y a deux mille ans, était déjà immense, populeux et florissant, lorsque l'Angleterre n'était pas moins sauvage que ne l'est aujourd'hui la Nouvelle-Zélande, on ne saurait trouver un docteur aussi instruit que le serait un jeune homme de seize ans qui, pendant douze mois, aurait fait son apprentissage chez un bon chirurgien d'Édimbourg.
>
> En sorte que si l'empereur de la Chine, ce monarque absolu de trois cent trente-trois millions d'hommes, c'est-à-dire d'une population plus que double de celle de l'Europe, était attaqué d'une pleurésie, ou avait une jambe cassée, il serait trop heureux d'avoir ce jeune élève pour son premier médecin et son premier chirurgien. Le jeune homme en question, pour peu qu'il eût vu son maître opérer dans deux ou trois cas

> semblables, serait à coup sûr en état de remettre la jambe de S. M. I. , et de la guérir de sa pleurésie, ce qu'aucun de ses sujets chinois ne pourrait faire.

Dans l'esquisse que j'ai donnée de l'état actuel des sciences, des arts et des manufactures, j'ai omis à dessein de parler de l'agriculture, p4.065 qui fera l'objet d'un autre article. Je crois de tout cela pouvoir inférer que les Chinois sont de tous les peuples du globe, le premier qui soit arrivé à un certain degré de perfection dans l'état social, et qu'il s'est arrêté là par la politique de son gouvernement et par d'autres causes ; qu'il était aussi civilisé qu'il l'est aujourd'hui, il y a vingt siècles, à une époque où, en comparaison, toute l'Europe était plongée dans la barbarie ; mais que depuis les Chinois ont fait peu de progrès dans plusieurs choses, et rétrogradé dans plusieurs autres ; que dans le moment actuel, si l'on compare les Chinois aux nations européennes, ils ne sont grands que dans des bagatelles, tandis qu'ils sont frivoles dans tout ce qui est grand.

Je ne puis néanmoins souscrire au jugement qu'a prononcé contre eux un écrivain aussi ingénieux qu'éclairé [1] ; mais il connaissait moins leurs mœurs que celles des autres nations asiatiques, et il ignorait absolument leur langue.

> « Leurs lettres, dit-il, si nous pouvons les appeler ainsi, ne sont proprement que des symboles d'idées. Leur philosophie est encore si grossière, qu'à peine en mérite-t-elle le nom. Ils n'ont point d'antiques monuments qui prouvent leur origine, au moins par des conjectures plausibles. Leurs sciences sont totalement exotiques. Leurs arts mécaniques n'ont rien qui caractérise une tribu particulière ; rien enfin que d'autres hommes, placés dans un pays aussi favorisé de la nature, n'aient pu découvrir et perfectionner.

@

[1] Sir William Jones.

CHAPITRE X

@

Gouvernements et lois de la Chine. — Délits et peines. — Procès civils. — Disgrâce du Premier ministre. — Calendrier et gazette de la cour. — Liberté de la presse. — Impôts et revenus. — Changements dans l'administration.

Il y a si peu de temps que les nations de l'Europe ont connu, pour la première fois, l'existence même de la vaste région que nous appelons Chine ; l'accès en a été si difficile après qu'elle a été connue ; sa langue, ainsi que je me suis efforcé de le prouver, a si peu de rapports avec aucun autre idiome ancien et moderne ; enfin le gouvernement montre tant de jalousie contre les étrangers ; les dernières classes du peuple ont pour eux tant de mépris, que ces causes peuvent, entre un grand nombre d'autres, expliquer pourquoi nous n'avons eu jusqu'à présent que des notions si limitées, si imparfaites, sur la véritable histoire de cette nation extraordinaire ; car il paraît que ses annales ne manquent pas.

Depuis environ deux siècles avant l'ère chrétienne, jusqu'à nos jours, les événements de chaque règne ont été détaillés amplement et sans lacunes. Ils ont conservé des collections de monnaies de cuivre qui forment une suite continue de tous les empereurs qui ont occupé le trône de la Chine pendant les p4.070 vingt derniers siècles. Sir George Staunton en a rapporté une en Europe ; mais elle n'est pas tout à fait complète.

Avant cette époque, la Chine était divisée en une multitude de petits États ou principautés. On assure que les annales du pays sont remplies, comme celles de toutes les autres contrées du monde, de récits de guerres et de batailles sanglantes.

Mais à mesure que ces petits royaumes ont disparu pour se réunir enfin en un seul, et ne plus former qu'un empire immense, la destruction de l'homme par la fureur de l'homme est devenue moins fréquente ; et depuis ce temps, le gouvernement du pays a moins

souffert des guerres extérieures ou des troubles domestiques, qu'aucun autre dont l'histoire fasse mention.

Un but si désirable a-t-il été atteint par la nature même de l'administration merveilleusement adaptée au génie, aux habitudes du peuple, ce qui, au jugement d'Aristote, constitue le meilleur de tous les gouvernements possibles, ou bien ce gouvernement n'y est-il arrivé qu'en subjuguant le caractère et les habitudes du peuple, en les forçant de se plier à ses vues, à ses maximes, c'est une question susceptible de quelques controverses.

Néanmoins, dans l'état actuel des choses, il est suffisamment démontré que la verge de fer du pouvoir s'est appesantie sur le caractère physique du peuple, et l'a dirigé à sa volonté ; que les sentiments moraux et les actions des Chinois sont influencés par les opinions du gouvernement, et presque sous sa domination absolue.

Ces opinions, auxquelles le gouvernement doit presque toute sa stabilité, sont fondées sur un principe d'autorité qui, suivant les maximes qu'on a eu l'adresse d'inculquer dans l'esprit du peuple, et qui y ont poussé des racines profondes, est assimilé au droit naturel et imprescriptible des parents sur leurs enfants ; autorité qui n'est point supposée finir à un certain âge, mais qui ne fait que s'accroître et se maintenir dans toute sa rigueur et sans limites, jusqu'à ce que la mort d'une des parties dissolve l'obligation.

L'empereur, considéré comme le père commun de son peuple, est par conséquent investi sur lui de la même autorité que le père de famille peut exercer dans sa propre maison. C'est dans ce sens qu'il prend le titre de Grand-père ; et comme il se trouve ainsi placé au dessus de toute puissance terrestre, on lui suppose aussi une origine plus qu'humaine. Par une conséquence naturelle de ce principe, il prend quelquefois le titre de *seul régulateur du monde* et de *fils du ciel*.

Mais afin qu'il ne paraisse pas y avoir d'inconséquence dans ce grand système d'obéissance filiale, l'empereur, au milieu des cérémonies solennelles qui ont lieu au commencement de chaque

année, se prosterne neuf fois devant l'impératrice douairière, et la même jour il exige de tous les grands de l'État la répétition du même hommage.

Par suite de ce système, fondé entièrement sur l'autorité paternelle, le gouverneur de chaque province en est considéré comme le père ; celui d'une ville comme le père de la ville ; le chef d'un tribunal ou d'un département est censé le surveiller avec le même degré d'autorité, de sollicitude et d'affection, que le père de famille veille à ses intérêts domestiques.

Il est vraiment déplorable qu'une forme de gouvernement si raisonnable en théorie, produise tant $_{p4.075}$ d'abus dans la pratique. Ces soins et cette affection paternelle des gouverneurs ; ce respect, cette piété filiale des administrés, seraient avec plus de justesse qualifiés par les termes de tyrannie, d'oppression et d'injustice d'une part, de crainte, de tromperie et de désobéissance de l'autre.

La principale règle de conduite que s'impose l'empereur, est de se montrer rarement en public ; et l'on trouve dans une telle maxime peu de traces d'affection et de sollicitude pour sa famille : c'est plutôt la preuve d'un caractère soupçonneux. Le tyran, à qui sa conscience bourrelée reproche ou d'avoir commis, ou d'avoir toléré des actes cruels et oppressifs, doit éprouver quelque répugnance à se trouver au milieu des victimes de son pouvoir despotique : il doit craindre qu'une main secrètement dirigée ne venge d'un seul coup, et ses injures et celles de ses compatriotes.

Cependant ce principe, en vertu duquel l'empereur de la Chine se prodigue si peu aux yeux de ses sujets, paraît tenir à des motifs très différents de ceux de sa sûreté. Un pouvoir qui agit dans le secret, d'où l'influence se fait sentir au même moment, et de près et de loin, fait sur les esprits une impression plus forte ; il inspire une crainte plus religieuse, un respect plus profond que si son agent était perpétuellement et familièrement visible à tous les regards.

Les prêtres des mystères d'Éleusis connaissaient bien cette disposition du cœur humain, disposition d'autant plus forte, que les facultés de l'esprit sont moins cultivées ; aussi fallait-il avoir l'âme éclairée d'un Socrate pour mépriser la terreur que ces prêtres inspiraient au crédule vulgaire.

C'est d'après cette même politique qu'agissait Déïocès. Hérodote nous apprend qu'une fois monté sur le trône d'Ecbatane, il ne voulut plus admettre en sa présence ce peuple dont il s'était naguère constitué le défenseur. Il pensait que le vulgaire ayant perdu l'habitude de le voir, se persuaderait aisément que depuis qu'il était roi, il était devenu d'une nature supérieure à la nature humaine.

Il est incontestable qu'un accès facile auprès des hommes distingués par leur naissance, leur pouvoir et leurs talents, un commerce familier et sans bornes auprès d'eux, le spectacle journalier de leurs actions, de leur conduite habituelle tendent fortement à affaiblir cette idée de vénération et de respect que le public est disposé à éprouver pour eux. Le grand Condé a dit avec raison, qu'aucun homme n'était héros pour son valet de chambre.

Des considérations de ce genre, plutôt que la crainte d'un attentat de la part de ses sujets, ont vraisemblablement dirigé la coutume qui empêche l'empereur de la Chine de se montrer trop familièrement à la multitude, et qui exige qu'en certaines occasions il paraisse éblouissant de pompe et de magnificence, à la tête de toute sa cour, qui se compose de plusieurs milliers de mandarins, des agents de sa volonté, tous prêts, au premier signal, à se prosterner à ses pieds.

Le pouvoir du souverain est absolu ; mais le système patriarcal imposant au fils le devoir indispensable de faire des offrandes publiques aux mânes de son père, cette coutume restreint, jusqu'à un certain point, l'exercice de son pouvoir. Au moyen de cette institution civile, dont les devoirs sont observés avec une exactitude plus que religieuse, l'empereur est sans cesse averti que la mémoire de ses p4.080 actions publiques et privées lui survivra longtemps ; que son nom sera, à de certaines époques de l'année, prononcé avec une sorte de vénération

sacrée, d'un bout de l'empire à l'autre, si toutefois il a rempli sa place à la satisfaction de ses sujets ; et qu'au contraire l'exécration publique fera sortir de l'oubli les actes arbitraires d'oppression et d'injustice dont il se sera souillé. C'est encore pour lui un motif de se montrer délicat et circonspect dans la nomination de son successeur, dont la loi lui a entièrement laissé le choix.

Cependant la considération d'une future renommée ne mettrait qu'un léger obstacle aux caprices d'un tyran ; l'histoire de la Chine et de tous les pays nous en fournit de nombreux exemples. On a donc cru nécessaire d'imaginer un frein peut-être encore plus efficace, pour réprimer les dispositions à la tyrannie qui pourraient trouver accès dans le cœur du monarque. C'est l'institution d'une censure exercée par deux magistrats, qui ont le pouvoir de faire de libres remontrances contre tout acte illégal ou inconstitutionnel que l'empereur pourrait se permettre ou approuver. On pense bien que ces hommes doivent être excessivement circonspects dans l'exercice d'une telle magistrature mais ils ont en outre une autre tâche dans laquelle leur propre gloire n'est pas moins intéressée que celle de leur maître, et qui leur fait moins courir de risques d'offenser.

Ils sont les historiographes de l'empire, ou plutôt les biographes du souverain régnant. Leur emploi, en cette qualité, consiste à recueillir les sentiments du monarque, à tenir note de ses discours, de ses paroles mémorables, ainsi que de ses actions privées les plus remarquables, et des principaux événements de son règne.

Ces écrits sont déposés dans un grand coffre que l'on garde dans cette partie du palais ou siègent les tribunaux du gouvernement, et que l'on suppose ne devoir être ouvert qu'après la mort de l'empereur. Si à cette époque on y trouve quelque mention qui puisse faire tort à son caractère et à sa gloire, on en diffère la publication, par délicatesse pour sa famille, jusqu'à ce que deux ou trois générations se soient écoulées et quelquefois même jusqu'à ce que la dynastie se soit éteinte. Les Chinois assurent que par de tels moyens ils ont des

relations fidèles, dans lesquelles ni la crainte ni la flatterie n'ont eu le pouvoir de dissimuler la vérité.

Une institution si remarquable et si singulière en son genre, sous un gouvernement arbitraire, ne pourrait manquer d'influer puissamment sur la conduite du monarque, et de l'engager à agir, dans toutes les occasions, de manière à ne pas compromettre sa gloire, à transmettre à la postérité une mémoire pure et sans tache.

Les annales de la Chine parlent d'un empereur de la dynastie des Tang, qui, bien convaincu d'avoir en diverses circonstances transgressé les bornes de son autorité, voulut se faire ouvrir ce dépôt des notes historiques, ou il savait bien que l'on avait fait mention de toutes ses actions.

Il employa tous les arguments possibles pour convaincre les deux censeurs qu'il n'y avait rien d'inconvenant dans la démarche qu'il se proposait de faire ; il protesta en outre qu'il n'avait pas d'autre but que celui de connaître ses plus grandes fautes, afin d'être plus à portée de se corriger.

p4.085 On assure qu'un des magistrats lui répondit noblement en ces termes :

> — Il est vrai que votre majesté a commis beaucoup d'erreurs, et que notre charge nous a fait un devoir pénible de les écrire ; et ce devoir est tel que nous serons obligés d'instruire la postérité de la conversation que votre majesté a eue aujourd'hui fort mal à propos avec nous.

Pour soulager l'empereur d'une partie du poids des affaires, et l'aider dans l'administration d'un empire aussi vaste, aussi peuplé, la constitution lui donne deux conseils d'État, l'un ordinaire, l'autre extraordinaire ; le premier se compose des six ministres ou colaos ; les princes du sang assistent seuls au conseil extraordinaire.

Il a, pour l'administration des affaires, six départements ou tribunaux, savoir :

1. Le tribunal pour la nomination aux offices vacants.

2. Le tribunal des finances.
3. Le tribunal des cérémonies.
4. Le tribunal militaire.
5. Le tribunal de justice.
6. Le département des travaux publics.

Les membres de ces tribunaux examinent, décident ou soumettent à l'empereur toutes les matières de leur compétence ; et le souverain, de l'avis de son conseil ordinaire, ou, si cela est jugé nécessaire, de son conseil extraordinaire, confirme, modifie ou rejette leurs arrêtés.

Le dernier empereur tenait régulièrement pour cet objet, dans la grande salle de son palais, une audience tous les jours à quatre ou cinq heures du matin.

Il y a dans les provinces des tribunaux semblables, subordonnés à ceux de la capitale, et correspondant avec les cours suprêmes. Les limites que je me suis imposées ne me permettent point d'entrer dans le détail de leur code de lois, et je ne suis pas suffisamment préparé à une pareille tâche. Ce code, publié pour l'usage de tous les sujets, dans les caractères les plus faciles que possède la langue, forme seize petits volumes. Il en existe une copie en Angleterre, et je suis autorisé à dire que nous aurons bientôt en anglais une bonne et fidèle traduction de ce recueil, qui expliquera mieux que tous les volumes que, jusqu'à ce jour, on a écrits sur la Chine comment une masse de peuple plus que double de celle qui habite l'Europe, est retenue depuis tant de siècles dans l'union et l'obéissance.

Cet ouvrage, sur les lois de la Chine [1], peut être, par sa clarté et sa méthode, comparé aux Commentaires de Blackstone sur les lois anglaises ; non seulement il contient toutes les lois sous leurs titres respectifs, mais on a ajouté à chacune un court commentaire et un exemple de jurisprudence.

[1] Il est intitulé *Ta-tchin-Leu-lie*, c'est-à-dire lois et instituts sous la dynastie des Tchin, qui est le nom de la dynastie actuelle.

On m'a assuré que les lois de la Chine définissent avec la plus grande exactitude toutes les sortes de délits, et les châtiments dus à chaque crime. Il paraît que les délits et les peines y sont classés avec le plus grand soin, et que les lois sont loin d'être sanguinaires ; qu'en un mot, si la pratique s'accordait avec la théorie, il y aurait peu de nations qui pussent se glorifier d'avoir un mode à la fois et si doux et si efficace de dispenser la justice.

p4.090 De tous les gouvernements despotiques, il n'en est point un seul sous lequel la vie d'un homme soit réputée une chose aussi sacrée qu'elle l'est en Chine.

Jamais on n'y assoupit un meurtre, si ce n'est dans l'infâme coutume d'exposer les enfants. L'empereur lui-même, tout puissant qu'il est, n'oserait attenter aux jours du dernier de ses sujets, sans employer au moins les formalités d'un procès régulier. Il est vrai que l'accusé a peu d'espoir d'échapper, si le monarque lui-même est l'accusateur ; et nous allons le démontrer par l'histoire du premier ministre de Tchien-Long.

Les Chinois tiennent si fort à la maxime semblable à la déclaration solennelle que Dieu fit à Noé — « De la main de tout homme dépendra la vie de tout homme. Celui qui versera le sang de l'homme, verra son sang versé par l'homme. » — que la personne de l'intention la plus pure peut être compromise. On demande, ainsi que je l'ai observé plus haut, de la dernière personne qu'on a vue auprès d'un homme qui a reçu une blessure mortelle, ou qui est mort subitement, un récit circonstancié, soutenu par des témoignages, qui prouve comment cette mort a été occasionnée.

En tâchant de proportionner la peine à l'offense, au lieu d'infliger le même châtiment pour le vol d'un pain, ou le meurtre d'un homme, les législateurs chinois semblent, d'après nos idées, avoir fait très peu de différence entre l'homicide accidentel et l'assassinat prémédité.

Pour constituer le crime, il n'est pas nécessaire, en Chine, de prouver l'intention ou une longue et malicieuse méditation : quoique la

non-intention atténue le délit, et par conséquent adoucisse le châtiment, cependant l'offenseur n'est jamais entièrement absous.

Si un homme en tue un autre par un accident imprévu et inévitable, la loi lui fait grâce de la vie, et quelque circonstances qui s'élèvent en faveur du criminel, l'empereur seul a le droit de remettre la peine ; et presque jamais il n'en fait usage pour accorder un pardon absolu ; il ne fait que commuer le châtiment. Dans la rigueur des principes, une sentence de mort ne peut être mise à exécution jusqu'à ce qu'elle ait été ratifiée par le monarque. Néanmoins, en cas de crimes d'État, ou de forfaits atroces, le vice-roi d'une province prend quelquefois sur lui de faire exécuter sur-le-champ. On use de la même sévérité, à Canton, contre des étrangers jugés coupables même d'homicide involontaire.

Au commencement du siècle dernier, un homme de l'équipage du capitaine Shelvocke eut le malheur de tuer un Chinois dans la rivière de Canton. Le cadavre était gisant devant la porte de la factorerie anglaise, et la première personne qui sortit fut arrêtée et conduite prisonnière dans la ville. C'était un des subrécargues de la compagnie et on ne voulut point le relâcher que l'auteur du meurtre ne fût livré. Celui-ci fut étranglé après quelques formes de procédure.

L'aventure récente d'un pauvre canonnier est bien connue. Il y a peu d'années qu'il s'éleva à Macao une rixe dans laquelle un Chinois fut tué par un Portugais. On demanda formellement qu'un homme de cette dernière nation fût livré pour expier la mort du Chinois. Le gouvernement de Macao ne voulant pas, ou ne pouvant pas trouver le p4.095 délinquant, proposa un accommodement, qui fut rejeté, et l'on menaça de se servir de la force. Il se trouvait alors à Macao un négociant de Manille, homme d'une excellente réputation. Ce fut cet infortuné que l'on choisit comme victime innocente, pour apaiser la rigueur des juges chinois, et il fut immédiatement étranglé.

Les procédures relatives aux crimes qui emportent une peine capitale doivent être envoyées à Pékin, et soumises à l'impartialité de la cour suprême de justice, qui confirme ou change la sentence,

suivant les cas. Lorsque quelques circonstances militent en faveur de l'accusé, le tribunal demande à l'empereur la révision de la sentence. Le monarque commue lui-même la peine, ou renvoie la cause au tribunal d'une autre province, avec l'avis motivé du grand tribunal. Le procès est alors révisé, et si les circonstances sont trouvées conformes aux sentiments de la cour suprême, la sentence est modifiée ou infirmée.

Dans les États de la Grèce, et chez d'autres nations, le châtiment pour crime de haute-trahison s'étendait jusque sur les parents du coupable. En Chine, on suppose que le sang d'un traître est souillé jusqu'à la neuvième génération. Cependant la loi ne suppose complices que les plus proches parents mâles, alors vivants, et elle commue à leur égard la peine de mort en celle de l'exil. Il ne peut rien y avoir de plus injuste et de plus absurde qu'une telle loi, quelque utile qu'elle soit pour la politique ; elle est absurde, parce qu'elle suppose le néant capable de commettre un crime ; injuste, parce qu'elle frappe un innocent. Le législateur d'Israël, voulant intimider cette race opiniâtre et rebelle, crut devoir la menacer de la colère d'un Dieu qui punissait les péchés d'un père dans leurs enfants, jusqu'à la troisième et quatrième générations ; sentiment de terreur que le temps, à ce qu'il paraît, rendit moins nécessaire ; car le prophète Ézéchiel a prêché une doctrine plus douce et plus consolante.

Dans la plupart des causes, excepté dans celles de haute trahison, la cour suprême de Pékin agit constamment avec impartialité. Il est fort à regretter que les causes civiles n'aient point été assujetties à une révision semblable à celle des procès criminels ; cela détruirait dans sa racine un mal très funeste en Chine, ou l'on sait que les officiers de justice ne sont pas à l'abri de la corruption.

Cependant, ils ont sagement distingué les fonctions de juge de celles de législateur. Le premier, une fois qu'il a vérifié le fait, n'a plus qu'à ouvrir son code de lois, où sont classées les peines selon la nature des offenses.

Un tel mode d'administrer la justice n'est pas sans inconvénient. Le gouvernement après avoir montré tant de précautions lorsqu'il s'agissait de la vie d'un sujet, a cru inutile d'établir, pour les délits autres que l'homicide, la ressource de l'appel. Dans ces causes la sentence est laissée à la discrétion d'un seul juge. Avec quelque clarté que la peine soit appliquée au délit, l'interdiction de l'appel est en soi un obstacle à la dispensation impartiale de la justice ; l'accusé n'ayant pas le droit de faire porter sa cause à un tribunal plus élevé, et qui, par cela seul, doit vraisemblablement être plus impartial, n'a aucune garantie contre les caprices, la malice ou la corruption de son juge.

Il n'est peut-être pas inutile d'observer que les législateurs de la p4.100 Chine, parmi les diverses punition qu'ils ont infligées pour la répression des crimes, n'aient donné au criminel aucun moyen de réparer envers la société une partie de l'insulte qu'il lui a faite, en se rendant utile, soit dans les travaux publics, soit dans une détention solitaire. L'emprisonnement n'est point infligé en Chine comme peine ; l'exil ou les châtiments corporels sont infligés à tous les délits qui n'entraînent point la peine capitale.

Les exécutions des condamnés à mort sont très rares. Ils restent enfermés jusqu'à ce qu'on vide les prisons ; ce qui arrive une fois par an, vers l'équinoxe d'automne. En adoptant cette mesure, le gouvernement a peut-être considéré que la morale du peuple retire peu d'avantage du spectacle fréquent d'une peine aussi courte que celle qui prive un homme de la vie.

Tous les autres châtiments qui n'entraînent pas la mort sont rendus aussi publics qu'il est possible, et sont accompagnés du plus grand déshonneur.

Les coups de bambou, suivant leurs idées, ne méritent pas le nom de supplice ; ils les regardent comme une douce correction, à laquelle aucune infamie n'est attachée ; mais une punition terrible est celle de la cangue ou du *tcha*.

C'est une sorte de pilori ambulant. Le criminel est attaché par le cou et les mains, dans une table de bois très pesante (Voyez planche 14).

Pl. 14. Tcha ou cangue. Exposition.

Il est quelquefois obligé de la porter pendant des semaines et des mois entiers. Un appareil aussi effrayant est bien propre à détourner du crime. Le genre de délit commis par le condamné est tracé en gros caractères sur la planche même.

On assure qu'il règne dans les prisons de la Chine beaucoup d'ordre, et que les prisonniers pour dettes sont séparés des autres détenus.

L'abominable moyen d'arracher des aveux par l'application à la torture, est ce qu'il y a de pis dans les lois criminelles de la Chine. Mais les Chinois prétendent qu'on y a rarement recours, à moins que l'accusé ne soit déjà presque convaincu sur de fortes présomptions. Cependant on presse ordinairement les doigts de ceux qui se sont rendus coupables de quelque léger délit. C'est surtout la peine que l'on fait subir aux femmes qui ont acheté la permission d'enfreindre les lois de la chasteté.

Par les lois relatives à la propriété, les femmes sont privées en Chine, de même qu'elles l'étaient dans l'ancienne Rome, du droit d'hériter lorsqu'il y a des enfants, et de celui de disposer de leurs biens. Mais quand il n'y a pas d'enfants mâles, un homme peut laisser par son testament ses biens à sa veuve.

La raison que les Chinois donnent d'une telle loi, c'est qu'une femme ne peut pas faire d'offrandes à l'âme de ses parents dans la salle de ses ancêtres ; et ils regardent comme une des plus douces consolations pour un homme, de laisser après lui quelqu'un qui transmettra son nom aux races futures, en remplissant à de certaines époques cette cérémonie sacrée.

Toutes leurs lois sur les propriétés sont, je l'ai déjà dit, insuffisantes pour donner cette garantie, cette sécurité qui seule peut nous faire trouver quelques plaisirs à amasser des biens. L'avarice des gens en place peut épargner ceux qui ne jouissent que d'une honnête aisance ; mais les richesses échappent rarement à leur rapacité.

En un mot, quoique les lois ne soient point assez parfaites pour faire participer tous les sujets à un p4.105 bien-être général, elles se sont cependant point assez mauvaises pour les réduire à une calamité universelle qui finirait par une révolution. L'administration est si vicieuse, que l'homme en place se met presque toujours au-dessus des lois : ainsi la mesure des biens et des maux dépend beaucoup de son caractère.

Il est vrai que telles sont les dispositions et les habitudes du peuple, que tant que la multitude pourra se procurer sa jatte de riz et quelques mets peu coûteux, il n'y aura pas de révolte à craindre. Le gouvernement en est si convaincu, qu'un de ses premiers soins est d'établir, sur tous les points de l'empire, des greniers d'abondance pour soulager les pauvres dans les temps de famine ou de disette.

Néanmoins, dans ce siècle de révolutions, il semble se faire dans l'esprit du peuple un changement dont je vais parler.

Ce système d'obéissance universelle et passive se fait sentir dans toutes les branches des affaires publiques. Les officiers des différents départements, depuis le premier jusqu'au neuvième rang, sont investis du pouvoir d'infliger sur-le-champ le châtiment du bambou, toutes les fois qu'ils le jugent à propos, et sans instruction ni procès préalable, attendu que c'est une correction paternelle. La plus légère offense se punit de cette manière, au caprice du dernier magistrat.

Une autorité aussi arbitraire, donnée au puissant sur le faible, aigrit nécessairement ce dernier, et lui inspire une crainte, une défiance continuelles. Aussi les gens du peuple tremblent-ils à l'approche d'un homme en place, comme des écoliers épient tous les mouvements d'un sévère pédagogue. Mais l'indulgence paternelle de l'empereur est reconnue même dans les châtiments ; le patient peut demander l'exemption de chaque cinquième coup comme une grâce de l'empereur. Au surplus, il n'en est pas plus avancé ; ce qui manque en nombre, peut se retrouver en poids.

Cette manière de prouver l'affection paternelle n'est pas usitée envers le peuple seul ; elle s'étend à tous les rangs, à toutes les classes, et ne s'arrête qu'aux pieds du trône. Chaque mandarin, en remontant du neuvième rang au quatrième, peut infliger à son inférieur une correction légère ; et l'empereur fait donner des coups de bambou à ses ministres et aux officiers des quatre premières classes, toutes les fois qu'il le juge nécessaire pour leur bien. Il est notoire que le dernier empereur Tchien-Long fit corriger ainsi deux de ses fils, déjà parvenus à l'âge mûr. Je crois que l'un d'eux est l'empereur régnant.

Lorsque nous voyagions dans ce pays, il ne se passait guère de jour que nous ne vissions donner des coups de bambou, et d'une telle manière, que tout autre nom que celui de *douce correction* eût été plus convenable.

Un Chinois ainsi maltraité, jette des cris effroyables ; un Tartare garde le silence. Le Chinois, après avoir reçu un certain nombre de coups, tombe à genoux, comme par devoir, devant celui qui l'a fait punir, et le remercie très humblement de la tendresse paternelle qu'il a

montrée pour son fils, en lui faisant connaître ses torts ; le Tartare au contraire, murmure, et soutient qu'un Chinois n'a point le droit de le faire battre ; et il se retire dans un morne silence.

Il est sans doute ridicule aux yeux d'un étranger, de voir un officier d'État se coucher à terre pour être fustigé, par ordre d'un autre p4.110 officier qui se trouve d'un rang au-dessus de lui. Cependant il est en même temps impossible de contenir son indignation, en voyant ces excès d'avilissement et de dégradation, ce devoir de se soumettre patiemment à un châtiment corporel, infligé par la main d'un esclave ou d'un simple soldat, et de se prêter ensuite à l'action, encore plus vile et plus humiliante, de baiser la verge dont on vous a frappé.

Mais le gouvernement a eu assez de politique pour écarter, à cet égard, tous les scrupules. Il ne peut y avoir ni déshonneur, ni disgrâce, dans une punition dont l'affection paternelle est le seul motif. Le gouvernement en est venu à ce point vraiment merveilleux de soumettre tous les individus, l'empereur excepté, à la même correction. Mais il a fallu employer bien de l'adresse pour subjuguer entièrement l'esprit des sujets, et les convaincre complètement, avant d'obtenir ce système d'obéissance universelle, qui, cela était évident, ne pouvait avoir d'autres conséquences qu'une servitude générale.

On ne pouvait mettre un obstacle plus efficace aux plaintes de la multitude, qu'en lui montrant que le même homme qui avait le pouvoir de la châtier, était dans le cas d'être puni à son tour, et de la même manière, par un autre. Je crois que ce châtiment par le bambou est une des plus anciennes institutions de la Chine. Il serait difficile de croire qu'on eût pu l'introduire dans une société déjà civilisée ; il doit remonter à la même époque que l'origine de cette société.

On infligeait autrefois en Russie, aux personnes de tous les rangs, une punition d'un genre à peu près semblable, pour des fautes légères, mais avec cette différence, que la correction se faisait en particulier, et de l'ordre du seul souverain. Le czar Pierre Ier donnait, de sa propre main, des coups de bâton à ses courtisans. Ceux-ci, bien loin de s'en croire déshonorés et disgraciés, regardaient ce traitement même

comme une marque particulière de faveur et de confiance. On assure que le prince Menzikoff sortait fréquemment du cabinet de son maître avec un œil poché, et le nez tout sanglant ; il paraissait n'acquérir que plus d'importance par ces témoignages non équivoques de l'amitié du czar. Aujourd'hui encore, ou du moins il n'y a pas longtemps, on attachait peu de honte au châtiment du *knout*, lorsqu'il était infligé en secret, par ordre de la cour. Mais cette abominable coutume a cessé tout à fait, ou ne tardera pas à s'anéantir. Des mesures aussi arbitraires ne peuvent subsister chez un peuple éclairé.

Ces deux grands empires, les deux plus vastes qui existent dans le monde, puisqu'ils se partagent entre eux près d'un cinquième de tout le globe habitable, présentent, sous le rapport des circonstances politiques un singulier contraste.

Il y a un siècle, la Russie commençait à peine à sortir de l'état de barbarie, et dans un autre siècle, selon toute probabilité humaine, elle jouera un grand rôle parmi les nations européennes, par les arts et par les armes.

Il y a deux mille ans, la Chine était à peu près aussi civilisée qu'elle l'est de nos jours. Les deux gouvernements étaient despotiques, et les peuples esclaves.

Le génie naturel des Russes, restreint peut-être jusqu'à un certain point par la rigueur d'un climat glacé, est moins susceptible de perfectionnement que celui de Chinois. D'où vient donc, demandera-t-on, p4.115 la différence si grande que l'on trouve dans le perfectionnement progressif des deux nations ? Je crois qu'on peut l'attribuer aux deux causes que voici :

La Russie invite et encourage les étrangers à instruire ses sujets dans les arts, les sciences et les manufactures. La Chine, par esprit d'orgueil national et par jalousie, les écarte et les repousse.

La langue russe s'apprend aisément, et les sujets de ce pays apprennent aussi facilement celles des autres nations. L'idiome de la Chine est, au contraire, si difficile, et la méthode de l'enseignement est

si vicieuse, qu'il faut qu'un homme ait passé la moitié de sa vie pour se mettre en état d'occuper un emploi ordinaire. Les Chinois ne connaissent pas d'autre langue que la leur.

L'empire de Russie, enfin, est dans la vigueur de la jeunesse ; il croît chaque jour en forces et en lumières. L'empire chinois est usé par la vieillesse et par les infirmités ; et dans cette situation, il n'est guère possible qu'il fasse aucune espèce de progrès.

À ce principe d'obéissance universelle, le gouvernement chinois en a ajouté un autre qui est bien propre à flatter l'esprit du peuple : les premiers honneurs, les plus grandes dignités sont ouvertes aux hommes de toutes les classes ; on n'y connaît point de noblesse héréditaire, ou du moins qui possède des privilèges exclusifs. Quelquefois le souverain donne à toute une famille une distinction, comme une marque de faveur ; mais comme cette distinction ne procure ni pouvoir ni privilèges ni émoluments, elle est bientôt effacée.

Toutes les dignités sont purement personnelles. Les princes du sang eux-mêmes se perdent insensiblement dans la foule, à moins que leurs talents, ou leur assiduité, ne les rendent dignes de quelque emploi. Hors de cela, il n'y a presque pas de distinctions, même dans la famille impériale, au-delà de la troisième génération.

Dans les jours de cérémonies, l'empereur peut discerner, d'un seul coup d'œil, le rang de chaque courtisan, dans les milliers qui l'entourent. Les officiers civils ont, sur la poitrine et sur le derrière de leur robe, un oiseau en broderie ; les officiers militaires ont un tigre également brodé. Leurs divers rangs sont marqués par des globes de diverses couleurs, au-dessus de leur bonnet. L'empereur confère à ses favoris deux ordres de distinction : l'un est celui de la veste jaune l'autre, celui de la plume de paon.

L'influence que donnent parmi nous la naissance, la fortune et la réputation, n'est d'aucun poids chez les Chinois. Le plus savant, et j'ai expliqué dans quelle acception il faut entendre ce terme, est sûr d'être employé, s'il n'a pas une mauvaise réputation ; cependant, depuis

l'avènement des empereurs tartares, les Chinois se plaignent de n'arriver aux premiers rangs que lorsqu'ils sont avancés en âge.

Le savoir tout seul, conformément aux maximes sévères de l'État, conduit aux emplois, et les emplois conduisent aux distinctions. Les richesses sans savoir sont comptées pour peu de chose, et ne donnent point de distinction, si ce n'est dans quelques provinces, par exemple à Canton, où l'on vend les marques extérieures des emplois. C'est pour cela que la propriété n'est pas autant l'objet de la sollicitude des lois de la Chine, qu'elle l'est partout ailleurs, et qu'elle n'y a pas la même consistance. Dans nos gouvernements d'Europe, les riches propriétaires ne manquent $_{p4.120}$ point d'obtenir de l'influence, parce qu'on a besoin d'eux. En Chine, l'homme opulent craint d'avouer ses richesses, et toutes les jouissances qu'elles procurent lui sont dérobées.

Il arrive quelquefois, à la vérité, que les hautes dignités de l'État s'obtiennent en Chine comme ailleurs, par un incident favorable ou par le caprice du souverain. On en a vu un exemple frappant dans la personne de Ho-tchoung-tang, le dernier qui occupa, sous Tchien-Long, l'emploi de premier ministre.

Cet homme, Tartare d'origine, se trouvait, par hasard, de garde au palais. Sa beauté, sa jeunesse et sa bonne mine frappèrent si vivement l'empereur tandis qu'il passait, qu'il le fit bientôt appeler. Charmé également de sa conversation et de ses manières, le monarque l'éleva rapidement, quoique par degrés, du rang de simple soldat, au plus haut poste de l'empire.

On a souvent observé que cette élévation soudaine du néant au suprême pouvoir, a eu des suites non moins fatales pour celui que la fortune favorisait un instant, que pour le public. C'est ce qui arriva à ce ministre favori.

Pendant la vie du vieux monarque, sur lequel, dans ses dernières années, on assure qu'il exerça une influence sans bornes, il employa tous les moyens de fraude, d'extorsion, d'oppression et de tyrannie pour amasser des richesses si considérables en or, argent, perles et

immeubles, qu'on le regardait généralement comme le particulier le plus opulent dont l'histoire du pays eût fait mention.

Son orgueil et ses manières hautaines l'avaient rendu si odieux à la famille impériale, que tandis que nous étions à Pékin, le bruit public assurait qu'il avait formé le projet de ne point survivre à son maître ; il avait toujours sur lui une dose de poison, pour ne point se trouver exposé aux recherches sévères que le successeur de Tchien-Long ne manquerait pas de faire sur sa conduite ministérielle.

Il paraît cependant que lorsque cet événement si redouté arriva, l'amour de la vie, l'espoir de se sauver, le firent changer de dessein, et qu'il préféra courir les chances d'un procès. Il fut reconnu, ou plutôt on dit qu'il s'avoua coupable de tous les crimes dont on l'accusait. Les biens immenses, fruits de ses vexations, furent confisqués au profit de la couronne, et on le condamna à souffrir une mort ignominieuse [1].

---

[1] Les circonstances qui ont accompagné la chute de ce ministre sont curieuses, et montrent dans tout son jour le despotisme du gouvernement chinois. Le nouvel empereur, déterminé à le perdre, publia un édit dans lequel, après s'être excusé de ne point s'abstenir, conformément aux lois de l'État, de toute innovation pendant l'espace de trois années depuis la mort de son père, il déclare que les crimes et les excès de Ho-tchoung-tang sont d'une nature si horrible, qu'il lui est impossible d'avoir pour lui ni indulgence ni pitié. Il présente ensuite vingt chefs d'accusation, dont voici les principaux :

Manque de respect envers l'empereur son père, pour s'être rendu à cheval jusqu'à la porte de la salle d'audience, à Yuen-min-Yuen.

Audace. Sous prétexte qu'il boitait, il s'est fait porter en palanquin et s'en est fait rapporter, en passant par la porte réservée à l'empereur.

Scandale. Il a enlevé les jeunes vierges du palais, et se les est appropriées.

Orgueil et insolence. Il a contremandé l'ordre par lequel l'empereur actuel enjoignait à tous les princes tartares, excepté ceux qui avaient la petite vérole, d'assister aux funérailles de Tchien-Long, et il en a refait un autre qui ne portait aucune exception.

Corruption et partialité. Il a vendu ou donné des places importantes à des personnes qui n'étaient point en état de les remplir.

Arrogance. Il a fait brûler dans sa maison du bois de cèdre (*nan-mou*), exclusivement destiné aux palais impériaux. Il a fait construire une maison et des jardins sur le modèle de ceux de l'empereur.

Il avait en sa possession plus de deux cents cordons de perles, et une immense quantité de joyaux et de pierres précieuses que son rang ne lui permettait pas de porter ; entre autres une perle d'une telle grosseur, que jamais l'empereur n'en a eu de pareille.

Enfin, il avait seulement en or et en argenterie une somme d'au-moins dix millions de taels (3.300.000 livres sterling).

Un des articles est singulièrement curieux. — Il a, est-il dit, commis une trahison insigne en instruisant le nouvel empereur de l'intention où était son père, d'abdiquer le gouvernement en sa faveur, *un jour* avant que Tchien-Long le déclarât publiquement, croyant, par ce moyen, captiver sa faveur et son affection.

Mais Ho-tchoung-tang, s'il était coupable en effet d'une ambition démesurée ou d'actes d'injustice, est bien loin d'être le seul qui, élevé de la dernière classe à une dignité éminente, se soit conduit de cette manière. Les officiers du gouvernement, placés par la constitution comme une sorte de barrière entre le prince et le peuple, sont les plus grands oppresseurs de ce dernier, qui rarement trouve moyen d'obtenir justice et de porter ses plaintes jusqu'à l'oreille de l'empereur. Il n'y a point en Chine de moyenne classe, de ces hommes à qui leurs propriétés et des idées indépendantes donnent quelque poids dans le pays où ils se trouvent, et dont l'influence et le pouvoir sont ménagés par le gouvernement.

En effet, il n'y a ici que des gouvernants et des gouvernés. Si quelqu'un, par son commerce ou son industrie, a accumulé des richesses, il faut qu'il en jouisse en secret ; il n'ose point se procurer une maison trop spacieuse, ni des habits trop magnifiques, de peur que son voisin ne le trouve plus opulent que lui, et n'aille le dénoncer à l'officier commandant du district : celui-ci $_{p4.130}$ ne manquerait pas de le condamner aux peines prononcées par les lois somptuaires, et ferait confisquer tous ses biens.

Quelquefois, il est vrai, les extorsions dont les officiers rendent le peuple victime, finissent par rencontrer la main sévère de la justice, comme cela est arrivé à Ho-tchoung-tang. D'autres magistrats ont sans cesse l'œil ouvert sur leurs démarches, et dès qu'ils en trouvent l'occasion, ils en informent la cour. Le gouvernement envoie aussi dans

---

Après avoir détaillé les divers chefs d'accusation, l'empereur déclare que ce ministre ayant été interrogé par un prince tartare, sur ces différents points, a avoué que le tout était vrai. C'est pourquoi, sans autre instruction, il ordonne aux présidents et membres des tribunaux de Pékin, aux vice-rois des provinces, et aux gouverneurs des villes, de prononcer d'après cela l'arrêt dudit Ho-tchoung-tang.

La majorité des juges condamna, en conséquence, ce malheureux à avoir la tête tranchée ; mais, par bienveillance et par une grâce toute particulière de l'empereur, on lui accorda d'exécuter lui-même sa sentence. On lui envoya un cordon de soie, comme un avertissement de cette marque de faveur, et il se fit étrangler par ses gens.

Qui pourrait, en Chine, se flatter d'être absous, lorsque le monarque lui-même se porte accusateur ? Il n'y a point ici entre l'autorité exécutive et le pouvoir judiciaire, cette ligne d'indépendance, que l'auteur de l'*Esprit des Lois* a prouvé être le grand fondement sur lequel repose la garantie juste, légale et efficace de la vie et de la propriété des sujets. Dans tous les crimes d'État, l'empereur devient l'accusateur et le juge ; et dans le procès à Ho-tchoung-tang on peut dire également qu'il a été le seul témoin.

les provinces des espions sous le nom d'inspecteurs. Jaloux l'un de l'autre, ils ne manquent jamais l'occasion de faire à leurs supérieurs des rapports défavorables.

Malgré toutes ces précautions les sujets sont horriblement vexés. Il est vrai que lorsqu'un homme en place est convaincu de quelque légère faute, la cour le réprimande publiquement dans la *Gazette de Pékin*. Si le délit est plus grave, le coupable est dégradé ; et tout officier ainsi déchu de son rang est obligé d'en faire mention dans tous les ordres publics qui émanent de lui. Cette humiliation sert à lui rappeler ses torts, et en même temps à montrer au public que l'œil vigilant de l'administration s'étend sur tous ses agents.

Le dernier acte de dégradation, qui équivaut à une sentence d'infamie, c'est l'ordre de surveiller les préparatifs de la tombe de l'empereur. La personne ainsi avilie est censée plus propre à être employée parmi les morts que parmi les vivants. Tchang-ta-gin, dernier vice-roi de Canton, fut condamné à cet humiliant service [1].

Le vice-roi d'une province ne reste pas plus de trois années en place, de peur qu'il n'acquière trop d'influence. Aucun serviteur de la couronne ne saurait former des liens de famille dans l'endroit où il commande, ni obtenir un emploi considérable dans la ville où il est né.

Mais, encore une fois, tout cela donne peu de sécurité au peuple. Il n'a point de voix dans le gouvernement, ni directement, ni par ses représentants. L'unique satisfaction qu'il puisse attendre des torts qu'on lui fait, encore est-elle purement négative, c'est la dégradation et la destitution de son oppresseur, que l'on remplace par un autre peut-être également mauvais.

M. de Paw observe que la Chine est entièrement gouvernée par le fouet et le bambou. Il aurait pu y ajouter le calendrier et la *Gazette de*

[1] Parmi les diverses coutumes de la Chine, dont parlent les relations des deux mahométans qui y voyagèrent au neuvième siècle, on trouve celle-ci, qui est très remarquable. Cette circonstance, et plusieurs autres, prouvent invinciblement l'exactitude et l'authenticité de ces deux relations.

de Pékin. Ce sont, dans les mains du gouvernement, des instruments très utiles.

Par la circulation du calendrier, le gouvernement maintient parmi le peuple certaine superstitions qu'il semble s'étudier à encourager.

La gazette lui sert de véhicule pour préconiser, d'un bout de l'empire à l'autre, les vertus et la tendresse paternelle du souverain régnant, prouvées par le soin qu'il prend de punir ses officiers non seulement du mal qu'ils ont fait, mais du bien qu'ils ont manqué de faire. Par exemple, lorsque la famine désole quelques provinces, les principaux officiers sont dégradés pour n'a voir pas usé des précautions convenables.

Cette gazette, publiée en forme de petite brochure, paraît tous les deux jours. Les missionnaires ont p4.135 prétendu qu'une mort immédiate devait être la punition d'un mensonge inséré dans la gazette impériale. Cependant elle est fameuse pour publier la description de batailles qui n'ont point été livrées, et pour annoncer des victoires qui n'ont jamais été remportées.

La vérité de cette observation est prouvée par diverses proclamations de Kaung-Chy, de Tchien-Long, et de l'empereur actuel, où ils reprochent à des généraux éloignés, de faire de faux rapports et de supposer des milliers ou des dix milliers d'ennemis tués, lorsque quelquefois aucun engagement n'a eu lieu [1]. Peut-être les missionnaires ont-ils voulu dire que l'éditeur serait puni s'il osait insérer un article qui n'aurait pas été officiellement envoyé par le gouvernement.

En Chine, la presse est aussi libre qu'en Angleterre, et chacun peut exercer la profession d'imprimeur, ce qui est assez singulier, et peut être le seul exemple de ce genre sous un gouvernement despotique. On a communément supposé que c'était seulement dans des pays libres, où toutes les personnes étaient également sous la protection des lois, et

[1] Voici les propres termes de la proclamation de Kaung-chi, répétés dans celle de Kia-King : « À présent, lorsqu'une armée entre en campagne chaque rapport qu'elle envoie de ses opérations contient le récit d'une victoire ; on parle de rebelles dispersés à la première rencontre, à chassés de leurs postes, tués et blessés, au nombre de plusieurs milliers. » (*Gazette de Pékin*, 31 juillet 1800.)

passibles des mêmes peines, que la liberté de la presse pouvait exister, et qu'il était presque impossible qu'un pouvoir fondé sur l'erreur et l'oppression, pût se soutenir longtemps si la presse était libre.

C'est la presse qui, en Europe, a ruiné l'influence des prêtres, en dissipant les nuages qui avaient longtemps obscurci la vérité [1].

Le gouvernement chinois semble ne rien redouter de la liberté de la presse. Le mode expéditif de punir sans forme de procès toute violation de l'honnêteté ou des bonnes mœurs, fait une défense positive d'imprimer des choses inutiles, et restreint suffisamment la licence de la presse. L'imprimeur, le vendeur et le lecteur d'un libellé diffamatoire sont également exposés aux coups de bambou. Peu de personnes, je le suppose, seraient assez hardies pour imprimer des réflexions sur la conduite du gouvernement, ou de ses principaux officiers.

Cependant, malgré tous les dangers que fait courir la profession d'imprimeur, on publie journellement dans la capitale des papiers où, comme dans les nôtres, on fait circuler des anecdotes secrètes et des nouvelles de l'intérieur. On y annonce aussi des objets à vendre, et les admirables vertus de certaines drogues.

On nous a assuré que dans un de ces papiers, le missionnaire p4.140 portugais dont parle la lettre de M. Grammont, fit insérer un article où l'on reprochait aux Anglais leur extrême négligence de n'avoir point apporté de présents pour les princes du sang, ni pour les ministres. Cette supposition fausse et malicieuse fut, dit-on, suivie d'un autre article, où l'on disait que les présents destinés à l'empereur étaient des objets communs et de peu de valeur.

[1] Quand l'art typographique fut introduit en Angleterre, et qu'on établit des presses dans l'abbaye de Westminster, un ecclésiastique très fin dit à l'abbé : « Si vous ne détruisez cette machine, elle détruira votre commerce. » Il voyait d'un coup d'œil qu'en répandant les connaissances, la presse occasionnerait la chute de l'influence sacerdotale. Si tout le reste du clergé avait été aussi clairvoyant, il est probable que les siècles ténébreux de la superstition et de l'ignorance auraient continué, ou du moins se seraient prolongés.

Un autre journaliste prétendait en donner le catalogue ; il parlait d'un éléphant pas plus gros qu'un rat, de géants, de nains, d'oreillers magiques et autres choses qui n'avaient pas le sens commun.

On nous dérobait avec soin la connaissance de ces feuilles. Sous le généreux prétexte que nous étions des hôtes de l'empereur, on ne nous permettait de rien acheter. Lui seul devait fournir à tous nos besoins ; mais ses officiers se réservaient de juger quels étaient ces besoins.

C'est un singulier phénomène dans l'histoire des nations, que le gouvernement d'un empire aussi vaste que la Chine ait subsisté plus de vingt siècles sans éprouver de changements essentiels. En effet, sans admettre les prétentions des Chinois à une extravagante antiquité, quoiqu'ils ne laissent pas d'être fondés dans leurs suppositions, il n'y a pas de doute qu'ils ne fussent à peu près dans le même état, gouvernés par les mêmes lois, et presque sous la même forme de gouvernement qu'ils ont aujourd'hui, quatre siècles avant J.-C. C'est vers ce temps que florissait leur célèbre philosophe, dont les écrits jouissent encore de la plus haute réputation. Ils contiennent toutes les maximes sur lesquelles repose encore leur gouvernement, toutes les règles d'après lesquelles les différentes classes de l'État doivent diriger leur conduite ; et l'on estime que la monarchie des Chinois a été établie deux mille ans avant Confucius.

Si la longueur de la durée d'un gouvernement sans qu'il ait été ébranlé, ni changé par les révolutions, est la pierre de touche de sa bonté, la Chine mérite sans contredit le premier rang parmi les nations civilisées. Mais, qu'il soit bon ou mauvais, il n'en a pas moins réussi à façonner la multitude à son gré, d'une manière dont les fastes du monde n'offrent point d'exemple.

Quelques circonstances fortuites, dont la politique a tiré parti, semblent avoir contribué à sa durée. De ces circonstances, celle qui n'est pas la moins favorable, ce sont les barrières naturelles qui défendent le pays contre l'invasion d'un ennemi étranger ; tandis que l'extrême précaution avec laquelle le gouvernement y reçut les voyageurs, cacha au monde entier, pendant plusieurs siècles,

l'existence de l'empire le plus vaste, le plus puissant, le plus populeux qu'aient jamais fondé les hommes. Ainsi, isolé de toute communication avec le reste de la terre, le gouvernement a eu le temps de donner à ses sujets la forme et les habitudes qu'il désirait.

D'autres circonstances heureuses ont concouru à assurer en Chine une tranquillité éternelle. La langue est, de sa nature, bien propre à tenir la masse du peuple dans un état d'ignorance. Il ne lui est pas défendu d'embrasser une religion de son choix, et il n'est pas tenu d'en observer une qu'il n'approuve pas.

Les peines qu'on a prises pour leur inculquer le goût de la sobriété, pour détruire toute confiance mutuelle, pour rendre chacun réservé et soupçonneux à l'égard de son voisin, ont dû mettre un obstacle au commerce de la société.

On ne voit point de Chinois se réunir, même pour manger p4.145 ensemble, si ce n'est les membres d'une même famille ; encore ne se rassemblent-ils qu'à la nouvelle année.

Il n'existe point chez eux de ces assemblées turbulentes où l'on discute des griefs réels ou imaginaires avec toute l'aigreur et la violence que peuvent inspirer des insinuations perfides contre le gouvernement, aidées de l'effet des liqueurs fortes. Contents de ne prendre aucune part au gouvernement, il ne leur est jamais venu dans l'idée qu'ils y eussent des droits [1]. Et certainement ils ne jouissent pas d'autres droits que de ceux qu'il est facile de méconnaître et de fouler aux pieds, toutes les fois que le souverain ou un de ses délégués le juge utile à ses intérêts.

---

[1] Lorsque la doctrine pernicieuse que Thomas Payne a exposée dans ses *Droits de l'homme*, eût été traduite en différentes langues, on entreprit habilement de la propager parmi les nations orientales, au moyen des émissaires des jacobins de France. Un de ces zélés perturbateurs du repos du monde, après avoir réussi à fournir aux cheicks arabes un extrait de ce livre précieux, traduit dans leur langue, tourna ses vues sur le vaste empire de la Chine, théâtre glorieux pour ces ardents cosmopolites, s'ils avaient pu accommoder leur drame suivant le goût du peuple. Toutefois la tentative échoua. Les magnifiques opinions de Thomas Payne ne purent être traduites en langue chinoise, et ce malheureux peuple n'en entend pas d'autre. Ainsi 333.000.000 d'hommes sont condamnés à rester dans l'ignorance et dans la misère, parce que leur langue n'a pu rendre la savante doctrine de Thomas Payne. (*Note de l'auteur*.)

Il arrive bien quelquefois des insurrections partielles ; mais il ne faut les attribuer qu'à l'excessive pauvreté du peuple qui, dans les temps de famine, est obligé d'arracher des subsistances par force ; ce qu'il ne ferait point autrement. On peut rapporter à cette cause presque tous les troubles dont parle leur histoire ; et dont quelques-uns, lorsque la calamité est devenue générale, ont interverti l'ordre de la succession, et même changé la dynastie.

Nos conducteurs chinois nous ont assuré néanmoins qu'il existait dans quelques provinces de certaines sociétés mystérieuses, dont le principal objet était de renverser le gouvernement tartare ; qu'on y tenait des assemblées secrètes où l'on donnait un libre cours aux plaintes contre l'influence des Tartares, où l'on se rappelait avec orgueil l'antique gloire de la nation, où enfin l'on méditait une vengeance.

S'il en est ainsi, l'état de la société se prêtera difficilement aux vues de ces hommes turbulents, et certes une révolution ne serait point désirable pour les Chinois eux-mêmes ; elle ne manquerait pas d'avoir les suites les plus affreuses. Les soldats tartares se lasseraient d'égorger, et les millions d'hommes qui auraient échappé au glaive, périraient par la famine pour peu que les travaux de l'agriculture fussent interrompus. Il n'y a point en effet de pays d'où la Chine puisse tirer un supplément de subsistances.

Afin de prévenir, autant que possible, la rareté des grains, et en vertu de cette opinion reçue parmi eux, que l'agriculture est la véritable source de la richesse et de la prospérité nationales, le gouvernement chinois a, dans tous les siècles, décerné les plus grands honneurs à toute espèce de $_{p4.150}$ perfectionnement dans cette branche d'industrie.

Le laboureur est considéré comme un membre aussi honorable qu'utile à la société. Il prend son rang après les lettrés, ou les officiers d'État, dont à la vérité il est souvent le père. En Chine, le soldat cultive la terre. Les prêtres sont également agriculteurs, lorsque leurs couvents possèdent des terres.

L'empereur est considéré comme l'unique propriétaire du sol, mais le tenancier n'est jamais expulsé de ses possessions, tant qu'il continue de payer sa rente, qui est ordinairement le dixième du produit présumé ; et quoique le propriétaire d'un terrain ne soit considéré que comme tenancier, il n'en est jamais dépossédé que par sa faute.

Les Chinois sont tellement accoutumés à regarder leur ferme comme une propriété, tant qu'ils en payent exactement la redevance, qu'un Portugais de Macao faillit perdre la vie pour avoir voulu augmenter la rente de ses fermiers chinois.

Si quelque laboureur se trouve maître d'un champ trop vaste pour que sa famille puisse le cultiver, il le cède à un autre, à condition que celui-ci lui donnera la moitié des produits sur lesquels il acquitte les impôts. Une grande partie des plus pauvres paysans cultivent la terre à ces conditions.

On ne voit point, dans ce pays, de ces domaines immenses qui comprennent presque tout un district ; point de fermiers accapareurs, ni de trafiquants de grains ; chacun peut apporter ses productions au marché public. On n'afferme point le droit de pèche. Chacun des sujets a un droit égal sur les productions de la mer, de ses criques, des lacs et des rivières. On n'y connaît point de fiefs avec des privilèges exclusifs ; point de vastes terrains employés à nourrir des bêtes fauves ou du gibier, des oiseaux, pour l'avantage ou le plaisir de quelques particuliers. Chacun a le droit de chasser sur ses terres ou dans les communaux : cependant, et malgré tous ces avantages, il se passe rarement trois années sans que la famine désole une province ou une autre.

La république romaine nous offre une foule d'exemples de personnages éminents qui se glorifiaient de diriger la charrue, de fertiliser la terre, et de remplir la tâche que la nature a imposée à l'homme. De même en Chine, vers l'équinoxe d'automne, l'empereur, après un sacrifice solennel au dieu du ciel et de la terre, pratique la fameuse cérémonie de conduire la charrue ; et son exemple est suivi

par les vice-rois, les gouverneurs et autres grands officiers, sur tous les points de l'empire.

Quoique cette fête soit, selon toute apparence, la suite d'une institution religieuse, elle est bien propre à encourager la classe industrieuse des laboureurs. Un tel hommage rendu à leur profession, ne peut manquer d'exciter leur gaîté et leur énergie. C'est pour cela que les marchands et les artisans sont placés beaucoup au-dessous des laboureurs.

Bien loin qu'on accorde ici au commerce la même distinction dont il jouissait dans l'ancienne Tyr, « où les négociants étaient des princes, où les marchands étaient qualifiés d'honorables sur la terre », bien loin aussi qu'il ait ces grands privilèges qu'on lui accorda en Angleterre sous le règne d'Alfred, pendant lequel un marchand anglais qui avait fait trois voyages par mer dans les pays p4.155 étrangers, était élevé au rang de noble, tout Chinois qui s'occupe du trafic étranger, n'est guère mieux considéré qu'un vagabond.

Le commerce intérieur est seul réputé nécessaire et digne de la protection du gouvernement. On permet que tous les produits du sol et des manufactures soient changés d'une province à l'autre, moyennant un modique droit de *transit* et un péage sur les rivières et les canaux, que l'on applique spécialement aux réparations des écluses, des ponts et des chaussées. Ce commerce ne se faisant que par échange, emploie une multitude incalculable de navires et de jonques de toute espèce. Je suis fermement persuadé que tous les vaisseaux et bateaux du reste du monde, pris collectivement, ne seraient égaux ni en nombre, ni par leur tonnage [1], à ceux de la Chine.

Le commerce extérieur n'est absolument que toléré. La cour de Péking montre à ce sujet tant d'indifférence, que plusieurs fois ses agents ont insinué, et qu'on en a conçu des craintes très sérieuses en Europe, que l'on était à moitié disposé à fermer aux étrangers le port de Canton. Il est certain que les traitements qu'on y fait subir aux

[1] La somme de toutes leurs capacités réunies.

marchands du dehors, suffiraient pour les exclure, et qu'on n'y dévore tant d'opprobres et de vexations, qu'en considération de l'importance du commerce, et surtout à cause du thé. Cet objet qui, il y a un siècle, n'était que de luxe, est devenu, notamment dans la Grande-Bretagne, une des premières nécessités de la vie.

Les taxes qu'on lève en Chine pour subvenir aux besoins du gouvernement, sont loin d'être exorbitantes et d'écraser les sujets. Elles consistent dans la dîme des produits territoriaux que l'on paye en nature, dans un impôt sur le sel, sur les marchandises étrangères, et quelques droits plus modiques qui ne chargent point sensiblement la masse du peuple. Le montant des contributions que chaque individu paye à l'État, ne va pas, l'un dans l'autre, au-delà de quatre schellings par année [1].

Avec de tels avantages inconnus dans d'autres contrées, et tous les encouragements que l'on donne à l'agriculture, on serait porté à croire que la condition du pauvre y est moins dure que partout ailleurs. Cependant les disettes y font périr des milliers d'individus. Il y a si souvent de mauvaises récoltes dans une province ou dans l'autre, soit à cause de la sécheresse, soit à cause des inondations, que le gouvernement a rarement réuni assez de grains pour satisfaire aux besoins du peuple. Cependant il n'y a que cette ressource précaire pour remédier au mal ; encore l'application s'en fait-elle avec peu de rapidité, parce que les secours doivent passer par trop de mains. Il en résulte que les Chinois affamés sont réduits à piller leurs plus riches voisins.

Il y a peu de charités publiques en Chine, et il n'est pas d'usage qu'on y demande l'aumône. Je n'ai point observé un seul mendiant d'une extrémité de l'empire à l'autre, si ce n'est dans les rues de Canton. Il n'y existe point de règlements en faveur des pauvres, pour obliger le cultivateur et l'artisan laborieux à nourrir les paresseux, et à entretenir ceux qui p4.160 pourraient prendre soin d'eux-mêmes ; enfin, les indigents d'aucune sorte ne sont soulagés par des impôts sur le public.

[1] Un peu moins de cinq francs.

Les enfants, ou à leur défaut, les plus proches parents, doivent nourrir les personnes âgées ; et les parents disposent de leurs enfants suivant qu'ils le jugent plus avantageux pour l'intérêt de la famille. Comme plusieurs générations sont réunies dans la même maison, ces personnes vivent à meilleur marché que si les ménages étaient séparés.

Dans les temps de détresse, le gouvernement est censé le père du peuple, et l'on ne peut nier ses bonnes intentions. S'il est prouvé que quelqu'un de ses officiers a, par négligence ou par malice retenu le grain des pauvres, on le punit avec une extrême sévérité, et quelquefois de mort.

Un autre avantage dont jouissent les Chinois, c'est que le montant des taxes est fixé d'une manière certaine. Jamais on ne les oblige, par de nouvelles levées de fonds, de se cotiser pour les dépenses extraordinaires du gouvernement, si ce n'est en cas de rébellion ; on impose alors quelquefois, sur les provinces voisines, une taxe additionnelle. Mais en général le gouvernement exécutif doit proportionner ses besoins aux ressources ordinaires, et ne grève point son peuple d'un nouvel impôt.

On a diversement évalué les revenus de ce grand empire. Comme le principal impôt, celui sur les terres, se paye en nature, il n'est guère possible d'en fixer exactement le montant, puisqu'il dépend en grande partie du succès de la récolte. Un empereur qui veut se populariser, a toujours soin de faire la remise des contributions dans les pays qui ont souffert de la sécheresse ou des débordements.

Chou-ta-gin donna à lord Macartney, d'après les rôles impériaux, un aperçu des sommes levées dans chaque province, et présentant un total d'environ soixante-six millions sterling ; ce qui ne fait pas plus de deux fois les revenus que la Grande-Bretagne a payés en 1803, sans y comprendre la taxe des pauvres et autres dépenses des paroisses. Cette somme, répartie entre tous les habitants, présente, par chaque individu, une capitation de quatre shellings ; tandis qu'en Angleterre chaque particulier paye environ quinze fois cette somme. Cependant je

crois qu'en Chine un shelling peut-être regardé comme ayant une valeur triple de celle qu'il a dans la Grande-Bretagne.

Le produit des taxes sert à payer les établissements civils et militaires, toutes les dépenses imprévues et extraordinaires ; le surplus des fonds est versé dans le trésor impérial à Pékin, pour fournir aux dépenses de la cour et de la maison de l'empereur, à l'entretien de ses palais, de ses temples, de ses jardins, de ses femmes et des princes du sang.

Les confiscations, les présents et les tributs entrent dans sa cassette particulière.

Cet excédant de revenu, qui fut envoyé à Pékin en 1792, se montait à environ 36.000.000 onces d'argent, ou 12.000.000 livres sterling. L'opinion générale parmi les Chinois, est que l'on envoie à Moukden, capitale des Tartares-Mantcheoux, une forte partie de ce revenu surabondant ; mais il paraît que c'est une erreur fondée sur une animosité nationale.

Quoique les immenses richesses d'Ho-tchoung-tang se soient englouties dans les coffres de l'empire, le monarque a jugé à propos d'accepter des marchands de sel de Canton ce qu'on a appelé p4.165 l'offre de 500.000 onces d'argent ; il a encore levé d'autres sommes et d'autres marchandises sur différentes provinces, pour apaiser une rébellion qui avait éclaté du côté de l'ouest. Il envoya même à Canton une grande quantité de perles, d'agates, de serpentines et autres pierres de peu de valeur, dans l'espoir d'en tirer une ressource passagère, en les vendant à des marchands étrangers. L'empereur de la Chine n'a donc pas à sa disposition autant de trésors qu'on l'imagine communément. Il accepte même les dons volontaires de quelques particuliers, consistant en vases de porcelaine, soieries, éventails, thé, et autres bagatelles de ce genre, dont il fait ensuite des présents aux ambassadeurs étrangers ; chacun de ces dons est pompeusement proclamé dans la gazette de Pékin.

Les principaux officiers civils du gouvernement, si l'on réduit leurs honoraires en espèces, reçoivent annuellement une somme de 2.960.000 onces d'argent [1]. Les dépenses nécessaires pour l'entretien de la multitude d'officiers subalternes, et les autres frais d'administration, font un total à peu près semblable : en sorte que d'après un calcul modéré, les dépenses civiles du gouvernement montent à 5.920.000 onces d'argent, qui font 1.973.333 livres sterling.

On peut se faire une idée des nombreux changements dans les emplois et dans l'administration, par cette circonstance, que l'almanach de la cour, ou livre rouge, se publie tous les trois mois en quatre volumes assez gros, ce qui en fait seize par an.

Les affections paternelles, la sagesse des précautions, l'inquiète jalousie du gouvernement, n'ont point paru suffire pour maintenir au-dedans et au-dehors la sûreté de l'empire sans le secours d'une armée immense. D'après les états fournis par Van-ta-gin, cette armée, au sein de la paix la plus profonde, est de 1.800.000 hommes, dont 1.000.000 d'infanterie et 800.000 de cavalerie.

Mais comme le gouvernement est assez porté à l'exagération dans tout ce qui a rapport à la puissance du pays, et que lorsqu'il s'agit de nombre, il n'est point avare d'hyperboles, on peut conserver des doutes sur cet aperçu des forces militaires de la Chine. Les sommes nécessaires pour la paye et l'entretien de troupes aussi innombrables sont si excessives que les revenus n'y suffiraient pas. Si la simple paye et l'entretien de chaque soldat d'infanterie ou de cavalerie se montait l'un dans l'autre, à un schelling par jour, cette seule partie des dépenses absorberait par année 33 millions sterling [2].

Lord Macartney est parvenu à une approximation plus exacte de la vérité, en calculant, d'après les renseignements de Van-ta-gin ; et voici comment il est parvenu à déterminer l'emploi des revenus, qui s'élèvent à 66 millions sterling.

---

[1] Plus de 48 millions de francs.
[2] Plus de 800 millions de francs.

Dépenses civiles :	1.973.333 liv. st.
Dépenses milit. :	49.982.933
Maison de l'empereur, etc. :	14.043.734
Total :	66.000.000 liv. st.

Si le montant des revenus dont j'ai fait mention est exact, comme il n'y a pas de raisons d'en douter, ils suffisent au-delà pour couvrir les frais d'un établissement aussi énorme que celui de l'armée chinoise.

Si le roi de Prusse, dont les États font sur le globe un point presque p4.170 imperceptible, en comparaison de la Chine, peut tenir sur pied une armée de 180 à 200.000 hommes, je ne vois rien d'extravagant ni d'extraordinaire dans la supposition qu'un souverain dont le territoire est huit fois aussi étendu que l'était la France avant ses dernières conquêtes, puisse entretenir dix fois autant de troupes que le roi de Prusse.

On demandera peut-être à quoi une nation si peu exposée à des guerres étrangères, emploie tant de troupes. Mais en Chine, les occupations des militaires sont toutes différentes de celles qu'ils ont en Europe. À l'exception d'une grande partie de la cavalerie tartare, qu'on tient en cantonnement sur les frontières septentrionales, et dans les provinces conquises en Tartarie, et de l'infanterie de la même nation qui est en garnison dans toutes les grandes cités de l'empire, le reste de l'armée est dispersé dans les petites villes, les villages et les hameaux, où les soldats font l'office de geôliers, d'agents de police, de maréchaussée, d'assesseurs des magistrats, de collecteurs subalternes et de gardes des greniers publics ; ils sont enfin employés de différentes manières par les magistrats civils et par la police.

Il y en a en outre une quantité immense répartie dans les postes militaires sur les grands chemins, les canaux et les rivières. Ces corps de garde sont de petits bâtiments carrés, et comme de petits forts, au haut desquels est une guérite avec un étendard. Ils sont placés à la distance de 3 à 4 milles l'un de l'autre. Ces postes ne sont jamais gardés par plus de six hommes ; ils servent non seulement à réprimer les vols et les brigandages, mais à transmettre les dépêches. Une lettre

ainsi transmise de poste en poste, arrive en douze jours de Pékin à Canton, en parcourant plus de cent milles (34 lieues par jour). Il n'y a point en Chine de poste, ni d'autre moyen de transmettre la correspondance pour la commodité du public.

Une grande partie de l'armée chinoise ne doit être regardée que comme une espèce de milice qui jamais n'a été enrégimentée, et, selon toute apparence, ne le sera jamais ; c'est une partie de la société qui ne vit pas entièrement du travail du reste de la nation, mais qui contribue pour quelque chose à la masse commune.

Chacun des soldats placés dans les différents corps de garde, a une portion de terre qui lui est affectée ; il la cultive pour sa famille, et paye sa quote-part des produits à l'État. Ce bienfait du gouvernement engage le soldat à se marier, et les gens mariés ne sont jamais retirés de leur place.

Des soldats de ce genre ne doivent pas avoir un air très martial, quand ils sont sous les armes. Dans quelques endroits où on les formait en ligne pour complimenter l'ambassadeur, lorsqu'il faisait un peu chaud, ils se servaient de leurs éventails au lieu de leurs mousquets. D'autres étaient placés sur un seul rang, et se mettaient tranquillement à genoux pour recevoir l'ambassadeur ; ils demeuraient dans cette posture jusqu'à ce que leurs officiers leur eussent donné l'ordre de se relever.

Lorsque nous les surprenions à l'improviste, ils revêtaient à la hâte leurs uniformes de parade, ce qu'ils ne faisaient pas sans beaucoup d'embarras et de confusion. Dans cet attirail, ils avaient plutôt l'air d'être prêts à monter sur un théâtre qu'à faire des manœuvres guerrières. Leurs jupons piqués, leurs bottes $_{p4.175}$ de satin présentaient un mélange de rusticité et de mollesse qui s'accordaient mal avec le caractère d'un soldat.

Les différentes sortes de troupes qui composent l'armée chinoise, sont :

La cavalerie tartare, dont la seule arme est le sabre ; un très petit nombre est armé de l'arc.

L'infanterie tartare ; ce sont des archers qui portent de grands sabres.

L'infanterie chinoise, armée de la même manière ; les mousquetaires chinois.

Les tigres de guerre chinois, portant de grandes claies pour boucliers, et de longues épées mal faites. Sur leurs boucliers est peinte la figure d'un animal imaginaire, destinée à effrayer l'ennemi, ou, comme une autre Gorgone, à pétrifier ceux qui la regardent.

Les uniformes du soldat varient dans toutes les provinces ; quelquefois ils portent des vestes bleues bordées de rouge, ou des vestes brunes bordées de jaune. Quelques-uns ont des pantalons, d'autres des culottes avec des bas de toile de coton ; d'autres des jupons ou des bottes.

Les archers ont des robes longues et amples de coton bleu, piquées avec une espèce de feutre ou d'ouate, garnies tout du long de petits glands, et attachées au milieu avec une ceinture à laquelle le sabre est suspendu la pointe en dedans, du côté gauche, et non du côté droit, comme on le porte en Europe.

Ils sont coiffés d'un casque de cuir ou de carton doré, dont les côtés se rabattent de chaque coté sur les joues, et tombent sur les épaules. Le haut de ce casque ressemble exactement à un entonnoir renversé, qui se termine par une espèce de lance d'où pend une longue touffe de crins peints en rouge.

Le plus grand nombre de soldats que nous vîmes rassemblés dans un seul endroit, pouvait être de deux à trois mille ; on les rangeait sur une seule ligne le long des bords d'une rivière ; et comme il y avait, entre chacun d'eux, un intervalle égal à l'épaisseur d'un homme, ils occupaient une étendue considérable.

Chaque cinquième homme portait un étendard triangulaire, et chaque dixième, un autre plus grand ; les bâtons qui les supportaient

étaient fixés à leur veste entre les deux épaules. Ces étendards étaient verts et bordés de rouge, ou bleus et bordés de jaune. Je n'ai jamais vu les Chinois placés autrement que sur une seule ligne de front ; jamais il n'y avait deux hommes de profondeur.

La cavalerie tartare semble galoper très vite et charger avec une impétuosité extrême ; mais les chevaux sont si petits et dressés à des mouvements si serrés et si prompts que l'œil s'y trompe aisément. Dans le fait, leur marche n'est pas très rapide.

Les selles sont très douces ; elles s'élèvent si haut devant et derrière, que le cavalier ne peut être aisément démonté ; les étriers sont si courts, que le genou se trouve presque aussi élevé que le menton. Ils ont très peu d'artillerie, et ce peu est aussi misérable qu'il puisse être. Je soupçonne qu'ils l'ont empruntée des Portugais, ainsi que leurs mousquets qui, sans contredit, viennent de cette nation.

Lorsque nous demandions à notre compagnon de voyage Van-ta-gin, pourquoi ils donnaient la préférence à ces grossiers mousquets sur les fusils dont se servent maintenant les troupes d'Europe, il répondait p4.180 qu'on avait éprouvé dans les sanglantes batailles du Thibet que les mousquets avaient produit beaucoup plus d'effet que les fusils. Il est difficile de combattre des préjugés ; mais on parvint aisément à convaincre Van-ta-gin que c'était au moins autant la faute des hommes que de leurs armes et que la supériorité des mousquets venait sans doute de ce qu'on les fixait à terre sur une fourche de fer.

Les missionnaires ont donné un motif ridicule de l'exclusion des fusils parmi les Chinois ; ils prétendent que l'humidité de l'air empêcherait la pierre de faire feu. Ils seraient tout aussi fondés à soutenir que la pierre ne donnerait point de feu en Italie. Le défaut de bon fer et de bon acier pour fabriquer les platines, ou la mauvaise qualité de la poudre, seraient de meilleures raisons ; mais il y en a une plus puissante, c'est que les Chinois n'ont point assez de courage, ni de sang froid pour tirer un fusil avec la fermeté nécessaire pour que cette arme produise tout l'effet dont elle est capable.

Leur arme favorite est l'arc, qui, comme toutes les armes dont on se sert de loin, exige moins de bravoure que celles qui forcent un homme à s'exposer lui-même pour en attaquer un autre.

Quoique les Tartares aient jugé utile de conserver l'armée chinoise sur l'ancien pied, il est naturel de supposer qu'ils ont cherché par tous les moyens possibles à s'assurer la possession de ce vaste empire, et qu'ils ont recruté l'armée avec leurs compatriotes, de préférence aux Chinois.

C'est pour cela que tout enfant mâle tartare est enrôlé dès sa naissance. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que toute l'armée, au temps de la conquête, n'excédait pas, dit-on, 80.000 hommes. En effet, dans ce temps, une administration faible avait souffert que tout l'empire fût déchiré par des convulsions ; chaque département militaire ou civil était à la discrétion des eunuques. On dit que les Tartares chassèrent du palais de Pékin six mille de ces créatures, lorsqu'ils en prirent possession.

La conduite des Tartares-Mantcheoux, dont la race occupe le trône, est un chef-d'œuvre de politique, qu'on devait peu attendre d'un peuple qui passait pour n'être qu'à demi-civilisé. Ils entrèrent sur le territoire chinois comme auxiliaires contre deux chefs de rebelles ; mais ils virent bientôt qu'ils pouvaient jouer le premier rôle. Après avoir assis leur chef sur le trône vacant, au lieu de se comporter en conquérants, ils se fondirent dans la masse du peuple conquis. Ils adoptèrent l'habillement, les mœurs et les opinions du peuple.

Ils confièrent les magistratures civiles aux plus habiles des Chinois, en les préférant à ceux de leur nation. Ils apprirent la langue du pays, s'allièrent à des familles chinoises ; ils en encouragèrent les superstitions ; en un mot, ils n'omirent rien de ce qui tendait à ne faire des deux nations qu'un seul peuple. Leur principal objet fut de fortifier l'armée avec leurs compatriotes, tandis que les Chinois, satisfaits de ce changement, doutaient presque qu'il fût arrivé.

La succession non interrompue de quatre empereurs, qui tous eurent un jugement excellent, une vigueur d'esprit peu commune, et un caractère décidé, a jusqu'à présent repoussé tout danger d'une p4.185 trop grande disproportion entre les maîtres et ceux qui leur obéissent. La sagesse, la prudence, l'énergie de ces souverains n'ont pas seulement maintenu sur le trône leur famille dont le cinquième rejeton règne aujourd'hui ; ces qualités leur ont encore servi à donner à leurs États un agrandissement dont l'histoire ne fournit point d'objet de comparaison.

L'empereur régnant, Kia-King, réunit, dit-on, le savoir et la prudence de son père, à la fermeté de Kaung-Chy ; mais il est probable que le gouvernement sera pour lui une tâche plus difficile que pour aucun de ses prédécesseurs.

À mesure que les Tartares ont augmenté leur puissance, ils ont montré moins d'empressement à ménager les Chinois. Tous les chefs des départements sont aujourd'hui Tartares ; les ministres le sont également ; tous les emplois de confiance ou qui donnent un grand pouvoir, sont accordés aux Tartares. Quoique l'on parle encore à la cour l'ancienne langue du pays, il est probable que l'orgueil des Tartares croissant avec leur autorité, ils finiront par y substituer leur idiome.

L'empereur Kaung-Chy prit beaucoup de peines pour perfectionner la langue mantcheou, et en a fait rédiger un dictionnaire complet. Tchien-Long a ordonné que tous les enfants dont l'un des parents serait Tartare, et l'autre Chinois, seraient instruits dans la langue mantcheou, et qu'ils subiraient des examens dans cette langue avant d'occuper des emplois.

J'ajouterai que les jeunes princes de la famille impériale, à Yuen-Min-Yuen, parlaient avec un grand mépris des Chinois. Un d'eux voyant que je désirais m'instruire dans la langue écrite de la Chine, s'efforça de me convaincre que la langue tartare était infiniment supérieure. Il offrit non seulement de me procurer un alphabet et des livres, mais de m'instruire lui-même si je voulais renoncer à l'écriture chinoise que la vie toute entière d'un homme, disait-il, ne suffisait pas pour apprendre.

Je ne pus m'empêcher de remarquer le plaisir que ressentaient ces jeunes princes lorsqu'on lançait quelque trait contre les Chinois. Ils applaudissaient vivement à tout ce que l'on disait contre les pieds estropiés et l'habillement ridicule des Chinoises ; mais ils étaient fâchés d'entendre comparer les énormes souliers des femmes tartares aux larges jonques des Chinois.

Le caractère naturel des Tartares s'est conservé le même, et ceux qui remplissent les premières places ne savent plus dissimuler. Pleins de l'idée de leur supériorité, ils écrasent et épouvantent les malheureux Chinois.

> « La plupart de nos livres, dit lord Macartney, confondent les deux peuples, et en parlent comme s'ils ne faisaient qu'une seule nation, sous le nom collectif de Chinois. Mais quelque induction que l'on puisse tirer des apparences, le monarque sait faire entre eux une grande distinction : quoiqu'il se pique d'impartialité, la prévention nationale perce dans toute sa conduite ; il ne perd pas un instant de vue le berceau de sa puissance.
>
> En Orient, les chefs du gouvernement ont une autre politique que ceux de l'Occident. Lorsqu'une fois, en Europe, les contestations relatives à la succession d'un royaume sont terminées par la force ou par un accord, la nation rentre dans sa tranquillité première, et reprend ses mêmes p4.190 habitudes. Peu importe que ce soit un Bourbon ou un Autrichien qui occupe le trône de Naples ou d'Espagne, parce que le souverain, quel qu'il soit, s'identifie absolument avec les Espagnols ou les Napolitains, et que ses descendants le surpassent encore en cela. George premier et George second ont cessé d'être étrangers dès le moment où le sceptre de la Grande-Bretagne fut fixé dans leurs mains. Sa majesté régnante n'est pas moins anglaise que le roi Alfred ou le roi Edgard. Elle gouverne son peuple, non par les lois teutoniques, mais par les lois anglaises.

> En Asie, c'est tout le contraire. Là, un prince considère le lieu où il est né, comme une chose fortuite et de peu d'importance. Il pense que si la souche paternelle est bonne, elle fleurira dans tous les sols, et acquerra peut-être par la transplantation une vigueur nouvelle. Ce ne sont point les localités qu'il considère, mais sa caste et sa famille ; ce n'est point le pays où il a commencé à respirer, mais le tronc dont il est sorti ; ce n'est point la décoration du théâtre, mais l'esprit du drame qui captivent son attention et occupant ses pensées.
>
> Deux siècles écoulés ont vu régner huit ou dix monarques sans que les Mongouls soient devenus Indous ; un siècle et demi n'a point fait de Tchien-Long un Chinois. Le souverain de la Chine est en ce moment, dans toutes ses maximes politiques, un Tartare aussi vrai qu'aucun de ses ancêtres.

Il est impossible de présager combien de temps cet empire conservera parmi les hommes, sa stabilité et l'intégrité de son territoire mais, il est certain qu'un grand mécontentement fermente parmi les Chinois ; et le ton impérieux que prennent ouvertement les Tartares doit assez les justifier. Obligés de se taire et de se soumettre, s'ils veulent parvenir à quelque emploi, les Chinois unanimement détestent au fond du cœur ceux envers qui ils sauvent les apparences [1].

En quelque temps qu'ait lieu le démembrement ou la dislocation de cette énorme machine, par une révolte ou une révolution, ce sera p4.195

[1] Les dernières nouvelles de la Chine sont des plus alarmantes. Une rébellion très violente a éclaté dans la province de l'ouest et s'est étendue jusqu'à Canton. Elle a pour objet de détrôner la dynastie tartare. On savait, il y a quelques années, ainsi que je l'ai rapporté, que certaines sociétés secrètes se formaient dans les diverses provinces ; qu'elles correspondaient entre elles par un chiffre de convention ; mais on ne les croyait pas assez dangereuses pour causer de l'inquiétude au gouvernement. Il paraît cependant qu'il ne s'est pas rassemblé moins de quarante mille hommes dans la province de Canton. À la tête des insurgés était un homme de la famille des derniers empereurs chinois, il avait pris la couleur jaune, qui est la couleur impériale. Ces rebelles semblent être singulièrement encouragés dans leur entreprise, par une prophétie qui court parmi le peuple, et suivant laquelle la dynastie actuelle des Tartares serait renversée en 1804. L'existence d'une telle prophétie est plus dangereuse au gouvernement que les armes des rebelles, car elle contribue d'elle-même à son accomplissement. (*Note de l'auteur*.)

aux dépens de la vie de plusieurs millions d'hommes. En effet, comme l'observe lord Macartney :

> « Le passage subit de l'esclavage à la liberté, de l'obéissance au pouvoir, ne saurait se faire avec modération ou discrétion. Tout changement dans la condition de l'homme, doit être doux, et arriver par degrés insensibles ; autrement il est dangereux et à celui qui l'éprouve et à ceux qui l'entourent. Il faut pour la liberté, comme pour l'inoculation de la petite vérole, une certaine préparation. Ce remède assure la santé du corps physique, comme la liberté est la santé du corps politique ; mais sans préparation ils donnent toujours la mort.
>
> Si donc les Chinois ne soulèvent point par degrés le joug qui les écrase, s'ils le secouent dans un transport d'enthousiasme, ils tomberont à coup sûr dans toutes les extravagances, dans tous les paroxysmes de la rage, et ils se montreront aussi peu propres à jouir d'une liberté raisonnable que certains Français exagérés, et que les nègres des Antilles.

@

CHAPITRE XI

@

L'ambassade part de Pékin. — Conjectures sur l'origine des Chinois. — Observations sur les hauteurs de la Tartarie. — Sectes diverses. — Faux rapports des missionnaires sur la religion des Chinois.

La conduite soupçonneuse et la vigilance du gouvernement chinois, à l'égard des étrangers, s'accordaient mal avec cet esprit de liberté et d'indépendance qui anime les Anglais. Emprisonnés, pour ainsi dire, dans les limites de leur hôtel, la populeuse capitale de la Chine n'était pour eux qu'un désert. Ils eurent donc peu de regrets de quitter un lieu qu'on ne pouvait considérer autrement que comme une prison honorable, et de prendre congé d'un peuple dont l'orgueil, la bassesse et l'ignorance semblent être le caractère dominant.

Après avoir passé quelque temps au milieu d'une nation chez qui tout officier subalterne est un tyran, et tout homme un esclave, on trouve doublement précieux les bienfaits de cette liberté véritable dont notre heureuse constitution nous permet de jouir. Chez nous, la propriété est à l'abri de toute violence ; la vie du dernier des sujets n'est pas moins protégée que celle du prince.

Que ces visionnaires qui s'amusent à construire des Utopies [1], que ceux qu'aigrissent l'oubli, juste ou mal fondé du gouvernement, et le chagrin d'être déçus dans leurs espérances, visitent les nations étrangères ; qu'ils examinent comment ailleurs on administre la justice ; et ils seront forcés p4.200 de convenir que la liberté réelle n'existe que dans la Grande-Bretagne, dans cette île fortunée, où, pour me servir des expressions de l'estimable écrivain qui a comparé les lois des nations [2],

---

[1] C'est le titre du célèbre ouvrage du chancelier Thomas Morus. Il est rempli d'excellentes vues ; mais par malheur elles sont presque toutes inexécutables. Thomas Morus, à l'instar de Platon et du bon abbé de St. Pierre, n'a pas supposé les hommes parfaits ; mais il a supposé le plus grand nombre capable d'entendre la voix de la raison de la vérité, et même de son propre intérêt. (*Note du traducteur*.)

[2] Vattel.

> « Une piété éclairée est chez le peuple le plus ferme appui de l'autorité légale, et dans le cœur du souverain, le gage de la sûreté et de la confiance du peuple.

Rempli de ces sentiments, je montai à cheval dans la soirée du 7 octobre 1793, et parcourus pour la dernière fois les rues de Pékin, accompagné de M. Maxwell. Nous étions absolument seuls, sans aucun domestique chinois, sans officier ni soldat ; cependant nous trouvâmes aisément notre chemin ; nous passâmes dans les grandes rues de la capitale, d'une extrémité à l'autre, sans le moindre désagrément, et même sans que l'on parût prendre garde à nous.

Il était impossible de ne pas observer le singulier contraste que présentent à cette heure du jour, les deux plus grandes cités du monde. Dans les rues de Pékin, après cinq ou six heures du soir, il est rare de rencontrer aucune créature humaine ; mais elles sont infestées de chiens et de pourceaux. Tous les habitants, après avoir terminé leurs affaires de la journée, se retirent chez eux pour manger leur riz, et conformément à la coutume de leur grand empereur, qui est une loi pour eux, ils se couchent après le soleil couché.

Dans le même temps, à Londres, la foule est si grande depuis le coin d'*Hyde-Parck* jusqu'à *Mile end*, qu'à peine peut-on y passer.

À Pékin, dès le lever de l'aurore, le bourdonnement et le bruit que fait le peuple dans les rues, ressemble à celui d'un immense essaim d'abeilles ; tandis qu'au contraire, à Londres, dans la matinée, les rues sont presque désertes.

À huit heures du soir, même au cœur de l'été, les portes de Pékin sont fermées on en envoie les clefs chez le gouverneur, et on ne les ouvre plus pour quelque considération que ce soit.

L'ambassadeur et le reste de sa suite, avec les soldats, les domestiques et les musiciens, avaient, quelques heures avant nous, fait une sorte de procession. Un officier du gouvernement était à cheval et marchait à la tête, portant dans une boîte de bois, couverte de cire

jaune, et attachée sur ses épaules, la lettre de l'empereur de la Chine au roi d'Angleterre.

Nous rejoignîmes fort tard dans la nuit, le cortège dans les faubourgs de Tong-tchou-fou. Nous y fûmes encore logés avec les dieux du pays, dans un temple consacré à la divinité tutélaire de la ville.

Il n'y a point d'auberges dans ce vaste empire. On y trouve bien des lieux de repos, mais point de maisons habitées et meublées, dans lesquelles, moyennant une somme d'argent, un voyageur puisse se procurer le gîte et un bon repas.

L'état de la société n'admet point d'établissements de cette nature ; et cela ne vient point, comme dans d'autres pays, de l'empressement désintéressé des habitants, à exercer les devoirs de l'hospitalité ; au contraire ils ferment impitoyablement leur porte aux étrangers.

Ce qu'ils appellent auberges, ce sont de misérables huttes, où il n'y a que les murailles : un étranger s'y procurera peut-être une tasse de thé, et la permission de passer la nuit, au prix de quelque monnaie de cuivre ; mais voilà tous p4.205 les avantages qu'il doit y attendre.

Il est vrai que l'on fait rarement, en Chine, des voyages par terre, si ce n'est dans les districts où il n'y a point de canaux, ou lorsqu'ils sont glacés ; en sorte que le passage accidentel de quelques voyageurs ne procurerait pas un gain suffisant pour entretenir une maison un peu décente et commode.

Les officiers d'État prennent habituellement leurs logements dans les temples, qui sont plus commodes qu'aucune maison du pays. Les prêtres sachant bien que toute résistance ou représentation seraient inutiles, se soumettent patiemment et cèdent sans murmurer.

Dans la plupart des pays civilisés, les bâtiments consacrés au service divin, et surtout les chapelles où l'on entretient les idoles, sont généralement réputés sacrés. En Europe, dans les endroits où il n'y a point d'auberges, les moines logent quelquefois les étrangers dans les cellules de leur couvent ; mais en Chine, le saint des saints lui-même

est envahi. Les gens en place s'établissent partout où ils le désirent ; quelquefois aussi l'édifice tout entier devient le rendez-vous des vagabonds et des paresseux. Les bateleurs s'y trouvent mêlés avec les dieux, et les prêtres avec les filous.

Il est juste d'observer que les prêtres des deux cultes qui dominent dans l'empire, ne montrent point d'inclination à favoriser, par leur exemple, les penchants vicieux de la multitude ; mais comme ils ne reçoivent point de traitement du gouvernement, et qu'ils sont plutôt tolérés que soutenus, ils sont obligés de fermer les yeux sur des abus de cette nature, et de souffrir que la populace s'empare des temples aux heures même de dévotion.

Cependant la décence de ses actions, une sorte de fierté et de dignité dans son maintien distinguent promptement un prêtre chinois du vulgaire. Les calomnies que quelques ardents missionnaires ont perfidement publiées contre eux ne paraissent point fondées. La ressemblance de leurs vêtements et de leurs rites avec ceux de l'église romaine est si frappante, et humilie si fort les missionnaires, qu'aucun de ceux à qui j'en parlai ne pouvait prononcer sans colère le nom des prêtres chinois. Il me fut impossible de déterminer notre interprète chinois du collège de la propagande à entrer dans un temple où l'autel était dressé, quoiqu'il montrât, sous tous les autres rapports, une prédilection marquée pour les coutumes de son pays. Nous ne pûmes le persuader de nous donner ou de recueillir des renseignements sur les mystères de l'idolâtrie chinoise.

Il n'y a peut-être point de sujet dont un voyageur puisse parler avec moins de confiance, que les opinions religieuses d'un peuple chez qui le hasard l'a conduit, surtout dans ces contrées lointaines dont les opinions remontent à une antiquité reculée.

Les allusions allégoriques dans lesquelles elles peuvent originairement avoir été enveloppées, les changements qu'elles ont soufferts depuis, les cérémonies et les types sous lesquels elles sont encore présentées dans leur parure moderne, les rendent si complètement inintelligibles, qu'elles nous paraissent absurdes et

ridicules, toutes raisonnables qu'elles puissent avoir été dans le principe ; enfin elles ne sont pas plus explicables par le peuple même qui les professe, qu'aux étrangers des contrées les plus éloignées.

p4.210 Les différents modes par lesquels les nations reconnaissent le créateur et le régulateur de l'univers, tendent tous au même but, mais par des routes différentes. On ne peut en acquérir une idée complète que par une parfaite connaissance de la langue, de l'histoire et des habitudes du peuple, de son origine, de ses liaisons avec les autres nations ; et encore, avec toutes ces connaissances, il n'est pas aisé de séparer la fable des métaphores, le vrai de la fiction.

C'est pour cela que la religion de la Chine paraît aussi obscure, aussi inexplicable que celle des autres contrées de l'Orient. Les difficultés de la langue, la répugnance du gouvernement à recevoir les étrangers, ont mis des obstacles presque insurmontables aux éclaircissements qu'on voudrait avoir sur cet objet compliqué. Le petit nombre de ceux qui auraient pu en triompher se sont trouvés malheureusement appartenir à une classe d'hommes dont les opinions sont tellement dominées par les préjugés et les dogmes de leur propre religion, qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter à leurs assertions.

Il y aurait de la présomption de ma part à imaginer que je suis propre à lever ce voile ténébreux qui couvre la religion populaire de la Chine. Mais comme il est impossible de ne pas découvrir dans les rites de ce culte une origine commune avec ceux des autres nations anciennes, il convient peut-être que je fasse quelques remarques à ce sujet, et que j'examine si nous trouvons dans l'histoire des traces de la manière dont les Chinois ont pu recevoir des autres nations, ou au contraire leur communiquer, les superstitions et la partie métaphysique de leur croyance.

Le rapport frappant qui se trouve entre quelques points de la mythologie des anciens Égyptiens et des Grecs, avec celle de la Chine, a fait croire au savant de Guignes et à plusieurs jésuites, qu'à une époque très reculée une colonie égyptienne y avait passé.

Cela ne paraît pas vraisemblable. Les Chinois ne sont point un mélange de peuples, mais une race distincte ; leurs traits n'ont rien de la figure des antiques Égyptiens. Il n'est même pas nécessaire de supposer une telle liaison, pour expliquer les vestiges de mythologie égyptienne que l'on voit dans leurs temples. L'histoire nous apprend que lorsqu'Alexandre fit ses conquêtes dans l'Inde, environ 300 ans avant l'ère chrétienne, plusieurs savants grecs l'accompagnèrent dans cette expédition mémorable. Nous savons aussi que deux cents ans après cette époque, lorsque les persécutions et les cruautés de Ptolémée-Physcon eurent chassé d'Alexandrie une foule de Grecs et d'Égyptiens recommandables par leur savoir et leur piété, ces exilés allèrent chercher dans l'Orient un asile chez les Perses et les Indiens ; en sorte qu'il n'est point extraordinaire de rencontrer les superstitions grecques et égyptiennes parmi les Orientaux, quand même il n'y resterait aucun vestige de leur langue.

On a observé en effet que les colonies qui abandonnent leur patrie pour se fixer sur un territoire étranger perdent plus facilement leur idiome maternel que leurs dogmes religieux et leurs superstitions. La nécessité peut bien engager les colons à adopter la langue du nouveau pays qu'ils habitent ; mais les mesures coercitives dont on userait pour leur faire embrasser un autre culte, ne feraient que les fortifier dans celui de leur pères.

p4.215 Les Français réfugiés au cap de Bonne-Espérance ont totalement perdu, en soixante-dix ans, la langue de leur patrie ; et ce qui paraîtra encore plus étrange, j'ai rencontré sur les limites du pays des Cafres, un déserteur écossais qui avait tellement oublié sa langue en trois ans, qu'il ne pouvait plus se faire entendre. Il est avéré que plusieurs langues se sont perdues, et que d'autres ont éprouvé tant de changements, qu'elles ont à peine conservé quelques-uns de leurs caractères primitifs [1].

[1] Cette considération sur la facilité avec laquelle disparaissent les langues, et surtout celles dont les sons fugitifs n'ont jamais été fixés par l'invention de l'écriture, rend fort surprenante une assertion de lord Kames. Après avoir observé, dans ses *Essais sur l'origine et les progrès des nations américaines*, qu'on n'avait découvert aucun passage

M. Bailly et quelques autres savants ont pensé que l'on retrouvait plusieurs fragments des fables antiques et absurdes de la Chine, dans l'ancienne histoire des Indiens, depuis la naissance de Fou-Hi, fondateur de l'empire, jusqu'à l'introduction du culte de Bouddha ou de Fo.

Il est vrai que comme les Indous, les Chinois ont une prédilection remarquable pour le nombre neuf. Confucius l'appelle le plus parfait de tous les nombres. Mais les Scythes et les Tartares l'ont aussi considéré comme sacré.

Il est encore certain qu'ils se rapprochent des nations de l'Inde, en faisant des sacrifices solennels vers les solstices et les équinoxes ; en faisant des offrandes aux mânes de leurs ancêtres, par la crainte qu'ils ont de ne point laisser d'héritiers qui rendent ces hommages solennels à leur mémoire par leur division du zodiaque, et une foule d'autres circonstances. M. Bryant explique tout cela en supposant que les Égyptiens, les Romains et les Indiens sortaient de la même souche, et que quelqu'un de ces peuples avait porté sa religion et ses connaissances en Chine.

Au reste, on ne donne aucune preuve de cette communication, et l'on pourrait, avec autant de probabilité, soutenir précisément la thèse contraire.

La constitution physique des Chinois prouve assez qu'ils ne tirent point leur origine de ces nations. Leur œil petit et arrondi à son extrémité du côté du nez, au lieu de former avec lui un angle comme dans les figures européennes ; sa position qui est oblique au p4.220 lieu

---

par terre entre l'ancien et le nouveau monde, il a prétendu qu'on trouverait d'une manière encore plus positive si l'Amérique a été peuplée par les habitants du continent opposé, en vérifiant si les habitants des deux côtés du détroit qui sépare le nord de l'Amérique du Kamschatka, parlent le même langage.
Il résout cette question par la négative, et en conclut que les Asiatiques septentrionaux n'ont point peuplé l'Amérique. Si lord Kames n'eût point été fortement préoccupé de l'idée que la création a eu lieu sur plusieurs points séparés du monde, et s'il n'eût point écrit pour soutenir ce système, il eût, sans contredit, donné plus de poids à la ressemblance physique de ces nations, à celle de leurs rites et de leurs superstitions, qu'à l'analogie de leur idiome. En effet, de toutes les institutions humaines, la langue est la plus susceptible de variations, surtout si elle n'est point fixée par des caractères écrits. Le raisonnement de cet auteur est d'autant plus extraordinaire, qu'il avait déjà accordé qu'à tout autre égard les deux nations avaient entre elles une ressemblance parfaite.

d'être horizontale ; ce nez qui a une racine large et aplatie, sont autant de caractères qui les séparent des Indous, des Grecs et des Romains. Ils appartiennent plutôt aux naturels de ces régions étendues que les anciens connaissaient sous le nom de Scythie, et que les modernes appellent Tartarie.

Il n'y a point dans la nature deux hommes qui diffèrent plus sensiblement qu'un Chinois et un Indou, en mettant à part la différence des couleurs, quoique les recherches des modernes aient prouvé que la coloration a fort peu ou n'a point du tout de rapport avec le climat, mais qu'elle tient plutôt à la conformation originaire des différentes races.

Les Mantcheoux et toutes les tribus tartares limitrophes de la Chine se distinguent fort peu des Chinois. La couleur, les yeux et l'ensemble des traits sont, à quelques exceptions près, les mêmes sur le continent de l'Asie, depuis le Tropique du Cancer jusqu'à la mer Glaciale [1].

La péninsule de Malacca, les îles sans nombre éparses sur l'océan Oriental et habitées par les Malais, aussi bien que celles du Japon et de Lieou-kiou, ont été évidemment peuplées par la même race d'hommes.

La première tribu au nord de l'Indostan chez laquelle se retrouve la conformation des Tartares, si différente de celle des Indous, ce sont les habitants du Boutan.

> « Les Boutaniens, dit le capitaine Turner, ont tous les cheveux noirs, et les coupent ordinairement très courts. Leur œil est fort remarquable ; il est petit, noir, et a les angles pointus [2] comme s'il avait été allongé par des procédés artificiels. Leurs sourcils sont peu apparents. Au-dessous de l'œil la figure s'aplatit et se rétrécit depuis les os des joues jusqu'au menton, caractère de physionomie qui semble avoir pris son origine chez les Chinois.

---

[1] Il est assez remarquable que l'empereur Kaung-Chien parlant, dans un de ses édits, des différentes nations de l'Asie et de l'Europe, ait dit : « Au nord du pays des Cosaques est établie une horde de Hou-tse (les Turcs), qui ont une origine commune avec les Yuen-tai-tsé, autrefois empereurs de la Chine. »

[2] M. Turner parle ici des angles extérieurs des yeux, qui, chez les Chinois, sont de même, et qui paraissent d'autant plus allongés que l'extrémité opposée est arrondie.

Les hauteurs de la Tartarie dominant la surface du globe ont été considérées comme le berceau de l'espèce humaine. Cette opinion n'est pas seulement appuyée sur ce que l'on retrouve la configuration des Tartares chez tant de nations qui couvrent toute la surface de l'orient, et dont les hordes innombrables ont jadis inondé l'Europe ; mais elle est fondée sur cette hypothèse que toute la surface du globe, ou au moins la plus grande partie, a été autrefois submergée, et que la Tartarie fut la dernière région que les eaux couvrirent et la première qu'elles abandonnèrent. On suppose par conséquent que dans ce pays, comme dans une sorte d'ateliers, le petit nombre d'hommes échappés au désastre forma une race nouvelle qui devint le germe des générations futures.

Presque toutes les parties de la terre offrent les preuves les moins équivoques d'une inondation diluvienne ; sans parler de ces corps marins qu'on a trouvés sur les plus hautes montagnes, loin de la mer, et à une grande p4.225 profondeur dans la terre, et en ne considérant que la formation de ces montagnes elles-mêmes. Les plus élevées, excepté celles de granit, sont ordinairement composées de couches régulières et horizontales, tellement disposées, que leur forme et leur arrangement ne sauraient être expliqués par des causes naturelles, à moins de supposer qu'elles ont été mises autrefois dans l'état de fluidité, soit par l'eau, soit par le feu, chose qui n'est pas encore décidée entre les volcanistes ou les neptunistes [1].

Les montagnes de la Tartarie sont sans contredit les plus hautes de l'ancien continent, et ne sont surpassées que par celles de l'Amérique. Gerbillon, qui était assez bon mathématicien, et ne manquait pas d'instruments, assure que le mont Pe-tcha, très inférieur à plusieurs de ceux de la Tartarie, est de 15.000 pieds au-dessus du niveau des plaines de la Chine. Cette montagne et beaucoup d'autres du même

[1] On est assez généralement d'accord sur la formation des bancs de pierre calcaire, meulière, etc., et l'on n'est en dispute que sur l'origine des basaltes. Les volcanistes les supposent être le produit immédiat des volcans, tandis que les neptunistes soutiennent que ces masses prismatiques sont le résultat du dépôt et de la précipitation progressive de matières suspendues dans l'eau. Les Allemands professent presque exclusivement cette dernière doctrine. (*Note du traducteur*.)

pays, est composée de pierres de sable, et s'appuie sur des plaines de sable, mélangé de sel gemme [1] et de salpêtre.

Le *Scha-mon*, grand désert sablonneux qui s'étend sur la frontière nord-ouest de la Chine, et la divise de la Tartarie occidentale, n'est pas moins élevé que le *Pe-tcha*, et l'on dit qu'il ressemble au lit de l'océan. Quelques-unes des montagnes qui dominent cette *mer de sable* (c'est ce que son nom signifie), ne peuvent avoir moins de 20.000 pieds au-dessus du niveau de l'océan Oriental.

p5.001 La formation de la terre ouvre un vaste champ aux conjectures. Aussi a-t-on imaginé d'ingénieuses théories pour expliquer les divers phénomènes que présente sa surface. Les meilleurs naturalistes modernes s'accordent à dire que l'eau a été l'un des principaux agents qui ont produit ces effets. Le grand Linné, dont l'esprit pénétrant embrassait tout l'empire de la nature, après beaucoup de laborieuses recherches, finit par reconnaître avec l'Écriture sainte que le globe entier de la terre avait été submergé à une certaine époque, et que l'océan l'avait couvert, jusqu'à ce qu'enfin une petite île se fût montrée au milieu de cette mer immense. Cette île doit, en conséquence, être la plus haute montagne de la terre.

À l'appui de cette hypothèse il réunit un grand nombre de faits, dont plusieurs sont le fruit de ses observations, sur la retraite progressive des eaux, la diminution des sources et des rivières et l'augmentation nécessaire du sol.

Parmi les plus frappantes de ces observations, sont celles des habitants de la Bothnie septentrionale. Ils se sont aperçus que dans l'espace d'un siècle, la mer s'est abaissée sur leurs côtes de plus de quatre pieds. Ainsi, en supposant que cette retraite ait toujours été la même, la mer aurait été, il y a 6.000 ans, plus haute de deux cent quarante pieds qu'elle n'est aujourd'hui.

---

[1] Il y a dans l'original *rock-salt*, qui signifie sel de roche. M. C*** qui probablement n'a pas cherché dans son dictionnaire, a cru que c'étaient deux choses distinctes, et il a traduit ainsi : « des plaines de sable, *mêlées* de *rochers*, de *sel* et de salpêtre. » (*Note du traducteur*.)

Un abaissement aussi grand et aussi sensible des eaux de la mer ne peut avoir été que local ; autrement la mer Rouge et la Méditerranée auraient été jointes aux époques dont parle l'histoire. Il est certain que dans quelques parties du monde, la mer empiète sur la terre, et qu'en d'autres endroits, la mer envahit le domaine de la terre ; mais ces effets tiennent à une cause différente de celle que l'on suppose produire une retraite générale. Il est certain encore que dans le voisinage des montagnes et des grands fleuves, il s'est passé, dans le cours d'un petit nombre de siècles, des changements considérables. Les fragments des montagnes, minés par l'action alternative du soleil et des eaux pluviales, sont entraînés par ces dernières, et déposés à l'embouchure des rivières. Cette terre d'alluvion s'augmente continuellement, à peu près comme le *delta* de l'Égypte, dont le sol s'est enrichi successivement de celui de l'Abyssinie et de la haute Égypte. Il en est de même des plaines septentrionales de la Chine, qui se sont formées des débris des montagnes de la Tartarie ; comme celles de l'Inde ont été formées par p5.005 les hauteurs du Thibet, et autres montagnes au nord et à l'ouest de cette presqu'île.

Cependant, comme le nombre des fragments déposés au fond de la mer doit surpasser la proportion des dépôts qui se forment sur ses bords, la mer, par cette opération constante, devrait plutôt s'avancer que reculer. Nous pouvons donc en conclure que quelques changements que la surface de la terre ait éprouvés, par rapport à la proportion et à la situation respective des terres et des eaux, on ne peut expliquer les effets que nous voyons en de certaines contrées du globe que par la supposition d'une cause momentanée, hors du cours habituel de la nature ou en faisant remonter sa création à une époque inaccessible aux calculs.

Mais revenons de cette digression à ce qui fait plus particulièrement le sujet de ce chapitre. C'est une chose remarquable, et qui n'est pas une des moindres preuves de la vérité des saintes Écritures, que presque toutes les nations ont conservé la tradition d'un déluge. Les unes le disent universel, les autres simplement local. En nous rangeant

au premier avis, qui est justifié non seulement par le témoignage de l'auteur du Pentateuque, mais encore par les apparences naturelles, on pourrait démontrer sans s'écarter beaucoup de l'opinion généralement reçue, que ce n'est point la Perse mais la Tartarie qui a servi de refuge aux hommes échappés à la grande catastrophe.

Il faut songer que dans toute l'histoire de la Bible, les expressions sont plutôt accommodées au jugement de ceux pour qui elle était destinée, qu'exactement conformes aux faits, et que son divin auteur s'est plutôt attaché aux apparences qu'aux réalités. On peut donc supposer, sans offenser la croyance la plus rigide, que par le mont Ararat la Bible n'indique pas rigoureusement la montagne de ce nom, située en Arménie, mais la plus haute montagne du globe. S'il n'en était pas ainsi, Moïse se serait contredit lui-même, lorsqu'il nous apprend que toutes les hautes montagnes sous le ciel étaient couvertes.

Cela une fois accordé, nous supposerons que l'arche, au lieu de s'arrêter en Arménie, toucha dans cette partie de la Tartarie qu'habitent aujourd'hui les Éleuthes, et qui est le lieu le plus élevé de l'ancien monde.

De ces hauteurs, diverses rivières s'écoulent vers tous les points de l'horizon. C'est là que l'on trouve les sources du Selenga, qui descend au nord dans le lac Baïkal, passe et traverse l'Enései, le Léna, et se jette dans la mer Glaciale. Là naissent aussi le fleuve Amour, qui porte ses eaux à l'est dans le golfe de Tartarie ; les deux grands fleuves de la Chine qui coulent au sud-ouest ; enfin ces multitudes de lacs et de rivières qui s'écoulent vers l'orient : les unes s'ensevelissant dans des déserts de sable, et les autres se portant vers le grand lac Aral et la mer Caspienne.

D'après cette situation, en admettant que la terre se soit successivement peuplée, les deux grands fleuves qui se dirigeaient vers le sud et qui traversaient les plaines vastes et fertiles de la Chine, ont pu conduire dans ce pays le petit nombre d'hommes sauvés du déluge, de même qu'ils auraient pu suivre d'autres rivières ; mais il est plus probable qu'ils auront pénétré dans la Chine et qu'ils auront été attirés

par un climat plus chaud et plus sain, où l'homme éprouve p5.010 moins de besoins et a plus de facilité pour les satisfaire.

Sous ce point de vue, on ne trouvera pas si dénué de fondement l'opinion des jésuites, qui supposent que Noé, séparé de ses enfants rebelles, voyagea dans l'Orient avec le reste de famille et fonda la monarchie des Chinois ; qu'enfin il est le même que Fou-Hi [1], dont parle leur histoire. Un ingénieux commentateur prétend que ces mots de la Bible, *de l'est*, doivent être traduits par ceux-ci : *au commencement*. Quoi qu'il en soit, je soutiens qu'il est hors de doute que les Tartares et les Chinois ont une origine commune. La question se réduit à savoir si l'on a abandonné les plaines fertiles de la Chine pour les froids et stériles plateaux de la Tartarie ou si, au contraire, les Scythes errants et affamés n'ont pas descendu dans des régions dont la température et les productions conviennent mieux à la nature de l'homme.

Si cependant nous admettons que les Chinois ont été au nombre des premiers peuples qui se formèrent après le déluge, ils ne paraissent pas avoir fait d'aussi grands pas vers la civilisation que les Chaldéens, les Assyriens, ou les Égyptiens. Avant Confucius, leurs progrès semblent avoir été fort lents. Ce philosophe est le premier qui ait rédigé quelque chose de semblable à l'histoire des rois de *Lou* ; car la Chine était alors divisée entre un certain nombre de petits princes qui vivaient chacun à la tête de leur tribu, à peu près de la même manière que les chefs de clans chez les anciens montagnards d'Écosse ; ou plutôt ils ressemblaient à ces princes d'Allemagne dont les petits États font autant de parties d'un grand empire.

Il y a maintenant deux mille ans que ces diverses monarchies se sont réunies en un empire indivisible sous le gouvernement d'un chef absolu. Plusieurs raisons engagent à croire qu'avant cette époque la Chine ne jouait pas un grand rôle parmi les nations, quoiqu'elle ait

[1] Une preuve de plus que les Chinois sont d'origine scythe, c'est que le caractère *hy* ou *chy*, adjoint au nom de famille *fou*, est composé des signes de *mouton, riz, flèche*, et de la conjonction *aussi* ; d'où l'on peut induire qu'il réunissait les professions de *pasteur*, d'*agriculteur* et de *guerrier*.

produit un Confucius dont les ouvrages indiquent un esprit vigoureux et éclairé.

D'après les commentaires de ce philosophe sur l'un de leurs livres classiques (le *Tchou-king*), il semblerait que l'on peut remonter par une succession régulière d'empereurs, près de vingt siècles au-delà, c'est-à-dire à plus de quatre mille années antérieures à nos jours. L'énumération qu'il fait des diverses dynasties, des règnes des différents empereurs et de leurs durées, ainsi que le récit des événements les plus remarquables de chaque règne, rendent très plausible la vérité de l'histoire, quoique la chronologie en soit nécessairement inexacte, attendu l'extrême ignorance des Chinois en astronomie.

Mais toujours est-il extraordinaire qu'aucun de nos anciens auteurs classiques n'ait eu connaissance de cette nation. Homère n'en parle point, et n'y fait aucune allusion. Hérodote paraît avoir également ignoré son existence ; et néanmoins, suivant l'opinion des meilleurs chronologistes, Hérodote et Confucius doivent avoir été contemporains.

On peut conclure de là que les anciens Grecs n'ont point connu p5.015 les Chinois ; il ne paraît pas qu'ils les connussent davantage, même plus d'un siècle après l'époque où florissait le père de l'histoire, lorsque l'empire des Perses fut renversé par Alexandre ; et il est étonnant que cela ne soit pas arrivé, en dépit de la répugnance des Chinois à communiquer avec les étrangers. Peut-être aussi doit-on attribuer l'ignorance que les Perses ont eue sur la Chine, à ces nations civilisées de l'Inde, dont la puissance leur faisait trouver plus prudent de porter leurs armes dans les contrées de l'ouest plutôt que dans celles de l'est.

On croit assez généralement que le peuple connu des anciens sous le nom de *Sères* ou Séricaniens, était le même que les Chinois, en partie à cause de leur situation vers l'orient, et en partie à cause de cette supposition que les principales manufactures de soie y étaient établies, et que pour cette raison les Romains appelèrent le pays *Sericum*.

Les Romains cependant tiraient leur soie de la Perse, et non de la Chine ni du territoire des Sères. Il n'est pas probable non plus que ce soient les Chinois qui aient envoyé une ambassade à Auguste dans la vue de cultiver l'amitié des Romains. Une pareille démarche serait trop contraire à leurs lois fondamentales, qui non seulement interdisent aux habitants toutes relations avec les étrangers, mais ne leur permettent pas de sortir du pays.

Au surplus, Florus est le seul qui parle de ce fait : il écrivait près d'un siècle après la mort d'Auguste et aucun des historiens contemporains de cet empereur n'en dit un mot. Il y a donc lieu de croire que l'ambassade n'a pas existé [1].

Le premier peuple qui, à notre connaissance, ait pénétré en Chine, ce sont les Juifs. Suivant la tradition qu'en ont conservé leurs descendants, et que les missionnaires m'ont dit être confirmée par l'histoire chinoise, ils y envoyèrent une colonie peu de temps après que l'expédition d'Alexandre eut ouvert une communication avec l'Inde.

Il n'est pas hors de vraisemblance que ces hommes entreprenants et industrieux n'aient été les premiers qui aient introduit dans leur nouvelle patrie le ver à soie et la manière de relever, qu'ils p5.020 apportèrent soit de la Perse soit des pays voisins.

L'empereur Caung-Chy, dans ses remarques sur l'histoire naturelle, dit que les Chinois se trompent beaucoup quand ils disent que la soie

---

[1] Le géographe Ptolémée place la Sérique auprès de la Scythie, *extra Imaum*, c'est-à-dire dans le pays de Kasgar, de Tangout et du Katai, contrées fameuses par la culture du coton. Il semble d'après les passages de tous les anciens auteurs qui parlent des Sères, qu'il y est plutôt question du coton que de la soie, et que ces peuples étaient non les Chinois mais les Tartares du Katai.

Quid nemora Æthiopum molli canentia lanâ ?
Vellera que ut foliis depectant tenura Seres ? (Virgile, Géorgiques.)

Primique nova phaetonte retecti
Seres lanigeris repetebant vellera lucis. (Silius Italicus.)

Quid molli tondent de stipite Seres,
Frondea lanigeræ carpentes vellera silvæ. (Claudien.)

Seres lanificio sylvarum nobiles perfusam aquâ depectantes frondium canitiem. (Pline.)

Il paraît, d'après un autre passage de Pline, que le meilleur fer du monde se trouvait dans la Sérique, et que les Sères l'exportaient ainsi que leurs étoffes et leurs peaux. Le fer des Chinois est, comme je dis plus haut, extrêmement mauvais, et ils tirent du dehors toutes leurs pelleteries. (*Note de l'auteur*.)

est une production exclusive du pays puisque les plus hautes contrées de l'Inde ont un ver indigène plus gros, et qui file une soie plus forte que celui de la Chine.

Quoique les anciens auteurs ne parlent point de la soie, il y a de fortes raisons de croire qu'elle était connue dans le Tangut et dans le Katai. Plusieurs expressions de la Bible attestent que l'on se servait de soie du temps de Salomon et ces mots de Justin : *Vestes perlucidæ ac fluidæ Medis*, paraissent s'appliquer à des robes de soie. Au surplus, ce n'est que par conjecture que je suppose que la soie a été introduite en Chine de cette manière ; je n'ai d'autres autorités pour le garantir, que celles que j'ai citées, et cette circonstance que les Juifs se sont surtout établis dans les provinces où l'on cultive la soie, et qu'il y a, de nos jours, quantité d'individus de cette nation près de Sang-tchou-fou. Ils en font un grand commerce et passent pour fabriquer les meilleures étoffes de soie de la Chine. Je ne vois pas comment ils auraient pu sans cela se rendre assez agréables aux Chinois, pour obtenir la protection de ce gouvernement jaloux, au point qu'il leur est permis de contracter mariage avec les femmes du pays. Il est vrai qu'ils n'ont point cherché en secret à détourner les habitants de la religion de leurs pères, afin qu'ils embrassassent la leur. Quoiqu'ils ne soient pas très renommés par leurs succès dans les sciences, ils se sont néanmoins rendus extrêmement utiles par les divers perfectionnements qu'ils ont introduits dans les arts et les manufactures. On en a même vu abjurer la religion de leurs ancêtres et parvenir à de grandes places dans le gouvernement. On m'a assuré que très peu d'entre eux, excepté les rabbins, ne connaissaient pas la langue hébraïque. Ils se sont depuis si longtemps mêlés avec les Chinois que leurs prêtres ont aujourd'hui beaucoup de peine à conserver leurs synagogues. Tels sont les effets que produit la tolérance opposée à la persécution.

Un des missionnaires a rendu compte d'une visite qu'il a faite dans une synagogue de juifs chinois ; il trouva les prêtres fermement attachés à leur ancienne loi ; ils n'avaient pas la moindre idée qu'il eut

paru dans le monde un autre Jésus que le fils de Sirach, dont leur histoire fait mention.

S'il en est ainsi, leurs ancêtres ne peuvent avoir fait partie des dix tribus qui furent menées en captivité ; il y a plutôt lieu de croire qu'ils ont suivi l'armée d'Alexandre ce qui s'accorde avec la date qu'ils fixent eux-mêmes à leur arrivée en Chine. Ils possédaient une copie du Pentateuque et d'autres fragments de l'Écriture sainte, qu'ils avaient apportés de l'Occident ; mais ce qu'en dit ce missionnaire ne peut être qu'imparfait, puisqu'il ne savait pas l'hébreu [1].

p5.025 Quoique l'on remarque une forte ressemblance entre plusieurs rites et cérémonies des anciens juifs et de ceux en usage parmi les Chinois, il ne paraît pas que l'on puisse en inférer que ces derniers aient emprunté quelques formes religieuses aux ancêtres des juifs qui vivent aujourd'hui dans leur pays. Il n'en peut être ainsi à l'égard des prêtres de Boudha, qui suivant les annales chinoises, vinrent d'une partie de l'Inde voisine du Thibet, sur l'invitation de leur empereur, et vers la soixantième année de l'ère chrétienne.

Ces prêtres réussirent si bien à introduire le culte de Boudha qu'il est encore une des religions dominantes de la Chine. Il n'est point surprenant que le nom primitif du dieu se soit perdu, car les Chinois ne peuvent prononcer le *b*, ni le *d*, et ils y ont substitué le mot *Fo* ; c'est d'ailleurs leur usage de ne point adopter de noms étrangers.

---

[1] Il nous fut impossible, quand nous passâmes à Hang-Tchou-Fou, de nous procurer des renseignements à l'égard de ces israélites. Jusqu'alors nous nous étions flattés de pouvoir nous procurer une copie de cet antique monument de l'histoire juive, dont il serait à souhaiter que l'on pût faire la comparaison avec ceux d'Europe. Mais la rapidité de notre marche, le peu de complaisance de nos conducteurs, excepté Chou et Van, qui avaient peu de pouvoir dans les provinces, frustrèrent toutes nos espérances. Il serait beaucoup à souhaiter que les missionnaires se dépouillassent assez de leur antipathie contre des opinions qui ne s'accordent pas avec les leurs pour entrer en correspondance avec les juifs, et obtenir d'eux les détails qu'ils ne peuvent ignorer sur les progrès que les Chinois ont faits dans les sciences et les arts depuis qu'ils se sont établis parmi eux, et autres particularités dont ils ont dû conserver le souvenir. Le soin qu'ont pris leurs pères d'apporter avec eux le code de leurs lois, et l'histoire de leurs tribus, prouve qu'ils avaient une langue écrite, et qu'ils ont dû prendre les plus grands soins de ne pas la perdre. Une telle histoire serait plus authentique que les annales chinoises, dont les meilleures fourmillent d'hyperboles, et contiennent des faits tellement dénaturés, qu'il est difficile d'en tirer la simple vérité ; au surplus, la comparaison des deux histoires servirait à les vérifier l'une par l'autre.

Dans le cours du septième siècle, quelques chrétiens de la secte des nestoriens passèrent de l'Inde en Chine et y furent quelque temps tolérés par le gouvernement. Mais ils abusèrent sans doute de son indulgence, et s'efforcèrent d'arracher le peuple aux religions établies dans le pays : c'est pourquoi ils furent l'objet de terribles persécutions. et l'on finit par les chasser après qu'on eût fait subir le martyre à un grand nombre.

Lorsque Gengis-Khan fit envahir la Chine au commencement du 13e siècle, beaucoup de chrétiens de l'église grecque suivirent son armée triomphante. Ils furent si bien reçus des Tartares que Koublai-Khan étant monté sur le trône, et ayant bâti la ville de Pékin, leur fit la concession d'un espace de terre pour bâtir une église, afin de retenir dans sa capitale des hommes si savants et infiniment supérieurs aux Chinois. Cependant ces mêmes Chinois ont affecté dans leur histoire de présenter les Mongouls comme les plus grands des barbares, et logeant leurs chevaux dans les appartements du palais, tandis qu'eux-mêmes vivaient dans les cours sous des tentes.

Le père Lecomte dit, mais je ne sais d'après quelle autorité, que lorsqu'on eut pris la ville de Nankin, les Tartares mirent toutes les femmes chinoises dans des sacs, sans avoir égard à leur âge, ni à leur rang, et les vendirent à l'encan ; en sorte que dans ce marché de *chat en poche*, celui qui avait acheté une femme laide et vieille n'hésitait pas à la jeter à la rivière.

Si le père Lecomte n'a pas inventé cette histoire de même que plusieurs autres aussi plaisantes, elle ne fait $_{p5.030}$ pas plus d'honneur aux Chinois qui achetaient, qu'aux Tartares qui vendaient. Mais il est plus charitable de croire que l'anecdote est controuvée.

Il paraît néanmoins que la nation eut peu à regretter le renversement de l'empire chinois par les Tartares Mongouls. Grâce aux savants de Balk et de Samarcande, qui avaient fait partie de l'expédition, l'astronomie fut perfectionnée, et leur calendrier réformé. Ils eurent des instruments pour faire des observations célestes, et l'on ouvrit une communication directe entre les deux extrémités de

l'empire, en creusant aux rivières un lit artificiel, et en construisant ce canal qui n'a pas de pareil dans le monde.

Ce fut vers cette époque et pendant le règne de Koublai-Khan, que Marc-Paul visita la cour de ce prince, et qu'à son retour il publia la première relation de ce singulier empire. Ce qu'il en dit parut si merveilleux qu'on le croyait le fruit de son imagination. L'on regardait comme autant d'impostures ses descriptions des magnifiques palais de l'empereur, de ses richesses immenses, de l'étendue de ses États et du nombre de ses sujets. Comme il parlait sans cesse de millions, ses compatriotes lui donnèrent l'épithète de *signor Marco millione.*

On dit que le jeune Marc-Paul accompagna trois moines dominicains que Venise envoyait comme missionnaires dans la capitale de la Chine sur la demande expresse de Koublai-Khan. Mais, soit qu'ils aient reçu peu d'encouragements, ayant été précédés par des chrétiens de l'église grecque ; soit que le zèle des Chinois n'ait pas été alors aussi ardent qu'il le fut depuis, il ne paraît pas qu'ils soient demeurés longtemps en Orient. Ils revinrent bientôt dans leur patrie chargés de richesses.

La puissance des Mongouls ne dura pas tout à fait un siècle, et durant cet intervalle un grand nombre de mahométans vinrent d'Arabie en Chine. Ces peuples faisaient depuis longtemps un commerce avec les Chinois, mais seulement comme aujourd'hui, par les ports de la côte méridionale. Ils obtinrent aisément accès dans la capitale, où ils se rendirent fort utiles pour la correction de la chronologie et la confection du calendrier.

Ils avaient appris la langue et adopté les mœurs du peuple ; ils cherchèrent insensiblement à propager leurs principes religieux, et voulurent faire embrasser à tout le peuple la doctrine de leur grand prophète. Dans cette intention, ils achetaient et élevaient à leurs dépens les enfants que les pauvres étaient enclins à exposer dans les temps de famine, et faisaient chercher toutes les nuits dans les rues de la capitale, les nouveau-nés qu'on y avait jetés, et qui n'étaient pas trop affaiblis, ou que quelques blessures n'empêchaient pas de sauver.

Au milieu du seizième siècle, quelques jésuites pénétrèrent dans l'Orient. Un d'eux, François Xavier, conduit par un zèle infatigable, arriva à *San-chian*, petite île sur la côte de la Chine, où il mourut en 1552, par suite de ses travaux. On prétend qu'il a fait à pied environ cent mille milles anglais [1] ; la plus grande partie à travers des montagnes, des déserts, des forêts et des sables brûlants.

Depuis que l'on a trouvé, par le cap de Bonne-Espérance, une communication plus facile avec les Indes et la Chine, une foule de missionnaires catholiques se sont p5.035 volontairement dévoués à parcourir ces pays. Quoique le seul objet de leur mission soit la propagation de la foi chrétienne, il est nécessaire, pour mieux atteindre leur but, qu'ils se rendent utiles au gouvernement. En Chine, on les emploie au besoin, comme astronomes, mathématiciens, mécaniciens et interprètes.

La plupart de ceux qui se sont établis à Pékin, outre l'avantage spirituel de ne point travailler en vain dans la vigne du Seigneur, car ils font de temps en temps quelques prosélytes, ont la satisfaction de ne point négliger les affaires de ce monde. Ils reçoivent des émoluments de leurs communautés, ils possèdent des boutiques et des maisons qu'ils louent aux Chinois. Ils ont de plus des maisons de campagne et des terrains où ils cultivent la vigne et d'autres fruits, et fabriquent du vin. Les revenus des deux séminaires portugais sont évalués à 12.000 onces d'or, ou 4.000 livres sterling par an. La mission de la propagande est pauvre. Les jésuites de France étaient autrefois riches mais la dissolution de leur ordre a entraîné la vente de leurs biens. Les Français des *Missions Étrangères* tiraient, avant la révolution, des secours de leurs supérieurs de Paris ; mais depuis ils sont réduits à la situation la plus déplorable.

J'ai cru remarquer à Yuen-Min-Yuen, que ces religieux n'étaient point disposés à s'entr'aider les uns les autres. Les missionnaires de

[1] Environ 33.000 lieues.

chaque nation ont leur intérêt particulier, et ne laissent guère échapper d'occasions de calomnier leurs frères. Les moines français et italiens étaient les plus généreux et les plus modérés de tous ; et les portugais les plus haineux. Les missionnaires de cette nation paraissaient excités contre les autres d'une animosité plus que théologique. On dit que leurs richesses et les grands emplois qu'ils se sont procurés si mal à propos dans le tribunal des Mathématiques les rendent jaloux de tous les autres Européens, et qu'ils emploient tous les moyens possibles pour leur fermer l'entrée du pays.

Il est certain que les dissensions et la mésintelligence qui se sont constamment manifestées entre les différentes classes de missionnaires ont été la cause des persécutions qu'eux et leurs prosélytes ont souffertes en Chine. La plus violente de ces disputes est celle qui éclata entre les jésuites et les dominicains.

Les jésuites cherchaient à assimiler leur doctrine et leurs opinions à celles des Chinois, autant que leur conscience et la nature de leur mission leur permettaient de le faire.

Par ce moyen, et grâce au désintéressement qu'ils montraient, ils se firent bientôt un grand nombre de prosélytes à demi-chrétiens et à demi-païens.

Malheureusement pour la cause du christianisme, d'autres prêtres de la même religion mais dont les principes étaient plus austères et qui avaient moins de tolérance, suivirent les jésuites en Orient. Les dominicains ayant rencontré quelques-uns de ces demi-chrétiens, leur firent entendre qu'ils seraient éternellement damnés, s'ils ne renonçaient point à leurs anciennes superstitions et à leur idolâtrie, s'ils ne cessaient pas surtout de faire des sacrifices aux mânes de leurs ancêtres.

Les franciscains s'étant ligués avec les dominicains, représentèrent au pape l'abominable conduite des jésuites qui avaient persuadé aux Chinois qu'ils n'étaient venus que pour rétablir dans sa pureté originelle leur ancienne religion, telle que l'avait établie leur grand philosophe Confucius.

p5.040 Le pape publia aussitôt une bulle portant défense aux missionnaires en Chine, de souffrir que l'on mêlât aux rites de la sainte église catholique, des cérémonies étrangères et idolâtres.

Mais les jésuites, que leurs talents supérieurs avaient rendus utiles à la cour, et qui s'étaient mérité l'estime et la protection de Caung-Chy, le plus grand monarque peut-être qui ait occupé le trône de la Chine, traitèrent cette bulle avec mépris et continuèrent à faire des conversions à leur manière. Ils obtinrent même de l'empereur une somme d'argent et un terrain pour bâtir une église dans la capitale. Enfin ils s'arrangèrent si bien, qu'ils obtinrent du pape suivant une dispense en faveur de leur manière de convertir les Chinois au christianisme.

Les dominicains et les franciscains, violemment irrités par les succès des jésuites, les présentèrent au pape dans les termes les plus énergiques, comme des ennemis jurés du christianisme. Les jésuites à leur tour envoyèrent à Rome un manifeste signé de l'empereur lui-même, où ils protestaient que les cérémonies par lesquelles les chrétiens chinois rendaient un hommage aux morts n'étaient point d'une nature religieuse, mais civile, et conformes aux antiques statuts de l'empire dont aucune considération ne permettait de s'écarter.

Enfin leurs controverses et leurs disputes allèrent si loin ; on envoya de Rome tant de bulles et d'ambassadeurs ; on fit tant de menaces aux néophytes chinois, pour leur enjoindre d'abandonner toute cérémonie qui ne serait point tolérée par l'église catholique, que l'empereur commença à croire qu'il était temps d'interposer son autorité pour empêcher que la religion chrétienne ne fut prêchée dans ses États.

Son fils Yung-chi, qui lui succéda, signala le commencement de son règne par de cruelles persécutions contre les missionnaires. Il en fit chasser plusieurs, et plongea les autres dans une prison [1], où ils languirent misérablement ; d'autres furent tués à coups de flèches.

[1] En 1785, Tchien-Long publia édit par lequel il rendait la liberté à douze missionnaires qui, ayant été convaincus d'avoir secrètement séduit plusieurs Chinois, pour leur faire abjurer la religion et les coutumes du pays, avaient été condamnés à un emprisonnement perpétuel.

On ne souffrit dans la capitale que ceux qui étaient nécessaires comme astronomes.

p5.045 Malgré les vexations dont les missionnaires ont été, dans tous les règnes, les victimes de la part des gouverneurs de provinces, il en vient de temps en temps de nouveaux. Nous trouvâmes à Macao deux jeunes ecclésiastiques qui depuis longtemps attendaient en vain le moment de se glisser secrètement dans l'empire. Ils accusaient les Portugais de semer les obstacles sous leurs pas, tandis qu'ils prétendaient les aider. Mais la protection de l'ambassadeur leur procura aisément l'entrée de la capitale ; et comme l'un d'eux a été l'élève du célèbre Lalande, ses services pourront être plus utiles que ceux du vénérable évêque qui dirige à présent la partie astronomique du calendrier chinois.

D'après ce que je viens de dire sur les individus de différentes nations qui à diverses époques ont obtenu accès dans la Chine, et dont quelques-uns n'avaient pas d'autre but que d'y propager leurs principes religieux, on peut conclure que le culte primitif du pays a souffert bien des changements et des innovations, surtout depuis que la masse du peuple, par la nature de la langue, les maximes du gouvernement, et d'autres circonstances, a toujours été tenue dans une ignorance profonde.

Les juifs et les Indiens y ont été encouragés tour à tour. Les jésuites n'avaient qu'un seul obstacle à vaincre, cette loi qui enjoint aux Chinois de faire des offrandes aux mânes de leurs ancêtres. En tolérant cette

---

Cet édit, dont je me suis procuré un exemplaire à Pékin, fait infiniment d'honneur à l'humanité et à la bonté de ce monarque. Après avoir rapporté leur crime leur arrestation et leur procès il ajoute :

> « S'ils avaient fait connaître leur arrivée aux officiers du gouvernement, il leur aurait été permis de venir dans cette capitale, et leur personne y aurait été protégée. Mais transgresseurs de la loi qui prohibe l'entrée des étrangers, ils se sont furtivement introduits dans ce pays et ont cherché secrètement à propager leur croyance ; aussi, j'ai cru qu'il était de mon devoir de m'opposer à une conduite aussi trompeuse, et d'arrêter les progrès de la séduction. Quoiqu'ils eussent justement mérité leur punition, touché, néanmoins, de compassion pour leur imprudence, ce ne fut pas sans une vive sensibilité que je ratifiai la sentence. Mais ensuite, me rappelant qu'ils étaient étrangers... étrangers ignorant peut-être les lois de mon empire, ma pitié pour eux a augmenté, et l'humanité souffre de leur longue détention : je veux, en conséquence, et j'ordonne que ces douze étrangers soient immédiatement élargis.

coutume comme ils l'auraient fait s'ils n'eussent été entravés par les rigides dominicains, ils seraient, selon toute apparence, venus à bout de faire du christianisme la religion dominante, et de la substituer à celle apportée de l'Inde.

La pompe extérieure et presque toutes les cérémonies de l'église romaine, les cloches, les rosaires, les images, les cierges, les ornements sacerdotaux et le pieux recueillement des prêtres pendant l'office divin, les chants et l'encens, sont des choses familières au peuple chinois qui les voit dans tous les temples de Fô.

> « Mais, dit lord Macartney, il est difficile de mettre un frein aux plaisirs des sens, dans un état despotique où l'on goûte si peu d'autres jouissances. La confession répugne au caractère sombre et soupçonneux de la nation, et la pénitence ne ferait qu'aggraver les misères de celui dont tout l'héritage est son travail, et la pauvreté son châtiment.
>
> La religion catholique a encore contre elle les mœurs de la Chine qui ôtent aux femmes leur influence et leur importance dans la société. Un culte qui ordonne aux femmes de communiquer aux prêtres en secret, et à de certaines époques, leurs pensées et leurs actions, doit être fort incommode pour un mari chinois, qui lui-même n'a pas la permission de voir sa femme avant le jour de son mariage, et qui souffre rarement ensuite qu'elle voie même ses plus proches parents mâles.
>
> La terreur et la violence peuvent seules propager une religion semblable à celle de Mahomet ; car l'opiniâtreté naturelle à l'homme ne permet pas qu'il cède promptement à des impressions nouvelles, mais l'esprit doux et paisible de l'évangile ne peut s'insinuer que par la douceur, la persuasion et une longue persévérance. p5.050
>
> Ce sont là les véritables instruments de la conversion ; ils appartiennent surtout au beau sexe, dont l'éloquence, en de

> telles occasions, donne à la piété des charmes et à la vérité des ornements. L'influence et l'exemple des femmes ne furent pas peu utiles au christianisme dans les premiers siècles ; et si dans nos propres églises on trouve encore quelques traces de religion, nous le devons en partie à la dévotion et à l'assiduité des femmes.

Rien en effet n'a été plus capable d'alarmer les Chinois que l'imprudence qu'ont eue les missionnaires catholiques, d'amener des femmes chinoises dans leurs églises et de tirer d'elles de l'argent et des bijoux, ainsi qu'ils en ont fait l'aveu dans leur correspondance, en ajoutant pour se justifier, que c'était pour le service de Dieu.

On trouve dans les écrits de Confucius, une idée assez exacte de la religion primitive de la Chine, ou du moins les opinions, les rites, les cérémonies qui existaient de son temps car, avant cette époque, tout semble se perdre dans l'incertitude de la fable.

Il dit, dans sa physique,

> « que rien ne peut se faire de rien. — Que les corps matériels doivent avoir existé de toute éternité. — Que peut-être la cause ou le principe des choses doit avoir eu une préexistence avant les choses elles-mêmes. — Que par conséquent, cette cause est également éternelle, infinie, indestructible, sans limites, toute-puissante et présente partout. — Que le point central de la force d'où cette cause agit principalement, est le firmament azuré, dont les émanations se répandent sur tout l'univers. — Qu'en conséquence, le suprême devoir du prince est de faire, au nom de ses sujets, des offrandes à Tien (au ciel), surtout vers les équinoxes ; c'est dans l'un pour obtenir des semailles favorables, dans l'autre une moisson abondante.

Il faut observer que ces offrandes à la divinité étaient toujours placées sur une grosse pierre ou sur un monceau de pierres au sommet d'une haute montagne, dans la supposition sans doute que l'influence en serait d'autant plus forte, qu'elles approchaient davantage du siège et de la source du pouvoir créateur. C'est ainsi que selon Hérodote, les

anciens Perses considéraient l'orbe entier des cieux comme la puissance régulatrice de l'univers, et qu'ils lui adressaient leurs sacrifices sur le sommet des hautes montagnes.

Tacite, en parlant de la coutume d'adorer les dieux sur les cimes les plus élevées, dit que plus une montagne approche des cieux, plus ils entendent distinctement les prières des mortels. Sénèque nous fait remarquer, par les mêmes principes, que le peuple s'efforce toujours de se placer dans les temples, le plus près possible de l'image du dieu, afin de mieux faire parvenir ses prières.

Noé, au sortir de l'arche, bâtit un autel sur la montagne où elle s'était arrêtée, et la fumée de son holocauste s'élevant vers le ciel fut agréable au Seigneur. Dieu ordonna à Abraham de lui sacrifier son fils Isaac sur une montagne, dans le pays de Moria. Balak conduisit Balaam sur le haut du mont Pisgah, pour y offrir un sacrifice et maudire Israël. Ainsi, toutes les nations, dans leur enfance, adoptèrent l'idée naturelle d'adorer le ciel sur des lieux élevés.

Lord Kamel pense que cet usage de pratiquer des rites religieux sur de grosses pierres, ou des $_{p5.055}$ monceaux de pierres, usage commun à presque tous les temps, à presque tous les lieux, peut dériver de cette coutume qu'ont les nations sauvages de désigner par une grande pierre le lieu de la sépulture de leurs héros. Ces héros ayant été par suite des temps érigés en dieux, les pierres qu'on avait consacrées à leur mémoire devinrent une partie essentielle du culte que l'on rendait à ces nouvelles divinités.

L'hommage particulier que les Chinois ont, depuis un temps immémorial, décerné aux mânes de leurs ancêtres, rend cette explication très applicable aux autels de quatre pierres, qu'ils appellent *tan*, dans leur langue, et qui autrefois étaient placés sur les plus hautes montagnes. Il est assez singulier que, de nos jours, le *tan* soit représenté sur plusieurs des autels qu'ils érigent dans leurs temples, par quatre pierres isolées aux quatre coins de l'autel, ainsi que les cornes l'étaient aux coins des autels des juifs.

Lorsque la population se fut augmentée, et que le peuple se fut disséminé sur toute la surface de l'empire, les difficultés de se réunir sur telle et telle montagne ont obligé de transférer les *tans* en des lieux plus à la portée de tous. La même idée se retrouve dans nos églises. Autel et haut-lieu sont des termes synonymes.

Dans la ville de Pékin, qui est dans une plaine sablonneuse, le *tien-tan*, ou autel du ciel, le *ty-tan*, ou autel de la terre, et le *sien-nong-tan*, ou autel des anciens agriculteurs, sont élevés sur des tertres artificiels dans l'enceinte du palais. L'empereur continue d'y faire seul des sacrifices en des temps marqués, comme fils du ciel, et le seul être de la terre digne d'intercéder pour son peuple. La même doctrine régnait du temps de Confucius, et ce philosophe déclare qu'il y a une si énorme distance entre le principe de toutes choses et le peuple, que le prince, en sa qualité de grand-prêtre, a seul le droit de faire un tel sacrifice, et que ce qui satisfait mieux ce pouvoir créateur, c'est que l'homme remplisse les devoirs de la morale. Confucius place au premier rang de ces devoirs la piété filiale et l'obéissance passive à la volonté du prince.

Les préceptes religieux et la morale de Confucius sont très recommandables, mais sa métaphysique est si obscure, qu'il est impossible de l'entendre : peut-être cela tient-il à la nature de la langue. Il montre dans ses écrits une grande prédilection pour une manière de deviner et de prédire l'avenir par les lignes mystiques de Fou-Hi. Il se faisait fort, au moyen de ces lignes et de la connaissance de l'élément qui dominait au commencement du règne d'un prince, de prévoir les événements qui auraient lieu et d'en présager la durée. Mais en même temps il avait la précaution d'envelopper ses oracles dans des expressions si ambiguës, si mystérieuses, que, comme toutes les prophéties de ce genre, ils se prêtent à une foule d'interprétations.

Cette application donnée par Confucius aux lignes de Fou-Hi, a rendu universelle, parmi les Chinois, la manie de consulter le destin [1].

[1] Le gouvernement accorde des licences à certaines personnes qui sous le nom abusif d'astronomes, se vantent de prédire l'avenir, et de chasser les malins esprits par un talisman qui consiste en quelques caractères écrits par eux, suivant la planète qu'ils

p5.060 Dans tous les siècles et chez toutes les nations, la prédestination a fait un des caractères les plus remarquables de toutes les religions. C'est peut-être pour ménager les préjugés populaires, qu'on en a fait un des articles de la foi chrétienne, quoique ce dogme ne soit fondé sur aucun passage de l'Écriture. C'est une doctrine peu favorable aux bonnes mœurs, et moins consolante encore.

Cependant les Chinois croient à l'influence du sort sur tous les événements de la vie. Ce serait peut-être faire injure au jugement de Confucius, que de supposer qu'il croyait réellement à la doctrine du fatalisme. Premier ministre d'un des rois de la Chine, il était obligé d'agir en homme d'État autant qu'un philosophe. Il était impossible qu'il ne sût pas que les superstitions du peuple sont un des plus fermes soutiens du gouvernement.

Intérieurement convaincu de l'extravagance et de l'absurdité d'un tel système, il n'en croyait pas moins prudent de le maintenir, par le même principe qui engagea les Grecs à conserver leurs oracles.

Les Chinois emploient, pour consulter le destin, de petits bâtons ; et les Grecs se servaient de trois pierres qui, suivant eux, avaient été découvertes par les nymphes, filles de Jupiter, et présentées à Pallas ; mais la déesse les rejeta en disant qu'elles n'appartenaient qu'à Apollon.

Excellente morale, dit le docteur Tytler, le savant traducteur des hymnes et des épigrammes de Callimaque : elle nous apprend que les

---

supposent dominer. L'almanach national, non moins minutieux dans ses prédictions, que quelques-uns de ceux d'Europe, prédit les changements de temps pour chaque mois, ainsi que les jours heureux ou malheureux pour entreprendre les plus importantes affaires de la vie.
On ne doit pas être très surpris que ces tromperies ne se dévoilent pas d'elles-mêmes, quand on réfléchit que dans les contrées les plus sages et les plus éclairées de l'Europe, chez les peuples les plus intelligents, on se flatte de prédire par les phases de la lune les variations du temps, c'est-à-dire d'annoncer d'avance que tel changement doit avoir lieu à la nouvelle lune, au premier quartier, à la pleine lune ou au déclin, ou au plus tard trois jours avant ou trois jours après chacune de ces époques ; en sorte que le prophète a au moins vingt-huit jours sur une révolution lunaire pour que sa prédiction soit justifiée, et toute la durée de la lunaison n'est que de vingt-neuf jours et demi.
Il a un autre avantage non moins important : si une seule fois sa prophétie vient à s'accomplir, sa réputation est faite pour toujours, tandis que l'on ne prend pas garde à ses erreurs, ou bien on les impute à l'homme, et non à la science.

hommes qui prennent pour guide Pallas ou la Sagesse, doivent jouir du présent, sans s'inquiéter de pénétrer l'avenir. Au surplus, le poète grec, ainsi que le philosophe chinois, attribuait au possesseur de ces talismans le talent de lire dans les arrêts du destin.

Les Romains avaient aussi des moyens pour découvrir les événements futurs ; c'étaient des dés de bois ; les prêtres examinaient le point qu'ils avaient amené, et en tiraient des présages. Tacite nous apprend que les Germains avaient de petits bâtons avec des entailles au bout, et, comme les Chinois ils les jetaient trois fois, s'ils n'étaient pas contents de la première réponse de l'oracle.

Hérodote fait remonter aux anciens Égyptiens la coutume de prédire l'avenir, et croit que les Grecs l'ont empruntée d'eux. Mais le désir de soulever le voile impénétrable de l'avenir n'est-il pas plutôt une p5.065 faiblesse attachée à l'humanité qu'une coutume transmise d'une nation à une autre. L'Europe moderne est-elle entièrement purgée de cette superstition ? Quelque humiliante que soit une telle réflexion, il est trop vrai que des hommes doués de l'esprit le plus solide et du jugement le plus sain ont quelquefois, vers la fin d'une carrière passée dans des travaux utiles, perdu leur temps à exposer de vieilles prophéties insignifiantes ou qui ne pouvaient s'appliquer qu'à des événements déjà sur le point d'être consommés lorsque la prophétie avait lieu, On peut citer, entre autres exemples, le grand Niéper, l'inventeur des logarithmes. Il prédit, d'après l'Apocalypse de saint Jean, le jour du jugement dernier : mais comme ses calculs n'étaient pas fondés sur des données aussi solides que celles qui ont servi de base à ses tables immortelles, il a eu le malheur de survivre à l'époque indiquée, et d'avoir à rougir de sa propre faiblesse.

D'autres points de la doctrine de Confucius étaient bien propres à perpétuer les idées superstitieuses qui aveuglent la multitude. Il lui enseigna que le corps humain était composé de deux principes ; l'un léger, invisible, et qui aspire à monter, l'autre grossier, palpable et aspirant à descendre ; que la séparation de ces deux principes causait la mort de l'homme. Suivant lui, lorsque notre heure fatale a sonné, la

partie légère et spirituelle du corps humain s'évanouit dans les airs, tandis que la matière grossière et corporelle tombe vers la terre. En effet, on ne trouve nulle part dans la philosophie de Confucius l'expression de mort, les Chinois modernes ne l'emploient pas non plus dans leur langage ordinaire.

Lorsqu'une personne a quitté la vie, on dit qu'elle est retournée vers sa famille.

Confucius ajoute que par la suite des temps, le corps se résout en ses éléments primitifs, et devient partie de l'univers ; mais il soutient qu'il est permis aux âmes de ceux qui ont rempli leurs devoirs sur la terre de visiter leurs anciennes habitations, ou les lieux dans lesquels leurs descendants ont coutume de leur rendre des hommages ; qu'elles répandent leurs bénédictions sur ces mêmes lieux. C'est pourquoi il présente comme un devoir indispensable pour tous les hommes, de faire assidûment leurs offrandes dans le temple consacré à la mémoire de leurs ancêtres. Il annonce que ceux qui oseront s'écarter de ce précepte sacré, en seront punis après leur mort ; que leur âme ne jouira point du droit de visiter la salle de leurs ancêtres, et qu'en conséquence ils seront privés du plaisir que leur procureraient les hommages rendus à leur mémoire par leurs descendants.

Un tel système ne pouvait que rétablir la croyance aux bons et aux mauvais génies, et aux esprits tutélaires qui président sur les familles les villes, les cités, les maisons, les montagnes, etc. Ensuite il ne fallut pas de grands efforts d'imagination pour donner à ces « riens aériens une demeure et un nom. »

Toutefois il ne paraît pas que ni Confucius, ni ses disciples aient jamais pensé à personnifier la divinité, ni qu'il soit entré dans leur esprit de représenter le *grand principe* sous des formes humaines. Ils considéraient le soleil, la lune, les étoiles et les éléments, ainsi que le ciel azuré, comme des puissances créatrices et productives ; agents p5.070 immédiats de la divinité, inséparablement liées à elle ; ils offraient leurs adorations à tous ces agents, sous le nom collectif de *Tien* ou le Ciel.

On ne saurait supposer, après ce qui a été dit dans le sixième chapitre, que je prétendisse tirer des inductions de la ressemblance qu'ont certains mots dans les différentes langues, ni de l'analogie de leur signification.

Mais si la conjecture du savant, Bos est juste, et si Θεος, *Dieu*, dérive de Θεειν, *s'avancer*, par allusion au mouvement des corps célestes, que les anciens Grecs adoraient aussi bien que les Perses ; le mot chinois *tien* se rapproche certainement beaucoup du mot grec, par le son ainsi que par la signification [1]. *Tien* signifie non seulement le ciel, mais la révolution des corps célestes ; on l'emploie aussi pour exprimer le jour, tant par écrit que dans la langue parlée.

On dirait que les disciples de Confucius ont, ainsi que les stoïciens, considéré tout l'univers comme un système animé, n'ayant qu'une seule substance matérielle et une seule âme ; que tous les êtres vivants en étaient des émanations, et que tout être vivant y rentrait lorsque la mort avait séparé en lui l'esprit de la matière. — En un mot, la manière dont ils conçoivent la divinité, pourrait se résumer par ces deux beaux vers de Popé :

> All are but parts of one stupendous whole,
> Whose body nature is, and God the soul [2].

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les enthousiastes sectateurs de Confucius ne lui aient jamais érigé de statue et qu'ils ne lui aient pas décerné les honneurs divins, comme on l'a mal à propos supposé. Il y a dans chaque ville un édifice public, une sorte de collège où les étudiants sont examinés et reçoivent leurs degrés ; ce bâtiment s'appelle *maison de Confucius*. Les lettrés s'y rassemblent en de certains jours pour honorer la mémoire de ce célèbre philosophe. Il y a

---

[1] L'auteur ajoute que « les Chinois prononcent comme un simple *t* le *θ* ou *th* des Grecs, et que quelques efforts qu'ils fassent, ils ne sauraient lui donner sa prononciation véritable. » J'observerai que les Anglais ne prononcent pas comme les autres Européens le *thêta* des Grecs mais qu'ils lui donnent la valeur de leur *th*. Tous les savants ne sont pas d'accord sur ce point avec les Anglais ; ils pensent que le *thêta* n'était qu'un *t* ordinaire fortement aspiré. (*Note du traducteur*.)

[2] Un esprit tout-puissant qui seul fait tout mouvoir
Au corps de l'univers en secret se marie,
Et toujours uniforme, en chaque être varie. (Fontanes.)

dans la grande salle destinée à cette cérémonie un tableau avec cette inscription en caractères dorés ;

> « O Cong-fou-Tsé, notre maître révéré, que ton âme descende et se réjouisse des hommages que nous venons humblement t'offrir !

Devant le tableau sont placés des fruits, des vins, des fleurs, des parfums ; on y brûle des gommes aromatiques, de l'encens, des flambeaux de bois de sandal et de papier doré. Ils sont persuadés que cette cérémonie qui sous tous les rapports est la même que celles en l'honneur de leurs ancêtres, est agréable aux esprits invisibles de ceux à qui l'on fait les offrandes, qu'ils errent avec délices au milieu p5.075 de l'odeur qu'exhalent les fleurs, les fruits et la fumée de l'encens. C'est de cette manière que les Romains, au jour anniversaire de leur naissance, offraient des fleurs, des fruits, du vin et de l'encens à ces esprits invisibles qu'ils nommaient *génies* :

Funde merum genio.

Les prêtres, qui ont toujours su faire tourner à leur profit la crédulité du vulgaire, ayant une fois établi comme un devoir religieux d'offrir des herbes odoriférantes et d'autres parfums, n'ont pas eu de peine à persuader à la multitude que les esprits tutélaires avaient l'organe du goût aussi bien que celui de l'odorat ; que des victimes immolées et des viandes offertes seraient propices aux dieux.

Les prêtres chinois n'ont pas été les derniers à introduire l'usage de sacrifier des êtres vivants, d'offrir sur les autels du blé, du riz, du vin et des métaux précieux. Il est vrai qu'ils n'ont pas donné à ces sacrifices la même étendue que ceux de la Grèce et de Rome, dont les dieux étaient les plus mercenaires de toutes les nations, et qui accordaient rarement une faveur, si on ne la leur payait d'avance.

Les opinions morales et religieuses de Confucius étaient assurément trop sublimes et trop métaphysiques pour conserver leur pureté chez un peuple aussi mal disposé qu'étaient ses contemporains à les recevoir et à les conserver. Il semble que la multitude, chez toutes les nations,

ait besoin de s'attacher à quelque chose qui tombe sous les sens. On sait combien le pontife et le législateur des juifs eut de peine à arrêter le penchant de son peuple à l'idolâtrie.

Dans la courte absence de Moïse sur le mont Sinaï, ils se fondirent un veau d'or pour l'adorer, en imitation sans doute de ce qu'ils avaient vu dans les temples de l'Égypte. Un dieu invisible faisait peu d'impression sur leurs esprits grossiers et bornés.

Numa ne fut pas plus heureux que Moïse et Confucius, dans ses tentatives pour établir chez le peuple l'objet d'un culte mental. C'est ce qui est arrivé parmi les Chinois. Ils ne purent comprendre les vues de leurs philosophes ; elles étaient trop raffinées pour eux. Il leur fallait quelque objet visible pour fixer leur attention. Ce n'était pas assez de croire que le esprits des justes avaient la prérogative d'errer sur le lieu de leur sépulture, ou au milieu de leurs arrière-petit-fils, rassemblés pour honorer leur mémoire ; il fallait donner à ces esprits une forme et une substance.

On croit qu'il n'y avait pas plus de statues dans les temples des premiers Égyptiens, que dans ceux de Confucius. Hérodote paraît penser qu'Hésiode et Homère furent les premiers qui introduisirent chez les Grecs une généalogie des dieux ; que ce furent ces poètes qui leur donnèrent des noms, leur assignèrent certaines fonctions, certains honneurs et certains emblèmes. Silius Italicus dit qu'il ne se trouvait point dans l'ancien temple d'Hercule à Gades, d'image visible de ce dieu.

Sed nulla effigies, simulacrave nota deorum,
Majestate locum, et sacro implevere timore.

Les missionnaires ont cherché à répandre l'opinion que les Chinois et surtout les sectateurs de Confucius, sont des athées ; qu'ils nient une vie future, et qu'ils se livrent à d'extravagantes superstitions. Rien p5.080 n'est plus injuste qu'une telle accusation. L'empereur Caung-Chy était-il un athée, lorsqu'il traça de sa propre main, pour l'église que les Jésuites ont à Pékin, l'inscription qui commence par ces mots :

« Au seul vrai principe de toutes choses, etc. »

Peut-on accuser justement un peuple de ne point croire à l'immortalité de l'âme, lorsque la nation entière, de quelque secte que soient les individus, présente en de certains temps des offrandes aux âmes de ses ancêtres ? L'invocation des disciples de Confucius appuie-t-elle une semblable supposition ? Les missionnaires sont cependant de tous les hommes les derniers qui auraient dû accuser les Chinois de superstitions extravagantes.

La croyance des Chinois à l'égard des parents et des amis qui ont cessé de vivre, est tout au plus une faiblesse aimable.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus propre à nous porter à la vertu et à nous détourner du vice, que cette idée que l'âme d'un père chéri continue de veiller sur nous et de diriger notre conduite. Au surplus les Chinois ne sont pas intolérants dans leurs superstitions. Ils souffrirent sans difficulté que le corps d'un de nos artistes, mort à Tong-tchou, fut enterré dans leur cimetière public, quoique cet homme fût chrétien, et par conséquent hérétique à leurs yeux.

C'est avec aussi peu de raison qu'un des missionnaires se plaint dans sa mauvaise humeur, des habillements et des cérémonies de leurs prêtres ; car bien certainement ils n'ont rien emprunté des catholiques, et ceux-ci doivent aux païens grecs une grande partie de la pompe de leur religion.

> « Il n'y a point de pays, dit-il, où le diable ait avec autant de succès contrefait le vrai culte de la sainte Église catholique. Les prêtres de l'esprit infernal portent des robes longues et amples, exactement semblables à celles de quelques-uns des Pères de l'église ; ils vivent dans leurs temples comme dans des monastères, et ils chantent de la même manière que nous.

Une autre religion plus rapprochée des préjugés populaires s'est établie du vivant de Confucius, ou très peu de temps après sa mort. Un nommé *Lao-koung* ayant voyagé dans le Thibet, et acquis quelques notions sur le culte des prêtres de lama, crut qu'il pourrait convenir à ses compatriotes et lui fournirait les moyens de se faire une réputation.

En conséquence il fonda une secte qui prit le titre de *tao-tzé*, ou *fils des immortels*. Il soutint, comme Épicure, que le premier soin de l'homme doit être de vivre à son aise et de se rendre heureux ; qu'il faut profiter du temps présent sans s'inquiéter du passé et de l'avenir.

Carpe diem quam minimum credule postero.

Mais comme les infirmités et la mort sont d'inévitables apanages de l'humanité, un breuvage qui assurait l'immortalité était une heureuse idée à présenter à l'homme périssable.

L'immortalité est en effet un des attributs du dalaï-lama ; on suppose qu'il ne meurt jamais, ou plutôt que l'âme du lama qui vient de régner passe immédiatement dans le corps de son successeur.

Cette doctrine fondée sur la métempsycose, fut changée par Lao-koung, dans l'art de produire le renouvellement des facultés vitales dans le même corps, au moyen p5.085 d'une certaine préparation tirée des trois règnes de la nature.

Le peuple, dans son engouement, courut avec avidité à cette fontaine de vie. Les princes eux-mêmes recherchaient une drogue qui devait les rendre immortels, mais qui ne faisait que leur causer une mort prématurée. On cite nombre d'exemples de souverains qui, ayant été déterminés par leurs eunuques à goûter cette précieuse boisson, ne tardèrent pas en être victimes.

Le père Trigault, qui était à Pékin lorsque les Tartares s'en emparèrent, dit en parlant du penchant que les premières classes de la Chine avaient à croire à l'efficacité de ce breuvage de vie :

> « Même dans cette ville, il y a peu de magistrats, d'eunuques ou d'autres hommes en place qui soient exempts de cette folie ; et comme beaucoup de gens désirent apprendre ce secret, on ne manque point de professeurs.

Il paraît que c'est la seule branche de l'alchimie à laquelle, suivant les jésuites, les Chinois se soient livrés. La composition du breuvage de vie est leur pierre philosophale. Selon toute apparence il y entre de

l'opium et d'autres drogues irritantes, qui augmentent pour un instant l'énergie des esprits vitaux : mais la langueur qui bientôt succède, exige une nouvelle dose, puis une autre jusqu'à ce qu'enfin l'irritabilité étant absolument épuisée, la victime crédule obtienne réellement l'*immortalité*.

Quelque disposition que l'on ait à blâmer le breuvage de vie des Chinois, nous ne sommes guère plus raisonnables qu'eux à cet égard. N'avons-nous pas une foule innombrable de charlatans dont les avis indécents souillent journellement nos presses ? Ces hommes-là vivraient-ils, acquerraient-ils des richesses sans la crédulité des Anglais ? En effet, plusieurs de ces fléaux de la société sont des étrangers trop méprisables pour réussir dans leur pays. Quelle idée un Chinois concevrait-il de nous s'il connaissait assez de notre langue pour lire ces écrits pernicieux que l'on force le public à recevoir ? Que penserait-il des rêveries de Condorcet, et de ses disciples d'Angleterre, qui, dans leurs monstrueuses doctrines déguisées sous le faux nom de philosophie, voudraient persuader que le sommeil est une maladie !

Non, ils n'ont pas rougi d'avancer que le sommeil, ce baume de la vie, cet agent de la nature, ce réparateur des forces humaines était une infirmité honteuse, que la *perfectibilité de l'esprit humain* (dont les premiers orages de la révolution française étaient un si beau commencement) finirait par nous en guérir. Pourrions-nous condamner l'ignorance peut-être bien concertée des prêtres de tao-tzé, et la multitude encore plus ignorante, lorsque l'esprit profond et éclairé d'un Descartes se berçait du chimérique espoir de découvrir un jour le secret de prolonger la vie bien au-delà des limites qui semblent fixées à l'espèce humaine.

Fondés sur ce principe, qu'il ne faut point songer au lendemain, les prêtres de Lao-koung se sont dévoués au célibat, comme étant plus exempt de soins que l'état de mariage. Pour mieux atteindre à ce but, ils se sont réunis dans des couvents. Là, ils révèlent à leurs sectateurs les secrets de l'oracle, d'après les règles qu'a prescrites Confucius. Ils ont aussi une multitude d'enchantements, de cérémonies magiques,

d'invocations d'esprits, et d'autres mystères qu'ils comprennent sans doute aussi peu que la multitude qui les admire.

p5.090 Lorsqu'ils font ces cérémonies magiques, ils marchent en procession autour de l'autel sur lequel brille la flamme sacrée, qu'ils supposent brûler éternellement. Ce combustible est un mélange de cire, de suif et de poussière de bois de sandal. Ils chantent en unisson une sorte de récitatif, et inclinent humblement leur tête toutes les fois qu'ils passent devant la face de l'autel. On frappe le grand *gong* par intervalles, et on y joint le bruit plus doux de petites plaques de métal suspendues à un châssis. Leurs temples sont remplis d'idoles monstrueusement énormes ; les unes de bois, les autres de pierre, ou de terre cuite, recouvertes d'un vernis et quelquefois de dorures.

Cependant il ne paraît pas qu'ils aient beaucoup de vénération pour ces figures. Elles ne sont là que pour représenter les bons et mauvais génies, emblèmes des diverses passions auxquelles notre nature est sujette. Les bons génies, ou les émotions agréables, sont placés d'un côté du temple et les mauvais de l'autre côté : ainsi ils font contraster l'amour et la haine, le plaisir et la douleur. Les conditions des hommes y sont aussi représentées, et leurs emblèmes également en opposition.

C'est du moins ainsi que nous en jugeâmes, quoique les prêtres de *Tong-tchou* nous aient assurés que ces figures étaient celles de moines qui avaient fait partie de leur couvent.

Nous vîmes aussi dans quelques temples les statues des empereurs ou des ministres qui s'en étaient déclarés les bienfaiteurs. Si quelque grand, après avoir reçu asile dans un temple, fait don d'une somme d'argent à la communauté au moment de son départ, les prêtres, par reconnaissance, placent son image dans une niche du temple.

Un étranger, au premier aspect de ces édifices, croirait que les Chinois sont polythéistes ; mais il n'en est pas ainsi. Le grand *Fô*, dont je vais parler, *Pou-sa, Ching-mou* et autres, sont considérés, de même que les saints chez les catholiques, comme des agents et des intercesseurs ou comme des émanations du pouvoir qui crée, qui

détruit et qui renouvelle, et dont la providence s'est partagée en un certain nombre d'attributs, afin de mieux gouverner l'univers.

Après cette religion des immortels, il s'introduisit une autre secte à peu près fondée sur les mêmes principes, et qui ayant été protégée par la cour, ne s'est pas moins répandue parmi le peuple.

Les prêtres de Fô, appelés de l'Inde, apportèrent avec eux une grande partie de cette mythologie des Indous, dont quelques savants supposent que le polythéisme de l'Égypte et de la Grèce a tiré son origine, quoique beaucoup d'autres soutiennent directement le contraire. Quoi qu'il en soit, la ressemblance est trop forte pour ne pas leur trouver la même source ; et selon toute probabilité, les images et l'histoire de plusieurs divinités de ces nations, ont été apportées avec la religion de Fô, de l'Inde en Chine. Nous en serons bien plus convaincus par le rapprochement des idées religieuses des différentes nations.

Le Bouddha des Indous était fils de *Ma-ya*, et une de ses épithètes est *amita*. Le Fô de la Chine était fils de *Mo-ya*, et une de ses qualifications est *om-i-to*. Au Japon, dont les naturels sont d'origine chinoise, le même dieu est adoré sous le nom d'*Amida*.

Je n'ai pu apprendre d'aucun Chinois le sens littéral d'*om-i-to*, et n'ai pu déchiffrer les caractères avec lesquels on l'écrit ; mais il m'a p5.095 paru que c'est une exclamation que l'on emploie à tout propos, à peu près comme nous autres Européens nous faisons souvent un usage trop familier du nom de Dieu. Peut-être ne serait-il pas invraisemblable que ce terme vient du mot mystique des Indous, *om*.

Depuis l'avènement des princes tartares au trône de la Chine, la religion de la cour, ou du moins des mandarins tartares, qui, autrefois professaient les dogmes de Confucius, a été celle de Fo, ou Bouddha. Les prêtres sont nombreux, vêtus de robes jaunes, et vivent célibataires dans de grands temples que les Chinois appellent *pou-ta-la*. Ce mot vient évidemment du tartare *Bouddha-Câya*, ou demeure de Bouddha, que les Chinois ont cherché à imiter autant que leur organe de la voix a pu le permettre. Ils portent autour de leur cou une sorte de

chapelet composé de beaucoup de grains ; et dans quelques-unes de leurs cérémonies, ils marchent processionnellement comme les tao-tzés, autour de l'autel, comptant les grains de leurs chapelets ; à chacun de ces grains ils prononcent *Om-i-to-Fô*, et inclinent respectueusement la tête. Quand tous les grains ont passé, ils font une marque afin de connaître le nombre de leurs pieuses invocations. Ce chapelet est une des choses qui a le plus irrité les missionnaires.

Le *Ganesa* des Indous, le *Janus* des Romains, et le *Men-Schin* ou esprit tutélaire de la porte chez les Chinois, ne sont évidemment qu'une seule et même divinité. Quelquefois on le peint avec un bâton dans une main et une clef dans l'autre, comme protecteur de la maison. Il existe sur les portes de presque tous les sectateurs de Fô, une figure de Men-Schin, ou les deux caractères de ce mot. Cela s'accorde avec ce que William Jones observé dans la nouvelle ville de Gaya dans l'Indostan.

> « On a écrit le nom de *Ganesa* sur la porte de chaque maison nouvellement bâtie, suivant l'usage immémorial des Indous : dans l'ancienne ville son image est placée sur les portes des temples.

Le *Vischnou* des Indous, monté sur un aigle, et quelquefois accompagné d'un aigle, a été considéré comme le Jupiter des Grecs. Le *Loui-Schin* des Chinois, ou esprit de la foudre, est représenté sous la figure d'un homme ayant le bec et les serres d'un aigle, entouré quelquefois de cymbales, tenant d'une main un bâton, et de l'autre un brandon allumé.

L'Osiris des Égyptiens, d'où les Grecs ont pris leur Jupiter, se rapproche encore davantage du *Loui-Schin* des Chinois. Lorsqu'on le représentait comme l'emblème du soleil, il était dessiné sous la figure d'un homme avec le bec d'un aigle, ayant dans sa main un bâton sur lequel était peint un œil. L'ingénieuse et fertile imagination des Grecs a séparé l'emblème du dieu, et rendu l'oiseau de proie son compagnon, tandis que les Égyptiens et les Chinois les ont toujours réunis sous le même symbole.

C'est une curieuse coïncidence d'opinions, si elle n'est pas fondée en fait, que les Chinois aient donné la figure d'un aigle à leur *Loui-Schin ;* par la même raison que Pline suppose avoir été la cause de la consécration de cet oiseau à Jupiter, parce que, disent-ils, il n'y a point d'exemple que jamais un aigle ait été tué par la foudre. Les Chinois ont également fait, à l'égard de cet oiseau, une observation qui a été faite par d'autres nations ; c'est que l'aigle, lorsqu'il tonne, s'élève toujours au-dessus des nuages.

p5.100 Le *Varouna* des Indous, porté sur un poisson, le Neptune des Grecs et le *Hai-vang* ou roi de la mer des Chinois, assis sur les flots et tenant un poisson dans sa main, sont, sans contredit, le même personnage.

On peut comparer au Briarée, ce fameux géant aux cent bras, une statue colossale des Chinois, qui a de 50 à 60 pieds de hauteur, et quelquefois quatre-vingts. Mais la plus énorme de toutes leurs divinités est une femme de la famille des *pou-sa* [1], et qui est sans doute la nature personnifiée.

Cette déesse est représentée de toutes sortes de manières : quelquefois on lui donne quatre têtes et une cinquantaine de bras ; les têtes regardent chacune un des quatre points cardinaux ; chaque bras tient une des productions terrestres qui servent à l'usage de l'homme ; quelquefois chaque bras se subdivise en d'autres bras plus petits, et l'on voit sur la tête un groupe pyramidal de petites têtes.

Il n'est pas rare de voir des temples en ruines, au milieu desquels les statues de ces monstrueuses déités sont intactes et exposées aux injures de l'air. Il paraît que les temples inférieurs sont entretenus par les dons volontaires du peuple, et que lorsqu'une ville ou un village est accablé de quelque fléau extraordinaire, tel qu'une famine, une maladie épidémique ou une inondation, et qu'il ne cesse pas malgré les invocations réitérées que l'on adresse à ce dieu tutélaire, on démolit le toit du temple et on laisse l'idole en plein air, afin de la punir.

---

[1] On appelle *pou-sa*, une classe de divinités subordonnées à *Fô*, que l'on consulte pour les affaires les plus communes de la vie. Ce nom signifie *tout secourant* ; et il y a lieu de croire que les *pou-sa* sont issus de la Sainte Mère dont je parlerai plus loin.

Cette manière grossière et barbare de représenter les attributs si variés de la nature, en réunissant tant de têtes et de bras sur une seule idole, n'est guère favorable à l'idée qu'un peuple qui professe un culte si bizarre, se distingue par son jugement ou son esprit. On n'a fait qu'enchérir sur la conception des sauvages, qui suppléent aux noms de nombre par la répétition du même objet.

On voit la même figure avec ses bras innombrables, dans les temples indous, qui ont été creusés au milieu des montagnes de granit ; monuments les plus anciens et les plus étonnants de l'art et de la persévérance dans le travail, qu'on ait jusqu'à présent découverts sur la surface du globe, et qui sont peut-être la source d'où les arts, les sciences et les mystères religieux des Égyptiens sont sortis.

La plus multipliée de toutes les divinités femelles de la Chine, est la *Ching-mou*, c'est-à-dire Sainte-Mère, ou plutôt *Mère de la parfaite intelligence*. Cette idole est exactement la contrepartie de *Ganga*, la déesse du Gange chez les Indous, de l'Iris des Égyptiens et de la Cérès des Grecs.

Rien ne choqua si fort les missionnaires lors de leur entrée en Chine, que l'image de la *Ching-mou*, dans laquelle ils découvrirent ou s'imaginèrent découvrir la plus forte ressemblance avec la vierge Marie. Ils la trouvaient d'ordinaire enfermée soigneusement dans une niche derrière l'autel, et voilée par un paravent de soie, afin de la soustraire aux regards profanes : tantôt elle tenait un enfant dans ses p5.105 bras, tantôt elle était à genoux, et avait une auréole autour de sa tête.

L'histoire de la *Ching-mou* les confirma dans leur opinion. On leur dit qu'elle avait conçu et enfanté un fils étant vierge, après avoir mangé une fleur du *lien-wha* (le *nelumbium*), qu'elle avait trouvée sur ses habits, au bord d'une rivière ou elle se baignait. On ajouta qu'après le temps de sa gestation, elle se rendit sur le même lieu ou elle avait trouvé la fleur, et y mit un fils au monde ; que l'enfant fut rencontré et élevé par un pauvre pêcheur, et que par la suite des temps il devint un grand homme, et fit beaucoup de miracles.

Telle est l'histoire que les prêtres chinois racontent de cette déesse. Lorsque son image est debout, elle tient d'ordinaire à la main une fleur de *nelumbium* ; lorsqu'elle est assise, elle est placée sur une large feuille *peltée* [1] de la même plante.

Le lotos égyptien, non pas cette plante bonne à manger, dont les *Lotophages* ont tiré leur nom, mais un autre d'un différent genre, qui était réputé sacré, a été reconnu, suivant M. de Paw, d'après une statue d'Osiris, que l'on conserve dans le palais Barberini, à Rome, pour être cette espèce de lis aquatique qui croît en abondance dans tout l'Orient, et que les botanistes ont appelé *nymphœa nelumbo* ; mais aujourd'hui on le regarde comme un nouveau genre, et l'on a modifié son premier nom en celui de *nelumbium*. Cette plante cependant ne se trouve plus en Égypte. Les deux espèces qui croissent aujourd'hui sur les bords du Nil et de ses canaux, en diffèrent absolument. C'est une forte présomption que cette plante, quoique sacrée et cultivée dans le pays, pourrait bien être exotique. Il se trouve peu de temples chinois où l'on n'ait pas représenté le *nelumbium* ; quelquefois la *Ching-mou* est peinte se tenant debout sur ses feuilles, au milieu d'un lac. J'ai vu dans un temple cette déesse assise sur une large feuille de cette plante sculptée dans le roc vif. Quelquefois elle tient dans sa main une corne d'abondance remplie d'épis de riz, de millet, et de la capsule ou enveloppe des grains du *nelumbium* ; ce sont les aliments des paysans les plus pauvres.

Cette belle fleur croît spontanément dans presque tous les lacs et marais, depuis le milieu de la Tartarie jusqu'à la province de Canton ; chose très curieuse, si nous considérons avec quelles peines on parvient à la conserver par des moyens artificiels dans nos climats de l'Europe, dont la température est moins chaude et moins froide que celle des districts de la Chine où elle vient d'elle-même et dans la plus grande abondance. Elle se produit sans culture sur les hauteurs de la Tartarie, où le thermomètre est souvent au-dessous du terme de la congélation : mais elle ne prend racine que dans les eaux très profondes ; circonstance d'où il faut peut-être conclure que cette plante

[1] Terme de botanique, qui s'applique aux feuilles arrondies et en forme de bouclier.

a plutôt besoin d'une température uniforme, que de tels ou tels degrés de chaud ou de froid.

Non seulement on se nourrit en Chine du fruit du *nelumbium*, qui est une sorte de noix grosse comme une espèce de gland, mais de ses longues racines qui ont des nœuds comme le roseau. Dans la capitale, pendant l'été, on mange au dessert ces racines coupées par tranches, et p5.110 mises sur de la glace. Leur goût diffère peu de celui d'un navet succulent ; mais elles sont un peu astringentes.

Il y a quelque chose de si frappant et de si remarquable dans cette plante, qu'il n'est pas surprenant que les Égyptiens et les Indiens, dans leur manie de tirer des allusions de tous les objets de la nature, l'aient considérée comme un emblème de la puissance créatrice. On trouve roulées au milieu de la graine, les feuilles de la nouvelle plante qui doit se développer à son tour [1] ; elles sont parfaites et d'un très beau vert. Au coucher du soleil, les larges feuilles qui s'étendent sur la surface des eaux se replient comme une ombelle, et se développent lorsque le soleil reparaît.

Les nations orientales, considérant l'eau comme le premier élément et le premier milieu sur lequel la puissance créatrice a commencé d'agir, une plante aussi singulière, aussi abondante, aussi belle, ne pouvait manquer d'être considérée par eux comme le véritable symbole de cette puissance : aussi les premiers la consacraient-ils à Osiris et Isis, emblèmes du soleil et de la lune ; et les autres la consacrent à la déesse du Gange et au soleil.

Le capitaine Turner a trouvé le nom du lotos inscrit sur presque tous les temples du Boutan et du Thibet. Le colonel Symes, dans la relation de son ambassade au royaume d'Ava, décrit les sujets de l'empire birman comme boudhistes, ou de la secte de Fô. Les coutumes de ces

[1] M. C*** traduit ainsi : Les feuilles du *lien-ouha*, *lorsqu'il est bien venu*, se trouvent au milieu des graines, etc. Il s'est mépris sur la double acception du mot anglais *succeeding*. Le verbe *succeed* signifie *succéder* et *avoir du succès*. M. C*** a choisi précisément le sens qu'il ne fallait pas, et sa phrase est inintelligible. (*Note du traducteur*.)

peuples, ainsi que leur aspect et leur religion, semblent indiquer une origine chinoise ou tartare.

Je n'ai pu m'assurer si les Chinois, comme les Indous, attribuent les mêmes idées à ce pouvoir créateur, ou son influence à l'eau, comme élément primitif. Il ne faut pas attendre de renseignements sur les fondements de leur religion des prêtres d'aujourd'hui, qui pour la plupart sont très ignorants ; mais je suppose que la consécration du lotos est beaucoup plus ancienne chez eux, que l'introduction de la mythologie indienne par les prêtres de Boudha. Ils font même remonter cette fable du *lien-ouha* mangé, à la mère de leur premier empereur Fou-Hi. Le lotos et cette femme sont également respectés par toutes les sectes de la Chine. L'histoire des Tartares-Mantcheoux commence par la fable identiquement semblable d'une jeune vierge qui, ayant mangé une fleur de *lien-ouha*, conçut et mit au monde un fils qui devint la souche d'une race de conquérants.

Si l'on peut ajouter quelque foi à la fameuse inscription qui fut trouvée sur une ancienne statue d'Osiris, on peut supposer que les rites égyptiens se sont propagés dans l'Orient, et probablement en Chine ; et qu'au contraire la mythologie orientale a été adoptée par les peuples de l'Égypte dès l'antiquité la plus reculée. Voici cette inscription :

> « Saturne, le plus jeune de tous les dieux, était mon père. Je suis Osiris, qui ai conduit une innombrable armée jusque dans p5.115 les déserts de l'Inde et qui ai parcouru la plus grande partie du monde.

Il ne serait pas impossible, mais je ne présente ceci que comme une conjecture, que l'histoire d'Osiris et d'Isis ait été connue en Chine dès le premier temps où commence son histoire. Osiris, roi d'Égypte, et ami d'Isis, était adoré sous la forme d'un bœuf, parce qu'il avait donné une attention particulière aux progrès de l'agriculture, et appris à employer cet animal pour le labourage.

> *Primus aratra manu solerti fecit Osiris.*

Les historiens disent qu'Isis, après la mort de son époux, engagea les prêtres d'Égypte, par un serment solennel, à établir une forme de culte et d'honneurs divins à rendre aux mânes de leurs rois, et qu'elle leur enjoignit de choisir tel animal qu'ils jugeraient à propos pour représenter Osiris déifié et de l'enterrer, quand il serait mort avec la plus grande pompe.

En considération de cette apothéose, elle fit don aux prêtres de terres considérables. Ces prêtres étaient obligés de faire vœu de chasteté ; ils avaient la tête rasée et les pieds nus. On rendit également les honneurs divins à Isis après sa mort, et on l'adora sous la forme d'une vache.

Quoique la fête de l'agriculture, en Chine, cette fête qui a lieu au commencement du printemps, et dans laquelle l'empereur dirige la charrue, ne soit considérée que comme une institution politique, et comme un exemple propre à relever le courage des dernières classes du peuple, à leur montrer, dans l'agriculture, la plus importante profession, cependant cette condescendance du souverain étant en opposition avec les maximes du gouvernement, qui établissent un immense intervalle entre le prince et le premier de ses sujets, on risque peu de se tromper en l'attribuant à quelque opinion religieuse.

En effet, l'empereur se prépare à cette solennité par trois jours de prières et de cérémonies pieuses. Le jour fixé par le tribunal des Mathématiques, on immole une vache dans le *Ty-tan*, ou temple dédié à la Terre ; et ce même jour, dans quelques provinces, une foule de paysans suivis des principaux mandarins et des autres habitants portent en procession une énorme vache de terre cuite, dont les cornes et les pieds sont dorés et entrelacés de rubans. Lorsque l'on a fait les prosternements, et que les offrandes sont placées sur l'autel, on brise cette figure d'argile, et on en distribue les morceau au peuple.

C'est ainsi que le corps d'Osiris, que l'on adora ensuite sous la forme d'un bœuf, fut partagé par Isis entre les prêtres. Les fêtes d'Isis [1]

[1] Il n'a peut-être jamais existé de fêtes aussi universellement adoptées, que celles en l'honneur d'Isis. Non seulement elles se sont introduites dans toutes les contrées de

furent longtemps célébrées en Égypte de la même manière que p5.120 l'on pratique encore aujourd'hui en Chine la fête de l'agriculture. Ces solennités avaient sans doute pour objet de révérer ceux à qui l'État devait les plus solides avantages pour les encouragements qu'ils avaient accordés à la culture des terres.

Les disputes, les querelles, les persécutions et les massacres qui ont eu lieu à diverses époques entre les différentes sectes du christianisme en Europe, n'ont pas été moins violentes, et n'ont pas amené de suites plus terribles que les dissensions qui ont éclaté en Chine entre les tao-tzés et les sectateurs de Fô toutes les fois que la cour, ou plutôt les eunuques intrigants, paraissaient favoriser un parti au préjudice de l'autre.

Ces persécutions se sont renouvelées toutes les fois qu'une des sectes a mis en sa faveur le chef des eunuques, qui avait toujours assez d'influence sur l'empereur régnant pour le déterminer à épouser la même cause.

C'étaient, au surplus, des guerres entre les prêtres seuls, et dans lesquelles le peuple demeurait neutre, ou ne prenait point de part active. Des monastères entiers ont été démolis de fond en comble ; des milliers de prêtres ont été tués de part et d'autre ; mais depuis la nouvelle dynastie tartare, on n'a accordé à aucune secte des faveurs ou une distinction particulière. Aussi paraissent-elles réconciliées ; mais il est facile de les reconnaître à la différence des temples et des habits.

La prédiction de l'avenir étant ce qui flatte le plus les goûts du peuple, on rend également des oracles dans les temples de Fô et de tao-tzé. Le gouvernement ne se mêle point d'opinions dogmatiques, et ne protège aucune secte en particulier, si ce n'est celle de *lama*, dont

---

l'Orient, mais de la Grèce elles ont passé à Rome et de Rome dans les Gaules. Quelques personnes pensent que le nom moderne de Paris vient d'un temple de cette déesse et qui était dans ses environs, παρα Ισιν. Les armes de Paris sont un vaisseau, et l'on sait qu'Isis était représentée tenant à la main un navire comme protectrice de la navigation. On a, dit-on conservé avec grand soin, une statue d'Isis* dans l'église de St. Germain jusqu'au commencement du 16e siècle, où le pieux zèle d'un cardinal la fit démolir comme un monument de la superstition païenne.
*Voyez l'Encyclopédie.

les prêtres sont entretenus et payés sur les fonds du trésor impérial. Les mandarins tartares professent ainsi le culte du *lama*, dégagé des absurdités qu'y ont jointes les tao-tzés.

Quoique les femmes soient réduites, par les lois du pays, à l'existence la plus sédentaire, on leur permet cependant, en certaines occasions, de consulter la destinée aux pieds des autels, sans qu'elles blessent pour cela les convenances. Les femmes stériles visitent aussi les temples, moins pour interroger l'avenir, que dans la persuasion qu'en touchant le ventre de certaines petites idoles de cuivre, elles concevront, et auront des enfants.

Mais comme la force de l'habitude inspire aux Chinoises peu d'envie de sortir, à moins que le cas ne soit très pressant, une multitude de jongleurs et de diseurs de bonne aventure parcourent la campagne, et vont débiter leurs oracles de maison en maison. On les reconnaît aux sons aigres qu'ils tirent d'une flûte, et on les appelle dès qu'on a besoin d'eux. Lorsqu'on les a instruits du jour et de l'heure de la naissance de quelqu'un, ils prétendent tirer son horoscope : ce qu'ils appellent *souan-ming*, c'est-à-dire l'art de découvrir les événements par le moyen des nombres. Un Chinois du plus haut rang estime peu le savoir d'un homme qui ignorerait les principes du *souan-ming*. Plus d'une fois, quand j'étais à Yuen-Min-Yuen, des personnes considérables vinrent me prier de tirer leur horoscope. Il était difficile de leur persuader que je savais me p5.125 servir des instruments d'astronomie apportés à l'empereur, lorsque j'avais avoué mon ignorance en astrologie.

Les prêtres des deux sectes sont censés aussi attentifs à conserver le feu qui brûle éternellement sur leurs autels, que l'étaient les vestales de Rome ; mais leur négligence à cet égard n'est suivie d'aucune punition : aussi arrive-t-il souvent que le feu sacré s'éteint par oubli ou par accident. Ce ne sont point des vierges qui l'entretiennent ; ce soin est confié à de jeunes garçons qui se destinent à la prêtrise. De même que les Grecs et les Romains, les Chinois ont leurs pénates ou dieux domestiques : ce ne sont point des idoles, mais de simples tablettes avec une courte inscription, devant lesquelles brûle un cierge. Les

navires et les plus petits bateaux ont leur tableau et leur cierge, et dans l'habitacle de la boussole on brûle continuellement un petit cierge.

Dans toutes les villes, dans chaque bourg et chaque village, quelquefois au milieu des bois, des montagnes et des lieux incultes il y a de petits temples dont les portes sont continuellement ouvertes à ceux qui veulent connaître leur destinée. La pratique de la religion des Chinois se réduit à peu près à interroger le destin ; il n'est pas besoin de prêtre pour en feuilleter le livre.

Si quelqu'un est sur le point d'entreprendre un voyage, d'acheter une femme ou de bâtir une maison, et surtout de rendre les derniers devoirs à un de ses parents, et qu'il ait quelques doutes sur le succès de cette résolution, il va au temple le plus proche : s'il ne sait pas lire, il emmène avec lui un de ses amis plus habile. Sur l'autel de chaque temple est une urne de bois remplie de petits bâtons qui ont à leurs extrémités de certains caractères. Prenant l'urne dans ses mains, il l'agite jusqu'à ce qu'un des bâtons en sorte et tombe à terre. Il examine son inscription, et cherche la marque correspondante dans le livre des oracles, qui est toujours suspendu à la muraille du temple.

On renouvelle trois fois ce procédé, et si la réponse est favorable une fois sur trois, on regarde le présage comme heureux. Si l'événement répond à l'attente du Chinois, il regarde comme un devoir de retourner au temple brûler une ou deux feuilles de papier peint ou recouvert d'une feuille d'étain, et de déposer sur l'autel quelques pièces de cuivre, en reconnaissance de la faveur qu'il a reçue. C'est ainsi que se consomme la plus grande partie de l'étain que l'Europe envoie en Chine. J'ai déjà observé que les Chinois ne se réunissent jamais pour faire leurs prières ou leurs actions de grâces en commun.

C'était autrefois l'usage d'enterrer avec les empereurs et les princes de leur famille, quand ils étaient morts, leurs esclaves et quelquefois aussi leurs concubines. Mais on a depuis substitué à cette coutume barbare, celle infiniment plus innocente de n'immoler les domestiques que par *effigie* ; c'est-à-dire d'enterrer des feuilles d'étain découpées en

formes humaines, et de placer sur les tombeaux des grands des statues de bois ou de pierre, qui représentent leurs esclaves.

Cette coutume paraît dériver des Scythes et des Tartares, qui, selon Hérodote, la pratiquaient aux obsèques de leurs souverains : ils empalaient vivants leurs chevaux, leurs esclaves, leurs femmes, et les rangeaient en cercle autour de la tombe du tyran.

Les Chinois rendent à leurs p5.130 parents morts tous les honneurs que leurs moyens permettent. Jamais je n'ai passé entre la capitale et Yuen-Min-Yuen sans voir quantité de marches funèbres. Celles des grands officiers d'État forment un cortège de la longueur de près d'un demi-mille [1].

Voici comment il se compose d'ordinaire.

D'abord un prêtre découvert, puis une troupe de musiciens avec des flûtes, des trompettes et des tymbales. Après eux viennent les parents mâles du défunt, en longues robes blanches, et par derrière le principal personnage du deuil, soutenu par deux amis. Les efforts qu'ils ont l'air de faire pour l'empêcher de se déchirer le visage ou de s'arracher les cheveux sont vraiment ridicules.

Le cercueil s'avance ensuite ; il est recouvert d'un dais magnifique et porté par quatre ou huit hommes. Les parentes du mort viennent derrière lui dans des chaises à porteurs ou dans de petits chariots couverts : elles sont vêtues de blanc comme les hommes ; elles sont échevelées et ont un large bandeau blanc sur le front. Lorsque l'on s'approche d'un pont ou d'un temple, la procession s'arrête. Le prêtre brûle de petites images de feuilles d'étain ; on tire quelques pétards ; alors le bruit du gong et celui de tout l'orchestre se font entendre.

La fameuse fête des lanternes pendant laquelle tout l'empire est illuminé d'une extrémité à l'autre de la manière la plus variée que l'on puisse imaginer, est un ancien usage religieux dont les modernes ne peuvent donner d'explication satisfaisante.

---

[1] 8 à 900 toises.

Il est très possible qu'entre autres cérémonies qui ont du rapport avec celles de l'Égypte, celle-ci dérive d'une illumination annuelle de la même espèce, dont Hérodote nous a transmis la description. Depuis les cataractes du Nil jusque sur les côtes de la Méditerranée, on illuminait les façades des maisons avec des lampes de toute espèce.

Les Chinois ne se bornent pas à éclairer le dehors de leurs édifices ; ils ont des transparents qui représentent toutes sortes d'animaux, et courent avec eux dans les rues pendant la nuit. L'effet en est très singulier. On voit des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons et autres animaux qui semblent voltiger en l'air et se battre les uns contre les autres. Les uns ont dans la gueule des fusées et vomissent des flammes ; d'autres ont des pétards dans la queue : ceux-ci lancent des fusées volantes, ceux-là élèvent des pyramides de feu de diverses couleurs, et quelques-uns éclatent comme une mine avec une explosion terrible : mais les plus ingénieux de tous sont ceux qui comme autant de protées : changent de forme et offrent différents effets de pyrotechnie.

Cette coutume jointe à celle d'offrir du riz et d'autres grains, du thé et de l'huile en certaines saisons, et surtout le jour de la naissance du souverain, quoique la première ne soit peut-être qu'un gage de respect et de gratitude, et la seconde, un acte pour le reconnaître seul propriétaire du sol, tendent néanmoins à favoriser l'idolâtrie. Ainsi, en associant les offrandes faites à la divinité et au monarque, le vulgaire apprend à s'exagérer le pouvoir de celui-ci, et à le mettre au niveau de Dieu même. Lorsqu'un Chinois parle de quelque événement heureux arrivé dans son $_{p5.135}$ pays ou dans un autre, il ne manque pas de l'attribuer aux volontés réunies du ciel et de l'empereur de la Chine.

Le changement des temples en auberges produit quelques avantages temporels aux prêtres, parce qu'on leur fait quelques dons. La plupart d'entre eux ne vivant que de contributions volontaires et des legs peu importants que leur font quelques personnes pieuses, ils ont de la gratitude pour les plus légers présents. En Chine, il y a peu de rapport entre l'Église et l'État ; ses ministres n'en attendent ni émoluments, ni avancement. L'empereur paye ses prêtres, qui sont

ceux de tous ses sujets tartares. Les Chinois sectateurs de Confucius, les lettrés et les mandarins soutiennent les prêtres de leurs sectes ; et la multitude, par sa curiosité inquiète de l'avenir, nourrit plusieurs milliers, je dirais presque des millions de prêtres, par les offrandes qu'elle dépose sur les autels.

D'après le court aperçu que j'ai présenté des différentes sectes, je crois être fondé à conclure que la religion primitive de la Chine s'est anéantie, ou du moins a dégénéré de son premier état ; qu'il n'existe à présent ni religion nationale, ni peut-être de religion de l'État. Les opinions religieuses sont aussi variées que les rites eux-mêmes. Le peuple semble plutôt être dirigé par la crainte du mal en cette vie, que par celle des châtiments dans l'autre monde. Leurs devoirs de religion ont plutôt pour but d'apaiser le courroux de la divinité et de détourner des maux imminents, que l'espoir d'obtenir un bien réel. Ils se proposent moins de supplier les dieux de leur accorder ou d'empêcher quelque chose, que de les consulter sur ce qui doit arriver. En effet, on ne peut guère dire que le Chinois fasse des prières : il est reconnaissant lorsque l'événement s'est trouvé conforme à ses désirs ; mais il est impatient et traite mal ses idoles, quand le sort lui a été contraire.

Quoique les prêtres et les nombreux novices qu'ils élèvent dans les principaux temples, s'occupent fort peu des devoirs de leur état, et même de soins temporels, ils sont cependant aussi malpropres sur leur personne ou dans leurs habitations, que ceux qui gagnent leur vie par des travaux pénibles.

La chambre qui nous était destinée pour passer la nuit, à quelques-uns de mes compagnons de voyage et à moi, était tellement remplie de scorpions et de scolopendres, qu'il nous fallut en sortir et suspendre nos hamacs en plein air [1] entre deux arbres.

---

[1] Autre contre-sens de M. C***. Voici ce qu'il fait dire à M. Barrow : « Nous fûmes obligés de nous lever et de *battre nos habits* entre deux arbres. » Je suis fort en peine de savoir quelle idée M. C*** a attachée à cette phrase. Il y a dans l'original anglais *swing our cots*, ce qui signifie littéralement *suspendre nos hamacs*. Au lieu de *cots*, M. C*** a lu *coats*, qui se prononce à peu près de même, mais qui signifie *habits*. De là son étrange méprise. (*Note du traducteur*.)

Nous ne fûmes pas moins tourmentés par des myriades de moustiques, et par le bruit incommode des cigales, qui continua sans interruption jusqu'à ce qu'enfin le son plus retentissant du *gong* eut annoncé le point du jour et appelé les prêtres à leur office du matin.

@

CHAPITRE XII

@

Voyage de Tong-tchou-fou à la province de Canton. — Aspect du pays et ses productions. — Édifices publics. — Condition du peuple. — Agriculture, etc.

p5.140 Le 8 octobre 1793, nous nous embarquâmes pour la seconde fois sur le Pei-ho, dans des yachts différents de ceux avec lesquels nous avions remonté le fleuve. Ils étaient plus petits, mais plus larges en proportion et si plats qu'ils tiraient fort peu d'eau. Au surplus, nous nous trouvâmes fort bien.

Nous nous convainquîmes bientôt que ce changement était nécessité par les basses eaux, quoique nous lui eussions donné d'abord une autre cause. On pensait que les gouverneurs des provinces, piqués du refus qu'avait fait l'ambassadeur de se soumettre à un humiliant cérémonial, se vengeaient de cet affront en nous privant de tous les agréments possibles et en rendant notre long voyage plus pénible. Le caractère du peuple ne justifiait que trop une semblable conjecture ; et je crois que chacun de nous s'attendait à éprouver, jusqu'à Canton, des difficultés et des contraintes de tout genre.

Cependant il faut rendre justice à ceux qui avaient la surveillance de l'ambassade, et surtout aux estimables Van et Chou ; Van n'épargna ni soins ni dépenses pour rendre notre situation la plus agréable qu'il fût possible : on envoya à bord des provisions en abondance, et pour surcroît d'égards, nos conducteurs ayant observé que nous prenions du lait avec le thé, achetèrent deux belles vaches laitières que l'on embarqua dans un bateau préparé exprès. Il était facile de voir, dans les fêtes que nous donnaient les principaux officiers des provinces par où nous passions, qu'ils prenaient toutes les peines possibles pour nous les rendre plus agréables, en s'efforçant de les arranger, comme ils le croyaient, à la manière anglaise. Dans quelques-uns de ces repas, en nous servant des cochons entiers rôtis, et qui ne pesaient pas moins de soixante livres, des quartiers de mouton, des oies, des canards, des

volailles, rôtis ou bouillis tout entiers, mode de cuisine très différent de celui qui est en usage dans le pays et qui consiste à faire étuver de petits morceaux de viande avec des herbes et du riz, nous excusions volontiers, en faveur de l'intention, la préparation imparfaite de ces mets qui étaient presque toujours brûlés ou inondés d'huile.

Depuis le mois d'août, époque où nous nous embarquâmes à l'embouchure du Pei-ho, il ne tomba qu'une seule fois de la pluie.

Dans les provinces du nord, le ciel est continuellement sans nuages pendant les mois d'automne ; les habitants en profitent pour battre le grain en plein champ, et sans prendre la peine de l'enfermer dans des granges, ou de le mettre en gerbes ; on le bat sur des aires d'argile, avec des fléaux semblables aux nôtres ; ou bien on frappe les épis contre les bords d'une planche ; quelquefois on les fait fouler aux pieds par des bœufs ou des buffles. Les moissons que nous vîmes en remontant la rivière étaient presque mûres ; c'étaient principalement diverses espèces de millet, et un peu de blé sarrazin ; une espèce de *dolichos*, ou de haricot, semé entre les tiges du houlque ou grand millet, était alors en fleurs.

p5.145 Le thermomètre de Fahrenheit marquait, pendant le mois d'août, dans la province de Pé-tché-lie, de 80 à 88 degrés à midi pendant la nuit, il en marquait 60 ou 64 : en septembre, la température moyenne, à deux heures après midi, était de 76 degrés ; et en octobre, de 68 degrés) mais il descendait à 44, pendant la nuit.

Dans le voisinage de Pei-ho, le sol est sablonneux, mélangé de terre argileuse, d'une matière vaseuse et de quelques parties brillantes de mica ; mais nous ne trouvâmes pas, dans toute l'étendue de pays où cette rivière est navigable, une seule pierre de quelque grandeur, pas même de cailloux ni de gravier. La surface du pays est si plate, si uniforme, que la marée, qui ne s'élève que de neuf à dix pieds dans le golfe de Pé-tché-lie, se fait sentir à la distance de trente lieues au-delà de Tien-sing, ou de 110 milles à partir de l'embouchure de la rivière. Le reflux submerge quelquefois toute la plaine, en dépit des précautions que prennent les habitants pour relever les bords du fleuve.

Ces inondations qui produisent souvent la fertilité sont cause quelquefois du plus grand désastre, surtout quand elles arrivent dans les temps voisins de la moisson. Ces plaines présentent l'aspect d'un envahissement extraordinaire de la terre sur la mer. Toute la surface du pays, à la haute marée, n'est pas de deux pieds au-dessus de la surface du fleuve, dont le lit et les bords sont composés d'un beau sable, pareil à celui de la mer. La plus grande profondeur du large golfe de Pé-tché-lie n'excède pas douze brasses ; la multitude prodigieuse de petites îles de sable qui s'élèvent au-dessus s'est formée à ces époques assez récentes.

Une grande portion de cette masse énorme de limon que charrie perpétuellement le fleuve Jaune, et que l'expérience, aidée du calcul, a prouvé être de plus de deux millions de pieds cubes par heure, est portée par un courant rapide de la mer Jaune dans le golfe de Pé-tché-lie lée, où le peu d'agitation des eaux la laisse séjourner.

Dans la carte que Marc-Paul a tracée de la Chine, et qu'il a vraisemblablement copiée sur une carte en la possession de l'empereur, ou de quelques lettrés de sa cour, Tien-sing est placé sur la côte de la mer ; une branche du fleuve Jaune, après avoir traversé les provinces de Kiang-nan, de Chang-tong et une partie du Pé-tché-lie, à peu près dans la direction du canal actuel, se jette dans le golfe auprès de l'embouchure du Pei-ho. Ce bras du fleuve Jaune ayant été détourné, on doit être moins surpris de la rapidité avec laquelle se comble le golfe de Pé-tché-lie ; en effet le Pei-ho est aujourd'hui le seul courant d'eau qui trouble le repos de ses ondes.

On a calculé qu'il suffirait de détourner la grande rivière qui dans le pays de Galles, sort du lac de Winandermère, pour que la baie de Marecombe, où elle se jette, devînt en peu d'années une prairie verdoyante : si la carte de Marc-Paul est exacte, elle prouve aussi que ce sont les Tartares qui ont amené la navigation intérieure de la Chine à l'état ou elle se trouve aujourd'hui.

Cette plaine monotone de la Chine a peu d'intérêt pour le voyageur : on n'y voit point d'arbres, si ce n'est un bosquet de sapins

autour d'un temple, ou les jardins placés auprès des maisons des officiers du gouvernement. Il y a dans ces endroits de gros ormes, des saules, et une espèce de frêne inconnu en Europe.

p5.150 On ne voit point de haies. Les propriétés sont divisées par des fossés étroits, qui servent en même temps de canaux d'irrigation, ou par de petits sillons où la charrue ne passe pas et qui, comme dans les communaux d'Angleterre, servent de sentier. Ces petites élévations sont ordinairement couvertes de l'espèce de trèfle traçant appelé *mélilot*, mêlé d'une sorte de paturin d'avoine sauvage et de brize. Dans les fossés, outre le roseau ordinaire *arundo phragmites*, il croît des joncs et des souchets.

Les Chinois n'ont point de prairies artificielles. Ils n'engraissent pas de vaches pour en obtenir une plus grande quantité de lait ; ils font rarement usage de cet aliment cru ou préparé ; ils ne savent pas en tirer le fromage et le beurre ; ou bien, pour d'autres raisons, ils aiment mieux l'employer tel qu'il est. Ils n'ont guère de chevaux, comme objets de luxe, ou pour les faire travailler. Le petit nombre d'animaux qu'ils emploient à l'agriculture, ce sont des ânes, des mulets ou des buffles : ils les nourrissent, en hiver, avec la balle [1] ou la paille des grains ; en été, avec les grandes herbes qui croissent dans les fossés, ou avec les roseaux dont les terrains marécageux sont couverts.

En approchant de Tien-sing, nous vîmes plusieurs champs ensemencés de ce légume que les Chinois appellent *pe-yai*, ou l'herbe blanche, et qui paraît être une espèce de chou. Quoiqu'il soit insipide, et que son goût soit à peu près celui de la laitue, les Chinois le préfèrent à tous les autres légumes. On le conserve, pour l'hiver, salé et préparé dans le genre du *sour-kraut* des Allemands. Nous vîmes aussi dans les jardins des carottes, des navets, des raiforts, une espèce d'asperge, des aubergines, des coquerets, des pastèques, des melons musqués, des citrouilles et des concombres. On est sûr de trouver de l'oignon et de l'ail cultivés auprès des chaumières de paysans. Il croît dans les fossés des

[1] La balle, dans les graminées, est, à proprement parler, le calice persistant de la fleur. (*Note du traducteur*.)

châtaignes d'eau [1], dont les noix, avec les semences et les racines du *nelumbium*, faisaient notre dessert : nous y joignions quelquefois d'assez bonnes pêches, des pommes sèches et spongieuses semblables à des coings, et des poires d'une énorme grosseur mais d'un goût âpre.

Quelque peu favorable que ce pays puisse être pour les grandes cultures, il semble que les campagnes voisines de Pékin auraient dû nous offrir une population proportionnée à celle de la capitale. Cependant il n'en était pas ainsi. Le grand nombre de spectateurs que nous vîmes en remontant le Pei-ho était attiré de plusieurs milles par la simple curiosité. À notre retour, nous ne vîmes plus que les habitants des rives du fleuve, et nous fûmes singulièrement surpris de leur petit nombre, ainsi que de la pitoyable condition de presque toutes les chaumières. Ces tristes cabanes étaient bâties de briques à moitié cuites, ou de simple argile ; elles étaient couvertes de chaume ou de roseaux. Quelques-unes étaient fermées de murailles de terre ou d'une sorte de natte grossière faite avec des cannes ou le chaume du houlque. Dans ces enclos étaient entassées les familles de deux ou trois générations, le bétail, les cochons, la volaille : en un mot, tous les êtres vivants p5.155 appartenant à chaque ferme. Les Chinois disent proverbialement que : « la pauvreté est hors de Pékin, et l'abondance dans ses murs ». Il est certain que tous les paysans de cette province décèlent une extrême misère. Les gens qui conduisaient nos yachts ne paraissaient pas plus heureux. Ils recevaient avec le plus vif remercîment le reste de nos tables ; ils recherchaient avec avidité les feuilles de thé dont nous nous étions servis, et les faisaient bouillir de nouveau pour leur usage. Leurs principaux repas consistaient en un peu de riz ou de millet bouilli avec quelques légumes, ordinairement le *pé-tsné* et des oignons frits dans l'huile. Ils en faisaient deux par jour, l'un à dix heures du matin, l'autre à quatre ou cinq heures après midi. À trois ou quatre heures du matin, ils mettaient leur marmite au feu. Les pauvres gens se faisaient un grand régal du vin ou de la liqueur, d'un goût détestable, qu'on leur distribuait dans de grandes jarres ; leurs

[1] *Trapa natans.*

moyens ne leur permettaient pas d'en user souvent. Cette liqueur est brassée d'un mélange de riz et de millet ; comme elle tourne promptement à l'aigre, elle a peu d'énergie ; sa fermentation ne paraît pas complète. Il n'y a que les Chinois riches qui boivent du vin chaud. Non contents du goût empyreumatique qu'il contracte par la distillation, ils le boivent presque bouillant, au cœur de l'été.

Sun-ta-gin, notre principal conducteur, nous permettait volontiers de nous promener autant que nous le désirions sur les rives du fleuve ; mais il nous recommandait de ne pas nous en écarter, de peur de retarder les yachts ou d'être laissés derrière. Il nous fit entendre en même temps que les officiers Van et Chou seraient responsables à la cour de tous les accidents qui pourraient nous arriver tant que nous serions sous la protection de l'empereur.

En passant à Tien-sing, notre flottille n'eut pas peu de peine à traverser la foule immense de bateaux de toute grandeur qui s'y étaient rassemblés pour passer l'hiver. On y comptait environ cinq cents navires employés à transporter dans la capitale le produit des impôts en nature. L'Eu-ho ou *précieuse rivière*, qu'on appelle aussi le Yun-Leang-ho, c'est-à-dire la rivière où l'on transporte le grain, descend du côté de l'ouest, et a sous les murs de Tien-sing son confluent avec le Pei-ho. Nos barques mirent au moins quatre heures à passer à travers les navires mouillés dans cette petite rivière, qui est très importante par sa communication avec le grand canal.

Lorsque nous eûmes dépassé les faubourgs, nous vîmes sur la gauche de l'Eu-ho, une vaste plaine qui s'étendait à perte de vue. On y découvrait des milliers de petites éminences de sable de forme conique, et semblables à ces myriades de monticules qu'élèvent, en Afrique, les termites ou fourmis blanches. Dans, quelques parties de cette plaine étaient de petits bâtiments semblables à des maisons, mais qui n'avaient pas plus de quatre à cinq pieds de haut. On y voyait des enclos de maçonnerie circulaires, en demi-lune ou carrés, entremêlés çà et là de petites colonnes de pierre ou de brique, et d'autres monuments de diverses formes.

C'était le premier cimetière public que nous eussions encore vu, si ce n'est le très petit cimetière de Tong-tchou. Les éminences et les différentes constructions étaient autant de séjours des morts. Nous p5.160 rencontrâmes en plusieurs endroits de ce vaste lieu de sépulture d'énormes cercueils rangés sur la surface de la terre, les uns neufs, d'autres fraîchement peints, mais dont aucun ne paraissait pourri. Notre interprète nous fit entendre que quelques-unes de ces bières étaient ainsi déposées jusqu'à ce que les prêtres ou les oracles eussent indiqué le lieu et le jour les plus favorables pour les obsèques du défunt. Les autres y restaient jusqu'à ce que les héritiers du mort eussent amassé une somme assez forte pour lui rendre les honneurs convenables. Enfin, il y en avait où on laissait les corps se dessécher et subir un certain degré de putréfaction, pour les brûler ensuite et recueillir leurs cendres dans de grandes jarres de terre [1]. Jamais les Chinois n'enterrent leurs morts dans l'enceinte d'une ville, encore moins dans l'intérieur des temples. Ils les éloignent toujours des habitations des vivants et se montrent en cela plus sages que les Européens : non seulement ces derniers ont des cimetières au milieu des villes les plus populeuses, mais ils enterrent encore les morts dans des églises, où la foule qui se rassemble est sans cesse exposée aux exhalaisons nuisibles et peut-être pestilentielles qui émanent des cadavres. Cependant le peuple est si attaché, dans quelques pays de l'Europe, à cette coutume d'enterrer les morts dans l'enceinte de l'église, qu'il serait dangereux de la détruire par la force. C'est ce qui arriva au grand-duc de Toscane Léopold, depuis empereur d'Allemagne ; ce prince ayant fait établir hors de Florence un vaste et commode cimetière, où il voulait faire transporter les corps qui étaient dans les caveaux des églises, faillit exciter une sédition parmi ses sujets. *Render*

[1] Il paraît, d'après un passage de la relation manuscrite de l'ambassade hollandaise, que l'art d'embaumer les corps était autrefois connu et pratiqué à la Chine. On y dit qu'il y a dans *On-Tché* un temple ou pagode dont les prêtres montrent le corps d'un très ancien bonze, préparé de telle manière et avec de tels ingrédients qu'il ne se détériore point, et demeure parfaitement entier. Il est vêtu de ses habits de cérémonie, et tient à la main une machine qu'il a inventée pour nettoyer le riz.

cite dans son Voyage en Allemagne, un exemple terrible des effets pernicieux de l'usage d'enterrer dans les églises.

Le bord de la rivière qui bornait un des côtés du cimetière, était orné de superbes saules pleureurs ; quelques cyprès solitaires étaient épars au milieu des tombeaux : c'étaient les seuls arbres que l'on vit dans cette partie du pays.

Il y avait dans un coin du cimetière un temple bâti sur le modèle ordinaire, avec un autel au centre. Quantité d'idoles en argile étaient rangées des deux côtés sur des piédestaux de pierre. Nous n'y vîmes point de prêtres, mais une femme d'un âge mur, qui s'occupait assidûment à consulter les bâtons qu'elle faisait sortir de l'urne du sort. Elle ne put obtenir une réponse favorable. Tandis qu'elle agitait le vase de bois, on remarquait sur ses traits plus d'empressement et de vivacité que n'en marque d'ordinaire une physionomie chinoise. Elle sortit du temple d'un air inquiet et hagard, qui décelait sa douleur profonde. Il ne s'agissait pas moins que du refus que l'oracle lui avait fait, de l'espoir d'obtenir un second mari.

Jusqu'à ce que le gardien du temple nous eut expliqué cela, nous pensions que la dame s'exhalait p5.165 contre nous en imprécations, pour l'avoir troublée au milieu de ses dévotions.

Deux jours après notre départ de Tien-sing, nous arrivâmes à une ville du troisième ordre, appelée Tchien-Schen [1] . La campagne continuait d'être une plaine uniforme, dont le sol ne renferme pas un caillou. La culture en est médiocre. Le peu de villages et de chaumières qu'on y découvre n'indiquent pas une grande population ; mais les demeures flottantes sur la rivière sont nombreuses et remplies d'habitants. Nous vîmes quelques champs où le froment nouvellement semé avait déjà quelques pouces de hauteur. Le sarrazin était en fleurs, et quelques plantations de cotonniers herbes présentaient déjà

[1] Pour une plus grande commodité dans la perception des impôts en nature, les districts et leurs principales villes sont distingués en trois classes par les épithètes de *fou, tchou* et *schien*. Le *schien* rend compte au *tchou*, le *tchou* au *fou* et celui-ci au tribunal des impôts, qui siège dans la capitale.

des gousses parfaitement mûres. Les 14, 15 et 16 de ce mois, le thermomètre marquait 52 ou 53 degrés le matin et environ 70 à midi.

Le 17, après avoir vu un grand nombre de bourgs, de villages et de postes militaires placés régulièrement de trois en trois milles, nous traversâmes deux villes du troisième ordre, dont une était très importante, à en juger par son étendue.

On ne peut cependant se faire une juste idée de la grandeur ou de la population d'une ville chinoise, par l'étendue de ses murailles extérieures. Il en est peu où ne se trouvent de vastes terrains inhabités, qui surpassent en surface ceux qu'occupent les maisons. Dans la partie de Pékin que l'on appelle cité chinoise, il y a plusieurs acres de terres labourables. La cité impériale, contenant le palais et les aliments pour les officiers de l'État, les eunuques et les ouvriers, occupe presque un mille en carré ; plus des deux tiers de cet espace sont couverts par le parc et les jardins. Sous la muraille septentrionale de la cité tartare, il y a un étang presque entièrement couvert de *nelumbium*, et qui nous parut avoir environ cinquante acres.

On a peut-être réservé ces grands terrains inhabités pour fournir des vivres aux habitants en cas de siège, en y cultivant des végétaux irritants, tels que l'ail et l'oignon : ce sont les aliments les plus nécessaires pour un peuple qui consomme si peu de nourriture animale, et qui ne fait presque point usage de lait. C'est ainsi que les villes de Babylone et de Ninive, si souvent exposées aux sièges et à tous les fléaux de la guerre, avaient en dedans de leurs murs des jardins et des champs de blé.

Le 18, nous traversâmes deux villes et un grand nombre de hameaux. Presque tous les navires que nous rencontrâmes étaient chargés de sacs de coton. Comme c'était la nuit de la pleine lune, nous ne pûmes goûter de repos. On n'oublia aucune des bruyantes cérémonies qui consistent à tirer des pétards, des feux d'artifice, et à mêler au son du gong, celui d'une musique glapissante.

Il fallut que nos yachts s'arrêtassent et ces importunes solennités ne finirent qu'au point du jour. Une autre cause nous retardait. Comme nous remontions l'Eu-ho, il était nécessaire que nos barques fussent halées à la cordelle ; et l'on ne se procurait des travailleurs que par force, en allant surprendre les p5.170 paysans dans leurs lits. La fête de la pleine lune ayant retardé l'heure à laquelle ils se livraient au sommeil, fit qu'ils se tinrent sur leurs gardes ; et quand les soldats venaient pour les prendre, tous les hommes propres à ce service s'étaient cachés. Ainsi ce n'était pas assez du bruit des gongs, des trompettes et des clairons, il fallait encore entendre les cris déchirants et les lamentations des infortunés que l'on meurtrissait à coups de bambou et de fouet parce qu'ils se disaient exempts de cette corvée. Il était impossible de ne pas voir d'un œil de pitié les misérables qu'on rassembla le matin, et que l'on attela à nos barques. C'étaient pour la plupart des hommes âgés ou infirmes ; les autres étaient si maigres, si affaiblis par les maladies, et si mal vêtus qu'on eût plutôt dit que cette troupe marchait à l'hôpital au lieu de faire une tâche pénible.

Nos conducteurs prétendaient que tout fermier riverain des fleuves ou des canaux était tenu, par les droits de fief, de fournir autant d'hommes qu'on lui en demandait pour haler les barques du gouvernement ; mais que dans cette occasion extraordinaire on leur accordait ce qu'ils appelaient un salaire honnête. Ce salaire était de sept pence (14 sous) par jour, sans qu'on leur payât rien pour leur retour : infiniment au-dessous de la valeur des denrées ; encore est-il douteux qu'on le leur ait payé.

Quand nous eûmes passé au milieu des barques stationnées en cet endroit, il s'éleva un vent favorable, qui soulagea nos invalides ; ils n'eurent que peu d'efforts à faire pendant la plus grande partie du jour. Nous étions entrés dans la province de Chang-tong. Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 22, que nous sortîmes de l'Eu-ho pour entrer dans le grand canal, dont une partie se jette dans cette rivière.

Là s'élève la pagode de Lin-tsin, pyramide octogone, qui fut peut-être élevée comme un monument de cette grande et utile entreprise ;

cependant, à en juger par son état actuel, cette pagode ne paraît pas exister depuis bien des siècles. [1]

Dans l'espoir d'y trouver quelque inscription qui pût éclaircir l'objet pour lequel on l'a construite, nous montâmes, avec difficulté, au premier étage, car la petite porte du rez-de-chaussée était murée. Nous n'y trouvâmes que les quatre murailles, point d'escaliers ni aucun moyen de monter plus haut ; le rez-de-chaussée était obstrué de décombres.

Ces pagodes, que les Chinois nomment *Ta*, et qui sont si communes dans le pays, paraissent n'avoir été bâties que pour embellir les lieux, ou terminer agréablement les perspectives. Quelquefois elles paraissent dépendre d'un temple, mais on n'y pratique aucun rite religieux. Quoi qu'il en soit, il paraît que la mode en est passée ; il n'y en a pas, dans tout l'empire, une seule de construction moderne ; et plusieurs p5.175 de celles que j'ai vues étaient en ruines.

À la jonction du grand canal avec l'Eu-ho, il n'y a ni bonde ni écluse. Le courant assez rapide du canal est seulement interrompu, de distance en distance, par des planches mobiles qui glissent dans des rainures entre les culées de pierre. Ces vannes occasionnent rarement une différence d'un pied dans le niveau de l'eau. Il y a à chacune un corps de garde, avec le double du nombre ordinaire des soldats ; ils aident à lever ou à abaisser les vannes. Le canal, qui au commencement avait de soixante à cent pieds de largeur, était resserré entre les pieds-droits des écluses, et n'avait qu'une trentaine de pieds.

Dans la soirée du 23, en nous approchant de Tong Tchang-fou, nous nous amusâmes beaucoup d'une manœuvre militaire qu'on faisait évidemment pour nous surprendre. On avait rangé sous les murs de la ville trois cents soldats sur une seule file, et les ténèbres de la nuit nous les rendaient invisibles. Dès que nous fûmes à l'ancre, chaque

[1] La construction de la phrase anglaise rend, au premier abord, douteux si l'auteur parle de la durée de la pagode ou de celle du canal. M. C*** pense contre mon avis qu'il s'agit du *canal*. Quand même cette interprétation ne serait pas en contradiction avec ce que l'auteur a dit plus haut, je me serais décidé par le mot anglais *stood*. Il signifie être *debout*, et cette locution s'applique plutôt à une pagode qu'à un canal de navigation. (*Note du traducteur*.)

soldat, au signal que donna le gong, tira de dessous ses habits une lanterne brillante, et ils firent des évolutions fort agréables.

Le lendemain matin, nous observâmes, pour la première fois, quelques monticules qui bornaient l'horizon vers le nord. La campagne était assez bien cultivée, mais sans beaucoup d'adresse ni d'efforts. De gros villages bordaient les rives du canal à une lieue l'un de l'autre. On y cultivait en abondance, dans les jardins, du tabac à feuilles velues, visqueuses, et à fleurs d'un jaune verdâtre, qui sur le bord des pétales prenaient une faible teinte rose. Nous découvrîmes aussi de petites chènevières. Les Chinois se servent plutôt des graines et des jeunes feuilles du chanvre pour les mêler à leur tabac, ou même le lui substituer, que des fibres de son écorce pour faire de la toile. Il est très rare que les Chinois et les Indous l'emploient à ce dernier usage, pour lequel les Européens en tirent tant de parti. Le grand nombre de ramifications latérales que pousse la tige du chanvre dans les climats chauds, diminue la longueur des fibres, et lui ôte ces propriétés qui rendent si utile dans le nord de l'Europe sa tige menue et d'un seul jet.

Le laiteron est une plante qui se trouve dans toutes les parties du monde ; celui de la Chine ne diffère point de celui d'Europe. Nous vîmes une espèce d'ansérine et l'artémise, quantité de *pe-tsai*, et d'autres plantes potagères. La plupart des chaumières avaient un joli parterre, ou l'on cultivait du petit baume, de magnifiques asters, des alcées, des mauves, une espèce d'amarante, et le bel arbuste qu'on appelle laurier-rose.

Le 26 octobre, après avoir traversé la ville de Tsie-ning, nous arrivâmes au grand lac du même nom, sur lequel naviguaient une multitude de bateaux à la voile. Le canal n'était séparé du bord oriental de ce lac que par une forte jetée de terre. À l'ouest, toute la campagne, à perte de vue, n'était qu'un sol marécageux, entrecoupé d'étangs et de marais remplis de *nelumbium* en fleurs. Les marais étant de plusieurs pieds au-dessous du niveau du canal, facilitaient le moyen de régler le volume de ses eaux. C'est pourquoi, de distance en distance, il

y avait des voûtes souterraines pour faire écouler le superflu des eaux fournies par les rivières qui alimentent le canal.

Nous remarquâmes en ce même endroit, que le canal était sur une p5.180 ligne tellement horizontale, que l'eau prenait un courant rapide au nord et au sud, suivant que l'on ouvrait ou fermait les écluses dans ces directions. Peut-être que pour établir ce niveau, l'on s'est plutôt servi de la surface des lacs, que des instruments ; car il est assez remarquable qu'on n'a pas manqué de le creuser le long ou au milieu des lacs et des étangs, toutes les fois que cela était possible.

Pendant trois jours, et dans un espace de 80 lieues, nous eûmes le même spectacle sur les lacs ; toutes sortes de bateaux voguaient à la voile, et offraient le tableau animé de l'activité, de l'industrie et du commerce. Au milieu des lacs s'élèvent des îles où des pêcheurs ont établi leurs villages. C'est là que nous commençâmes à voir le *leu-tzé* ou cormoran pêcheur [1] qui faisait la guerre aux habitants de l'onde avec autant d'acharnement que son maître. Cet oiseau ressemble si bien à une autre espèce nommée *carbo* ou cormoran commun d'Angleterre, dont les naturalistes assurent qu'autrefois on le dressait pour la pêche, qu'on a cru que c'était le même ; mais ceux que nous avons rapportés de la Chine prouvent que c'est une autre espèce.

Les pêcheurs chinois ont coutume de prendre le matin dix à douze de ces oiseaux, lorsqu'ils sont encore à jeun, et de se placer avec eux sur un radeau de bambou. Ils en laissent plonger un ou deux chaque fois, et leur retirent le poisson dès qu'ils reparaissent au-dessus de l'eau. Ces oiseaux, qui ne sont pas plus gros qu'un canard ordinaire, saisissent et retiennent fortement des poissons de leur poids. Lorsque le maître s'aperçoit que le premier couple est trop fatigué, il leur donne, pour les récompenser, une partie des poissons qu'ils ont pris et lâche le second couple.

Les poissons que nous vîmes prendre étaient du genre de la perche. Pendant trois jours nous aperçûmes des milliers de bateaux et de radeaux employés à cette occupation.

---

[1] *Pelicanus sinensis.*

Excepté les eaux profondes et les îles, le reste de ce terrain marécageux est désert et sans culture. Quelquefois, il est vrai, on découvrait de misérables huttes de terre qui s'élevaient au milieu de ces landes humides ; mais leurs seuls habitants étaient les grues les hérons, les guillemots, et autres oiseaux aquatiques.

On y voyait de grandes quantités de ce singulier et bel oiseau, l'*anas galericulata*, connu sous le nom de *canard mandarin* [1], que l'on recherche ainsi que les poissons d'or et d'argent, pour le vendre aux riches et aux amateurs.

Ces vastes nappes d'eau avaient une influence sur la température de l'air, notamment le matin et le soir : le thermomètre de Fahrenheit descendait à quarante degrés.

Le 31, nous perdîmes la vue des lacs et des marais, et nous entrâmes dans une campagne délicieuse, remplie de temples, de villages et de villes. Sur toute l'étendue du canal voguaient les navires de l'État, transportant l'excédent des impôts en nature. Le froment et le coton étaient les deux principaux articles de culture. La surface du pays était entrecoupée de collines et de vallées ; il n'y avait pas un pouce de terre qui ne fût cultivé, excepté la cime des montagnes qui étaient boisées. Autour de chaque maison et des temples, étaient de vastes jardins et p5.185 des vergers. On y trouvait des pommes, des poires, des prunes, des pêches, des abricots, des grenades, etc.

En cet endroit le canal impérial est peut-être plus imposant qu'aucun de ceux qui existent. Il a près de mille pieds de largeur et est garni de chaque côté, de deux quais superbes, construits avec des blocs de marbre gris et de granit. Cet immense aqueduc forcé par la main de l'homme à s'élever de plusieurs pieds au-dessus du sol, coule avec une rapidité de trois lieues par heure vers le fleuve Jaune. Il était facile de voir que nous approchions de cette rivière, à l'activité qui régnait et sur le rivage, et sur les innombrables canaux qui se ramifient avec le canal impérial. Les deux rives de celui-ci ne formaient qu'une

[1] La sarcelle de la Chine.

ville continue jusqu'à son intersection avec ce fleuve superbe, célébré dans toutes les époques des annales chinoises.

Les mariniers nous montrèrent un village qui doit son nom à un miracle auquel les Chinois ajoutent une foi entière. Suivant la tradition, le fameux astronome *Heu* ayant été enlevé au ciel, avec la maison qu'il habitait en cet endroit, laissa un fidèle domestique, qui, privé de son maître et du gîte, se vit réduit à la mendicité. Mais cet homme ayant par hasard jeté à terre un peu de riz cuit, aussitôt ce riz poussa, et produisit, pour sa subsistance ,du grain dégagé de sa pellicule, et tout préparé. C'est pour cela que ce lieu s'appelle encore *Sen-My* ou *riz poussant tout cuit*.

Tandis qu'un courant rapide portait nos barques dans le fleuve Jaune, nos mariniers crurent devoir faire quelques cérémonies indispensables. Dans la pratique de sa religion, et c'est à peu près à cela qu'elle se réduit, un Chinois n'a pas moins à cœur d'éviter un malheur possible, que d'obtenir un bien éventuel ; et, de tous les maux, le danger qui menace sa personne est celui qu'il redoute le plus.

On jugea donc nécessaire de faire à bord de tous les yachts un sacrifice au génie du fleuve. Les animaux que l'on immola en cette occasion ne furent pas les mêmes dans les différents yachts ; c'étaient ordinairement une volaille ou un cochon, deux sortes d'animaux que sacrifiaient communément les Grecs. Le sang, les plumes et la soie furent répandus sur les diverses parties des bâtiments : sur la proue de quelques-uns étaient des coupes de vin, d'huile et de sel ; dans les autres on offrait du thé, de la farine et du sel ; ailleurs, de l'huile, du riz et du sel. Il paraît que les Chinois considèrent, ainsi que les Hébreux, le sel comme un accessoire nécessaire de tout sacrifice.

> « Tu assaisonneras avec du sel tous les sacrifices de viande que tu m'offriras, et tu ne souffriras pas que le sel du contrat avec ton dieu tombe de la viande sacrifiée.

Cependant, comme le grand-prêtre et ses amis devaient se régaler de la portion des viandes offertes que l'on jugeait indigne d'être acceptée par le ciel, et qui était toujours la meilleure partie de la victime, on pourrait donner une autre raison de cette offrande du sel. Cette denrée est très rare dans les contrées de l'Orient, et est le meilleur préservatif pour conserver les viandes [1].

p5.190 Les coupes, les victimes égorgées et divers plats de viandes cuites étaient sur le gaillard d'avant ; le capitaine se tenait d'un côté, de l'autre était un homme avec un gong. Lorsqu'on s'approcha du courant, au signal du gong, le capitaine prit, à la manière des Grecs, les coupes l'une après l'autre, et les versa dans le fleuve. Après cette libation l'on tira quantité de pétards et de fusées ; on brûla des feuilles d'étain doré, qu'on tenait élevées avec les mains : pendant ce temps on frappait le gong de plus en plus fort.

Les victimes et les autres plats furent retirés pour l'usage du capitaine et de son équipage. La cérémonie se termina par trois génuflexions, et autant de prosternements. Jamais on n'en fait moins de neuf pour l' empereur.

Notre flottille était d'environ trente voiles. Le gong et les pétards faisaient tant de bruit, les offrandes que l'on brûla exhalèrent de si épaisses colonnes de fumée, qu'il aurait fallu que le dieu du fleuve fut de bien mauvaise humeur pour n'être pas content de tout cela. L'heureuse arrivée de toute l'escadre au bord opposé, nous prouva que le dieu avait tenu nos oblations pour agréables ; en conséquence on tira de nouveau une multitude de pétards pour le remercier de ses secours propices.

---

[1] La fleur de farine et le sel (*far* et *mica salis*) étaient employés, chez les Romains, dans la plupart des sacrifices. Telle était l'estime générale qu'on avait pour le sel, que le mot *salarium*, d'où vient celui de *salaire*, était synonyme de gain ou de traitement. On disait d'un homme, *il gagne son sel*, comme sous disons *il gagne son pain*. Une expression très commune dans l'Inde, et dont se servent les employés et les serviteurs, est de dire : *il mange le sel d'un tel*. Les Hollandais disent à quelqu'un qui dépend d'un autre : *il doit son sel à un tel*. Ces rapports d'opinions et d'usages, chez des nations aussi éloignées, quelque difficile qu'il soit de les expliquer, sont néanmoins extrêmement intéressants.

La largeur du fleuve est, en cet endroit, de ¾ de mille ; le courant dans l'endroit ou il est le plus fort, faisait sept à huit milles par heure ; l'eau était aussi trouble, aussi limoneuse, que s'il fût récemment tombé des torrents de pluie ; cependant il y avait plusieurs mois qu'il n'en était pas tombé une goutte.

Entre l'Eu-ho et le fleuve Jaune, le grand canal a environ 200 milles de longueur. La pente naturelle étant du nord au sud, ceux qui ont dirigé cette entreprise paraissent avoir choisi à peu près le milieu entre les deux rivières, pour commencer les travaux ; en sorte que depuis ce milieu jusqu'au nord, où le sol est le plus élevé, on a été obligé, pour conserver le niveau, de creuser à une profondeur de trente, quarante et même soixante pieds ; tandis que du même point jusqu'au sud, ou en descendant, on a été obligé de faire refluer l'eau entre d'énormes jetées de terre et de pierres infiniment au-dessus du sol marécageux de la plaine.

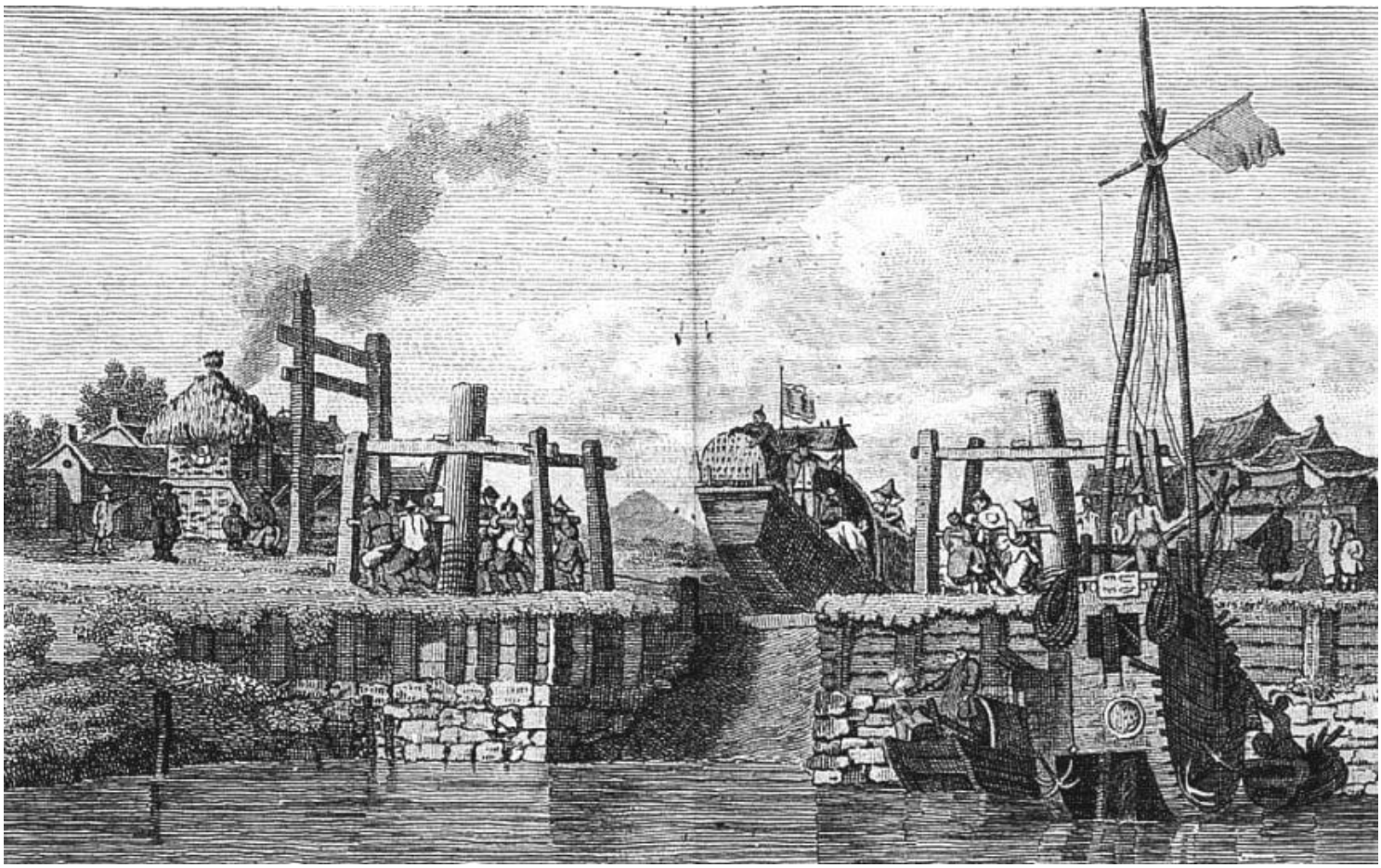
Il n'est point d'espace raisonnable de temps qui eût rendu possible aux forces humaines de faire d'aussi prodigieux travaux, si l'on n'eût été dans un pays ou le moindre signe d'un despote fait agir des millions d'hommes. Les plus grands ouvrages ont été exécutés en Chine, et continuent de l'être, par l'accumulation des bras, sans l'assistance des machines, hormis le petit nombre de cas ou il fallait absolument appeler la mécanique au secours de forces de l'homme.

Ainsi, dans les endroits où les canaux parcourent un terrain trop montueux, où il serait impossible d'établir un niveau parfait, ils descendent comme par des degrés, à chacun desquels est un plan incliné. La distance du canal supérieur au canal inférieur est d'ordinaire de six p5.195 à dix pieds, et l'angle du plan de 45 à 50 degrés [1].

Tous les vaisseaux qui remontent ces canaux, doivent être hissés le long du plan incliné, à l'aide d'un cabestan vertical ; sans cela il serait

[1] Une pareille inclinaison diminue environ un tiers de la charge. Il faudrait que l'angle ne fût que de trente degrés et demi pour en retrancher la moitié (voyez la pl. 15.) (*Note du traducteur*.)

impossible de faire passer les gros navires avec leur cargaison. On lâche ceux qui descendent, doucement et de la même manière.



Pl. 15. Bateau passant sur un glacis.

Cette grossière invention vient peut-être moins de l'ignorance des bondes et autres procédés qu'on emploie ailleurs, que de l'aversion du gouvernement pour des innovations qui priveraient des milliers d'hommes de gagner leur vie par le service des cabestans. Quelque légèrement qu'on en juge en Europe, il n'y a pas de doute que l'introduction générale des machines dans cet empire, afin de rendre le travail plus prompt et plus expéditif, produirait dans l'état actuel des choses les plus funestes et les plus désastreuses. N'y eut-il que cette raison, les Chinois méprisant, comme ils affectent de le faire, tout commerce étranger, quelque bas que pût être le produit des machines, les demandes n'en seraient point augmentées, et il y aurait moins de bras employés.

Plus les Chinois semblent convaincus des avantages d'une communication facile entre les diverses régions de l'empire, par le moyen des canaux, plus il est étonnant que jusqu'à ce jour ils aient négligé de faciliter les relations commerciales par de bonnes routes, dans les districts où il n'y a point de canaux. Sous ce rapport, ils sont de beaucoup inférieurs à la plupart des peuples civilisés. À l'exception des environs de la capitale, et de quelques endroits où la communication des rivières avec le grand canal est interrompue par des montagnes, il y a à peine, dans tout l'empire, une route qu'on puisse appeler autrement que sentier. De là résulte que dans les provinces du nord, il est impossible, pendant l'hiver, de voyager commodément et avec sûreté : tous les canaux au nord du fleuve Jaune, par 34 et 35 degrés, sont pris par les glaces. Il n'est pas moins étonnant qu'ils n'aient point inventé de traîneaux ou d'autres voitures propres à voyager sur la glace, tandis que d'autres nations ont fait de ce genre de voyage le plus expéditif de tous [1].

---

[1] Je conclus que les Chinois ne savent pas voyager sur la glace, d'après la manière dont les ambassadeurs hollandais furent conduits à Pékin et ramenés à Canton au milieu de l'hiver. Ce qu'ils eurent à souffrir dans cette occasion n'a point d'exemple dans les pays civilisés. Le journal manuscrit dont j'ai parlé plus haut décrit cette contrée comme affreuse et désolée ; le peuple comme indigent et malheureux, sans humanité, sans hospitalité. Les Hollandais voyageaient dans de petites chaises de bambou, portées par quatre hommes si faibles et si chancelants que ne pouvant soutenir un jour de marche, ils s'arrêtaient souvent au milieu de la nuit en plein air, dans une campagne déserte, où il n'y avait pas une cabane, pas un abri quelconque.
Il arrivait fréquemment que les logements qu'on leur destinait aux différentes stations étaient si misérables, tellement exposés au vent, à la pluie, à la neige, qu'ils aimaient mieux se reposer dans leurs chaises de bambou. Ils furent surpris de voir si peu de villes et de villages dans leur route, et non moins étonnés de la misère que respirait tout ce qu'ils voyaient. Aux portes de la capitale, une cité toute entière n'offrait plus qu'un amas de ruines.
En beaucoup d'endroits, la campagne était couverte d'eau, et les chaumières tout à fait écroulées. Quelquefois ils traversaient d'immenses déserts, où l'on n'apercevait pas la moindre trace de culture, pas la moindre habitation dans un espace de huit à dix milles. Ce ne fut qu'après avoir traversé le fleuve Jaune, qu'ils reconnurent les empreintes presque méconnaissables des roues de chariots, tant ces routes étaient peu fréquentées. Ils y virent des vieillards et de jeunes femmes voyageant en brouettes et en litières portées par deux ânes placés l'un devant, l'autre derrière. Il n'y a point sur ces routes de ponts pour traverser les rivières : ils passaient sur des radeaux de bambou, celles qui n'étaient pas guéables. En un mot, avant qu'ils arrivassent dans la capitale, tant de fatigues avaient fortement altéré leur santé. Le mauvais état de leurs habits fit compassion aux mandarins, qui leur donnèrent une vingtaine de peaux de mouton garnies de leur laine, qu'ils portent en dedans comme les Hottentots. Un de ces messieurs m'a assuré que sa curiosité étant satisfaite, il ne voudrait pas, pour chose au monde, faire un second voyage par terre à Pékin, et qu'il était sûr qu'il n'y avait pas de contrée au monde si triste et si misérable. Quel contraste avec les agréments dont nous jouîmes pendant notre voyage. Mais il paraît que la manière dont les ambassadeurs hollandais furent traités fut proportionnée en tout à l'idée que les Chinois avaient de l'importance politique du leur nation.

La continuation du grand canal, depuis le fleuve Jaune jusqu'à la p5.200 rivière Yang-tsé-kiang a été faite d'après les mêmes principes. Le pays étant uni, rempli de lacs et de terrains marécageux, il suit une jetée de terre soutenue par des murs de maçonnerie, dans une longueur de 90 milles. Il s'élève quelquefois de vingt pieds au-dessus de la plaine ; sa largeur est de 200 pieds, et sa rapidité quelquefois de trois milles par heure.

Des canaux de communication le grossissent du côté de l'ouest, et le superflu des eaux s'écoule dans les marécages.

Le haut des murailles de Pao-yng-schien était précisément de niveau avec la surface des eaux du canal ; de sorte que si la digue venait à se rompre de ce côté, toute la ville serait inévitablement inondée. Ce sol marécageux est peu cultivé ; mais on y voit quantité de bourgs et de villages dont les habitants vivant de la pêche.

Une étendue prodigieuse du pays plat, de chaque côté du fleuve Jaune, et qui équivaut peut-être à la superficie de toute l'Angleterre, est sujet aux inondations. Les Chinois disent que leur pays a plus souffert des débordements de ce fleuve, que de la guerre, de la famine ou de la peste.

L'empereur Kaung-chi, pour se venger d'un chef de rebelles qui avait une armée dans la province d'Ho-nan, fit percer une levée derrière la ville dont il était maître. L'inondation fut si terrible que non seulement elle détruisit l'armée des rebelles, mais occasionna la mort d'un million d'hommes, parmi lesquels étaient des missionnaires européens. Ce n'est qu'à force de dépenses qu'on est parvenu à contenir ce fleuve dans son lit. Le même souverain déclare, dans son testament, que les sommes annuellement sorties du trésor impérial pour la réparation des digues, se montèrent pendant tout son règne, à trois millions d'onces d'argent faisant un million sterling.

Quand nous nous approchâmes de l'Yang-tsé-kiang, nous vîmes p5.205 ce pays prendre un aspect aussi riant que celui qu'il avait dans le voisinage du fleuve Jaune. La ville de *Sau-Pou*, s'étendant sur les bords du canal, consistait en maisons de deux étages, bien bâties, blanchies à

la chaux, et proprement entretenues. Les habitants étaient mieux vêtus que ceux que nous avions coutume de voir. Les femmes étaient moins timides, elles avaient le teint plus clair, les traits plus doux et plus agréables que celles des provinces du nord.

Les murailles et les portes de Yang-tchou-fou présentent les traces d'une grande antiquité. Elles sont presque ruinées, couvertes de mousses et de plantes grimpantes. Un millier de bateaux, au moins, était à l'ancre sous ses murs. Nous y passâmes une nuit, et le lendemain matin, qui était le 5 novembre, nous entrâmes dans la grande et belle rivière d'Yang-tsé-kiang. Elle a ici environ deux milles de large ; mais le courant était si paisible, qu'on ne crut pas nécessaire de faire d'offrandes au dieu du fleuve.

La multitude d'îles verdoyantes dont le fleuve est parsemé ; les jonques de guerre, de commerce et de plaisir qui suivent l'impulsion du courant, ou luttent contre lui ; les deux rives garnies de villages et de maisons aussi loin que la vue puisse s'étendre ; tout cela offrait un spectacle plus varié et plus gai qu'aucun autre district de l'empire. Le canal qui était en face n'était pas moins animé. Pendant deux jours nous passâmes continuellement auprès de vaisseaux dont les plus considérables, ceux qui transportent les revenus de l'État, étaient au moins du port de deux cents tonneaux. Les villes, les bourgs, les villages se succédaient sans interruption sur les bords ; quantité de ponts à une, deux et trois arches traversaient le canal.

Le paysage était agréablement diversifié par des collines et des vallées d'une culture florissante. On y récolte surtout cette espèce de coton fauve, connu en Europe sous le nom de nankin.

Nous demeurâmes trois heures dans les faubourgs de *Son-tchou-fou*, avant d'arriver à la ville, ou une grande quantité de vaisseaux étaient à l'ancre. Les nombreux habitants qui se montraient en dedans et en dehors de cette immense cité, étaient mieux vêtus, et paraissaient plus aisés, plus contents qu'aucun des Chinois que nous eussions vus jusque-là. Ils étaient la plupart habillés de soie. Les dames portaient des jupons, et non de longues culottes comme celles des

Pl. 16. Dame chinoise avec son fils.

provinces du nord. Leur coiffure la plus générale était une capote de satin noir, dont la pointe triangulaire descendait jusqu'au nez, et qui était attachée sur le front avec un bouton de cristal.

Leur figure et leur cou étaient blanchis avec une préparation de céruse, et leurs joues enduites d'un épais vermillon. Elles en avaient surtout deux taches de la largeur d'un pain à cacheter, l'une sur la lèvre supérieure, l'autre sur le menton. Leurs pieds étaient retournés en dessous d'une manière difforme et contre la nature [1].

On voyait peu de femmes au milieu de la foule que la nouveauté du spectacle avait attirée ; le plus grand nombre se tenaient dans les maisons, ou à bord des yachts de plaisir.

[1] Voyez planche 16 l'habillement d'une Chinoise.

L'habillement élégant des femmes de cette province, leur peu de p5.210 scrupule à se montrer en public, si opposés à la coutume universelle du pays, seraient inexplicables, si nous ne savions par les écrits des missionnaires, que c'est des villes d'Yang-tchou et de San-tchou, que les mandarins et hommes de fortune font venir leurs concubines. On y élève en effet de jolies filles à qui l'on apprend la danse, la musique et autres talents agréables, afin de leur donner plus de prix. Ces femmes sont achetées par des marchands qui parcourent toute la Chine. Telle est, disent les missionnaires, la principale branche du commerce de ces villes.

Comment se fait-il que ces hommes pieux aient fermé les yeux sur un trafic aussi infâme, chez un peuple qu'ils ont supposé doué de toutes les vertus, un peuple dont ils ont préconisé la tendresse filiale, Est-il sur la terre un crime plus révoltant contre la nature, ou contre les lois de la société que celui d'un père qui vend sa fille et la dévoue intentionnellement à l'état de prostituée ?

Les malheureuses filles qui, en Europe, ont été réduites, par quelque accident, à l'humiliante et déplorable nécessité de se soumettre aux plaisirs d'un homme que probablement elles détestent, sont généralement des objets de pitié quoique l'on désapprouve leur conduite ; mais un père qui les aurait condamnées à une telle situation, serait exécré.

Au surplus, il est par trop absurde et ridicule de supposer que le principal commerce d'une des plus grandes villes du monde, dont la population n'est pas moindre d'un million d'âmes, consiste à vendre ou acheter des femmes de plaisir. Il est certain que la branche de commerce la plus étendue de la Chine, consiste à acheter légalement les femmes, puisqu'elles y sont toutes achetées et vendues.

Les mêmes prêtres nous disent avec un grand sang-froid, qu'un homme qui n'a point d'enfant mâle de sa femme légitime, achète une de ces concubines, dans la seule vue de se procurer un héritier et que quand son désir est accompli, il marie cette fille à un autre, ou la renvoie tout simplement. Telles sont les vertus morales des Chinois, en

comparaison de qui l'on a osé dire que toutes les nations étaient barbares.

À l'ouest de San-tchou-fou, il y a une chaîne de montagnes boisées et plus hautes que celles qui se fussent encore offertes à nos regards. À leurs pieds s'étend un lac immense célèbre dans tout l'empire par la beauté de la perspective et l'abondance de son poisson.

Nous aurions été enchantés de faire une partie de plaisir en cet endroit délicieux ; mais, pour nous en empêcher, nos conducteurs insistèrent, à leur ordinaire, sur les délais que cela occasionnerait.

Le riz et la soie sont les principales productions de cette contrée ; nous vîmes des deux côtes du canal, et dans la campagne, de belles plantations de mûriers. Ces arbres paraissent de deux espèces ; l'un le mûrier ordinaire, *morus nigra*, et l'autre qui avait des feuilles plus petites, lisses et cordiformes et produisant une baie blanche, de la grosseur des fraises sauvages : ce dernier avait l'air d'un arbuste. Mais on ne permettait point à leurs branches de s'accroître, on les émondait afin que le tronc produisît tous les ans de jeunes scions, dont les feuilles sont réputées plus tendres que celles des vieilles branches, On donne encore un autre motif de cette opération. Un arbre abandonné à lui-même, donne au printemps la plus grande partie de ses feuilles p5.215 toutes à la fois ; mais si les branches sont émondées de temps en temps, il continue de pousser des feuilles pendant toute la saison, au-dessous des branches coupées. Aussi les Chinois ont grand soin de tailler les arbres en automne, afin d'avoir de jeunes feuilles dans l'arrière printemps.

C'est dans cette partie du canal que le pont de 91 arches, dont j'ai parlé dans le 6e chapitre, traverse un lac qui se joint au canal. Je regrette beaucoup d'avoir passé pendant la nuit devant ce monument extraordinaire. Il attira l'attention d'un Suisse que nous avions parmi nos domestiques : tandis que le yacht longeait le pont, il entreprit d'en compter les arches ; mais comme il en trouva, le nombre et les dimensions bien au-dessus de son attente, il accourut dans notre chambre, en s'écriant :

— Pour l'amour de Dieu, messieurs, venez sur le tillac ; voici un pont comme je n'en ai jamais vu, il n'a pas de fin.

M. Maxwell et moi nous montâmes sur le tillac, et malgré l'obscurité nous distinguâmes les arches d'un pont parallèle à la rive orientale du canal, et passant par-dessus un lac immense. Depuis la partie la plus élevée, que nous jugeâmes l'arche centrale, jusqu'à une des extrémités nous comptâmes quarante-cinq arches. Elles sont très petites, vers le bout ; mais je pense que l'arche du centre a trente pieds de haut et quarante de large : la longueur totale du pont m'a paru être d'un demi-mille.

La construction d'un monument semblable n'a pu servir que pour établir une meilleure communication avec le lac, et en même temps pour éviter les travaux et les dépenses qu'aurait entraînés l'établissement d'une chaussée solide.

Nous naviguâmes toute la journée entre une forêt de mûriers plantés avec beaucoup de régularité, et nous arrivâmes à la ville de Hang-tchou-fou, capitale de la province de Tché-kiang. Ici la branche du grand canal qui communique avec l'Yang-tsé-kiang se termine dans un bassin large et commode, qui, à cette époque était rempli de navires. La ville est entrecoupée, dans toutes les directions, de petits canaux qui passent sous des voûtes pratiquées dans les murs, et qui se réunissent enfin dans un lac derrière la muraille occidentale appelée *Si-hou*. Les beautés naturelles et artificielles de ce canal surpassaient tout ce que nous avions vu jusqu'alors dans la Chine. Les montagnes qui l'entourent sont imposantes, et prennent une variété de formes très pittoresque. Les vallées sont couvertes d'arbres de tout genre, parmi lesquels on en remarque surtout trois espèces frappantes, non seulement par leur beauté intrinsèque mais par le contraste qu'elles forment entre elles, et avec le reste de la forêt.

Ce sont le laurier camphre, le *croton sebiferum*, ou arbre à suif, et le thuya oriental ou arbre de vie. Le feuillage vert et luisant du premier, mêlé avec les feuilles pourpres du second, et surmonté de l'énorme thuya dont les feuilles sont d'un vert foncé, faisaient un effet

très agréable à l'œil. Le paysage devenait encore plus intéressant pour l'observateur sensible, par l'aspect singulier et varié de plusieurs cimetières placés sur le penchant des coteaux. Là, comme dans tous les pays du monde, le sombre cyprès est le triste ornement des tombeaux. On avait percé des avenues dans les bois, et l'on y avait placé des rangs de petits édifices peints en bleu, avec des p5.220 colonnades blanches : nous reconnûmes que c'étaient les demeures des morts. Des cercueils nus, et d'une épaisseur extraordinaire étaient déposés ça et là.

Le lac qui s'étend depuis les murs de la ville jusqu'au pied des montagnes, et dont les bras multipliés arrosent des vallées plantées d'arbres, n'est pas moins agréable qu'utile aux habitants de Hang-tchou-fou. À la vérité, le plaisir de se promener sur le lac est réservé à un seul sexe. Peu de femmes, si ce n'est celles perdues de mœurs, oseraient s'y réunir avec des hommes.

Combien peu doit avoir de charmes la société, dans un pays où il n'est pas permis aux deux sexes de s'y mêler, où l'on ignore absolument le sentiment, la délicatesse et le développement des passions les plus douces, ou la raison et la philosophie ont fait si peu de progrès ! Dans les pays plus éclairés, lorsque l'âge a éteint dans les hommes le goût de se trouver dans un cercle enjoué et sémillant avec des femmes, ou lorsque l'on préfère des conversations plus sérieuses, l'esprit trouve encore mille ressources pour exercer ses facultés : la société continue d'être recherchée par quiconque aime à égayer sa raison, à épancher délicieusement son âme.

Mais en Chine, la conversation roule toujours à peu près sur les mêmes objets ; on n'y parle que des affaires du voisinage, des injustices des magistrats ; des ruses et des stratagèmes de la classe marchande. Lorsqu'on se rassemble pour boire du vin, l'on ne sert point, comme dans les autres contrées, ce breuvage à la ronde ; on recours à des moyens puérils pour décider quelles personnes seront contraintes de boire : par exemple on joue à la *mourre*. On passe aussi un bouquet de main en main, tandis qu'une personne placée dans une

chambre voisine bat du tambour ou du gong. Lorsque l'instrument cesse de se faire entendre, celui qui tient le bouquet est obligé de boire une rasade. Ils ont d'autres méthodes encore plus enfantines pour passer le temps, et pour forcer les convives à fêter la bouteille ; mais leur ressource habituelle contre l'ennui est, comme ailleurs, de se livrer au jeu. Les Chinois portent partout leur attachement à ce vice. On dit que dans une de nos colonies orientales où l'on encourage les Chinois à s'établir, ils payent au gouvernement une somme annuelle de dix mille piastres pour obtenir la liberté d'avoir des maisons de jeux, et de vendre de l'opium.

Nous fûmes retenus deux jours en cet endroit, parce qu'il fallut faire transporter nos bagages par dessus une langue de terre. J'engageai notre bon conducteur Van-ta-gin à faire une partie sur le lac Si-hou ; il y consentit volontiers, et c'est la seule promenade que nous ayons faite pendant tout notre voyage.

Nous louâmes un yacht magnifique, suivi d'un autre, sur lequel on faisait la cuisine. Le dîner commença aussitôt que nous montâmes à bord, et ne finit que quand nous débarquâmes. On nous servit au moins une centaine de plats, parmi lesquels étaient d'excellentes anguilles, nouvellement prises dans le lac, et préparées de toutes les façons. Cependant l'eau était aussi pure que le cristal. Quantité de barques voguaient çà et là, toutes élégamment décorées de peintures, de dorures ou de banderoles flottantes.

Les bords du lac étaient couverts de légers pavillons, parmi lesquels il y avait un édifice plus vaste et plus solide que les autres, que l'on nous dit appartenir à l'empereur. Les p5.225 jardins étaient clos de murailles de briques, plantés de légumes et d'arbres fruitiers. On voyait dans quelques-uns des collections d'arbrisseau et de fleurs estimés dans le pays.

Parmi les fruits qu'on nous servit, il y avait des *jambos*, ou pommes-roses ; c'était la première fois que nous en mangions de fraîchement cueillies sur l'arbre, mais elles n'étaient pas tout à fait mûres ; deux espèces d'orangers, l'orange commune de la Chine, et

la petite variété qu'on appelle orange-mandarine, des grenades, des bananes assez insipides et de mauvais melons ; des abricots qui sont loin de valoir ceux d'Angleterre ; de grosses prunes peu savoureuses ; des pêches dont une culture plus judicieuse tirerait un grand parti ; des pommes et des poires qu'en Angleterre nous n'aurions pas hésité à déclarer détestables, et une espèce de fruit qui nous était inconnu, que les Chinois appellent *zi-tsé* ; il a un goût fade quand il est mûr ; auparavant il est astringent à l'excès. Quelques Anglais crurent voir des noisettes dans les vergers, mais il est probable qu'ils se trompèrent. On nous envoyait de temps en temps un peu de mauvais raisin ; mais ceux de nos compagnons qui se séparèrent de nous en cet endroit pour se rendre à Chu-san, trouvèrent de ce fruit en abondance, et d'une excellente qualité. Les treilles où ils les cueillirent formaient, sur les différent canaux, des berceaux sous lesquels passaient les barques.

Les plus remarquables des arbustes, sur les bords du lac Si-hou, étaient la ketmie changeante [1], la ketmie de Syrie [2], le lilas et le mûrier à papier. Nous vîmes aussi une espèce d'acacia, la crotalaire, l'alisier, le rosier, le nerprun, le sureau, le genévrier et le cotonnier. Parmi ces fleurs, on distinguait des pavots doubles, couleur de pourpre, lesquels, ainsi que le *nelumbium* et une espèce de pivoine, sont le plus fréquemment peints sur les papiers de tenture des Chinois. Nous vîmes également en fleurs de belles variétés de baume, une espèce d'amarante, une immortelle, et le *gnaphalium*.

Je ne parle que des plantes qu'il nous fut possible d'entrevoir en passant. Nos compagnons chinois, qui préféraient à la botanique les anguilles du lac, et les autres choses qu'ils avaient fait préparer, ne se souciaient point d'être retardés pour contempler un arbrisseau ou une fleur.

Le lendemain matin le lieutenant-colonel Benson, le docteur Gillan et moi, accompagnés d'un officier et d'une escorte, nous parcourûmes, à

[1] *Hibiscus mutabilis.*
[2] *Hibiscus syriacus.*

cheval, la langue de terre pour aller voir les nouveaux yachts, sur lesquels nous devions continuer notre voyage. Comme il était déjà tard quand nous revînmes, je proposai de passer à travers la ville, comme nous l'avions fait la veille avec notre conducteur Van-ta-gin, ce qui nous épargnerait la moitié de la distance.

@

CHAPITRE XIII

@

Contraintes auxquelles furent réduits les naturalistes de l'ambassade. — Ville de Hang-tchou-fou. — Lac Po-yang. — Provinces de Pé-tché-lie, de Tché-kiang et de Kiang-si. — Causes de la population de la Chine.

p6.001 L'officier remarqua notre intention, et chercha à nous faire prendre sur la droite ; mais voyant que nous persistions, il donna tout bas ses ordres, et ses cavaliers coururent vers la porte. Il était évident qu'on voulait nous barrer le passage : nous piquâmes aussitôt nos chevaux, et gagnâmes de vitesse. Alors l'officier et sa suite jetèrent un cri terrible, qui donna l'alarme à tout le faubourg. La porte fut incontinent fermée, et la foule se rassembla autour. En dedans de la ville tout était en confusion. Messages sur messages avaient été envoyés au gouverneur ; on battait les gongs, et la garnison prenait les armes de tous côtés.

J'assurai ces gens-là qu'ils n'avaient rien à craindre ; que nous n'étions que trois et n'avions pas d'autre dessein que de rejoindre nos yachts. Pendant ce temps-là, notre *mandarin de guerre* s'était mis à deux genoux dans la boue, en présence de toute la populace, nous suppliant de renoncer à notre projet : tant les maximes du gouvernement ont rendu ces hommes bas et méprisables !

À la fin, nos amis Van et Chou arrivèrent avec une suite nombreuse de soldats et de domestiques : ils s'amusèrent beaucoup de ce que trois Anglais causaient tant d'alarme dans une de leurs plus fortes places qui, en ce moment, avait trois mille hommes de garnison.

Lorsque nous eûmes témoigné notre surprise de ce que l'on usait de précautions aussi peu nécessaires, Van répondit que l'officier qui nous escortait ne nous connaissait pas aussi bien que lui, et qu'étant responsable de nos personnes, il aurait plutôt couru toute la nuit avec nous dans la campagne, que de nous amener dans les rues à travers la foule.

Lorsque le nouveau vice-roi de Canton, qui voyageait avec nous, en allant prendre possession de sa place, eut eu connaissance de cette affaire, et eut appris de nos conducteurs que les Anglais aimaient beaucoup à se promener et à examiner autour d'eux, plaisir dont les Chinois ne se font aucune idée, il ordonna de laisser aller partout où elles le désireraient, les personnes de l'ambassade.

Nous ne fûmes pas surpris de trouver dans la ville de Hang-tchou-fou, fameuse par son p6.005 commerce de soies, des boutiques et des magasins superbes, qui pourraient être mis en parallèle avec les plus riches maisons de Londres. On voyait dans quelques-uns jusqu'à dix ou douze garçons au comptoir ; mais nous n'aperçûmes pas dans toute la ville une seule femme, soit en dedans, soit en dehors des maisons. La foule était cependant presque aussi considérable que dans les grandes rues de Pékin.

Les rues, étroites pour la plupart, ont cependant quelque avantage sur celles de la capitale, en ce qu'elles sont pavées de larges dalles de pierre, comme la *Merceria* de Venise ou les cours du *Strand* à Londres. Les petites rues de Londres qu'on appelle *allées*, sont plus larges que les rues chinoises ; mais celles de Hang-tchou-fou sont aussi bien pavées et d'une propreté extrême.

On étale devant toutes les boutiques des soieries, des nankins et des étoffes de coton peintes ; plusieurs sortes de larges draps anglais, notamment du bleu et de l'écarlate, et toutes sortes de pelleteries, pour les marchés du Nord. Le reste des maisons était occupé par des bouchers, des boulangers, des marchands de poisson, des marchands de riz et d'autres grains, des travailleurs en ivoire, des marchands de meubles, en laques, des marchands de thé, des cuisines publiques et des faiseurs de cercueils. Ce dernier commerce est considérable en Chine.

La population de la ville seule me semble peu inférieure à celle de Pékin ; le nombre des habitants qui demeurent dans les faubourgs, ou qui ne vivent que sur l'eau, est à peu près égal à celui qui réside dans la ville.

Notre conducteur Sun-ta-gin prit congé de nous en cet endroit, après avoir présenté à son excellence le nouveau vice-roi de Canton, qui devait accompagner l'ambassade jusqu'au siège de son gouvernement. Ses manières ne paraissaient pas moins aimables que celles du ministre. Il était venu en poste de Pékin. Il témoigna de la part de l'empereur, la haute satisfaction que l'ambassade anglaise causait à ce monarque, et il remit à lord Macartney un nouveau présent de sa majesté consistant en étoffes de soie brochées d'or, en bourses de soie qu'elle avait portées, et en une *carte de félicité*. C'est une feuille de papier ornée, pliée avec goût, et portant au milieu le caractère *fou*, qui signifie *bonheur*, écrit de la propre main de l'empereur. On considère un tel présent comme le plus puissant témoignage qu'un souverain de la Chine puisse donner de son affection à un autre prince. Il y avait une carte pareille pour l'ambassadeur, avec des présents de soieries, de thé, d'éventails et autres bagatelles pour toutes les personnes qui appartenaient à la légation.

À quelques milles au-delà de la ville, nous nous embarquâmes sur la rivière Tcheng-tang-chiang, que l'on pourrait regarder comme un bras de mer, car nos barques étaient dans un endroit peu éloigné de la mer Jaune, où la marée monte de six à sept pieds.

Après plusieurs jours d'une ennuyeuse navigation, si l'on peut appeler ainsi la marche de bateaux traînés à la cordelle sur un fond de cailloux, où ils touchaient à chaque instant, et en luttant contre un courant rapide, nous arrivâmes à sa source, près de Tchang-san-schien.

Les bords de la rivière ne p6.010 manquaient cependant ni de beautés, ni de sites pittoresques. Toute la surface du pays était montueuse et romantique, mais bien cultivée dans tous les lieux accessibles au laboureur. Nous n'aperçûmes qu'une seule ville dans l'espace de sept jours ; mais nous passâmes devant de nombreux villages, situés dans les vallons auprès des montagnes : de tous cotés étaient des cabanes de pêcheurs. Les arbres y étaient nombreux ; les plus communs étaient l'arbre à suif, le laurier-camphre, le cèdre, le

sapin et le magnifique thuya. Des bosquets d'orangers, de citronniers et de limoniers ombrageaient les petites vallées. Presque toutes les cabanes étaient entourées d'un petit jardin et d'une plantation de tabac. Les grandes plaines étaient plantées de cannes à sucre.

Jusqu'alors nous avions traversé une grande partie de la Chine sans voir un seul pied de l'arbuste qui porte le thé ; mais ici on l'employait comme une plante commune à séparer les jardins et les vergers ; on ne le cultivait pas pour ses feuilles.

Nous eûmes encore à traverser une langue de terre à Tchang-san-schien, pour arriver aux yachts qu'on nous avait préparés sur une autre rivière qui coule vers l'ouest, et établir une communication avec la route ordinaire de Pékin à Canton. Nous avions été obligés de nous écarter parce qu'une partie de nos compagnons de voyage devait aller joindre le vaisseau l'*Indostan* dans le port de Chu-san.

Nous fûmes d'autant moins fâchés de ce détour, qu'il nous fournit l'occasion de voir une partie du pays où l'on ne passe pas ordinairement.

En traversant cette langue de terre sur une très belle chaussée, qu'on a judicieusement conduite dans les défilés de la montagne, nous remarquâmes, pour la première fois, ces champs cultivés construits en terrasse, dont les missionnaires ont tant parlé. Il paraît que les Chinois n'aiment pas à semer ni à planter sur les terrains inclinés ; lorsque la disposition du sol l'exige, ils élèvent plusieurs terrasses de niveau, les unes au-dessus des autres, et les soutiennent par des murailles de pierre, si la terre n'est pas assez forte. La facilité de distribuer l'eau du haut d'une terrasse, sans qu'elle perde de ses qualités par la rapidité de sa course, leur a fait préférer ce mode de culture.

Dans un pays chaud et sec, la végétation languit, si on ne lui fournit de l'eau en abondance. J'ai observé que sur les plus hautes terrasses, il y avait toujours un étang ou réservoir pour recueillir les eaux qui découlent du haut de la montagne.

Les frais qu'ont dû coûter de semblables terrasses sont tellement énormes qu'il ne paraît pas que le laboureur puisse en être dédommagé par le produit : c'est encore pis dans les lieux ou l'on a retiré la terre jusqu'au roc vif pour transporter à la base des montagnes dans un fond marécageux.

D'après l'aspect général de ce peuple, on peut conclure que malgré toute son industrie, il ne gagne absolument que sa subsistance. Ce fut avec les plus grandes peines que les officiers du gouvernement purent se procurer à Tchang-san-schien, assez de chaises à porteurs pour le reste. On avait préparé pour les gardes de son excellence, des espèces de litières de bambou, suspendues entre deux perches, et qui devaient être portées par des hommes.

Mais les soldats, gênés dans ces petites chaises, et voyant qu'avec leurs panaches et leurs fusils ils faisaient une figure fort ridicule ; p6.015 voyant d'un autre côté que ceux qui les portaient étaient harassés et déguenillés, rougirent de jouer ce rôle, sautèrent en bas, et voulurent absolument à leur tour porter les Chinois.

Nos conducteurs affectèrent de prendre cela pour une plaisanterie ; mais d'autres en furent évidemment piqués, et crurent que c'était une manière indirecte de faire sentir que les voitures qu'on nous avait fournies ne valaient rien. Il est cependant vrai que c'étaient les meilleures qu'ils eussent pu se procurer.

Nous fîmes en un seul jour ce voyage par terre, d'environ vingt-quatre milles, et fîmes halte à Eu-chan-schien, petite ville de peu d'apparence. Le lendemain nous nous embarquâmes sur la rivière Long-schia-tong, dans des bateaux à fond plat, longs et étroits ; mais deux jours de suite d'une forte pluie nous obligèrent de nous tenir à l'ancre.

Le 24 novembre, nous descendîmes la rivière, que les pluies avaient prodigieusement grossie ; elle avait en quelques endroits franchi ses bords, quoiqu'ils fussent très hauts et composés d'une pierre de roche noirâtre. Quelques moulins à riz étaient tellement inondés, qu'on

n'apercevait plus que l'extrémité de leurs toits de chaume, d'autres avaient tout à fait disparu, et leurs débris étaient dispersés sur les rives. Un de nos bateaux chavira sur le toit d'un de ces moulins.

Pendant deux jours, nous vîmes une campagne hérissée de montagnes couvertes de camphriers, de sapins et d'arbres à suif ; mais quand nous approchâmes du lac Po-yang, petite mer intérieure, le pays prit l'aspect monotone d'un vaste marais, sans aucune tracé de culture. Quelques petites cabanes disséminées sur les bords des flaques d'eau, et à peu près deux fois autant de barques flottantes, ou à sec sur le rivage, indiquaient le genre d'occupation des habitants. Dans cette partie du pays, nous eûmes occasion de voir les différents procédés que les Chinois emploient pour la pêche. Ils avaient des radeaux et d'autres barques pour pêcher avec le cormoran. À quelques-uns de leurs bateaux étaient adaptées des planches mobiles sur des charnières, et peintes de façon à tromper, au clair de la lune, les poissons qui sautaient par-dessus les planches. Ils avaient des filets de toutes les formes, des nasses d'osier absolument semblables à celles dont on se sert en Europe.

De grosses calebasses et des morceaux de bois flottaient sur l'eau, afin de familiariser les oiseaux aquatiques avec ces objets. Les Chinois profitant de leur sécurité, s'avancent dans l'eau, la tête cachée sous une calebasse ou sous un vase de terre, et s'approchent assez doucement de ces volatiles pour les saisir par les jambes et les enfoncer dans l'eau. On dit que les Indiens de l'Amérique méridionale ont un procédé semblable.

Plus nous nous approchions du grand lac Po-yang, plus l'aspect du pays était affreux. Dans une distance de dix milles à la ronde, au moins du côté du sud et de l'ouest, on ne voyait qu'une forêt de roseaux, de joncs et autres plantes aquatiques, interrompue par des étangs d'eau stagnante. On ne rencontrait pas un seul homme.

Ce lac peut être considéré comme l'égout de la Chine, où les rivières viennent aboutir de tous les points de l'horizon. Il est presque impossible de se figurer un pays plus triste.

Nous fîmes route durant quatre p6.020 jours au milieu de cette contrée. Enfin nous arrivâmes à la ville de Nan-tchang-fou, capitale de la province de Kiang-sy. Il y avait à l'ancre quatre ou cinq cents jonques destinées à recueillir les impôts. Nous attendîmes quelques heures en cet endroit pour prendre les provisions nécessaires, et recevoir un présent de soieries, de thé, et autres bagatelles que nous envoya le vice-roi.

Nous ne voulûmes pas nous détourner de notre route pour aller voir un fameux temple élevé dans ses environs en l'honneur de cet astronome qui, comme je l'ai dit, fit commodément son apothéose dans sa propre maison. Il y a, dit-on, auprès de ce temple, un puits rempli de serpents, que les prêtres révèrent, et à qui le peuple fait des sacrifices. Les prêtres disent que ce sont des enfants des terribles dragons, qui auraient bientôt détruit le monde entier, si on ne les apaisait par des offrandes.

Ainsi, dans tous les pays où le peuple est aveuglé par les superstitions, il se trouve d'habiles fripons qui profitent de sa faiblesse. On dit que les prêtres de ce temple ont fait une observation qui n'est peut-être pas l'effet de la superstition : c'est que toutes les fois que ces serpents se montrent à la surface du puits, des pluies et des inondations ne tardent pas à avoir lieu.

J'ai mesuré une des jonques de l'État mouillées devant cette ville ; elle m'a paru du port de cent cinquante tonneaux. Le tonnage entier de tous les bâtiments en rade, sans compter les petits bateaux, pouvait être de cent mille tonneaux. Nan-tchang-fou est situé sur la rive gauche du Kan-kiang-ho, qui se jette du côté du sud dans le lac Po-yang. Cette rivière avait environ cinq cents verges [1] de largeur. Nous cinglâmes avec rapidité contre le courant, à l'aide d'une forte brise. Dans les six premiers milles, la campagne était basse et inculte, hormis quelques rizières ; mais elle était assez peuplée. On apercevait sans

[1] Environ 250 toises. M. C*** double, de sa propre autorité, la largeur de cette rivière, en traduisant le mot *yard* par brasses. Le *yard* ou verge n'a que trois pieds, tandis que la brasse ou *fathom*, a six pieds.(*Note du traducteur*.)

cesse des bourgs, des villages, des manufactures de poteries, de briques et de tuiles. Plus nous nous avancions sur la rivière, plus le pays était populeux ; plus la surface en était agréable et variée, plus la culture était florissante. Les bords de la rivière étaient plantés d'arbres qui les ombrageaient délicieusement. Ces arbres étaient des saules, des camphriers, mais plus communément des *yang-tchou*, dont les branches courbées vers la terre prennent racine, et poussent de nouveaux jets, à peu près comme dans le manglier ou figuier d'Inde, dont cet arbre paraît être une variété.

À Kei-choui-schien, la rivière se partage en deux branches. Nous arrivâmes le même soir à Kin-gan-fou, ville du premier ordre, où le lit de la rivière se resserrant tout à coup, son courant devient plus rapide. Il fallut prendre de force des hommes pour le halage des bateaux, quoiqu'ils fissent ce service avec moins de répugnance que ceux du nord.

La rivière serpentait au milieu d'une campagne montueuse et stérile, riche seulement par ses beautés pittoresques et qui, pleine d'attraits pour un artiste, sourit moins à l'œil du philosophe. Celui-ci préfère les beautés réelles et solides d'un p6.025 terroir uniforme, qui fournit en abondance aux besoins de l'homme.

Le 3 décembre, nous nous approchâmes d'un lieu que ne redoutent pas peu les Chinois, parce qu'il y est arrivé beaucoup de naufrages. Ils l'appellent Chy-pa-tan ou les dix-huit cataractes. Ce sont des torrents formés par des saillies de rochers qui s'élèvent au-dessus de la rivière. Ces chutes n'ont cependant rien de si effrayant, et ne sont pas moitié aussi dangereuses que la chute d'eau du pont de Londres vers la moyenne marée. Mais les Chinois ne dirigent point leurs vaisseaux avec dextérité. Ils sont si prompts à prendre l'alarme, que souvent ils perdent la tête, lorsqu'avec de la présence d'esprit et de la résolution, ils pourraient se tirer d'embarras.

Les montagnes entre lesquelles passe la rivière, sont couvertes de forêts de mélèzes ; les vallées sont remplies de bambous. La base des montagnes fourmille d'arbustes dont le plus commun ressemble

beaucoup à la plante qui porte le thé : aussi les Chinois l'appellent *tcha-ouha*, ou fleur de thé. C'est la *camellia sesanqua* de Thunberg, à laquelle ils ont donné le même nom qu'à la *camellia japonica* de Linné ; car ils s'inquiètent peu des distinctions spécifiques. La noix de la première plante est assez semblable à la châtaigne, quoique plus petite : on en tire une huile fort agréable, qui sert aux mêmes usages que l'huile de Florence en Europe.

Malgré le bon vent, il nous fallut deux jours pour nous tirer de cette partie tortueuse de la rivière, où une foule de pointes de rochers s'élevaient les unes au-dessus, d'autres au niveau, et quelques-unes un peu au-dessous de la surface de l'eau. Les chutes devenaient de plus en plus rapides et dangereuses. À la quinzième cataracte nous aperçûmes deux ou trois vaisseaux échoués sens dessus dessous, entre les rochers : spectacle terrible pour nos mariniers, qui, comme le charretier de la fable, au lieu de mettre l'épaule à la roue, se mirent à implorer les secours du dieu de la rivière, en frappant du gong, afin d'exciter son attention, et à réjouir ses nerfs olfactoires par la fumée des mèches de bois de sandal : en sorte que si nous avions descendu le courant, au lieu de le remonter, nous aurions sans doute éprouvé le même sort ; car nos barques heurtèrent plus d'une fois contre les rochers.

Le paysage offre un beau coup d'œil dans les environs des cataractes. La transparence des eaux, les cimes audacieuses des rochers dont la base est environnée de forêts, les formes variées des montagnes, tout nous rappelait ces belles rivières qui prennent leurs sources dans les lacs de l'Angleterre septentrionale. Comme elles, le Kan-kiang-ho fourmille de poissons. On n'y trouve point, à la vente, la délicieuse truite, mais des perches beaucoup moins savoureuses.

Le 6 décembre au soir, nous arrivâmes devant Kan-tchou-fou. Tout ce que je puis dire de cette ville, c'est que ses environs produisent en abondance l'arbre à vernis, le même, je crois, que le *Rhus vernix*.

Dans le cours de notre voyage, nous avions recueilli deux variétés de la plante du thé, prises en pleine terre, et mises en pot par notre jardinier. Comme elles étaient en bon état, nous nous proposions de les

envoyer au Bengale, après notre arrivée à Canton. Sachant que nous serions obligés de nous embarquer p6.030 précipitamment le matin, comme de coutume, et désirant nous procurer quelques jeunes plants de l'arbre à vernis, j'engageai notre bon ami Van-ta-gin, de charger quelqu'un de ce soin. Van s'adressa avec les meilleures intentions en notre faveur aux principaux officiers de la ville ; mais ceux-ci soit qu'ils craignissent que leur complaisance ne fût un crime d'État, soit par suite de l'esprit de la nation, résolurent de jouer un tour aux étrangers. Ils nous procurèrent les plants, et nous les envoyèrent dans des pots, au moment ou nous allions partir. Bientôt ces plants commencèrent à se flétrir, les feuilles séchèrent, et nous reconnûmes qu'il n'y en avait pas un seul qui présentât le moindre indice de racines : c'étaient tout simplement des branches incapables, par leur nature, de prendre racines.

Depuis Kan-tchou-fou la campagne nous parut plus uniforme, plus propice aux travaux de l'agriculture : aussi y avait-il très peu de terre qui ne fût occupée par du froment haut de six pouces ; de vastes plantations de cannes à sucre, toutes prêtes à être recueillies, étaient les principaux objets en exploitation. Les cannes étaient remplies de suc, et il y avait entre chaque nœud une distance de six à neuf pouces. On construit au milieu des plantations des moulins amovibles pour exprimer le jus des cannes et le réduire en une masse solide. Ce procédé est fort simple. Deux cylindres verticaux, quelquefois de pierre, mais plus ordinairement de bois, sont mis en mouvement par des buffles. Les cannes passent entre les cylindres, et le jus qui en découle est amené par un tube pratiqué sous le plancher, dans une chaudière placée en terre à l'extrémité du local. On l'y fait bouillir jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine consistance ; et les cannes déjà écrasées servent elles-mêmes de chauffage.

Quoique les Chinois ignorent l'art de raffiner le sucre, cependant la tendance naturelle du sirop à se cristalliser par le refroidissement, leur a fait connaître le moyen d'obtenir du sucre candi très pur : on le vend en poudre dans les marchés de Canton, et il est aussi blanc que le plus beau sucre raffiné. On ne distille pas ici, comme dans les Antilles, le

gros sirop ou la mélasse, pour en faire du rhum ; mais on le mêle quelquefois dans l'alambic avec du riz fermenté, pour se procurer un meilleur *sau-tchou*.

On emploie principalement la mélasse pour conserver des fruits et autres végétaux, surtout la racine de gingembre. Les Chinois aiment passionnément cette conserve. Le lit de la rivière s'étant, par le laps des siècles, creusé jusqu'à la profondeur de 20, 30 et 40 pieds au-dessous de la surface du sol, il a fallu recourir à des procédés artificiels pour l'arrosement des terres. On élève l'eau à la hauteur des bords, par une invention aussi simple qu'ingénieuse, de là elle est conduite par de petits canaux dans toute la plantation de cannes. Cette machine consiste en une roue de bambou, la même que l'on m'a dit avoir été adoptée en Amérique. À l'exception de l'axe, elle est entièrement construite de bambou, sans aucun clou ni morceau de fer ; de sorte qu'elle coûte peu de chose. Elle marche par la seule impulsion de la rivière, sans secours humains, et élève à la hauteur de quarante pieds, cent cinquante tonneaux d'eau par vingt-quatre heures [1].

p6.035 Toutes les plantations sur cette partie de la rivière ont au moins une roue, et quelquefois deux. L'eau est tantôt conduite directement dans les champs de cannes à sucre, tantôt dans des réservoirs, d'où on la tire ensuite par des pompes à chaînes ; et au moyen de petits canaux revêtus d'argile, on la porte dans les lieux où il en est besoin.

Les femmes de cette province sont plus robustes que les autres Chinoises, et plus propres aux travaux pénibles de la campagne, auxquels elles paraissent se consacrer. Ce genre d'occupation est plutôt la cause que la conséquence de leur vigueur extraordinaire et de leurs formes masculines. Leur endurcissement à la fatigue les fait rechercher

[1] Les roues hydrauliques dont on se sert en Syrie ne diffèrent de celles de la Chine, qu'en ce qu'elles ont des seaux mobiles suspendus à la circonférence, au lieu de godets fixes. « Les roues de Hama, dit Volney, ont 22 pieds de diamètre. Elles ont des auges attachées à la circonférence, disposées de manière à plonger dans la rivière, et à se vider dans un réservoir quand elles sont en haut de la roue. »

en mariage par les paysans des environs, et tout fermier chinois qui désire prendre femme, vient la chercher dans la province de Kiang-sy.

Ce fut là que nous vîmes une femme attelée à la charrue, tandis que le mari tenait le manche d'une main, et jetait les grains de l'autre. Ce travail opiniâtre, l'habitude de braver l'influence d'un climat situé par 29 degrés de latitude, ont contribué à rendre plus durs et plus repoussants les traits des femmes du Kiang-sy. Semblables aux Malaises, dont elles partagent sans doute l'origine, elles relèvent leurs cheveux durs et noirs, par le moyen de deux grandes épingles. Leur habillement est d'ailleurs le même que celui des hommes : elles portent comme eux des sandales à leurs pieds. Ainsi, n'étant pas condamnées par la mode à se mutiler les pieds, et jouissant du libre usage de leurs jambes, elles ont un grand avantage sur les dames de la ville. Les femmes de cette province, qui ne travaillent point aux champs, et qui vaquent seulement chez elles aux soins du ménage, sont également exemptes de la barbare coutume de rétrécir leurs pieds.

Le 9, nous passâmes de nouveau dans un défilé fort étroit, où nos yachts ne remontèrent qu'avec peine le courant, en touchant continuellement sur un fond de cailloux. À Nan-gan-fou, où nous arrivâmes le soir, la rivière cesse d'être navigable. Il est certain que la partie sur laquelle nous voguâmes les trois derniers jours n'est qu'un petit ruisseau. Aucune autre nation que les Chinois ne saurait imaginer d'y faire flotter une barque. Il est vrai que leurs bateaux sont admirablement construits pour le genre de navigation et les différentes profondeurs des eaux. Vers le haut de cette rivière, les bateaux modérément chargés ne tiraient que six pouces. Il étaient longs de cinquante à soixante pieds, fort étroits et à fond plat, un peu recourbés, de façon à ne toucher que vers le milieu.

Cependant l'eau était si basse en quelques endroits, qu'il fallut, pour les faire passer, creuser un canal en écartant les pierres et le gravier avec des râteaux de fer. Nous étions désormais obligés de voyager par terre, sur la haute montagne de Mé-lin, montagne escarpée dont le sommet sépare les deux provinces de Kiang-sy et de Quan-tong. C'est sur son

flanc méridional que prend naissance p6.040 la rivière Kei-kiang-ho qui se jette dans le port de Canton, et dont l'embouchure est connue des Européens sous le nom de *Bocca Tigris*. Nous gravîmes cette montagne, les uns à cheval, d'autres en chaises à porteurs, par une route bien pavée, conduite en zig-zag jusqu'à la cime, où l'on a creusé, à force de travaux et de dépenses, un passage très profond dans la roche de granit. Au milieu du passage était un poste militaire plus fort que les autres. Il était défendu, ou, pour parler plus correctement, il était orné de deux vieilles pièces de canon, fondues sans doute il y a près de deux cents ans. Elles sont peut-être l'ouvrage des jésuites, qui ont les premiers appris aux Chinois un art qu'ils semblent avoir oublié ou négligé.

La vue dont on jouissait du haut de cette montagne, en regardant du côté du sud vers la province de Canton, était aussi riche, aussi flatteuse que l'aspect du côté opposé était affreux et stérile. Nous descendîmes une pente douce d'environ douze milles, avant que la base de la montagne se fût confondue avec la plaine environnante. C'était une succession constante de maisons ; en sorte que toute la route n'était en quelque façon qu'une rue continuelle.

À la vérité, la moitié de ces maisons était destinée aux passants pressés de satisfaire les besoins de la nature ; les portes, ou plutôt les ouvertures, font toujours face au grand chemin. Chaque maison isolée, ou jointe à une autre, est toujours accompagnée d'un bâtiment de ce genre, placé au-dessus d'une vaste citerne revêtue de matériaux qui ne laissent rien passer. Le propriétaire y jette de temps en temps de la paille ou des gravois, pour empêcher l'évaporation. Il y a dans une des rues de Canton, une rangée de bâtiments de cette espèce, et cela doit être fort nuisible dans un pays aussi chaud. Mais le désir de conserver ce précieux engrais, que les Chinois regardent comme plus favorable que tout autre à la végétation, l'emporte sur la décence et la prudence.

Tous les gens que nous rencontrâmes sur la route étaient chargés de jarres d'huile tirée de la camélie. Depuis le Mé-Lin jusqu'à Non- cheou-fou, dans un espace de dix-huit milles, nous vîmes au moins mille de ces personnes portant une charge de dix à douze gallons d'huile.

À présent que nous avons traversé cinq des plus populeuses et des plus riches provinces de la Chine, il faut jeter un regard en arrière sur l'état de l'agriculture et la condition des sujets ; sur leurs habitations, leur habillement, leur régime, leurs moyens de subsistance, et nous en tirerons des conclusions sur la population du pays.

Il est assez remarquable qu'à l'exception des environs du lac Po-yang, les habitants de la province où est la capitale sont plus misérables, ont des maisons en plus mauvais état, et des champs moins bien cultivés que ceux des autres parties de la route. Cette remarque s'applique avec le témoignage que l'ambassade hollandaise a donné sur cette partie d'u Pé-tché-lie, au sud-ouest de la capitale. Quatre murailles de terre, couvertes d'une toiture de millet ou de bambou, composent toute l'habitation des villageois ; ils élèvent ordinairement autour une muraille d'argile ou une palissade faite avec les longues tiges du millet des Barbades. Une cloison de nattes divise la cabane en deux parties ; chacune a dans la muraille une petite ouverture pour laisser p6.045 passer l'air et la lumière. Il n'y a pas d'autre porte qu'un trou fermé d'une grosse natte.

L'habillement des gens du peuple consiste en un surtout de coton blanc, un pantalon, un chapeau de paille et des souliers de la même matière. Ils n'ont pas d'autres lits qu'une natte de cannes ou de bambou, avec un traversin de laine couvert de cuir, une sorte de couverture faite avec la toison de leurs moutons à large queue. Cette laine n'est ni filée, ni tissue, mais simplement feutrée. Quelquefois ils se couchent sur des matelas rembourrés de laine, de crins ou de paille. Deux ou trois jarres, quelques écuelles de terre, une grande chaudière de fer, une poêle à frire et un fourneau sont tous leurs meubles. Ils n'ont besoin ni de chaises ni de tables ; les hommes, ainsi que les femmes, s'accroupissent sur leurs talons : c'est dans cette attitude qu'ils se placent autour de la marmite, tenant chacun à la main l'écuelle où ils prennent leurs aliments.

Leur maigreur annonce assez la mauvaise qualité de leur nourriture. Ils ne mangent que du riz bouilli, du millet et d'autres grains, en y

ajoutant des oignons ou de l'ail et quelquefois les mêlent avec des légumes qu'ils font frire dans une huile rance extraite de diverses plantes, telles que le maïs, le chou oriental, le cytise des Indes, une espèce de dolichos, et cette espèce de ricin ou *palma-christi*, d'où l'on lire l'huile de castor, qui est employée en Europe comme un puissant purgatif. Ses qualités drastiques peuvent être affaiblies, soit parce que l'on presse moins les graines pour faire l'huile, ou par l'habitude, ou parce qu'on l'emploie fraîche ; car il ne paraît pas que les Chinois en éprouvent aucun mal, autant que j'ai pu en être informé. Les semences sont d'abord brisées, puis bouillies dans l'eau, et l'on recueille l'huile qui monte à la surface. Les Chinois affectaient de point trouver bonne notre huile de Florence, disant qu'elle n'avait pas de goût. Semblables aux habitants de l'Europe méridionale, ils paraissent estimer d'autant plus les huiles, qu'elles ont acquis par l'âge un plus grand degré de rancidité.

Le poisson est très rare dans cette partie du pays. On en prend fort peu dans les rivières du Pé-tché-lie. Nous n'en vîmes point dans toute la province, si ce n'est à Tien-sing et dans la capitale, dont le marché, sans doute comme celui de Londres, attire de très loin les objets choisis qu'on y expose. On apporte du midi de l'empire du poisson sec et salé ; mais les pauvres villageois n'ont pas le moyen de s'en nourrir habituellement : ils n'en obtiennent quelquefois qu'en donnant du millet ou des légumes en retour.

La seule viande dont les pauvres gens puissent goûter est un morceau de porc, qu'ils font cuire avec leur riz. Ils ont peu de lait, point de beurre, ni de fromage, ni de pain, sorte d'aliments dont les paysans européens font leur principale subsistance. L'objet de première nécessité, en Chine, est le riz bouilli, et non pas le pain. C'est pourquoi le monosyllabe *fan*, qui signifie riz bouilli, entre dans la composition de tous les mots qui ont rapport au manger. Ainsi *tché-fan*, qui exprime un repas quelconque, signifie littéralement manger du riz. Le déjeuner s'appelle *ta-fan*, ou riz du matin ; et le souper, *ouan-fan*, ou riz du soir.

Leur principal, et même leur meilleur breuvage, est un assez mauvais thé, qu'ils font bouillir et p6.050 rebouillir jusqu'à ce qu'il ne

reste plus de goût aux feuilles. Ils le prennent sans lait, sans sucre et sans autres ingrédients, si ce n'est en hiver, qu'ils y ajoutent un peu de gingembre. Il paraît qu'ils ne font usage d'un thé aussi faible, que pour entraîner la matière limoneuse qui abonde dans les eaux de tous les pays plats de la Chine ; les feuilles du thé sont bonnes pour cet effet ; et je crois que celles de toute autre plante ne seraient pas moins efficaces. Mais les pauvres paysans chinois sont imbus d'un préjugé populaire qui attribue au thé des vertus merveilleuses [1].

Il faudrait avoir eu des relations plus familières avec ce peuple, et avoir vécu plus longtemps au milieu de lui, pour donner les véritables raisons de la pauvreté des paysans qui habitent les environs de la capitale. Peut-être doit-on l'attribuer au voisinage de la cour, qui dans tous les pays entraîne après elle quantité d'hommes qui vivent des productions du sol, sans contribuer par leurs travaux à les faire naître. L'encouragement que l'on y donne à la paresse et à la dissipation arrache de leurs modestes chaumières les jeunes villageois des environs, et prive le pays des bras les plus utiles. D'ailleurs, le sol, près de la capitale, est stérile et sablonneux, il produit peu de chose au-delà des besoins de ceux qui le cultivent, et ils sont obligés de payer exorbitamment cher les autres choses nécessaires à la vie.

Il est étonnant que cette immense cité, qui renferme, dit-on, trois millions d'âmes, puisse être approvisionnée à quelque prix que ce soit, lorsque plusieurs lieues à la ronde, la campagne est si aride et si peu productive. Cependant un Chinois ne serait pas moins surpris et ne trouverait pas moins difficile à concevoir, comment la capitale de l'Angleterre reçoit ses provisions journalières, surtout après avoir remarqué que de toutes les routes qui amènent à Londres, il n'en est

[1] La simple ébullition de l'eau tend à faire déposer promptement les particules terreuses ; et c'est sans doute pour cela qu'en Chine on fait chauffer tout ce qu'on boit. Les habitants étaient surpris de voir nos soldats et nos domestiques boire toute fraîche l'eau du Pei-ho, et disaient que c'était pernicieux pour l'estomac et les intestins. Il est certain que la plupart d'entre eux furent atteints de maux de ventre ; et le docteur Gillan l'attribua à l'impureté de l'eau. Mais les Chinois soutenaient que c'était parce qu'on la buvait froide : ils demandaient si, tous les fluides du corps étant chauds, la nature avait réellement voulu que l'homme but froide l'eau et les autres liquides.
Ils paraissaient oublier que tous les animaux à sang chaud, excepté l'homme, sont nécessairement obligés de boire l'eau fraîche.

pas une seule qui ne traverse de vastes terrains communaux sans culture, et des déserts. Les vallées de la Tartarie fournissent à Pékin des bœufs et des moutons à large queue. On y apporte par eau du grain de tous les points de l'empire. Le gouvernement en tient toujours de prêt pour les subsistances d'une année. De toutes les viandes, celle de porc est la plus généralement consommée. Il est peu de paysans qui n'élèvent de ces animaux ; on en nourrit aussi dans les grandes villes, et ils y deviennent fort nuisibles.

Le mauvais bœuf se vend, à Pé-kin, douze sous la livre ; le mouton et le porc frais seize sous. Les poulets maigres et les canards coûtent de deux à trois schellings ; les œuf p6.055 se vendent ordinairement deux sous pièce. Le pain sans levain et cuit à la vapeur de l'eau, vaut environ huit sous la livre ; la farine, de cinq à six sous. La livre de thé, première qualité, vaut de 12 à 30 schellings (de 15 à 35 francs). Le thé qui ne coûtait que douze schellings, et que nous faisions acheter en secret, n'était pas supportable. L'autre n'était pas aussi bon que celui qu'on vend six schellings à Londres [1].

Il y a cependant en dedans et en dehors de la ville quantité de maisons où l'on vend du thé tout préparé, où les artisans ont une tasse pour deux petites pièces de cuivre ; mais il est détestable.

Le prix d'un esclave est le même que celui d'un cheval médiocre : on les vend quinze à trente onces d'argent.

Les gens de la dernière classe font peu de frais pour leur habillement. Les paysans portent tous des étoffes de coton, et il y en a des fabriques dans toutes les provinces. L'habit complet d'un paysan vaut à peu près quinze schellings ; celui d'un marchand ordinaire trois livres sterling. Le costume ordinaire d'un mandarin coûte dix livres sterling, celui de cérémonie environ trente livres ; et s'il est enrichi de broderies, de brocards d'or et d'argent, sa valeur est entre deux et trois

[1] Comme il fallait acheter ce thé par l'entremise des Chinois, je ne doute point qu'ils ne fissent un grand profit sur la commission, car il n'est guère possible qu'une production des provinces du centre excédât si fort le prix du meilleur thé que l'on vend à Londres.

cents livres. Une paire de bottines de satin noir se vend vingt schellings ; un bonnet est de même prix.

Cependant le prix du travail, surtout à Pékin, n'est nullement proportionné à celui des denrées. Un ouvrier de cette ville se croit bien payé, s'il gagne un schelling par jour. Les tisserands ordinaires, les menuisiers et autres gens de métier, ne gagnent que de quoi nourrir médiocrement leur famille. Les meilleurs domestiques n'ont qu'une once d'argent de gages par mois. Plusieurs s'estiment heureux de donner leurs services pour leur nourriture, sans aucun salaire en argent. Le tabac étant d'un usage indispensable pour les personnes de tout âge et de tout sexe, est fort cher dans la capitale. Il est singulier que cette plante se soit introduite dans toutes les parties du monde, chez les nations sauvages comme chez les nations civilisées, et jusque dans les déserts de l'Afrique. On l'a trouvée en usage chez les Bouchouanas, peuplade qui dernièrement était absolument inconnue. Il n'est pas moins étonnant qu'une herbe aussi désagréable au goût, devienne, par l'habitude, nécessaire au point qu'il n'est pas facile de s'en passer.

Le climat des provinces du nord est funeste pour les pauvres cultivateurs. Les étés sont tellement chauds, qu'ils vont presque nus, et les hivers si froids, que privés de moyens d'existence, de chauffage, de vêtements, et quelquefois d'habits, ils périssent par milliers.

Dans une telle situation, le désir de se conserver soi-même étouffe la voix de la nature. Les parents vendent leurs enfants pour ne pas mourir de faim avec le reste de leur famille, et les enfants, devenus la proie de l'indigence, sont réduits au désespoir. Nous avons vu dans les notes tenues par un des membres de la légation hollandaise, combien l'hiver est dur à Pékin ; cependant les mines de charbon les plus voisines sont dans les montagnes de la p6.060 Tartarie ; on le transporte sur des dromadaires, et le prix en est exorbitant ; aussi le brûle-t-on rarement tout seul. On le réduit en poudre, et on le mêle avec de la terre. Dans cet état, il exhale une forte chaleur, mais point de flamme, et convient parfaitement aux petits poêles fermés des Chinois.

Quoiqu'un des principes de ce gouvernement soit de ne reconnaître parmi ses sujets d'autres distinctions que celles que donnent le savoir et les fonctions publiques ; quoique les lois somptuaires les plus rigoureuses répriment cette tendance qu'ont les gens riches pour la pompe et la représentation ; quoique, en un mot, il se soit efforcé de mettre au même niveau tous les États au moins dans leur apparence extérieure, cependant il y a en Chine, entre le riche et le pauvre, sous le rapport de la nourriture, une différence peut-être plus énorme que partout ailleurs.

Les richesses que le propriétaire dépenserait pour satisfaire une folle vanité, il les emploie à acheter des choses qui ne satisfont que la gourmandise.

Leur fameux *gin-sing* [1], dont le nom signifie *la vie de l'homme*, parce qu'ils lui supposent des qualités fortifiantes et aphrodisiaques, se vendit longtemps au poids de l'or. Les gens riches payent un prix exorbitant des parties nerveuses des cerfs et des autres animaux, ainsi que des nageoires de requins, auxquelles on attribue les mêmes vertus. Les nids que construisent de petites hirondelles sur les côtes de la Cochinchine, de Camboye et autres lieux de l'Orient, se vendent encore plus cher.

Les Chinois, persuadés que les plantes qui croissent sur le bord de la mer augmentent les forces de l'homme, en prennent dans tous leurs repas, en marinades et en conserves ; ou bien ils les font sécher, et les mangent en soupe comme les autres légumes. Ils font tremper dans de l'eau fraîche les feuilles d'une espèce de *fucus*, et les suspendent pour les dessécher. Un peu de cette plante bouillie dans l'eau, lui donne la consistance d'une gelée ; lorsqu'on la mêle avec un peu de sucre, du jus d'orange ou d'autre fruit, et qu'on la laisse refroidir, elle forme la gelée la plus rafraîchissante et la plus agréable que je connaisse. La feuille a environ six pouces de long, elle est étroite, pointue, profondément dentée et a les bords ciliés ; le milieu est lisse, demi-transparent, et de la consistance du cuir. Les Chinois l'appellent *chin-chou.*

[1] *Panax quinquefolium*, Linné.

Les principaux officiers de l'État font usage de ces aliments et d'autres viandes gélatineuses, afin de se donner de l'embonpoint [1], qu'ils regardent comme respectable et imposant pour la multitude, p6.065 mais ils y réussissent fort mal, et l'on pourrait dire de beaucoup d'entre eux, ce que Falstaff [2] disait de ses compagnons :

— Jamais on n'a vu de tels épouvantails.

Il serait difficile de trouver parmi tous les Chinois, un seul homme qui pût entrer en comparaison avec un buveur de bière ou un riche fermier d'Angleterre. Ils sont pour la plupart maigres, chétifs, et n'ont point cette physionomie ou brille la santé.

Les tables des grands sont couvertes de toutes sortes de plats ; ce sont, pour l'ordinaire, des étuvées de poissons, de volailles et d'autres viandes cuites ensemble ou séparément, avec divers légumes et des sauces de différents genres. Leur boisson est du thé et de l'eau-de-vie de grain. Ils passent la plus grande partie de la journée à boire des liqueurs spiritueuses, qu'ils prennent presque bouillantes, à manger de la pâtisserie et des fruits, et à fumer leur pipe. En été, ils dorment vers le milieu du jour, accompagnés de deux domestiques, dont l'un chasse les mouches, et l'autre rafraîchit son maître avec un éventail.

La province de Pé-tché-lie s'étend depuis le 38e jusqu'au 40e degré et demi de latitude nord. La température est très variée, mais le ciel est serein pendant presque toute l'année. Le fermier ne fait qu'une récolte

---

[1] Un Français, M. Cossigny, vieux, mais disciple de la nouvelle école, a cru trouver les Chinois en possession d'une science nouvelle, dont les nations éclairées de l'Europe ne soupçonnent pas même l'existence. Comme il a eu le mérite de la découverte, il est juste de transcrire ses propres expressions :
« Je pense que nous devrions prendre chez eux (les Chinois) les premiers éléments de la spermatologie, science toute nouvelle pour l'Europe, science qui intéresse l'humanité en général, en lui procurant des jouissances qui l'attachent à son existence, en entretenant la santé et la vigueur, en réparant l'abus des excès, en contribuant à l'augmentation de la population. Il serait digne de la sollicitude des gouvernements, de s'occuper de recherches qui pourraient donner des connaissances sur une science à peine soupçonnée des peuples éclairés de l'Europe.
Il annonce alors qu'il a appris l'art de faire
« de petites pastilles qui sont aphrodisiaques, et qui conviennent surtout aux vieillards et à ceux qui ont fait des excès. »
Mais malheureusement il ajoute qu'il ne lui est pas permis de révéler un si important secret « qui dit-il, intéresse l'humanité en général ! »

[2] Personnage bouffon que Shakespear a fait entrer dans plusieurs de ses tragédies. (*Note du traducteur*.)

par an, parce que les gelées commencent vers la fin de novembre, et durent jusqu'au mois de mars. On y emploie trois manières de semer le blé, l'une en faisant des trous, l'autre en remuant la terre avec la houe, et la troisième en répandant le grain à pleines mains.

La première est la plus usitée, comme la plus commode pour le sarclage ; on se sert rarement du dernier procédé, parce qu'il fait perdre trop de grains ; la houe ne s'emploie que dans les petits carrés auprès des maisons. La terre étant presque partout meuble, sablonneuse et sans pierre, il est facile d'y travailler ; mais elle exige beaucoup d'engrais, et la rareté des animaux domestiques rend cet objet peu commun.

Nous avons vu peu de moutons ou de bestiaux ; il y avait cependant quantité de terres où il semblait que la charrue n'eût point passé depuis plusieurs années. Les bêtes de trait sont les bœufs, les mulets et les ânes. Les chevaux sont rares et d'une mauvaise race, peu capables de résister au travail. Il en est de même de toutes les provinces de l'empire ; cependant les chevaux tartares élevés dans les haras de l'empereur ne manquent point de taille, de beauté, ni de feu.

Au surplus il ne paraît pas que les Chinois prennent la moindre peine pour perfectionner leur bétail, ni qu'ils en sentent l'importance. À peine s'occupent-ils des p6.070 races détestables qu'ils possèdent déjà.

On croirait que dans un pays où l'entretien de la cavalerie coûte des sommes presque incroyables, les habitants doivent prendre quelque soin des chevaux ; cependant il n'en est pas ainsi : un bidet écossais sorti des montagnes, où il vivait dans l'état sauvage, qui n'a jamais senti les dents d'une étrille, dont la queue et la crinière sont endurcies de boue, serait en aussi bon état que tout autre cheval d'un régiment de cavalerie tartare. Les gens en place négligent également leurs chevaux : les Chinois ne s'imaginent pas que ce noble animal exige d'autre surveillance que celle de lui fournir sa nourriture ; encore la réduisent-ils à une faible ration.

La partie de la province de Chan-tong ou nous passâmes, était d'une culture plus variée que le Pé-tché-lie ; mais les districts du nord étaient également uniformes ; le sol, formé de vase et de limon déposés par les rivières, ne renfermait pas un seul caillou. La saison était trop avancée pour estimer les moissons que doivent produire les immenses plaines de Chan-tong ; mais les blés nouveaux, qui à cette époque de la mi-octobre avaient déjà quelques pouces de hauteur, paraissaient en très bon état. On voyait peu de terres en friche, hormis les sentiers et les rigoles qui séparaient les propriétés ; on a essayé, sans succès, d'y planter des haies entre les champs respectifs ; le *palma-christi* que l'on a choisi pour cet effet, n'y était guère propre.

Plus nous nous avançâmes vers le sud, moins nous vîmes de champs de froment ; ils étaient remplacés par des plantations de coton. La plante était petite, et d'une végétation peu vigoureuse ; mais elle était chargée de gousses déjà mûres. Le cotonnier se plante par sillons comme le froment. Le coton de la seconde année est réputé aussi bon que celui de la première ; mais comme on s'est aperçu qu'il dégénérait dans la troisième année, on l'arrache et on en sème de nouveau.

Les districts méridionaux du Chan-tong sont montueux et entrecoupés de lacs et de marais. La population n'en est pas considérable, et il n'y demeure guère que des pêcheurs. Tant de gens vivent continuellement dans des barques, que l'eau est aussi peuplée que la terre. Le gouvernement n'exige ni rente, ni taille, ni dîme, ni droits sur les produits de la pêche. Aucun obstacle n'est mis à la libre jouissance des lacs, des rivières et des canaux : mais cette liberté, cette exemption d'impôts, ne suffisent point aux habitants de cette contrée pour qu'ils puissent gagner les premières nécessités, encore moins les agréments de la vie.

Les paysans du nord de cette province sont infiniment plus heureux : ils sont proprement vêtus ; leur figure respire la joie et annonce l'aisance ; leurs maisons de briques ou de bois paraissent plus solides et plus commodes que celles des provinces où est située la capitale. Mais les pauvres pêcheurs offraient les marques les moins

équivoques de l'indigence. On attribue leur maigreur et leur pâleur à l'usage trop fréquent et presque exclusif du poisson, qui répand dans toute l'habitude de leur corps un vice scrofuleux.

Cependant ces malheureux cherchent à corriger les humeurs âcres et malfaisantes qu'une telle nourriture peut engendrer, en faisant un grand usage de l'oignon et de p6.075 l'ail, qu'ils cultivent jusque sur l'eau ; et comme ils n'ont point de maison à terre, ni de demeure fixe mais qu'ils vont sans cesse d'un lieu à un autre sur les lacs et les rivières, ils ne cultivent point de terre ; leur profession habituelle et celle-ci se nuiraient réciproquement. Ils aiment mieux planter leurs oignons sur des radeaux de bambou, entremêlés de fortes cannes, de grandes herbes, et recouverts de terre. Ces potagers flottants sont attachés à leurs bateaux.

Les femmes les aident à lever les filets et dans les autres occupations de la pêche ; les enfants s'occupent à nourrir des canards. Ces oiseaux stupides deviennent ici d'une docilité singulière. Il y en a quelquefois plusieurs centaines sur un seul bateau, et comme les bestiaux des Cafres, ils plongent dans l'eau au premier coup de sifflet, ou bien vont chercher leur nourriture à terre. Un autre coup de sifflet les fait revenir. Les pêcheurs chinois ont, comme les anciens Égyptiens, un procédé artificiel de faire éclore les œufs en les enterrant dans du sable au fond d'une boîte de bois, et la plaçant sur une planche de fer, qu'échauffent modérément de petits fourneaux [1].

Ainsi les canes déjà âgées, qui ne feraient qu'une couvée ou deux tout au plus dans un an, si elles étaient obligées de faire éclore leurs petits, continuent de pondre presque tous les mois.

On nourrit aussi des pourceaux à bord de ces barques. En effet, ces animaux et les canards fournissent la chair la plus savoureuse et la plus abondante en graisse ; et d'ailleurs ils trouvent d'eux-mêmes leur nourriture. Après avoir tué les canards, on les ouvre, on les sale, on les

[1] Ce secret est possédé aujourd'hui en Égypte par les habitants d'un village cophte. Voyez le voyage de Korden.

fait sécher au soleil, et on les échange contre du riz et d'autres grains. Dans cet état, ils formaient une excellente nourriture, et l'on nous en fournit abondamment pendant tout notre trajet.

La province de Chan-tong est située entre 34 ½ et 38 degrés de latitude. La température était modérée ; le ciel fut constamment pur et sans nuages.

Les canaux et les rivières qui coupent dans toutes les directions la province de Kiang-nan, et qui en permettent l'arrosement dans les saisons les plus sèches, en font une des contrées les plus précieuses et les plus fertiles de tout l'empire. Chacune de ses parties communiquant avec la mer Jaune par les deux grands fleuves le Ouang-ho et l'Yang-tsé-kiang, on peut la considérer comme le point central du commerce intérieur. Nankin, sa capitale, fut autrefois celle de tout l'empire.

C'est à Nankin que l'on recueille le beau et solide coton de ce nom ; on l'exporte de Canton dans toutes les parties du monde. Les Chinois le portent rarement dans sa couleur naturelle, si ce n'est pour faire des habits de deuil ; mais ils le vendent en échange contre du coton blanc écru de Bombay et du Bengale, parce qu'ils y trouvent du bénéfice. Ils se servent de coton blanc pour les vêtements de deuil et autres usages ; mais plus communément ils le teignent en noir ou en bleu. Il y en avait parmi les présents qu'on nous donna, de belles pièces écarlates.

Auprès de la plupart des plantations de coton, nous vîmes des champs d'indigo ; plante qui croît spontanément dans les provinces p6.080 du midi et du centre. La teinture que l'on en tire n'étant point en Chine un article de commerce, est rarement réduite en une pâte sèche. On extrait immédiatement des feuilles le principe colorant, afin d'épargner la peine d'en former une masse solide.

Les cultivateurs de coton ont chacun un jardin à indigo, de même qu'autrefois en Angleterre chaque villageois brassait lui-même sa bière, nourrissait une vache pour avoir du lait et du beurre, élevait des moutons, dont la laine, filée par sa famille, était fabriquée en étoffes

par le tisserand de la paroisse. Il cultivait de plus un peu de chanvre pour se faire de la toile.

Il en est de même en Chine. On n'y voit point de gros fermiers, ni d'accapareurs de grains ; aucun individu, aucune corporation n'a la possibilité de gorger le marché, ou de retenir les produits du sol, selon son intérêt. Chaque paysan doit trouver dans son industrie des moyens de subsistance ; mais des causes accidentelles peuvent quelquefois tarir ces ressources.

Dans la province de Kiang-nan, chacun cultive son coton ; les femmes et les enfants le filent et le tissent quelquefois eux-mêmes, mais plus généralement on loue des tisserands étrangers. Quelques bâtons de bambou composent tout le métier de l'artisan.

Les paysans n'ont point d'argent, mais ils se procurent facilement, par des échanges, les objets de nécessité ou de luxe.

Les grands payent avec des lingots d'argent les superfluités que permet leur fortune : ces lingots n'ont point d'empreinte, et passent au poids, de même que l'*as* des Romains, et le *shekel* des Hébreux. La seule monnaie en circulation est le *tchen*, petite pièce ou il entre peu de cuivre, et qui vaut la millième partie d'une once d'argent. Avec cette petite monnaie, on achète les objets qu'il serait incommode de se procurer par échanges.

Ce n'est guère qu'entre les marchands des grandes villes que l'argent se prête à usure. L'intérêt légal est de 12 pour cent ; mais on le porte communément à 18, et quelquefois à 36. Pour échapper à la peine décernée contre l'usure, ce que l'on accorde au-delà de 12 pour 100, se porte sur un billet particulier.

> « L'usure, dit lord Macartney, est en Chine, comme partout ailleurs le jeu, un moyen honteux de gagner de l'argent ; mais par une sorte de pacte entre la nécessité et l'avarice, entre la richesse et le dénûment, nous regarderions comme peu honorable d'attaquer en justice l'usurier dont nous avons été victimes.

Plus nous nous éloignions de la capitale, plus le peuple nous semblait heureux. Lorsque le vice-roi reçut son excellence à son entrée dans cette province, il jeta par hasard les yeux sur les hommes presque affamés et à demi-vêtus qui traînaient les bateaux. Soit qu'il eût honte de leur aspect misérable, soit qu'il en eût compassion, il fit donner à chacun d'eux un habit neuf complet. Le lendemain matin, nous ne fûmes pas peu surpris de ce changement.

La fertilité naturelle de ce district, sa situation favorable pour le commerce, l'abondance des pêcheries sur les grandes rivières et les lacs, sont autant d'aiguillons pour exciter l'industrie de son immense population, également répartie sur tous les points de la province.

Le riz, principale denrée de la Chine, y est cultivé dans tous les p6.085 endroits où l'on peut amener de l'eau. Le produit approximatif des champs de blé est de 10 à 15 pour un ; le riz donne de 25 à 30, mais ordinairement 30.

Les champs de blé où les irrigations sont faciles sont labourés immédiatement après la récolte ; c'est-à-dire, dans les provinces du centre, vers le commencement de juin : alors les jeunes riz s'élèvent déjà de 8 à 10 pouces. On éclaircit le riz et celui qu'on arrache est transplanté dans les champs de froment convenablement préparés et que l'on inonde aussitôt. Cette récolte produit 15 ou 20 pour un. Quelquefois au lieu de riz, on sème du millet après la moisson, parce qu'il exige moins d'eau, ou le *cad-jan*, espèce de *dolichos*, ou petit haricot dont on extrait de l'huile, et auquel il faut encore moins d'eau.

On a également coutume, après la récolte du coton ou de l'indigo, vers le mois d'octobre, de semer du froment, afin que la terre soit de nouveau libre en mai ou en juin.

Cette succession de récoltes, sans qu'on laisse les champs en jachère, semble exiger une grande quantité d'engrais ; les cultivateurs n'épargnent en effet aucun soin pour s'en procurer ; mais ils y suppléent aussi en travaillant sans cesse le terroir, en le mêlant de substances hétérogènes, par exemple en apportant de la marne ou de

l'argile dans les terres légères et sablonneuses, et en transportant du sable et du gravier dans les terrains argileux. Ils vont chercher de la vase dans les étangs, les canaux et les rivières. Ils conservent avec le plus grand soin toute sorte d'urines, et ils ont coutume d'y tremper les grains avant de les semer. On dit que les graines de navet ayant été trempées dans de la chaux et de l'urine, la plante n'est pas attaquée par les insectes.

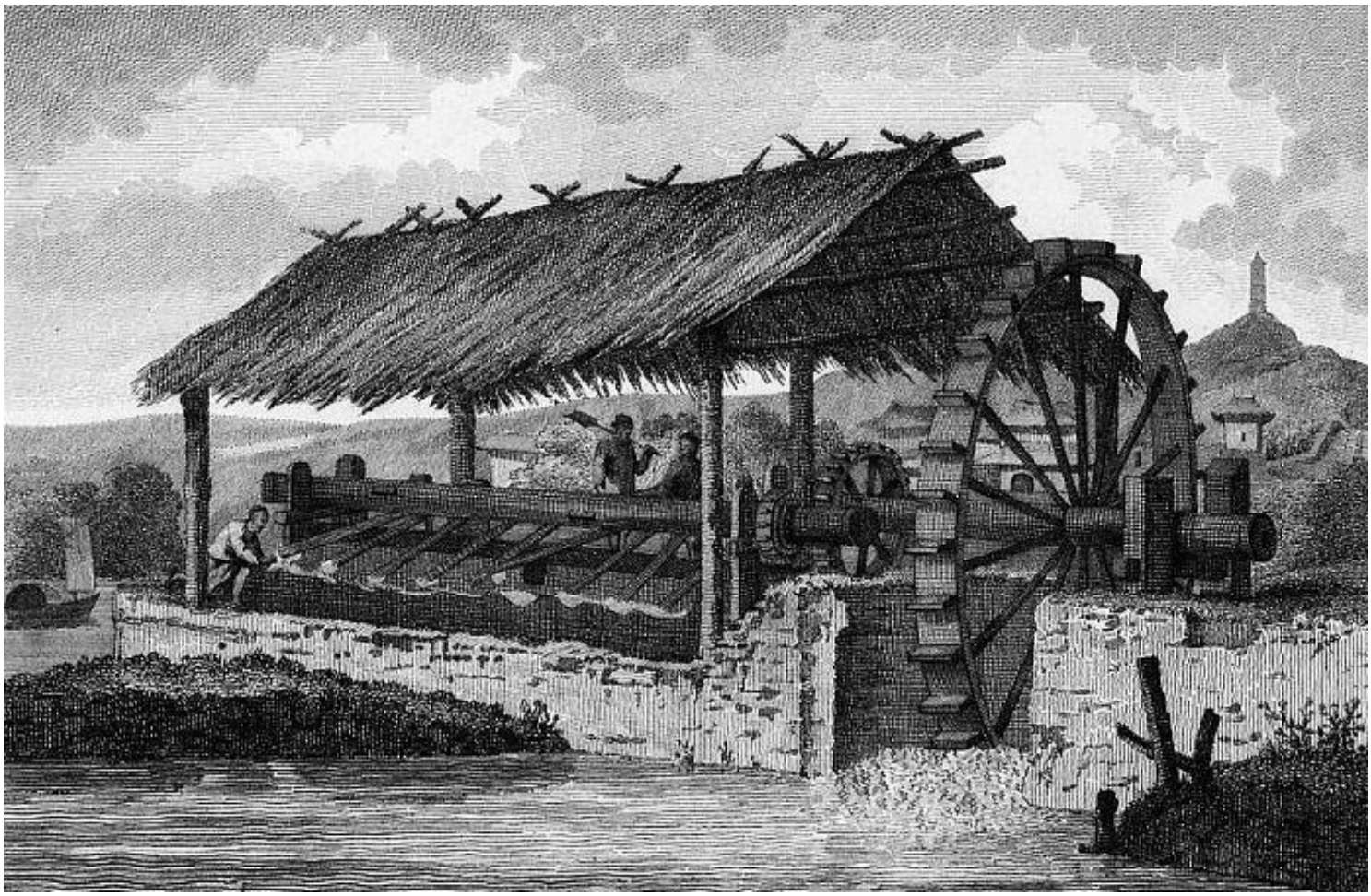
Auprès de chaque maison il y a en terre de grandes jarres de terre pour recevoir toutes les déjections animales et autres matières susceptibles de devenir engrais par la fermentation. Les vieillards et les enfants rodent autour des villages, avec des râteaux et des corbeilles, recueillant soigneusement toutes les immondices qu'ils rencontrent.

Cet empressement donnait quelquefois lieu à des scènes risibles. Lorsque nos barques s'arrêtaient, et que les officiers et les domestiques éprouvaient des besoins qui les forçaient de descendre à terre, ils étaient poursuivis et importunés par ces chercheurs d'engrais.

On peut dire à la lettre que dans ce pays on ne laisse rien perdre. La profession de barbier est exercée en Chine par une multitude d'hommes, parce que la mode étant de raser toute la tête, et de ne laisser derrière qu'un petit bouquet de cheveux, peu de personnes seraient en état de le faire elles-mêmes. Comme les cheveux passent pour un excellent engrais, chaque barbier a sur lui un petit sac dans lequel il ramasse tout ce qui tombe sous son rasoir.

La charrue ordinaire de la Chine est une machine fort simple et qui ne vaut pas les plus mauvaises d'Angleterre : nous avons vu dans le Chan-tong, une charrue à *plantoir*, différente des autres. Elle consistait en deux perches parallèles, établies sur des roues, garnies à l'extrémité inférieure d'un morceau de fer pour ouvrir les sillons. À chaque perche était attachée une petite trémie pour verser le grain dans les sillons ; il était aussitôt recouvert par une p6.090 traverse de bois placée derrière, et de niveau avec la surface du sol.

La machine dont ils se servent pour séparer en grand le riz de sa balle, est exactement la même que celle dont on se sert en Égypte pour le même objet si ce n'est que cette dernière est mue par des bœufs et l'autre par l'eau. (Voyez la planche 17.)



Pl. 17. Moulin à riz.

Un membre de l'institut de France pense que le moulin à riz et la charrue, qui sont les mêmes chez les Égyptiens et les Chinois, étaient employés en Égypte il y a deux mille ans. D'après les maximes du gouvernement chinois et le caractère du peuple, il y a lieu de croire qu'ils ne sont pas moins anciens dans la Chine. La roue à godets de bambou, ou du moins une machine semblable, existait chez les anciens Égyptiens, et est encore usitée en Syrie, d'où je présume qu'elle a passé en Perse ; et c'est de là que nous l'avons tirée sous le nom de roue persane. La pompe à chaîne dont se servent tous les fermiers chinois, était aussi en Égypte un instrument d'agriculture.

On a, ce me semble, en Europe, une opinion très fausse sur les connaissances des Chinois en agriculture. Ils ont assurément beaucoup d'industrie, mais il ne paraît pas que le jugement dirige leurs travaux. D'abord leurs instruments sont très imparfaits. Dans les terres les plus profondes et les meilleures, la charrue s'enfonce rarement de plus de quatre pouces ; en sorte qu'ils sèment constamment sur la même couche, sans renouveler la surface et sans recouvrir la vieille terre. Cependant, s'ils avaient des charrues mieux façonnées, les vieilles femmes, les mulets et les ânes n'auraient plus assez de force pour les conduire.

L'avantage que les riches fermiers d'Angleterre ont sur les petits consiste surtout en ce que les premiers ont le moyen d'avoir de meilleur bétail, et par conséquent de mieux travailler la terre. Le fermier opulent, à quantité égale de terrain, recueillera toujours plus que celui qui n'a qu'une pauvre chaumière. En Chine, les neuf dixièmes des villageois sont pauvres, et n'ont que peu de bétail, je pourrais dire que des millions n'en élèvent pas du tout.

Les Chinois ont sans doute de grands talents dans le jardinage ; mais sous le rapport de l'agriculture en grand, ils ne peuvent être comparés à aucune nation européenne. Ils ne connaissent aucune méthode pour améliorer les races de bétail ; ils n'ont point d'outils suffisais pour dessécher les marais, quoique les districts voisins du grand canal ne soient remplis de landes incultes, où la population surpasse les productions du sol, où la multitude de bateaux qui passent et repassent consomme une grande quantité de grains et de végétaux.

C'est par leur ignorance qu'ils laissent en friche et sans en tirer parti, une immense étendue de terrain, le meilleur peut-être qui soit dans tout l'empire. Si l'on peut se faire une idée d'après ce que nous avons vu dans le cours de notre voyage, et les renseignements qui nous ont été fournis sur le reste, à peu près le quart de la Chine consiste en lacs, en terrains bas et marécageux, absolument sans culture. Cette cause se joint à celles que je vais détailler, pour expliquer les fréquentes famines qui désolent ce pays. Ce n'est pas,

comme le prétendent les jésuites, parce que les nations qui habitent à l'ouest de la Chine sont sauvages, et ne cultivent point de blé : l'ignorance des Chinois sur l'art de dessécher les marais, ou la crainte p6.095 des inondations auxquelles sont sujets leurs terrains bas dans l'état actuel, sont peut-être ce qui les a forcés d'élever les côtés des montagnes pour en former une suite de terrasses : genre de culture dont parlent souvent les missionnaires, comme n'ayant point d'exemple en Europe, et particulier aux Chinois, quoiqu'il soit usité dans plusieurs parties de l'Europe.

Les montagnes du pays de Vaud, entre Lausanne et Vevey, sont plantées de vignes de cette manière jusqu'à leur cime [1].

> « Cela serait impraticable, dit le docteur Moore, à cause de la roideur de la pente, si les propriétaires n'élevaient pas de distance en distance, l'une au-dessus de l'autre, de fortes murailles de pierre qui soutiennent le sol, et forment de petites terrasses depuis la base jusqu'au sommet de la montagne.

Mais cette méthode d'élever des terrasses sur les montagnes n'est point générale en Chine. Nous ne l'avons vue qu'une seule fois en usage ; encore était-ce des cultures si petites, qu'elles méritent à peine qu'on en parle.

Tout le territoire appartenant de droit à l'empereur, les terres en friche lui appartiennent à plus juste titre ; mais toute personne peut obtenir la permission d'en défricher une partie, et elle en conserve la propriété tant qu'elle en acquitte la rente.

Lorsque j'ai dit que les Chinois avaient de grands talents comme jardiniers, j'ai voulu parler de leur adresse à faire croître la plus grande quantité possible de végétaux sur un espace donné de terrain. Ils ne paraissent point avoir d'idées justes des méthodes pratiquées en Europe pour améliorer la qualité des fruits.

---

[1] Il en est de même sur la rive gauche du Rhin, Voyez mon *Voyage dans la Belgique et sur la rive gauche du Rhin*, tome 2, page 888. (*Note du traducteur*.)

Leurs oranges sont naturellement douces, et n'ont point besoin des efforts de l'art ; mais les fruits d'Europe tels que les pommes, les poires, les prunes, les pêches et les abricots, sont d'un assez mauvais goût. Ils propagent les diverses espèces d'arbres à fruits par un procédé qu'on a dernièrement essayé avec succès au Bengale. Ce procédé est simple, et consiste à suspendre, vers le printemps, un pot rempli de terre ; on passe à travers une branche d'arbre à laquelle on a fait une incision. Quand cette branche a pris racine, on la sépare du tronc, et l'on a un petit arbre qui donne du fruit l'année d'après.

Ils ne savent point favoriser la végétation par une chaleur artificielle, ou bien en empêchant le contact de l'air extérieur, et en faisant passer à travers une cloche de verre les rayons du soleil. Leur principal mérite est de bien préparer la terre ; ils y travaillent incessamment et sarclent toutes les herbes inutiles.

Enfin, s'il m'est permis de hasarder mon opinion sur le mérite des Chinois comme agriculteurs, je ne balance pas à dire que si l'on donne à un paysan et à sa famille autant de terre qu'ils en peuvent cultiver avec la houe, ils en tireront des produits plus considérables que ne serait en état de le faire aucun laboureur européen. Mais donnez cinquante ou cent acres de la meilleure terre du pays à un fermier chinois, moyennant une rente modérée ; au lieu de tripler le revenu de cette rente, comme le font nos paysans anglais, le Chinois récoltera tout au plus de quoi nourrir sa famille, déduction faite des frais d'exploitation.

Il n'y a point en effet de grandes p6.100 fermes en Chine. Les habitants devraient donc jouir de tous les avantages que l'on suppose devoir résulter du partage à peu près égal des terres, mais ces avantages sont compensés par des circonstances plus nuisibles peut-être que le monopole de nos fermiers. Une de ces circonstances est l'habitude qu'ont les paysans de se rassembler dans des villes et des villages entre lesquels il n'y a pas une seule habitation isolée. Ils en donnent pour raison la crainte des voleurs qui parfois infestent le pays.

La conséquence d'un tel système est que si les terres voisines des villages sont bien cultivées, les champs plus éloignés se trouvent à peu près inutiles. Comme on n'a point de bêtes de somme, ce serait un travail sans fin et au-dessus des forces humaines, de transporter l'engrais à plusieurs milles de distance, et d'être obligé d'aller chercher si loin les produits de la récolte.

Les bandes de brigands sont quelquefois assez nombreuses pour menacer les villes populeuses. Ces brigandages sont trop communs pour ne pas nuire à l'idée favorable qu'on avait cherché à nous donner sur la surveillance du gouvernement chinois et la douceur du peuple. Nous parlerons plus bas d'un autre désavantage qu'entraîne la division des propriétés.

La province de Kiang-nan est située entre 31 et 34 degrés ½ de latitude nord.

Celle de Tché-kiang est également remplie de lacs, entrecoupée de canaux et de rivières ; on y cultive un peu de riz, et l'on n'y recueille guère que de la soie. Les belles et fertiles vallées sont couvertes de mûriers pour la nourriture des vers. Les petits édifices où l'on élève ces insectes, sont placés au centre de chaque plantation, afin de les écarter le plus possible de toute espèce de bruit : l'expérience a appris qu'une explosion soudaine ou l'aboiement d'un chien, fait périr les jeunes vers. On en a vu des couvées entières périr par le bruit de la foudre. Il faut donc en prendre le plus grand soin, et les surveiller nuit et jour.

Quand il fait beau, l'on expose les jeunes vers au soleil, sur des pièces de gaze très claire tendues entre des châssis de bois : le soir on les rentre dans la maison. Les arbres sont émondés de temps en temps, afin d'avoir toujours de jeunes feuilles. Les habitants de cette province surtout ceux des villes, sont presque tous vêtus de soie. Cette règle parmi les Chinois, de consommer autant qu'il est possible les productions du pays, et de se mettre fort peu dans la dépendance des nations étrangères, s'étend de province à province. Cela tient au peu de cas que les anciens Chinois faisaient du commerce.

Outre la soie, la province de Tché-kiang produit du camphre, du suif végétal, une quantité considérable de thé, des oranges, et presque tous les fruits particuliers à la Chine. Tous ses districts paraissent florissants et populeux. Les soies écrues et ouvrées, les nankins et les étoffes de coton se vendent à si bas prix dans la capitale, qu'il est difficile de concevoir comment les propriétaires des terres et les fabricants peuvent gagner de quoi vivre. Mais ce qui m'a le plus frappé, c'est le peu de profit que doivent faire ceux qui cultivent le thé.

Pour fabriquer les premières qualités de cette denrée, surtout celles que l'on vend aux Européens, il faut, dit-on, rouler les feuilles une à une avec la main. Il y a encore d'autres procédés p6.105 nécessaires comme de les faire tremper et sécher, de les retourner et de les encaisser, après qu'elles ont été cueillies feuille par feuille sur l'arbuste.

Cependant le thé acquis de la première main ne coûte dans cette province, que de quatre pence (8 sous) à deux schellings (48 sous) la livre. La compagnie anglaise des Indes ne le vend pas plus de 16 sous la livre et celui de qualité supérieure deux schellings et huit pence.

Rien ne prouve mieux la patience et l'ardeur infatigable des Chinois au travail, que la préparation de cette plante. Il est vraiment curieux qu'une compagnie de négociants anglais fournisse des moyens d'existence à plus d'un million de sujets d'une nation qui affecte de mépriser les marchands, et met tous les obstacles possibles aux relations commerciales.

L'étendue de la province de Tché-kiang est entre 28 et 34 degrés et demi de latitude.

La partie septentrionale du Kiang-sy contient le grand lac Po-yang, et ces marais, ces étangs immenses, qui, comme je l'ai dit, en font l'égout de la Chine. Les districts du centre et du midi sont montueux. Les produits principaux sont le sucre et l'huile de la camélie. Les plus intéressantes manufactures de cette province sont celles de porcelaine, de poteries et de tuileries.

Le Kiang-sy s'étend du 28e au 30e parallèle.

Je vais maintenant aborder un sujet qui a été traité par divers auteurs, mais sans qu'aucun d'eux soit parvenu à convaincre de la vérité ou même de la possibilité de ses assertions : je veux parler de la population de ce vaste empire.

Je conviens franchement qu'aucun des aperçus qu'on en a jusqu'à présent publiés, n'est exact ; mais je soutiens aussi que la plus nombreuse population que l'on ait supposée à cet empire, est non seulement possible, mais même probable.

J'avouerai en même temps que préparés, comme nous l'étions, à un résultat extraordinaire, par tout ce que nous avions vu et entendu, cependant lorsque Chou-ta-gin remit à l'ambassadeur, sur sa prière, un état de la population de la Chine, comme l'extrait d'un recensement qui avait été fait l'année précédente, le total nous parut surpasser toute croyance.

Mais comme nous avions toujours vu dans cet officier un homme simple, sans affectation, plein d'honnêteté, qui jamais n'avait cherché à nous tromper, nous ne pûmes nous empêcher de regarder cet état comme fondé sur des documents authentiques. Au surplus, il y avait des inexactitudes qui frappaient au premier coup d'œil, puisque tous les totaux présentaient un nombre rond de millions.

Ainsi, en supposant que la surface de toute la Chine dans l'enceinte de la grande muraille, soit de 1.297.999 milles carrés [1], 830.716.360 acres anglais, et la population de 330 millions d'âmes, chaque mille carré renferme 256 personnes et chaque individu peut posséder deux acres et demi de terre.

On estime que la Grande-Bretagne contient environ cent vingt personnes par mille carré, et que chaque habitant pourrait posséder une portion de cinq acres (25 par famille). La population de la Chine est donc à celle de la Grande-Bretagne, comme 256 à 120, un peu p6.110 plus de 2 à 1 ; et la quantité de terre que chaque habitant de la

[1] 144.666 lieues carrés.

Grande-Bretagne pourrait posséder, est juste le double de celle que posséderait chaque Chinois.

La question se réduit à savoir si la Grande-Bretagne, dans les mêmes circonstances que la Chine, pourrait nourrir le double de sa population actuelle, ou, ce qui revient au même, si douze acres et demi de terre pourraient nourrir une famille de cinq personnes.

Deux acres de bonne terre, bien cultivés en froment, produisent outre les semailles, 60 boisseaux ou 3.600 livres. Les boulangers savent que l'on peut en faire 5.400 livres de pain, qui donneraient, pendant toute l'année, trois quarterons par jour à chaque personne de la famille.

Un demi-acre est tout ce qu'il faut pour le potager et pour une planche de pommes de terre. Il reste donc dix acres qui, quelle que soit la mauvaise qualité du terrain, suffiront pour payer la rente, les taxes, et nourrir trois ou quatre vaches. Une famille industrieuse et ménagère trouvera encore moyen d'élever assez de cochons et de volailles pour sa consommation, pour se procurer des habits et autres choses indispensables.

Si donc le sol était également partagé ; si l'on n'élevait pas des chevaux ou autres animaux de luxe, et qu'on n'en entretînt que le nombre suffisant pour le labourage ; si la campagne n'était point privée des bras les plus utiles, que lui enlèvent et le commerce extérieur et les grandes manufactures ; si le transport des marchandises se faisait par des lacs, des rivières et des canaux poissonneux ; si la pêche faisait vivre un nombre considérable d'habitants ; si la masse du peuple s'abstenait de toute nourriture animale, excepté celle qu'elle pourrait se procurer aisément, comme la chair de porc, de canard et de poissons ; si l'on ne distillait qu'une petite partie des grains récoltés ; si ces grains étaient de nature à rapporter deux et trois fois plus que le froment ; si le climat permettait de faire deux récoltes par année ; si, avec de tels avantages, douze acres et demi de terre ne nourrissaient pas une famille de cinq personnes, il ne faudrait en accuser que la paresse, ou le défaut d'économie.

Considérons, pour un moment que la Chine possède à peu près tous ces avantages ; que les produits du sol ne sont consacrés qu'à nourrir

l'homme et à le vêtir ; qu'un seul acre de terre semé de riz, suffit pour nourrir cinq personnes pendant une année, à raison de deux livres par jour chacune et en supposant que la récolte rende vingt à vingt-cinq pour un (calcul très modéré, puisque cette quantité s'élève souvent à plus du double) ; que dans les provinces méridionales on fait deux récoltes par an, je suis persuadé qu'un seul acre bien cultivé peut fournir du grain à dix personnes ; qu'un acre de coton en habille deux à trois cents. Nous pouvons donc en conclure qu'au lieu de douze acres par famille, il faudra tout au plus la moitié de cette quantité, et qu'il y a assez de terrain dans l'empire pour faire exister 333 millions d'individus. Cela posé, la population est encore au-dessous des ressources que possède le pays.

L'Irlande est peut-être le pays où la condition des paysans a le plus de rapport avec celle des paysans chinois. Cette île, d'après les derniers recensements, contient environ 17 millions d'acres anglais, 730.000 maisons, et trois millions 500 mille âmes ; ainsi, de même que dans la Grande-Bretagne, chaque individu y posséderait à peu p6.115 près cinq acres, et chaque famille vingt-cinq. Un pauvre villageois irlandais cultive rarement plus d'un acre irlandais, environ un acre trois-quarts, mesure anglaise ; il a en outre du pâturage pour une vache, et paye une rente de deux à cinq livres sterling.

Les vassaux de la terre de Lissanore qui appartient à Lord Macartney, ont chacun leur acre, où ils cultivent de l'avoine, des pommes de terre, des choux et un peu de lin ; ils ont un vaste pâtis pour faire paître leur vache ; sont logés dans une bonne chaumière, et payent une rente de trois livres sterling. Le villageois travaille peut-être trois fois par semaine à la journée, à raison de dix-huit sous par jour. Si au lieu de cela il cultivait un second acre, il gagnerait bien plus que le produit de ses trois journées de travail.

Ainsi, en admettant qu'une moitié de l'Irlande soit en terres labourables, l'autre en pâturages, elle nourrirait une population triple de celle qu'elle contient ; et comme il y a un siècle elle ne contenait pas plus d'un million d'âmes, elle pourrait donc, dans le cours du siècle présent, avec des circonstances favorables, avoir une population de dix

millions d'habitants. Il n'est pas inutile d'observer que l'accroissement de la population de l'Irlande date de l'époque où l'on y a introduit la culture des pommes de terre, dont la récolte ne manque jamais.

Je sais que ce n'est pas ainsi que l'on pense en Angleterre sur l'Irlande et la Chine. On croit au contraire que ce dernier pays est surchargé d'habitants, qu'il n'y a pas assez de terres pour les nourrir, et que les villes sont si près les unes des autres, surtout le long des bords du grand canal entre Pékin et Canton, qu'elles occupent presque tout l'espace. Je ne me serais pas attendu à une observation semblable de la part du savant commentateur du *Voyage de Néarque* [1], surtout lorsqu'il n'a pas d'autre autorité que le témoignage d'Æneas Anderson, laquais de lord Macartney. Les notes informes que cet homme avait recueillies furent avidement recherchées par un libraire de Londres, à qui la curiosité du public, après le retour de l'ambassade, faisait regarder une telle spéculation comme infaillible.

Je ne voudrais cependant pas récuser l'assertion d'Anderson, par cela seul qu'il a porté la livrée ; au contraire, les notes de l'homme le plus simple et le moins érudit, sur un pays aussi peu connu que la Chine, pouvaient mériter quelque confiance avant d'être tombées entre les mains d'un *faiseur de livres*.

Mais comment s'en rapporter à l'autorité d'un homme qui établit en fait qu'il a vu croître du thé et du riz sur les bords du Pei-ho, entre le 39e et le 40e parallèle, tandis que dans toute la province de Pé-tché-lie, ces deux denrées ne sont pas plus cultivées qu'elles ne le sont en Angleterre ? Que dire d'un homme qui ose assurer que les Chinois accusaient les Anglais de cruauté, pour avoir vu un des gardes de l'ambassade, recevoir quelques coups de baguette ; tandis que non seulement les simples soldats, mais les premiers officiers de cette nation sont cruellement fustigés pour les moindres fautes ?

Si le docteur Vincent, après p6.120 avoir lu cet ouvrage, est demeuré en effet persuadé que les villes de la Chine sont si grandes, si

[1] Le docteur Vincent.

nombreuses, que le pays ne produit pas de quoi nourrir les habitants, je le prie de revenir avec attention sur cet objet ; car des opinions vraies ou fausses, appuyées d'une autorité aussi imposante, ne peuvent manquer d'entraîner le public.

Nous avons vu que si la Chine renferme 333 millions d'âmes, la proportion de la population est tout juste le double de la Grande-Bretagne. Maintenant, si l'on doublait toutes les villes, tous les bourgs, les villages, les maisons de plaisance, les fermes et les chaumières de cette île, je ne pense pas qu'il en pût résulter de grands inconvénients. Les terres inutiles que l'on emploie pour les parcs et les jardins d'agrément suffiraient au-delà pour balancer l'espace occupé par les nouveaux édifices. Les friches et les communaux permettraient peut-être de faire une seconde duplication.

Mais la population d'une ville anglaise n'est pas à comparer avec celle d'une ville chinoise : c'est ce qui résultera d'un parallèle entre les capitales des deux empires.

Pékin, d'après un arpentage que l'on assure fait avec le plus grand soin, occupe environ 14 milles carrés ; Londres, avec ses faubourgs, occupe environ neuf mille carrés. Les maisons de Pékin ont rarement plus d'un étage ; celles de Londres en ont rarement moins de quatre. Cependant et les Chinois et les missionnaires établis dans la capitale, disent que Pékin contient trois millions d'âmes, tandis que l'on en donne tout au plus un million à Londres.

La raison de cette différence, est que la plupart des rues de traverse d'une ville chinoise sont fort étroites, et les allées ou ruelles si resserrées, que l'on peut toucher à la fois les deux côtés du mur en étendant les bras [1] . Les maisons en général sont petites ; elles contiennent chacune six, huit, dix personnes, et quelquefois le double de ce nombre. Si donc quatorze milles carrés de bâtiments en Chine contiennent trois millions d'habitants, et qu'en Angleterre neuf milles carrés de bâtiments n'en renferment qu'un million, la population d'une

[1] On appelle *écrase-boyau*, une petite ruelle des faubourgs de Canton. Elle est en effet si étroite, que tous les agents de la compagnie évitent d'y passer.

ville chinoise sera à celle d'une ville anglaise, comme 27 à 14 ou à peu près comme 2 à 1 ; La première, avec une quantité d'habitants double de l'autre, occuperait le même espace. En sorte que les villes chinoises n'ont pas besoin d'être si rapprochées, ou d'occuper un espace de terrain assez considérable pour nuire à la subsistance du peuple.

Je suis entré dans ces détails afin de mettre dans son véritable jour un sujet qui a été souvent discuté et généralement révoqué en doute.

Le nombre total de trois cent trente-trois millions est si énorme, qu'il étonne l'esprit et répugne à toute croyance. Cependant il n'est pas difficile de concevoir qu'un seul mille carré, en Chine, puisse contenir 256 personnes, si nous réfléchissons qu'en Hollande on a calculé que le même espace en renfermait 270 ; et cependant il s'en faut que la Hollande ait joui de toutes les circonstances favorables à la population qui existent en Chine depuis des siècles.

Les matériaux sur lesquels le père p6.125 Amiot a fait son état de population, paraissent avoir été choisis avec soin. Le nombre d'âmes était

en 1760, de 196.837.977

en 1761, de 198.214.553

augmentation annuelle : 1.386.586.

Cependant cet état ne peut être exact, puisqu'on n'y a pas compris des millions d'individus qui n'ont point d'habitation fixe, qui changent continuellement de place sur les canaux et les rivières, non plus que tous les insulaires des archipels de Chu-san et de Formose ; mais en mettant cela de côté, et en admettant les bases ci-dessus, il devait y avoir en 1793, par un accroissement progressif, conforme à un calcul modéré en arithmétique politique, au moins deux cent quatre-vingt millions d'âmes.

Il n'est guère présumable que les Européens puissent vérifier si la population de ce vaste empire, le premier pour la population et pour l'étendue, contient ou ne contient pas 333 millions d'âmes. Je crois avoir suffisamment démontré qu'il peut nourrir ce nombre, et même un plus considérable. Je n'ignore pas que ceux qui révoquent ce fait en

doute, soutiennent que malgré la population prodigieuse des villes, des bourgs et des canaux, aux environs de la grande route entre la capitale et Canton, cependant l'intérieur du pays est presque désert.

Quelques-unes des personnes de l'ambassade qui s'en retournèrent par Chu-san nous ont dit avoir vu hors de la route commune, des pays encore plus peuplés que les autres. Mais indépendamment de la petite portion que nous avons parcourue, les provinces occidentales les plus éloignées du grand canal sont considérées comme les greniers de l'empire : la culture de beaucoup de grains dans une contrée où il y a peu de bestiaux, et où l'on fait peu d'usage de machines, suppose nécessairement une population correspondante.

Aussi voyons-nous que le surplus des impôts en nature (c'est-à-dire en riz, froment et millet), envoyé à Pékin par ces provinces, se monte, en onces d'argent, à des sommes très considérables.

Il est d'autres personnes qui s'imaginent que telle est la population de la Chine, que l'empire ne peut suffire à l'alimenter, et que les famines sont absolument nécessaires pour maintenir une juste proportion entre le nombre des habitants et l'étendue du sol.

Il est certain que les relations des missionnaires sont conçues en termes assez généraux et d'une manière assez vague pour donner une idée aussi fausse ; mais comme j'ai déjà cherché à la combattre, il est juste aussi que j'explique la cause de ces fréquentes et désastreuses famines.

Je pense qu'on peut en donner trois raisons principales : la première est la division trop égale des terres ; secondement le genre de culture ; troisièmement, la nature des productions.

D'abord, en raisonnant dans la première hypothèse, chaque homme ayant la faculté de prendre à rente autant de terre qu'il lui en faut pour nourrir et vêtir sa famille, il n'a pas besoin d'aller acheter au marché les objets de nécessité première ; aussi n'y a-t-il de marchés que dans les grandes villes.

Lorsqu'un paysan a semé autant de grains qu'il lui en faut pour la consommation de sa famille et le paiement de sa rente, p6.130 il ne songe pas à s'en procurer davantage et comme tous ses voisins en font autant, les denrées de première nécessité n'ont pas de débit, si ce n'est pour l'approvisionnement des grandes villes, qui ne sont pas aussi près l'une de l'autre qu'on l'a supposé.

Le surplus des grains nécessaires à la consommation est donc moins propre à être échangé contre des superfluités ou objets de luxe, que toute autre production. Si par quelque accident les récoltes manquent dans toute une province, il n'y a pas d'espoir de tirer des secours d'un autre district, ni même des pays étrangers ; il n'y a point à la Chine de gros fermiers qui emmagasinent des grains pour les porter au marché dans les temps de disette.

La seule ressource est que le gouvernement ouvre ses greniers d'abondance, et rend au peuple la portion de récolte qu'il lui a demandée l'année d'auparavant pour prix de sa protection. Comme cette portion a été originairement d'un dixième, sur lequel il faut déduire la subsistance des officiers et des soldats pour chaque mois, le reste suffit rarement aux besoins du peuple.

Il en résulte des insurrections et des révoltes ; et ceux qui échappent aux horreurs de la faim, périssent souvent par l'épée. Dans de telles circonstances, une province entière est à moitié dépeuplée ; de malheureux parents sont réduits par le besoin impérieux de la faim, à vendre où à détruire leurs enfants ; et les enfants, à mettre avec violence un terme aux souffrances de leurs parents accablés par l'âge et les infirmités.

C'est ainsi que le partage égal des terres si favorable à la population dans un temps d'abondance, lui devient funeste lorsque le peuple est en proie à une famine.

En second lieu, ce genre de culture peut être une cause de disette. Il suffit de dire que les deux tiers de la petite quantité de terres labourables sont cultivés à la houe, à la bêche, ou à la main, sans le

secours de bêtes de trait ou de machines ; et l'on comprendra aisément combien peu chaque famille doit employer de terrain ; ce n'est certainement pas le tiers de celui qu'elle peut cultiver.

La troisième cause de famine dérive de la nature des productions du sol, notamment de la culture du riz. La récolte de ce grain, qui est en Chine le grand soutien de la vie, très abondante dans les saisons favorables, est plus sujette à manquer que les autres. Quand la plante est en herbe, une sécheresse la fait languir, et à l'approche de la maturité, les inondations ne lui sont pas moins nuisibles. Les oiseaux et les sauterelles, dont le nombre surpasse tout ce qu'un Européen peut imaginer, se jettent dessus de préférence à tout autre grain.

Dans les provinces du nord, où l'on cultive du froment, du millet et des haricots, les famines sont très rares. Je suis persuadé que si l'on adoptait, pour la nourriture du peuple, les pommes de terre et le maïs, ces désastreuses disettes cesseraient entièrement ; et l'accroissement de la population y serait aussi rapide qu'en Irlande. Jamais les pommes de terre ne manqueraient dans les provinces du nord, ni le maïs dans celles du midi et du centre. Un acre de pommes de terre rapporterait plus qu'un acre de riz, et nourrirait le double. Le riz est le moins substantiel de tous les grains, si l'on en juge par les formes maigres et délicates des peuples qui s'en nourrissent ; et c'est p6.135 tout le contraire des pommes de terre [1].

Adam Smith observe que

> « les porteurs de chaises, les portefaix, les charbonniers de Londres, et les malheureuses femmes qui vivent de prostitution, et qui sont peut-être les plus beaux hommes et les plus belles femmes des trois royaumes, sont, dit-on, pour la plupart, des Irlandais de la plus basse extraction, et qui ne vivent que de pommes de terre. Il n'y a donc point d'aliment

[1] Le grand avantage de cette racine, c'est la certitude de son succès. Si les pommes de terre étaient aussi sujettes à manquer que le riz, l'Irlande, dans son état actuel, éprouverait toutes les horreurs qui sont la suite d'une famine dans certaines provinces de la Chine.

plus substantiel, ou qui soit mieux approprié à la santé du corps humain.

Le maïs n'exige presque pas de soins une fois que la terre est ensemencée ; ses feuilles et ses tiges juteuses ne sont pas moins nourrissantes pour le bétail, que ses épis bien garnis pour la subsistance de l'homme.

Diverses causes ont contribué à la population de la Chine. Depuis la conquête des Tartares-Mantcheoux, l'empire a joui d'une paix profonde, puisque dans les différentes guerres et les escarmouches qui ont eu lieu avec ses voisins du coté de l'Inde, ou avec les Russes sur les limites de la Sibérie, il n'y a eu que quelques soldats tartares employés. L'armée chinoise est dispersée dans les bourgs, les villes et les villages, et dans les nombreux corps de garde sur les routes et les canaux. Comme les soldats sortent rarement de leur poste, ils se marient tous, et ont des enfants. On leur donne, pour leur usage, une petite portion de terre, qu'ils ont tout le temps de cultiver.

La nation faisant peu de commerce à l'extérieur, a très peu de marins, et la plupart des mariniers employés sur les canaux sont presque tous mariés. Quoiqu'il n'y ait point d'amende prononcée contre les célibataires, comme on le faisait chez les Romains, lorsque l'on voulait réparer les pertes qu'avaient occasionné les guerres civiles, cependant l'opinion publique regarde le célibat comme honteux ; une sorte d'infamie s'attache à un homme qui a passé un certain âge sans se marier.

Quoiqu'il n'y ait point de loi analogue au *jus trium liberorum*, suivant lequel tout citoyen romain ayant trois enfants, jouissait de certains privilèges et immunités, cependant les Chinois peuvent recevoir une solde pour chacun de leurs enfants mâles, en les faisant inscrire sur les rôles de la milice.

La division égale des terres en petites fermes, met chaque paysan en état de soutenir sa famille, si les sécheresses ou les inondations ne trompent point ses espérances. Les travaux de l'agriculture sont plus favorables à la santé, et par conséquent à la population, que les

emplois mécaniques dans les grandes villes et dans les manufactures considérables. Ne sait-on pas que les ouvriers qu'on y entasse sont plus sujets à contracter des maladies et à se livrer à la débauche, que les hommes qui vaquent librement et en plein air, à des travaux actifs et fortifiants ?

Il y a en Chine peu de villes de manufactures : on n'y emploie de grands capitaux à aucune branche des arts. En général, chacun travaille pour soi dans le métier qui lui est propre. L'indigence qui accable les dernières classes du peuple, rend p6.140 l'ivrognerie très rare. La multitude est, par nécessité, d'une sobriété extrême. Le climat est doux, et si l'on en excepte les provinces du nord, où le froid est fort vif, il est d'une uniformité remarquable. Il n'est point sujet à ces variations subites et considérables de température, auxquelles l'économie du corps humain est moins capable de résister qu'aux extrémités du froid et du chaud, lorsqu'elles sont durables. L'Angleterre est peut-être le pays ou ces changements se font le plus cruellement sentir.

Les Chinois ne connaissent guère d'autres maladies épidémiques que la petite vérole et des fièvres contagieuses qui se déclarent parfois dans les grandes villes. Le genre de vie tranquille et presque inanimé que mènent les femmes, en même temps qu'on le suppose propre à les rendre fécondes, les préserve des accidents qui produisent des fausses couches [1]. Chaque femme nourrit et sèvre elle-même ses enfants.

Ces causes et beaucoup d'autres, dans un pays qui a existé sous la même forme de gouvernement, et a conservé les mêmes lois, les mêmes mœurs depuis des siècles, doivent avoir produit un excès de population inconnu dans presque tout le reste du globe, où les guerres réitérées dans le cours d'un siècle, des commotions intérieures, des maladies pestilentielles ou les effets du luxe, détruisent quelquefois la moitié d'une nation avant l'époque fixée pour la vie de l'homme.

@

[1] M. C*** dit positivement le contraire en traduisant ainsi : « les préserve des fausses couches et des accidents qui en sont ordinairement les suites. » (*Note du traducteur*.)

CHAPITRE XIV

@

Voyage dans la province de Canton. — Changement visible dans le caractère du peuple. — Montagnes. — Mines de charbon. — Arrivée à Canton. — Dépenses occasionnées par l'ambassade. — Incidents divers.

Nous n'eûmes pas plus tôt dépassé le sommet de la haute montagne de Mé-lin, que nous entrâmes dans la province de Quan-tong ou Canton, et vîmes un changement sensible dans la conduite des habitants. Jusqu'alors toutes les classes du peuple nous avaient témoigné le plus grand respect ; mais ici les paysans sortaient de leurs maison en criant : *quei-tre-fan-quei*, c'est-à-dire *diables étrangers* ; expression injurieuse que les Chinois, si éclairés, donnent à tout ce qui n'est pas de leur pays.

Il est tout simple que la manière insolente et hautaine avec laquelle les étrangers sont traités, se soit étendue à la frontière septentrionale de cette province ; mais elle n'a pas été plus loin que la montagne de Mé-lin. Les habitants de Kiang-si sont une nation tranquille, douce et pleine de civilité. Plus nous nous avancions dans la province de Canton, plus nous trouvions de rudesse et d'insolence. Mais le reproche que fit Van-ta-gin au gouverneur de Nan-cheun-fou, à l'occasion de p6.145 ces épithètes injurieuses, produisit un bon effet sur les officiers chinois chargés de nous conduire.

Ce mépris pour les étrangers ne se trouve pas seulement dans les Chinois du premier rang et les hommes en place, il est commun aux hommes de la plus basse extraction. Tandis que ceux-ci entrent volontiers au service des marchands européens, qu'ils acceptent les occupations les plus viles et remplissent leurs devoirs avec diligence, ponctualité et fidélité, ils affectent en même temps du dédain pour ceux qui les emploient, et les regardent comme placés, dans la chaîne des êtres, quelques degrés au-dessous d'eux.

Un jour, que je voyais mon domestique chinois faire sécher avec beaucoup de soin des feuilles de thé qui avaient servi à mon déjeuner,

et dont il avait déjà ramassé plusieurs livres, je lui demandai ce qu'il en prétendait faire. Il répondit que c'était pour les mélanger avec d'autre thé et les vendre.

> — Malheureux, lui dis-je, est-ce ainsi que vous trompez vos compatriotes ?
>
> — Non, répliquait-il : mes compatriotes sont trop fins pour qu'on les attrape si aisément ; mais les vôtres sont assez sots pour être dupes de pareils tours. Il est certain, ajouta-t-il avec le plus grand sang-froid imaginable, que tout ce que nous vous fournissons est trop bon pour vous.

Comme je fis semblant de me fâcher, il me répondit qu'il entendait parler de la *seconde sorte d'Anglais* : c'est ainsi qu'ils désignent les Américains [1].

La ville de Nan-cheun-fou est agréablement située sur la côte élevée du Pei-kiang-ho. Les maisons paraissent fort anciennes ; les rues sont étroites ; il y a de grands terrains sans édifices, d'autres couverts de ruines. Pendant que l'on préparait les barques pour recevoir nos bagages, nous nous logeâmes dans le temple dédié à Confucius : c'est le collège où les étudiants vont prendre leurs degrés.

Les bateaux sur lesquels nous nous embarquâmes étaient fort petits, à cause du peu de profondeur de la rivière. Les officiers, rassemblés de plusieurs parties de la province, nous retinrent toute la journée, afin d'avoir occasion de consulter notre médecin, à la recommandation de Van-ta-gin, qui s'était bien trouvé de ses conseils.

Ce fut en cette occurrence que nous vîmes l'orgueil national céder à l'intérêt, et leur prétendue supériorité s'humilier devant de prétendus barbares. Nous naviguâmes pendant deux jours entre des montagnes escarpées, dont les fragments tombés à différentes époques, et embarrassant le cours de la navigation, démontraient que le passage n'est pas sans danger. Les montagnes un peu éloignées sont couvertes de pins,

et les collines plus voisines de la rivière sont plantées d'arbustes, parmi lesquels on distingue la camélie ; et sur la grève sont des groupes de cabanes de pêcheurs, entourées de petites plantations de tabac.

Nous observâmes dans les gorges de ces montagnes sauvages, de grandes mines de charbon que l'on exploite par des galeries construites de niveau avec la rivière [2]. Le p6.150 charbon qu'on extrait par des ouvertures horizontales, est sur-le-champ déposé, du haut de la chaussée, dans des bateaux prêts à le recevoir et à le transporter aux manufactures de porcelaine, tant de cette province que de Kiang-si. Ils emploient rarement le charbon sans préparation ; mais ils l'épurent dans de grandes fosses creusées en terre. Ils emploient aussi la poussière de charbon mêlée avec de la terre, et pétrie en blocs carrés, pour chauffer les petites étuves où ils font bouillir leur riz.

Le 13, étant arrivés à Tchao-tcheou-fou, nous sortîmes de nos bateaux à fond plat, pour entrer dans des yachts spacieux et commodes, parce que la rivière s'était considérablement augmentée par sa jonction avec une autre.

La plupart des bateaux qui naviguaient devant la ville, étaient conduits par de jeunes filles habillées d'une veste blanche, d'un jupon de la même couleur, et coiffées d'un chapeau de paille à la bohémienne [3]. Il y avait longtemps que nous n'avions vu d'autres femmes que celles dont nous apercevions la tête de loin, et qui nous regardaient derrière les murailles de terre qui environnent les maisons, ou qui travaillaient dans les campagnes du Kiang-si. Ces batelières, dont les traits étaient grossiers et peu animés, nous parurent cependant les objets les plus charmants que nous eussions rencontrés

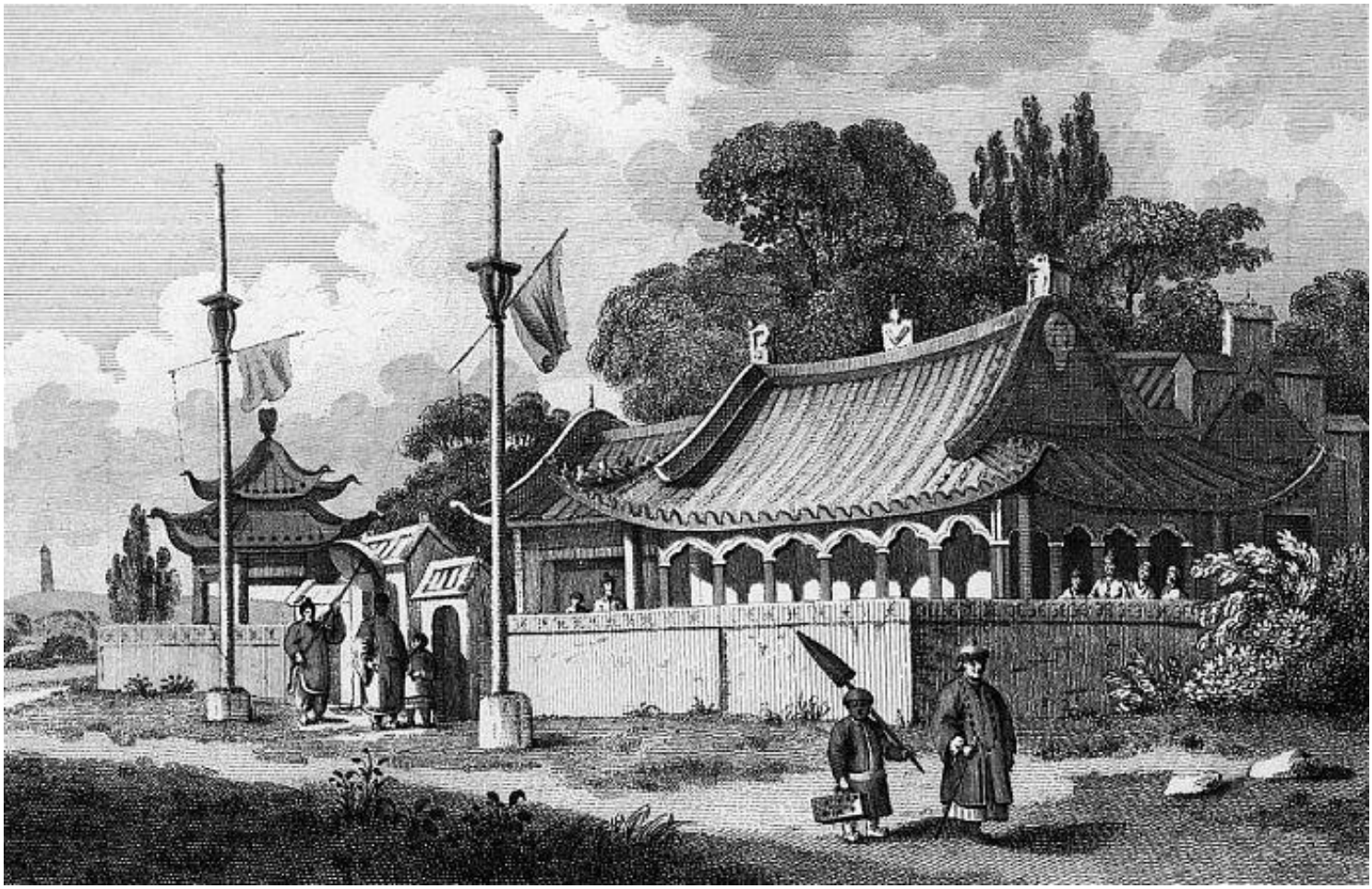
---

[1] Dans le jargon de Canton on dit : *second chop Englishmen* ; c'est-à-dire *Anglais du second morceau*. J'ai appris que les Américains ont presque perdu dans l'esprit des Chinois même cette distinction. (*Note de l'auteur*.)

[2] M. C*** pense que ce sont les mines elles-mêmes qui « sont de niveau avec la rivière, et qu'on la conduit sur les côtés de la mine. » Il n'y a pas un mot de cela dans l'original, et le fait serait physiquement impossible et en contradiction avec ce qui suit. Il n'a pas mieux rendu le sens de la phrase suivante, faute d'avoir entendu le mot anglais *charred*, qui signifie *épuré*, en parlant du charbon de terre. (*Note du traducteur*.)

[3] Voyez planches 18, le palais d'un mandarin, et 19, un village et des paysans chinois.

dans notre voyage. À ce métier de marinières, elles paraissaient en joindre un autre qui n'est pas aussi honorable, mais qu'elles exercent néanmoins du consentement de leurs parents et de l'autorité du gouvernement, ou, pour parler plus exactement, des gouvernants, qui ne tolèrent cet infâme trafic qu'autant qu'ils participent à ses bénéfices.



Pl. 18. Palais d'un mandarin.

Dans ce district montagneux nous vîmes peu de cabanes de pêcheurs, et pas d'autres habitants que les ouvriers des mines de charbon ; mais ce défaut de population était amplement compensé par la multitude des habitations flottantes. De petites cabanes, au nombre de trente ou quarante, étaient quelquefois élevées sur un seul radeau de troncs de sapins, attachés ensemble par les bords et par le milieu. Les hommes qui montent ces radeaux, et notamment les marchands de bois, s'y livrent à leur métier.

Nos conducteurs firent arrêter les yachts devant une roche isolée qui s'élève perpendiculairement sur les bords de la rivière, à la hauteur de 700 pieds. Nous y observâmes une caverne devant laquelle on a taillé dans le rocher une terrasse où l'on arrive par des degrés. Entrés par cette terrasse dans la cavité du rocher, nous montâmes un escalier

Pl. 19. Village et paysans.

également taillé dans le roc, et qui nous conduisit à une salle spacieuse. Au centre de cet appartement était la déesse *Pou-sa*, assise au-dessus d'une espèce d'autel qui fait partie du rocher, et construit dans la forme de la fleur du *lien-wha* ou *nelumbium*.

p6.155 Une petite ouverture du côté de la rivière laissait entrer un demi-jour religieux, analogue à l'objet auquel le lieu est consacré. On nous dit que c'était un temple de *pou-sa* et un monastère habité par quelques prêtres d'un âge fort avancé. Les parois intérieures de la salle

sont couvertes de sentences, les unes gravées, les autres peintes. Les prêtres sont logés dans de petites grottes hors du temple.

Un troisième escalier nous conduisit à un second étage, éclairé comme l'autre salle par une petite ouverture ; mais cette ouverture était presque bouchée par une énorme concrétion de stalactites qui allait toujours en s'augmentant : cette pétrification, suspendue au dehors de la grotte, est formée par la filtration successive de l'eau qui tient en dissolution des matières calcaires. Cependant le jour suffit pour distinguer une image gigantesque dont la figure fait en riant une grimace épouvantable. Sur sa tête est une espèce de couronne ; d'une main elle tient un cimeterre nu, et de l'autre un tison ; mais l'histoire de cette divinité colossale ne paraît pas bien connue des adorateurs de *Pou-sa* eux-mêmes. C'est sans doute l'image d'un guerrier qui fut dans son temps l'Hercule ou le Thésée de la Chine. La caverne de la Sybille de Cumes n'était pas plus propre à révéler à la multitude les secrets mystérieux du sort, que celle de *Quan-gin-chan*.

Lord Macartney dit que ce temple singulier lui a rappelé un couvent de cordeliers qu'il avait vu en Portugal, près du cap Roxent, et qu'on appelle communément le *couvent de liège*.

> « C'est une excavation considérable au-dessous d'une montagne, divisée par un grand nombre de cellules, où l'on a pratiqué une église, une sacristie, un réfectoire et tout ce qui est nécessaire pour les malheureux cordeliers qui s'y enterrent vivants. Les palais, les voûtes, les planchers, et tout l'intérieur sont revêtus de liège : les tables, les bancs, les chaises, les lits, les ornements de la chapelle, les crucifix, tout est fait de liège. Ce lieu est certainement triste et effrayant au plus haut degré ; mais il lui manque cette figure gigantesque à l'affreuse grimace et à l'effroyable aspect, qui décore le temple de *Pou-sa*.

Quelque affreuse que paraisse cette caverne ou quelques misérables s'enchaînent volontairement à un rocher pour être rongés par les vautours de la superstition et du fanatisme, elle inspire cependant

moins de terreur qu'un appartement du couvent des franciscains à Madère, dont les murailles sont entièrement couvertes de crânes humains, d'os de jambes et de bras, placés alternativement par couches horizontales. Une lampe enfumée, suspendue au plafond, et dont un moine à front chauve veille sans cesse la mèche prête à s'éteindre [1], jette une faible lueur qui montre aux étrangers ces objets hideux.

Il serait difficile de décider lesquels sont, pour la société, des membres plus inutiles, des moines de *Pou-sa*, des moines du couvent de liège, ou des moines de Golgotha.

Nous aperçûmes dans quelques parties des montagnes, de grandes carrières de pierre d'où l'on a tiré p6.160 des matériaux pour la construction des sépulcres, des voussoirs des ponts, des architraves, des édifices ; pour paver les rues, etc.

Pour exploiter ces masses énormes, les ouvriers appliquent la scie à la surface de la pierre, et la font mouvoir verticalement jusqu'à ce qu'ils aient atteint la profondeur requise. Chaque pierre est taillée et façonnée dans la carrière même, et avant d'être détachée du reste de la masse. Il en résulte qu'il faut moins de peines et de forces pour la transporter. Jamais les Chinois n'enlèvent des blocs informes, dont le transport exigerait un emploi superflu d'une petite portion de forces : en cela ils se montrent plus prévoyants que feue l'impératrice de Russie, qui fit transporter dans sa capitale, à grands frais et à l'aide de machines compliquées, un énorme rocher de granit qui devait servir de piédestal à la statue du czar Pierre ; mais quand il y fut arrivé, il fallut le réduire aux deux tiers de ses dimensions.

Entre la ville de Canton et la première pagode qu'on rencontre sur les bords de cette rivière, il y a une suite continue de carrières semblables, qui paraissent abandonnées depuis plusieurs années. La régularité et l'uniformité avec lesquelles on a extrait ces pierres, donnent à ces

[1] M. C*** prétend que le bon cordelier est là « pour que la mèche ne donne qu'une faible lumière. » L'attention serait plaisante ! Mais heureusement M. Barrow n'a pas dit cela. (*Note du traducteur*.)

carrières l'aspect de rues très longues avec des chambres carrées, sur les côtés desquelles sont des trous carrés à distances égales comme si c'était pour recevoir les extrémités des poutres.

En voyant ces murs unis et perpendiculaires, et ces colonnes détachées, dont les fragments sont épars dans la plaine, on excuse la singulière bévue commise par le docteur Addison, membre d'une université d'Allemagne, qui se trouvant à Châteaudun, en France, mesura avec soin les carrières qui y sont et s'imagina que c'étaient les vénérables restes de palais souterrains d'une haute antiquité.

Presque toutes les montagnes que nous vîmes sur notre route, étaient primitives et de granit, quelques-unes de pierres de sable, et les collines de pierres à chaux ou de marbre gris et commun.

Ce n'est que dans les îles des Larrons, au sud, et quelques-unes des îles Chu-san à l'est, que l'on trouve des apparences de productions volcaniques. Il est vrai que les hautes montagnes dont se composent les grandes chaînes qui traversent les continents présentent rarement les traces d'une origine volcanique. Il paraît qu'un grand volume d'eau est nécessaire pour ces grandes opérations de la nature : aussi voyons-nous généralement que les montagnes volcaniques sont sur les côtes de la mer ou dans les îles ; et quoiqu'une grande partie des îles voisines de la Chine décèlent les ravages des feux souterrains, nous n'avons vu sur toute la surface de la terre ferme aucune trace semblable, ni par des productions volcaniques, ni par des sources thermales. Cependant on dit que des tremblements de terre se font sentir souvent dans toutes les provinces ; mais ils sont faibles et de peu de durée.

À sept milles au sud du temple du Rocher, les montagnes disparaissent tout à coup. Nous entrâmes dans une vaste plaine qui, vers le sud et de chaque côté de la rivière, n'a d'autres bornes que l'horizon. Cette transition subite de la stérilité à la fertilité, du sublime à ce qui est seulement beau, de l'irrégularité à l'uniformité, ne peut manquer de plaire, comme le font tous les contrastes,

La campagne était parfaitement p6.165 cultivée ; les principaux produits étaient le riz, la canne à sucre et le tabac. La rivière s'était tellement grossie par les ruisseaux qui tombent des montagnes, qu'elle avait près d'un mille de largeur. Des canaux la coupent dans toutes les directions, À San-choui-schien, nous vîmes le courant du fleuve reculer par l'effet de la marée.

Le 10, nous fîmes halte devant un village, d'où nous découvrîmes les faubourgs de Canton. Ici l'ambassadeur reçut les commissaires de la compagnie des Indes, à qui les Chinois avaient permis de venir au-devant de lui ; de même qu'ils permettent aux agents de la compagnie de faire en cet endroit des parties de plaisir.

Aux environs de ce village sont de vastes jardins qui fournissent des légumes à la ville. Il y avait, dans plusieurs, des pépinières où l'on élève les plantes rares, belles, curieuses ou utiles du pays, que l'on envoie à Canton pour les vendre.

Parmi les plantes de choix, nous remarquâmes la grande pivoine, blanche, rouge ou panachée ; l'élégant limodore, et cette singulière plante, l'angre-caraignée, nommée *epidendrum flos aeris*, à cause de la propriété qu'elle a de végéter sans le secours de la terre et de l'eau. Nous remarquâmes aussi la ketmie changeante, l'ambrette, la camélie du Japon à fleurs doubles et panachées ; la grande alcée, l'amaranthe écarlate, une autre espèce du même genre, le beau passe-velours (*celosia*), le laurier rose, ou rose de Ceylan, et l'*you-lan*, espèce de magnolia, dont les fleurs paraissent avant que les feuilles soient sorties des bourgeons.

Parmi les plantes odoriférantes le frangipanier ou *plumeria*, et un jasmin à fleurs doubles, étaient les plus estimées. Il y avait dans d'autres pots, des basilics doux, des chlorantes ou nigrines, dont les feuilles mêlées avec celles du thé leur donnent une odeur particulière ; l'olivier odorant, qu'ils mélangent aussi avec le thé ; une espèce de myrte, le fameux rosier de la Chine, la tubéreuse et la gardénia à larges fleurs, si improprement appelée jasmin du cap ; l'œillet de la Chine, et beaucoup d'autres dont l'énumération serait trop longue.

Les fruits que nous distinguâmes, étaient plusieurs espèces de figues, trois sortes de mûres, des pêches, des amandes, des ananas ; la pomme rose ; le savonnier, que les Chinois nomment *ly-tchy*, et qu'ils aiment beaucoup ; le kalreutère, autre espèce du même genre ; le carambolier axillaire, dont on fait des tartes excellentes ; l'*ou-long-chou*, platanoïde, des oranges et des bananes.

Les légumes étaient une grande variété de fèves et de haricots, notamment le dolichos soya, le polystachios, dont les fleurs forment des bouquets d'un superbe écarlate ; le cytise des Indes, dont les graines fournissent le fameux lait de fève, que l'empereur de la Chine offre aux ambassadeurs quand ils lui sont présentés ; de gros radis doux, des oignons, de l'ail, du piment ou du poivre d'Inde, des patates douces, deux espèces de tabac, une grande quantité de gingembre dont on conserve les racines dans du sirop ; la moutarde et le chou oriental qui produisent une huile bonne pour la table.

Dans le nombre des végétaux utiles pour les arts, nous observâmes l'arbre au vernis (*Rhus vernix*) et deux espèces du même genre ; le *curcuma*, ou safran des Indes ; le carthâme, bois de teinture ; la renouée de la Chine, qui sert au même usage ; le rhaphis en p6.170 éventail, dont les feuilles desséchées servent en effet d'éventail aux gens du commun ; la corette, qui sert dans les Indes aux mêmes usages que le lin ; mais les Chinois lui préfèrent l'ortie blanche.

Les seules plantes médicinales étaient la rhubarbe palmée, l'armoise et la squine.

Pour rendre notre entrée à Canton la plus brillante qu'il était possible, on nous envoya des barques magnifiques, ornées de pavillons, de flammes, de parasols et autres emblèmes du pouvoir : dans quelques-unes étaient des musiciens. Vers le milieu du jour nous arrivâmes devant les factoreries européennes, dont les bâtiments, dans le style de ceux d'Europe, sont rangés sur une seule ligne et sur la rive gauche du fleuve.

L'ambassadeur y fut reçu par le *song-tou* ou vice-roi, le gouverneur, le *ho-pou* ou receveur des douanes, et tous les principaux officiers du gouvernement. De là on nous conduisit à la rive opposée, où l'on avait élevé, pour la circonstance, un bâtiment construit avec des perches et des nattes : dans l'intérieur était un écran de soie jaune, portant le nom de l'empereur en lettres d'or. Le vice-roi et les autres officiers firent devant cet écran les prosternements d'usage, en reconnaissance de l'heureux succès du voyage.

Il faut rendre cette justice au gouvernement chinois, et à ceux de ses agents qui eurent des rapports avec l'ambassade, de convenir qu'ils nous marquèrent constamment libéralité, attention, et le plus grand désir de nous être agréables. Je dirai même sans vanité, qu'après nous avoir observés de près tous les jours pendant un si long voyage, les officiers perdirent peu à peu les préjugés qu'ils sucent avec le lait contre tous les étrangers.

Gagnés par nos manières franches et ouvertes, et de petites attentions, ils paraissaient se dédommager avec plaisir dans notre société, de formalités ennuyeuses auxquelles les obligeaient leurs fonctions. Van et Chou passaient constamment les soirées dans nos yachts. Il est impossible de parler de ces deux hommes avec les éloges qu'ils méritent. Ils voulurent absolument accompagner l'ambassadeur à bord du *Lion*, pour lui faire leurs derniers adieux. En se séparant de lui ils fondirent en larmes et montrèrent la plus grande sensibilité. Ils quittèrent le vaisseau dans le plus grand accablement d'esprit. Nous avons eu la satisfaction d'apprendre qu'immédiatement après leur arrivée à Pékin, ils obtinrent de l'avancement. Chou est à présent dans une grande considération à la cour ; mais Van, cet homme si gai, d'un si excellent caractère, a payé le tribut à la nature, en mourant honorablement pour le service de son pays.

Je ne saurais non plus parler avec trop de louanges de la conduite de Lie, notre interprète chinois. Quoiqu'il sût bien à quels dangers il s'exposait, il ne s'écarta cependant jamais de son devoir. À Macao, il prit un congé affectueux de ses amis anglais, avec lesquels il trouve

moyen de correspondre, quoiqu'il habite une des provinces les plus reculées de l'empire. Lord Macartney a reçu de lui plusieurs lettres, dont la dernière est datée de mai 1802 ; en sorte que ni le temps ni la distance n'ont affaibli son souvenir.

On considère, à la Chine, les ambassadeurs comme des hôtes du souverain, depuis le moment qu'ils entrent dans ses domaines, jusqu'à ce qu'ils en soient sortis. Nous n'avons que trop bien senti les p6.175 inconvénients de cet usage, car il nous empêcha d'acheter ouvertement plusieurs objets qui nous étaient utiles. Les dépenses énormes dans lesquelles la cour a été jetée dans cette circonstance, sont une bonne raison de fixer à quarante jours le temps que les ambassadeurs doivent passer dans la capitale.

Van-ta-gin m'a assuré que lui et son collègue avaient ordre de prendre dans les caisses publiques des provinces par lesquelles nous passions, jusqu'à concurrence de 5.000 onces d'argent par jour, c'est-à-dire 1.600 livres sterlings [1] par jour. Il a ajouté que pendant tout le temps que l'ambassade avait été à Pékin, le trésor impérial avait fourni chaque jour 1.500 onces d'argent pour la défrayer. En supposant ces données exactes, et je ne vois aucune raison pour en douter, j'ai calculé que la totalité des sommes que l'ambassade a coûté au gouvernement chinois, depuis le 6 août, jour où nous nous embarquâmes sur le Pei-ho, jusqu'au 19 décembre, époque de notre arrivée à Canton, se monte à 519.000 onces d'argent, ou 173.000 livres sterling [2], parce qu'il faut trois onces d'argent chinoises pour faire une livre sterling.

L'imagination se refuse à croire que l'ambassade ait été la cause de tant de dépenses, quoique je sois assuré que cette somme est en effet sortie du trésor impérial. Un des missionnaires de Pékin m'a rapporté que la *Gazette de Pékin* contenait sur la générosité de l'empereur envers l'ambassade, un article dans lequel il était dit qu'une somme de 1.500 onces d'argent était assignée à ses dépenses, tant à Pékin qu'à

[1] Près de 40.000 francs.
[2] Quatre millions, et près de quatre cent mille francs.

Gé-hol. Il observa en même temps que les grands officiers du gouvernement, et ceux qui ont le bonheur d'être chargés de ce qui concerne une ambassade étrangère, regardent ces emplois comme les plus avantageux que puisse donner le monarque, parce que la différence entre les sommes payées à forfait, et celles réellement déboursées, suffit pour leur faire une petite fortune.

Van-ta-gin, en effet, nous expliqua que les fonds que l'on touchait sur les ordres de l'empereur passaient par tant de mains, que la totalité n'était pas dépensée pour l'ambassade. Il cita un exemple de la manière dont on abuse quelquefois des bienfaits de l'empereur.

Une inondation avait détruit, l'hiver précédent, tout un village dans la province de Canton et si subitement qu'à peine les habitants avaient eu le temps de se sauver. L'empereur, qui affectionnait ce village, parce qu'il y avait logé une fois, ordonna sur-le-champ qu'on donnât aux habitants un secours de 100.000 onces d'argent. Sur cette somme le premier officier de la trésorerie prit pour lui 20.000 onces, le second 10.000, le troisième 5.000, et ainsi de suite ; si bien qu'il n'en resta à la fin que 20.000 pour les malheureuses victimes. La morale si vantée des Chinois est donc, dans la pratique, la même que celle des autres pays.

Cependant les dépenses occasionnées par l'ambassade ne paraîtront qu'une bagatelle, si nous considérons quelle immense multitude d'hommes, de chevaux et de navires ont été constamment employés dans cette occurrence. Van-ta-gin m'a assuré que presque toujours il y a eu mille hommes, p6.180 et souvent davantage, d'employés ; et je suis convaincu qu'il n'exagérait pas [1].

L'ambassade était composée d'une centaine de personnes ; mais je ne saurais dire à quel nombre s'élevaient les officiers chinois, leurs gardes, leurs commissaires et leur suite, qui était considérable. Comme ils faisaient un service extraordinaire, ils étaient défrayés par le trésor public.

Tout ce que l'ambassade a coûté à l'Angleterre, ne va pas au-delà de 80 mille livres sterling [2], somme peu considérable pour une nation aussi riche, et qui n'est pas le quart de ce qu'on a cru généralement.

Quoique les bâtiments de la factorerie anglaise fussent sans contredit plus commodes que les plus superbes palais de la Chine, cependant les principes des Chinois s'opposent si fort à ce qu'un ambassadeur loge dans la même maison que des marchands, que l'on crut devoir se prêter à cet égard aux idées du pays, et accepter un grand hôtel bâti au milieu d'un jardin de l'autre côté de la rivière. On y mit des lits et des meubles à l'européenne, des fenêtres vitrées et des grilles à charbon.

Nous trouvâmes, à notre arrivée, une troupe de comédiens ; ils étaient déjà à la moitié de la représentation d'une pièce qu'ils paraissaient avoir commencée au lever du soleil : mais leurs criailleries et leur musique aigre et bruyante nous déplurent si fort, que nous les déterminâmes à cesser pendant notre dîner. On nous servit dans un vestibule en face du théâtre.

Le lendemain matin, dès l'aube du jour, ils se mirent à recommencer ; mais à la sollicitation de l'ambassadeur et de toute sa suite, ils furent congédiés. Nos conducteurs chinois n'en furent pas peu surpris et s'imaginèrent que les Anglais n'aimaient point les amusements raffinés.

À Canton, les comédiens se louent à la journée et plus ils jouent, plus on les applaudit. Ils ont une liste de vingt ou trente pièces qu'ils sont toujours prêts à jouer, au choix du principal convive.

La nature du commerce que font les nations étrangères à Canton est si bien connue, qu'il serait inutile de m'appesantir sur ce sujet. On se plaint souvent, et avec amertume, en Europe, des extorsions que se

---

[1] L'auteur donne ici le détail circonstancié des mariniers, des soldats, etc. Je le retranche comme inutile. (*Note du traducteur*.)

[2] Près de deux millions de francs.

permettent les officiers chinois ; mais toutes les démarches que l'on a faites jusqu'à présent pour les faire cesser, ont été sans effet.

Les Chinois répondent :

> — Que venez-vous faire ici ? Nous prenons en échange les productions de votre sol et de vos manufactures, dont en réalité nous n'avons aucun besoin ; nous vous donnons en retour notre précieux thé, que la nature a refusé à votre pays, et vous n'êtes pas satisfaits ! Pourquoi visitez-vous si souvent un pays dont les coutumes vous déplaisent ? Nous ne vous invitons pas à venir parmi nous ; mais quand vous venez et que vous vous conduisez bien, nous vous traitons en conséquence. Respectez donc notre hospitalité, mais ne prétendez pas la régler, ni la réformer.

Tel est le langage que tiennent aux Européens tous les officiers subalternes.

p6.185 Avec de pareils sentiments, il n'est pas étonnant que les marchands étrangers soient reçus en Chine avec indifférence, si même ils ne sont pas maltraités, et que le commerçant loyal soit exposé à des extorsions. Les abus sont d'autant plus faciles, que le monopole de tout le commerce étranger est attribué à un nombre limité de marchands, qui rarement, je crois, excèdent le nombre de huit, et qui sont autorisés par le gouvernement. L'étain, le plomb, le coton, l'opium, et les grosses sommes de piastres d'Espagne qu'on envoie à Canton, d'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, tout cela passe par les mains de la société du Hong, qui se charge également de fournir les marchandises en retour. Comme les capitaux employés dans ce trafic surpassent tout ce que pourrait fournir en Europe un pareil nombre de négociants, leurs profits doivent être grands à proportion, sans quoi ils ne seraient pas en état de faire d'aussi nombreux et d'aussi magnifiques présents aux officiers supérieurs du gouvernement de Canton, qui, à leur tour, jugent à propos de les partager avec l'empereur et ses ministres.

Les automates, les figures mouvantes et à carillons du muséum de Coxe, les instruments de mathématiques et d'astronomie, les horloges, les montres, les machines, les bijoux, tous fabriqués à Londres, et qui ornent les divers palais de l'empereur, et qu'on évalue à deux millions sterling, sont des présents venus de Canton.

Les principaux officiers de ce gouvernement sont envoyés directement de Pékin ; ils y arrivent pauvres, et au bout de trois ans ils s'en retournent avec d'immenses richesses. Il serait difficile de dire combien de trésor le premier ministre Ho-Chong-Toung s'est grossi par cette voie. Mais la grande influence qu'il avait prise sur l'empereur, son intimité avec le vice-roi de Canton, qui fut remplacé en 1793, ne laissent pas douter qu'il ne dût à cette ville une grande partie de son opulence.

La grosse perle qui a été l'objet d'un des chefs d'accusation contre Ho-Chong-Toung était un présent de Canton. J'ai appris à ce sujet une anecdote assez curieuse. Un marchand arménien apporta cette perle à Canton, dans l'espoir de faire sa fortune. La grosseur et la beauté de la perle furent bientôt connues, et attirèrent l'attention des officiers et des marchands chinois. Ils venaient tous les jours voir l'Arménien, et lui offraient de sa perle des sommes bien au-dessous de sa valeur.

À la fin, après beaucoup de pourparlers et d'examens minutieux, on convint d'un prix, dont on déposa une partie. Il fut convenu que l'Arménien garderait sa perle jusqu'à ce que le reste de l'argent fût prêt. Pour empêcher toute possibilité de tromper, la boîte où était la perle fut cachetée avec le sceau de l'empereur.

Plusieurs jours se passèrent sans que l'Arménien entendît parler du Chinois, et la saison vint ou tous les commerçants étrangers sont obligés de se retirer à Macao. L'Arménien fit de vaines recherches pour retrouver l'homme à qui il avait vendu ; mais au moins il se consolait en pensant que s'il n'avait pas rempli le principal objet de son voyage, la perle lui restait encore, et que l'argent déposé suffisait au-delà pour le défrayer de ses dépenses.

En rentrant chez lui, il ne se fit aucun scrupule de briser le cachet ; mais quelle fut sa mortification, lorsqu'il p6.190 se trouva que la perle véritable avait été changée contre une autre, mais qui lui ressemblait si parfaitement, qu'il était presque impossible de ne pas s'y tromper !

Il paraît que les visites journalières des Chinois n'avaient pas d'autre but que de se mettre à portée d'imiter exactement la perle de l'Arménien, et que ce fut en cachetant la boîte ou elle devait être renfermée, qu'ils substituèrent adroitement celle qu'ils avaient fabriquée.

Au surplus les Arméniens ne veulent pas être surpassés en ruse par les Chinois. Un homme de cette nation, nommé Baboum, généralement connu et estimé au Bengale, à Madras et à Canton, avant de faire une faillite d'environ un demi-million sterling, déposa entre les mains d'un marchand du Hong, pour nantissement d'une forte somme qu'il lui empruntait, une cassette renfermant en apparence des perles fines ; mais à l'ouverture de la cassette, il se trouva que les prétendues perles étaient des pois chiches.

On sait combien il est difficile aux étrangers d'obtenir justice à Canton. Les droits d'entrée et de sortie que les marchandises doivent payer, suivant un tarif légal, sont arbitrairement fixés suivant le caprice du receveur des douanes ; et quoique la cour se montre en tout temps prompte à punir les commissionnaires, par la confiscation de leurs biens, cependant elle semble, en recevant leurs présents, encourager leurs malversations.

Le vaisseau l'*Indostan* fut déclaré exempt de tous droits de douanes, en considération de ce qu'il avait apporté les présents ; néanmoins les marchands du Hong avaient déjà payé tous les droits, qui s'élevaient, pour ce seul bâtiment à 30 mille onces d'argent. Le *ho-pou* fut, en conséquence, prié de restituer cette somme ; mais il ne rendit que il mille onces, disant que c'était exactement ce qui avait dû être payé. Comme dans une pareille circonstance le *ho-pou* n'a pu agir légèrement, on voit par là quelle faible partie des taxes entre dans le trésor impérial.

C'est ainsi que les taxes qui, si l'on en juge par celles que payent les naturels, sont très modérées, deviennent accablantes pour les marchands, qui cependant ne se sont pas jusqu'ici avisés du seul expédient propre à se faire rendre justice, celui d'étudier la langue du pays, afin de réclamer directement auprès des officiers supérieurs contre les vexations et les concussions que se permettent leurs subordonnés.

Quelque soit leur penchant à la corruption et à la rapacité, les Chinois sont si naturellement timides, qu'ils ne résisteraient pas à un homme hardi, qui ferait entendre ses plaintes avec énergie, et serait en état de les répandre plus loin.

Un fait récent prouve cette vérité. Les magistrats de Canton voulaient favoriser la banqueroute frauduleuse d'un homme dont le gouvernement était garant, et qui aurait grandement compromis les intérêts de la compagnie des Indes, et ceux de plusieurs négociants des Indes et de Canton. M. Drummond, chef de la factorerie anglaise, se rendit aussitôt dans la ville, répétant tout haut quelques mots qu'il avait appris par cœur, et tenant en même temps un mémoire à la main. Le résultat de cette démarche fut que le mémoire fut remis de suite au vice-roi, qui rendit prompte justice. C'eût été bien inutilement qu'on se fût adressé aux officiers subalternes ou aux marchands du Hong ; p6.195 tous étaient intéressés à en dérober la connaissance au gouvernement.

La prétendue difficulté d'apprendre la langue chinoise a jusqu'ici empêché les étrangers résidant à Canton, de se livrer à cette étude.

Contents de faire leurs affaires à l'aide d'un mauvais jargon que tous les marchands du Hong, même les courtiers et les artisans, ont soin d'apprendre, ils ont absolument négligé la langue du pays, et ne sont pas plus curieux d'acquérir d'autres lumières sur cet empire intéressant et extraordinaire.

Il suffit de posséder quatre ou cinq mille caractères pour être en état d'écrire clairement et avec étendue sur toutes sortes de sujets ; et cette étude est moins pénible qu'on ne le croit communément ; mais il

faut pour cela une attention assidue, une persévérance qu'on ne doit peut-être pas attendre de personnes à qui leurs spéculations donnent presque la certitude de réaliser une fortune en un certain nombre d'années.

Le climat peut s'opposer aussi à cette application d'esprit. Mais si l'on établissait en Angleterre une école pour l'étude de la langue chinoise, on préviendrait beaucoup de difficultés.

Les Français, convaincus des avantages solides qui résultent de la connaissance des langues, encouragent l'étude de la littérature chinoise, et certainement ce n'est pas sans dessein.

Ils savent que les caractères chinois s'entendent depuis le golfe de Siam jusqu'à la mer de Tartarie, et dans une partie considérable du grand archipel des Indes ; que les Cochinchinois, avec qui ils se sont déjà liés, n'ont pas d'autre écriture que celle des Chinois ; que les Japonais s'en servent de même. Il faut donc espérer que la nation anglaise ne négligera rien pour entrer, s'il le faut, à cet égard, en concurrence avec les Français. Le moyen de parvenir à ce but désirable est tout simple. Si les directeurs de la compagnie prenaient le parti de n'envoyer à la Chine aucun écrivain, à moins qu'il ne connût cinq cents ou mille caractères [1], le nombre des Européens qu'on envoie est si peu considérable (les employés ne sont qu'une vingtaine en tout), et les émoluments sont si forts, qu'ils ne risqueraient pas plus qu'à présent de donner des places à d'autres qu'aux personnes de leur famille.

Le marquis de Wellesley, gouverneur de l'Inde [2], a formé un établissement qui ne promet pas moins d'utilité pour la Grande-Bretagne que pour les Indiens eux-mêmes. Il est vrai que depuis longtemps les efforts de William Jones et de quelques autres Anglais

---

[1] Il y a, en Angleterre, plusieurs bons dictionnaires chinois manuscrits. Le docteur Montucci se propose d'en faire imprimer un. Après plusieurs années d'un travail infatigable, il est parvenu à tracer les caractères chinois avec beaucoup de netteté et d'exactitude, et il réunit toutes les qualités nécessaires pour être à la tête de l'établissement que je propose. (*Note de l'auteur*.)

[2] Ce gouverneur, le même qui a fait la conquête des États de Tippou-Saïb, vient d'être rappelé, et on est sur le point de lui faire un procès, à l'occasion du meurtre d'un nabab de l'Inde. (*Note du traducteur*.)

avaient eu les plus heureux résultats. Beaucoup d'agents civils et militaires avaient fait quelques progrès dans les divers idiomes du pays. Il était p6.200 indispensable d'étudier ces langues, afin de détruire les préventions établies contre nous, et de nous familiariser avec les idées des Indiens.

Les Portugais et les Hollandais ont adopté une politique toute différente, et, comme nos agents de Canton, ils ne s'entretiennent avec les habitants qu'à l'aide d'un jargon de leur propre langue. M. Thunberg raconte l'histoire d'un Hollandais qui, pendant quatorze années, avait été à la tête de la factorerie hollandaise du Japon. Quatre fois il avait été à la cour en qualité d'ambassadeur ; cependant quelqu'un lui ayant demandé le nom de l'empereur du Japon, il répondit qu'il n'avait jamais songé à s'en informer. En effet, son grand objet avait été d'acquérir, dans cet espace de temps, tant de millions de florins, et il avait perdu de vue l'empereur du Japon et ses millions de sujets.

Si tout le commerce de Londres était exclusivement confié à huit marchands, et si les étrangers qui fréquentent ce port ne pouvaient ni articuler, ni écrire un seul mot de la langue anglaise, il n'est guère douteux, sans pour cela prétendre faire une injure aux négociants de Londres [1], que les étrangers n'auraient pas moins de sujets de se plaindre, que n'en ont les Européens qui font le commerce de la Chine. Je demande si, dans l'état actuel des choses, un Chinois voyageant en Angleterre, ne se plaindrait pas des droits et des vexations de nos douanes ; faute d'entendre la langue, ne prendrait-il pas tout cela pour des extorsions et des friponneries des employés ?

Il y a deux ans, deux missionnaires chinois qui se rendaient au collège de la Propagande à Naples, relâchèrent en Angleterre. Chacun d'eux tenait sous son bras un petit paquet de hardes et, suivant la coutume de leur pays, un éventail à la main. Ils furent aperçus par un de ces avides fripons qui, sous prétexte d'empêcher la fraude, pillent

[1] Que l'on compare ici ma traduction avec celle de M. C***, et l'on verra qu'il a substitué au vrai sens de l'original une phrase toute opposée, qui est en contradiction avec le reste de la proposition et tout cela faute d'avoir entendu le mot anglais *disparagement*. (*Note du traducteur*.)

les étrangers sans protection, et s'approprient leurs dépouilles. Ces malheureux furent volés de leurs effets, et ce ne fut pas sans peine qu'ils s'échappèrent avec les habits qu'ils avaient sur eux. Pourrions-nous reprocher à ces hommes de nous traiter de nation barbare, insensible, sans hospitalité, quoique nous soyons innocents du crime d'un seul individu ?

Il nous arriva à Canton à peu près la même chose qu'aux deux missionnaires chinois. Chaque subalterne rançonne impunément nos marchands, parce que nous sommes hors d'état de dénoncer ses friponneries à ses supérieurs. Quelques dispositions que les Chinois aient pour la fraude et les fourberies, je ne doute aucunement de la justice de leur gouvernement lorsqu'on lui fait parvenir des plaintes en bonne forme.

En 1801, un matelot du vaisseau de sa Majesté, le *Madras*, blessa mortellement, d'un coup de fusil, un Chinois qui passait dans un bateau. Cet incident fit naître, selon l'usage, une discussion avec le gouvernement ; mais on s'y prit d'une toute autre manière qu'on n'avait fait jusqu'alors dans des circonstances semblables. Au lieu de p6.205 présenter des explications par l'entremise des marchands du Hong, qui tremblent devant le dernier officier, on adressa au vice-roi un mémoire écrit et rédigé de la manière convenable par sir George Staunton fils, le seul Anglais au service de la compagnie qui fût instruit dans la langue chinoise. On eut, avec les officiers de justice, divers pourparlers, dont les marchands du Hong furent exclus.

Le capitaine Dilkes représenta, par forme de récrimination, que quelques Chinois avaient coupé son câble avec intention de le voler ; et le gouvernement consentit que l'affaire fût portée devant la cour suprême de justice de la ville de Canton. Suivant les lois de la Chine, si la personne blessée survit quarante jours, la sentence de mort est commuée en un bannissement dans les forêts de la Tartarie. Cependant les juges montrèrent tant d'indulgence, que quoique le délai ne fût pas encore expiré, et qu'il y eût peu d'espoir de guérison pour le Chinois, on permit au capitaine Dilkes de conserver le matelot sous sa garde, à

condition qu'il prendrait l'engagement par écrit de le livrer, si le blessé ne survivait pas au temps prescrit par la loi. Le Chinois languit pendant cinquante jours, après lesquels il mourut. En conséquence, on notifia au capitaine que la cour ne voyait aucun inconvénient à lui remettre le soin de punir le délinquant d'après les lois de son pays.

Au moyen de ces démarches, on sauva un Anglais d'une mort injuste et ignominieuse, qui eût été inévitable si l'on eût abandonné le soin des négociations à des hommes qui ont intérêt de nous représenter comme des barbares, et qui quand ils seraient mieux disposés, n'auraient pas le courage d'embrasser notre cause.

Jusqu'à ce jour les Chinois se sont fait un principe invariable d'exécuter sur-le-champ, et sans aucune forme de procédure, tout étranger qui tuerait un Chinois ; et si le coupable n'était pas arrêté, on faisait supporter la peine à un de ses compatriotes, comme je l'ai dit plus haut.

Un des employés les plus intelligents de la compagnie, à qui l'on avait demandé dans le temps quelques renseignements à l'occasion de l'ambassade, s'exprimait ainsi :

> « Je ne puis m'empêcher d'observer que la situation des agents de la compagnie et du commerce en général est, sous ce rapport, extrêmement dangereuse et humiliante. Elle est telle, qu'il leur serait impossible de se tirer d'une de ces terribles alternatives, où le moindre accident peut les jeter, je ne dis pas avec honneur, mais sans infamie, ou sans exposer tout le commerce à une ruine absolue.

Cependant nous venons de voir que dans une de ces conjonctures embarrassantes, l'affaire s'était terminée par une négociation directe et immédiate avec le gouvernement, non seulement sans honte, mais d'une manière honorable pour les deux nations.

@

CONCLUSION

@

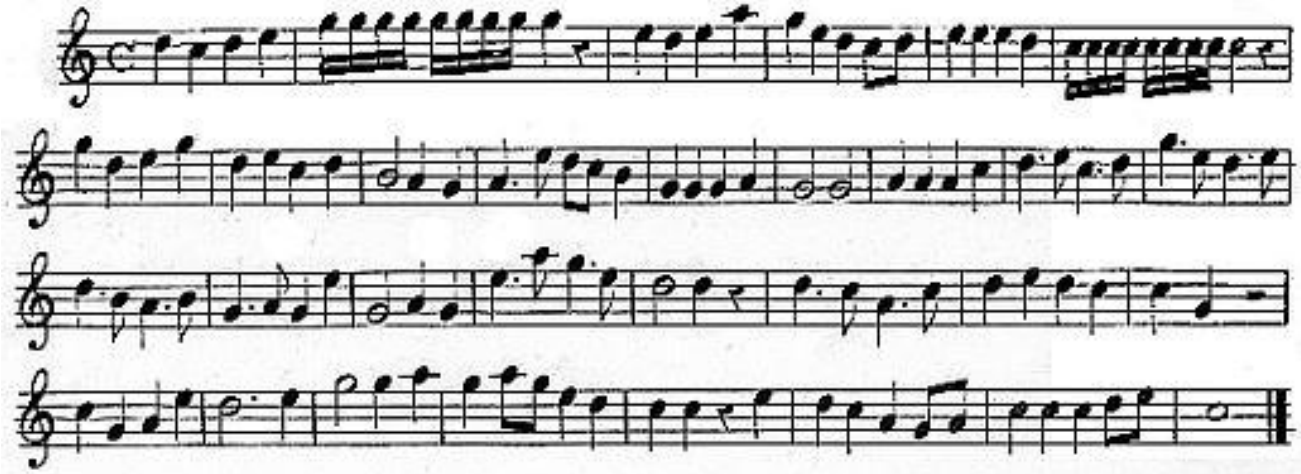
p6.210 Je viens de traiter la plupart des points sur lesquels j'ai pu me rappeler les remarques et les observations qui se sont présentées à mon esprit, lorsque j'ai été attaché à cette ambassade mémorable. Les comparaisons dans lesquelles je suis entré ont eu pour objet d'aider le lecteur à se faire une idée du rang que l'on peut assigner aux Chinois mis en parallèle avec les nations européennes ; mais j'avoue que cette partie de mon travail est très défectueuse. Pour la rendre complète, il m'eût fallu plus de temps, et consulter plus de livres que cela ne m'était possible.

Quant aux objets qui concernent la politique, et qui sont de la plus sérieuse importance pour nos relations avec la Chine, c'est une matière qu'il appartient plus particulièrement à d'autres personnes d'approfondir. Il serait inconvenant de ma part de mettre d'avance mes conjectures à la place de leurs observations. Ce sujet, je le répète, appartient à d'autres personnes, et peut-être à d'autres temps [1] ; mais il faut espérer que les informations, les réflexions et les opinions de l'ambassadeur lui-même seront un jour entièrement communiquées au public, qu'alors cesseront tous les obstacles qui peuvent encore s'y opposer. Le moment n'est pas éloigné ; sans doute, où nous pourrons agir d'après les idées de ce génie vaste et éclairé, et prouver au monde que la dernière ambassade à la Chine, en présentant sous un jour nouveau et éclatant le caractère et la dignité britanniques à un peuple à qui les Anglais étaient presque inconnus, quoique calomniée par des rivaux jaloux et envieux, ou contrariée par des ennemis, a jeté les bases de grands avantages pour l'avenir, et doit faire honneur à la sagesse et à la prévoyance de l'homme d'État (lord Melville) qui en a concerté le projet et dirigé l'exécution.

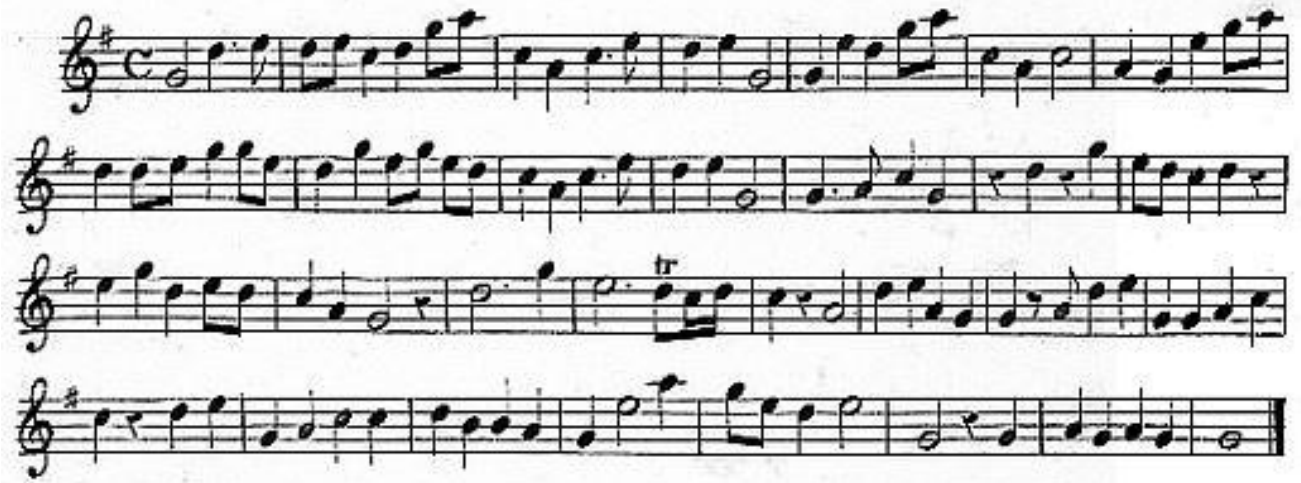
@

[1] Ceci a été écrit vers la fin de 1803.

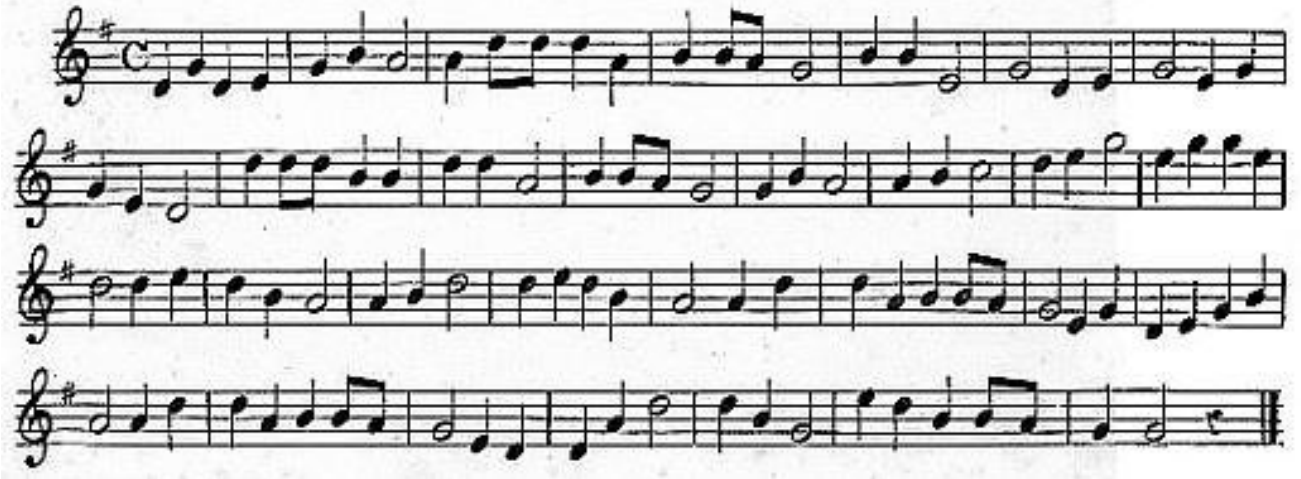
AIRS CHINOIS N°.1.



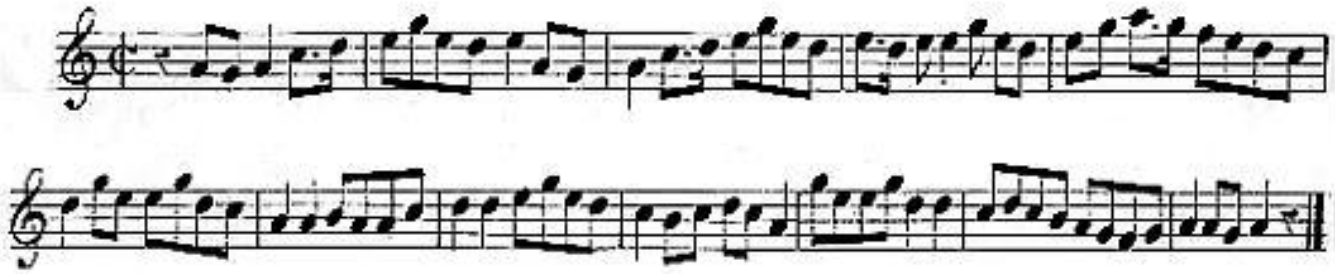
N°. 2.



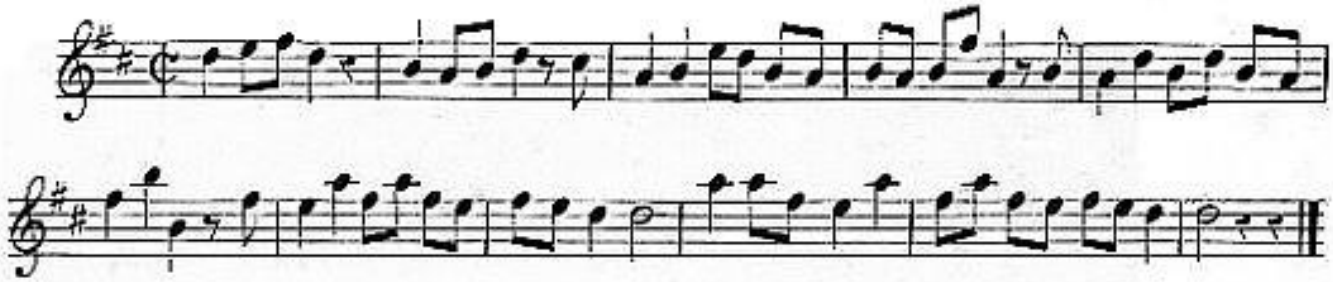
N°. 3.



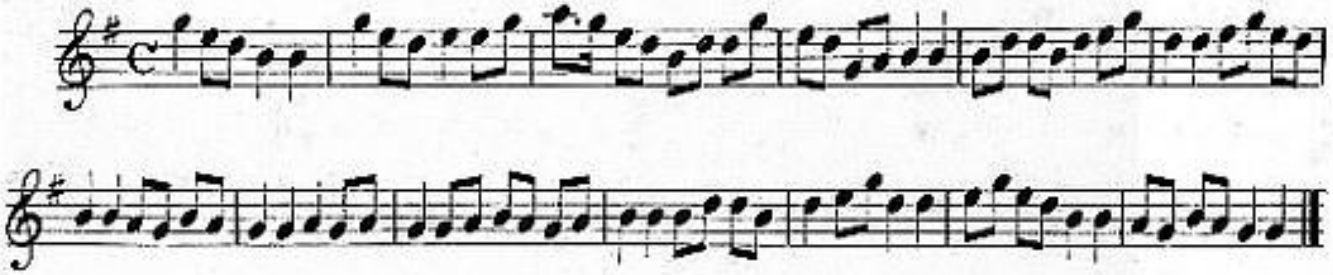
N°. 4.



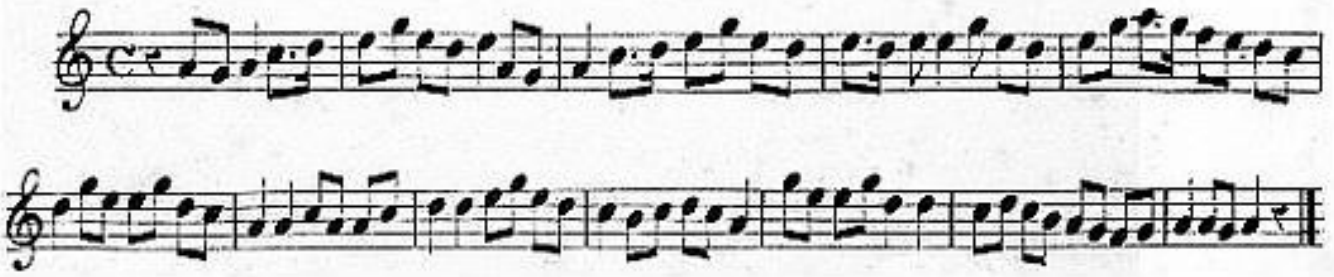
N°. 5.



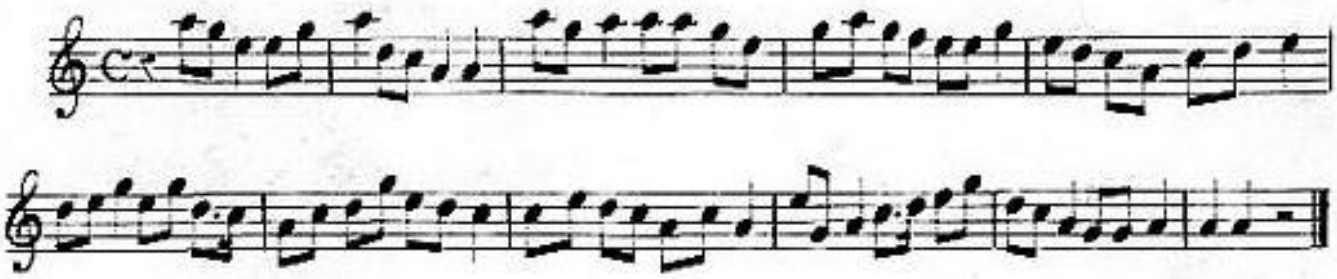
N°. 6.



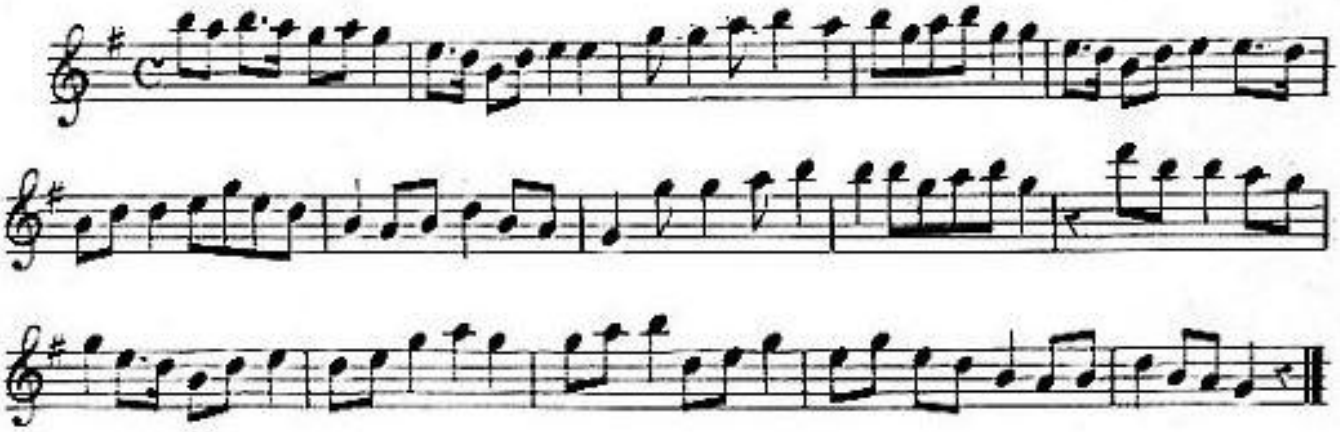
N°. 7.



N°. 8.



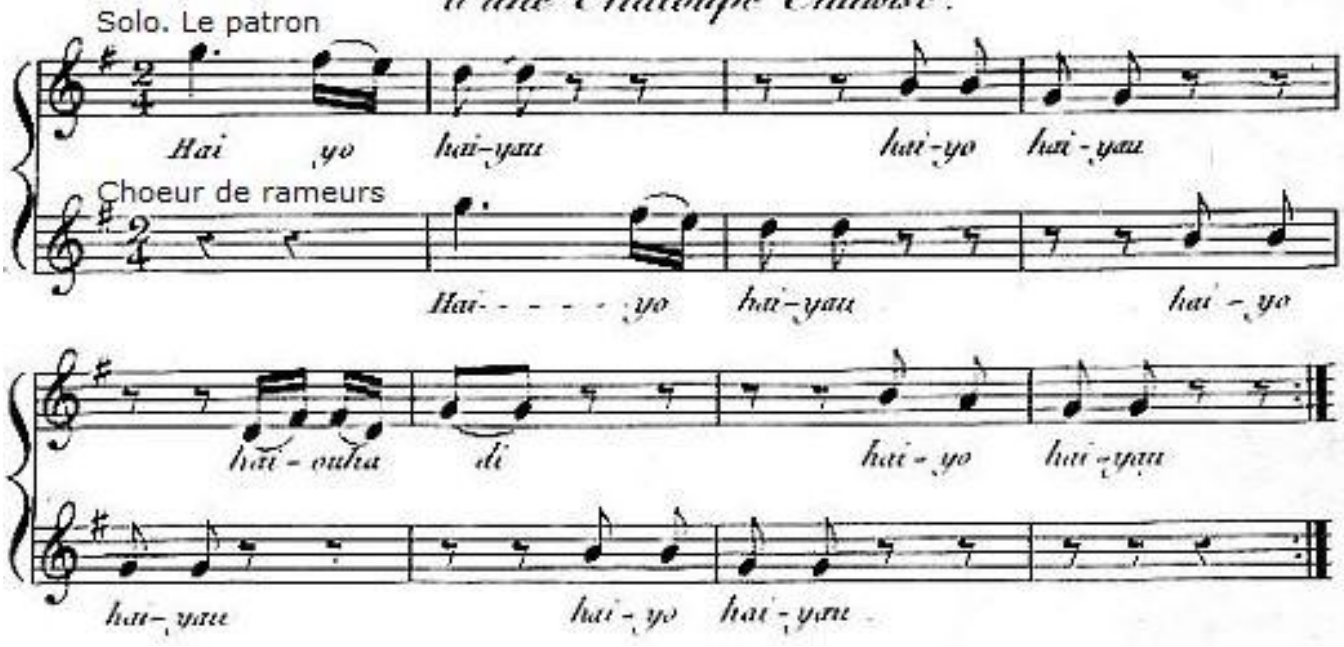
N°. 9.



AIR,

Chanté par l'Équipage

d'une Chaloupe Chinoise.



@